LE ROMANTISME EN PROVINCE

ACHILLE ALLIER

HISTORIEN, CONTEUR, IMAGIER BOURBONNAIS

1807-1836

PAR

LÉON CÔTE

THÈSE

POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE STRASBOURG

MOULINS

CRÉPIN-LEBLOND, ÉDITEUR

1942

LE ROMANTISME EN PROVINCE

ACHILLE ALLIER

LE ROMANTISME EN PROVINCE

ACHILLE ALLIER

LE ROMANTISME EN PROVINCE

ACHILLE ALLIER

HISTORIEN, CONTEUR, IMAGIER BOURBONNAIS

1807-1836

PAR

LÉON CÔTE

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE STRASBOURG

MOULINS
CRÉPIN-LEBLOND, ÉDITEUR

1942

PERMIS D'IMPRIMER

AUGUSTIN GONON

Évêque de Moulins.

INTRODUCTION

C'est une séduisante et complexe physionomie romantique, à peu près submergée par l'oubli, et qui méritait mieux.

Achille Allier, historien et conteur, artiste et imagier bourbonnais, résume dans sa vie trop brève, et dans son œuvre en majeure partie inédite, les aspirations, les enthousiasmes, les détresses morales d'une génération ardente et tourmentée. Vers 1830, il traversa comme un météore le ciel paisible de sa province, fut un animateur infatigable pendant quelques années, et disparut avant d'avoir trente ans, usé par le labeur.

Cœur de flamme, inquiet et généreux, sensible et vibrant à l'excès, curieux des fastes du passé, préoccupé des besoins de son temps, on le verra tour à tour s'abandonner aux caprices d'une fantaisie chatoyante et s'astreindre à des travaux d'érudition austère, jeter avec une prodigalité qui fascine ses amis, les idées neuves, les observations profondes, les bruyants paradoxes et, presque sans ressources, lancer des entreprises littéraires et artistiques dont l'ampleur étonne les plus audacieux, et qui réussiront. On l'eût dit hanté par le pressentiment qu'il n'achèverait pas sa journée. De nos jours, un siècle après sa mort prématurée, seuls quelques érudits fidèles connaissent son nom, que le Larousse du XX^e^ siècle ignore avec sérénité.

— Pourquoi remuer cette cendre ? dira-t-on. Quel intérêt présente cet essai de résurrection d'un inconnu ? que comptez-vous découvrir de nouveau sur une période féconde en génies créateurs, en talents vigoureux, ou sur des états d'âme, des

mouvements d'idées à propos desquels tout semble avoir été dit ?

Cette étude n'offre aucune découverte sensationnelle destinée à renouveler tel ou tel aspect de la vie romantique. C'est une modeste contribution à l'examen des thèmes d'inspiration, des sentiments et des idées que Rousseau mit à la mode il y a 150 ans, que Chateaubriand propagea dans son œuvre somptueuse, et dont la première moitié du XIX^e siècle a nourri ses poètes, ses romanciers, ses artistes, et même ses historiens. Tous ces thèmes se retrouvent dans l'œuvre d'Allier. Les pages d'une sincérité brûlante qu'il écrivait sur les sujets les plus divers sont un document précieux, où revit au naturel l'état d'âme des jeunes gens, disciples de Werther et de René, et qui partaient en guerre contre des formules desséchées, pour inaugurer la liberté dans l'art.

Ces pages, en partie inédites, dormaient dans la paix des archives depuis bien des années. Un jour, je fus sollicité de parcourir le journal intime de l'écrivain et d'en extraire, pour le *Bulletin de la Société d'Émulation du Bourbonnais*, les passages intéressants. Il s'agissait, à l'occasion du centenaire d'*Hernani*, de ranimer quelques physionomies de lettrés et d'artistes romantiques du terroir. Et, comme l'activité du jeune historien avait été prodigieuse, de 1831 à 1836, date de sa mort, nous désirions honorer celui de nos compatriotes qui travailla le plus à faire connaître sa petite patrie.

On me remit un manuscrit volumineux, illustré de dessins à la plume par l'auteur, et qui porte la date 1828-1829, ainsi qu'une liasse de papiers couverts d'une fine écriture, à peine pâlie, renfermant des contes, des ébauches, des notes, des essais de tous genres. Il s'agissait d'en extraire des récits, des légendes des tableaux de mœurs locales au temps de Louis-Philippe, pour former la matière d'un numéro spécial du Bulletin. J'abordai ma lecture sans ardeur, bien résolu à lire en diagonale et à n'examiner de près que les pages qui retiendraient mon attention.

Allier était, pour moi, l'auteur de l'*Ancien Bourbonnais*, le dessinateur pittoresque de *la Légende de Saint-Pourçain* et de *La Jolie Fille de la Garde*. Je savais qu'il avait publié des *Esquisses Bourbonnaises*, délicieuses mais presque introuvables, et que les études archéologiques locales avaient reçu de lui la première impulsion. J'avais entendu parler vaguement de sa puissance de travail ; de son ardeur à ressusciter par l'écriture et l'image un passé qui avait eu grande allure. C'était tout.

J'abordai donc le manuscrit avec un peu d'ennui sceptique. Je fus captivé. C'était une suite de confidences sans apprêt, écrites au courant de la plume, suivant l'impression fugitive du moment : projets d'avenir comme on en fait à vingt ans, souffrances d'amour brûlantes et réservées, promenades bourbonnaises, flâneries parisiennes, fruits de lectures, rêveries. La souple intelligence de ce jeune homme s'intéresse à tout et multiplie remarques incisives, observations précises, jugements graves, comme autant de matériaux pour ses œuvres futures. Il connaît Voltaire et lit avec ferveur l'*Encyclopédie*, mais Rousseau l'a marqué, comme tous ceux de sa génération, d'une empreinte ineffaçable, teintant de mélancolie romanesque sa sensibilité trop vive, enflammant son imagination, accentuant parfois un penchant naturel à la déclamation, qui fait sourire aujourd'hui.

C'était la confession d'un enfant du siècle romantique, et qui ne doit rien à celle de Musset, parue huit ans plus tard. Écrite avec fièvre, sous l'aiguillon d'une inquiétude inapaisée, elle révélait un Achille Allier inconnu, témoin brillant, mais sans illusion, de la période inaugurée vingt ans plus tôt par *René*. Le jeune Montluçonnais, enthousiaste et rêveur, résume en sa personne, les réactions intellectuelles et morales des jeunes provinciaux lettrés, devant les thèmes d'inspiration qui venaient de Paris.

Ces pages [1] sont un document de premier ordre, tout à tour

1. Publiées en 1934 dans le *Bulletin de la Société d'Émulation*, et réunies en volume par les Imprimeries réunies, Moulins.

irritant et exquis, avec de jolis coins d'idylle, des fureurs jalouses, des soupçons puérils, des élans généreux qui se brisent en prostations et en cris de détresse. On les sent écrites dans la fièvre, une fièvre lucide traversée d'inquiétude sourde, l'inquiétude d'une âme qui se sait créée pour les cîmes et que l'appel des sens attire vers la terre. Conscient de sa valeur, le jeune homme connaît aussi sa faiblesse, il cherche l'équilibre, en distingue clairement les conditions et ne peut se résoudre à les appliquer. Sans doute il déclame fréquemment et ses outrances peuvent faire sourire, mais elles sont de son âge et de son temps. Et puis, à les examiner de près, on s'aperçoit qu'elles sont autre chose qu'un exercice d'école : derrière cette agitation se dissimule l'effort douloureux et émouvant d'un cœur qui cherche à se délivrer par l'aveu.

La personnalité mobile et tourmentée de ce rêveur artiste, qui a l'ambition de créer une œuvre durable, s'y révèle sans intermédiaire ; mais l'intérêt qu'on prend à cette lecture dépasse l'individu lui-même : le mal dont il se plaint fut celui de toute une génération.

Nous connaissons aujourd'hui, jusque dans ses détails intimes, la vie des maîtres romantiques : d'abord parce qu'ils ont multiplié les confidences et montré le mal du siècle sous ses aspects divers, où la mélancolie rêveuse alterne avec la mélancolie du désespoir ; ensuite, parce qu'une armée d'érudits patients et sagaces, ont exploré leur ascendance, suivi les étapes de leur éducation intellectuelle et sentimentale, précisé les influences nationales ou étrangères qui ont marqué la courbe de leur destin. La critique a fouillé les replis secrets de leur vie privée, et ces demi-dieux se sont révélés de pauvres hommes versatiles, inquiets meurtris, désabusés. Ces recherches ont éclairé une foule de pages émouvantes, où affleurent des confidences qui seraient indéchiffrables sans de telles enquêtes.

Oui, les très grands écrivains de ce temps-là n'ont presque plus de secrets pour nous.

Mais derrière les chefs de file qui dirigent la transformation

des lettres et des arts, nous désirons connaître l'âme des jeunes gens qui cherchaient leur voie dans le tumulte. Comment réagissaient-ils devant les manifestes bruyants d'écrivains à peine plus âgés qu'eux et qui s'imposaient à l'attention par leur génie ? Quelle inquiétude dévorait ces adolescents d'hier emportés, aux derniers jours de la Restauration par les tempêtes politiques ? Quels étaient leurs espoirs et leurs besoins d'action ?

Certains d'entre eux écrivaient leurs souvenirs, notaient leurs impressions au jour le jour, sans souci de monnayer leur talent. Ils ne songeaient guère à publier ces pages hâtives, et la mort un peu plus tard les prit sans qu'ils se fussent décidés à publier ces documents. Tel fut le cas d'Achille Allier. Vers sa vingtième année, avant qu'il vînt à Paris pour terminer son droit, l'étudiant avait délaissé les codes pour s'enivrer des cadences harmonieuses de Rousseau, de Chateaubriand, de Lamartine. Il savait par cœur des pages de Byron et de Gœthe. A cette époque, l'air fatal de René, son goût du malheur, sa complaisance à se trouver différent de la foule, intoxiquaient des adolescents fous de littérature, il fut du nombre et partagea l'enthousiasme des « Jeune France » impatients de substituer à la raison classique les horizons illimités de la fantaisie et du rêve.

Les confidences de son journal intime ont une réelle valeur littéraire : sincère envers lui-même jusqu'à la cruauté, il y met son cœur à nu, poussé par le seul besoin de voir clair dans le tourbillon des sentiments contradictoires qui l'assaillent. Il dit ses projets artistiques et littéraires, ses souffrances d'amour, ses longues rêveries où l'exaltation alterne avec le doute, ses résolutions cent fois oubliées et reprises, ses lectures parmi lesquelles ne vient qu'au dernier rang le droit maussade. Il déclame des apostrophes à la jeune Liberté, se laisse fasciner par le satanisme de Byron, ou va rêver d'amour dans la campagne montluçonnaise. Il s'épanche avec un accent naïf et spontané, une fraîcheur inaltérée, même quand il veut se composer une physionomie d'incompris et de blasé.

Pourtant ce provincial demeure plus près du XVIII^e^ siècle

qu'on ne l'est à Paris, en 1830. Voltaire a pour lui bien des charmes ; il se plonge dans les in-folio de l'Encyclopédie, et même l'aride versificateur Jacques Delille, mort depuis moins d'un quart de siècle et déjà oublié, ne laisse pas de l'éblouir : il en est exactement au stade des premières *Méditations*. Sa formation intellectuelle a été dirigée par des universitaires qui se méfient des nouveautés et goûtent La Harpe plus que Chateaubriand. On pourrait lui appliquer l'image célèbre de la préface des *Mémoires d'Outre-Tombe* : un homme entre deux siècles, comme au confluent de deux fleuves, et qui plonge dans leurs eaux troubles, s'éloignant à regret du rivage où il est né, et nageant avec espoir vers la rive inconnue où vont aborder les générations nouvelles.

L'intérêt de son témoignage est donc de nous décrire minutieusement l'état d'âme d'un jeune lettré de province à la fois très sensible et très intelligent : à ce titre déjà il méritait d'être recueilli. Mais la vie et l'œuvre d'Allier offrent des renseignements précieux sur les courants d'idées et de sentiments que traverse la littérature romantique aux années triomphales. Car l'enthousiasme de ses vingt ans ne devait pas s'éteindre. Il aurait pu, comme tant d'autres, s'assagir après avoir quitté l'atmosphère de Paris, renoncer à ses rêves de célébrité, finir prosaïquement, avocat, notaire ou magistrat, dans quelque ville bourbonnaise, somnolente et gourmande. Les ambitions de sa famille ne s'élevaient pas plus haut.

Mais ce tempérament d'artiste s'accommodait fort mal des codes et de la procédure. Ce voluptueux, dont l'ardeur s'enveloppait de songes, aimait les fastes du passé : sur le vélin des manuscrits, sur le seuil des châteaux abandonnés ou des cloîtres en ruines, dans les rues sinueuses de cités très anciennes, il se plaisait à ranimer les morts, à converser avec eux. Sa vocation était là : écrire l'histoire de sa petite patrie. Fasciné par le moyen âge, il mettrait son âme de poète au service de l'archéologie ; il remonterait aux origines de son cher Bourbonnais, embrumées de légende ; il en étudierait la formation harmonieuse et lente,

œuvre d'une grande race féodale ; il en retracerait les gloires, la splendeur, le déclin ; il recueillerait les coutumes pittoresques en train de disparaître. Toute sa vie serait consacrée à ce monument.

Avec l'ardeur de ses vingt-cinq ans, l'audacieux se met à la besogne. Ce fantaisiste s'impose une discipline, ce rêveur compulse des archives, ce nonchalant travaille jour et nuit avec méthode. Il groupe autour de lui des collaborateurs jeunes et désintéressés, leur communique sa flamme, son culte de l'art et de la science. A Paris même, où il revient parfois, ses théories audacieuses en faveur d'une décentralisation artistique, séduisent des poètes, des historiens, des artistes. Il entreprend de les réaliser et se fait fort de montrer avant peu, qu'en province de grands et beaux ouvrages peuvent s'éditer aussi bien qu'à Paris. Journaliste, conteur, historien, il se fait, par surcroît, imagier et graveur. Son activité prévoit tout, résout les objections, trouve les ressources, provoque les plus hauts encouragements, stimule ses amis qui peinent à le suivre.

Il fonde *L'Art en Province*, afin de grouper les écrivains et les artistes isolés, et de réaliser avec eux cette décentralisation des lettres et des arts, dont il sera l'apôtre jusqu'à son dernier souffle. Il leur offre Moulins, ville accueillante, aimable, d'accès facile, où les malchanceux, les timides, trouveront un centre de réunion, un appui, un sourire. Par cette initiative, il espère favoriser la création d'œuvres riches de promesses ; il se fait fort de leur trouver des lecteurs, sans qu'ils aient besoin de sacrifier leur originalité et d'admettre les exigences asservissantes de Paris. Ainsi les artistes de province, jusqu'alors traités en parents pauvres, briseront le cercle d'indifférence où ils étouffaient sans espoir.

Le succès vint aussitôt, indiscutable, et son ampleur surprit ceux qui avaient traité de visionnaire le jeune écrivain.

Son *Introduction à l'Ancien Bourbonnais* fut une révélation, pour le grand public, une surprise même pour ses amis. La publication de ce monument d'histoire et d'art par le maître imprimeur

Desrosiers commençait avec un luxe de présentation jusqu'alors inconnu en province. Achille Allier voulait que la première bataille pour délivrer l'art provincial de la tutelle accablante de Paris, fût décisive : quittant la plume pour le burin, il se fit imagier et composa des gravures et des vignettes montrant les ressources inépuisables de son talent. Déjà, en 1831, ses *Esquisses Bourbonnaises*, délicieux récits de flâneries romantiques, avaient révélé un dessinateur au réalisme savoureux, dont le crayon savait à merveille collaborer avec la plume. Bientôt gravure et lithographie n'eurent plus de secret pour lui : il se reposait de l'érudition en préparant lui-même l'illustration de l'ouvrage. Sans avoir suivi des cours ni fréquenté aucun atelier, il avait de tels dons naturels, un goût si sûr, qu'en imposant une discipline à sa facilité, il produisit, du premier coup, des dessins de valeur. J'ai parcouru les albums et les feuilles détachées, où il notait les paysages admirés au cours d'une promenade, les types curieux entrevus au passage dans quelque hameau, les vestiges du passé, les fantaisies de son imagination : les plus simples esquisses sont charmantes et abondent en détails heureux.

Tout lui souriait au début de cette année 1836, pour laquelle il élaborait de vastes projets : une jeune femme exquise lui avait organisé le foyer de ses rêves, sa maîtrise s'affirmait de jour en jour plus sûre ; l'attention flatteuse d'un certain nombre d'écrivains et d'artistes, parmi lesquels Hugo lui-même, avait augmenté sa confiance, en lui donnant la certitude que les plus durs obstacles étaient vaincus.

Mais le surmenage auquel il se livrait depuis cinq ans l'avait miné sourdement. Malgré des apparences robustes, il pressentait que sa vie serait brève. Le 3 avril 1836, au matin de Pâques, une congestion cérébrale le foudroya.

Ce fut un deuil général.

Ses amis lui firent d'émouvantes funérailles à Bourbon-l'Archambault, où l'on peut voir encore, à gauche et tout près de l'église, sa tombe surmontée d'un buste en bronze érigé par souscription trois ans après sa mort.

Pendent opera interrupta.

Le vers mélancolique du poète latin vient à l'esprit devant ce destin brisé. De son pas souple et fier de jeune conquérant Allier s'était avancé parmi les princes de sa génération ; il montait vers la grande notoriété, avec la certitude exaltante de sa force. C'est ainsi que je l'ai vu dans une intimité de dix années avec sa personne et son œuvre, impérieux et tendre, à mesure que les cahiers jaunis me révélaient son âme séduisante. Toutes ces notes éparses, ces projets, ces confidences, ces observations aiguës, redisaient l'audace intelligente et la ténacité de ce jeune écrivain en proie au mal du siècle, et qui sut en guérir. Un portrait s'ordonnait à petites touches précises, reprenait couleur et vie, avec toute la génération de 1830 comme toile de fond.

C'est ainsi que me vint le désir de reconstituer tout le tableau et de comprendre mieux, par l'exemple curieux et brillant d'Achille Allier, comment le romantisme, selon le mot de Hugo, est « un fait d'intelligence, un fait de civilisation, un fait d'âme ».

Ce renouvellement de l'âme et de l'esprit français ne s'est point accompli d'un seul coup, spécialement en province. Au milieu des luttes politiques et religieuses, dans le désarroi qui caractérise le premier tiers du XIX^e^ siècle, les thèmes littéraires de Rousseau font leur chemin. Le moi prend une place dominante et n'est plus déclaré haïssable ; le renouveau chrétien inauguré par le *Génie du Christianisme*, se heurte aux vives résistances du Voltairianisme et des héritiers spirituels de l'*Encyclopédie*. Les imaginations qui n'ont plus, pour les remuer, le spectacle de l'épopée impériale, se réfugient dans la nature qui les grise de parfums, de couleurs et de sons. Les âmes, vides et lasses, chevauchent des chimères, résonnent à tous les souffles, ne vivent que d'impressions, faute de pouvoir agir. Souffrant d'une misère à la fois imaginaire et réelle, ces jeunes gens, loin de la secouer, s'en faisaient une parure qu'ils portaient la tête haute et d'un air de défi. Ils en arrivaient à se complaire dans leur ennui même, à s'intoxiquer de cette rêverie prolongée qui

tue l'action. Ainsi fut créé le type du séducteur irrésistible et fatal que le théâtre et le roman d'alors propagèrent inlassablement.

Cette génération de rêveurs ennuyés a su voir et goûter la nature extérieure ; dépassant Rousseau, ils la personnifient et lui prêtent une âme aimante ou dédaigneuse, suivant qu'ils ont besoin d'être consolés ou qu'ils tombent dans le désespoir.

Idéalistes, ils ont besoin de croire et d'espérer, mais leurs convictions religieuses s'en tiennent au déisme sentimental du Vicaire Savoyard et se libèrent de tout dogme. Certains d'entre eux font la guerre au voltairianisme toujours vivace, mais leur foi est à base d'émotion, donc peu sûre. Tous sont plus ou moins contaminés par la mystique révolutionnaire qui bat en brèche le trône et l'autel, et le nom seul de Liberté produit sur eux un effet magique.

On se vante d'avoir l'esprit européen ; on traduit Shakespeare et Byron, Ossian et Dante. La jeunesse des écoles, mal à l'aise devant un enseignement formaliste, a découvert des œuvres où le goût, la raison, la sagesse antiques font place à des émotions « intimes et multipliées », à une expression plus individualiste des sentiments et des passions. A la suite de Mme de Staël, on appelle romantique « la poésie dont les chants des troubadours ont été l'origine, celle qui est née de la chevalerie et du christianisme ».

Enfin, il faut noter leur goût très vif de l'histoire : tout ce que la Renaissance hellénisante dédaignait, tout ce que l'art classique réprouvait sans le connaître, tout ce qui est naïf et truculent, haut en couleurs et pourtant délicat, le moyen âge, l'épopée féodale, les miracles, les mystères, tout cela les fascine. On va chercher la couleur et l'éclat, le détail caractéristique, on se passionne pour cette « résurrection intégrale de la vie du passé » dont Michelet vient de faire le but de sa vie.

Le temps a submergé beaucoup d'œuvres acclamées au temps du Romantisme, et personne ne songe à les exhumer. Tout différent est le hasard heureux qui remet au chercheur un docu-

ment inédit où revivent les fièvres et les enthousiasmes d'une école qui a modifié profondément l'âme française : pourquoi n'aurions-nous pas tenté de nous procurer à nous-même, et d'offrir à ceux qui voudront bien nous suivre, un plaisir rare et délicat ?

Les manuscrits d'Achille Allier nous apportaient le témoignage nuancé, frémissant, d'un prince de la jeunesse romantique après 1830 : il nous a paru intéressant.

C'est là toute l'explication de ce livre.

CHAPITRE PREMIER

UN ADOLESCENT BYRONIEN ET RÊVEUR

L'ascendance et le milieu. — Un collège de province sous la Restauration. — Influences divergentes de Voltaire et de Rousseau. — Différences profondes entre les adolescents de 1825 et leurs aînés. — Au confluent de l'*Encyclopédie* et des *Méditations*. — Anarchie du cœur et de l'esprit. — Influence de Senancour : « d'une espérance hallucinée à un noir déboire ». — Prestige et maléfice de Byron : l'attrait de la fatalité. — A vingt ans : une sensibilité grandie au hasard dans le désordre des aspirations contradictoires.

Sous le premier Empire, Montluçon n'avait rien de l'agglomération industrielle, banale et noire, qu'il est devenu vers la fin du XIX^e^ siècle. C'était une petite cité provinciale de quelques milliers d'âmes, pittoresque et dormante, avec ses rues escarpées, boueuses et mal pavées, montant au vieux château des ducs de Bourbon, avec ses boutiques basses et cintrées, ses maisons aux étages en saillie, rarement visitées du soleil. Elle n'offrait pas aux regards de riches monuments ; son passé était pauvre de grands souvenirs, mais elle conservait sa physionomie originale de vieille ville gothique, à peine modifiée par la Révolution, et les bouleversements sociaux n'avaient pas altéré son calme et sa sérénité.

Chateaubriand inaugurait alors son règne fastueux sur les lettres françaises. Grâce à lui, le goût de l'art médiéval, l'étude intelligente et le respect des ruines, une curiosité émue devant les souvenirs vénérables de la plus vieille France, remplaçaient peu à peu dans les esprits cultivés le dédain sans nuances des siècles précédents.

Tels furent le cadre et l'atmosphère romantique où devaient se dérouler l'enfance et l'adolescence du futur historien.

Achille Allier naquit le 2 juillet 1807, rue Notre-Dame, d'Achille, « marchand épicier », et de Claudine Hennequin. On

sait peu de choses sur son ascendance paternelle. L'honorable commerçant, originaire d'Ambierle, en Forez, n'avait pas toujours exercé cette profession pacifique. En 1792, il s'était enrôlé volontairement aux armées de la République. Il y rencontra Jean-François Hennequin, futur général et baron de l'Empire, qui lui témoigna toujours une vive amitié, l'introduisit dans sa famille pendant un congé, et finalement lui fit épouser sa sœur.

Ces Hennequin représentent assez bien les petits bourgeois d'Ancien Régime, courtois et lettrés, s'élevant par degrés vers les charges qui anoblissent et donnent de la considération. On trouve dans leur ascendance, des juges, des avocats, et le père du général était notaire à Montmarault. Ce petit monde d'autrefois accueillait avec sympathie les campagnes des philosophes, lisait Voltaire et Rousseau, tonnait avec eux contre les abus, rêvait de progrès social, de tolérance et de liberté. Il partagea l'espoir immense suscité en 1789 par l'Assemblée Constituante, et salua comme l'aurore d'une ère lumineuse, les réformes qui allaient imposer au pays l'égalité et la fraternité. Quand le canon d'alarme tonna, au printemps de 1792, les deux fils du notaire, Alexandre et Jean-François, furent des premiers à s'engager.

La flamme patriotique de l'aîné dura peu. Quatre ans plus tard, il était de retour au pays, après avoir servi sans éclat au III^e^ bataillon des volontaires de l'Allier, et il ferma cette parenthèse guerrière pour reprendre la tradition paternelle. Le cadet, au contraire, était un vrai soldat. On trouve sa trace sur tous les champs de bataille d'Europe, pendant plus de vingt ans. L'ancien volontaire de la République, devenu général de la Garde impériale, ne prit sa retraite qu'en 1813, à quarante ans, après une grave blessure qui le laissait mutilé de la face [1].

1. Voici quelques précisions, provenant des papiers inédits que nous avons utilisés : Jean François Hennequin, quelques mois après son enrôlement volontaire, était nommé lieutenant. Pendant la campagne d'Italie, devenu capitaine, il se bat en Suisse contre les Russes, sous Masséna. Le 3 décembre 1800 sa brillante conduite à la bataille de Hohenlinden, lui vaut un sabre d'honneur. Chef de bataillon, puis colonel aux grenadiers de la Garde, il reçoit, en 1809, à Essling, un éclat d'obus qui lui fracture le pariétal gauche, échappe aux glaces de la Russie, prend part, en 1813, à la campagne d'Allemagne. A la bataille de Dresde, un coup de feu lui fracture la mâchoire. Cette blessure le fit admettre à la retraite avec le grade de général et une rente de 6.000 livres. Il était baron de l'Empire depuis 1810 et commandeur de la Légion d'Honneur.

La carrière militaire de M. Allier, le père, fut brève et terne. Il tint garnison à Lyon, pendant les luttes civiles qui ensanglantèrent cette région, et se battit, sous le Directoire, avec les bandes armées qui terrorisaient la vallée du Rhône. A quelle date cet « ancien militaire plein d'honneur » renonça-t-il au métier des armes pour fonder un foyer et devenir commerçant ? On l'ignore, et cela importe peu, car les détails que nous connaissons suffisent largement à faire revivre le milieu où allait grandir et se former le futur historien du Bourbonnais.

C'est d'abord un intérieur de petits bourgeois dont la Révolution n'a guère modifié les habitudes. L'humeur pacifique du chef de famille s'accommodait mal d'une carrière héroïque. Mais son esprit s'était formé dans ces années d'avant 1789, brûlantes de fièvre politique, au spectacle d'une autorité qui se discréditait elle-même par ses maladresses, ne savait ni agir ni réagir, et contemplait d'un œil atone les brèches faites à sa puissance par les techniciens de la Révolution.

De toutes les classes sociales, celle-ci était la plus perméable aux idées nouvelles : l'énorme fatras de l'*Encyclopédie* lui semblait la Bible des temps modernes. A force d'entendre des attaques contre la superstition, les jeunes gens qui applaudissaient Mirabeau, crurent que leur intervention affranchirait le monde pour substituer les droits de l'homme au fanatisme théocratique. Beaucoup d'entre eux déchantèrent quand il fallut être réellement des héros : quelques années de vie militaire sans éclat les persuadèrent très vite qu'il y avait maldonne. Et c'est ainsi qu'Achille Allier, parti pour la gloire au son du canon d'alarme, se retrouva huit ans plus tard, épicier à Montluçon, guéri pour jamais de sa fièvre héroïque.

Cet homme était cultivé. Son fils nous dira qu'il citait volontiers les philosophes, opposait les exigences de la nature aux rigueurs de l'ascétisme, et gardait la nostalgie d'une époque disparue, où les mœurs étaient aimables, les âmes portées à plaindre les malheurs d'autrui ; où l'on croyait que le progrès des sciences allait ramener l'âge d'or parmi les hommes. C'était un tendre, un faible, sur qui son fils, observateur perspicace, porte avec indulgence un jugement rigoureux.

« Mon père est l'homme le plus probe que je connaisse, bon,

vertueux, sensible, mais avec une terrible inconscience. Un manque total de résolution a toujours été le défaut de son caractère. Il ne sait rien entreprendre, renvoie tout au lendemain, ne s'émeut de rien, et semble étranger à toutes les inquiétudes de la vie. Je sais qu'il m'a légué ce caractère falot, cette incertitude continuelle que je me reproche sans pouvoir la vaincre [1]. »

Avec un optimisme qui ne l'abandonna jamais, cet homme équilibré mais incapable de passions violentes, s'était installé confortablement dans une position médiocre mais sûre, heureux de raconter d'interminables histoires ou d'entamer à l'occasion quelque discussion politique avec un voisin cultivé. Peut-être était-ce par cette confiance insouciante que notre velléitaire avait intéressé Jean-François Hennequin, esprit rude et combatif, fort peu embarrassé des subtilités de l'analyse et des conflits politiques.

« De ma mère je possède le caractère violent et sensible à l'excès. Ainsi ai-je en moi tout ce qu'il faut pour sentir plus vivement les fautes que mon indolence me fera commettre, sans avoir la résolution qui fait qu'on les prévient [2]. »

Ces lignes révèlent la double hérédité que le jeune écrivain constate en lui-même et les contradictions parmi lesquelles il se débat. Avec une clairvoyance aiguë, il note la « fatale vivacité » de cette mère au caractère sombre et défiant qui dissimulait trop une bonté réelle, la démesure de ses réactions, qui amplifient sans mesure la moindre contrariété, et rendent pénibles les rapports avec son entourage ou ses voisins.

Le 24 brumaire, an XII, une fille, Jeanne-Adélaïde, était née, qui devait épouser en 1828, Hippolyte Sartin, avocat à Montluçon, et plus tard député de l'Allier. Quand vint le fils tant désiré, l'ancien soldat n'eut pas d'hésitation : « Celui-là, nous en ferons un avocat. » Il voulut diriger son éducation ; mais auparavant le bambin fut confié à une bonne vieille tante, inoffensive et pittoresque, Mlle Lamaron, qui dirigeait une école enfantine. Quinze ans plus tard, la mémoire fidèle de l'étudiant se

1. *Illusions et Réalités*, p. 78 : journal intime d'Ach. Allier, publié par Léon Côte, dans le *Bulletin de la Société d'Émulation du Bourbonnais* (tirage à part, 1 vol. Les Imprimeries réunies, 1934). Le manuscrit de ce journal est aux archives de la Société d'Émul.
2. *Ill. et Réal.*, p. 78.

reportait, avec une émotion nuancée de malice, à cet enchantement des premières années, dont il a laissé un tableau délicieux :

« Je me rappelle le temps où haut comme une botte, je suivais sur son abécédaire son aiguille de bas, avec laquelle elle m'indiquait les lettres. Je les confondais souvent, lorsqu'elle me faisait sauter d'une extrémité de l'alphabet à l'autre ; mais je les lisais couramment dans leur ordre, grâce à ma précoce mémoire.

« Je me rappelle le grand bâton avec lequel elle atteignait, sans se déranger, ceux de ses élèves qui faisaient du bruit, même sur les bancs les plus éloignés ; et cela se produisait presque à chaque lettre qu'elle faisait lire. Sa baguette lui servait aussi à éloigner les chats qui venaient prendre sur ses genoux leur place favorite, que leurs griffes étaient prêtes à disputer à nos petites mains.

« Je me rappelle aussi cette pie voleuse emportant sur le ciel-de-lit les poupées et leur garde-robe, bavarde, méchante, effrontée. Il me semble encore l'entendre, perchée sur la vieille croisée, interrompant nos jeux de sa voix aigre, et nous criant : « Petits ! petits !... à l'école ! à l'école ! » Puis sautant, gogitant, elle venait nous attendre au bas de l'escalier, où sans pitié elle becquetait nos talons, pour nous faire grimper plus vite le maudit escalier tournant, et nous conduire à notre prison de deux longues heures [1]. »

Quand le jeune Achille eut fait ses classes élémentaires, son père tint à l'initier lui-même aux premiers éléments de latin. Entre temps, il avait consulté le général Hennequin, sans l'avis de qui aucune décision familiale d'importance n'était prise. Le grognard approuva le choix d'une carrière juridique pour son neveu.

Sur Achille Allier collégien, d'abord à Montluçon, puis dans la capitale, à Sainte-Barbe, nous ne possédons aucun document explicite ; mais les allusions fréquentes de son journal, ce qu'on sait, d'autre part, de la vie des établissements secondaires sous l'Empire et la Restauration, permettent d'évoquer la manière dont il fit ses études.

Le despotisme napoléonien avait prétendu régenter les lettres

1. *Ill. et Réal.*, p. 66.

et les arts comme il soumettait les peuples : la formation imposée aux adolescents était sans nuances, et, on peut le dire, accablante. Sur la vie de l'esprit elle posait une empreinte impérieuse, la plus rude que jamais autorité politique ait imprimée. La jeune génération, née des soldats qui avaient parcouru l'Europe en bouleversant les frontières, était ardente, curieuse de connaître un passé récent qui semblait vieux de plusieurs siècles, tant le décor de la vie courante avait changé. L'Empereur lui en refusant les moyens, par méfiance de l'histoire et de ses libres discussions. Inquiète, agitée devant les ruines morales et religieuses, en face de l'écroulement total de l'ancienne France, elle eût aimé d'instinct les batailles d'idées : on lui présentait des doctrines et des thèses coulées dans un moule uniforme et définitif. Plus de rêves, plus de curiosités intellectuelles, plus de controverses philosophiques, car le Maître avait en horreur « la ténébreuse métaphysique » et « l'idéologie ».

Les sciences priment tout ; les partisans des vieilles humanités classiques se lamentent, mais en sourdine, sur la décadence des études littéraires et philologiques. Il semblait qu'on voulût inculquer à la jeunesse une formation exclusivement scientifique. Ce serait chose piquante de rapprocher ces plaintes et ces malédictions contenues de celles qu'on entend aujourd'hui sur le même sujet. Déjà sous le Consulat, M^me^ de Staël reproche à l'Université de s'hypnotiser sur l'utilité immédiate des mathématiques et d'interdire aux étudiants le libre jeu de l'esprit.

Mais peut-on étouffer sous une discipline de fer et avec des programmes scientifiques envahissants les frémissements d'une jeunesse dont les nerfs sont à vif et qui fut conçue dans le trouble et l'angoisse d'une époque violente où plus rien n'était sûr ?

C'est une génération triste et qui se sent désaxée irrémédiablement. Elle a grandi sans lumière et sans guide, « presque à l'insu des pères ». Tous les appuis anciens, brisés, anéantis ou dispersés, lui manquent à la fois. Et quand l'épopée impériale s'est achevée, dans le coup de tonnerre de Waterloo, par le désastre et la ruine, par une humiliation sans précédent, quand les rêves de gloire dont la France s'était enivrée quinze ans, afin d'oublier la Terreur, ont disparu pour faire place à une réalité dure et froide, ces tout jeunes gens désemparés par les

réalités prosaïques où leurs familles se débattent, cherchent une foi, un idéal quel qu'il soit, et n'en découvrent point. Guéneau de Mussy, un contemporain qui connut cet état d'âme, l'a très exactement décrit : « On les voit errer dans les places publiques et remplir les théâtres comme s'ils n'avaient qu'à se reposer des travaux d'une longue vie, les ruines les environnent, et ils passent devant elles sans éprouver la curiosité ordinaire à un voyageur : ils ont déjà oublié ce temps d'une éternelle mémoire. La jeunesse a été en proie à des tristesses extraordinaires, aux fausses douceurs d'une imagination bizarre et emportée, au mépris superbe de la vie, à l'indifférence qui naît du désespoir : une grande maladie s'est manifestée sous mille formes diverses [1]. »

Cette grande maladie ne pouvait manquer d'atteindre le collégien montluçonnais. Son imagination était trop vive, sa sensibilité trop vibrante pour se résigner aux sentiers battus. Cet enseignement d'où la fantaisie était exclue, la sagesse scolaire de ses maîtres, leur enseignement livresque et rigide, lui donnaient une impression de servitude étouffante. Mais la volonté paternelle, appuyée sur celle encore plus décisive du général, ne permettait aucune velléité de résistance, bien qu'il fût tout prêt à délaisser sans remords les sciences exactes pour la poésie. Ce qui l'attirait, c'étaient les voix de la nature, le parfum des fleurs, l'amour, la beauté, le ciel bleu, les flâneries sans but à travers la campagne.

Il l'a noté avec son souci habituel d'exactitude :

« J'étais né pour sentir et cultiver les arts et tout sollicitait à la fois mon imagination ardente. On m'imposait une formation sévère et froide, ignorant volontairement les splendeurs de l'art, hérissée de règles étroites alors que ma nature enthousiaste et passionnée était toute d'élan et d'audace, dévorée du besoin d'admirer et d'aimer [2]. »

Ailleurs, il reproche aux maîtres de son adolescence leur sécheresse, leurs prescriptions négatives, leur méconnaissance de l'ins-

1. Cité par Pierre Moreau, *Le Romantisme*, 1932, p. 10, de Gigord, édit. (Guéneau de Mussy, 1813-1885, médecin français, un peu plus jeune qu'Achille Allier, a connu la même formation universitaire.)

2. Notes intimes inédites. Ces notes sont éparses dans des cahiers ou sur des feuilles volantes rassemblées dans la collection Antoine Robert.

piration du cœur. « Nous cherchions la grandeur, la beauté ; eux, ils tournaient dans leur petit cercle étroit, sans même soupçonner nos aspirations confuses. »

Cependant, l'analyse et le rêve coexistent en lui dès l'enfance : « A l'âge où l'on n'est encore qu'un enfant peu compliqué, je sentais en moi deux personnages, dont l'un avait pris l'habitude de regarder l'autre agir... J'éprouvais des émotions délicieuses, inexpliquées ; je cherchais à les comprendre, et c'était mon tourment [1]. »

A plusieurs reprises ses notes insistent sur ce goût précoce de l'observation, cette faculté de dédoublement, qui multipliait sa puissance de sentir, et lui donnait une impression de solitude au milieu de camarades moins compliqués.

Ce sensitif sera, toute sa vie, un clairvoyant. Il a fort bien diagnostiqué un curieux mélange d'énergie et de faiblesse, d'illusions romanesques et de conceptions solidement basées sur le réel. En lui ces deux tendances lutteront jusqu'au jour où il aura su imposer les disciplines sévères de l'érudition et de l'histoire à sa fantaisie de poète et d'artiste.

Ses premiers projets révèlent, dès le collège, un attrait irrésistible pour la peinture. A quinze ans, comme en témoignent des feuilles de cahiers conservées, il dessine avec une verve, une sûreté de main, un relief qui retiennent l'attention. Mais la famille écarta cette perspective qu'il caressait avec une passion déjà trop exclusive ; et le jeune homme conclut, mélancolique et résigné : « Il faut être homme, et l'on ne m'a pas destiné à faire des tableaux [2]. »

Essayons de préciser encore la formation intellectuelle d'Allier. Lorsqu'il rentre au collège, vers 1820, les *Méditations* de Lamartine viennent de révéler une poésie inconnue, dont l'inspiration va transformer le lyrisme français : c'était, dit Cuvier, comme un chant très pur qu'un promeneur entendrait s'élever tout à coup dans la solitude, et qui s'accorderait avec les sentiments intimes de son âme. »

Mais les vieux classiques s'offusquèrent de ce triomphe, et les

1. Notes intimes inédites.
2. *Ill. et Réal.*, p. 62.

campagnes de dénigrement commencèrent. La *Minerve* et le *Constitutionnel* voulurent couvrir d'une critique mesquine les témoignages d'admiration. Incapables de comprendre les conditions nouvelles créées pour la poésie dans une société profondément transformée, ils refusaient d'élargir leurs admirations immobiles et condamnaient formellement ces beautés inconnues qui n'étaient pas en règle avec leurs dogmes.

Les pseudo-classiques s'en tenaient à des formules vides et trouvaient sacrilège toute velléité d'émancipation. Le lyrisme, à leurs yeux, exige une industrie laborieuse, un bric-à-brac de métaphores plaquées de fausses couleurs mythologiques, de périphrases déclamatoires recouvrant des sentiments très secs. Or, si l'on en croit les confidences d'Allier concernant ses études, les professeurs du collège de Montluçon gardaient jalousement le code classique, et leur enseignement se reflète dans ses écrits. C'est ainsi qu'on peut observer chez lui l'influence persistante de la culture traditionnelle qui se heurte à un état d'âme romantique.

Dans son journal il revient fréquemment sur ses lectures, et certaines appreciations nous étonnent : croirait-on qu'il s'est enthousiasmé pour la *Henriade* ?

« J'ai lu aujourd'hui la *Henriade* tout entière, ce que je n'avais encore jamais fait ; et mon plaisir a été d'autant plus sensible que je m'y attendais moins. Il manque sans doute à ce poème du mouvement, de la couleur ; les personnages allégoriques le refroidissent un peu. Il ne renferme pas d'oppositions heureuses, pas de nuances dans les tonalités, et trop souvent l'allégorie remplace la passion. Mais le charme des beaux vers perce à travers tout cela ; il y a de grands traits, des figures naturelles C'est une lecture attachante et, malgré toutes les attaques du fanatisme, Voltaire demeure en poésie un colosse étonnant par la grandeur des formes et la beauté des détails [1]. »

Cet éloge catégorique montre bien le prestige persistant de Voltaire dans les années pré-romantiques, et comment les traditions classiques, même altérées et perverties, exerçaient toujours une influence considérable sur les milieux lettrés de pro-

1. *Ill. et Réal.*, p. 74.

vince, plus lents à rejeter un héritage qui s'était peu à peu dégradé

Plus loin, Allier tresse des couronnes à l'intarissable versificateur Jacques Delille, non sans le trouver plus apte à traduire qu'à créer. Là encore, ses appréciations trahissent une lutte entre la formation reçue, formaliste et classique, et les tendances instinctives d'une âme faite pour la fantaisie et le rêve. Vers 1820, Delille était encore salué comme le prince des poètes, et son nom, après avoir dominé l'époque impériale, gardait un prestige qui nous surprend. Qu'on l'ait salué comme un nouvel Homère, qu'on l'ait mis au même rang que les maîtres du XVII^e siècle, parfois même au-dessus d'eux, cela semble énorme aujourd'hui. Mais à l'époque où l'on attendait encore la venue d'un Chateaubriand en vers, les nouvelles manières de penser et de sentir n'avaient pas encore transformé la poésie française, et cette anomalie se percevait difficilement.

Au reste, il convient de rappeler que les *Méditations* furent acclamées par les milieux les plus divers, pour les motifs les plus différents, car elles offraient des inspirations tout à fait disparates. Certains poèmes auraient pu être signés de Voltaire, tant ils se rapprochaient des discours en vers, si goûtés au XVIII^e siècle ; d'autres rappelaient ces exercices de rhétorique sans relief, avec leur fond très mince et leur style incolore, que sont les odes de Jean-Baptiste Rousseau et de Le Franc de Pompignan. Jusque dans les morceaux d'accent neuf et direct s'étaient glissées des métaphores usées, des périphrases pompeuses et fatiguées. Lamartine lui-même n'avouait-il pas que Bertin et Parny avaient fait les délices de sa jeunesse ? Sans doute, le vrai Lamartine n'était pas l'imitateur du XVIII^e siècle ; il n'était pas davantage un Ossian rêveur, un Millevoye plus touchant et plus pur. Derrière sa sensibilité voluptueuse, derrière sa grâce un peu molle et sa religiosité ondoyante, il y avait cette essentielle nouveauté : le chant intérieur, ces « myriades de notes que la passion, la pensée, la rêverie, l'amour, la prière, la nature et Dieu font entendre dans l'âme humaine », et dont il a dit : « Ce n'était pas un art, c'était un soulagement de mon propre cœur... Ces vers étaient un gémissement ou un cri de l'âme [1]. » Mais,

1. Première préface des *Méditations*.

par toute une partie de son œuvre, il restait artificiel et se rattachait aux générations précédentes. Dès lors on comprendra sans peine pourquoi le jeune étudiant provincial allie sans scrupule des goûts disparates et prolonge les procédés du siècle de Voltaire jusque dans ses audaces de sentiments et d'idées les plus caractérisées.

Vers 1825, date où Achille Allier eut dix-huit ans, les jeunes Français se différenciaient nettement de la génération qui avait débuté dix ans plus tôt après l'écroulement définitif de Napoléon. Ces aînés les rebutaient par une dureté agressive, une absence totale d'illusions et de foi. Ils les jugeaient blasés, incapables de sentir juste, sceptiques et flétris, frappés de discrédit. D'autre part, bien que la monarchie traditionnelle fût revenue, ces tout jeunes gens ne tenaient pas à prendre comme chefs de file des hommes d'ancien régime, revenus sans gloire après la catastrophe, et à qui vingt-cinq ans d'exil et de misère n'avaient rien appris. Ils les trouvaient frivoles, incapables d'enthousiasme, dépourvus de puissance créatrice. Eux, au contraire, ils sont sérieux, naïvement graves, et Stendhal, qui les scrute d'un œil aigu, déclare que ces jeunes gens de vingt ans lui font l'effet d'en avoir quarante.

Confusément, ils sentent que, sur les ruines de la vieille société condamnée sans appel, leur destin littéraire et politique sera d'ébaucher un monde nouveau. Dans cette fermentation universelle des esprits, parmi les disputes d'écoles, ils pressentent leur force. Leur jeune talent s'exalte aux enquêtes des journaux et des revues, aux encouragements qu'on leur prodigue, aux inquiétudes qu'ils suscitent. Avec une satisfaction légèrement puérile, ils soulignent les différences observées entre leur état d'âme et celui de leurs aînés : « Je semble n'être pas né pour les jouissances ordinaires de la vie, et ne puis savourer que celles de la solitude et de la contemplation [1] », écrit Achille Allier. A leur maturité précoce il faut des études profondes, un exercice viril de la pensée, qui feront d'eux des citoyens, il faut l'émulation publique et privée, la discussion subtile et raisonneuse :

« Notre éducation, écrit le jeune Allier, ne fait de nous ni de

1. *Ill. et Réal.*, p. 55.

hommes ni des citoyens. On semble oublier qu'un jour nous devrons exercer des droits, que nous aurons une influence sur la marche de l'État, que nous serons à la tête d'une famille, d'une profession. On nous apprend à lire et à écrire ; mais à la sortie du collège, aucun de nous n'est capable de lire à haute voix sur un autre ton que celui de la psalmodie. Nous pouvons expliquer tant bien que mal quelques centaines de vers d'Homère, sans toutefois en ressentir les beautés, car nous ignorons entièrement le génie grec. Quant au latin, après avoir traîné huit ans sur les auteurs, nous ne sommes pas à même d'en lire un seul couramment... Tout le monde connaît la jouissance d'un écolier lorsqu'il peut enfin jeter dans un coin du grenier les dictionnaires déchirés, les Virgiles, les Horaces couverts de pâtés, tous ces classiques dont chaque vers, chaque ligne rappelle le pédantisme ou la dignité ridicule d'un maître de rhétorique. Pourtant, que par hasard on vienne à jeter les yeux sur ces vieux livres oubliés, on est stupéfait d'y découvrir la sagesse et la vie [1]. »

Il se plaint du formalisme et de la médiocrité des études, dont les « esprits méditatifs » sauront seuls dépasser le cercle étroit, pour apprendre à aimer leur pays et à connaître ses institutions.

« Nous a-t-on appris ce que nos pères ont souffert pour nous léguer une liberté payée de leur sang ? Nous a-t-on enseigné ce que l'avenir attend de nous ? ce que nous devons haïr ou désirer ? Il y a un catéchisme religieux, mais l'on n'enseigne plus le catéchisme civique. Après cela faut-il s'étonner de cet égoïsme qui ronge notre pays, lorsque l'individu ne sait rien de ses devoirs envers la société et la patrie ? Nous avons peine à comprendre l'esprit national : l'individualisme en est cause, et ce principe subversif ruine les familles comme les États [2]. »

On se représente mal le XVIII^e siècle accaparé par de semblables préoccupations. Les jeunes gens qui vont former l'équipe nouvelle, au second quart du XIX^e siècle, ont rejeté le cynisme léger, le persiflage et l'impudeur de leurs aînés. Ces derniers leur reprochent une gravité de mœurs un peu trop étalée, un besoin

1. *Ill. et Réal.*, p. 235.
2. *Ill. et Réal.*, p. 236-37.

agaçant de raisonner sur tout, et le ton impérieux avec lequel ils proclament leur supériorité.

« Agir plus que parler ; ne plus nous mentir à nous-mêmes ! » écrivait Allier dans un de ces nombreux examens de conscience qui jalonnent ses notes intimes. Il appartient à une génération de reconstructeurs — ou du moins qui se proclame telle — et nulle perspective d'efforts ne peut les effrayer. En 1825, un article retentissant de Jouffroy, dans le *Globe*, résume leurs ambitions : « L'espérance des nouveaux jours est en eux ; ils en sont les apôtres prédestinés ; et c'est dans leurs mains qu'est le salut du monde. Supérieurs à tout ce qui les entoure, ils ne sauraient être dominés ni par le fanatisme renaissant, ni par l'égoïsme sans croyance qui couvre la Société. » On admirera l'assurance tranquille de ces jeunes gens qui du haut de leurs vingt ans, s'érigent en juges universels et croient connaître la vie, alors qu'ils l'ont apprise uniquement dans les livres.

Et leur goût passionné, presque exclusif, pour des œuvres arides n'est pas moins significatif : « Mes vacances prochaines seront consacrées à l'étude des économistes et des philosophes. C'est dans Bayle, Montesquieu, Condillac, que je veux apprendre à réfléchir sur une lecture, à suivre sans fatigue une idée profonde. Je laisserai désormais ces ouvrages éphémères, fruit du caprice d'un moment, peu soucieux de vérité et qui n'offrent ni consolations pour le présent, ni conseils pour l'avenir.

« J'éprouve le sentiment de ma pauvreté intellectuelle, et je voudrais compenser le temps perdu, au prix de mon plaisir ou de mon repos... Je voudrais soulever les ténèbres de l'histoire, pénétrer les mystères de l'antiquité, m'enthousiasmer à la lecture des poètes, étudier les arts, les langues, les sciences [1]. »

Ces lignes indiquent une curiosité quasi-universelle, une fringale de savoir dont on aurait tort de sourire, tant elle révèle de sérieux et de bonne volonté. L'âme complexe de ce jouvenceau se situe, en somme, au confluent du siècle de l'*Encyclopédie* et du siècle des *Méditations*. Avec sa mobilité surprenante, elle apparaît comme un écho de tous les bruits, de toutes les tendances, de tous les enthousiasmes qui soulevaient cette jeu-

1. *Ill. et Réal.*, p. 147.

nesse tourmentée. Livrés à des courants successifs et contradictoires, ils passent du doute à la foi, de l'esprit raisonneur aux aspirations confuses de l'instinct. Ils célèbrent les conquêtes du progrès, puis soudain, repris par un traditionalisme persistant, se montrent timides et conformistes autant qu'ils étaient audacieux et révolutionnaires l'instant d'auparavant.

A cette date, en effet, la confusion est grande, et l'on dirait qu'ils se complaisent dans le chaos des sentiments. Le journal intime d'Allier va nous en fournir des preuves : ce sont des souvenirs de collège, des impressions d'étudiant bousculé par la vie intense de Paris, des fruits de lectures.

L'*Encyclopédie* le fascine et l'irrite à la fois. Il y retrouve les idées que ses maîtres lui développaient naguère : « Cette piquante variété d'articles m'a séduit [1]. » En bon libéral, il y recueille des arguments contre la Monarchie, surtout contre l'ancien régime, des tirades antichrétiennes dont toutefois il juge un peu trop agressive l'incrédulité ; mais les articles philosophiques ne sont point dans ses vues, ne flattent ni sa raison ni son cœur. Il ne partage pas du tout le dédain sommaire que le XVIII^e^ siècle, à la suite de Boileau, professe envers le moyen âge. Chateaubriand et Walter Scott agissent déjà puissamment sur l'imagination du futur historien, qui pressent la couleur, le relief, la splendeur artistique des siècles féodaux.

Très éclectique, il aime passer « de la littérature à la philosophie, de la science à l'histoire et à la géographie [2] ». C'est bien cela qui l'intéresse dans l'énorme ouvrage disparate, véritable habit d'Arlequin, où la pourpre apparaît à côté des haillons.

« Mon âme toujours attentive s'attache à tout ; et si elle n'y puise pas une instruction complète sur chaque objet, elle en rapporte toujours une foule d'idées qui ont l'avantage d'être liées par la connexion de systèmes et d'opinions existant à coup sûr entre les rédacteurs de chaque genre d'articles. En outre, chaque article, devant être court et intéressant, est d'ordinaire dégagé de ces détails qui conviennent uniquement aux érudits désireux d'approfondir chaque question. Ainsi conçu, il offre aux esprits

1. *Ill. et Réal.*, p. 79.
2. *Ill. et Réal.*, p. 69.

demeurés, comme le mien, superficiels par force, une substance première, une masse de connaissance qui, plus tard serviront de guide pour l'étude des particularités [1] ».

Peu attiré par les études purement scientifiques qu'il juge trop fortes pour lui, il cherche avec passion dans les articles littéraires un aliment substantiel, mais leur lecture l'a déçu :

« Les articles de science sont hors de ma portée ; ceux de littérature me paraissent faibles, sans coloris, dépourvus de cet esprit d'observation qui brille dans les œuvres de notre temps [2]. »

Voltaire l'intéresse et l'occupe plus que Diderot et le groupe de l'*Encyclopédie*. Croirait-on qu'il prit contact avec le roi des polémistes par le *Dictionnaire philosophique*.

« Je ne sais par quel hasard les volumes m'en tombèrent alors sous les mains. J'avais alors une curiosité naturelle et une certaine inquiétude d'esprit qui s'est manifestée dès le premier âge. Je dévorai ces volumes, et leur lecture développa en moi une foule d'idées. Mais soit que ma raison ne fût pas assez formée pour les mûrir, soit que l'imagination fût plus puissante que la réflexion, cette lecture ne produisit aucun effet ni sur mes sens ni sur mon cœur [3]. »

Il reproche à Voltaire d'avoir trop orgueilleusement raison ; il est rebuté par les plaisanteries scatologiques du pamphlétaire que leur seule grossièreté lui fait trouver injustes. Cette raison sèche, aux pointes acerbes, qui transparaît dans toute l'œuvre voltairienne, heurte sa disposition native à la tristesse et au rêve. Il l'avoue avec cette pointe de déclamation qui est une marque de l'époque :

« Jamais mon âme ne sera suffisamment desséchée pour ne point sourire à ce temps d'innocence (où la domination de la raison n'était pas absolue), et pour ne point le regretter un peu. La raison est un breuvage amer qu'il faut adoucir par les illusions du cœur. Quand l'homme s'est plongé dans le Styx de la philosophie, il en sort invulnérable aux préjugés ; mais qu'il prenne garde d'en sortir blasé ! Mieux vaudrait l'erreur que cette sécheresse qui flétrit toutes les jouissances du cœur [4]. »

1. *Ill. et Réal.*, p. 69.
2. *Ill. et Réal.*, p. 67.
3. *Ill. et Réal.*, p. 7.
4. *Ill. et Réal.*, p. 8.

Souvent, il revient sur l'œuvre immense de cet homme, roi de son siècle par l'esprit, mais dont le cœur, déplorablement sec, décourage toute sympathie. Aux dernières pages de son journal, il établit un parallèle entre Voltaire et Rousseau où apparaît nettement sa position à leur égard, car son cœur a pris instinctivement parti pour le second.

Il insiste d'abord sur le génie de vulgarisateur du premier :

« Voltaire a mis en circulation une foule d'idées enfermées avant lui dans de volumineuses collections, comme les œuvres de Bayle et des philosophes anglais, et qui, sans lui, n'auraient jamais pu devenir populaires. En les retirant du chaos, il les a revêtues de cette lumière limpide que son génie répandait sur les sujets les plus obscurs et les plus complexes. Il leur a donné cette vivacité éblouissante de malice qui est sa marque. Ses plaisanteries mordantes jettent le ridicule sur tout ce que sa dialectique n'a pu détruire. Rien ne lui coûtait pour renverser les abus, même la mauvaise foi.

« Son influence fut énorme sur des esprits légers, déjà disposés au doute hardi, au cynisme et à l'insouciance en face des principes. »

En face de cette souplesse inquiétante, qui tantôt se plie aux préjugés, tantôt les brave, en face de cet « apologiste du luxe et du libertinage, débarrassé de toute pudeur et vidé de toute foi, Allier ne dissimule pas la sympathie que Rousseau lui inspire :

« Il n'a pas le scepticisme effronté de Voltaire : il vous entraîne par sa conviction ardente, il vous émeut par une poignante sincérité. Dans ses livres, on suit la marche de ses incertitudes et de ses faiblesses, on finit par un assentiment à toutes ses conclusions. *La Profession de Foi du Vicaire Savoyard* a fait plus de déistes, et *Le Contrat Social* plus de citoyens que toutes les diatribes, tous les pamphlets, tous les dictionnaires de Voltaire. Ce sont les hommes sérieux et pourtant exaltés qui font les révolutions : Rousseau était l'un de ces hommes. »

Voltaire n'est pas bon, et cette dureté, cette sécheresse de cœur, empêchent Achille Allier de fraterniser avec lui. Mais, avec une pénétration singulière, devançant le jugement du XX^e^ siècle, le jeune critique analyse les romans philosophiques de Voltaire, et sans hésiter les classe au premier rang. « Ces pages

étincelantes, lui seul pouvait les écrire et, seules, elles auraient suffi à sa renommée, si ce génie, qui se jouait de tout, n'avait voulu jouer ainsi la sensibilité et devenir auteur dramatique. » Le théâtre de Voltaire est mort, et ses « grandes machines » en vers et en prose sont ennuyeuses, parce que monotones, sans couleur ni relief : il n'a jamais su peindre.

Disons les choses comme elles sont : Allier réagit avec vigueur contre l'opinion dominante quant à la partie durable de l'œuvre voltairienne : celle qu'on lit et relit aujourd'hui, son plus grand titre de gloire littéraire, ce sont ses romans et ses contes :

Voltaire est déjà pour Achille Allier, l'auteur de *Candide*.

L'analyse de l'homme privé n'est pas moins sévère :

« Depuis l'époque où, âgé de dix-neuf ans, il écrivait à une demoiselle de Hollande des lettres calomnieuses, chef-d'œuvre de sécheresse du cœur, dans lesquelles il se bat les flancs pour apparaître tendre, Voltaire s'est montré faux, ingrat, capable des plus grossières injures pour venger sa vanité, jouant odieusement avec les pratiques d'une religion qu'il aurait dû au moins dédaigner puisqu'il n'y croyait pas, valet des grands, féroce devant les petits, redouté jusqu'au bout, sans avoir été aimé de personne : tel fut Voltaire, persécuteur acharné du pauvre Rousseau, tel fut l'homme qui notait d'infamie ceux dont le crime était de ne pas ramper devant lui.

« A l'âge où la vieillesse donne cette bonhomie, cette paix qui est le soir d'un beau jour, Voltaire lance plus que jamais calomnie et diatribes cyniques ; il ne semble vivre que pour mordre et déchirer.

« Aimez celui qui aimera Rousseau. Défiez-vous de celui qui sympathise avec Voltaire, car c'est un cœur sec [1]. »

Cette longue comparaison, remarquable sous la plume d'un débutant, précise bien ses tendances littéraires. Il garde les cadres classiques dans lesquels ses maîtres lui ont appris à ranger les auteurs et les genres, mais il juge monotones les derniers représentants d'une école qui meurt sans beauté. On vient de voir avec quelle sévérité juste il condamne le théâtre de Voltaire, avec quelle sûreté de goût il donne le prix aux contes.

1. *Ill. et Réal.*, p. 252-399.

Sans doute, en écrivant ces lignes, a-t-il dû sourire de l'exubérance qui, un peu auparavant, l'avait poussé à traiter le même Voltaire de « colosse en poésie ».

C'est que l'éducation prétendue classique, et qui n'était que formaliste, a rencontré une sensibilité vibrante, une imagination riche, un amour de la vie qui ne s'embarrasse ni de définitions ni de contraintes. Dans la littérature de la Révolution et de l'Empire, il n'y a rien qui puisse alimenter sa fantaisie et l'emporter dans une féerie de couleurs vives : nul autre n'était moins fait que lui pour se donner le spectacle des idées pures. Mais il excellait déjà, par le crayon et par la plume, à noter une scène, à mettre en valeur un détail typique, à composer un tableau, à dégager cette couleur locale mise à la mode par Chateaubriand. L'académisme officiel et l'immuable mythologie, au temps de son séjour à Paris, n'ont plus pour lui aucun prestige. A propos d'une exposition des beaux-arts, on le verra s'enthousiasmer pour la fougue dramatique et le mouvement des productions nouvelles, « ce mouvement dont la peinture partage avec la sculpture, l'élan, les avantages et les excès [1] ». Il salue la facture chaude et pittoresque de ces œuvres jeunes, la vie des groupes, le naturel et l'expression des têtes : « Le cœur c'est la vie : pensées déchirantes, impuissantes, dégoûts, espérances, poésie et vérité ! plaisante et sublime antithèse !... faut-il rire ? faut-il pleurer ? [2] »

Champion de toutes les hardiesses, il a pourtant des scrupules, des hésitations, parfois des repentirs. Cette mobilité, cette vivacité d'impressions n'a rien qui doive surprendre chez un tout jeune homme, grisé par la sève de vie nouvelle qui circule dans la veine de sa génération. Enthousiastes et tourmentés, ils le sont tous à cette date, et, loin de faire un choix entre les passions diverses qui les agitent, ils voudraient en éprouver tous les symptômes à la fois. D'autre part, malgré ses années d'études à Sainte-Barbe, Achille Allier reste un provincial, auquel les situations acquises en imposent. Ses maîtres lui ont tant parlé des droits imprescriptibles de la raison qu'il hésite et vacille devant

1. *Ill. et Réal.*, p. 143.
2. *Ill. et Réal.*, p. 144.

la formule provocante lancée par Hugo : la liberté dans l'art. D'un côté, le bon sens timide et froid, des limites étroites, mais la sécurité ; de l'autre l'imagination qui revendique ses droits, une vie intérieure exaltée et violente, qui redoute avant tout de manquer son destin et veut goûter à tous les fruits sans s'occuper des interdictions conventionnelles. Ce descendant d'une lignée de notaires et de petits bourgeois, redoute de se prendre aux chimères de l'esprit et du cœur. Pourtant elles l'attirent invinciblement : il voudrait tout connaître, jouir de tout, mais sans cesse l'appréhension d'une catastrophe, où sombrerait son âme, refrène son élan.

Cette anarchie morale qu'il ressent plus que d'autres, trouble son cœur, opprime sa conscience. Tour à tour engourdi et bouillant, aujourd'hui confiant à l'excès, demain amer et revenu de tout, il est en proie à des désirs illimités et soudain se rétracte, considérant avec méfiance les hommes et les femmes qui l'entourent. Mais aucun de ces états d'âme n'offre de contours précis : c'est un jeune homme surexcité par ses lectures, voilà tout. La formation de sa sensibilité s'explique par là. Il est à un confluent : tandis que son esprit appartient encore à l'école voltairienne, son âme s'est abreuvée longuement aux sources découvertes par Rousseau, et exploitées par Chateaubriand, à l'idéalisme lamartinien, généreux et vague. Elle s'exalte, se lasse, sans parvenir à se fixer à rien. Attendrie et dolente, elle est une proie tout indiquée pour la mélancolie. « Je suis triste, profondément triste, et je vis pourtant comme d'habitude ; je me meus et je parle, toujours préoccupé d'une pensée secrète, dans un état d'âme qui empoisonne toutes les jouissances, toutes les émotions que je connais [1]. »

Étrange disposition plaintive, inconnue des époques où toutes les facultés se développent harmonieusement. L'adolescent rêveur est sans cesse penché sur lui-même pour scruter sa faiblesse et constater sa misère, pour éprouver un plaisir amer à cette constatation. Il ne conçoit pas une vie qui s'épanouirait en toute félicité comme la vie antique ; la sienne lui apparaît comme une série d'expériences mal liées entre elles, où l'homme erre

1. *Ill. et Réal.*, p. 150.

dans la nuit de son cœur, où l'idée de la mort empoisonne toute joie, où l'on poursuit sans l'atteindre un idéal inaccessible. C'est une sensibilité morbide ; cet adolescent éprouve le besoin de se faire souffrir. Il a connu l'*Obermann* de Senancour abimé dans sa contemplation morne et qui, suivant l'expression de Pierre Lasserre, oscille éternellement « d'une désespérance hallucinée à un noir déboire [1] ». Dans un fragment non daté de ses notes, où il fait allusion aux mille formes lancinantes de ses tourments antérieurs, on relève cette pensée que les désirs sans bornes auxquels sa sensibilité s'abandonne, ont fait de lui un étranger parmi les hommes. Car il veut savoir si leurs sentiments ressemblent aux siens, et son cœur est « froissé, désolé », de ne pas trouver les choses selon ses penchants. Or, cette déception qui se prolonge à travers mainte page de son journal lui vient directement de Senancour : les expressions sont presque identiques :

« Je ne puis que créer des rêves bizarres, tuer le temps dans une mobilité oisive, maudire les heures qui traînent, demander la nuit au jour et maudire le jour quand il vient [2] ».

Très intelligent, capable de suivre sur lui-même toutes les phases d'une expérience flétrissante, il constate amèrement que sa volonté ne peut rien pour chasser les chimères et créer autour de lui un univers humain, un monde habitable : « Je m'agiterai donc toujours dans le vide ! » écrit-il après un de ces examens de conscience qui ne sont qu'un long cri d'angoisse. Il s'analyse avec une lucidité cruelle, et remarque quelle sorte de volupté perverse il éprouve à découvrir dans ses affections un abîme d'avidité : et cela est encore de Senancour qui met sous la plume d'Obermann cet aveu : « Mon cœur désire tout, il veut tout, il contient tout [3]. »

Mais, tandis que la sensibilité du maître s'exerce uniquement sur elle-même, se désagrège et meurt, le disciple cherche un moyen d'évasion, si bien que l'univers de fantaisie où il se meut présentement et que son caprice illumine de reflets décevants, s'évanouira pendant ses recherches historiques pour faire place à une notion plus humaine du réel. Lassitude et confiance, tels

1. *Le Romantisme français*, par Pierre Lasserre, p. 83. *Mercure de France*, 1913.
2. Notes et réflexions inédites.
3. Obermann, édition Charpentier, lettre XLI.

sont les rythmes de sa sensibilité, qui le font paraître attachant, alors qu'Obermann donne l'impression d'avoir un cœur usé irrémédiablement, parce qu'il a refusé de s'évader de la vie spéculative.

Une influence qu'il avoue mainte fois est celle de Byron, dont l'œuvre étrange puis la mort retentissante à Misselonghi, en 1824, avaient fixé le type du héros romantique en exaltant les imaginations. Byron est le « prototype de ceux qui n'écrivent que pour aviver leur plaie [1] », quelqu'un pour qui la fatalité a toujours été la seule chose nécessaire, en un mot, « l'être fatal authentique [2] ». Toute la génération de 1830 a subi le prestige et les maléfices de ce frénétique, incapable de s'échapper à lui-même et qui, peut-être par là, détenait un pouvoir d'irradiation extraordinaire. Ses révoltes, ses sarcasmes, l'âpreté sacrilège de ses blasphèmes, sa prédilection pour les réprouvés, ont fasciné, subjugué ses victimes. Achille Allier revient à plusieurs reprises sur ces ouvrages « qui font mal » :

« C'est presque un bonheur de le lire sans le comprendre, et le mot satanique conviendrait parfaitement à cette école de la désespérance et de la solitude du cœur [3]. »

« Je me rappelle tous ces héros d'un jour auxquels je prêtais mes sentiments, mon langage, mes besoins, mes désirs. Car je n'ai jamais pu concevoir le travail littéraire impersonnel. Quel que soit le titre sous lesquel on abrite le récit de ses aventures, il me semble qu'on doit dire tout ce qu'on a senti.

« C'est là tout Byron ; sa figure, son âme, ses passions vivent dans tous ses ouvrages. Sans cesse il revient sur lui-même comme sur une pensée qu'il a besoin d'épancher. Joie convulsive, amers dégoûts, pensée mâle, mélancolie rêveuse ou rire satanique, prélude du désespoir, c'est lui, son cœur qu'un ennui sans trêve dévore, que le souffle des passions a desséché ; c'est l'homme tout entier avec sa fierté, sa mobilité d'âme, ses désirs dépassant ses forces, ses jouissances bien au-dessous de ses désirs. Quelque chose de contagieux dans son dégoût vous gagne, vous pénètre, vous domine et vous plonge dans un cercle de méditations désespérées.

1. *Byron et le besoin de la fatalité*, par Charles du Bos, au Sans Pareil, 1929.
2. *Byron et le besoin de la fatalité*, p. 25.
3. *Ill. et Réal.*, p. 223.

« Byron ! mon poète !... pour moi le seul qui puisse se passer des règles harmonieuses de la prosodie de sa langue, et qui trouve dans sa tête brûlante des bonheurs miraculeux d'expression, le seul dont la pensée, même décolorée, même affaiblie par une traduction, ne cesse de soulever les cœurs. Il vous oppresse, et pourtant vous désirez l'entendre...

« Lara, Manfred, Harold ! Il y a en vous une énigme que la douleur est seule à pouvoir révéler. Quelques mois d'égoïsme frénétique traversé de longs dégoûts me l'on fait comprendre. Heureux qui ne voit en vous que des êtres odieux et vous rejette comme on chasse une pensée affligeante ! Pour moi, je sens cette amertume s'insinuer dans mon cœur, ainsi qu'on sent la nuit, pendant un cauchemar, un poids de plus en plus accablant. On voudrait crier, mais c'est impossible de faire un mouvement pour éviter l'image fantastique [1]. »

Achille Allier s'est laissé prendre à ce pouvoir que détient le poète anglais de susciter des fatalités esclaves de la sienne, non plus de propos délibéré ni par jeu, mais simplement pour obéir à une malédiction qui le voue à ce destin. Cet attrait de la fatalité, l'un des aspects essentiels de la sensibilité romantique, le jeune homme le doit surtout à Byron qu'il loue de « développer dans ses poèmes, le dégoût de la société, les désirs frémissants, la fierté virile. » Il a bien reconnu que la fatalité byronienne était contagieuse et qu'on se laissait envoûter sans esquisser un mouvement de recul. Aussi convient-il de noter que l'amertume de sa mélancolie, l'outrance de certains aveux — qui évoquent Musset, son cadet de trois ans — eurent Byron comme inspirateur.

Comme son poète préféré, c'est un taciturne, capable de passer de longues heures dans un silence absolu, absorbé en lui-même, et se drapant dans une attitude mystérieuse qu'il ne daigne pas expliquer. Peut-être ce mutisme hautain ne servait-il qu'à dissimuler sa timidité provinciale et l'audace de ses rêveries sentimentales.

Ainsi, entre quinze et vingt ans s'est formée la sensibilité complexe de ce jeune romantique : elle se place au point de

1. *Ill. et Réal.*, p. 234.

rencontre des influences principales, françaises et étrangères, qui ont façonné la jeunesse de 1830. Et comme il passe des heures à s'interroger, c'est lui-même qui rassemble les éléments de cette autobiographie sincère jusqu'à la cruauté : elle montre une sensibilité grandie au hasard dans le plus complet désordre des sentiments, en proie aux aspirations les plus contradictoires et qui, pour éviter de choisir, s'évade dans l'irréel. Sans transition elle passe du doute à l'enthousiasme, de l'incertitude à l'énergie, car ses visées sont des chimères. Maladive, elle cherche volontiers la note triste et tourmentée ; cette tristesse même est confuse, gémissante, plongeant dans une atmosphère froide et brumeuse, qui convient à sa langueur et que, pour rien au monde, il ne veut dissiper : s'il la juge un poison, ce poison ne lui en apparaît pas moins délicieux. Au fond de sa mélancolie se trouve un invincible besoin d'aimer et une inaptitude à fixer cet amour, l'attrait et la peur de la femme, un mélange de sensibilité naturelle et d'exaltation morale sans trace de libertinage ou de préciosité.

Une telle sensibilité, obsédée de chimères, aurait besoin, pour retrouver l'équilibre, de se détendre par un sourire. Or elle est grave, passionnée, plus féminine que virile, troublée par l'exquise et décevante société des femmes plus encore que par la curiosité ironique des blasés. Elle semble incapable de réagir. Créée pour ressentir vivement l'attrait poétique de la passion, elle s'avoue incapable de la dominer, et substitue aux saines réactions normales du cœur et des sens un commerce désordonné avec des fantômes.

Peu de jeunes romantiques ont goûté comme lui la volupté du rêve. Ce solitaire est secrètement blessé par la froide raison ; et lorsqu'il s'analyse, c'est moins pour se comprendre et pour fixer son propre personnage que pour trouver de nouveaux prétextes à s'enfoncer dans une sorte de clair-obscur où son âme se dissout et s'éparpille. Et ses songes ainsi s'en vont, de longues heures, comme une barque au fil de l'eau.

Enfin malgré ses défaillances, ses contradictions, ses déboires, il n'apparaît point vieilli prématurément comme une foule de ses contemporains, comme ce Sainte-Beuve, subtil et désolé, qui chante son tourment dans les poésies de Joseph Delorme. Il conservera jusqu'au bout sa richesse d'inspiration. Son cœur

gardera la flamme de la jeunesse et la candeur des impressions neuves ; sa foi dans l'idéal lui permettra de secouer avant sa vingt-cinquième année les voluptés qui se résolvent en lassitude et en dégoût. La crise terminée, on le verra consacrer sa courte vie à une œuvre féconde.

Les airs accablés, l'allure déclamatoire de quelques confidences peuvent bien faire sourire. Mais une fraîcheur d'adolescence embellit ce passionné qui rêve de gloire ou frémit aux premiers appels du désir, et il y a chez lui tant de réserves de vie !

Le jour était proche où, sans perdre son charme, cette sensibilité cesserait d'être fantaisiste, où cette imagination exaltée se plierait volontairement aux disciplines de la science historique, et s'emploierait à ressusciter les fastes du passé. Mais avant de voir comment Achille Allier découvrit sa voie d'historien, il sera bon d'étudier la résonance de tous les thèmes romantiques dans son âme.

CHAPITRE II

CONFESSIONS ROMANTIQUES : « ILLUSIONS ET RÉALITÉS » JOURNAL INTIME D'ACHILLE ALLIER

Le mal du siècle : évasion hors du réel et vertige du vide. — *Illusions et Réalités*, analyse du tourment d'une génération. A la poursuite des chimères : influence de Rousseau. — Incertitude, impulsions du désir, tourments imaginaires, état de paresse enivrée. — Quelques échappées de naturalisme païen ; persistance de la mélancolie. — Le rêve s'achevant en analyse aiguë, l'élimination des utopies. — Le bilan des faiblesses d'une génération. Valeur littéraire de ces Confessions.

A la fois rêveur et très intelligent, le jeune Achille Allier devait garder la tête saine même aux heures où son cœur était en proie aux chimères. Cerveau lucide, cœur agité, il a le pouvoir de découvrir l'erreur, mais non celui de l'éviter. Tous les genres d'émotions le sollicitent à la fois. Parce qu'il a une sensibilité très fine, il se laisse imprégner du poison délicieux de la mélancolie, mais sa langueur n'est altérée par aucun de ces éléments grossiers qui donnent une allure de bravade aux confessions de ses contemporains. Et comme sa pensée demeure agile, curieuse d'approfondissement psychologique, comme son jugement reste clair même au sein des nuées, il finira par dominer ses émotions au lieu d'être dévoré par elles.

Ce qu'il y avait de nostalgique et de voluptueux dans cette âme toujours en quête d'enchantements imaginaires, devait la livrer au « mal du siècle ». Aux environs de 1830, Chateaubriand pesait étrangement sur les imaginations et les sensibilités par les états psychologiques qu'il leur imposait. Il avait inventé une nouvelle manière d'être triste, et ses cadences somptueuses trouvaient un écho sans fin dans les jeunes âmes de son temps. Voici comment il analysait cet état morbide, à la fin de sa vie : « Je ne savais plus quelle était ma véritable existence ; j'étais homme et n'étais pas homme ; je devenais le nuage, le

vent, le bruit ; j'étais un pur esprit, un être aérien chantant la souveraine félicité. Je me dépouillais de ma nature pour me fondre avec la fille de mes désirs, pour me transformer en elle, pour être à la fois la passion reçue et donnée, l'amour et l'objet de l'amour [1] ».

Une telle âme demande tout aux autres, tout à l'univers, mais ne demande rien à elle-même, désirant que « les réalités de ses joies aient la séduction des chimères ». Son activité intérieure s'emploie à collectionner toutes les formes de l'ennui, à se débattre dans le vide du rêve, à rendre réelles ses infortunes imaginaires au lieu de les secouer. Le trouble est son élément, comme la netteté limpide est celui des gens équilibrés. Le changement est le rythme de sa vie et son extraordinaire pouvoir de sentir ne comporte ni l'unité ni la durée. C'est une âme de désir, instable et fuyante, toute en attitudes et en prétentions, en proie au vertige du vide, en état d'agitation perpétuelle.

La génération de 1830 s'est modelée sur ce portrait de l'homme fatal né pour son malheur et pour celui des autres : ennui du corps déprimé, ennui de l'âme lasse et traînant une vie sans but, rupture d'équilibre à la fois intellectuelle et morale qui enlève à l'âme tout ressort pour choisir et vouloir, impuissance à vivre d'une façon naturelle et besoin de se maintenir dans cette atonie. Cet état peut avoir des causes variées, dont la plus redoutable est la passion d'amour, plus exclusive encore que toute autre passion. Elle submerge les âmes passives, les abandonne aux séductions des convoitises charnelles ; plus elle s'éternise sous mille formes, plus la fatigue de vivre qu'elle engendre est profonde, sans recours.

Sans doute cette lassitude de vivre est aussi vieille que la société humaine ; mais le Romantisme, en l'adoptant, a confondu la cause avec l'effet, parce qu'il réunit sous le même vocable l'amour et son cortège de désirs et de rêves, d'aspirations qui n'aboutissent nulle part, d'espoirs déçus qui se changent en regrets. Dans *le Génie du Christianisme*, au chapitre *Du vague des passions*, Chateaubriand explique ce mal qu'il devait inoculer à toute une génération. C'est un état de l'âme qui, croit-il, n'a

1. *Mémoires d'Outre-Tombe*, t. I, p. 164, édition Dufour, Mulat et Boulanger (1860).

pas encore été bien observé, un état de vague des passions qui, fait qu'on habite avec un cœur plein un monde vide, et que sans avoir usé de rien, on est désabusé de tout.

« Les anciens, dit-il, ont peu connu cette inquiétude secrète », et Chateaubriand attribue leur sérénité aux agitations du Forum qui emplissaient leurs moments et ne laissaient aucune place aux agitations du cœur. Le christianisme, au contraire, serait à la source de ces troubles, car il aurait intoxiqué les âmes en, créant au cœur de l'homme « une source de maux présents et d'espérances lointaines, d'où découlent d'inépuisables rêveries ». Les âmes sont ainsi devenues la proie de mille chimères, et l'on a vu naître « cette coupable mélancolie qui s'engendre au milieu des passions, lorsque ces passions, sans objet, se consument d'elles-mêmes dans un cœur solitaire ».

Le passage est plus célèbre que vraiment connu. On peut trouver inattendues les deux causes que nous venons de résumer, la seconde surtout, car si l'on voit dans le christianisme une source à d'inépuisables rêveries, il reste à expliquer comment ce fut aussi une source d'héroïsme à laquelle se rattachent les plus puissants entraîneurs d'hommes et les plus bienfaisants au cours des siècles. Qu'on accepte ou non la thèse de Chateaubriand, ce qui reste établi, c'est l'aveu de la maladie intellectuelle et morale que son œuvre a répandue parmi toute la jeunesse de 1830.

Dans une page célèbre, poignante malgré quelques phrases déclamatoires, Musset a évoqué ceux qui sortaient du lycée en ces années fiévreuses, où ils prirent contact avec un monde en ruines, incapable de correspondre à leurs aspirations : « Ils regardaient la terre, le ciel, les rues, les chemins ; tout cela était vide. » La réalité ne s'accordait plus au rêve : condamnés par les circonstances à l'oisiveté d'une vie mesquine, dévorés par l'ennui, repliés sur eux-mêmes, ils s'interrogèrent pour trouver un but à leur vie. Il est regrettable que le journal intime d'Achille Allier ait dormi près d'un siècle dans un placard d'archives, avant d'être offert au public ; car c'est un document inestimable, une confession romantique précédant de sept années le roman autobiographique de Musset, une suite de notes décousues, fiévreuses, sans apprêt, qui tentent d'analyser le tourment d'une génération.

En 1829, il a 22 ans : une instabilité quasi-féminine qu'il reconnaît avec dépit, est la marque principale de son caractère.

« Je suis faible et changeant, toujours mécontent de ma jouissance, haletant après de nouvelles joies, éprouvant dégoût et satiété aussitôt que je les possède [1]. »

La frénésie du moi éclate à chaque page des confidences d'Allier, et la sincérité nue de tant d'aveux écrits pour lui seul, donne à ce petit livre un mordant, un relief peu communs. La déclamation n'y manque point, mais il faudrait plutôt s'étonner de n'en pas rencontrer. Au surplus, comme ces tirades ne sont ni romancées ni arrangées en vue d'un effet à produire, l'outrance de certaines épithètes, l'exaltation de certains états de conscience, la flamme sensuelle qui court au long de quelquês rêveries amoureuses, tout y révèle un homme torturé par le démon de son cœur, et à qui la perspective de se trouver différent des autres n'est pas faite pour déplaire.

Le désordre sentimental y est mis en lumière :

« Je pensais tout haut : des frémissements, des regards ardents, des fureurs jalouses, tout trahissait ma passion. Et mon âme, exaltée par des rêves sans fin, ne concevait rien comme une âme ordinaire [2]. »

Toute l'ambiance de l'individualisme romantique tient en ces derniers mots : ne rien concevoir comme une âme ordinaire. C'est un état d'excitation, puis d'euphorie, enfin de dépression : celle-ci augmente à mesure que la réalité démolit un rêve après un autre, et qu'on a de plus en plus la vision troublée par des chimères.

Ces chimères se présentent au jeune homme à chaque tournant de sa route. Ardent, généreux, sincère, il les accueille avec sympathie, et l'exaltation qui résulte de leur contact lui paraît tout à fait naturelle. Cet état d'ébullition lui est devenu habituel, et il paraît décontenancé quand la vie ne lui fournit plus d'aliment pour l'entretenir.

Il affecte volontiers une indépendance farouche ; mais si son cœur semble gonflé d'énergie, sa volonté malade ne sait

1. *Ill. et Réal.*, p. 64.
2. *Ill. et Réal.*, p. 67.

que gémir. Au sortir du collège, c'était un adolescent fou de littérature, intelligent, passionné, porté aux extrêmes, enthousiaste et crédule, inhabile à se défendre contre la nouveauté, car nulle autorité ne le guidait dans le choix de ses maîtres. Comment ne serait-il très vite devenu fou de lui-même ? Personne ne l'avait prémuni contre toutes les griseries ; au contraire, les auteurs qu'il aimait avivaient en lui le désir de goûter tous les fruits de la vie, et Rousseau lui prêchait l'insubordination contre les doctrines traditionnelles opposées à l'anarchie du cœur et de l'esprit. La soumission n'est, à ses yeux, que platitude, le respect envers l'autorité, que faiblesse.

Être libre, vivre sa vie ! L'idéal du jeune étudiant c'est le Corsaire ou Manfred, en attendant que ce soit Antony ou Didier.

Sous cette exaltation apparaît un fond livresque inévitable : Allier ne connaît la vie que par les livres : même en amour ses attitudes sont dictées par ses lectures. Romans, poésies, mémoires, théâtre, tout vient alimenter une rêverie sans fin, poison lent qui désagrège sa volonté.

Depuis Rousseau, la mode était aux confessions. En rédigeant les siennes, Achille Allier a retenu, du précurseur, cette complaisance quelque peu agressive à être soi-même, mais nullement ce fond d'orgueil et de mensonge qui est la marque des *Confessions*. La lecture de Jean-Jacques irrite et parfois même dégoûte ; celle du jeune écrivain bourbonnais a souvent « cette saveur qu'on ne trouve qu'à soi-même ». Notre sympathie l'accompagne quand il note ses tourments, ses incertitudes, ses contradictions intimes. Il veut se rendre compte des modifications de son âme, découvrir à tout prix la source de sa misère, lui donner un nom. Ces pages d'une acuité singulière sont une libération, et l'aident à éliminer le poison secret qui l'eût rendu insupportable et fat.

Ce n'est pas même une défense qu'il tente : il ne se croit pas vertueux parce qu'il aspire à l'être, mais il apporte à l'étude de son cas une rigueur d'analyse qu'on n'attendrait pas de cette sensibilité trop vibrante. Son faible cœur saturé de Rousseau, de Chateaubriand, de Byron, tendait de lui-même à la littérature de passion. Retenu sur cette pente par sa famille, par les exigences matérielles de la vie, il abandonna finalement cette direc-

tion. Au reste, le besoin d'agir contrariait sa nature rêveuse, et ce besoin d'agir fit de lui un historien et l'apôtre de la décentralisation artistique.

Ainsi donc Allier s'examine, mais ne s'admire pas. Loin de poser à l'homme vertueux, il constate ses passions, souligne ses faiblesses et reconnaît que ses actes contredisent son idéal. Le bon sens hérité des ancêtres terriens lui laisse l'esprit libre au milieu des troubles de son cœur. Se voir tel qu'on est, sans vaine complaisance, est chose rare vers 1830, et qui mérite d'être souligné. Le journal intime révèle une âme languissante, qui se juge inapte à créer, qui comprend la beauté, la nécessité de l'effort mais recule devant le geste libérateur : « Je ne sais pourquoi je suis triste, ennuyé, sans énergie, sans volonté. » En fait il le sait parfaitement, car l'habitude quotidienne de l'examen de conscience ne permet aucun faux-fuyant.

« Des jours ont passé, tout semblables aux autres, parmi des regrets inutiles, des résolutions sans force, d'impuissants désirs ou des plaisirs imparfaits.

« Qu'est-ce donc que le bonheur, puisque, de tous ces instants où j'éprouvais le bien-être, la joie, la jouissance même, il n'en est aucun que j'aurais voulu voir se prolonger toute la vie, aucun qui n'ait laissé sentir en même temps à mon âme l'amertume des regrets, la crainte, la défiance, les remords [1]. »

La cause principale d'une telle atonie est le culte du moi, l'impuissance à s'oublier. Cela, il ne le verra que plus tard. Pour le moment, il ramène tout à soi, comme un enfant : visites d'amis, récits de voyages, conversations malignes ou désolées sur les faiblesses ou les habiletés d'une femme. Passionné d'isolement, il fréquente néanmoins la société, peut-être pour comparer secrètement ses misères à celles que lui révèle un entretien fortuit ou qu'une scène muette de jalousie entre deux amants lui laisse deviner. Mais dans la foule mondaine, au milieu même de ses amis, il ne parvient pas à se distraire :

« J'ai 21 ans, une âme ardente, une imagination inquiète et des sens irritables... Je ne puis chercher des distractions dans le monde. Je semble n'être pas né pour les jouissances

1. *Ill. et Réal.*, p. 50.

ordinaires de la vie et ne pouvoir savourer que celles de la solitude ou de la contemplation : or mon âme est trop affaiblie, trop timide pour me les offrir.

« Étrange timidité que la mienne ! Je ne suis pas fait pour haïr ; j'aime les hommes et ne puis m'en faire aimer parce que je n'ose les rechercher.

« Des amis ? je n'en ai point parce que je ne peux me décider à m'en faire. Quand le hasard me réunit aux jeunes gens de mon âge, je trouve un plaisir extraordinaire à leur conversation ; je voudrais pouvoir fixer le temps qui passe. Je m'abandonne sans réserve aux charmes de la confidence et des épanchements. Eh bien ! il m'est impossible de chercher à faire naître de semblables occasions. Bien plus, je les évite, et une honte étrange m'empêche de fréquenter les lieux de réunion. Sans doute méconnu par eux, je passe pour un être capricieux, bizarre, peut-être pour quelque chose de pire.

« Je ne puis me vaincre et, pour m'arracher à des impressions pénibles, j'en suis réduit à désirer que le hasard me réunisse à eux. Même alors, Dieu sait quelle est ma gêne, combien mes distractions étranges, mes préoccupations, le peu d'à-propos de mes réponses, ou d'autrefois mon bavardage que je ne puis modérer, doivent rendre plus sensible à leurs yeux l'incohérence de ma conduite ou de mes manières [1]. »

Ainsi le premier mouvement de son moi envahissant n'est pas de s'adapter, de chercher à connaître et à comprendre son entourage ; comme ses maîtres, il ramène tout à soi. N'écrit-il pas cet aveu, après une lecture des *Confessions*, que les idées et les passions du rhéteur brûlant ont « un effrayant rapport » avec les siennes ? Il a pour lui plus que de la sympathie ; il l'aime presque comme soi-même, et sa lucidité se trouve en défaut pour discerner derrière le cœur sensible, l'autodidacte insupportable dont l'orgueil rejette sur la société la responsabilité de ses fautes. Il plaint de tout son cœur cet homme « en proie aux horreurs du soupçon et de la défiance, se croyant joué par ceux qui le louent, lâché par ses amis, ne voyant autour de lui qu'intrigues et embûches [2] ». Toutes proportions gardées, n'est-

1. *Ill. et Réal.*, p. 55.
2. *Ill. et Réal.*, p. 56.

ce pas dans une attitude semblable que sa timidité maladive essaie de se draper ?

Mais tandis que Rousseau, pharisien sans pudeur, proclame que le mal qu'il a fait n'est pas du mal et, loin d'en assumer la honte, prétend en retirer un surcroît de gloire, le jeune Allier, plus simple et plus modeste, déclare : « Je connais mon cœur et crains pour l'avenir ». Jamais il ne cherche à se leurrer lui-même en renversant le tribunal de la conscience.

Et l'on peut s'étonner qu'avec cette droiture foncière, il n'ait pas remarqué ce qu'il y a de ridicule et d'odieux dans l'attitude qui inspire à Rousseau l'exorde des *Confessions* ; « Être éternel, rassemble autour de moi l'immense foule de mes semblables ; qu'ils écoutent mes confessions ; qu'ils gémissent de mes indignités ; qu'ils rougissent de mes misères ! Que chacun d'eux découvre à son tour son cœur au pied de ton trône avec la même sincérité ; et puis qu'un seul te dise, s'il l'ose : je fus meilleur que cet homme-là ! » Son inexpérience empêchait le disciple crédule et trop jeune de saisir sur le vif par quel procédé le citoyen de Genève dressait ainsi la conscience au mensonge et à la falsification. Il n'a pas vu, derrière les tirades éloquentes et les fraîches descriptions, le désordre, le déséquilibre, l'affaissement moral. Il faisait confiance à l'imposteur, et cela prouve que son cœur n'avait pas subi cette corruption du sens intérieur éclatante chez Rousseau. Toujours, même aux plus tristes heures de détresse ou d'ennui, on le verra se refuser aux petites habiletés qui augmentent la confusion et rendent la lâcheté plus éclatante en prétendant l'atténuer. Son regard est précis, et sa plume ne cède à aucune complaisance pour poétiser ce qui lui semble une souillure.

Malgré cette horreur du mensonge, son esprit et son cœur, aux alentours de la vingtième année sont en proie à l'influence peu rassurante de Rousseau. Il s'effraie de se voir torturé d'hésitations : « Je m'engourdis, je languis, je m'endors. » Dans ces prostrations de durée variable, comme dans l'agitation stérile qui les suit, il trouve un charme indéfinissable aux éléments aveugles qui s'y heurtent, et à l'attente vague d'on ne sait quel événement heureux. Ces alternatives d'espoir et de crainte, d'ardeur et de dégoût, se colorent des feux de son imagination

et il met à les étaler toute la complaisance de ses vingt ans.

Lancé à la poursuite de ses chimères, renouvelant les expériences, accumulant les désillusions, il va s'obstiner jusqu'au jour où repris par le réel, il rentrera dans l'ordre. Toutes les explorations du moi romantique courent au long de sa vie et de son œuvre.

Il est stupéfait de constater cet égocentrisme universel : «Moi !... toujours moi !... c'est là tout ce qui absorbe ma pensée. Je trouve au fond de mon âme tant d'émotions diverses que je suis pour moi-même l'étude la plus difficile et la plus attirante [1]. »

Est-ce bien étude qu'il faut dire ? Oui et non. Souvent il se raconte plus qu'il ne s'analyse, et la peinture de son moi n'a rien de comparable à celle de Montaigne, pour qui chaque individu renferme en lui-même toute l'humaine condition. Trop jeune encore pour soupçonner qu'il y a dans chaque individu un fond commun à l'humanité entière, Allier met l'accent sur ce qui le différencie plutôt que sur ce qui le rapproche des autres hommes, et l'idée ne lui vient pas que l'image qu'il donne de sa personne soit valable pour d'autres. Il est d'un temps où l'on a proclamé les droits sacrés de l'individu, et son exaltation l'empêche de concevoir que l'homme par lui-même n'est rien, et que, pour organiser sa vie, il faut s'adapter au réel. C'est un sensitif qui ne s'appuie sur aucune vérité fondamentale dans l'ordre religieux et moral : il croit que ses désirs, sa bonne volonté, les élans de son cœur suffiront à lui procurer des certitudes. C'est un tendre que toute misère émeut : il proteste contre toute injustice et vibre à tous les spectacles de la vie extérieure. Il a des sympathies pour quiconque passe sur son chemin, mais ces élans généreux retombent dans le vide, parce qu'ils ne sont qu'instinctifs et que ses sincérités successives sont parfois contradictoires. Il plaint une pauvre fille abandonnée par son séducteur et qui s'est réfugiée dans la mort ; mais il ne se rappelle plus sa rupture brutale avec une amie d'enfance naguère adorée et qui a cessé de lui plaire.

Dans cette période, un mot revient sans cesse sous sa plume : *incertitude*. Ses maîtres enseignaient que l'individu naît bon,

1. *Ill. et Réal.*, p. 130.

libre, heureux, et il ne demandait qu'à les croire. Or, il se découvre égoïste, enchaîné, honteux. Vertueux de désir, il ne l'est point en actes ; les forces obscures de l'instinct se jouent de lui ; des remords le bouleversent : « Assailli par les incertitudes, alourdi par les regrets du passé et les inquiétudes de l'avenir », il se juge incapable de vaincre l'adversité. C'est une atonie dans laquelle il se complaît, loin de chercher à en sortir, parce qu'il a le goût du malheur, comme tous ceux de sa génération.

Lucide quand il fait un diagnostic, le jeune homme n'éprouve, dirait-on, nul besoin de chercher les causes de son mal. Au fond, cette intoxication lui est chère, car la réalité austère l'épouvante, et il préfère se réfugier dans le rêve : « Trop inquiet de l'avenir, je me livre avec crainte aux rêves qui le font apparaître heureux ; et je n'ose envisager le sort qui m'attendrait si je ne le contraignais à me sourire [1]. »

C'est l'énergie purement verbale d'un velléitaire qui proclame : « Ma vie est entre mes mains », sans rien tenter pour lui donner un but et l'organiser. Et l'on ne peut s'empêcher de penser à ces carabiniers d'opérette, qui marquent le pas sur la scène en proclamant qu'ils marchent : « Chaque jour emporte une de ces inspirations de jeunesse qui fuient pour ne plus renaître ; et je les laisse mourir en rêves impuissants, toujours pressé sans pouvoir rien réaliser, espérant sans pouvoir jouir, dévoré d'ambitions sans pouvoir les atteindre [2]. »

Cet aveu n'est-il pas révélateur !...

Comme son maître Chateaubriand, le jeune homme est emporté par l'impulsion continue du désir, qui va de chimère en chimère et redoute de rencontrer un aliment réel susceptible d'être assimilé. Il est à la fois raisonneur et ingénu, analytique et passionné. Son journal intime n'est qu'une plaidoirie perpétuelle du sentiment devant le tribunal de la conscience ; c'est surtout une confession qui lui procure le plaisir triste de scruter son cœur. Comme la confession de Rousseau, celle-ci est voluptueuse, mélancolique, parsemée de faiblesses où la honte qu'il en éprouve

1. *Ill. et Réal.*, p. 105.
2. *Ill. et Réal.*, p. 126.

est mêlée d'un plaisir secret. Même en amour, il n'est pas simple et se repaît de tourments imaginaires parce que, dans l'ivresse amoureuse, il est à la recherche d'autre chose que son esprit voudrait y mettre. Pour lui, l'amour n'offre rien de ce que le siècle précédent avait coutume de chercher : ce n'est ni un passe-temps léger, ni un thème aux motifs ironiques et subtils, ni une sentimentalité à fleur de peau, mais une révolution douloureuse intéressant toute la personne humaine jusque dans les idées, les raisonnements et les actes qui semblent avoir le moins de rapports avec la passion.

Pourtant le travail de casuistique subtile auquel on le voit se livrer dès qu'il est seul, ne l'accapare pas tout entier. Par moments la jeunesse, ivre de vie et de lumière, se soucie fort peu de plaider ou de chercher des accommodements. Cessant de mettre à nu son cœur, le rêveur morose fait place à un jeune faune bondissant que l'infini désir chrétien cesse de tourmenter. Qu'on en juge par ces lignes qui font penser à Maurice de Guérin :

« C'est un beau jour de fin d'hiver, un de ces jours lumineux qui font pressentir le printemps avec le feuillage naissant, un jour où l'âme s'épanouit aux rayons du soleil.

« Un léger brouillard transparent enveloppe l'horizon ; mais autour de nous, la nature baigne dans la jeune lumière, sans avoir encore les couleurs éclatantes de mai.

« J'éprouve une inexplicable vivacité, une surabondance de vie qui passe dans tous mes actes. Je ne marche que par bonds ; je chante comme malgré moi, inspiré par l'aspect de la nature. Je ne suis plus qu'un grand enfant qui vibre à trop de sensations pour réfléchir tranquillement et qui se livre au charme sans l'approfondir. Je reçois la vie par tous mes sens et ne puis rendre mes impressions que par des mouvements qui trahissent ma joie intérieure. J'oublie inquiétudes et peines, je suis libre, il fait beau, je marche, je cours. C'est presque le bonheur [1]. »

Pourtant ces échappées de naturalisme païen sont rares. Achille Allier, imprégné de poésie mélancolique et de tendresse sérieuse, se trouve sans effort en communion intime avec la nature, et le paysage devient chez lui un état du cœur. Les bois,

1. *Ill. et Réal.*, p. 112.

les eaux vives, les coteaux modérés du pays natal sont en lui et partout il est en eux. Jeune étudiant rebuté par les sécheresses juridiques, il s'enfonce dans la campagne solitaire ; plus tard, amant comblé, jeune maître applaudi, c'est encore la solitude qu'il revient fréquemment y goûter. Dans l'impossibilité d'associer ses amis au drame particulier de son existence, l'écrivain se confie à la nature, ce qui est une attitude éminemment romantique. La Phèdre racinienne souhaitait reposer à l'ombre des forêts. La Fontaine goûtait dans la solitude « une douceur secrète » avec la possibilité d'y trouver l'ombre et le frais. Mais pour ce jeune homme de 1830 tous les aspects de la nature prennent une voix intelligible, une physionomie connue, une signification certaine. Dans son âme façonnée par Saint-Preux et René, bercée par la mélodie simple et grave de l'*Isolement*, du *Lac* et du *Vallon*, les impressions provenant du monde extérieur se modèlent sans peine sur les formes préparées par ses maîtres. Aspects familiers du terroir bourbonnais, nuances d'une végétation qui fuit les teintes éclatantes, splendeur d'un ciel nocturne au temps des fenaisons, tous ces paysages précis se transforment en une géographie de rêve, en un univers d'émotions sans cesse renouvelées, par lesquelles le cercle d'horizon recule à l'infini. C'est uniquement parmi ces aspects changeants où chaque chose a son accent, ses joies, ses larmes, qu'il est lui-même sans restriction.

En voici le motif : tourmenté par cette force qui pousse chacun de nous à faire œuvre humaine, et qui s'irrite quand la réalisation tarde ; il se sentait incapable de partager cette joie de vivre qui éclate sans arrière-pensée chez les insouciants et qui s'épanouit dans les âmes médiocres, parmi les foules bruyantes. Pour éviter certains contacts odieux, il cherchait des prétextes à rêver.

Dans un regard de femme, ce qu'il cherche d'abord, c'est la lueur de tendresse révélatrice d'une âme. Mais il est maladroit, brusque et déconcertant. Qu'une jeune fille ait un sourire imperceptiblement moqueur, ou qu'elle accueille distraitement ses avances, le voilà qui se croit dédaigné, se met en boule et prend un air tragique, refoulant avec amertume ce besoin de confiance et d'épanchement. Néanmoins toute occasion est accueil-

lie avec la même fraîcheur d'âme, la même avidité, puis, après chaque expérience, les merveilles qu'il attend de la vie lui semblent plus lointaines, et leur fuite, alors qu'il croyait les atteindre, le déconcerte. Ce qui est remarquable, c'est l'exactitude des notations par lesquelles une foule de subtiles nuances sont recueillies et mises en lumière. Il sent bien que cela est un rêve après tant d'autres ; il en suit les méandres : à chaque page tremble un désir passionné que le rêve devienne réalité, et en même temps une crainte vague que ce même rêve ne perde son pouvoir magique en cessant d'être flou. Son âme lucide sait fort bien qu'on ne vit point de curiosité pure : elle voudrait se donner, mais à qui ? à quoi ?... et son tourment s'accroît tant qu'elle ne s'est pas donnée.

« Je crains de perdre cette jeunesse de sentiment, cette vivacité de désir qui m'est nécessaire bien qu'elle soit mon tourment. Si le bonheur doit arriver, je crains de n'avoir plus la même puissance pour le sentir. Les rêves de l'imagination, les illusions du sentiment ne sont que des égarements, et je tremble de les perdre !... Espérances vaines et désirs impuissants !... Cette alternative est cruelle, mais elle me plaît. Elle seule me fait sentir la vie. Sans crainte, sans rêves, sans espoirs, que serait ma monotone existence ? [1] »

Donc son mal lui est cher ; ces craintes, ces dépressions, ces flambées d'espoir font partie de sa vie et ne sont point sans charme pour son cœur. Elles exaltent l'aspect féminin qu'on découvre dans sa sensibilité. Il met une complaisance étrange à noter que les faiblesses des femmes, leurs sentiments capricieux, leurs bavardages décousus s'harmonisent avec son caractère : « Tout est incertain dans mon avenir comme dans mon cœur. Je flotte parmi les contradictions. »

C'est ainsi qu'il se présente, puéril et charmant, ou bien amer et sarcastique, s'élançant dans le bleu, dans le rose, dans le noir, selon ses humeurs et ses goûts du moment. Mais le rêve, chez lui, se termine en analyse aiguë, qui découvre avec une netteté cruelle les conséquences des passions. Chercheur d'impossible, comme on l'est à son âge, le patient connaît son mal :

1. *Ill. et Réal.*, p. 115.

il se voit insupportable aux autres et à lui-même, avec ses fureurs jalouses, ses soupçons, le ridicule un peu gênant de certaines situations où il ne tenait qu'à lui de ne pas se placer. Le bon sens lui rappelle que ces attentes vaines, cette mollesse voluptueuse, cette existence passée à clamer son ennui, tout cela est frelaté, et qu'un homme a mieux à faire que gémir, « toujours glissant au fil du rêve. »

Le bon sens !... parfaitement ! Ce Bourbonnais a une méfiance instinctive de la démesure. Bien que son adolescence ait été enivrée par cette espèce de faux sublime, issu de Chateaubriand et qui confond la notion du beau avec celle du laid, il garde un jugement sain. Loin d'être à son aise dans l'excès, loin de chercher l'énorme, le tumultueux, le convulsé, il se refuse à mettre tout au superlatif ; cette prédominance du sentiment sur la pensée, qui caractérise ses contemporains, il la juge néfaste. A descendre encore un peu plus bas, ce sera bientôt la sensation brute qui l'emportera sur le sentiment : la mélancolie ne saurait être la règle de l'univers. Un ami calme et sage lui faisait honte de s'abandonner presque sans lutte à cette extravagante lassitude de vivre, et n'avait pas tort d'y voir presque uniquement de l'affectation chez la plupart de leurs camarades, dont les manières l'agaçaient. Il reprochait à son interlocuteur, esprit vif et brillant, mais cœur faible, de perdre sa jeunesse à se regarder pâlir dans un miroir. Une page de réflexions griffonnées après leur entretien, montre qu'il a compris :

« Tu as raison comme toujours Lepecq, et je suis ridicule avec mes attitudes larmoyantes. La désolation perpétuelle est indigne d'un cœur viril. Il a fallu tes réactions satiriques et ton ironie, vive sans âpreté, pour me montrer que je suis mon seul bourreau, et qu'au lieu de gémir en me contournant l'âme, je ferais mieux d'apprendre le prix de l'existence et la nécessité de l'ordre.

« Non, il ne faut plus être un rêveur morose, englué dans ma personnalité, mécontent de moi-même et de tout.... Mes regrets, à vrai dire, quand j'essaie de les préciser, je ne sais plus bien sur quoi ils portent ; et je dois être odieux, insupportable, à force de vouloir qu'on s'occupe de moi [1]. »

1. Inédit (collect. Ant. Robert).

Le thème de la désespérance lui apparut très vite ce qu'il était réellement, « tarte à la crème » de la littérature d'attitudes. L'affectation grandiloquente du beau qui régnait alors dans les lettres, ne parvint pas à lui cacher le beau véritable ; la mélancolie purement lyrique, qui dore la prose de Chateaubriand, lui semblait un mensonge : « Ce n'est point avec des rêveries qu'on devient un homme, car le rêve est stérile et fait contracter des habitudes de mensonge. Or, je ne veux plus me mentir à moi-même [1]. »

Mais quand on a commencé sa vie d'adolescent parmi des fantômes, et qu'à l'âge où il faut préparer sa vie d'homme on se grise encore d'images et de rêves, un moment vient où les magies anciennes et nouvelles, les mythes mêmes de la vingième année, n'apportent plus que déceptions : « Je ne puis rien méditer, rien créer », constate le jeune homme obligé de reconnaître avec quelle rapidité les images séduisantes se décolorent, et combien grise et fade apparaît soudain cette féerie à laquelle il s'abandonnait. Avant de rêver, il faut vivre et les soucis de l'existence imposent la sagesse et l'ordre. Alors ce contraste brutal, inévitable, crée l'ennui, et le rêveur désespéré se lamente devant la nullité de son existence :

« Je n'ai pas même le courage de souffrir... je dors.

« Je voudrais échanger des idées, briller parmi les hommes, et je ne puis. Une force invincible m'arrête : l'habitude, une timidité qui semble croître à mesure que le besoin devient plus vif, mille préjugés absurdes que je ne sais pas vaincre. Tout cela fait en moi un grand vide, et le sentiment de ma solitude paralyse mes facultés. Même au milieu de mes rares élans de joie, il pèse sur mon cœur, me suit comme mon ombre, dans ma chambre maussade, sur les pages du livre que j'essaie d'étudier, dans la nature où je cherche l'oubli.

« Je suis sans expérience pour entrer dans le monde... Ma force n'est que convulsive... mon état ordinaire est maladif, saccadé comme un rêve de fièvre. J'ai l'esprit assez vif, mais sujet au découragement, prompt à sentir, inhabile à examiner, doutant de ma force bien que mes entreprises aient tou-

1. Inédit (collect. Ant. Robert).

jours réussi... Que j'ai donc besoin de tremper mon âme [1] ! »

Dans la vie quotidienne, cet état de paresse enivrée ne pouvait qu'exaspérer la famille de l'étudiant. A un certain degré d'exagération, le personnalisme devient vite insupportable, surtout quand il affecte de passer à côté des plus simples réalités et laisse sans emploi de riches facultés naturelles.

Allier le reconnaît avec ingénuité :

« Moi ! toujours moi ! c'est là tout ce qui absorbe ma pensée. Je trouve au fond de mon âme tant de germes de bonheur et de félicité, tant d'émotions différentes que je suis pour moi-même l'étude la plus variée et la plus attirante [2]. »

Il s'aime trop. Cet égoïsme tranchant, ces tourments intérieurs coupés de brèves joies, ces mouvements d'une imagination qui s'égare, tout ce qu'il ressent et note avec minutie lui donne l'impression d'être à part : « Je peux difficilement me persuader que d'autres aient les mêmes idées que moi. »

Les études juridiques en souffraient, au point que les parents s'inquiétèrent. On se représente l'ahurissement de son père et de son oncle, qui avaient rêvé pour lui une carrière de juge ou de notaire, quand le jeune étudiant, avec l'abondance de son verbe sonore et coloré, leur exposait pêle-mêle, au hasard des conversations, ses idées sur l'amour, le génie et la gloire. Ils ne comprenaient rien à cette végétation de sentiments, à ce chaos de pensées qui se moquaient de toute hiérarchie ; ils protestaient devant cette persistance lassante à se dire méconnu, et haussaient les épaules à l'énumération de projets sans suite, assez semblables aux dessins qu'on trace sur le sable. Ils ne soupçonnaient pas, non plus, que dans une telle confusion d'idées imputable surtout à la littérature, Achille se jouait à lui-même une mystification cruelle.

Cet instinctif est lucide ; cet amant de la liberté comprend la beauté des sacrifices virils. Il considère « la liberté absolue de l'être moral comme son premier bien », alors que néanmoins au fond de lui-même, la raison poursuit une conception normale de la vie. Il voudrait étaler une force morale durable et ne peut présenter qu'élans factices, espoirs trop vite évanouis. Ces con-

1. *Ill. et Réal.*, p. 227.
1. Notes inédites (collect. Ant. Robert).

tradictions ne lui permettaient plus de savoir s'il était sérieux ou ridicule, s'il devait en rire ou en pleurer. Discernant fort bien ce que l'individualisme comporte d'arbitraire et d'anarchique, sa raison déplorait une instabilité universelle, les anciennes disciplines rejetées mais non remplacées ; mais sa volonté n'en tirait aucune conclusion pratique : dans l'attente d'« une sorte de miracle aux modalités mal définies », il espérait voir surgir de ce chaos « l'édifice régulier de la génération qui suit ».

Utopies d'une âme prématurément grisée, entraînements du cœur qui prend l'abondance verbale de ses maîtres pour une manifestation de vitalité puissante, goût naturel pour les chimères optimistes qui promettaient le retour de l'âge d'or et le bonheur universel par la fraternité des peuples, tous ces passe-temps déplorables de la génération d'Hernani, le jeune Allier les recherche et s'y plaît. Cependant il se distingue des « rêveurs à nacelles » par une clairvoyance aiguë qui traverse et déconcerte les attitudes, en dépouillant la rêverie de ses prestiges. Qu'on pèse cet aveu :

« Trop pressés de jouir, nous ne travaillons pas pour l'immortalité. »

C'est la preuve que son esprit n'est pas dupe d'une hâte excessive à tout sentir et à tout contempler, et qu'il sait parfaitement ce qu'on risque à poursuivre des enchantements imaginaires.

En se laissant aller au fil de ces confessions où la pose même est sincère, on découvre peu à peu une personnalité attachante et complexe. Chez ceux qu'il avait pris pour maîtres, ce besoin de songer vient du fond même de l'être. Dans son cas, c'est simplement la crise de la prime jeunesse ; très vite elle sera suivie d'un redressement viril, persévérant, dont les résultats étonneront par leur ampleur ceux mêmes qui croyaient le connaître intimement.

A l'époque où il écrit, pour lui seul, ce journal intime, la nostalgie domine son âme insoumise : reployée dans une solitude désœuvrée, elle semble peu à peu s'éteindre : « Tout dort en moi, excepté mes désirs qui me déchirent même dans l'engourdissement. » Il est leur prisonnier ; il se complaît aux formes changeantes de leurs élans en face de l'amour, de la gloire et aussi de la mort. Cette primauté du désir explique son instabilité. Il

a noté « l'inquiétante mobilité » de ses pensées, mais la cause lui échappe et il n'en soupçonne pas le remède. Ces pensées effervescentes sont filles de son imagination, c'est-à-dire d'une fantaisie sans contrepoids, qui transforme à son gré les événements, les lieux, les âmes. Avide d'émotions, il se livre à tous les attendrissements, même aux plus suspects, expérimente les témérités du cœur, même les plus périlleuses, avec une candeur qu'on peut railler, mais qui le rend sympathique. Cela crée un brouillard moral, favorable aux idéologies déformantes, aux formules sonores qui recouvrent des modes faux de sentir et qui, sournoisement détournent les mots de leur sens traditionnel. L'homme n'y apparaît plus dans sa réalité ; les choses ne s'y montrent plus telles qu'elles sont ; les pensées, souvent indignes et misérables, revêtent ce que Pierre Lasserre a nommé « la splendeur du faux [1] ». En un mot, il se livre aux forces aveugles de la nature, sans avoir appris que l'humanisme créé, développé, affiné par trois siècles de culture française, soutient les efforts de l'âme en lutte contre les éléments malsains divinisés par Rousseau, et sans savoir que là seulement on trouve l'équilibre, le sens harmonieux des proportions.

Il y viendra lentement mais sûrement parce qu'il est sincère, et que cet examen de conscience, renouvelé chaque jour, l'oblige et l'habitue à projeter une lumière crue sur les replis secrets du moi et les équivoques qui s'y cachent :

« Je sens déjà plus de facilité à rendre ce que je croyais inexprimable, à saisir les nuances qui peuvent fixer les vraies couleurs de l'âme... Dans ces franches boutades, écrites et pensées en même temps, ma tournure d'esprit se reflète avec son originalité native, et surtout avec ce cachet de jeunesse dont l'empreinte s'use si vite. Cette énergie vitale, je crains de la laisser passer sans profit, tant je suis incapable de rien fixer et surtout de faire entrer mes idées dans un cadre. Libres en naissant, elles aiment à s'étendre indéfiniment, à sauter, à s'interrompre quelquefois, ennemies de toute contrainte, franchement exemptes d'initiatives calculées et si peu semblables à celles qui gisent au fond de tant de têtes [2]. »

1. Pierre Lasserre, *Le Romantisme français*, ch. VI, p. 142 et 399.
2. *Ill. et Réal.*, p. 173.

C'était précisément l'humeur vagabonde de ces idées qui le contraignait à se dédoubler, pour fixer sur son journal une foule d'impressions fugitives : incertitudes, illusions, brefs enthousiasmes, erreurs mêmes, alternatives de doute et d'espoir jetées toutes vives sur le papier, dans un désordre qui a son charme, elles sont la respiration d'une âme fiévreuse qui s'interroge et scrute les chemins, sans parvenir à faire son choix pour le voyage. Chacun des jours, avec ses joies et ses peines, revit distinct des autres, et l'ensemble a je ne sais quel charme que la seule mémoire, sans le secours du manuscrit, n'aurait pu conserver longtemps, car il a observé que « cette faculté trompeuse colore toujours le passé de la teinte du présent ». La remarque, très fine, est jolie, et le besoin de précision qu'elle indique se retrouvera, plus vif encore, chez l'historien du Bourbonnais.

Les pages colorées abondent dans son journal. C'est en lyrique qu'il se livre aux enchantements de la nature, à la volupté mélancolique des beaux soirs, au goût des émotions tendres. Et quand son cœur palpite ainsi, tout un essaim d'images accourt à son appel, car il est naturellement poète. Mais il ne réussit pas à leur donner la musique divine, la mélodie du vers.

« Mon imagination se monte, s'exalte, et désespère de resserrer, au cadre étroit de l'expression mesurée, les idées qui se pressent, chacune avec sa couleur propre. Alors j'abandonne tout ; je ne conserve que cette poésie du cœur qui n'a pas besoin de se manifester par des créations, qui teinte toutes nos émotions et tous les actes de notre vie. Cette poésie, elle est dans nos yeux pour voir la nature, dans notre âme pour vibrer aux nobles sentiments, pour étendre sur l'amour ce voile mystérieux qui en dissimule les réalités et dérobe ce qu'elles ont d'humiliant [1]. »

Incontestablement cet aveu cache un peu de dépit. La gloire suprême, à ses yeux, est celle du chanteur inspiré, qui met dans une lumière plus vive les images de la nature et les problèmes de la destinée. Or, il sent avec lucidité que cette flamme du génie poétique exprimant une haute émotion par des accents inconnus lui manquera toujours : « Je ne jetterai qu'un éclat doux et

1. *Ill. et Réal.*, p. 180.

incertain, qui plaira sans étonner, qui éclairera sans éblouir : je ne serai connu que de peu de personnes. »

La cause essentielle — il ne s'y trompait pas — était le goût du moindre effort que sa génération croyait dissimuler sous l'emphase : c'était aussi un médiocre souci d'éprouver la solidité de ses conceptions, l'absence d'un choix sévère dans les termes, « cette propension à suivre les influences du moment, les désirs tumultueux, les rêves, les boutades, les caprices », qui formaient la trame de sa vie. Il cherchait moins des observations que des sentiments et des images pour en vêtir sa personnalité. Or, l'art consiste à épurer, à ordonner toute une gravitation d'idées, toute une série de personnages que l'inspiration nous présente avec des aspects et des couleurs imprévus. Pour créer des images justes et vigoureuses, l'homme doit regarder les autres hommes et observer ce qui l'entoure, retirer d'une émotion la pensée qui s'en dégage et la mûrir lentement jusqu'à ce qu'il trouve l'expression unique, la phrase évocatrice, inattendue mais si juste qu'elle bouscule toutes les petites habiletés conventionnelles pour exprimer directement la vie. La beauté ne saurait se contenter d'approximations, pas plus que l'effet ne doit être cherché aux dépens du naturel. La recherche du caractéristique dans l'expression des rapports de la nature et de l'homme ne peut aboutir qu'à l'anarchie d'une esthétique de facilité.

Il est remarquable et même surprenant qu'Allier, formé à cette école de l'abondance du vocabulaire masquant la pauvreté des conceptions, en ait si bien discerné les conséquences :

« Ma plume suit ma pensée et se hâte pour la suivre. Je ne choisis pas mes mots ; je saisis mes idées à mesure qu'elles naissent, sans jeter un regard en arrière pour voir si elles ne manquent pas de développement. Souvent leur suite m'entraîne loin de mon premier but, et j'entrevois à tout instant une nouvelle et vaste carrière, où s'offrent mille routes ouvertes et riantes, donnant sur d'immenses perspectives. Alors j'hésite, je me décourage, je tombe enfin, laissant dessécher et périr tant d'idées entrevues, pour rentrer dans le sentier battu... Mes conceptions se présentent animées, vivantes, douées de mouvement et de plasticité ; à mesure que je les développe,

elles apparaissent pâlies, décolorées, imparfaites, obscures [1]. »

Méditatif et sincère, il ne pouvait se contenter de cette contemplation vaniteuse du moi qui a pour terme le débordement de l'instinct. Avec une lucidité qui compare et juge, il dressa le bilan de ses faiblesses qui étaient celles de sa génération. Pour éviter d'aboutir aux balbutiements et aux obscurités des faux chefs-d'œuvre, aux querelles de boutiques, aux exagérations de langage qui sont, en fait, un appauvrissement, il lui fallait orienter son vocabulaire et ses réflexions en se livrant aux expériences naturelles du cœur humain, en observant ce qui se passe chez les autres :

« Je veux quelque chose de plus que des rêves ; il me faut une réforme totale : agir au lieu de parler, guider ma fantaisie au lieu de lui lâcher la bride, et ne plus me mentir à moi-même [2]. »

Ces lignes, écrites à la veille de la décision irrévocable qui allait, pour le reste de sa courte vie, l'orienter vers l'histoire et l'art, marquent l'issue d'une lutte intérieure féconde, dont nous venons d'indiquer sommairement les étapes. Elles ont la valeur d'un témoignage dont la sincérité s'impose, et sont un document précieux sur la pénétration du romantisme en province, sur une vision du monde enchantée et douloureuse, sur ce mal du désir, appelé mélancolie, qui marque d'une empreinte ineffaçable la génération de 1830. On y retrouve les faiblesses, les artifices, les misères de cette jeunesse, mais aussi sa spontanéité, son beau regard avide, l'élan et les ivresses de l'imagination partie à la découverte de la cité future ; et l'on s'explique mieux les contradictions de ces âmes vacillantes, mal éclairées, rattachées encore au passé par certains goûts, devançant l'avenir par des divinations délirantes, à cheval sur deux siècles, pétries et dominées par l'impérieux Chateaubriand, mais sans cesser de sourire à Voltaire et d'admirer l'Encyclopédie.

Enfin ces confidences nous sont offertes sans apprêt : elles ne s'alourdissent pas d'une fiction romanesque ; elles s'expriment

1. *Ill. et Réal.*, p. 193.

2. Manuscrits inéd. (collect. Ant. Robert). Voir plus haut, p. 28, une autre réflexion sur la stérilité du rêve, qui se termine exactement de même et montre le besoin de sincérité ressenti par cette âme inquiète mais très droite.

dans une prose fluide et caressante, qui a le sens du rythme et le don des images.

Même après toutes celles que nous connaissons déjà, cette Confession d'un enfant du siècle romantique, offre un rare intérêt.

CHAPITRE III

DU DÉISME SENTIMENTAL A LA FOI CATHOLIQUE

La vie religieuse au début du XIXe siècle. — *Le Génie du Christianisme* et la réaction voltairienne. — La jeunesse de 1830 ignore et dédaigne le Catholicisme. — Le prestige de Rousseau et de son déisme sentimental. — L'émotion artistique, l'archéologie et l'histoire : étapes d'un retour à la foi catholique. — Ce qu'Achille Allier y gagna

Parmi les sources vives où les aînés du Romantisme ont puisé quelques-unes de leurs plus nobles et plus fécondes inspirations, il faut indiquer le mouvement de renaissance morale dont *le Génie du Christianisme* a marqué les débuts.

La Terreur jacobine, en fermant les églises, en fondant les cloches, en traquant le clergé, avait cru réduire au silence une foi millénaire et lui imposer la mort lente. Mais elle n'eut pas la main heureuse pour la remplacer par d'autres cultes : les cérémonies en l'honneur de la déesse Raison ou de l'Être Su- Suprême firent l'effet de mascarades, même aux esprits peu dévots, et l'appui officiel ne put rien pour les implanter en terre française. Dans la tourmente, on avait vu des âmes sincères chercher des forces neuves en s'appuyant sur autre chose que le catholicisme proscrit, et leurs efforts n'avaient abouti qu'à l'amertume plus ou moins avouée d'une privation. Le plus clair résultat des mesures édictées par la Convention et le Directoire fut de faire sentir, même à ceux qui ne s'en occupaient guère, la place gardée par la religion traditionnelle jusque dans la vie des indifférents. Pendant presque tout le XVIIIe siècle, de Bayle à l'*Encyclopédie*, on ne l'avait vue qu'à travers les attaques passionnées et les sarcasmes des philosophes : elle passait ainsi pour une institution anachronique, ennemie jurée des idées neuves de tolérance et de liberté, bonne tout au plus pour la masse ignorante et superstitieuse des campagnes. La

Révolution naissante renforça ce dédain. Brusquement, dès qu'il n'y eut plus de carillons ni de glas, plus de fêtes séculaires ni de processions, plus de croix sur les tombes, l'atmosphère changea, et le culte décadaire, pompeux et froid, ne put réussir à dissiper la nostalgie des sacrements chrétiens.

Bien mieux, cette religion qui avait eu, comme au temps de Dèce et de Dioclétien, ses martyrs en grand nombre, apparut auréolée de leur témoignage, avec un éclat de nouveauté que constatent les *Débats* du 20 floréal an X : « Il n'est rien de plus neuf aujourd'hui pour la plupart des esprits que la religion chrétienne. » Dans une lettre de juillet 1800, Mme Danjou livre cette indication : « La philosophie perd son crédit dans beaucoup d'esprits... Les athées n'ont plus le haut du pavé... C'était une mode ; elle est passée ».

Ce fut encore plus évident lorsque, par la paix religieuse, Bonaparte eut restitué aux âmes l'harmonie dont elles souffraient d'être privées. A la même date, un écrit retentissant de Chateaubriand réhabilitait la vieille foi et hâtait le discrédit où s'enfonçait le matérialisme légué par les philosophes de l'Encyclopédie. Ce fut comme un jaillissement de poésie perdue, et la fraîcheur de cette source, dans le désert des âmes, obligea les plus sceptiques à se retourner.

Mais le vent d'incrédulité, qui, sous le roi Voltaire, avait desséché dans les cœurs toute piété humaine et divine, continua de souffler. La famille spirituelle des négateurs, bien que chassée d'une partie de ses positions, refusait de cesser la lutte contre « le fanatisme et la superstition ». Voilà pourquoi la formation morale des adolescents qui vont atteindre l'âge d'homme vers la fin du règne de Charles X, à la veille de l'explosion anticléricale de 1830, subit cette double influence, et oscille entre deux pôles : matérialisme railleur ou religiosité sentimentale. Quelques-uns de leurs maîtres, à la suite de l'*Encyclopédie*, prétendent fonder une morale sur la raison, et célèbrent le dogme du progrès scientifique destiné à chasser les mystères et à remplacer les religions positives. En face de ces rationalistes, un groupe plus nombreux et plus délicat rassemble les sensitifs, séduits par l'alliage de naturalisme païen et d'infini désir chrétien, dont Jean-Jacques avait été l'introducteur. Ils adoptent

la phraséologie sentimentale, la religion sans Église, assez rudimentaire, du Vicaire savoyard. Ceux qui aboutissent au magistère unique du dogme et de la tradition chrétienne, sont une exception, même après les fanfares éclatantes de Chateaubriand : leur influence est insignifiante sur la formation d'une jeunesse douloureuse et désaxée.

Vers 1830, la génération qui vient de sortir des lycées ne croit à aucun dogme, et le cas du jeune Allier reflète bien la double influence que nous venons d'esquisser. Il a été baptisé, il a fait sa première communion ; mais sa vie chrétienne s'est arrêtée là, et la foi semble éteinte en son âme. Dans ses conversations, ses lettres, ses cahiers intimes, il prend en pitié les croyances de ses premières années, il parle avec dédain des enseignements de l'Église qui lui paraît caduque, retardataire, imperméable à tout progrès : comment peut-elle avoir encore des fidèles ? Lecteur assidu de l'*Encyclopédie* et du *Dictionnaire Philosophique*, il regarderait volontiers les défenseurs du christianisme comme des hypocrites qui exploitent habilement l'ignorance et la crédulité des simples. Quelles impressions durables, quels raisonnements ont ainsi dressé son esprit contre l'enseignement des prêtres ? Il revient fréquemment sur ce point, et l'on doit remarquer, au ton passionné de ses critiques et de ses invectives que le problème religieux le préoccupe étrangement.

Il a grandi parmi des êtres inquiets, entre la sévérité maternelle et l'insouciance de son père. Au collège, quelques dieux du jour, célébrés par ses maîtres, ont provoqué ses premières admirations juvéniles. Un peu plus tard, il a voulu jouer au philosophe, tantôt côtoyant, au hasard des circonstances, les courants d'idées d'un siècle qui cherche sa voie, tantôt s'abandonnant au gré de sa fantaisie à quelque doctrine qui lui semblait neuve et féconde. Ses lectures, que personne ne guidait, ont porté spécialement sur « les penseurs ». Il les admire tous et sans discernement : Voltaire avec Rousseau, Montesquieu et son « immortel Esprit des Lois », Diderot qui lui enseigne la religion du progrès, d'Alembert hautain et glacé. Mais plus que tous les autres, l'auteur d'*Émile* et du *Contrat Social* le fascine. Ces philosophes du « Siècle des lumières » lui donnent l'ambition d'être moderne, c'est-à-dire de rejeter la « superstition ».

Du haut de ses vingt-deux ans, il déclare, sans la moindre trace d'ironie, avoir tout scruté « au flambeau d'une raison indépendante », et son journal intime, avec l'assurance des tout jeunes gens, déclare que la conception chrétienne de l'homme est périmée, que le Symbole des Apôtres ne soutient pas le regard d'une critique sérieuse :

« Le Christianisme tombe en lambeaux, sans qu'on puisse entrevoir ce qu'il serait possible de lui substituer. La foi est morte, et la morale publique a besoin de croyances, chez un peuple jaloux de ses droits, enthousiaste de la Liberté, dans un pays où chaque homme serait un citoyen actif [1]. »

A ses yeux, la liberté de pensée, inaugurée par la Réforme luthérienne, défendue et propagée par les libertins du XVII^e siècle, a été instaurée par les philosophes de l'*Encyclopédie*. Par leur entreprise de codifier les conquêtes du génie humain en dehors de la pensée chrétienne, ces derniers ont révoqué l'Église de ses fonctions d'institutrice des peuples. Mais par quoi va-t-on remplacer l'Évangile ?

« Je rêve d'une notion générale de l'Être Suprême, avec un culte lié aux cérémonies patriotiques, culte sublime auquel il n'aurait fallu qu'un concours d'autres circonstances pour prendre forme et vie à partir de la Révolution. Ce culte suffirait, mais il faudrait pour cela une instruction plus générale, ayant pénétré des masses qui n'ont d'intermédiaire avec la lumière que la voix de leurs prêtres trop intéressés à les laisser croupir dans un profitable avilissement [2]. »

Plus que la raison sèche, déifiée sur les ruines de la foi catholique par les démolisseurs de l'*Encyclopédie*, c'est la religiosité sentimentale du Vicaire Savoyard qui l'attire et pour des raisons identiques à celles de Rousseau. Promeneur solitaire comme son maître, il étudie la nature, s'y plonge avec délices, et son étude le conduit à Dieu, car elle sollicite la foi. Mais cette foi s'arrête au seuil de toute révélation ; elle n'admet pas que ce Dieu Providence ait parlé à l'homme pour lui donner des commandements. Purement individuelle, elle ne se fonde sur aucun système traditionnel ; les effusions discrètes du culte intérieur

1. *Ill. et Réal.*, p. 194.
2. *Ill. et Réal.*, p. 194.

lui suffisent : « O Providence ! Grand Être ! Père de tous, ô mon Dieu, jette les yeux sur moi ! Puisque ta pensée comprend tout, tu vois mes besoins, mes désirs ; tu es bon et juste, je m'abandonne à toi [1]. »

A la suite de Rousseau, il prétend s'élever par sa foi jusqu'aux articles essentiels de la religion naturelle. Et il s'indigne de voir que la tradition catholique a osé ajouter des dogmes à ce credo simplifié. L'accent est péremptoire, et sans appel la condamnation portée contre le clergé : il n'a vu les prêtres qu'à travers les polémiques de presse et les livres de combat, et s'en fait une idée sommaire, à tout le moins étrange :

« Au moment où une jeunesse ardente se livre avec enthousiasme à toutes les sciences, médite sur le présent, songe à l'avenir et se trempe pour les luttes prochaines, que font les jeunes prêtres ? De plusieurs siècles en arrière, ils restent étrangers au mouvement général. A peine sortis de leurs chaires, ils font retentir des paroles de violence : l'éloquence est morte pour eux, et ils ont perdu jusqu'à ce prestige du savoir et de l'érudition que leur vie isolée semblait favoriser. Leur état les isole de la société ; ils ne sont plus qu'une vivante anomalie, la rouille des siècles passés, que notre civilisation va chasser sans retour [2]. »

L'accent a beau être déclamatoire, il apparaît sincère. Mais derrière cette hargne, sous ce cliquetis de mots altiers, on découvre sans peine l'histoire vraie de son âme. Elle s'inscrit en clair sur les papiers où Achille Allier s'interroge minutieusement, afin de préciser, comprendre, juger des tendances multiples, parfois contradictoires.

Et d'abord ce jeune homme qui traite avec dédain les dogmes catholiques, n'en a examiné aucun par lui-même. Il n'a jamais connu, il ne soupçonne même pas les grands travaux de théologie et d'apologétique, même pas ce fulgurant *Essai sur l'indifférence en matière de religion*, que Lamennais vient de lancer en 1823. A-t-il lu quelque exposition autorisée et précise des croyances que son esprit repousse ? Pas davantage. Il les condamne sur parole, uniquement parce que les polémistes du siècle

1. *Ill. et Réal.*, p. 52.
2. *Ill. et Réal.*, p. 195.

précédent les déclaraient puériles, inadmissibles au siècle des lumières, parce que le prestige des maîtres et des précurseurs de la Révolution lui en impose, et que leurs affirmations ne se discutent pas.

L'instruction religieuse de son enfance avait été des plus sommaires, et l'on ne voit nulle part que sa famille ait tenté de l'affermir ou de la développer. Quand il eut franchi l'adolescence, collégien d'abord, ensuite étudiant, il se trouva dans une atmosphère hostile aux choses de la foi. Ses maîtres parfaitement informés pour les questions littéraires, mais d'une compétence douteuse en matière de religion, étaient, les uns sceptiques, rationalistes et athées, les autres, arrêtés au stade d'une religiosité sentimentale, et quand ils intervenaient en matière de religion, c'était moins pour résoudre quelque inquiétude que pour fortifier des doutes persistants. Qu'on ajoute à cela des lectures poussées dans toutes les directions, sans contrôle moral, des conversations ardentes avec une élite qui paraissait goûter la paix dans l'incrédulité, sans même faire aux conceptions chrétiennes l'honneur de les discuter, il n'en fallait pas davantage pour achever la déroute d'une foi aux frontières incertaines et mal défendues. Ce fut la banale et douloureuse aventure : on s'abandonne au courant de la facilité là où il faudrait lutter pour maintenir, préciser, vérifier les connaissances religieuses. Au lieu de chercher une réponse aux difficultés qui s'accumulent, on trouve plus simple de prendre contact avec le dogme et la morale uniquement dans les œuvres de combat, et comme la négation tranchante s'accommode fort bien avec les appétits charnels, on l'adopte comme une marque d'indépendance. A force d'entendre célébrer le progrès, les sciences, la libre pensée, on rougit d'occuper encore les positions traditionnelles criblées de sarcasmes, accablées sous l'accusation de fanatisme, d'intolérance, d'obscurantisme et qui paraissent intenables. A moins de vingt ans, Achille Allier n'était plus catholique.

Du moins ne connut-il jamais la haine, même aux années de négation totale. Certes, il prenait un âpre plaisir à remuer et brandir tous les arguments irréligieux avec une intransigeance qui est bien de son âge : cela se voit en clair ; mais son acharnement décelait une obsession sourde, et il nous apparaît comme

un hommage involontaire. Il souffrait de se sentir plongé dans un désarroi moral, qui lui faisait accepter les plus étranges hypothèses. Avec un sérieux qui n'est pas de commande, il réclame le mariage des prêtres, « qui seul pourrait leur rendre un nom et une place dans la société ». Il proclame « humiliante leur soumission à Rome et réclame — on ne sait trop pourquoi — « l'abolition des hautes dignités ecclésiastiques [1] ».

Admettre, en matière de croyance, une autorité extérieure lui semble une soumission humiliante, intolérable. Sur ce point encore on reconnaît l'influence de Rousseau qui rejetait une Église infaillible, gardienne de la révélation et seule chargée de prescrire aux fidèles ce qu'il faut croire et pratiquer. De la Renaissance à la Révolution, il a noté les coups reçus par le catholicisme romain, son desséchement progressif, et, de la désaffection, il conclut à la ruine prochaine. Pourtant une telle certitude est moins évidente à ses yeux qu'il ne voudrait le faire croire. Dans le temps qu'il raille les conceptions rétrogrades du clergé, parfois son esprit se heurte aux forces secrètes qui soutiennent la foi traditionnelle : loyalement alors il constate à quelles profondeurs ces habitudes, vieilles de plus d'un millénaire, plongent dans les âmes, et quels liens étroits les raccordent à ceux de ses contemporains qui s'en croient le plus affranchis.

De là un va-et-vient d'impressions contradictoires, de certitudes qui s'estompent à peine affirmées et ne proclament la caducité de la foi chrétienne que pour en mieux souligner la persistance. Études et lectures l'ont poussé dans le sillage des grands sceptiques, dont les doctrines mouvantes courent à travers notre littérature, de Rabelais à Voltaire. A leur suite, mais avec infiniment moins de nuances, il fait le procès des théologiens, le procès définitif de la pensée religieuse, dont les subtiles querelles métaphysiques lui paraissent un cliquetis de mots. Pourtant, nul esprit n'est moins négateur, moins sceptique que le sien. Il lui faut quelqu'un que son cœur puisse aimer, admirer ; et l'influence de Bayle, dialecticien glacé, dont le *Dictionnaire* fut, au XVIII[e] siècle, un arsenal de l'incrédulité, ne parvient pas à supplanter le prestige de Rousseau.

1. *Ill. et Réal.*, p. 195.

Dieu sensible au cœur, Dieu providence, penché sur les agitations des hommes, Dieu caché qui satisfait au besoin de mystère que l'homme porte en lui, Dieu même de l'Évangile, qui console les âmes et les rachète par sa mort, telles sont les perspectives qui l'attirent invinciblement. La raison, qui prétend lever tous les voiles et chasser toutes les ténèbres, lui semble, avec sa clarté froide, la négation de toute poésie. Sa sensibilité réclame cette tendresse du cœur si cruellement absente des polémiques voltairiennes, et préfère les traditions touchantes qui enveloppent de douceur, de certitude et de paix la démarche de la vieille Mère Église, au long des siècles.

Sans doute, cette préférence instinctive ne fut pas consciente tout de suite : c'est dans les années de labeur intense, au moment des grandes études historiques, après 1830, qu'elle s'accentue et finit par triompher d'objections réputées insolubles. Il est reconnaissant à Jésus-Christ d'avoir été le dieu des misérables et réclame pour son culte le respect des incroyants, parce que ce fut « le premier fondement de l'égalité [1] ».

Il trouve cruelle, impitoyable, la philosophie des Encyclopédistes, dont les négations détruisent la dernière espérance, en soufflant sur la dernière illusion qui aide à supporter la vie. Et voici l'aveu significatif :

« Quelle liaison intime entre les idées religieuses et la sensibilité ! Parfois elles s'unissent aux plus violentes passions, mais toujours à la douce mélancolie du cœur, à ce besoin d'aimer qui soulève et guide les âmes tendres. Les voix de la philosophie, même de la raison, sont impuissantes. Elles cèdent à des émotions en harmonie avec nos plus intimes pensées.

« Tel homme doute de tout, qui ne peut s'empêcher de faire une prière s'il se trouve auprès de la femme aimée et la voit plongée dans l'adoration.

« Tel homme ne pourra voir sans que son imagination s'exalte et que ses raisonnements s'évanouissent, une foule prosternée devant les autels, une vaste cathédrale où la lumière descend des hautes verrières ; il ne pourra, sans être remué, entendre

1. *Ill. et Réal.*, p. 195.

un chœur harmonieux de vierges voilées ou bien des sons d'orgue mourants sous les voûtes gothiques.

« Cet homme, c'est moi.

« Je me suis plongé tout comme un autre au Styx de la philosophie. J'en suis sorti invulnérable de tous côtés, sauf pour l'enthousiasme. Mais, chose vraiment singulière, si j'ai triomphé de la croyance, je n'ai jamais pu vaincre la superstition... Au seul âge où nous pouvons être religieux, dans l'enfance, la religion n'est qu'une superstition pour nous, incapables de la comprendre. Nous n'y voyons que ce qui parle à notre imagination ou flatte nos premiers besoins de tendresse. Ces impressions d'enfance, notre éducation première les grave en nous profondément ; elles peuvent rester assoupies au fond de l'âme, mais se réveillent aux premières impressions. Il faut être frivole pour les surmonter. J'ignore si la vérité peut consoler de ne plus rien voir avec enthousiasme ; mais ce que je redouterais le plus, c'est d'être blasé [1]. »

Ainsi, même en ses années de négation, le jeune Allier étouffe dans l'impasse où l'incrédulité ambiante avait enfermé son âme mal défendue. Même au temps où il se croyait imprégné de l'esprit du XVIII^e siècle, les polémiques haineuses et le matérialisme sordide lui répugnaient. Son cœur sensible errait dans un idéalisme confus et s'élançait vers la divinité vague invoquée par le Vicaire Savoyard, mais cette religiosité attendrie n'était pour lui qu'un pis-aller.

Tout un travail secret s'accomplissait dans cette âme, et la conclusion devait en être le retour à la foi catholique, par les chemins de l'art. Pendant son séjour à Paris, il cherchait dans l'émotion artistique un dérivatif à cette sensation de vide, à cette inquiétude sourde qui le minait. Il avait beau se dire que la religion est faite uniquement pour les âmes d'enfants et pour les peuples jeunes, son ennui secret s'accommodait mal d'en être privé, et, avec beaucoup d'autres, qui n'osaient en convenir, il partageait le pressentiment d'un ciel chrétien. Ce furent des années étranges, peuplées de contradictions, où sans cesse le cœur démentait les négations sommaires de l'esprit, des années

1. *Ill. et Réal.*, p. 169.

de désert spirituel et de sensualisme, années d'anticléricalisme plutôt que d'irréligion, avec des pointes sans âpreté, au cours desquelles le pressentiment dont nous venons de parler, l'assaillait de toutes parts, sans même qu'il en eût conscience. Il avait beau se déclarer affranchi des préjugés catholiques et parler de la « superstition » comme un disciple de Voltaire, ce rationalisme sec, cette critique dissolvante, forte pour détruire, impuissante pour édifier, ne laissait presque rien subsister des éléments de morale sur lesquels un homme doit fonder sa vie sous peine de la gâcher. Ces réserves d'enthousiasme qu'il découvrait en lui, et dont ses notes ou sa correspondance font état si souvent, il les voyait condamnées à se déployer sur un terrain mouvant, parmi des discussions sans fin, dans un chaos de doctrines acharnées à se détruire mutuellement.

Ces luttes intérieures, dont nous avons tenté de préciser les phases à travers une foule d'aveux déclamatoires mais sincères, n'offrent pas une exceptionnelle originalité. Elles n'en constituent pas moins un document pathétique sur l'état d'âme de la génération de 1830, sollicitée à la fois par le matérialisme de l'*Encyclopédie* et le déisme sentimental de Rousseau.

Il reste à noter les dernières étapes de cette ascension progressive d'une âme vers la foi chrétienne. On ne relève dans cette marche en avant aucun caractère d'exception ; et c'est peut-être sa simplicité même qui la rend plus émouvante.

Dans l'intense mêlée d'idées et de doctrines où s'agitait la France de la Restauration, l'influence littéraire de Chateaubriand dominait toutes les autres ; on découvrait après lui les monuments religieux du moyen âge, et cette découverte, après un dédain de plusieurs siècles, provoquait des surprises. La science historique toute neuve, aidée de l'archéologie, révélait ce que fut la Chrétienté d'autrefois, avec sa vie exubérante, l'autorfté surnaturelle de l'Église, la civilisation des campagnes, la construction des cathédrales, le mystère des autels et la douceur des psalmodies. Il y avait, d'autre part, un amour profond de la poésie, c'est-à-dire de cet élément de vie qui appelle les forces les plus intimes de notre âme. Parfois l'inquiétude mêlée d'on ne sait quel espoir poussait l'un de ces hommes à pénétrer dans les nefs émouvantes que le fanatisme irréligieux avait mutilées

ou profanées. Le rayon discret de la lampe du sanctuaire leur faisait pressentir une raison profonde de la liturgie catholique, leur donnait l'intuition d'une vie permanente, indestructible ; et le silence, en les baignant de paix, les invitait à réfléchir au symbolisme mystique de cette lumière jalousement conservée.

Ceux qui avaient lu Rivarol se rappelaient la condamnation portée par cet homme d'esprit contre son siècle dans son *Discours préliminaire* : « Le vice radical de la philosophie est de ne pouvoir parler au cœur. » Et ils admiraient avec quelle simplicité, quelle sûreté de touche, l'Église, par sa liturgie, ses monuments, ses traditions, ne cesse jamais de parler au cœur. Cette grande institution, tournée en dérision par les libertins, ensanglantée par les Terroristes, proclamée moribonde par les gens d'esprit, évoquait une image de perennité. On la rencontrait sur tous les chemins ; une puissance étrange semblait pousser vers elle tous les mouvements intellectuels et artistiques. Les contemporains d'Achille Allier découvraient la Bible, la richesse surnaturelle d'une doctrine qui nourrit la pensée et qui enseigne aux hommes le sens de la vie.

C'est pourquoi, après avoir cru, d'après leurs maîtres, que cette doctrine était caduque, ils découvraient en elle une source de poésie et de beauté. Une force mystérieuse les mettait en demeure de s'évader du doute et, insensiblement, les conduisait de l'Église du sentiment à l'Église de la raison, de la Foi pressentie à la doctrine révélée.

Une lettre de 1831 qu'Allier écrit à sa fiancée, nous permet de mesurer le chemin parcouru :

« Ayez confiance en mes sentiments religieux, mon amie : nous vivons à une époque où il faut croire à la Providence. Dès mon enfance, j'ai été élevé dans le respect pour le culte. L'instruction, le monde, les passions, ne m'ont point donné l'indifférence. J'ai pu blâmer dans le catholicisme quelques formes qui sont, à coup sûr, du fait des hommes, et que je n'ai jamais trouvées dans ce code immortel du chrétien, l'Évangile. J'ai été quelquefois indigné de voir des ministres faire de la religion un instrument de parti, et exploiter, à leur profit, des croyances qui meurent par leur faute. Mais la Religion comme vous êtes faite pour l'entendre, consacrant l'égalité sur terre, la récom-

pense du bien et la punition du mal dans l'autre vie, la Religion indulgente et consolatrice, j'ai fait plus que la respecter, je l'aime. Jamais ma mère et mon épouse n'auront à rougir de moi, et je saurai respecter ce qu'elles croient. Je ne regarde point la religion comme le seul fondement de la vertu des femmes : douées d'une âme comme nous, elles doivent avoir le sentiment de leurs devoirs, dont l'accomplissement crée seul le bonheur. Mais la religion y peut ajouter une pureté nouvelle, et leur fournit de puissants secours dans les calamités qui accablent leur vie faible et dépendante. Un article de *La Gazette constitutionnelle de l'Allier*, qui faisait, en parlant de notre journal [1] l'éloge d'un de mes morceaux, y signale une teinte religieuse provenant, à son avis, d'une lecture habituelle de l'Écriture Sainte. J'ai étudié, à coup sûr, notre religion à sa source, mais j'ai puisé le sentiment religieux dans mon cœur [2]. »

L'influence discrète d'une jeune femme pieuse et tendrement aimée, l'influence profonde d'un prêtre qu'il fréquenta beaucoup dans les dernières années de sa vie, devaient le ramener à la pratique religieuse intégrale. Ce prêtre était M. Chambon, curé de Souvigny, qui en a rendu témoignage devant le cercueil de son jeune ami. C'est dans leurs entretiens que se brisèrent les suprêmes résistances du doute, et il est émouvant de constater que l'homme qui devait achever de pousser vers l'Église l'auteur de l'*Ancien Bourbonnais* fut précisément le gardien de la basilique clunisienne, splendide et mutilée, à l'ombre de laquelle naquit la province dont Allier écrivit l'histoire. Homme de jugement ferme et de vaste culture, M. Chambon, de surcroît, était artiste : c'est par là qu'il gagna la confiance de cette âme inquiète. Percevant fort bien la direction nouvelle des esprits, il sut répondre aux questions pressantes, aux objections respectueuses, aux demandes d'éclaircissements d'un néophyte qui passait sans transition, du ravissement où le jetait la splendeur médiévale à l'exploration minutieuse de la vie intérieure.

Étude toujours neuve de la nature qui lui révèle la Providence ; étude passionnante des merveilles d'art religieux qui

1. Il s'agit de l'*Album de l'Allier*, alors édité à Montluçon et dont Allier, en 1831, était le principal rédacteur.

2. *Un mariage romantique*, lettres inédites d'Ach. Allier, publiées par M. Litaudon, Imprimeries réunies, Moulins, 1934.

montrent, encore vive et féconde, l'influence de l'Église ; telles sont les deux routes convergentes de son évolution religieuse. Une fois achevée, elle sera sans reprise ni regret, avec une tranquille continuité dans l'affirmation, un attachement sincère à cette « religion consolante » qui recueille, berce et guide dans leurs peines « toute la famille des malheureux et des souffrants, les malades du corps et ceux de l'âme [1]. »

Au moins autant que la fierté d'être l'animateur d'une entreprise artistique durable, cette certitude d'avoir trouvé le port explique l'allégresse qui court à travers les pages de l'*Introduction à l'ancien Bourbonnais* et ses articles de *L'Art en Province*. C'est parce qu'il a compris la leçon des cathédrales « asiles de souvenirs pieux et de pensées idéales », qu'il rejette « le pessimisme historique de l'école voltairienne ». A partir de ce moment, ses horizons s'élargissent et contribuent à le fixer dans sa foi : « Suspendus sur l'abîme du matérialisme, nous nous cramponnons aux croyances de nos pères ; dans le silence terrifiant du doute, nos âmes interrogent les souvenirs qui consolent et fortifient. » Désormais sa vie et sa pensée étaient en accord parfait : muni d'une espérance surnaturelle, il ne devait plus connaître la désolation des âmes errantes, parce qu'il avait trouvé en l'Église une maîtresse de vérité dont l'enseignement permet de répondre aux questions du temps et de l'éternité.

C'est ainsi qu'il aime redire à mi-voix et méditer les adieux à la vie du bon duc Louis II de Bourbon, et sa plume les a transmis comme son propre testament :

« J'écoutais le passé qui me parlait par des ruines. Le château de Montluçon me racontait le bon duc Louis revenant après les guerres civiles et les longues croisades, après ses pénibles administrations et ses courses contre l'Anglais, mourir au gîte et dans les bras de ses chevaliers bourbonnais. Sa chambre de la tour carrée semblait avoir conservé ces graves paroles d'adieu :

— Mes amis, je regracie Dieu de tout mon cœur, qui m'a « presté une telle vie que j'ai vécu jusqu'ici par son commandement ; certes, la mort ne me déplaît mie, mais si au Créateur

1. *Introd. à l'anc. Bourb.*, édition de 1934, p. VIII.

eût plu, j'eusse volontiers vu la santé de mon seigneur le Roi, des princes des fleurs de lys, et la paix de cettuy désolé royaume ; j'y ai de mon pouvoir besogné à le pacifier, et était mon vouloir, en ce voyage où aller je cuydais, m'employer en manière que bon accord y fût mis ; et pour ce qu'aller je n'y puis, je recommande l'affaire à Dieu tout puissant [1]. »

On peut donc conclure que les explorations intellectuelles et morales d'Allier ont abouti à ce hâvre de grâce que sera pour lui la religion catholique. Son intelligence, après l'avoir toisée de haut, finit par l'accepter comme l'alpha et l'oméga de toute vérité. Il ne se borna pas, comme Chateaubriand, à couvrir de fleurs le chemin qui conduit à l'église ; il pénétra dans le sanctuaire pour s'agenouiller et prier.

Dans l'allocution prononcée aux funérailles de son ami, M. Chambon raconte que, l'ayant vu mainte fois, lors de ses visites à Souvigny, se recueillir devant l'autel, il avait été ému par la ferveur et la simplicité d'une attitude exempte de tout respect humain. Comme il l'en félicitait, l'écrivain lui confia sa peine d'avoir un foyer sans berceau. Cette prière instante était pour demander que ce foyer, par ailleurs très heureux, le devînt plus complètement par la présence et le sourire d'un petit enfant.

Il manquerait un trait essentiel à cette physionomie représentative d'une époque, si nous n'avions signalé son évolution religieuse. Elle eut d'importantes conséquences, pour lui d'abord, qui se sentit pacifié en accédant à la vérité, et pour tous ceux que son ardeur avait groupés autour d'une œuvre commune, pendant les cinq années d'intense labeur artistique qui suivirent son mariage. Et tous purent constater que cette soumission aux disciplines chrétiennes, loin d'amoindrir son talent, lui donnait des forces accrues, une variété de vues plus ample et plus riche, en ajoutant l'influx du surnaturel à la vigueur naturelle de son esprit.

Peut-on se représenter un artiste incrédule composant ce chef-d'œuvre de ses derniers jours, dont nous parlerons plus loin : *La Légende de Saint Pourçain ?* Ce fut son chant du cygne, et ses amis eurent bien raison d'y saluer son âme envolée dans la consolation de la foi retrouvée.

1. *Introd. à l'Anc. Bourb.*, p. VI.

CHAPITRE IV

LE SENTIMENT DE LA NATURE

L'inoubliable attrait de l'horizon natal. — « Je crus tout à coup que les bois me seraient délicieux ». Rousseau et Chateaubriand, maîtres d'Achille Allier. — Comment il voit la nature et comment il la sent. — *Les Esquisses Bourbonnaises* (1831) : art de fixer l'aspect en relief des paysages familiers ; émotion et précision. — La nature associée à tous ses états d'âme. — L'influence lamartinienne : contraste entre la douleur humaine et la sérénité des choses. — La nature et l'amour. — Scènes de la vie familière à la campagne. — Leçons données à l'homme par la nature. — La profession de foi d'un vagabond. — Ce qu'Allier a gagné à l'école de la Nature.

Dans le discours prononcé en 1936, à Montluçon, pour le centenaire d'Achille Allier, M. Jacques Chevalier, Bourbonnais lui aussi, a souligné l'empreinte ineffaçable laissée par le pays natal sur l'âme du jeune écrivain.

« Plus que tout autre lieu au monde Allier aimait l'horizon que nous avons sous les yeux : cet horizon si vaste et, en même temps, si empreint de douceur, qui était en harmonie avec les secrètes aspirations de son âme. Que de fois il est venu ici pour laisser prendre à ses rêves leur essor, pour apaiser les passions délirantes d'une nature avide de jouir, pour renouveler la jeunesse de ses sentiments, la vivacité de ses désirs, le besoin d'aimer et de saisir qui dévorait son âme inquiète, pour peupler sa solitude d'êtres selon son cœur ! Que de fois ici même il évoqua ses amours : Emma et son idylle sans lendemain, Evelina qui fixa son destin !

« La campagne qu'il découvrait du haut de ces remparts était pour lui comme un livre mystérieux, où il trouvait à chaque instant de nouveaux sujets de méditation comme de nouveaux plaisirs. Il l'a confié à ce précieux manuscrit que nous a livré l'abbé Côte, et qui, par bien des points, me rappelle le journal intime du philosophe qui, à la même époque, explo-

rait en nouveau Colomb la vie intérieure : Maine de Biran. De ce lieu Achille Allier contemplait les bois aux chênes trapus, le pays de la châtaigne avec ses chemins creux, les hautes terres blanches éboulées, entremêlées de genêts et de bruyères, où il était venu enfant herboriser avec son père, et les gorges du Lamaron, et le Roc du Saint qu'il aimait à parcourir sur la neige avec ses gros sabots de paysan, et le Cher qui serpente parmi la riante verdure des blés et des peupliers, et le village de Châteauvieux sur sa hauteur, avec sa chapelle ruinée et son toit émergeant des cyprès et des tuyas [1]. »

Au lieu d'étudier le Code, il écoutait, ravi, le tumulte de ses pensées, les mille voix qui chantaient dans son cœur un hymne encore confus à la nature, à l'amour, à la beauté des choses. D'instinct il saisissait les affinités intimes du milieu avec les êtres ; le moindre trait de couleur locale attirait son regard et le jetait dans une disposition poétique. Tout jeune encore il avait déjà cette imagination qui s'échauffe devant un paysage émouvant, le reconstruit à larges traits et le fait vivre intensément par le pinceau ou par la plume.

Et pendant qu'il poursuit à Paris des études maussades, son âme s'évade et vole vers les horizons de la province natale. Les murs gris de sa chambre d'hôtel perdent alors leur banalité morne, et s'illuminent des jeux de la lumière sur les pentes rocheuses, les bois, les brandes, qu'il aime tant à parcourir, seul avec ses pensées.

Achille Allier n'eût pas été un romantique pur si la nature, partout présente dans ses rêves, n'avait ajouté à son œuvre un charme frais, une grâce chantante, dont la séduction s'exerce encore aujourd'hui. Ne reçoit pas qui veut les impressions du monde extérieur : les aspects de la terre, les nuances délicates ou les contrastes violents de la végétation, les arbres qui chuchotent ou qui semblent gémir, les parfums de la campagne, la paix d'un ciel nocturne étincelant d'étoiles, tout prend pour lui une voix intelligible. La nature excite en lui des voluptés mélancoliques et sa fantaisie en recrée les coins les plus aimés.

1. Compte rendu des fêtes du centenaire d'Achille Allier par le *Centre* de Montluçon, n° du 13 septembre 1936.

Entre les hauts murs noirs, parmi les monuments des villes, dans les rues boueuses, il respire mal. On le voit pressé d'en sortir et plaignant de tout cœur, dans sa correspondance, les pauvres citadins condamnés à la résidence et qui n'auront presque jamais l'occasion de contempler la nature vraie. Ses goûts de poète et d'artiste s'insurgent contre cette carrière d'homme de loi qu'il prépare sans entrain, sous la pression de sa famille. La régularité de cette existence maussade, avec le Code pour horizon, l'exaspère : être emprisonné parmi les dossiers d'une étude de notaire, plaider devant un tribunal somnolent ou donner des consultations aux chicaneaux quand on rêve de « cette vie champêtre que toute âme tendre caresse, avec le repos des grands bois, les eaux, le ciel pur », quelle déception !

Ce n'était pas impunément que les cadences chantantes du Promeneur Solitaire avaient bercé ses vingt ans. Il avoue fréquemment la sympathie qui l'emportait dans le sillage de Rousseau, et comme il se plaisait à ouvrir au hasard les *Confessions* ou les *Rêveries*, pour en déclamer quelques pages à ses amis avec une chaleur qui le surprenait lui-même. C'est ainsi qu'il apprit à voir la nature avec des yeux toujours neufs et à se fondre en elle tout entier.

« O Nature ! à celui seulement qui s'abandonne à toi, tu révèles tes secrets. Tes vivantes leçons ne se manifestent qu'aux cœurs capables de s'enthousiasmer à ton aspect. Celui qui sait lire dans ton livre mystérieux y trouve à chaque instant de nouveaux sujets de méditation et des plaisirs nouveaux. Chacun te voit selon l'état de son âme. Je t'embrasse en poète, en artiste, en philosophe ; ton aspect me transporte et je t'admire, souvent sans te comprendre [1]. »

Mais son maître immédiat c'est Chateaubriand, alors dans toute sa gloire, avec un pittoresque plus vif et plus varié que celui de Rousseau, des harmonies plus brillantes, des sources élargies, des sensations exotiques où le rêve se teinte de sensualité triste. Cet homme avait atteint, dit Jules Lemaître, le suprême degré dans l'art de jouir, par le style, des formes, des couleurs et des sons. Un tel don de voir, de sentir, d'évo-

1. *Ill. et Réal.*, p. 109.

quer les paysages familiers, les perspectives des civilisations disparues, ne pouvait que séduire un jeune homme pressentant ses propres dons d'artiste.

En tête d'un conte inachevé, comme il en est plusieurs dans ses manuscrits, on trouve cette épigraphe empruntée à *René* : « Je crus tout à coup que les bois me seraient délicieux. » Achille Allier est, en effet, d'une génération qui n'attend plus rien de l'infini et cherche dans le fini, dans le spectacle délicieux et changeant de l'univers visible, de quoi combler ses désirs. Un vers de Dante : « J'étais parmi ceux qui sont en suspens », convient à ces jeunes âmes qui ne croient plus à l'éternité et demandent l'apaisement et l'oubli à une nature supposée consolatrice et maternelle : peut-être va-t-elle donner une explication au grand secret de mélancolie qui fait à la fois leur tourment et leur félicité.

Quelle hérédité lointaine a mis au cœur du jeune Bourbonnais ce besoin de chercher les aspects de la terre, les couleurs de la végétation, les feux du ciel nocturne pour donner une voix intelligible à ses propres sentiments ? Toujours est-il qu'un grand nombre des pages, la plupart inédites, le montrent recevant toutes les impressions de l'extérieur, élargissant à chaque expérience le cercle d'horizon où le monde est enclos. Ses phrases caressantes et souples cueillent toutes les beautés de la nature, dont il goûte par tous ses sens la grandeur simple et la sérénité. Elles décrivent de longues promenades solitaires, parmi les chants d'oiseaux et les murmures du vent, au bord des chemins creux, dans un bruissement d'eau vive, sous les feuillées de chênes et de hêtres. Nul bruit humain ne vient troubler sa rêverie qui s'attarde et se fond dans le chœur universel où chantent les grâces maternelles de la terre parée d'herbes, de fleurs et de fruits.

Pour ce grand garçon fantasque, la nature est un refuge toujours prêt, un enchantement des yeux, un apaisement du cœur. De Paris, où il se ronge pendant ses années de droit, il s'évade, cherchant des coins écartés, où l'agitation politique expire, où le silence de l'espace, la lumière du ciel, le sourire de la terre baigne toutes choses qui semblent comme arrêtées dans le bonheur d'être. Il y a dans sa phrase une vibration contenue, don-

nant aux descriptions purement pittoresques l'éclat et la vie. Elle a du nombre et de l'harmonie ; elle sait rendre avec précision tous les aspects de la campagne bourbonnaise. Le tour poétique de son imagination s'affirme quand il évoque la splendeur glacée d'un soleil d'hiver, irisant les arbres givrés ou se jouant sur la neige durcie ; quand, du haut d'un tertre, par quelque matin lumineux il jouit du panorama des monts d'Auvergne fondus dans une fluidité où l'été languissant de septembre met un souvenir d'adieu ; quand il explore les bois, les étangs, les bords du Cher avec leurs châteaux culminants, sous un soleil déjà plus tempéré, qui dore les premières rousseurs d'automne ; quand il note au-dessus du val d'Allier le ciel fin et léger qui donne, avec un rien de mollesse dans la force terrienne, tant de grâce à ce pays, cœur de la vieille France.

Il a des traits d'une justesse et d'une plénitude singulières en leur brièveté, comme lorsqu'il contemple, d'une hauteur dans la campagne montluçonnaise, « le long ruban sinueux des eaux fuyantes » du Cher. S'il trouve parfois quelque accord entre un paysage tourmenté et l'état de son âme, aux heures lourdes et vides, il préfère pourtant les lieux où la nature rit sous un ciel indulgent. Il adore les fleurs, la verdure, « les grands arbres agités imperceptiblement par la brise du soir » : ce besoin profond de voir la campagne, de partir « le dimanche, respirer loin du bruit », en aspirant tous les parfums de la terre, le poursuivra jusqu'à la fin. Il sait voir et décrire, celui qui, dans un jardin rustique où il erre sans but, a noté, d'une plume qui n'hésite pas, « les grappes roses d'acacia au parfum lourd ».

Certes, il communie avec la nature, mais d'*abord il la voit* ; il en reproduit les couleurs et les reliefs : rivières, montagnes forêts, n'apparaissent pas comme un fond de tableau rapidement esquissé. Il les développe avec une magnificence précise, ou bien en fait des pastels délicats dont le fini ne laisse rien à désirer. En ce cas, peu de lignes lui suffisent :

« Le beau ciel que nous avons, ce soir ! Un orage au couchant : horizon noir, barré de grandes masses de lumière blafarde, avec des nuages qui passent comme une écume brillante. Plus haut, sur ce fond lumineux, de grandes étendues cuivrées, bordées de lisérés éclatants, de longs rayons de

soleil qui tombent sur les toits d'ardoise étincelants de pluie, les grands arbres, éclantants de verdure, une indicible poésie de la nature [1]. »

Tel paysage de neige, aux gorges de Lavault, par froid sec et beau soleil, est rendu en traits précis qui enchantent l'imagination. Tout y est : les teintes du ciel, le jeu des rayons et des ombres sur les vallées brunes, « l'eau arrêtée aux joncs du rivage, aux branches pendantes des saules, et formant mille cristallisations bizarres », les bruyères, les mares, les chemins creux pavés de glace, et puis, à un tournant le vieux pont de granit bleu « aux angles saillants arrondis par le frottement des eaux », la blancheur des lointains sous la lumière froide et pure.

Cette disposition à jouir des beautés toujours fraîches que la nature propose inépuisablement, enchante le jeune artiste :

« Pour moi, jamais mes yeux ne se détournent du spectacle des champs. Chaque point de vue se représente à mon esprit comme une étude, chaque groupe de plantes comme un premier plan. Je suis les contours légers d'un nuage en étudiant leur forme et leur couleur... Je vois dans les teintes du ciel, jaune, laque et outre-mer, chacun de ces innombrables effets que la nature à profusion répand. Ils sont instantanés, si riches que tout le génie humain peut à peine les fixer [2]. »

C'est surtout dans les *Esquisses bourbonnaises* qu'on trouve les plus belles pages d'Achille Allier poète de la nature. Ce mince volume, illustré par l'auteur, laisse une exquise impression de fraîcheur romantique. Enfin délivré du cauchemar juridique, le promeneur artiste flâne au gré de sa fantaisie, son album à la main, esquissant le croquis d'un site pittoresque, d'un costume paysan qu'il trouve original, notant les mœurs locales, les scènes rustiques, les conversations savoureuses et les souvenirs du bon vieux temps qu'un paysan ridé fait revivre le soir, au coin de l'âtre.

Voici un exemple de sa manière, à la fois émue et précise, qui sait ordonner avec art des détails bien vus et bien choisis. C'est une description de cette partie du Bourbonnais où George Sand

1. *Ill. et Réal.*, p. 211.
2. *Ill. et Réal.*, p. 245.

a déroulé l'action des *Maîtres sonneurs*. On l'appelle encore, comme il y a cent ans : le pays de la Châtaigne :

« C'est une pittoresque contrée que cette partie du Bourbonnais, qu'aucune rivière ne coupe, qu'aucune route ne vivifie, où les communications sont difficiles et les habitations disséminées, langue de terre entre la Marche et le Berry, avec une population, des mœurs, des produits tranchés brusquement à partir des limites où cesse la culture de la vigne.

« Des hauteurs, on voit se dérouler comme une immense forêt, coupée de landes incultes, de champs de seigle ou de pièces de sarrasin encadrées de châtaigniers aux têtes rondes... Les personnages qui animent parfois ces sites sont en harmonie avec leur tristesse calme et monotone. C'est un charbonnier qui passe en chantant, perché sur les sacs noircis, suivant de loin sa longue file de petits chevaux dont les cloches tintent ; c'est le voyageur qui vient de déployer son manteau sous l'aversee et descend lentement le chemin défoncé ; c'est une bergère assise au milieu de la brande : ses moutons s'abritent au milieu des touffes de genevriers, tandis que la rafale fait tournoyer sa cape et emporte au loin son chant mélancolique.

« J'aime les chemins creux et leur berge escarpée ; j'aime les épais buissons de houx et leurs baies de corail parmi leurs feuilles luisantes ; j'aime les noisetiers branchus d'où le merle s'échappe en sifflant ; j'aime les hêtres aux racines noueuses et moussues suspendues sur les terres éboulées ; j'aime leur feuillage horizontal et le rayon de soleil qui fait scintiller mille filets d'eau murmurante à travers les cailloux. Quand l'hiver vient paver de glace les chemins, et que les arbres sont courbés sous le givre, le paysan attardé dans leur obscurité tremble au retentissement sourd du pas de son cheval. Bientôt la brande se développe devant lui ; les sentiers innombrables ont disparu sous un linceul de neige ; l'étoile du soir scintille au-dessus des bois qui déroulent leurs sombres découpures. Un vieux bouleau au front blanc, tel un fantôme, se détache sur leur lisière, sentinelle avancée d'une armée de géants.

« Alors, dans le souffle de la bise qui fait frissonner les épaules, on croit sentir l'haleine d'un esprit malfaisant, qui monte en croupe derrière nous et ricane à nos oreilles. O mon bon foyer,

où le bois de châtaignier éclate et pétille joyeusement ! O ma bonne soupe fumante dans l'écuelle ! O ma femme, qui appuie sa main sur les grands chenets de fer et distribue aux enfants les pommes de terre sorties des cendres chaudes ! O ma maison !

« Et le paysan, courbé sur la crinière de sa maigre monture, s'abandonne au merveilleux instinct de l'animal et lui laboure le flanc avec l'unique éperon attaché à son sabot [1]. »

Peut-on trouver sensation plus directe et plus juste ?

Le même bonheur d'expressions fait resplendir d'un bout à l'autre ce joyau de son œuvre. Un soupçon d'emphase romantique vient parfois rappeler que l'auteur a 25 ans ; mais la langue, habituellement pure et simple, bien rythmée, puisée aux meilleures sources, est presque toujours exempte de maniérisme. Il dit dans son introduction :

« Je n'ai point essayé un tableau complet des coutumes locales, une étude approfondie de nos monuments historiques, mais des esquisses légères de nos habitudes pittoresques... Aujourd'hui nous ne savons plus regarder le passé qui fuit. La nature même ne semble plus poser comme autrefois, sereine, grave, souriante... C'est pourtant au milieu d'une chaude journée d'été qu'on aime à trouver un asile frais, sombre et retiré. »

Les premières esquisses évoquent des monuments et des ruines féodales du Bourbonnais : Souvigny avec son immense basilique et son prieuré clunisien ; Bourbon-l'Archambaud qui vit les commencement modestes d'une race royale ; Meillant, gracieux et riche modèle de ces « maisons » seigneuriales où l'élégance s'allie à la sécurité ; Montluçon, qui était encore, il y a cent ans, une vieille cité gothique blottie autour de son château et pure de toute fumée d'usine. Nous aurons à revenir sur ces pages où s'affirme une vocation d'historien. Le reste de l'ouvrage est inspiré par la campagne et les mœurs paysannes. Les esquisses intitulées : *La fontaine de Saint-Rémy*, *Excursion d'artiste*, *Une paysanne*, *L'avocat de campagne*, *Le vieux pauvre*, offrent en abondance les images attrayantes et neuves, car il n'a pas copié les reliefs et les couleurs du pays chez d'autres écrivains. Partout

1. *Esquisses bourbonnaises*, Pays de la Châtaigne. Introduction.

s'affirme la perception directe de ces humbles réalités, ennoblie par la pensée grave que ces champs sont la patrie, la terre des ancêtres, et que tout y relie le passé au présent.

Pourtant on ne saurait dire qu'il y ait intimité entre lui et les villageois de ses croquis. Allier n'est nullement un homme de la terre, mais un citadin qui se plaît extrêmement à la campagne. Ces hommes et ces femmes aux costumes pittoresque, aux coutumes naïves, ces vieux qui chauffent leurs rhumatismes au soleil en échangeant des propos salés ou narquois, ces bergères chantant, pour elles et leur chien, les vers boiteux d'une complainte fort ancienne, il les contemple de l'extérieur, en artiste, en poète, je dirais presque en herborisateur, pour recueillir un trésor de sensations agrestes, en tâchant de comprendre le passé par le présent, et de conserver une foule de traditions charmantes condamnées à disparaître.

La plus pittoresque de ces évocations est celle de la Fontaine Saint-Rémy qui attirait encore, chaque année, une foule immense pour la Saint-Jean. C'était une dernière trace du vieux culte païen des sources ; on y célébrait une fête populaire mi-religieuse mi-profane, et les paysans venaient de dix lieues à la ronde, avec une dévotion superstitieuse, demander à ces eaux de soulager leurs misères physiques.

« En quittant le chemin creux qui longe le château de la Romagère, on découvre, à l'angle d'un bouquet de hêtres, la bruyère de Saint-Rémy et sa chapelle isolée. De grands bois couronnent les hauteurs ; au couchant, les montagnes de Boussac découpent l'horizon ; leur double sommet porte Toul-Sainte-Croix et sa vieille église, avec les gigantesques *Pierres Jaumâtres*, monument celtique qu'à cette distance on prendrait pour un village. A l'extrémité d'un vaste espace inculte, couvert de joncs et de fougères, planté de quelques beaux tilleuls et de châtaigniers rabougris, la chapelle s'élève, avec son toit blanc de mousse et son clocher en forme de pigeonnier. L'architecture en est simple : un portique moderne de mauvais goût et quelques contreforts gothiques en sont les seuls ornements. Une fontaine, dont l'eau est abondante et limpide, sort à son chevet, surmontée d'une grossière madone en sa niche grillée. Cette source ne diminue jamais ; on dit aussi qu'elle ne gèle pas. Ses pro-

priétés miraculeuses attirent chaque année une foule dans ce désert, le 24 juin, jour de Saint-Jean.

« Dès la veille, le plateau se couvre de tentes blanches en longues avenues, et de pittoresques cabanes de feuillage qu'on appelle *amayets* ; les étalages des marchands se dressent ; les pèlerins éloignés arrivent et se disposent à bivouaquer ; partout les feux des cuisines en plein air s'allument, et des colonnes de fumée s'élèvent et planent au-dessus des bois. — Le matin du grand jour, tous les sentiers descendant des côtes, serpentant le long des ruisseaux ou coupant les vastes prairies, retentissent de bruits confus, de chants, d'éclats de voix. Des bandes de garçons marchent, précédées d'une musette aux sons grêles. Les jeunes filles, parées de leur robe du dimanche, s'avancent en groupes rieurs ou passent, montées derrière des paysans qui font caracoler leurs chevaux.

« De bonne heure, la foule s'est portée autour d'une mare ombragée de peupliers, formée par l'eau de la Fontaine Saint-Rémy. Plus de cent femmes, retroussées jusqu'aux genoux, barbotent dans cette eau troublée par leurs piétinements, s'en lavent les jambes et les bras, en répandent sur leurs épaules et dans leur sein. On y voit des vieilles courbées et ridées, chez qui la vie s'éteint, de pâles jeunes filles que trop de vie dévore. Des mères plongent dans l'eau glaciale des enfants nus, aux membres grêles, aux figures hâves et livides. Mais par dessus tout, quantité d'infirmes, de boiteux, de manchot, de perclus, d'aveugles, s'agitent, en marmottant d'inintelligibles prières, dans ce bain qui doit les régénérer. Des nuées de mendiants poussent des cris lamentables en étalant leurs plaies. Plus loin, les marchands de chapelets et de livres, avec leurs boîtes à reliques et l'enseigne flottante de Saint-Hubert, les diseuses de bonne aventure, les vendeuses de cierges, les charlatans, les saltimbanques et les jeux de hasard, tout se réunit pour tendre des pièges à l'ignorance et au désœuvrement.

« Les fidèles se pressent dans la chapelle aux murs décrépis, noircis par la fumée des cierges, qui brûlent sur un triple cordon de fer. Après les ablutions, le vœu s'accomplit là... Devant cet autel de bois et ces saints taillés par la hache d'un bûcheron, ce sont les mêmes groupes douloureux, résignés,

pleins de foi, qui se montraient aux artistes du moyen âge... [1] »

Et la description se poursuit par le tableau des plaisirs populaires, l'antithèse de la folle gaîté et de la souffrance plaintive, de la prière fervente et des affaires matérielles.

C'est « le cornemuseux debout sur un tonneau défoncé, accompagnant ses airs de contorsions cadencées » ; ce sont les gars bruyants qui dansent, infatigables, sous « le plein soleil dardant d'aplomb ses rayons », dans un nuage de poussière. D'autres années, malgré « la pluie d'averse ruisselant sur les têtes et la boue dans laquelle les sabots s'enfoncent », ce sont les fraîches paysannes devant l'étalage tentateur d'un forain, et qui hésitent « dans l'embarras des richesses, entre les indiennes aux couleurs tranchantes, les gazes brodées, les tulles et les dentelles ». Plus loin, sous les berceaux de feuillage, l'odeur des rôtis, le grésillement des fritures attirent les affamés vers les « amayets » pittoresques, « décorés de la branche de houx d'heureux présage. L'hôte, manches retroussées, en tablier quasi blanc, et l'écumoire en main, comme un marmiton des noces de Gamache, fait les honneurs de sa longue table dont les ais mal joints ploient sous les pyramides de gâteaux. »

Allier dispose d'une palette bien fournie, mais il ne décrit pas pour décrire : le pittoresque pur ne l'intéresse guère. Dans tous ces tableaux de la vie rustique, il cherche des âmes qui, du reste, ne songent point à se dissimuler. Ces esquisses fraîches et colorées, toujours sincères malgré quelques passages déclamatoires, ouvrent de larges échappées sur des paysages qui n'ont rien de conventionnel. On y voit des hommes en mouvement ; derrière les traits durcis et l'allure tendue, des passions se laissent déchiffrer : les mœurs et les usages se reflètent dans les questions tortueuses et les réponses énigmatiques d'un marché, où chacun songe à duper son interlocuteur. Parfois l'imagination force un peu la note, mais, d'ordinaire elle est exacte autant qu'évocatrice :

« Quand la nuit fait jaillir les feux épars du bivouac ; quand les brandons des pèlerins, regagnant leur village en troupes bruyantes, scientillent sur les pentes et le long des ruisseaux,

1. *Esq. Bourb.*, La Fontaine Saint-Rémy.

on entend toujours des chants traînards sortir des tentes, et les petits chevaux, allongeant leurs têtes maigres à travers le feuillage qu'ils broutent, semblent vouloir rappeler à leurs maîtres que la maison est loin et que l'air devient humide [1]. »

N'est-ce point le don, précieux et rare, de tirer au dehors et d'exposer aux yeux la beauté particulière enfermée dans chaque chose ?

Achille Allier ne se borne point à fixer l'aspect des paysages familiers : il y note des émotions, et les premières recherches du cœur sont inséparables du cadre où il se sentit heureux et des couleurs changeantes que son rêve y a revêtues. La campagne n'avait pas de secrets pour lui depuis les explorations botaniques où il apprit, en compagnie de son père, à aimer la nature, comme un disciple de Rousseau.

Un paysage n'est qu'un homme ou qu'une femme : or les siens reflètent son imagination recréant à sa fantaisie un coin de terre bourbonnaise ; ils reflètent aussi son âme passionnée, pour qui la promenade était un dérivatif aux heures de délire jaloux. Suivons-le dans la campagne où il erre tout seul par un de ces jours lumineux de fin d'hiver qui annoncent le printemps. Mécontent de lui-même, incapable de se pencher plus longtemps sur ses codes, honteux d'une scène violente que, sans savoir pourquoi, il a faite aux siens, humilié du silence de sa mère, il est sorti très vite, l'œil mauvais, avec ce pli amer des lèvres qu'elle connaît bien. A peine est-il en pleine campagne que le charme opère sur ses nerfs à vif et que l'apaisement se produit. La page est délicieuse :

« Une surabondance de vie passe dans tous mes actes. Je ne marche que par bonds, je chante malgré moi, inspiré par la nature. Je ne suis plus qu'un grand enfant qui vibre à trop de sensations pour réfléchir tranquillement et qui se livre au charme sans l'approfondir. Je reçois la vie par tous mes sens et ne puis rendre ce que j'éprouve que par des mouvements qui trahissent ma joie intérieure. J'oublie inquiétudes et peines ; je suis libre, il fait beau, je marche; je cours : c'est presque le bonheur.

.....

1. *Esq. Bourb.*, La Fontaine Saint-Rémy.

« Quel beau lieu que ce bois de l'Aliodon ! Au premier plan, des chênes jaunis s'enlèvent au pied des hautes terres blanches mêlées de genêts et de bruyères. Le Cher fait mille détours, encerclant des îles, les unes parées de la verdure brillante des blés nouveaux, les autres couvertes de peupliers, quelques-unes formées de gravier et de sable inculte. Dans le lointain, le village de Châteauvieux émerge sur une hauteur, avec sa chapelle ruinée... Des fours à chaux monte un nuage de fumée que le soleil colore. Le pont de la ville se détache, et les maisons noires du faubourg Saint-Pierre, ainsi que les vastes bâtiments des Capucins, tandis qu'illuminée de toute la lumière, la masse gothique du château s'enlève sur les toits en pointe. Les montagnes sombres, à gauche, terminent le tableau, entourées d'un léger brouillard blanchâtre, qui se fond peu à peu dans l'azur du ciel. Les eaux étincellent de mille feux, et l'écluse d'un moulin envoie jusqu'à nous le bruit monotone de sa chute d'eau. Il manque à tout cela le feuillage, la vie. Néanmoins cet aspect n'est pas sans poésie ; c'est la nature dépouillée comme en hiver ; mais moins triste qu'un jour d'automne, elle n'inspire pas les mêmes réflexions : le printemps est proche, on pressent le bonheur.

« Un papillon ! déjà ?... Où vas-tu sur tes ailes dorées ? Né trop tôt, tu vas mourir avant l'été, emblème d'une âme qui s'ouvre avant le temps aux émotions de la vie et s'épuise avant de l'avoir connue. Les premiers rayons d'un soleil précoce t'ont fait éclore comme il suffit d'une heure pour faire naître les désirs du cœur. Mais avant de partir, l'hiver encore va secouer sa tête blanche, et tu tomberas glacé près de cet arbuste imprudent qui pousse déjà ses premiers boutons, trompé lui aussi par les beaux jours précoces.

« Adieu, papillon jaune ! vole et sois heureux un jour ; enivre-toi du parfum de l'air. Tu ne trouveras pas encore de fleurs ; tu es venu trop tôt !... Vole, papillon jaune ! tu m'as fait rêver, Comme toi ne connaîtrai-je jamais le bonheur pour l'avoir voulu connaître trop tôt ? [1] »

Sans cesse au cours de ses longues flâneries, il associe la nature

1. *Ill. et Réal.*, p. 113-116.

à ses états d'âme. Devant elle son inquiétude se détend ; le tourbillon de ses pensées s'ordonne, et la solitude apparaît peuplée d'êtres selon son cœur. Attitude très lamartinienne. N'oublions pas, en effet, que son adolescence fut bercée par les *Méditations* et que ses impressions, à peu de choses près, étaient celles des jeunes gens cultivés de son âge.

Pour cette génération, Lamartine était l'interprète aimé des choses de la nature. Il façonna les âmes au point que chacune, en le lisant, croyait qu'il avait pensé à elle dans l'élaboration de cette géographie du rêve où semblait être enclose toute la révélation de la vie. Voilà pourquoi, disciple fidèle, Allier confie à la nature le souvenir humain. Son œuvre est parsemée de notations délicates sur l'apaisement presque immédiat qu'il trouve à ses angoisses dans la solitude des champs : la nature est si accueillante aux premières recherches du cœur.

« Je n'ai jamais éprouvé de violentes émotions sans cette certitude que le meilleur remède est la promenade. Je partais agité, bouillant de fureur ou bien désemparé, abattu par la claire vision de mon impuissance et, tout en roulant mille projets, je marchais rapidement sans rien voir ni entendre. Peu à peu cette vivacité de mouvements me soulageait. Bientôt une feuille tombant, un rayon de soleil, un nuage coloré attiraient mes regards. Insensiblement détendue, mon âme s'ouvrait à l'admiration de la nature : tous mes sens jouissaient à la fois. Alors, marchant plus lentement et parfois m'asseyant, je me laissais remplir d'une tristesse douce, qui donnait plus de charme au plaisir de voir et de sentir. Bientôt, j'oubliais tout ; mes pensées étaient libres comme auparavant et mon cœur à nouveau tranquille.

« La promenade, comme la nuit, porte conseil. C'est plus qu'un remède contre l'ennui ; elle chasse aussi les inquiétudes, les agitations, les craintes. Au rythme de la marche, les rêves naissent en foule et semblent acquérir plus de réalité [1] ».

Parfois un contraste entre la douleur humaine et la sérénité des choses s'impose à son âme : l'homme disparaîtra, elles lui survivront sans la moindre atteinte à leur beauté. On doit céder

1. *Ill. et Réal.*, p. 84.

la place à d'autres, juste au moment où l'on croyait tenir le bonheur, et nos traces s'évanouissent avec nous. Cependant la nature paisible trahit nos espoirs en jetant le manteau de l'oubli sur tant d'agitations, de désirs et de fièvres.

Ce double thème lyrique de la nature bienveillante et de la nature indifférente remplit les élegies lamartiniennes. Achille Allier s'est ému au *Dernier chant du pèlerinage d'Harold*, devant les vers où le grand poète s'aperçoit, pour la première fois, que la nature dépasse l'homme infiniment, et qu'en lui prêtant une âme bienveillante nous sommes dupes d'une illusion :

> Le brin d'herbe foulé se flétrit sous mes pas,
> Le gland meurt, l'homme tombe, et tu ne les vois pas !
> .....
> Quoi donc ! n'aimes-tu pas au moins celui qui t'aime ? [1]

Ce passage du chant d'Harold, un des plus beaux de la poésie romantique était certainement présent à sa mémoire, lorsqu'au retour d'une promenade solitaire dans les brandes de Treignat, il note son angoisse et sa désillusion. La page porte en épigraphe le dernier des trois vers que nous venons de citer, et plusieurs détails de sa méditation montrent que la plainte d'Harold avait décoloré pour lui cette nature dont la voix consolatrice enchantait sa douleur. Parti, comme tant d'autres fois, pour détendre ses nerfs, il n'avait pris plaisir à rien : ni les chants d'oiseaux ni l'air vif d'un beau soir de printemps, n'avaient pu dissiper son accablement. Il le constate avec stupeur et dit son fait à la déesse impassible dont la sérénité l'avait trompé. Mais ses préférences vont au thème consolateur du *Lac* et du *Vallon* ; et souvent il salue la « mère inépuisable et bonne qui prend plaisir à varier nos émotions et nos joies, livre infini dont chaque page est un mystère dévoilé ».

Allier n'eût pas été vraiment lamartinien s'il n'avait repris, dans une esquisse bourbonnaise le thème de la mélancolie romantique, du vague à l'âme causé par le spectacle de la nature qui meurt et des feuilles qui tombent. Ceci n'a rien de neuf ; et si les pages qu'il y consacre sont d'une belle venue, harmonieuses,

1. *Le dernier chant du pèlerinage d'Harold*, XLII.

délicates, elles ne sauraient prétendre à l'originalité. Un disciple bien doué reprend pour son compte les improvisations du maître. Mais c'est aussi un artiste épris de belles formes, de couleurs et de reliefs, un évocateur précis pour qui le monde extérieur existe.

Partout, dans les paysages familiers, il trouve la poésie. Elle est au coin de ce sentier de Lavaux, qui lui rappelle un soir d'été enivrant où, dans l'ombre complice, il ravit aux lèvres d'Emma leur premier baiser d'amour. Elle est sous l'arbre en fleurs, qui les vit s'asseoir et parut se pencher pour écouter leurs promesses. Elle est sur ce sol couvert de neige vierge, au fond d'une âpre gorge, où il traçait le nom si doux d'Evelina qui devait partager sa vie. Elle est dans ces eaux vives dont il écoutait la chanson discrète ; dans ce chemin qui longe « des blés jaunissants, parsemés de bluets et de coquelicots » ; dans ce petit bois mélancolique où le tapis de mousse est si doux. Elle est dans tous ces lieux où le souvenir s'accroche un peu partout, pendant que tout lui crie : Jeunesse ! Amour ! Espérance !

Certes, il voit un paysage de manière directe, concrète ; mais il a surtout le don de passer sans effort du réel à l'imaginaire, de la description d'une forêt, d'un village, d'une exploitation rustique au monde intérieur d'une poésie tendre et réservée. Le pittoresque pur ne l'intéresse pas, mais le moindre spectacle accrochant son regard, provoque un mouvement d'âme.

S'il gravit des montagnes ou s'enfonce dans la religieuse obscurité des bois, c'est pour se rapprocher de Dieu. S'il s'arrête et se baisse ravi, « pour voir les fragiles merveilles du gramen tremblant », cette contemplation appelle l'image d'une âme délicate, brisée et foulée par le monde comme une herbe des champs par le promeneur. Quand, d'une hauteur, il détaille les vastes horizons qu'un plein soleil éclaire ; quand un nuage errant promène sur les champs son ombre fugitive, il songe à « la tristesse vague qui passe sur les cœurs au milieu des joies d'une fête ». Une excursion d'artiste enrichit ses yeux d'images fines ou somptueuses et livre tous ses sens à la fois aux caresses de la nature. Et il plaint les chasseurs qui peuvent marcher des lieues, un fusil sous le bras, enjamber les haies, s'enfoncer dans les broussailles à la suite d'un chien qui court, nez au vent, et rester « insensibles à cette grande lutte de la lumière qui perce les nuages comme une

vérité sublime pour éclairer la résurrection de la terre, insensibles aux parfums montant vers le ciel avec l'hymne harmonieux du monde qui s'éveille ». Pauvre plaisir que débusquer un lièvre et rapporter le cadavre du gentil animal « trottant encore quelques heures plus tôt, vif, alerte, l'oreille au guet, et broutant la pointe des herbes perlées de rosée ».

Lui, il est plus heureux de rapporter l'esquisse d'un vieux chêne profondément blessé par le temps, le croquis d'une jeune lavandière au bord du ruisseau clair, la silhouette d'une ruine féodale enfouie dans la verdure. Mais le genre d'excursions qu'il aime est celui qui joint l'étude de l'homme à la contemplation des choses : « Étudier l'homme aussi, âme de ce grand tout, dont chaque partie concourt aux nécessités de sa double vie, pour son besoin, pour son plaisir ; l'homme pareil à l'insecte éclos sur la plante qui le nourrit ; l'homme qui prend la couleur du sol sur lequel la Providence l'a posé pour vivre et mourir. »

Lorsque Allier représente la nature animée par l'homme, ce sont surtout les scènes familières, les spectacles les plus ordinaires, qui l'attirent. Amusé, il écoute les propos superstitieux de la foule autour de la fontaine de Saint-Rémy ; il bavarde avec un paysan monté sur son bidet, avec un charbonnier demi-sauvage qui le surprend par la justesse et la verdeur malicieuse de ses propos. Une de ces rencontres lui a inspiré la plus délicieuse peut-être de ses esquisses, celle où ressort le mieux sa manière. Tout y est : le décor sobrement planté, une rencontre de jeune paysanne qui le fait rêver, les réflexions accompagnant ce tableau d'une humanité simple et bonne, à la Rousseau, digne de goûter ces paysages aimables, où le bonheur semble être à la portée de la main.

C'était au soir d'une chaude journée d'été passée presque entière à parcourir, en compagnie d'un ami, les brandes nues et es vallons boisés des environs d'Huriel :

« Les cloches s'envoyaient de village en village les lentes volées de l'angélus : ces sons d'une voix grave, comme toute joie religieuse, se mêlaient aux appels prolongés des ouvriers dans les vignes, aux chants des oiseaux, au bourdonnement des insectes sous l'herbe, murmure de plainte et d'espoir de la nature mourante au soleil, qui lui envoyait ses derniers regards comme une consolation et une promesse.

« En silence nous descendions la côte sablonneuse et pelée de Beaumont, semée çà et là de blocs granitiques aux angles saillants, aux cassures vives. Un fort ruisseau coule au bas, dans une gorge étroite, et se glisse tortueux sous les houx, les noisetiers, les aulnes entrelacés de festons fleuris de convolvulus et de clématites. On le traverse sur un pont formé de deux arches en ogive demi-écroulées : blanc de lichen et rouge de mousse, il semble faire corps avec les rochers qui hérissent la montagne et ceux contre lesquels le torrent butte avec fracas. Nous vînmes nous asseoir sur son parapet dégradé, au pied d'une croix, emblème des souffrances de ce monde et de la pensée d'une vie meilleure, pour jouir de cette heure solennelle où la lumière qui s'éteint lentement nous console des illusions perdues pendant le jour et nous porte à rêver un lendemain plus heureux [1]. »

Et pendant que les deux amis, penchés sur l'eau limpide, essaient d'identifier un débris de sculpture, tout ce qui reste de la croix gothique, autrefois « belle de saints et de dentelures », aujourd'hui massacrée par la main des hommes, un chant aigu et monotone leur arrive d'écho en écho, se rapproche, devient distinct, et ils reconnaissent un vieil air de musette familier aux oreilles bourbonnaises :

L'oiseau qu'est sur la branche,
Qui tourne, vire et chante,
N'a point tant d'agrément
Qu'moi avec mon amant.

En artistes, nos jeunes gens jouissent du tableau rustique et animé offert par une jeune paysanne aux vêtements bleus et rouges, qui dévale, en chantant, la côte de Beaumont. Ils admirent sa silhouette légère, le geste gracieux de cariatide antique avec lequel, de ses bras relevés, la svelte fille soutient sur sa tête une gerbe de glaneuse :

« Elle vint s'accroupir devant une large pierre plate, pour laver à un creux formé au-dessous du pont par le ruisseau, le linge qu'elle tira de son tablier. Après s'être courbée au long du

1. *Esquisses Bourb.*, Excursion d'artistes. — Une paysanne.

jour brûlant, sur les sillons dépouillés, elle songeait à la fête du lendemain, aux garçons qui la feraient danser, à la parure qui la rendrait plus jolie. Ses bras nus agitèrent l'eau blanchie d'écume savonneuse, l'eau scintillante sous les rayons qui perçaient les arbres sombres ; puis elle vint suspendre ses coiffes et ses mouchoirs aux buissons fleuris.

« Elle chantait toujours en travaillant, et soutenait longuement, sur un ton aïgu, la dernière note de l'air traînard :

Là-bas dans la prairie
J'entends chanter ma mie ;
Là-bas dans le vallon
J'entends chanter Suzon.

« Ensuite, elle laissait l'eau ruisseler sur le granit poli, tournait vers nous sa figure aux joues fraîches, aux yeux brillants et, pour mieux voir, écartait les mèches échappées à sa coiffe plate et serrée [1]. »

Bien entendu, nos deux humanistes, devant cette vision de fraîcheur et de grâce décente, ne peuvent se tenir d'évoquer Nausicaa, la vierge aux bras blancs qui lavait le linge du roi son père, dans l'île des Phéaciens, et qui accueillit Ulysse naufragé. Mais le temps des rêves homériques est révolu, et « les princesses ne sont plus blanchisseuses ». Que sera l'avenir pour cette fille des champs, toute à la joie présente de vivre et d'aimer?

Ici la méditation s'élargit : mêlée de réminiscences de l'*Émile* et du *Contrat social*, elle évoque d'abord les plaisirs simples d'une vie de femme à la campagne : le mariage, les enfants qu'on allaite en fredonnant une complainte, le travail rude aux côtés de l'homme, la prière à l'église, et quelquefois, pendant les années de jeunesse, les parures, les bals des jours de fête ; puis, plus tard, l'afflux des souvenirs anciens, la joie d'établir les enfants, le mariage de l'un d'eux, pour lequel on tirera d'une vieille armoire la belle robe de noces soigneusement conservée : tous ces humbles bonheurs que la femme appréciera davantage lorsque sa taille sera courbée et qu'elle aura des cheveux blancs. Vision idyllique, possible sans doute, mais rarement réalisée,

1. *Esq. Bourb.*, Excursion d'artistes, p. 4-5.

à laquelle s'opposent les dures nécessités de la vie quotidienne : le pain noir, les aliments grossiers, les habits rapiécés, les mains vite déformées et durcies, le teint velouté qui se fane au soleil des fenaisons et des moissons, la marmaille malpropre qui pleure et demande à manger, pendant que le mari, rentré ivre de la ville, gronde et frappe au lieu d'apporter de l'argent.

Toute la vie des champs tient en ce diptyque où la conception romanesque de George Sand, poétique et fade, s'oppose à celle des *Paysans*, de Balzac, âpre et cruelle.

Pour un homme qui voyait du dehors le paysan bourbonnais, Achille Allier montre une compréhension singulièrement juste des mœurs et de la vie rustique. Dans les foires ou les fêtes de village, le long des chemins, parmi les groupes qui bavardent avant de se remettre au travail, il errait, l'œil au guet, habile à se mêler aux conversations et à les faire dévier sur les points qui l'intéressaient. Malgré quelques thèmes philosophiques ou sociaux mêlés aux esquisses, ses portraits, ses dialogues vont droit à l'essentiel et s'y tiennent. Rien n'est, à cet égard, plus probant que *L'Avocat de campagne* : malicieux, pris sur le vif, moins encombré de digressions, illustré d'un charmant dessin, ce petit tableau est plein de relief et de vie. Voulant reproduire « l'ignorante insouciance et l'obstination paresseuse », qui lui semblent deux aspects essentiels du paysan bourbonnais il a observé le plaideur, qui offre peut-être davantage un mélange significatif « de doute astucieux et de naïve confiance ». Il le montre aux prises avec le démon de la chicane, pour quelque insignifiante contestation de haie tondue ou de bornes déplacées. En face de lui, le conseiller officieux, soufflant tour à tour le froid ou le chaud, embrouillant les questions trop claires, s'efforce d'alimenter cet esprit d'entêtement par quoi les disputes s'aigrissent, jusqu'au moment où le bien convoité s'évanouit en frais de procédure.

Il est fort bien campé, cet avocat de campagne, méticuleux, tenace, suivi de plaideurs inquiets et respectueux, qui s'émerveillent de l'entendre citer du latin. L'espèce en est perdue : non que les paysans soient moins procéduriers que jadis, mais on n'a plus besoin de ce demi-savant, et il est si simple d'aller consulter l'avocat de la ville. Ce groupe, savoureux et retors,

du plaideur et de son trop malin conseiller, achève fort bien le tableau de la vie rustique en Bourbonnais, il y a cent ans.

Un autre jour, en pleine campagne déserte, notre promeneur a rencontré un vieux pauvre arrêté sur le bord du chemin, et dont l'instinct quasi-sauvage de liberté, l'insouciance, l'optimisme narquois, excitent son admiration.

En quelques lignes il a créé une atmosphère :

« Le chemin serpente au long d'une ligne de monticules pierrieux, couronnés de bouleaux, et semblable par leur symétrie capricieuse, à quelque monument gigantesque d'une race éteinte. Au pied de ces coteaux nus et hérissés, se déroule une ceinture de prairies encadrées de beaux arbres, arrosées de mille filets d'eau, toutes vertes et fraîches...

« A l'époque de mon voyage, le frais et vert Eden de Treignat se fanait aux vents ; ses peupliers tendaient vers le ciel leurs bras nus et noircis ; leurs feuilles jaunies roulaient en tourbillons sur la terre dure et raboteuse. Seul encore le colchique émaillait de ses nuances tendres la pente des prés, fleur incomplète, calice délicat qui se replie et sèche sur la terre...

« Je cheminais au trot régulier d'un petit cheval du pays, qui faisait craquer la glace légère, formée par une gelée de nuit, dans les ornières et les empreintes de pas. Bientôt les vastes brandes se déroulèrent devant moi avec leur bordure uniforme de bois, s'élevant graduellement des bruyères aux fougères, des fougères aux genévriers, des genévriers aux bouleaux tortus, et des bouleaux aux hêtres rangés en longue muraille noire [1]. »

Bercé par le mouvement régulier de sa monture, le voyageur rêvait, et son imagination toujours en mouvement poursuivait un de ces romans imprécis aux épisodes sans fin, dont on est à la fois l'auteur et le héros, quand la rencontre du vieux pauvre fit dévier sa rêverie. C'était un de ces hommes de plein air, qui n'aiment ni les rues des villes ni les portes d'église où l'on doit rester immobile comme un saint de pierre. Son instinct de liberté le poussait au hasard des chemins, seul et sans maître, préférant des lendemains peu sûrs au travail régulier du paysan.

« Moi ! plus heureux en travaillant !... Les paysans tra-

1. *Esq. Bourb.*, Le Vieux Pauvre.

vaillent : je mange le même pain qu'eux. Mes habits sont aussi bons que les leurs (et il donna un regard complaisant à ses guenilles) ; ils me préservent du froid. J'aime autant coucher dans le foin au-dessus des vaches que dans leurs sales lits, dans leurs tanières avec les poules et les cochons ; moi, j'ai un grenier, le bon air. Quand les coqs chantent sur le faîte, je prends mon bâton, je descends, je secoue les brins d'herbe attachés à mes habits et à mes cheveux, et je pars en rongeant mes bonnes croûtes de pain noir, tandis qu'eux se frottent les yeux et, lents comme leurs bœufs, se traînent derrière une charrue. Moi, je tends la main ; eux se courbent devant le bourgeois et l'appellent not' maître. Ils se ruinent à plaider ; moi, je n'ai ni biens ni voisins ; le percepteur fait saisir leurs meubles ; moi, je ne paye pas d'impôts. Je m'amuse comme eux et me grise le dimanche, lorsque j'ai rencontré de bonnes gens commes vous, ajouta-t-il en portant la main à son chapeau [1]. »

Ce vagabond narquois, livré aux seules joies de l'instinct et que la mort n'effraie pas, est philosophe à sa manière :

« — Après tout, ne vaut-il pas autant mourir le long d'un blé que de tousser au coin du feu et de s'entendre dire à toute heure par ses enfants : Ce vieux ne mourra donc pas ? On ne devrait plus manger quand on ne peut plus travailler ! »

Mais tout compte fait, ce mendiant c'est un paresseux.

Et le jeune disciple de Rousseau rêve d'une humanité revenant à ces mœurs simples des premiers âges, quand le travail pouvait suffire aux besoins de la famille, et qu'on ne connaissait « ni vices dévorants ni passions désordonnées ». Il rêve de paysans idéalisés, esprits larges et cœurs tendres, pour qui les travaux déformants ne seraient pas le lot de chaque jour ; de villages où la misère, les maladies, les procès n'apparaîtraient pas sans cesse à l'observateur, qui soulève le voile coloré du décor pour étudier de plus près les réalités humaines.

Ainsi, la Nature n'est pas simplement pour lui, un beau cadre où l'on goûte une douceur secrète, où toute chose incite à ces longues rêveries qui font oublier une vie âpre et triste. Elle rend à l'homme l'équilibre intérieur, en lui donnant des leçons d'ordre,

1. *Esq. Bourb.*, Le Vieux Pauvre.

de sérénité, de sobriété. Elle prêche l'amour du travail, l'horreur de la vie conventionnelle qu'on mène dans le monde. Elle développe l'intelligence et enrichit la mémoire de spectacles qui font réfléchir. Mais surtout elle enseigne la fraternité, en soulignant notre petitesse, notre besoin d'entr'aide : et ainsi elle élève l'homme jusqu'à Dieu.

Évidemment les idées du jeune Allier ne sont ni originales ni neuves : c'est un artiste, sensitif et très fin, emporté par le grand courant romantique. Ses tableaux, comme beaucoup d'autres, présentent de vastes horizons, des eaux vives, des prairies, des forêts, tout ce qui donne au Bourbonnais son charme équilibré. La part des souvenirs livresques y est infime, tandis que les choses vues affleurent partout et font ressortir ce qui donne à la nature quelques beautés de plus.

Et cela n'est point sans mérite.

Peintre amoureux de sa petite patrie, il en a détaillé les charmes. Associée à sa vie intime, à ses amours, à ses plaisirs, à ses peines, elle lui procurait, dans tous ses sens à la fois, une ivresse délicieuse où se fondaient ses nostalgies, ses inquiétudes, ses remords. Enfin elle lui enseignait la simplicité, l'humilité, la fraternité, car il ne la séparait pas des hommes qui la peuplent.

Et l'accent si personnel de sa prose fluide, caressante, ce sens inné du rythme et de l'art de bien dire, ont d'autant plus de prix que l'auteur n'avait même pas vingt-cinq ans.

CHAPITRE V

UN AMOUR ROMANTIQUE

La muse d'Achille Allier : Evelina Deshays. — Premières amours : une idylle tourmentée : le bourreau qui se croit victime. — Le mal d'amour et la mélancolie. — La naissance d'un nouvel amour : Evelina l'inspiratrice, « petite fée aux yeux bleus ». — Espoirs et déceptions. — Une conquête difficile mais définitive. — Mariage d'Achille Allier (1831). — Ce qu'il doit à cette union. — Amour romantique, amour despotique. — Les grands travaux d'histoire et d'art pour conquérir la notoriété et en faire hommage à son inspiratrice.

Parmi les dessins qu'Achille Allier prodiguait en marge de ses cahiers et sur la couverture de ses manuscrits, on retrouve souvent, mêlée à des graves considérations morales et politiques, l'esquisse d'une ingénue aux épaules tombantes, aux yeux rieurs, aux longs cheveux bouclés, vêtus d'une chaste robe aux manches à gigots, suivant la pure mode de 1830.

C'est la muse de l'artiste, Evelina Deshays, qu'il appelait son ange, sa petite fée aux yeux bleus, l'unique adorée, qu'on devine invisible et présente derrière ses plus belles pages, une blonde élancée comme les déesses antiques, et dont il pare les traits charmants de gravité mystique et de douceur. Dans le culte qu'il lui vouait, ce romantique pur a connu tous les étincellements du rêve, tous les mirages de la passion, de la jalousie, du remords. Il avait eu d'autres amours, orageuses parfois ; mais du jour où celle-ci parut, nulle femme n'exista plus. Toujours présente à son cœur et à ses sens, elle fut l'inspiratrice qui stimulait en lui le rythme créateur. Le piquant de cette merveilleuse aventure est que jamais la jeune femme n'eut réellement conscience de ce rôle. Car s'il était, lui, une âme de désir, vibrante et trop tendue, chez qui la langueur secrète, le vague des passions, les attitudes à la fois sincères et théâtrales, tous les aspects du mal du siècle se donnaient rendez-vous, la femme qu'il aima fréquentait peu les cîmes. Ni Rousseau, ni Byron ne la faisaient

pâmer, car elle les ignora toujours avec sérénité ; la vie ordinaire, insupportable aux muses romantiques, avec ses joies calmes et prévues, suffisait à son bonheur, et jamais elle ne put se figurer qu'un homme de génie se contente, pour vivre, de parfums et de lumière. Elle incarnait la vie bourgeoise, son bien-être douillet, ses horizons courts, ses recettes gourmandes ; et, pour la voir sous l'aspect d'une fille de Corinne et de René, il ne fallait rien de moins que la puissance d'illusion d'un rêveur insatiable.

Une autre, avant elle, traversa la vie sentimentale du jeune écrivain, dont le journal intime offre sur ce point des confidences précieuses et des analyses cruelles. Un trait essentiel manquerait à la physionomie romantique d'Allier, s'il n'avait cultivé le paroxysme du sentiment, cette faculté de s'exalter à vide, cet amour de l'amour, qui distinguent les fils de René. Jeu dangereux, où l'imagination et le cœur se déçoivent mutuellement, parce que l'outrance est une marque de cet âge : les lectures dont s'intoxiquaient les jeunes gens à l'époque d'*Hernani* les poussaient à la recherche de l'inaccessible, et les dégoûtaient des plaisirs tempérés de la vie ordinaire.

Après avoir dépouillé tant de pages frémissantes, où le cœur se montre à nu, on doit convenir qu'il fut spontané, sincère, dans ses aspirations, et que son désarroi, même gonflé de déclamations qui nous amusent, n'était pas une simple attitude. Précisément parce qu'il est sans artifice devant l'amour, les confidences écrites de ce garçon scrupuleux qui pratiquait l'examen de conscience et n'accordait pas souvent sa volonté et ses résolutions, nous ont paru un document précieux pour étudier la passion romantique. Dans son aventure où le cœur et les sens parlent à la fois, on retrouve la femme fatale et l'ange : à défaut d'autre indice cette antithèse seule permettrait d'en préciser la date. L'appétit de liberté sans frein y alterne avec une étrange soumission, l'élan charnel avec le goût des émotions tendres ; le désir, bien que purement humain, s'identifie sans crainte aux choses éternelles.

Le désir — vieux mot, réalité plus vieille encore, principe de vie et de souffrance — le désir donne à cette simple histoire, qui n'est pas un conte, un relief, une acuité singulière. Le titre même inscrit par l'auteur en tête de son journal, *Illusions et*

Réalités fait apparaître une disparité inquiétante entre des consentements que l'habitude a rendus ternes, et les perspectives changeantes de ce désir lancé à la recherche d'un infini de délices ignorées. Nul doute que les objets de sa poursuite soient des fantômes, que derrière la finesse des traits et la suavité du corps féminin, cet amoureux de l'amour ait retrouvé simplement les inquiétudes et les élans de sa propre sensibilité. Il a des prostrations et des larmes, des trépignements de jalousie, d'humbles aveux de faiblesse. Ardent et crédule, il ramène sur terre les joies rêvées pour le ciel, et prétend retrouver dans une créature de chair ces biens inouïs que les siècles de foi plaçaient dans le paradis chrétien. Le *grand secret de mélancolie* cher à cette génération, ne tient-il pas tout entier dans une disproportion accablante entre les plaisirs qui déçoivent et le désir qui part à de nouvelles conquêtes ?

Aux environs de 1830, deux noms reviennent sans cesse dans le journal et la correspondance du jeune homme : Emma, Evelina, noms chantants, qui bercent son inquiétude et accroissent aussi sa faculté de souffrir. Les protestations d'amour vont de l'une à l'autre, non sans se contredire ni mettre en posture un peu ridicule cet amant prisonnier de ses sincérités successives.

Les 200 pages d'*Illusions et Réalités* contiennent toute la matière d'une fiction romanesque dans le goût d'*Adolphe* ou de *René*. On y trouve la phraséologie, les lieux communs des romans autobiographiques du temps. De telles confidences, lorsqu'on en reçoit l'aveu direct ne laissent pas de surprendre et de gêner, et cela vous remet en mémoire le mot cruel de Flaubert reprochant à Musset d'aller chercher la poésie dans « l'écume du cœur ». Néanmoins la valeur psychologique des confidences du jeune Allier est considérable par la sincérité des notations, par la vie réelle dissimulée sous une exaltation qui se développe à vide. En inscrivant sur son journal ces conflits de sa vie passionnelle, il avait l'arrière-pensée de transposer parmi des personnages fictifs les expériences de son cœur : quelques ébauches trouvées dans ses papiers ne permettent pas d'en douter.

En 1827, il a 20 ans et se débat dans une mobilité de sentiments qu'il voudrait ordonner. Les relations de société dans une petite ville provinciale, curieuse et potinière, l'intéressent médiocre-

ment. Il n'a aucune ambition politique ; les études juridiques, imposées d'office par sa famille, l'ennuient. Il adore les femmes tout en redoutant leur présence et leur langue. Son cœur est plein de forces merveilleuses qui voudraient s'employer.

Il est amoureux ; mais, comble de disgrâce, l'objet de cet amour varie avec les dispositions du moment : aux heures d'exaltation la vie lui apparaît splendide, puis il retombe très vite sur lui-même, dans un état de stupeur. Les sens disent : Emma, le cœur, Evelina. De la première, il maudit le pouvoir en le subissant ; l'autre est un ange au pur sourire, qu'on peut aimer sans remords. Cette lutte invisible va le déchirer jusqu'au jour où, las d'user pour rien sa jeunesse et sa force, il prendra le parti de l'ordre et de la sécurité. N'a-t-il pas idéalisé l'une et l'autre ? C'est probable, car il lui fallait, pour exciter son imagination créatrice, la présence d'un être harmonieux, partageant ses plaisirs et ses peines, vivant à ses côtés, dans l'ombre, capable de souffrir et de se sacrifier sans bruit.

On est mal renseigné sur sa première muse. Amie d'enfance, un peu plus âgée, elle avait partagé ses jeux dans le vieux Montluçon de leurs premières années. Les deux familles habitaient la même rue et se voyaient souvent. Fille de commerçants aisés, mais sans culture, elle n'eut jamais de goût pour la vie intellectuelle et les complications sentimentales. Insensiblement, après l'adolescence, l'innocente camaraderie devint de l'amour, le premier amour, dont ces imprudents goûtèrent les fruits dangereux, sous le regard inerte des parents.

Les pages qui décrivent cette naissance d'un sentiment trop tendre, l'ensorcellement d'un cœur qui n'était pas sur ses gardes, sont à la fois embarrassées et brûlantes. Il s'accuse et s'excuse, en insistant sur l'ambiance voluptueuse, les bouillonnements du désir, les remords inséparables de ce qu'il nomme son erreur :

« Notre amour fut longtemps une préférence marquée dans les jeux et les plaisirs de l'enfance. Nos regards se cherchaient par instinct. La nature nous révéla ses secrets et nous comprîmes nos désirs. Emma avait deux ans de plus que moi : elle vit l'amour dans nos familiarités quand je n'y voyais encore que la plus vive amitié. Elle m'évita, devint triste et réservée. Son changement m'effraya, mais bientôt je le compris mieux. Je m'attachai à ses

pas, surmontant ma honte et ma timidité. Nous parlâmes bientôt le langage du premier amour, sans ruses ni mensonges, comme aussi sans promesses ni serments. Nous croyions à toutes nos paroles, à tous nos regards, à toutes nos actions, et la plus tendre confiance aidait à nos épanchements [1]. »

La réserve des expressions ne saurait donner le change sur cette aventure d'amour. On n'y trouve nulle part un mélange équivoque de religiosité et de tendresse humaine, ni des élans d'une foi exaltée par la souffrance et le repentir. Le jeune homme ne songe guère à épurer les flammes qui le brûlent. Il n'a point refermé ses bras sur le vide, comme les anachorètes du désert sur leurs visions troublantes. Sa plume trace une chaude évocation d'ivresses terrestres, derrière lesquelles on devine les gestes, les regards de la bien-aimée, une alternative de certitude et de désolation, les affres du désir, les tortures de la jalousie, le dur amour que rien ne satisfait.

Cependant trop d'obstacles, d'ordre intellectuel et moral, séparaient ces deux natures pour que leur bonheur fût durable. Achille Allier, épris d'idéal, ne pouvait se contenter d'une liaison semblable à tant d'autres et désirait surtout l'union des âmes. La certitude qu'aucune de ses aspirations littéraires n'était partagée, la perspective d'aboutir à l'impasse des récriminations quotidiennes, des paroles amères, tout cela provoquait une lassitude croissante et préparait la rupture. Habitué depuis l'adolescence à s'interroger, à scruter les mobiles de ses actes, à prévoir leurs conséquences, il avait l'impression d'un glissement qui l'enlisait dans la médiocrité :

« Chaque jour détruisait ma force ; mon imagination s'éteignait dans la volupté ; mon caractère s'aigrissait dans une agitation continuelle ; je perdais peu à peu l'amitié de mes parents et ma propre estime : il fallait s'arrêter [2]. »

Une année s'écoula dans les incertitudes d'une situation fausse. Son cœur, peut-être plus ardent que son imagination n'était vive, ne se rassasiait pas de sa misère. Aux heures de sang-froid la raison lui criait la nécessité de rompre avant qu'il fût trop tard. Mais comment dénouer un lien que l'habitude avait

1. *Ill. et Réal.*, Mon premier amour, p. 22.
2. *Ill. et Réal.*, Mon premier amour, p. 24.

fortifié ? Il cherchait le moyen d'aborder une explication difficile et de la conduire sans brutalité, mais ne trouvait rien. Son humeur s'en ressentit : il fut amer, violent, injuste, et le dépit humiliant de se voir maladroit, mettait dans ses paroles cette cruauté qu'il voulait éviter. Il en voulait à son idole de l'avoir déçu et de ne plus lui offrir « cet abandon d'innocence, cette confiance du cœur, cette jeunesse de sentiments » dont il l'avait parée, peut-être gratuitement, aux jours de ferveur. Intoxiqué de lectures romanesques, il avait voulu faire une déesse de cette créature de chair, il l'avait tellement idéalisée dans ses litanies d'amour que la réalité ne correspondait plus au jeu de son imagination. La belle statue était inapte à inspirer le poème de tendresse qu'il eût souhaité lui dédier.

Aussi le désenchantement fut-il complet.

Transposant les rôles, il se pose en victime ; à celle que sa volonté bien nette est de sacrifier, il reproche de n'être plus à la hauteur de son rêve. Il lui garde rancune d'être restée ingénue et simple, d'être une femme qui n'aime que l'amour et qui s'effraie de le voir si souvent exalté. Il lui en veut de ne pas comprendre grand chose aux tirades lyriques de ses déclarations, et de ne rien idéaliser dans la vie.

Étonnée, refoulant ses larmes, elle répondait peu, dissimulant sa peine, jusqu'au jour où il abandonna ses attitudes d'artiste incompris et jugea sans indulgence sa cruauté.

Cette première idylle, par la manière dont il la présente dans son journal, révèle un disciple très jeune de Chateaubriand. Son moi dominateur, envahissant, voudrait s'assimiler tous les objets extérieurs, car il ne peut souffrir qu'une chose reste en dehors de lui. Il se plaît uniquement dans l'illimité du désir, quitte à sombrer dans la tristesse, quand ses yeux et son cœur doivent convenir que la divinité est banale et sans rapport avec son rêve. Il se trompe lui-même sur la profondeur et la durée de son désir, sans vouloir s'avouer que, s'il a été déçu, c'est pour en avoir joui d'avance en imagination.

Malgré sa rancœur, Allier n'aurait jamais eu le courage de se reprendre, si un autre sentiment n'eût fleuri sur les ruines de l'amour condamné : le coup de foudre ressenti devant Evelina Deshays.

Gracieuse et jolie, Evelina avait une distinction naturelle qui manquait à Emma. Son père avait épousé en premières noces la sœur de Mme Allier, Jeanne-Ursule Hennequin, qui mourut prématurément sans postérité. Le brave homme, géomètre à Montluçon d'abord, puis à Bourbon-l'Archambault, avait pris le petit Achille en affection. Même après qu'il eut refait son foyer, rien ne fut modifié dans ses rapports avec la famille de sa belle-sœur, dont les enfants continuaient de l'appeler « mon oncle ». Achille avait sept ans lorsque naquit Evelina : bien qu'il n'y eût entre eux aucune parenté, il l'appelait sa cousine et jouait volontiers avec la fillette. Nina était encore au berceau que déjà son père caressait le projet de les unir. Souvent, par la suite, il s'en ouvrit à l'adolescent. Un jour entre autres, parmi les ruines du château des ducs, leur conversation se prolongea sur cette perspective de bonheur paisible.

L'idée fit son chemin : l'éloignement idéalisait la petite madone de Bourbon et lui créait une place à part dans ce cœur romanesque : « Je ressentais pour elle un amour pur comme ses pensées... cet amour m'élevait au-dessus de moi-même. En l'aimant il me semblait que je devenais innocent et vertueux [1]. » Mais l'avenir évoqué par l'oncle Deshays était lointain, l'appel du désir bien proche et difficile à fuir.

Or, il advint que M. Deshays mourut prématurément, et sa disparition sembla mettre fin au projet. Car la mère de Nina, positive, autoritaire, n'y tenait guère, et la principale intéressée, âgée seulement de treize ans, n'y songeait pas du tout. Le jeune homme, repris par une servitude tyrannique contre laquelle il demeurait sans forces, rêvait au lieu de travailler, et cultivait cette tristesse morbide que romanciers et poètes avaient mise à la mode. Lucide, mais incapable de réagir, il s'enlisait :

« Il y a un charme irrésistible et trompeur dans ces instants rapides où l'imagination dispose de toutes les créatures de l'univers pour embellir sa jouissance. Mais le réveil ?... il glace et décourage. C'est le désenchantement, le dégoût, le vide, l'impuissance, l'enfer [2]. »

1. *Ill. et Réal.*, La Mort, p. 19. La plupart de ces détails nous sont connus par les souvenirs d'Allier et par sa correspondance.
2. *Ill. et Réal.*, Le Rêve, p. 6.

C'est dans cet état de somnolence morale et de paresse intellectuelle où la volonté se liquéfiait, que survint le coup de foudre.

En 1828, vers la fin de l'été, Evelina vint, avec sa mère, passer quelques jours à Montluçon. La fillette qui jouait naguère à la poupée, s'était transformée en jeune fille d'autant plus séduisante qu'elle ignorait son pouvoir. Le costume de deuil tempérait de gravité son exubérance, et la fraîcheur de son teint s'en avivait encore. Interdit par cette révélation, le jeune homme resta figé, sans voix pour exprimer son éblouissement : « J'eus besoin d'un moment pour revenir à la vie », écrivait-il, le soir même, dans son journal. Cet échange de regards venait de fixer son destin. Il eut la certitude soudaine, irrésistible, qu'elle serait la compagne idéale, la petite reine d'un foyer respecté. Le charme et la pureté de Nina faisaient entrevoir à ce cœur agité la paix qu'une première expérience n'avait pu lui donner, la chaude intimité familiale où l'harmonie des âmes ferait de la femme aimée son inspiratrice dans la carrière des lettres.

Aussitôt son imagination déborde de projets radieux :

« Les jours ont passé près d'elle comme des moments. Il me semblait qu'elle ne devait plus me quitter. Le jour de son départ elle a pleuré en embrassant ma sœur. Si les larmes n'étaient pour moi, du moins elles sont tombées sur mon âme.

« Je l'aime, je l'aime !... d'abord pour elle, pour son âme, pour ses traits beaux et purs. Je l'aime pour les souvenirs qui s'attachent à elle, et surtout pour son père qui m'aimait.

« Je l'aime comme l'espoir d'un bonheur assuré, comme celle qui pourra me comprendre, et parce que je crois pouvoir la rendre heureuse.

« Ces traits, ce sourire, ce regard, feront battre d'autres cœurs que le mien. On lui dira qu'elle est belle, on vantera ses charmes. Moi je ne parlerai que de son âme : c'est son âme que j'aime et qui me retiendra longtemps encore après l'évanouissement de sa beauté.

« Elle trouvera des adorateurs plus beaux, plus aimables, plus empressés ; mais si son cœur m'a compris, leurs paroles l'effleureront à peine, et leur vanité ne pourra rien contre moi [1]. »

1. *Ill. et Réal.*, Elle, p. 25.

Déjà il organise l'avenir ; mais le choc d'une rencontre amoureuse ne supprime point le passé. Quand Nina eut repris le chemin de Bourbon, l'exaltation sentimentale d'Achille Allier tomba d'un coup, et la vie quotidienne, monotone, enchaînée, le reprit chargée de toutes les faiblesses qu'il s'était juré d'éviter.

Entre l'ancien amour et le nouveau, il est malheureux. Il pose au personnage de roman, à l'homme supérieur incompris, attitude factice, contre laquelle la sincérité reprend vite ses droits. D'autre part, on l'a constaté, le jeune écrivain, analyste né, était doué d'une pénétration cruelle, impitoyable, avivée par le besoin de rentrer sans cesse en lui-même. Le ton déclamatoire de certaines confidences ne doit pas donner le change sur l'exactitude des observations. C'est un tout jeune homme qui parle et, naturellement, il emprunte la phraséologie du temps. Mais l'examen est rigoureux, met en lumière les défaillances d'une volonté peu sûre, et aboutit à un verdict qui ne retient même plus les circonstances atténuantes.

Il ne colore pas d'une poésie menteuse la pauvre et banale aventure des sens. il ne proclame jamais la sainteté de la passion ni ne cherche à mettre Dieu de moitié dans ses affaires d'amour. On connaît le mot de George Sand écrivant à Sainte-Beuve, au début de sa liaison avec Musset : « Je suis heureuse ; remerciez Dieu pour moi ! » L'amour-rédempteur était une manie à l'époque où parut Marion Delorme. Allier a beau être romantique, il ne donne pas dans ce ridicule :

« Mon âme, perdue de voluptés, écrit-il, mon âme qui gémis et soupires, mon âme, qui semble douce et paresseuse, tu n'es qu'égoïste et féroce [1]. »

Ce passé qui ne lui fait point honneur, et dans lequel son égoïsme masculin a exigé beaucoup sans presque rien donner, il voudrait l'effacer, mais trop de souvenirs subsistent et, avec eux, le remords. Après avoir cru que la passion seule, par ses souffrances comme par ses joies, pouvait nourrir une sensibilité sans frein, il a déchanté. Dans ces soliloques nocturnes est inscrite l'histoire complète de cette passion, mais dépouillée du manteau chatoyant des illusions. Il n'élude aucune responsa-

1. *Ill. et Réal.*, p. 76.

bilité : « être faible et changeant, toujours mécontent de ses jouissances, toujours haletant après des joies nouvelles », il retrace minutieusement les exigences de son amour fiévreux, impatient, jaloux. C'est une confession douloureuse, poursuivie au long de deux cents pages dépourvues d'artifice. Il est regrettable que ce document si humain n'ait vu le jour qu'après un siècle, et que la crise actuelle ne laisse aucun espoir d'obtenir pour lui l'audience de la critique et de l'histoire. Sans doute l'ingénuité de certaines attitudes et le ton de certains aveux risquent de provoquer des plaisanteries faciles ; on peut regretter les redites, le désordre de certains épanchements, mais l'absence de prétention littéraire, le ton direct, la sûreté du diagnostic porté par ce jeune écrivain sur ses tourments, font de lui le témoin d'une génération.

Platonique ou sensible, le mal d'amour devient vite une passion despotique absorbant tout autre sentiment, et qui refuse à ses victimes le bienfait de l'oubli. En face de lui on ne peut que se raidir et le vaincre, ou plier et souffrir. Les âmes fortes en triomphent, car leur lucidité s'appuie sur une volonté robuste imposant la soumission aux parties inférieures de l'être. Cela fait, elles s'épanouissent et travaillent dans la joie. Les faibles vivent dans une anxieuse désolation. Loin de l'être aimé, ils souffrent de ne pas le voir ; près de lui, ils tremblent à l'idée de le perdre, éparpillent leurs forces en gestes contradictoires, et ne connaîtront jamais cette vertu suprême : la sérénité.

Des semaines coulèrent ; un lent travail de réflexion détachait le jeune homme de son premier amour. Il recule encore devant l'explication loyale qui le délivrerait. Finalement, incapable de rompre les liens d'habitudes trop chères, il prit le parti de fuir : « L'absence est le dernier remède », écrit-il.

Ainsi s'acheva sans éclat, au printemps de 1829, la première idylle du jeune romantique. Pendant quelques mois encore, il s'occupe d'Emma qui, très vite, a pris son parti de leur séparation définitive. Un peu vexé d'apprendre qu'elle ne s'est jamais plainte, il est heureux pourtant de se retrouver libre, et peu à peu l'inquiétude s'efface, le remords s'estompe. Voici maintenant le grand amour de cette courte vie.

Il n'avait fallu rien de moins que l'apparition d'Evelina, lumi-

neuse et pure, pour transformer ce velléitaire. Son aveu est formel :

« Sans elle, rien n'aurait pu m'arracher à mon amie d'enfance. Seul un amour limpide pouvait me faire surmonter l'insatiable désir de jouissance inspiré par celle qui m'en avait fait goûter les premières impressions. Cet amour a rompu des besoins et des habitudes qui me retenaient en des liens affermis par le temps : j'ai tout surmonté [1]. »

C'est bien en 1829 qu'on doit inscrire la date décisive d'une carrière brillante. Au lieu de traîner le regret d'un faux départ, il eut le courage de s'amputer d'un passé malsain. Loin de s'isoler dans sa personnalité, il accepta de créer une atmosphère d'ordre dans la paix d'un vrai foyer, de s'imposer une discipline et de balayer la mélancolie qui tue l'action.

Pour la première fois, suivant le mot célèbre de Gœthe, il se sentit heureux et raisonnable.

Toutefois n'exagérons rien.

Ce romantique enivré eut l'intelligence de comprendre que sa nature demandait à être bridée et non pas mutilée. S'il accepte de se ranger, c'est pour sauvegarder son originalité et non pour l'étouffer. Après la grande exaltation, il connaîtra jusqu'au bout l'attente vaine, les incertitudes, les déboires, l'abattement après un refus, le doute en face d'une page ou d'une esquisse inférieure à son rêve.

Mais on verra survivre, intactes, cette activité impétueuse, cette puissance d'enthousiasme, ce besoin d'aimer et d'être aimé, qui rendent séduisant le contact avec son âme. Un amour pur de toute équivoque soutiendra son inspiration et lui donnera la persévérance dans l'effort, avec la certitude d'avoir trouvé sa voie. Pour jeter en son esprit l'étincelle créatrice, il lui fallait l'amour d'une femme. Aussi de quelle adoration devait-il entourer l'élue, la très belle dont la vue le comblait, la très pure dont la présence apaisait ses fièvres en lui ménageant la douceur d'un foyer.

Pour cet artiste bouillonnant de projets, Evelina fut réellement la compagne idéale, discrète et cultivée, capable de par-

1. *Ill. et Réal.*, p. 97.

tager ses enthousiasmes, mais surtout reposante, par son sourire et sa grâce. L'autre amour, qui l'avait envoûté un moment, eût-il pu lui donner la confiance et la paix ?

Afin de compléter les renseignements donnés par le journal intime, une partie de la correspondance a été recueillie, qui permet de suivre les étapes de cet amour romantique [1].

C'est un vrai roman par lettres, où ne manquent ni les coquetteries de la belle ingénue, ni la méfiance exigeante de la future belle-mère, ni les accès d'humeur d'un soupirant déconcerté, ni les petites intrigues des bonnes amies qui voudraient faire échec aux accordailles.

Depuis la rencontre qui a fixé son cœur instable, il aime « sans défiance, sans soupçon, sans délire » ; il ne voit plus le bonheur qu'en famille ; il recueille avidemment de la bouche des siens toutes les confidences échappées à la rieuse Evelina, comme celle-ci qui le ravit : « Je suis bien étourdie, mais j'ai un petit cœur qui sait bien aimer quand il s'est attaché. »

Avec la gaucherie charmante et l'optimisme des amoureux, il interprète dans le sens de ses désirs les moindres lettres de la jeune fille, idéalise son image comme il ne l'avait jamais fait pour l'autre, et l'embellit de toutes les perfections. Sans cesse sa pensée remonte aux doux entretiens de Montluçon : le regard, le sourire, les traits purs, la grâce des gestes, une simple remarque de son idole, tout revit et s'anime sous sa plume : « J'ai senti l'ivresse endormir mon âme, sans effleurer mes sens. Je t'aime pour ton âme plus belle encore que ta beauté, heureux auprès de toi, que tu me parles ou non. »

Il attend avec anxiété les réponses à ses lettres, et en soumet chaque phrase à une analyse détaillée. Parfois l'espiègle enfant qui a deviné cette adoration, s'amuse à lui donner le change en mettant de sa main l'adresse d'une lettre écrite par sa mère. Ou bien, négligemment, elle jette une remarque :

« Quand on aime bien, on est toujours en crainte ; on a peur

1. La partie de cette correspondance qui précède le mariage a été publiée en 1934 : *Lettres inédites d'Achille Allier*, par M. Litaudon, Imprimerie réunies, Moulins. — Les autres lettres, encore inédites, se rapportent pour la plupart aux voyages fréquents qu'Allier fit à Paris, entre 1833 et 1835, pour intéresser à l'*Ancien Bourbonnais* l'élite intellectuelle et artistique de son temps. Leurs effusions brûlantes montrent à quel point cet amour avait imprégné l'âme du jeune écrivain.

de n'être pas aimé autant qu'on aime, et l'on croit être oublié. »

Alors l'amoureux qui n'ose encore se déclarer, reprend espoir en se voyant si bien deviné.

Cette félicité, qui l'enivre d'avance, lui a inspiré des pages exquises :

« Une lettre d'Evelina ! Cela suffit pour remplir de bonheur une journée. Toujours séduisante, simple de cœur et de langage, écrivant comme elle parle, et parlant comme elle pense, et charmante toujours.

« — Si j'étais fée, que de choses je ferais avec ma baguette ! écris-tu.

« Si tu étais fée ?

« Oh ! vous êtes, Nina, une jeune fée bienfaisante ! La paix glisse en mon cœur avec votre regard, et l'espérance suit votre charmant sourire. Autour de vous naît un bonheur limpide ; les lieux que vous habitez s'embellissent ; le ciel devient plus bleu et l'air semble plus doux ; la nature s'anime et chante comme revenue à sa candeur première.

« Oh ! que vous êtes puissante, douce fée aux yeux bleus !

« Que de fois, dans mes nuits agitées, j'ai invoqué votre gracieuse apparition pour calmer ma fièvre ! vous m'apparaissiez alors avec vos cheveux blonds, votre voix qui m'émeut délicieusement, et le sommeil même gravait dans mon cœur votre image.

« Ange aux yeux bleus, gentille fée, protège-moi toujours [1] ! »

Mais la poésie ni le rêve ne préparent une licence en droit. Il fallut repartir pour Paris, sous la tutelle soupçonneuse du général Hennequin. Le vieux grognard n'entendait pas être berné de nouveau ; l'étudiant, de son côté, désirait faire l'épreuve de sa propre ténacité. Sans doute mêla-t-il plus d'une fois les notions juridiques et les hymnes d'amour ; mais en août 1829 il n'en obtint pas moins son diplôme.

Maintenant l'atmosphère s'est éclaircie ; sa famille songe pour lui à quelque confortable étude de notaire ou d'avoué qui lui procurera sécurité et considération. Achille laisse dire, prétend que rien ne presse, et cherche à conquérir sa fée, qui ne semble

1. *Ill. et Réal.*, p. 92. Il existe plusieurs variantes de cette évocation dans d'autres manuscrits. C'est l'une d'elles que nous citons ici.

nullement pressée de se donner un maître. Ce qui fait le charme de cette correspondance, ce sont les alternatives de ferveur et d'inquiétude, d'espoir et de doute, de confiance épanouie et d'alarmes soudaines, dont il note les menus épisodes. Une transformation profonde s'est faite dans son esprit et dans son cœur. La mélancolie du journal intime a disparu en même temps que la rêverie paresseuse. Il sait dans quelle direction va s'orienter sa carrière, au besoin malgré les siens ; il est un homme, à qui l'amour inspire encore le délicieux langage de l'enfance.

Comment conquérir cette malicieuse Evelina ? Car le portrait céleste des premiers jours d'extase s'est nuancé de touches plus humaines. Le soupirant a découvert un peu de légèreté, de coquetterie, des manières qui n'ont rien d'éthéré, sous les perfections que son enthousiasme prêtait à l'idole. Il la voudrait attentive et grave dans leurs entretiens : elle est exubérante et cela l'inquiète. Il déteste les bals et Nina les adore. Il aime les conversations sérieuses, les sujets élevés, elle babille comme un oiseau, sur des banalités. Saura-t-elle répondre aux sentiments qu'elle inspire ?

Dès lors on le voit, lui si prompt, si fougueux, s'exercer à la patience, comprimer ses inquiétudes, excuser l'insouciance et la mobilité de la jeune fille rieuse qui pourtant, un jour, lui a dit : Je vous aime. Ce mot magique, il voudrait l'écouter sans cesse, et si elle vient de passer un mois sans le redire, le voilà triste et rongé de doute.

L'extrême sensibilité de son cœur lui interdit l'attente paisible, et l'on s'explique certaines réponses agacées de Nina à « quelqu'un qui gronde et qui se plaint toujours ». Il fallait néanmoins que ce cœur trop tendre servi par une imagination trop vive, fut bien séduisant malgré ses impatiences et ses soupçons, pour que la petite fée, sans se l'avouer encore, lui eût déjà donné le sien. Elle était flattée en voyant à ses pieds ce beau garçon sérieux qui ne se contentait pas des banalités de toutes les correspondances d'amour : « Mes sentiments sont si exclusifs, mon cœur si troublé que, devant le calme de votre innocence, je crains d'être mal compris. »

La lettre qui contient ces lignes est remarquable de finesse et de sûreté dans l'analyse de soi-même :

« Mon instabilité est celle d'un homme jeune et enthousiaste, dont le vice n'a flétri ni la jeunesse ni les illusions, et qui est né avec cette tristesse aimante, cette violence d'émotions, avec lesquelles on fait plutôt le bonheur des autres que le sien. Mon imagination est active et j'ai dû la vaincre ; mes passions, énergiques, et j'ai su les contenir. Peut-être suis-je devenu trop facile à blesser ; mais comme mes souffrances sont réelles, au moins devraient-elles vous inspirer quelque pitié [1]. »

Ce sensitif ombrageux craint le ridicule : il impute à la timidité une certaine raideur dans ses attitudes, un peu de gaucherie dans ses déclarations : la perspective que la jeune fille en pourrait profiter pour jouer avec son cœur paralyse ses aveux ou les déclenche à contre temps. Mais il s'est juré de conquérir Nina, car elle offre toutes les garanties de sécurité qui manquaient à l'autre : « Je l'observe et j'ai toujours surpris en elle les élans d'une vie honnête et d'un heureux caractère, intelligence vive, esprit délicat qui devine la faiblesse et bonté qui pardonne [2]. »

Un détail suffirait à montrer combien sont modifiées ses idées romantiques sur l'amour : il ne le conçoit plus qu'à base d'estime réciproque, dans l'union des cœurs ; et sur ce point essentiel, il ne transigera jamais. Cela implique un choix : « Je ne demande que ce que je donne, et il me serait impossible d'accepter l'idée d'être à une autre femme qu'à vous [3]. »

A plusieurs reprises les pourparlers faillirent être rompus : il y avait en lui de l'Alceste grondeur, et son imagination créait des malentendus. Comme s'il avait déjà des droits, cet amant jaloux aurait volontiers soustrait sa Célimène à ses admirateurs, pour l'emmener à l'écart, seule à lui. Il exigeait que même au bal elle ne pensât qu'à lui. L'homme aux rubans verts n'était pas plus tyrannique. Evelina eut beau jeu, en fille équilibrée et saine, à lui reprocher cette exaltation tyrannique qui le rendait insupportable. A quoi il rétorque : « Je méprise souverainement les sentiments couleur de rose. » De plus, ce terrible raisonneur éprouve le besoin de moraliser à propos de tout, d'un bal, d'une fête populaire, d'une réunion mondaine. Sans doute lui fit-elle

1. *Lettres inedites*, p. 52.
2. *Lettres inédites*, p. 56.
3. *Lettres inédites*, p. 57.

comprendre avec un peu d'humeur qu'il exagérait. Le malentendu s'aggrava. Une visite de Nina et de de sa mère, au lieu de dissiper cette tension, l'augmenta : à la fin de septembre 1830, Mme Deshays signifiait la rupture.

Les deux femmes lui reprochaient, non sans motif, ses exigences démesurées. On lui retirait une confiance à laquelle il tenait par dessus tout ; on doutait même qu'il fût sincère.

Le coup était dur. Trop loyal pour méconnaître ses torts, le jeune homme était trop épris pour accepter ce congé. Dans une longue lettre il fait amende honorable et se justifie, mettant les propos qu'on lui a reprochés, au compte d'une imagination trop vive et non d'un manque de cœur. Cela pourrait s'intituler : *La coquette ingénue et l'amant exalté* : comme dans tout marivaudage bien conduit, il y eut une grande scène d'explications et, après l'orage, le ciel bleu. Au fond, Nina mourait d'envie de pardonner, et l'intimité reprit de plus belle. Trop heureux de cette éclaircie presque inespérée, Allier s'accuse, se condamne et prend sur lui tous les torts :

« Trompé par ce qui se passait en moi, j'ai mis quelque impatience dans mes désirs ; las d'une vie d'isolement, parvenu à un âge où l'on sent le besoin de fixer son avenir, j'aurais voulu trouver les mêmes sentiments en vous, dont l'âme ne fait que s'ouvrir aux premiers plaisirs de la vie. Vous étiez nécessaire à mon bonheur ; je ne l'étais pas au vôtre. Je ne devais point vous reprocher le charme que vous trouvez à cette vie d'innocente liberté, fêtée de tous, aimée de votre mère, n'ayant rien à désirer, rien à craindre. Mais laissez-moi souhaiter l'époque où vous désirerez un état plus doux et sentirez que, même auprès de votre mère je ne serai pas de trop pour votre bonheur. Si vous consentez alors à me faire le sacrifice de ce calme que vous goûtez aujourd'hui, soyez sûre que je ferai pour vous, dès ce jour, celui de mes idées et de mes goûts [1]. »

Sacrifier ses idées et ses goûts : jamais ses lettres n'avaient ouvert de telles perspectives d'abnégation. Désormais, Nina connaîtra ses plus secrètes pensées, il ne sera qu'indulgence inaltérable.

1. *Lettres inédites*, p. 95.

« Cette épreuve l'a mûri, en lui apprenant que le bonheur ne s'obtient ni par une adoration perpétuelle ni par les exigences tyranniques d'un moi qui veut dominer partout. Il donne, en passant, une exacte et jolie définition de l'amour : « Ce n'est point se regarder et se dire des douceurs, mais bien être complaisants pour ses goûts réciproques, indulgents pour ses faiblesses, n'avoir qu'une volonté, une pensée, une âme, être l'écho l'un de l'autre ou plutôt n'être plus qu'un. » C'est l'amour simple et fort qui s'adapte à toutes les modifications apportées par l'âge.

Ainsi la confiance était revenue, aussi prompte que le découragement. Mais cette alerte lui avait permis d'explorer certains aspects de sa personnalité que ses premières amours ne révélaient pas encore : cette « vieille grognerie » que Nina retrouvait jusque dans ses lettres, cette intransigeance qui avait soumis aux caprices de son humeur Emma placide et résignée, les inquiétudes sans cause, les soupçons gratuits, parfois exaspérants pour celle qui en était l'objet. Afin de mériter l'élue, il s'imposa des contraintes, sut enfin travailler et s'arracher à cette rêverie paresseuse où s'étaient enlisés ses vingt ans. Et sa famille constatait chaque jour davantage la transformation opérée par l'amour.

Cet enrichissement apparaît dans ses lettres, vivantes, variées, qui reprennent le thème éternel du désir. Document plus complet que son journal, elles font plus que nous révéler une âme complexe et tourmentée, et nous renseignent sur les débuts de cette activité littéraire qui devait, par un surmenage intense, user en peu de temps sa robuste santé.

De moins en moins il cède à ce besoin maladif de se considérer comme le centre du monde, qui fut le mal de sa génération. A l'outrance des sentiments, aux attitudes théâtrales, il préfère la simplicité d'un amour qui emprunte la voie commune, mais qui n'en sera ni moins ardent ni moins durable. Le bon sens a fini par le dissuader d'accrocher ses désirs à des choses fuyantes et de rechercher des enivrements qui n'entraînaient que déceptions.

A cet amour qui le combla, il doit de n'être pas tombé dans le libertinage et la frénésie des sens, il doit les cinq années de fécond

labeur qui le mirent en vedette, et dont les étapes sont les *Esquisses Bourbonnaises*, joyau d'art et de rêve, déposé en hommage dans la corbeille de noces de sa fiancée, l'*Art en Province*, qui fut le premier essai de décentralisation artistique, l'*Ancien Bourbonnais* où s'affirme sa vocation d'historien et la puissance d'un style plus ferme et plus coloré. Pour travailler dans la joie, il fallait à ce romantique le décor familial où la vie est heureuse, la paix d'un foyer où veille une jeune femme passionnément aimée, sous l'influence de qui ses pensées s'ordonnaient en même temps que s'apaisaient les tumultes de son âme.

Cette union le fixa, lui, l'inquiet, l'instable, envahi trop souvent par le doute; elle aiguisa ses facultés et l'empêcha de gaspiller les richesses d'une imagination éclatante. Il eût été un touche-à-tout, un amateur, un désœuvré ; il devint un érudit, un organisateur, un artiste. Sous l'influence du premier amour, il n'eût été qu'un velléitaire maussade. Le sourire de Nina, compagne de sa pensée et reine de son cœur, a inspiré une foule de pages délicieuses, dont quelques-unes sont de premier plan : contes fantastiques, récits de voyages, études d'histoire et d'art, dessins où s'atteste, avec une infatigable curiosité, la souplesse de son esprit.

La mort prématurée, en rejetant dans l'ombre des essais de tous genres lui a dérobé la gloire qu'il eût été heureux d'offrir comme parure à son Evelina. C'était peut-être le pressentiment de ce destin qui lui inspirait parfois des inquiétudes maladives et d'étranges soupçons. La partie saine de son être les rejetait avec horreur ; mais il s'y abandonnait, à certains jours, comme malgré lui, surtout quand ses démarches pour l'*Ancien Bourbonnais* le retenaient des semaines à Paris. Les lettres qu'il écrit alors sont d'un sensitif exalté pour qui l'absence est le pire des maux. Sa nature douloureuse reprend le dessus. Loin de celle dont la présence pouvait seule lui procurer le hâvre de tranquilité nécessaire à ses travaux, il est nerveux, jaloux, pressé par un obscur besoin de se faire souffrir. Sa main écrit des choses désagréables, que sa raison réprouve parce qu'elles sont injustes et fausses. A Paris, dans sa chambre d'hôtel, ce qui l'obsède, c'est la crainte de mourir tout seul. Et cette nervosité contraste avec les qualités de précision et de décision qui, en peu d'années, avaient lancé l'*Ancien Bourbonnais*.

Chaque fois qu'il entreprend quelques démarches pour intéresser les milieux cultivés de la capitale à son entreprise d'histoire et d'art, on le voit lucide, méthodique, parfaitement équilibré : ni les félicitations ni les concours inespérés ne parviennent à le griser. Mais à la veillée, dans une solitude pesante, lorsqu'il pense à sa jeune femme restée là-bas, son cœur se déchire. Il devient incohérent, excessif, incapable de maîtriser cette violence qui est le principal trait de son amour. Ce qu'il y a de morbide en son tempérament ressort de façon inquiétante. Certes, le mariage d'amour lui avait procuré l'atmosphère de calme indispensable à ses projets d'historien : il l'avait fixé, détendu, apaisé, mais incomplètement.

Cette avidité frénétique de sentir qui marque sa génération, se trouve d'ordinaire comblée par l'intimité conjugale. Que celle-ci lui manque, il n'est plus de sang-froid et subit de véritables hallucinations : « Mon cœur bat, ma tête s'exalte », écrit-il en songeant aux heures d'amour, peut-être sacrifiées à la poursuite d'une gloire incertaine. Telle ou telle de ses lettres n'est qu'une longue scène de jalousie qui part uniquement d'une hypothèse gratuite. Il avait la phobie des bals, tandis que la coquette Evelina les adorait. Brusquement, sans le moindre prétexte, le voilà hanté par cette idée fixe que, lui absent, elle a pu danser :

« J'eusse désiré t'entendre me dire : — Mon Achille, en ton absence, je n'ai pas voulu me présenter à d'autres, parée et jolie, ni leur tendre la main, ni me mêler à leur joie : hors de ta présence, il n'est point de fête pour moi [1]. »

Il exige une réponse immédiate pour rassurer son cœur « irritable et douloureux ».

« Écris-moi donc courrier par courrier ; calme mes inquiétudes folles ! dissipe cette pensée qui m'est pénible : ta personne exposée aux regards, mon absence tournée en plaisanterie.... N'est-ce pas ? tu n'as point dansé en mon absence avec les premiers venus, ni oublié, au son des contredanses, l'homme qui t'aime ! Oui, je t'aime au point d'être malheureux depuis huit jours, et de ne plus dormir, et de ne plus vivre, uniquement pour ce

1. Lettre inédite, du 11 mai 1834. (Collect. Ant. Robert.)

motif : ma femme aurait pu danser pendant que, moi, je pouvais mourir [1]. »

C'est un vertige, une folie ; son cœur le sent, sa raison le lui dit ; mais peut-on dominer et diriger ces vibrations incohérentes ?

« Pour n'être point dévoré par la fournaise d'un amour exclusif, écrit-il, il faut brûler soi-même. »

Ce feu dévorant le fait passer par toute la gamme des émotions.

« Je t'ai dit tout ce que le mauvais ange me soufflait. Pourtant mon bon ange m'avertit que c'est injuste et fou... Je veux trop de choses, hélas !... Tu es meilleure que moi qui demande tant. Dieu t'a envoyée pour compenser par ton équilibre le don fatal d'une âme passionnée. »

Au reçu de la réponse qui le tranquillisait, il avoue l'odieux de son attitude : « Tu as dû me trouver bien fou », écrit-il ; mais après cet aveu il tombe dans un autre délire :

« Il y a dans mon isolement quelque chose de solennel. Jamais je n'ai mieux senti combien je t'aime. Je jure que nulle autre femme, toi morte ou vivante ne sentira mon cœur battre contre le sien. Le jures-tu aussi, ma Nina ? Si je meurs, un autre trouvera-t-il tes bras ouverts ? Ne craindrais-tu pas, dans ton délire, de l'appeler Achille et de promettre d'être à lui à la vie et à la mort ? »

Cet amour despotique conserve, jusque dans l'absurde, un accent de sincérité poignante. Le jeune homme ne prétend point donner le change sur ces vertiges de sa vie sentimentale. Il maudit ce besoin de tout compliquer, ces imprudences, ces fièvres, d'où son bel amour pourrait sortir terni. Mais, en les maudissant, il continue de les subir. Du moins ne cherche-t-il jamais à se tromper lui-même sur la nature et les conséquences de cette frénésie morbide. La réalité, il le sait bien, se charge de punir ceux qui se donnent la comédie des attitudes avantageuses et des phrases sonores ; et nul amour sincère ne peut résister à de telles pratiques. Il connaît parfaitement les conditions réelles du bonheur.

1. Lettre inédite, du 11 mai 1834. (Collect. Ant. Robert.)

« J'ai souvent été injuste envers toi ; je t'ai fait supporter le poids des heures de malaise ; je t'ai froissée en laissant jaillir les pensées tumultueuses qui bouillonnent en moi ; j'ai déversé sur toi toute mon indignation contre les préjugés, les sots usages de notre monde. »

Mais tout cela n'était que paroles et gestes de surface : la seule réalité consolante, le seul bonheur c'est Nina :

« Souvenirs doux et poignants, faiblesses humaines et ravissements de l'âme, besoin de s'élever au ciel, humanité qui vous ramène à la terre, regret de ne pouvoir aimer mieux ! Crois-tu, mon amie, que bien des époux selon le monde s'inquiètent de semblables pensées ? Ils ne savent pas aimer. Ils végètent, attachés l'un à l'autre par la nécessité, heureux ou malheureux par hasard et résignés par habitude. Trois ans de vie commune n'ont pu affaiblir ma passion : je suis jaloux de tes regards et de tes pensées, parce que je voudrais garder pour toi toutes mes pensées et tous mes regards. ».

Dans cette lettre, sa nature sincère ne joue pas la comédie. Le romantisme d'Allier ne lui fait pas trouver dans ses faiblesses jalouses une révélation métaphysique ou religieuse, et sa démesure apparaît plus verbale que réelle. Le bon sens prévient tout excès fâcheux, et remet au point les situations fausses.

Entre temps, il a été reçu par Victor Hugo, qui s'est vivement intéressé à l'*Ancien Bourbonnais*, mais dont la liaison avec Juliete Drouet l'indigne et le stupéfie :

« Cette pauvre madame Hugo, que j'ai vue toujours belle et triste, ne se plaindrait pas si l'homme qu'elle semble aimer encore exigeait beaucoup d'elle pour lui donner beaucoup. Il s'est attaché à une femme de mauvaises mœurs, une actrice, prostituée chaque soir devant mille personnes. C'est que sa femme aux grands yeux veloutés ne paraît pas intelligente. Moi, j'ai trouvé un ange qui comprend mes pensées, s'intéresse à mes projets, un ange d'amour et de bonté... »

C'est ainsi qu'ont revécu sous nos yeux, par son journal intime et sa correspondance, les amours romantiques d'Achille Allier. Sa fougue impatiente, ses éclats, ses prostrations, durent mainte fois déconcerter la jeune femme au cœur paisible. Il apportait les tourments de la passion ; elle en atténuait la violence par son

équilibre. Il recherchait le paroxysme des sentiments, et sa tendance à créer des mondes chimériques l'eût conduit à gaspiller sa force créatrice : intelligente et discrète, elle sut l'amener à modérer certaines ardeurs, et le retenir au foyer par l'attrait de sa beauté. Sans cette présence, il eût promené d'idole en idole une vie manquée, cherché des excitations factices qui ne lui auraient procuré qu'impuissance d'esprit et sécheresse de cœur.

Achille Allier s'est refusé à se jouer à lui-même la comédie. Sincère jusqu'aux aveux les plus humiliants, il n'a jamais triché, en présentant comme une vocation sublime ce qui n'était qu'un signe de misère. Si les cinq dernières années de sa courte vie ont été remplies par un travail intense, c'est parce qu'il a su, non sans luttes, renoncer à des jeux dangereux et rentrer dans la vie réelle.

CHAPITRE VI

UN ÉTUDIANT DE 1830

Achille Allier condamné par sa famille à l'étude du droit. — Le Quartier Latin aux derniers temps de la Restauration. — Amis et compagnons du jeune étudiant pendant ses deux séjours à Paris : 1826-1829. — Enthousiasmes politiques et littéraires. — Les conséquences d'un échec : l'indolent s'impose une discipline. — La tutelle bourrue du baron Hennequin. — Promenades solitaires et projets d'avenir.

Les promenades sentimentales, les longues rêveries, les jeux charmants et cruels de l'amour, formaient autant d'occupations dangereuses pour la préparation d'une licence en droit. Commerçant aisé, M. Allier voulait faire de son fils un notable de petite ville, magistrat ou notaire. Pour notifier sa décision au jeune exalté, l'excellent homme, doutant de sa vertu persuasive, fit donner la garde en la personne du général Hennequin, son beau-frère. Le grognard était le héros de la famille : d'aspect rude et bougon, il parlait haut, s'emportait facilement, et donnait ses avis sur un ton de commandement. Son humeur peu endurante s'expliquait par les blessures reçues sur tous les champs de bataille de la Révolution et de l'Empire, mais elle cachait un cœur d'or. Il offrit de prendre à sa charge la majeure partie des frais de séjour à Paris, pendant qu'Achille, surveillé par lui, préparerait sa licence en droit.

Le père accepta volontiers ; on devine la grimace du fils qui n'était pas pressé. Il fallut s'incliner et même remercier le général d'une sollicitude ainsi marquée.

C'était en 1826. Notre jeune poète entra dans une étude montluçonnaise comme stagiaire ; après quelques mois d'initiation fantaisiste, arriva l'échéance redoutée. Son oncle, habitué depuis longtemps à l'obéissance passive, et psychologue sommaire, était sûrement le moins qualifié des mentors pour contenir une nature ivre de poésie. La souplesse, le sens des nuances, la curio-

sité intellectuelle, lui manquaient. Il avait traversé des villes d'art, d'un bout à l'autre de l'Europe, sans s'y intéresser. Les muses du romantisme élégiaque ne troublaient pas ses songes, et il ne comprenait exactement rien à l'effervescence de la jeunesse des écoles.

C'est pourquoi le premier séjour d'Allier à Paris fut sanctionné par un échec aux examens de droit, en 1828.

La jeunesse des écoles a toujours été fantasque et frondeuse, mais en ces années-là, elle explosait littéralement. Théophile Gautier, qui fut un des meneurs de jeu, a consacré une page célèbre de son *Histoire du Romantisme* au mouvement des lettres et des arts, pareil à celui de la Renaissance, qui transformait la société à une vitesse vertigineuse : « Tout germait ; tout bourdonnait ; tout éclatait à la fois... on était fou de lyrisme et d'art. » Il aurait pu ajouter qu'on n'était pas moins fou d'indépendance : les « Jeune France », dans leur vertige d'insubordination rêvaient de « mettre la planète à l'envers ».

Tapageurs, excentriques, fiers d'ahurir le bourgeois, ces jeunes gens ont le culte de la Liberté, vitupèrent les Ultras, la Congrégation, la Monarchie déclinante du vieux Charles X. Ils portent aux nues les « Immortels Principes », frondent l'autorité qui leur paraît bigote et tracassière, et n'ont pas assez de sarcasmes pour « la soumission plate et l'imbécile respect général » de leurs compatriotes à l'égard d'un pouvoir détesté. A leurs yeux, l'homme des temps modernes, ce n'est plus le conformiste en pantoufles, le classique bien sage soumis aux règles de Boileau, le contribuable respectueux du juge et du gendarme. « L'homme des temps modernes, c'est Manfred, c'est le Corsaire.... un être qui ne tient sa loi que de lui-même. »

Malgré son amour de la solitude et sa timidité maladive, Achille Allier se sentit tout de suite en communion d'idées avec cette jeunesse exaltée, avide autant que lui de sensations neuves, et qui, chaque jour, découvrait d'infaillibles méthodes politiques et sociales pour assurer le bonheur de l'univers. Il en parlait avec nostalgie quelques années plus tard : « Nous aussi, nous avons fait des théories, après avoir lu Rousseau et Jérémie Bentham, sous les ombrages du Luxembourg, à une table du café Procope, au coin du feu d'une chambre d'étudiant. Nous

organisions, nous pétrissions un monde, et nos âmes, comme d'une réalité, s'enivraient d'un grand nom : nous aimions la Liberté comme une maîtresse, pour elle-même [1]. »

De ces conversations enflammées il aimait l'atmosphère d'énergie, « la force débordante » gonflant les réformateurs juvéniles des lettres, des arts et de la société. Beau parleur lui-même, il éprouvait pour les tirades sonores et bien rugies « une admiration naïve » ; il proclamait tout comme un autre la sainteté de la passion, et se croyait le droit de parler par expérience des « orages du cœur » et des tourments d'amour qu'on bénit en les subissant. Mais, sérieux et réservé, il détestait l'allure débraillée de ces romantiques chevelus que Gavarni a pris sur le vif, et qui s'habillaient de façon ridicule en se croyant pittoresques et irrésistibles.

En cette année 1827, ses goûts, ses conversations avec des camarades « au cœur gonflé de force et débordant d'énergie », le portent vers la littérature et non vers le droit. Les citations de poètes français ou anglais qui reviennent fréquemment sous sa plume, montrent bien de quel côté vont ses préférences.

Aussi bien, de tels enthousiasmes s'accommodaient fort mal de la sécheresse prosaïque du code. A l'École de Droit il préférait les musées, les monuments du moyen âge, les rues pittoresques et odorantes du vieux Paris, que les démolisseurs n'avaient pas encore éventrées. Quand il ne pouvait « ni travailler ni penser », il sortait sans but précis, le plus souvent seul, traversait comme en songe le tumulte des vivants, pour s'entretenir avec les morts, ou bien passait des heures, sur le parvis d'une église gothique, à écouter « les pierres parlantes du passé ». Déjà l'histoire et l'archéologie l'attirent puissamment. Plus encore que les strophes chantantes, plus que le sortilège des subtiles cadences, il aime ce colloque mystérieux de l'historien avec les ombres des morts illustres ou anonymes, dont Augustin Thierry vient de donner le récit. Et ce détail, corroboré par beaucoup d'autres, prouve que le trait essentiel de sa physionomie intellectuelle, c'est l'imagination créatrice, non celle qui s'épanche en ondes lyriques, en visions d'épopée, mais celle qui s'incline avec prédi-

1. Manuscr. inéd. d'Ach. Allier (Coll. Ant. Robert).

lection sur les parchemins froissés ou déchirés pour en faire surgir, en relief et colorés, les hommes d'autrefois.

Pendant ses deux séjours à Paris Achille Allier goûte médiocrement le plaisir de vexer le bourgeois, de casser la vaisselle ou de danser comme un polichinelle détraqué. Certes, aux heures de grande liesse, il tiendra volontiers son rôle dans une manifestation bruyante ; mais les plaisirs faciles de ses camarades, leurs farces de malandrins en belle humeur, leurs réunions dans une atmosphère de tabac et de chansons, ne l'attirent pas du tout. Sa vie se déroule dans une espèce de rêve supérieur, où la poésie, l'histoire et l'art jettent un manteau somptueux sur les difficultés matérielles que la parcimonie de son oncle lui impose, surtout aux fins de mois.

Le général ignorait la pruderie, mais trop d'inquiétantes légendes couraient sur le Quartier Latin pour qu'il fût tranquille avec cette responsabilité. Il était venu attendre le jeune provincial à la cour des messageries et l'avait conduit dans une de ces pensions réservées depuis le moyen âge à la gent escholière. Entre les lignes de leur correspondance on devine les recommandations brèves mais bien senties qu'il dut faire à son neveu. Sa libre vie de soldat l'avait prédisposé à s'inquiéter médiocrement si le jeune homme, sa première inscription prise, cherchait une compagne temporaire de ses plaisirs et de ses peines. Il ne songeait pas non plus à se formaliser de le voir adopter cette mise pittoresque et débraillée qui faisait chavirer bien des cœurs : longs cheveux, chapeau large, ample cravate de soie noire étalée sur la chemise bouffante. Si l'on en croit une amusante étude de l'époque : *Les Français peints par eux-mêmes*, tel était le signalement de l'étudiant en droit : « Il crée une mode tout exprès pour lui ; il laisse volontiers croître ses cheveux et sa barbe, quand il en a, pour ne pas ressembler à un épicier. » Le général acceptait ces singularités, et même les licences dont la morale s'offusque ; mais il exigeait des études sérieuses, l'assiduité aux cours, des examens honorables. Achille ne devait pas oublier, même pour les plaisirs de son âge, l'avenir de respectabilité bourgeoise que sa famille ambitionnait pour lui. Il promit d'être un « piocheur », d'oublier à la porte de l'École songes creux et fantaisies d'artiste, de pâlir sur son Dalloz : un oncle, vieux soldat rhumatisant, est facile à berner.

Entre ses camarades il ne mit pas longtemps à choisir ses intimes : des jeunes gens qui goûtaient comme lui le plaisir de la conversation et préféraient aux scies d'école une discussion nuancée, délicate et bien conduite. Ses lettres à sa famille et son journal nous les montrent épris de liberté, mêlés aux luttes politiques, brûlantes en ces dernières années de la Restauration. Sincères, généreux dans leurs rêves, ardents à toutes les belles curiosités, passionnés pour la controverse, aimant d'instinct et célébrant toute gloire neuve, ils prétendaient renouveler la philosophie, créer l'histoire, rendre à la poésie cette splendeur dorée qu'elle avait eue à l'aube de la Renaissance, élargir l'horizon des lettres et des arts. Dans les papiers d'Achille Allier, à travers les fruits de lecture, les réflexions, les projets, sans cesse on perçoit ces échos printaniers d'un siècle qui s'imaginait redresser, rajeunir, agrandir toutes choses. Il se félicite d'assister aux débuts d'une civilisation puissante, qui va liquider le passé en donnant aux problèmes sociaux des solutions définitives. Libéral, il est antibourbonien et reproche à la monarchie de ligoter la jeunesse dans une législation étroite qui recule jusqu'à la quarantaine l'âge de l'éligibilité politique.

En peu de mois, le provincial timide est sorti de sa chrysalide. L'air de Paris l'imprègne et lui donne une aisance intellectuelle qui le surprend. Dans la cohue très mêlée où sa vie se déroule, il va et vient, aborde l'un ou l'autre, recherche la discussion, qui lui permet de vérifier ses idées :

« Quelle inépuisable source d'idées que la conversation ! Comme elles jaillissent du choc inattendu d'opinions contraires ! Quel degré de clarté, de précision, la dispute nous force à lui donner quand elle se développe sous toutes ses faces ! J'ai besoin d'être mis sur la voie ; ensuite mon imagination fait le reste, active, toujours prompte à examiner, à comparer les rapports, au point que souvent ses éclats imprévus peuvent passer pour des calculs de raisonnement [1]. »

Ailleurs, il revient à plaisir sur cet éloge de la conversation, surtout de celle qui se déroule entre amis, dans l'intimité. Il note les routes inattendues qu'on y trouve « ouvrant à l'obser-

1. *Ill. et Réal.*, p. 187.

vation une carrière nouvelle et hâtant la découverte de la vérité », la nécessité qui s'impose de choisir entre plusieurs idées « celle qui doit aller directement au but et en attirer d'autres ». La conversation développe une personnalité qui se cherche et met en relief aux yeux de l'observateur les qualités de bon sens et d'imagination qui cherchent un terrain d'essai. Évidemment, soutenir une conversation originale est un don qui n'est réservé qu'à une élite, « et ceux qui le possèdent ne sont ni les mieux aimés ni les plus compris ». Dans la société de notre temps, ajoute-t-il, « l'individu s'efface, les nuances de caractère se fondent, et l'on tient à l'écart tout homme dont l'esprit tranche sur cette grisaille. Quant aux femmes, plus leur esprit se montre, moins il vaut. Il a cela de commun chez elles, avec l'amour : toutes leurs actions semblent destinées à la vie intérieure, tout leur charme est dans le mystère, la pudeur, le silence. Et c'est justement de ce but que leur position dans la société les détourne sans cesse : elles jouent les premiers rôles en poupées habillées et parées [1]. »

Ces lignes sont d'un esprit fin et délicat qui dut souvent trouver peu d'écho dans les cercles mondains auxquels il s'adressait avec une impétuosité maladroite et naïve. La chaleur qu'il mettait dans ses interventions faisait sourire les sceptiques, mais ses intimes étaient séduits par sa verve abondante, par la richesse et la soudaineté de ses vues, l'agilité de cette escrime intellectuelle à laquelle il prenait un plaisir visible. Littérature, histoire, art, luttes politiques, tout lui était sujet de conversation. « Sa flamme intense nous fascinait », avouera plus tard Louis Batissier qui fut un de ses continuateurs. Une sorte d'austérité réfléchie faisait contraste avec ses traits mobiles et charmants de prince romantique. Rien du rhéteur. Dès cette époque et malgré les répétitions, les incidences, les déclamations, tout ce qu'il écrit porte la marque d'une distinction particulière, et laisse voir une vie intérieure frémissante, avec ses espoirs et ses déceptions, ses aspirations et ses chutes. Il cherche avidement toutes les occasions de s'instruire, questionnant volontiers, persuadé qu'on s'instruit davantage avec les hommes qu'avec les livres. Il ne se croit jamais arrivé au terme où l'on n'a plus besoin

1. *Ill. et Réal.*, p. 201 et notes inédites.

d'approfondir pour soi, et où l'on s'estime capable d'enseigner les autres.

Singulière contradiction : Cet indécis qui se pose sans cesse des cas de conscience, ce velléitaire qui se reproche amèrement de n'agir jamais, commence à croire qu'il aura une mission et ne doute pas des forces avec lesquelles il la remplira. Je n'en veux pour preuve qu'un article du *Globe*, dont il a relevé l'essentiel avec quelques brefs commentaires. Cet article est de Jouffroy qui fut, vers 1825, le maître de vie intérieure le plus écouté de cette génération dont il célébrait l'avènement en termes quasi-lyriques :

« Une génération nouvelle s'élève, qui a pris naissance au sein du scepticisme..., et déjà ces enfants ont dépassé leurs pères et senti le vide de leurs doctrines. Une foi nouvelle s'est fait pressentir en eux ; ils s'attachent à cette perspective ravissante, avec enthousiasme, avec conviction, avec résolution. Supérieurs à tout ce qui les entoure, ils ne sauraient être dominés ni par le fanatisme renaissant, ni par l'égoïsme sans croyance qui couvre la société. Ils ont le sentiment de leur mission et l'intelligence de leur époque ; ils comprennent ce que leurs pères n'ont pas compris et ce que leurs tyrans corrompus n'entendent pas ; ils savent ce qu'est une révolution, et ils le savent parce qu'ils sont venus à propos[1]. »

Ce cri de triomphe anticipé contraste avec l'art en demi-teinte de Jouffroy ; on peut sourire, à présent, des revendications présomptueuses qu'il énonce avec la plus tranchante certitude, mais il faut reconnaître que cette jeunesse, dont il était comme le directeur spirituel, formait une élite tranchant sur le fond en grisaille du voltairianisme, avec une inspiration plus haute, plus large et plus pure. Et puis, le souffle de liberté qui parcourait la France après le despotisme étouffant de l'Empire, frappait en plein visage la jeunesse et ne lui laissait pas le temps de somnoler. Achille Allier respire avec délices cet air de liberté et se promet d'apprendre à devenir citoyen. Il veut être un de ceux qui remettront à leur rang les vertus publiques, dédaignées et

1. Ce passage a été relevé dans le cahier qui porte en tête : *Fruits de lecture*, où se trouvent rassemblés les sujets et les textes les plus divers. Allier se borne à indiquer comme référence *Le Globe*, sans préciser le numéro ni la date du journal.

méconnues par ses aînés sous prétexte qu'elles ont mal tenu leurs promesses. C'est ce que Charles de Rémusat, dans le même temps, donne pour mot d'ordre à ses cadets : « la Révolution à continuer » quand il eût été plus politique et plus sage de dire : « la Révolution à clore ». C'est ce que Victor Hugo, en pleine gloire et de plus en plus acquis aux idées libérales, propose comme but au Romantisme, en réclamant que la liberté dans la société ait pour complément la liberté dans l'art.

Tous ces souffles grisants enveloppent à la fois le jeune provincial débarqué la veille à Paris. La formation reçue, non sans résistance, au collège de sa ville natale, s'effondre d'un seul coup devant ces nouveautés dont il est ébloui. Les « moins de vingt ans » — c'est alors la génération des Gautier, des Musset — ceux qu'on nomme les *Jeune France*, se passionnent pour les idées et pour la gloire neuve de leurs aînés. Ils sont, dit Gautier, de ces esprits

> Qui s'enivrent de vers comme d'autres de vin,
> Et qui ne trouvent pas que l'art soit creux et vain.

Cette fièvre et cette foi créaient un état d'âme peu propice aux études. D'autre part, la surveillance du général ne pouvait être bien effective. Il assurait à son neveu le vivre et le couvert dans une pension relativement confortable : la chambre ne ressemblait en rien aux tristes mansardes, meublées d'un mauvais lit, d'une table en bois blanc et de quelques chaises où logeaient les moins fortunés. Monter cinq ou six étages, contempler par la croisée ouverte un paysage de toits et de cheminées, réduire ses repas à quelques sous, n'est pas une perspective quotidienne réjouissante. A la chanson populaire de Béranger : « Dans un grenier qu'on est bien, à vingt ans ! », Théophile Gautier faisait cette réponse mélancolique :

> Une mansarde est toujours triste ;
> Le grenier n'est beau qu'en chansons.

Allier était donc un privilégié ; il n'avait pas le souci opprimant du pain quotidien, quoique les mensualités allouées par son oncle fussent modiques. Mais livré, comme il dit, « à l'ennui d'une

science ingrate », « ayant pour horizon un code étalé sur une table », il n'eut bientôt qu'un désir : s'en évader, flâner et muser par les rues de la capitale, contempler les teintes somptueuses des soleils couchants, rêver toute une après-midi de dimanche à la campagne, heureux de se sentir seul et de retrouver, en marchant au hasard, ses impressions bourbonnaises. Aussi, les mois d'étude, en définitive, lui parurent-ils courts ; mais sa préparation juridique en souffrait, et le premier examen fut lamentable.

Tout d'abord le général n'en sut rien : son neveu le berna comme un tuteur de comédie. Mais la supercherie ne pouvait se prolonger longtemps. On trouve dans la correspondance du jeune homme une lettre mutilée qui avoue l'échec et plaide les circonstances atténuantes. Le vaudeville faillit se terminer en drame. La grosse voix tonna comme aux jours de bataille, pour signifier au coupable des sanctions sans appel : plus de chambre au Quartier Latin désormais, plus de pension, plus de frais d'inscription à la charge de l'oncle qui se désintéressait de l'avenir d'un tel écervelé. Celui-ci se débrouillerait tout seul, et n'avait plus qu'à prendre la première diligence pour le Bourbonnais.

Penaud et dégrisé, l'étudiant partit et fut accueilli fraîchement par les siens. Les tirades pathétiques entrèrent alors en jeu : sans rire, il se proclama incompris : on ne lui a jamais permis d'exposer les besoins de son âme ; on n'a jamais soupçonné ses aspirations, et il n'a pu trouver de confident ou d'ami dans sa famille. Ces déclamations étaient trop intéressées pour toucher un père furieux, et qui n'admettait pas certains enfantillages frisant l'indélicatesse. L'été et l'automne de 1827 se traînèrent pénibles, dans une atmosphère de reproches coupée de longs silences. Timide et fier, Achille renonçait à plaider une cause perdue. Il reconnaissait tous ses torts, mais se cabrait devant certaines violences de langage, et son indécision naturelle l'enfonçait dans une impasse. Pourtant, un jour, il prit son courage à deux mains, refoula son orgueil, et supplia le général Hennequin de lui pardonner.

La lettre est longue, émouvante et habile : elle fait ressortir la bonté du père qui parle peu, mais dont les paroles sont accablantes pour le coupable, le larmes refoulées de la mère, qui

se tait, impuissante. Elle décrit les illusions d'une âme peu habituée à se cantonner dans la froide réalité : « Je suivais ma fantaisie et non pas le bon sens. » La dure réalité l'a obligé à reconnaître ses erreurs et à prendre des résolutions :

« Ou je ne serai rien du tout, ou je serai quelqu'un. Si je me résous à vivre, ce ne sera ni pour être nul, ni pour être médiocre. Mon imagination est trop vive, mon cœur trop ambitieux pour que je rêve la médiocrité. Si ce rêve doit mal finir, je ne traînerai point une existence obscure, car je ne saurais vivre tourmenté par l'idée de ce que j'aurais pu faire : alors, il faudra bien qu'on m'apprécie. »

Et il termine par le genre de raisonnement qui pouvait le plus toucher son oncle :

« Tu as raison ; mais mon cœur à moi, s'il se reproche le passé, se sent fort pour l'avenir. Évidemment, je ne veux pas t'engager à le croire, cela ne servirait de rien. Je te conserve entière ma reconnaissance, en me rappelant ce que tu as fait pour moi... Je serai fier un jour de pouvoir réclamer ton estime et te détromper en me montrant tel que je suis, après avoir consolé mes parents [1]. »

Le baron Hennequin ne fut point sans grandeur d'âme, mais il mit plusieurs mois à se laisser fléchir. Vieux soldat aux idées simples, il s'adaptait fort mal à une époque qui lui paraissait bavarde et vaine. Le jeune Achille put donc se morfondre à loisir et mettre au point ses résolutions. Traversée de réflexions amères et de remords, cette attente fut un bien, car la crise sentimentale qui bouleversait le malheureux garçon l'obligea sérieusement à préparer son avenir. Mme Deshays refusait de lui donner Evelina tant qu'il n'aurait aucune situation ; et, pour mériter sa petite fée, notre amoureux était prêt à tous les héroïsmes. Quand son oncle, oubliant le passé, lui fit signe de rentrer à Paris, c'en était fait pour toujours de l'insouciance et de l'étourderie qui avaient provoqué le conflit.

En plus de sa correspondance, incomplète et souvent tronquée, le journal intime qui s'achève avec le printemps de 1829, nous renseigne sur ces derniers mois d'études. Le général s'est adouci ;

1. Lettre du 3 novembre 1837. Correspond. inédite (Coll. Ant. Robert).

parfois même il est aimable quand ses rhumatismes ne le taquinent pas trop ; mais il rogne les subsides, comme l'indique une lettre pittoresque d'Achille à sa sœur Jeannie :

« Je dîne tous les dimanches avec mon oncle, et souvent les jeudis. Avant-hier, j'ai passé la journée avec lui. Il avait reçu vingt francs pour me les remettre, mais voulant que je continue à n'avoir jamais d'argent de poche, le cher homme a décidé sans réplique, de les employer lui-même à ma toilette. Aussi les vingt francs vont-ils se transformer en chapeaux et chaussures [1]. »

Naturellement, la plupart des lettres à la famille se terminent par un appel de fonds, précédé de motifs ingénieux sinon vraisemblables. Mais il travaille : « J'ai passé un examen. Ce mot me rappelle à mon but : je suis ici pour apprendre le droit. On nous dit : étudiez les lois, comme on dirait : mangez de ce ragoût, sans savoir si nous l'aimons, si nous pouvons le digérer, et si nous avons faim. Nous quittons nos parents pour aller au loin ; mais s'occupe-t-on de nous ? [2] »

Cette dernière remarque lui tient à cœur, et se trouve non seulement dans son journal qui la reprend et la développe, mais encore dans une de ces notes, mêlées de figurines et d'esquisses à la plume, qu'il recueillait sur des cahiers ou des feuilles détachées, quand il voulait fixer une pensée originale, une émotion profonde : « On veut nous tenir en laisse ; on étouffe inconsciemment peut-être des idées neuves, des aspirations neuves qui, encouragées, pourraient être une source de beautés... Comme s'il était possible d'obliger une génération à mettre exactement ses pas dans les traces de ses aînés ! L'étonnant, c'est qu'il y ait encore des piocheurs, malgré cette inintelligence des parents quant aux besoins de leurs fils [3]. »

Au point de vue matériel, il n'est pas à plaindre :

« Je me trouve très bien du logement et de la nourriture de mon hôtel. Ma chambre est des plus agréables. De ma croisée, je vois le vaste jardin botanique de l'École de Médecine, les longs bâtiments style italien du Collège Saint-Louis, dans le lointain

1. Lettre inédite à sa sœur.
2. Lettre inédite à ses parents.
3. Notes et fruits de lectures : fragments inédits.

les tours sombres de Notre-Dame avec leur drapeau blanc et, de l'autre côté, la coupole du Panthéon avec sa croix dorée. Mais ce qui m'enchante le plus ce sont les grands arbres devant ma fenêtre : ils seront dans peu de temps vert tendre, et peuplés de milliers d'oiseaux heureux de chanter le printemps [1]. »

La plupart de ses camarades auraient envié ce luxe, en le comparant à leur campement misérable.

Quoi qu'il en soit, cet indolent travaille et, pour la première fois, s'impose une discipline. Mais ce serait une erreur de le croire transformé d'un coup en cette sorte de bénédictin laïque des dernières années (1831-1836), dont la puissance de labeur devait étonner ses amis eux-mêmes. Il ne dédaigne pas les occasions de plaisir : bals de société, réceptions bourgeoises, réunions bruyantes d'étudiants. On s'est vite aperçu qu'il avait un gentil talent de violoniste ; quelques familles auxquelles il a été présenté l'invitent fréquemment ; des camarades l'ont introduit dans les salons littéraires, et il ne peut se dispenser de certaines obligations mondaines. L'air emprunté du jeune provincial n'a pas tenu longtemps, et son amour-propre enregistre, satisfait, quelques succès flatteurs :

« Je suis invité à plus de dix bals d'ici la fin du Carnaval. Mon oncle est très content de me voir ainsi lancé ; il m'a même complimenté sur ma galanterie, ironiquement, je pense, car les sociétés de Paris me plaisent trop peu pour m'attirer sur cette pente... Notre orchestre est tellement cité que le bal du 4 février n'a été organisé que pour entendre notre musique [2]. »

La parade mondaine lui plaît médiocrement : au luxe bourgeois solidement banal, à tout ce qu'on trouve de conventionnel dans l'atmosphère des salons, aux thés des réceptions comme il faut, il préfère encore les assemblées d'étudiants autour d'un bol de punch. Là, du moins, dans une bienheureuse détente, la jeunesse s'épanouit, avec sa confiance invincible dans la vie, oubliant pour quelques heures les exigences de la raison et de la réalité quotidienne.

Plus réservé que la majorité de ses camarades, notre étudiant

1. Lettre inédite à ses parents.
2. Lettre inédite à sa sœur, 1829.

ne boudait pas néanmoins leurs plaisirs. On le remarque au ton de son journal qui s'est modifié, à l'entrain de sa correspondance, pleine d'amusants détails, d'anecdotes bien enlevées, de portraits saisis sur le vif et toujours plaisants, bien que les originaux n'aient laissé aucune trace. Tout l'intéresse et l'attire à la fois. D'une plume alerte, malicieuse, bondissante, il écrit pour les siens une chronique littéraire et politique de la capitale : « Cette surabondance d'énergie, cet effondrement des vieilles croyances, cet individualisme qui étincelle dans les opinions, nous préparent de grandes choses en littérature et en politique[1]. » Il demande aux très vieilles maisons de lui retracer les scènes d'amour et de haine qu'elles ont abritées ; son imagination s'efforce à retrouver, derrière ces cloisons et ces murs qui ont vu le passé, les traces d'existences finies. Les expositions d'art le retiennent de longues heures ; puis au retour, quand le soir tombe, il s'attarde sur le parapet d'un pont, afin d'y contempler la pourpre et l'or d'un coucher de soleil romantique. Les dimanches surtout, pendant la belle saison, il fuit, dès le matin, à Bagnolet, à Montmorency, à Belleville, tantôt seul, tantôt avec un ami, car il aime deviser en marchant :

« Je suis allé à ce bal champêtre qu'on nomme *La Chaumière*. A l'entrée j'éprouvai un moment de vrai plaisir à passer sous une arcade de lianes grimpantes : partout, le parfum pénétrant des fleurs ; partout, des plates-bandes ornées de rosiers, de géraniums éclatants, avec des nuances habilement groupées sur un fond vert de gazon, pour le plaisir des yeux. Devant moi le jardin aux allées sinueuses, avec ses arbres agités imperceptiblement par la brise du soir, ses orangers en fleurs, ses grappes d'acacias au parfum lourd, offrait un refuge accueillant. La vie des grandes villes crée un besoin profond de voir les champs, de s'échapper le dimanche, pour aller respirer loin du bruit.

« C'était encore de bonne heure, et l'on arrivait de partout : femmes élégantes, robes de soie, écharpes de gaze et chapeaux à fleurs, plumes ondoyantes et rubans qui flottent. Les groupes paraissaient et disparaissaient ; des petits enfants jouaient sur le sable. Je respirais comme un air plus pur ; en même temps, je

1. Lettre inédite à sa sœur, 1829.

me sentais une âme nostalgique, car j'étais seul. Je suivais du regard ceux qui pressaient le bras d'une femme, et leur bonheur était presque le mien [1]. »

Les éclats de voix de cette jeunesse en liberté ne troublent pas le promeneur solitaire. Un sourire détend ses traits lorsque, sous les ombrages de la forêt complice, il rencontre des couples joyeux, et il se surprend à fredonner lui aussi l'air à la mode, qu'une voix chaude, coupée d'éclats de rire, détaille après le déjeuner champêtre au bord de l'eau.

Assis le soir sous la tonnelle,
Nous boirons encore ce vin clair,
Où ta chanson mouillait son aile
Avant de s'envoler dans l'air.

Au crépuscule, il prolonge volontiers sa rêverie, quand les derniers groupes ont disparu, et revient fatigué mais content, lorsqu'il fait nuit.

« Un sentiment indéfinissable me pénètre, fait d'émotion, de calme, de tristesse voluptueuse.

« Tout s'éteint, tout s'efface, tout meurt.

« C'est l'heure des regrets, du doute, où l'on sent que la vie, comme la lumière du soir, s'échappe insensiblement. Il faudrait avoir un cœur inaccessible à toute émotion pour ne pas céder à cette mélancolie douce, qui fait marcher plus lentement et baisser la voix, comme si l'on craignait de troubler la nature qui s'endort.

« Au crépuscule nous avons traversé les Barrières : les guinguettes commençaient à se remplir, et des lumières s'allumaient de tous côtés. Les sons aigres d'un violon nous attirèrent vers un petit jardin planté d'acacias rabougris. Une noce de gens du peuple y dansait avec une gaîté bruyante. Nous nous approchâmes dans la demi-obscurité et, appuyés contre la palissade, nous pûmes observer une de ces scènes populaires où l'on trouve tant d'originale variété [2]. »

Ainsi le journal et la correspondance d'Achille Allier nous

1. *Ill. et Réal.*, p. 218.
2. *Ill. et Réal.*, p. 245.

aident à mieux connaître cette jeunesse romantique de 1830, dont M. Maigron a dit très justement qu'elle « se grisa de rêve, faute de pouvoir se rassasier d'action ». L'intérêt de ces confidences est que leur auteur apparaît comme un de la foule, et non comme une vedette étudiant ses poses pour la postérité. C'est au besoin constant de voir clair en son âme que nous devons ces analyses minutieuses où défilent les thèmes du Romantisme, avec ses aspirations généreuses, ses chimères, son culte effréné de la Liberté. Si modeste qu'elle soit, cette déposition d'un témoin qui n'enjolive rien méritait d'être rapportée.

Avec l'été de 1829 s'achève la vie d'étudiant d'Achille Allier. Le 25 juin il écrit à son père :

« Je viens de passer mon quatrième examen avec trois boules blanches et une rouge... Ma thèse absorbera le peu de jours qui me restent : elle est pour la première quinzaine d'août...

« Je pense beaucoup à ce que je ferai l'an prochain. J'ai vécu avec des avocats, fréquenté les tribunaux et les conférences, et j'en sors convaincu que la profession d'avocat s'accordera mieux que toute autre avec mes goûts et mes idées. En cela je me range aux conseils du plus raisonnable des amis. Il m'a fait sentir combien l'état de notaire exige d'ordre, de souci des détails, quelle responsabilité peut entraîner un oubli, un délai, combien cette profession sédentaire, presque machinale, toute en formules, est peu compatible avec mon caractère. Il m'engage à choisir le barreau comme la profession qui présente pour moi le plus de chances de succès. L'activité des affaires, le mouvement de l'audience, les stimulations de l'amour-propre, la présence du public seront autant de moyens pour corriger mon apathie naturelle.

« Je vais donc travailler pour le barreau, mais j'éprouve un découragement à la pensée de quitter Paris, centre de toutes les ressources intellectuelles, où se heurtent tant de thèses politiques et sociales, dont les controverses ne laissent parvenir en province qu'un écho affaibli. On ne peut se former que là. Maintenant seulement, je mesure mon retard sur ma génération, qui comprend les exigences de l'avenir et marche vers le but sans sourciller.

« Encore incapable de me suffire et d'agir par moi-même, il

faut que j'apprenne à ne point heurter les autres et que je m'assouplisse pour n'être pas repoussé. Il faut que je comprenne la valeur et l'emploi de l'argent, toutes choses que j'ignore à cause de la prévoyance excessive où votre amour vous a portés et de l'état de tutelle où vous m'avez maintenu à Paris... Cette vie d'étudiant avec ses gênes passagères, ses labeurs, ses plaisirs, donne la virilité sans laquelle il n'est pas de caractère. Une grande partie des défauts que tu m'as reprochés justement, quoique avec un peu de sévérité, dans ta dernière lettre, viennent de l'éducation trop féminine que j'ai reçue. La plupart de mes fautes sont d'inexpérience, et ceux qui me connaissent jugent mon naturel plutôt faible que mauvais [1]. »

C'est la première fois qu'il envisage une carrière précise. Encore faut-il ajouter que certaines réticences, quelques allusions discrètes à la gloire des lettres, font deviner une arrière-pensée. Cet artiste merveilleusement sensible ne saurait consacrer sa vie à la chicane et la restreindre aux horizons bornés d'un cabinet d'affaires. Mais la nécessité de se faire une situation pour épouser Nina, le talonne et lui dicte en quelques semaines une thèse sur les *Servitudes*, dont il n'est pas médiocrement fier. La séparation, l'attente inquiète où l'espoir alterne avec la crainte n'ont fait qu'aviver son amour.

Il y pense sans cesse :

« Cette petite Nina devra bien se décider à m'adorer ou à me haïr : je ne veux pas de milieu. Si elle ne se décide pas franchement cette année, tout espoir sera perdu. La simple amitié d'une petite fille de seize ans serait, pour l'avenir, une faible garantie : qu'une occasion survienne, une rencontre, un caprice, et l'amitié sera vite oubliée. Or, moi, je l'aime éperdument [2]. »

Bien qu'il accomplît les actes quotidiens de sa vie d'étudiant dans une sorte d'inconscience, il avait le pressentiment d'une transformation profonde et toute proche, qui lui permettrait

1. Lettre inédite du 25 juin 1829. — On y relève quelques curieux détails, comme celui-ci concernant le général Hennequin : « Je ne peux rien dire à mon oncle sans qu'il interprète mes paroles comme une demande d'argent. Il me donne strictement 5 francs par mois ; or, j'ai 2 francs de blanchissage, 5 francs d'abonnement au cabinet littéraire, 1 franc pour le service de la bonne d'hôtel. Cette semaine, il n'a même pas voulu me remettre les 3 francs que je devais à l'huissier pour ma robe. »

2. Lettre à son beau-frère Hippolyte Sartin, du 9 juin 1829.

de réaliser ses rêves artistiques. Il arrivait à ce tournant de chaque existence, où s'offre à l'homme la chance unique de réaliser son plus secret désir : ce serait pour lui le bonheur au foyer précédant la notoriété littéraire. A de tels moments, comme en un éclair, on voit les décisions irrévocables, les possibilités d'échec, les certitudes de succès. En amour, il avait expérimenté son pouvoir de séduction : persuasif, sympathique, respectueux sans cesser d'être tendre et pressant, il gagnait à être connu, et on le recherchait pour l'agrément de sa conversation, l'originalité de son esprit, les qualités de son cœur. A mesure qu'Evelina comprenait tout cela, le goût qu'elle avait pour lui — un peu hésitant au début — ne pouvait que devenir un sentiment plus durable. Pour lui, concentrant sur une exquise créature son désir de vivre et d'aimer, il allait trouver dans cet amour les inspirations qui mettent un talent à l'écart et au-dessus de la foule. Lorsque des yeux aimés sourient à la grâce d'un paysage, à la beauté d'une œuvre d'art, lorsqu'une oreille attentive se laisse bercer par le rythme chantant d'une page fraîche écrite, et qu'une main se pose sur la vôtre pour exprimer, mieux que par des paroles, l'émoi que vous venez de susciter, alors il n'est plus rien qu'on ne puisse entreprendre et réussir. C'est le fruit d'or des Hespérides que l'artiste a cueilli et qu'il présente à l'émerveillement des hommes.

Enfin, le 30 août 1829, un billet triomphal annonçait le succès attendu : « Je vais vous revenir sans reproche ; je suis reçu, bien reçu [1]. »

Mais l'espoir des parents devait être déçu ! irrésistiblement sa vocation poussait leur fils vers l'histoire.

1. Lettre à ses parents, du 30 août 1829.

CHAPITRE VII

UNE VOCATION D'HISTORIEN

La croisée des chemins : notaire ou homme de lettres ? — Comment il prit conscience de sa vocation d'historien. — L'influence de Chateaubriand. — Promenades archéologiques à travers Paris. — Éloge du moyen âge. — Premier essai littéraire : *Esquisses Bourbonnaises* (1831). *L'Album de l'Allier* (1831). — *Les pierres parlantes du passé.* — Études politiques et sociales : éducation des citoyens et apprentissage de la liberté. — Le fils d'un soldat de l'an II parle comme un réactionnaire. — Achille Allier à Bourbon-l'Archambault. — Premières recherches sur la Maison de Bourbon.

En cet été de 1829, le jeune licencié en droit se trouve à la croisée des chemins. Il a 22 ans, et un attrait irrésistible l'emporte vers la littérature et l'art. Mais une opposition redoutable à ses projets vient de deux côtés à la fois et le trouble profondément. Plus que jamais il est épris de Nina : c'est pour la conquérir qu'il a fait son droit, et Mme Deshays, courtoise, mais inflexible, exige qu'avant toute démarche officielle, le prétendant soit établi. Sa famille, d'autre part, persiste à l'engager dans une carrière d'homme de loi. Bon gre mal gré, il faut remettre à des temps plus favorables les projets littéraires et, pour se rapprocher d'Evelina, l'acquisition d'une étude de notaire à Bourbon-l'Archambault lui semble un moindre mal.

Sa correspondance relate avec force détails pittoresques les tractations du jeune impatient, — ou plutôt de sa famille — avec Me Dubost, qui ne semble pas pressé et tient la dragée haute, spéculant sur l'inexpérience en affaires d'un interlocuteur pressé d'aboutir. Il y a dans ces lettres des éléments de comédie charmante : le jeune premier, fougueux et maladroit, qui intervient à contretemps et compromet ses chances en les voulant forcer ; l'ingénue, déjà coquette et malicieuse, qui se plaît aux jeux décevants de l'amour ; la matrone autoritaire, dressée d'instinct contre le prétendant qui lui prendra sa fille

unique, et multipliant objections, épreuves et pièges, dans l'espoir secret de le lasser. Un peu en retrait, on devine l'homme de loi retors, qui spécule sur l'ardeur impatiente d'un amoureux et multiplie les procédés dilatoires, pendant que les conseillers de la partie adverse, également rusés, s'efforcent de lui faire abattre son jeu.

Les pourparlers durèrent près d'un an et n'aboutirent à rien, à la grande satisfaction du jeune homme, qui se voyait mal notaire de petite ville, cheminant parmi les intrigues obscures, les potins, les drames de famille, avec la certitude qu'il n'aurait jamais l'habileté manœuvrière des hommes de loi tirant parti, sans remords, des sottises et faiblesses humaines.

Sa famille eut la sagesse de ne pas insister. Le général Hennequin était loin, cloué sur un fauteuil, au coin du feu, par d'anciennes blessures. M. Allier, chimérique et faible, ignorait l'art de prendre une décision et d'imposer sa volonté : la candeur avec laquelle il étalait ses sincérités successives et contradictoires le privait de toute autorité domestique. C'est pourquoi, de retour à Montluçon, dans l'été de 1829, Achille Allier put se livrer sans réserve à son démon familier. Et, comme un bonheur n'arrive jamais seul, la sévère M^me^ Deshays finit par consentir à l'union projetée. C'en était fait ; le jeune homme serait uniquement artiste et homme de lettres.

Nous avons étudié les souvenirs de sa vingtième année, auxquels il voulait donner le titre expressif d'*Illusions et Réalités*. On y retrouve tout le Romantisme élégiaque de la Restauration : rêves chantants de jeunesse, ennui des jours moroses, élans d'amour, blessures du cœur, chimères, projets d'avenir, avec une fraîcheur d'images, une pénétration psychologique, une variété de connaissances qui retiennent l'attention.

Il reste maintenant à grouper les renseignements offerts par une foule de pages inédites, sur sa formation intellectuelle, ses goûts d'érudition et d'art, et sur le désintéressement qui lui fit sacrifier sa fortune à la réalisation de ses vastes projets. On y voit un historien poète prendre conscience de sa vocation, parcourir le sol natal, interroger sans lassitude les reliques du passe. Son crayon et sa plume, travaillant de concert, relèvent les monuments qui croûlent, font parler les vieilles pierres, res-

tituent la couleur, le relief et la vie aux morts illustres ou anonymes oubliés dans la paix poussiéreuse des archives.

Cette étude nous permettra de prendre à sa naissance et de suivre dans son développement l'idée féconde, hardie pour l'époque, de la décentralisation artistique, dont nos contemporains ignorent généralement qu'il fut le promoteur.

Toutes les avenues romantiques partent du même point central, Chateaubriand. Au lendemain de la Révolution, il avait remis en honneur, avec le sentiment religieux, le goût et le respect du passé. A tous les artistes, même incroyants, il recommandait, comme un trésor insoupçonné d'émotions puissantes et neuves, l'étude des monuments et des souvenirs de la France médiévale, dédaignée par trois siècles d'idolatrie gréco-latine.

On l'écouta d'autant plus volontiers que son initiative était protégée par l'homme dont le génie réaliste rétablissait partout l'ordre et la paix intérieure. C'est ainsi que l'attention des lettrés fut attirée sur d'innombrables richesses d'art mutilées, désaffectées, oubliées. Ils en recueillaient pieusement les débris épars, et les vengeaient d'un long dédain, entretenu par les siècles classiques, au cours desquels, épicuriens de la Renaissance, sectateurs austères de Port-Royal, philosophes matérialistes de l'*Encyclopédie* s'étaient rencontrés dans une même incompréhension pour appliquer, comme une tare, l'épithète de gothique à des merveilles qu'ils jugeaient barbares.

Ce fut comme un voile épais de nuages se déchirant soudain sur un paysage ignoré.

La plus ancienne France, chrétienne et féodale, ouvrait aux historiens et aux artistes les perspectives immenses de ses annales, la splendeur méconnue de ses cloîtres et de ses cathédrales, la fécondité de ses institutions politiques et sociales. Ils furent conquis d'autant plus vite que les oripeaux de la mythologie classique les agaçaient ; et leur admiration pour le plain-chant, l'ogive, les verrières gothiques, fut si grande et proclamée avec tant de flamme que l'épithète employée naguère avec une nuance de dédain devient un titre de gloire.

Éblouis par les fresques des *Martyrs*, futurs historiens et jeunes poètes se passionnaient pour une résurrection integrale de la vie du passé. Ils y découvraient le sentiment de la diversité

des époques et l'art de les individualiser ; ils s'avisaient, pour la première fois, de ce qu'avait de choquant l'uniformité d'un même coloris habillant Chilpéric et Louis XIV, et déclaraient que « la couleur locale est une des conditions non seulement de l'intérêt mais encore de la vérité historique ».

Chez ces jeunes écrivains, l'histoire entre par l'imagination et s'embellit des prestiges du drame et de l'épopée. Pour eux une cité fortifiée, un donjon en ruines, une cathédrale, un hôtel de ville se peuplent des hommes du vieux temps. Sur un décor bien campé, haut en couleurs, s'enlèvent en relief, vêtements, mœurs et visages ; les classes sociales se heurtent ; les mille voix des humbles disent des passions, des peines et des joies, le lent effort tenace qui créa des traditions et rassembla les éléments d'une poésie.

D'autre part, le public cultivé était avide d'histoire : à la suite des grands bouleversements de la Révolution, l'érudit et le lettré avaient acquis une sorte d'expérience historique par laquelle, le présent expliquant le passé, ce dernier à son tour était invité à fournir au présent sa justification.

En province, les sociétés savantes se multipliaient et fouillaient avec ardeur l'histoire locale. Travail de longue haleine qui, renouant la tradition des bénédictins de Saint-Maur se poursuivait méthodiquement au cours des années de paix qui avaient succédé aux guerres impériales. On fouille les archives avec une patience d'autant plus méritoire que le désordre y est partout et qu'en maint endroit la guerre civile les a mutilées ; on explore les ruines ; on pousse le cri d'alarme contre le vandalisme de la Bande Noire ; on s'applique à sauver de la destruction les sanctuaires du moyen âge et les palais de la Renaissance : un peu partout écrivains et artistes comparent, expliquent et classent les monuments civils et religieux.

Enfin n'oublions pas que le développement de l'histoire au début du XIX^e siècle est dû encore aux débats politiques ardents que la Restauration avait acceptés, parfois même provoqués. L'histoire naquit à nouveau de la lutte des partis, comme l'a remarqué Camille Jullian : « Les hommes au pouvoir faisaient appel à l'histoire pour demeurer les maîtres ; la jeunesse libérale, y fit appel pour lancer ses principes. La parole appar-

tenait surtout à ceux qui, par profession, enseignaient l'histoire [1]. »

Le Bourbonnais eut la chance de trouver ce jeune homme de 25 ans, Achille Allier, pour susciter des érudits et des artistes, intéresser le public cultivé, et lancer le mouvement avec une telle ardeur que sa mort même ne l'arrêta point. On pourrait croire — et certains l'ont affirmé un peu à la légère — que des circonstances fortuites aiguillèrent vers l'action notre rêveur artiste, pour faire de lui un archéologue puis un historien. En réalité, ce goût très vif pour l'art médiéval, cette piété intelligente à l'égard des vestiges du passé précédèrent le temps où il connut le vieil artiste moulinois Dufour et se lia d'une étroite amitié avec l'imprimeur Desrosiers. Nous avons recueilli l'aveu que, pendant son séjour à Paris, l'étude prosaïque du Code l'ennuyait. Il n'est que de parcourir les cent dernières pages de son journal pour y découvrir, au lieu d'un juriste, un artiste épris de couleurs vives et de spectacles émouvants. Presque chaque jour musées, antiquaires, vieilles églises, ruelles pittoresques reçoivent sa visite, et son imagination ranime pour lui seul, dans ces explorations, la foule grouillante des petites gens d'autrefois.

« Paris regorge de souvenirs émouvants. Il y a dans cette ville immense une autre ville, ancienne et vénérable, qui survit encore dans quelques débris, et notre civilisation oublieuse les detruit peu à peu avec une inconscience lamentable.

« J'ai découvert un homme qui sait comprendre et qui fait aimer le passé parce qu'il le revit avec intensité. Ensemble nous avons visité la vieille église de Saint-Gervais avec son portail moderne à trois étages. Les vitraux du chevet refait par Jean Cousin offrent des détails d'une extrême beauté. Des verrières gothiques il reste aussi de précieux fragments, dignes d'attirer l'attention... Quelle originalité de pensée dans la conception de ces œuvres du moyen âge ! Les têtes, les attitudes, les gestes, offrent un caractère étrange qui parle à l'imagination, et leurs contours apparaissent enveloppés d'un voile de poésie. Ces personnages au sourire d'extase ou à la tristesse grave, avec leur immobilité pleine d'âme, ces somptueux costumes aux

1. Camille Jullian, *Extrait des historiens français du XIX^e siècle* (Introduct. p. XIV).

fines draperies, minutieuses et recherchées, me rappellent par la perfection du dessin certains tableaux d'Albert Dürer. Les monuments gothiques élèvent mon âme vers ces hautes régions où l'on respire sérénité, calme surnaturel, harmonie, sans me laisser le temps d'analyser mon admiration. Leurs masses énormes, comparables aux plus hardis travaux de l'antiquité, me subjuguent, surtout quand je me dis qu'ils ont été construits en des âges de trouble, d'ignorance et de misère [1]. »

Parfois il prolonge sa flânerie studieuse et fait un détour en rentrant, afin d'admirer « d'un pont aux arches noires, les hautes tours gothiques de Notre-Dame, dominant la foule sombre et pressée des maisons ». Bien que détaché des pratiques religieuses, il assiste volontiers aux belles cérémonies du culte et prend le plus vif intérêt au déroulement d'un office pontifical majestueux et archaïque, aux chœurs puissants et graves qui semblent remonter du lointain des âges pour scander les mélodies grégoriennes aux sons de l'orgue. Tout cela le ramène à cinq ou six siècles en arrière, comme s'il était un contemporain de Saint-Louis, assistant à l'inauguration de la Sainte-Chapelle.

Son insatiable curiosité le conduit une autre fois dans un magasin d'antiquaire, devant des sièges sculptés, des candélabres, des coupes que l'orfèvre a ciselées finement. Il lui faut ces détails concrets, ces œuvres d'art longuement contemplées et maniées, pour se représenter le clair génie d'une civilisation qui les réalisa pour le plaisir des yeux. Et quand il s'est empli les yeux d'images du passé, il en rassemble les éléments, les recompose à sa guise, les transforme, les recrée dans une sorte d'extase intérieure qui lui enlève toute notion du réel immédiat. La foule a beau le coudoyer, le heurter, il n'entend plus le bruit qu'elle fait autour de lui ; il est devenu cet imagier anonyme qui réalisait son rêve dans la pierre sculptée, dans le flamboiement d'un vitrail, dans l'or et les émaux d'une châsse. Mieux que le sec et froid récit d'un historien de l'ancienne école, ces promenades archéologiques lui font deviner et comprendre les besoins, les goûts et les tendances des hommes qui avaient créé de tels cadres pour leur vie intime et pour leur vie publique.

1. *Cahiers inédits*. Ce texte se retrouve, moins complet, et moins bien rédigé dans *Ill. et Réal.*, p. 156.

Le moyen âge le fascinait.

Les cadences neuves et la féerie sonore des *Ballades* de Victor Hugo, les enluminures des *Récits Mérovingiens*, avec leurs images fraîches ou grandioses, hantaient son imagination :

> O débris ! ruines de France,
> Que notre amour en vain défend,
> Séjours de joie et de souffrance,
> Vieux monuments d'un peuple enfant [1] !

Ces vers de Hugo, recueillis en tête d'une page où Achille Allier s'indigne contre les démolisseurs de la Bande Noire, l'ont fait rêver à toutes ces ruines de la patrie qui « témoignent de nos gloires et proclament nos splendeurs ».

Ailleurs, il écrit, après un pèlerinage aux reliques du passé :

« Le moyen âge, époque peu connue parce qu'elle fut longtemps obscure et dédaignée, est une mine toute neuve d'observations, d'émotions, de poésie. L'ignorance était dans les masses, mais quel besoin de civilisation fermentait dans quelques têtes géniales, quelle science profonde ou quelle audace heureuse chez des hommes à l'abri du désordre de l'époque, dans la cellule d'un cloître ou dans leur cabinet obscur, inspirait la découverte de ces merveilles de l'intelligence : l'imprimerie, la boussole et la poudre à canon ! Créations à peine rêvées des anciens, et qui ont changé la face du monde. La lumière naît et s'étend par la presse ; la poudre va poursuivre la féodalité dans ses derniers repaires, et la boussole découvre un nouveau monde. Les peuples se rapprochent, les idées voyagent, la science, rapportée d'Orient par les Croisés qu'elle éblouit, s'établit en Europe ; le système admirable de Galilée sort des rêves de l'astrologie, et les plus belles découvertes chimiques des égarements de l'alchimie.

« Cette grande époque semble douée d'une force extraordinaire de production. Ce que la civilisation raffinée des Grecs et celle, énergique et forte, des Romains, n'avaient pas su créer, sort de ces âges d'ignorance et de troubles : le papier, la peinture à l'huile, les verres d'optique, l'orgue, machine animée, si

1. *Odes et Ballades*, Liv. II, ode 3. La Bande Noire.

extraordinaire qu'elle épouvanta ses inventeurs avant de les plonger dans l'extase. Mais par-dessus tout, il y eut ces monuments hardis et gigantesques, les cathédrales, seuls temples convenables pour les mystères et la majesté de la religion chrétienne, debout pour des siècles et portant avec elles les mœurs, les usages, toute l'histoire de l'époque[1]. »

L'aveu est clair : invinciblement les problèmes d'histoire et d'archéologie excitent sa curiosité. Il y revient souvent, avec un esprit critique, une abondance et une sûreté d'information que l'on n'attendrait pas de son âge.

« Le doute historique est une des sources de la certitude. La nouvelle école, fondée par Voltaire, a renversé cette crédulité niaise qui faisait accepter même une absurdité pourvu qu'elle fût fondée sur une autorité[2]. »

Il dédaigne l'histoire à la manière des Velly, des Mézeray, des Anquetil, qui se bornait à dresser « un catalogue de faits arides et une nomenclature de rois ». Ces historiens-là n'eurent jamais la moindre perception de tant de physionomies et de destins divers. Ils n'ont jamais vu défiler devant eux, comme autant d'apparitions inoubliables, ces hommes si différents par la race et les mœurs, qui furent, en chair et en os, les acteurs successifs du drame français. Aussi ne s'étonnera-t-on pas de voir Allier cribler de sarcasmes tel compilateur de son temps qui semblait n'avoir rien appris. Un certain J.-B. Béraud publia en 1830 une *Histoire des Sires et des Ducs de Bourbon*, de valeur critique et de documentation nulle, de style terne et sans relief, qui fit quelque bruit avant de retourner au néant. Mais il avait su lancer son ouvrage habilement, en recourant « aux pompeuses réclames de la presse parisienne », et le nombre des souscripteurs était un vrai succès. Comme beaucoup de Bourbonnais, Achille Allier fut séduit et envoya sa souscription ; il fut déçu, vexé, et ne se gêna guère pour le dire :

« J'espérais y trouver quelques documents précieux, extraits des dépôts publics où tant d'archives locales ont été centralisées.

« L'auteur, dans son prospectus, promet d'être narratif et

1. *Ill. et Réal.*, p. 162.
2. *Ill. et Réal.*, p. 205.

amusant, plutôt qu'austère et philosophique, et veut bien mériter à la fois des bibliophiles et des gens du monde. Pour les bibliophiles, bien qu'il se vante d'avoir consulté les chartes, les chroniques, les archives monastiques, il n'a pas cru devoir citer un seul titre ni indiquer ses sources, formalité obligatoire désormais dans toute œuvre d'érudition. Quant aux gens du monde, nous allons voir par quelles fausses élégances de style il cherche à leur plaire [1]. »

Avec une verve impitoyable, un luxe de précisions attestant la minutie de son enquête, le critique fait cruellement ressortir les bévues, les ignorances singulières, les confusions de dates et de noms qui fourmillent chez ce piètre historien. Ironique, il lui reproche de vouloir intégrer de force dans la maison de Bourbon tous les Adhémar et tous les Archambaud qu'il rencontre, même au temps de Charlemagne. Dans le récit de la guerre entre Bourbon et Nevers, il relève un discours qui se borne à démarquer Tite-Live. Pour certaines expéditions, les détails stratégiques semblent tirés d'un bulletin de la Grande Armée.

On voit donc — et il convient d'insister sur ce point — que la prédilection d'Allier pour l'histoire sérieuse et la curiosité archéologique de sa vingtième année furent autre chose qu'un engouement passager. Il écrit et parle en chercheur patient, intelligent, familier depuis longtemps avec les secrets des archives, et qui sait, de prime abord, où trouver l'exacte référence d'un fait, les preuves d'une affirmation, les causes d'une erreur de dates ou de personnes. Et l'on s'explique qu'il s'indigne contre « une telle impudeur d'ignorance unie à la plus lamentable maladresse de style », et qu'il achève cette volée de bois vert par un dernier trait cinglant : « Jamais livre d'histoire n'a été composé avec moins de science et de conscience. »

Cette étude critique montre un Achille Allier bien décidé à

1. C'est dans un numéro disparu de l'*Album de l'Allier* que fut inséré cet article dont nous avons trouvé le manuscrit dans les papiers de l'écrivain (Coll. Ant. Robert). La question lui tenait à cœur, puisque dans une longue note de l'*Ancien Bourbonnais* (t. I, édition de 1934, p. 263) il revient sur « les grossières inventions d'un spéculateur littéraire éhonté ».

« Le mensonge, ajoute-t-il, est partout rehaussé d'une incroyable niaiserie de style, qui s'étale en harangues, descriptions de sièges et de batailles, anecdotes apocryphes... Pendant ce temps-là, nous autres, gens de province, nous recherchons lentement, nous comparons et choisissons lentement, nous mettons en œuvre plus lentement encore. »

tenter sa chance dans la carrière des lettres. Dès son retour à Montluçon, il se préoccupe d'entrer dans la rédaction d'une gazette régionale, comme le fait voir la curieuse lettre suivante : le texte en a été relevé par lui dans un de ses cahiers sans indication précisant s'il s'agit d'un journal moulinois ou montluçonnais :

« Monsieur, en quittant Paris que je ne dois plus revoir de longtemps, j'ai moins regretté son luxe et ses plaisirs que l'activité continuelle et la soif d'instruction dont j'ai été si souvent le témoin. C'est pourquoi j'ai eu plaisir à voir l'empressement avec lequel était accueillie la publication de votre journal, susceptible de communiquer une impulsion décisive aux points éloignés de notre région. La littérature et les arts ont pris plus d'importance depuis que leurs productions se proposent un but d'utilité. Les journaux, dont les colonnes agrandies satisfont à peine notre activité ne font plus de littérature qu'en style de librairie. Par une spéculation déplorable, fruit d'une loi plus déplorable encore, le feuilleton a fait place aux annonces d'eau de Cologne et de demoiselles à marier.

« Votre journal supplée à cette lacune. Déjà la fumée d'une machine à vapeur que j'aperçois à l'horizon, est le signe des envahissements nouveaux de l'industrie. Il faut se hâter. Je vous offre donc de faire passer quelques articles sur les usages du Bourbonnais, ainsi que d'une partie de l'Auvergne [1]... »

Un an après son départ de Paris, Achille Allier n'est plus le rêveur indolent, le romantique élégiaque, uniquement occupé de lui-même et rongé par la mélancolie, que révélait son journal intime. Secouant une torpeur funeste, il s'intéresse passionnément à son pays natal : l'histoire du Bourbonnais lui devient familière. Aux archives, il recueille des documents ; ses longues promenades à travers la campagne lui permettent d'étudier les usages séculaires, de noter les légendes contées sur la brande solitaire par quelque vieux berger, ou les souvenirs d'une bonne femme, cordiale et bavarde, filant sa quenouille sur le pas de sa porte. De-ci de-là, il s'interrompt d'écrire pour prendre un croquis : vieille maison, costume évocateur, ruine habillée de ver-

1. Cette lettre est datée du 7 juillet 1830, mais rien n'en indique le destinataire.

dure, humble monument. Il se laisse imprégner par l'âme du passé.

Ainsi naquirent les *Esquisses Bourbonnaises* (1831).

Ce petit livre séduisant de fraîcheur fait mieux que décrire des états d'âme romantique : le futur historien s'y prépare à sa tâche. Certes, il ne prétend point dresser un tableau méthodique et complet des mœurs locales, ni étudier en detail les monuments historiques, vestige de la splendeur des anciens ducs de Bourbon. Il se laisse conduire par sa fantaisie, et recueille, de village en hameau, une foule de souvenirs à peine décolorés qu'aucun livre n'avait gardés. En les comparant avec l'uniformité grise d'un présent sans joie, son cœur s'attriste : partout ce passé, hier encore vivace, haut en couleurs et en reliefs, s'effrite et disparaît devant ce qu'il appelle « la civilisation en marche ». Des trésors de poésie grave ou rieuse sont ainsi, chaque jour, un peu plus dispersés et voués à l'oubli. Les hommes de demain ne sauront plus la gloire et les mérites de leurs ancêtres. Et si des mains pieuses ne se hâtent de fixer les détails savoureux d'une vie qui paraît déjà lointaine, la vieille France aura vécu ; et, avec elle, toutes les leçons accumulées par l'expérience débonnaire des siècles s'évanouiront, pour le plus grand dommage des jeunes générations qu'un matérialisme froid et dur dessèche avant le temps.

Allier n'était pas de ces résignés qui se refusent à rien tenter pour sauvegarder les monuments voués à la destruction et, avec eux, les nuances charmantes d'une civilisation raffinée. Il crie son indignation :

« Pour ceux qui voient dans un monument autre chose que des pierres de taille, c'est une vive douleur que la conspiration des démolisseurs contre le passé. Aussi, ébranlé dans ma solitude par la voie puissante du génie, par ce généreux appel de notre Victor Hugo à tous ceux qui comprennent encore la poésie et la philosophie de l'art, sentinelle perdue, j'ai répété de loin, avec ma faible voix, son cri de guerre.

« Oui, guerre aux démolisseurs ! guerre à ce vandalisme de 93 moins la passion, à ce massacre organisé, légalisé par actes notariés et décisions administratives ! Chaque monument est pourtant une page d'histoire, une page parlante, forte, sublime,

toujours vraie. Le pont du Gard fait mieux comprendre le passage des Romains à travers la Gaule que les *Commentaires* de César. Toujours debout, emblèmes du génie et des croyances des morts, les monuments restent comme pièces à conviction du passé [1]. »

Ces lignes, parues en 1831, ne permettent aucun doute : Allier vint à l'histoire par l'archéologie et le culte de la beauté.

Sur le terroir où subsistent encore tant de vestiges du passé, une rumeur puissante, montant du lointain des siècles, lui rappelle impérieusement la continuité de l'effort humain, la solidarité des morts et des vivants. Tout sollicite à la fois son crayon et sa plume. Il a ce talisman, qui fait la force d'un historien, la sympathie, l'amour, donnant l'intuition de tout. L'effort même, exigé par ses recherches, est un attrait, si bien qu'en des lieux où tant d'autres étaient passés avant lui sans rien voir, il a des visions d'art dont sa plume regrette de ne pouvoir traduire la splendeur dorée : la flamme qui l'anime l'empêche d'être las.

A Souvigny, devant les tombeaux mutilés des ducs de Bourbon, le jeune artiste a souvent rêvé aux maîtres imagiers du XV^e^ siècle, qui sculptèrent ces dentelles de pierre, ces statues décapitées par la Révolution, ces colonnettes exquises. Comme il a « l'imagination du cœur », les morts se lèvent à son appel, la poussière s'anime, les fantômes deviennent des êtres réels. Il a vraiment coudoyé le cortège ducal aux jours de liesse. Sous les cloîtres, maintenant dévastés, du prieuré clunisien, il s'est mêlé aux moines taciturnes qui vont chanter matines ; il a été l'un des pèlerins anonymes agenouillés avec ferveur devant les châsses des grands abbés Mayeul et Odilon ; il a pris part aux délibérations des bourgeois attentifs à sauvegarder leurs franchises.

A Bourbon-l'Archambault, berceau d'une lignée royale, les ruines grandioses du château, et surtout la tour *Quiquengrogne*, sentinelle avancée qui plonge sur la ville, lui révélaient la Féodalité, les querelles de puissance, les convoitises, l'antagonisme

1. *Esquisses Bourbonnaises* (Introduction). Ce volume édité en 1831 par le maître imprimeur Desrosiers n'est pas moins remarquable par les gravures d'Achille Allier que par la grâce limpide du style.

entre la commune et le château, plus complètement que ne l'auraient pu faire les parchemins d'un chartrier.

Le château de Meillant ranime pour lui ce prodigieux XVIe siècle, où la vie jeune éclate partout à la fois, où la volupté savante mêle ses raffinements aux plaisirs de l'action, et qui substitua le goût italien, épris de belles formes et de lumière antique, à l'empreinte spiritualiste et mystique de l'art médiéval. L'œil au guet, il flâne par les rues étroites de son vieux Montluçon, qu'il sait par cœur ; et soudain, indifférent aux réflexions des commères qui jacassent sur le trottoir, le voilà qui tombe en arrêt devant « quelque vieille maison à pignon en saillie, portant à son angle une niche mutilée avec sa madone bariolée de bleu et de rouge ».

Il connaît comme pas un *Le Pays de la châtaigne*, si nettement individualisé, où George Sand, un peu plus tard, va situer l'action nonchalante des *Maîtres sonneurs*, et nous avons vu avec quelle âme de poète primitif il en évoque les brandes tachetées de bruyère mauve, les cultures maigres et rares, les chemins creux, les bois où gîtent, comme des bêtes, les rudes charbonniers. Ce monde simple et naïf le ramène à plusieurs siècles en arrière, de même que les pèlerins superstitieux, qui croient encore aux vertus magiques de la Fontaine Saint-Rémy, déroulent à ses yeux amusés une scène pittoresque des anciennes chroniques.

Châteaux démantelés, ruines féodales envahies par la végétation et comme repliées dans leur solitude hautaine, Sainte-Chapelle de Bourbon, rivalisant de splendeur avec celle de Paris, Collégiale moulinoise du bon duc Louis II avec ses chanoines somptueux et querelleurs, sanctuaires de villages, vieux logis à pignon, ruelles oubliées par les démolisseurs, il aime ces témoins directs des mœurs, des coutumes, des physionomies de jadis. C'est peu de dire qu'il les aime, il les vénère avec une tendresse filiale, s'entretient avec eux, écoute leurs leçons, recueille les débris de ceux que le temps a frappés. A leur contact, il abandonne une foule de préjugés, fruits de lectures hâtives et mal contrôlées. Ce contact direct avec les monuments du terroir, avec le sol lui-même, le détache des appréciations sommaires et des théories préconçues, qui sollicitent les textes pour les faire parler en faveur d'un parti.

Le jeune écrivain eut-il le pressentiment que le temps lui serait mesuré pour la réalisation de l'œuvre qu'il méditait ? On le dirait, à voir son activité intense et pourtant ordonnée, qui ne cessera qu'avec sa vie.

Le 12 avril 1831, il devint rédacteur en chef de l'*Album de l'Allier*, feuille hebdomadaire fondée deux mois plus tôt par un imprimeur montluçonnais, et qui portait en sous-titre : *journal de littérature, des sciences, des arts et de l'industrie.* La collection complète en est perdue : parmi les rares numéros qui subsistent sept seulement ont été rédigés par lui. Avec l'aplomb optimiste de son âge, il rêve, pour cette modeste entreprise, d'un avenir grandiose, comme le montre l'article inaugural.

Cet article commence par regretter que la révolution de 1830 n'ait pas affranchi la presse « de la double entrave du monopole et de la fiscalité », et qu'ainsi le droit théorique accordé par la Charte à tout Français de publier ses opinions soit soumis « à l'intermédiaire d'un fonctionnaire breveté et au tarif des cautionnements ». Or, une publication périodique ne peut acquérir d'importance que si elle est le drapeau d'une idée. L'*Album de l'Allier* se propose de recueillir et d'exprimer toute pensée favorable « au développement de la liberté et de l'intelligence, aux intérêts moraux et matériels du pays ».

« La gravité des affaires politiques, la surabondance d'événements qui compliquent chaque jour davantage la situation de l'Europe, contraignant la presse de province à négliger les recherches locales, détails de mœurs, aspirations particulières, progrès intellectuels, intérêts agricoles et industriels. Notre tâche est d'y suppléer par les ressources de la littérature, considérée non comme science des mots et œuvre d'agrément, mais comme l'expression animée des besoins, des idées et des émotions de notre temps [1]. »

Bien qu'il s'agisse surtout de questions littéraires, Achille Allier dans ses articles, comme dans son journal intime et ses notes inédites, ne perd aucune occasion de proclamer son amour exclusif et farouche de la liberté. Il partage les principes libéraux et les aspirations démocratiques de la jeunesse qui venait de

1. *Album de l'Allier*, 1re année, n° 9, mardi 12 avril 1831. Imprimerie d'A. Pisseau, propriétaire-éditeur à Montluçon.

renverser la monarchie traditionnelle sur les barricades de juillet 1830. Déjà bien avant les Trois Glorieuses, ses lettres appréciaient sans indulgence les interventions politiques de Madame, la fille du roi décapité, qui pourtant « pardonna sur l'échafaud à ses juges et à ses bourreaux ». Quelques jours seulement avant les fameuses Ordonnances, la duchesse d'Angoulême, revenant de Vichy, avait visité Bourbon, berceau de la Maison de France, et Souvigny où reposent encore les pères de sa race, et son abord glacial avait fâcheusement surpris le jeune homme, qui écrit à Evelina :

« Je n'ai jamais pu arrêter mes regards sur les traits raidis de cette femme sans songer au fiel et à l'ambition avec lesquels elle anime le parti traînant un roi vieux et faible vers l'abîme que nous pensions tous fermé. Nous appartenons, vous et moi, par notre position sociale et notre éducation, à la classe qui rejette tout retour du passé. Je respecte les douleurs familiales, mais la grande famille de France doit passer avant tout [1]. »

Huit jours plus tard, le trône de Charles X s'effondrait, obligeant la princesse à un second exil. Le jeune homme applaudit à ces « événements merveilleux qui se pressent comme en rêve », et regrette de n'avoir pu se trouver à Paris pour faire le coup de feu sur les barricades, derrière le drapeau tricolore. Grisé par ce triomphe de ce qu'il croit la Liberté, il s'associe cordialement aux fêtes populaires :

« Dimanche et lundi nous avons célébré l'avènement du Roi et notre belle révolution. Pendant deux nuits personne ne s'est couché ; le soleil a éclairé nos rondes. On s'embrassait, on se donnait la main, on s'asseyait à la même table, on buvait au même verre. Violons, tambours et musettes couraient la ville ; partout des danses, des tables dressées, des arcs de verdure, des drapeaux, des transparents. Ceux de la place Notre-Dame, peints par moi, ont eu un grand succès. Les vieillards n'ont jamais vu pareille fête, et les jeunes en parleront quand ils seront vieux. Ma tête est encore pleine de l'enthousiasme et du bruit. La jeunesse de tous les rangs était confondue : on tournait autour d'une vieille statue de la Liberté exhumée de la poussière et

1. Lettre à Evelina du 22 juillet 1830

rajeunie de fleurs. On chantait des airs qui n'avaient fait que sommeiller dans nos mémoires. Jamais je ne me suis senti si courageux qu'en écoutant des voix douces de jeunes filles répéter les refrains qui ont fait pâlir tous les rois de l'Europe [1]. »

Ces événements, l'agitation et les troubles qui marquèrent les débuts difficiles de la Monarchie de Juillet, le détournèrent un moment de ses préoccupations d'archéologue et d'artiste. Sa foi démocratique est mise à rude épreuve par l'inconstance et la légèreté des foules, les contradictions où elles se plaisent :

« Nous sommes tous ennemis des privilèges ; nous détestons toute supériorité, l'égalité est notre idole ; nous poussons jusqu'à la fureur la jalousie de nos droits ; nous voulons des institutions qui les garantissent ; nous prenons même les armes pour en assurer la conquête ; puis bénévolement, sottement, nous perdons le fruit de nos efforts et de nos sacrifices. Nous foulons aux pieds l'égalité dès qu'elle nous gêne ; notre vanité déplorable nous met à la poursuite des distinctions ; nous envions toujours celles des autres et n'abandonnons les nôtres que lorsqu'elles deviennent onéreuses à notre avarice [2]. »

C'est que l'éducation du peuple n'est pas organisée : celle qu'on donne aux jeunes Français ne fait pas d'eux des citoyens. Il le reproche amèrement à l'Université d'alors :

« Chacun de nous se rappelle la jouissance qu'on éprouve enfin à reléguer dans la poudre d'un grenier les lexiques salis, les *Gradus* usés à chercher des lambeaux de Virgile et d'Horace, les Césars tachés d'encre, tous ces classiques dont chaque page et presque chaque vers renouvelle un souvenir d'esclavage et de pensums, avec les traductions en bon français, la monotonie endormante de la classe et la dignité fastidieuse du professeur [3]. »

Ses idées sur ce point sont résumées dans un article curieux, parfois déclamatoire, où persiste la rancune accumulée dans les années de collège, contre « les pédagogues à grosse voix », qui n'avaient pas su rendre vivant un enseignement trop ligoté d'entraves. Il réclame en premier lieu la liberté d'enseignement, et cela ne laisse pas d'être assez inattendu à l'époque où Lacor-

1. Lettre à Evelina du 27 août 1830.
2. *Album de l'Allier*, 1re année, n° 21, 8 juillet 1831.
3. *Album de l'Allier*, 1re année, n° 21, du 8 juillet 1831.

daire et Montalembert se plaçaient, pour la promouvoir, uniquement au point de vue religieux dont Allier se soucie fort peu à cette époque : « Brisez les entraves du monopole ! qu'il puisse y avoir enfin un salut hors de l'Université ! » s'écrie-t-il avec cette pointe d'emphase qui ne l'abandonnera jamais complètement. Et il poursuit :

« C'est une vérité populaire que l'éducation commence à l'heure où les classes finissent, et que l'intelligence ne se développe et ne porte ses fruits que lorsque ces jeunes plantes, étiolées dans l'air épais des salles d'études, reprennent vigueur aux rayons du soleil. Il reste à savoir si ces années usées à des exercices rebutants, où l'âme se flétrit parfois avec le corps, ne pourraient être employées à préparer l'entrée dans la vie active du monde.

« Après les devoirs de la nature, le premier est l'amour du pays et des institutions qui le régissent. Sommes-nous Français ou Romains ? On nous enseigne le catéchisme chrétien, mais non celui des citoyens. Au lieu de former de jeunes âmes aux leçons de l'histoire contemporaine si riche d'enthousiasme et d'exemples, au lieu de nous montrer ce que nos pères ont souffert pour conquérir la liberté, on déroule les fables de l'antiquité polythéiste sans nous laisser deviner la philosophie sublime voilée par ces allégories poétiques. On nous apprend que Jupiter Stator ramena au combat les Romains en déroute, qu'un bœuf parla dans le forum et qu'Annibal fendit les roches des Alpes avec du vinaigre, et d'autres facéties que Rollin donnait pour articles de foi.

« Nous ne demandons point à la jeunesse l'abnégation de pensées et le nivellement d'opinions qu'exigeait la tyrannie des cités antiques, où l'on sacrifiait la liberté même au mot de Liberté. Il faudrait pourtant que l'education fût nationale : ainsi parviendrait-on à neutraliser cette tendance individualiste qui produit l'égoïsme en morale et la division en politique, double plaie de notre époque.

« Que ceux qui redoutent une conspiration permanente des gouvernants contre les progrès nécessaires ne croient point qu'une éducation nationale serve à façonner des hommes pour un système, à les enrégimenter pour qu'ils passent d'une férule

sous une autre. Voltaire ne fut-il pas élève des Jésuites ? L'esprit humain surmonte les obstacles accumulés par l'erreur et la négligence : il ressemble à ces plantes qu'on sème le germe en bas ; après de lents efforts, le germe se retourne et commence à pousser un jet droit et vigoureux [1]. »

Non moins que la liberté d'enseignement, il réclame la décentralisation administrative. Ses promenades à travers la région montluçonnaise, ses enquêtes politiques et sociales, conduites sans autre objet que se documenter et servir, lui avaient révélé quels inconvénients graves résultent pour certaines régions, de la centralisation administrative :

« Les préfets de la Restauration vivaient en permanence dans leur petit palais, tout occupés de réceptions et administrant avec des circulaires : les bals et les préparations électorales étaient leur affaire principale.

« Leur prenait-il envie de voir leur département ? Vite une chaise de poste. On descendait de voiture pour entendre un compliment ; on s'arrêtait pour dîner ; puis, c'était l'exhibition officielle des habits brodés et les visites des fonctionnaires. Et l'on partait, instruit à fond des besoins, des ressources, des vœux de l'opinion ; on signait un rapport au ministre, et l'on se rasseyait pour un an dans le fauteuil administratif [2]. »

Dans sa ferveur de néophyte, Allier imagine une administration renonçant à l'impersonnalité des bureaux et qui voudrait voir et connaître tout par elle-même, au lieu de se fier aux rapports des scribes. Il discerne fort bien que le système en cours, hérité du Consultat, n'a fait que remplacer les privilégiés d'Ancien Régime par une féodalité nouvelle, moins raffinée, mais aussi dévorante que l'autre.

La très ancienne rivalité de Montluçon et de Moulins, centres de deux régions aux intérêts divergents, lui inspire également des réflexions piquantes sur l'impuissance d'une administration centralisée à résoudre les conflits locaux. Toutes les réflexions que lui inspirent les événements du jour, montrent en ce jeune homme de 25 ans, un vigoureux esprit critique, une maturité d'esprit, un bon sens naturel qui s'accommodent comme ils

1. *Album de l'Allier*, 1re année, nº 21, du 8 juillet 1831.
2. *Album de l'Allier*, 1re année, nº 24, du vendredi 29 juillet 1831.

peuvent des élans révolutionnaires de sa sensibilité et des croyances politiques inspirées par son culte de la Liberté. En lui on découvre un observateur qui raisonne et compare en se penchant sur le passé de la France, et cet observateur est traditionaliste ; mais il y a aussi l'enthousiaste qui vibre au rappel des grandes journées révolutionnaires, et celui-là proclame périmées l'Église et la Monarchie. Au fur et à mesure qu'il va pénétrer plus avant dans la connaissance du passé, le traditionaliste, l'apôtre de la décentralisation s'affirmera davantage.

Ses remarques sur la stagnation de Moulins, ville bourgeoise, aristocratique et gourmande, vont loin et portent juste. Il prévoit le sort d'une bourgeoisie « consommant des revenus médiocres sans chercher à les augmenter par le travail », des grandes fortunes aristocratiques « uniquement fondées sur la propriété, avec des fermiers qui n'exploitent point eux-mêmes et ne se préoccupent jamais d'améliorer le rendement des cultures ». Avec le temps, par suite des partages obligatoires, ces fortunes iront s'amoindrissant à chaque succession familiale, jusqu'au jour où le morcellement les aura détruites. Il flétrit cet égoïsme « où nul esprit d'association ne peut germer », « cette satisfaction paresseuse de médiocrité » qu'il dénonce âprement comme « la maladie bourbonnaise [1]. »

Un an après cette révolution de Juillet saluée avec enthousiasme, le voilà qui fait le compte de ses déceptions : les principes ? manteau commode pour dissimuler petites ou grandes habiletés ; les intérêts ? ils priment toute autre considération, et, pour les satisfaire, il n'est pas de fidélité politique ou religieuse qui tienne ; la formation civique ? formule creuse, prétexte à discours sonores. Lui sans doute, il aime toujours la Liberté comme une maîtresse, pour elle-même, mais combien d'autres moins désintéressés, parmi ceux de sa génération, apparaissent tout disposés aux compromis, aux petites intrigues sans gloire mais profitables, aux abandons intéressés !

« Dans quelques années, il y en aura parmi nous qui, après avoir épousé une femme pour sa dot, recouvriront sans remords, d'une toque de juge leur tête en fermentation. Déjà tel fonc-

1. *Album de l'Allier*, 1re année, n° 24.

tionnaire, abonné jadis à l'*Universel*, reçoit le *Constitutionnel* ; tel autre, qui ne demandait qu'à monter à cheval contre la Révolution, assiste chapeau bas, à la proclamation de Louis-Philippe. Un troisième, à présent qu'il est nanti, rend visite aux amis de celui qu'il a fait destituer.

« Vient ensuite le chapitre des considérations : Untel est riche, laissons-le donc en place. Cet autre est pauvre ; refusons sa demande. Tout s'arrange à l'amiable en tractations discrètes. Il n'y a de dupes, dans le parti vainqueur et parmi les vaincus, que les enthousiastes et les gens de bonne foi.

« Telle est la morale des révolutions.

« Comment serait-il possible d'en faire apercevoir une autre au peuple, dont le gros bon sens ne saisit que ce qui le touche physiquement ? — Je payais, dira-t-il, trois sous au temps de Charles X ; j'en paie trois avec Louis-Philippe. Que m'importe celui qui en profite, et que mes sous salissent les mains d'un noble ou celles d'un vilain !

« Il n'y a qu'une égalité que l'on aime en province, c'est l'égalité sociale [1]. »

Plus il va, plus Achille Allier remarque la complexité des problèmes qu'il croyait résoudre à l'aide de principes généraux et simples : « Nos institutions sont nouvelles, avoue-t-il, nos préjugés sont vieux. » Derrière les affirmations pompeuses du monde officiel qui a remplacé celui de la Restauration, se dissimulent des inquiétudes et des fluctuations, des injustices et des cupidités. C'est que l'insolence et l'avidité semblent toujours, par une triste infirmité de la nature humaine, s'attacher au pouvoir dominant. L'histoire des convulsions françaises depuis 89, montre quelle maladresse il y aurait, de la part de l'autorité, à faire appel aux passions populaires, à employer le langage des partis, et à repousser un rapprochement désirable : « La générosité sied bien à la force : il ne faudrait pas qu'en présence de la minorité aristocratique du pays, et à la pensée des excès impunis, on pût dire de notre administration : Forte avec les faibles ; faible avec les forts ! [2]. »

1. Papiers inédits (Collect. Ant. Robert). En tête du manuscrit contenant ces lignes, l'auteur a mis comme titre : *L'Opinion en Province.*
2. Papiers inédits (Collect. Ant. Robert). *L'Opinion en Province.*

A mesure qu'il scrute ces problèmes du temps présent et leur cherche une solution basée sur les leçons de l'histoire, les idées du jeune écrivain deviennent moins tranchantes et plus nuancées. Qu'il traite du devoir politique, de la Patrie, de l'indépendance des opinions ou de la liberté pour tous, ses articles révèlent des connaissances étendues, que l'expérience et la lecture enrichissent méthodiquement. Il note avec finesse que, dans un régime basé sur le choix populaire, où l'on parle sans cesse à la foule de ses droits, en oubliant ses devoirs, l'infamie a cessé d'être un obstacle et une pénalité, parce qu'il importe avant tout d'être riche, de réussir, et qu'une fortune solide permet de dédaigner le mépris public : « Les anciens faisaient des lois pour leurs mœurs ; à notre époque on est embarrassé pour accorder ses mœurs avec ses lois [1]. »

La plaie du régime constitutionnel est, à ses yeux, la surenchère démagogique, l'audace insolente qui permet à une poignée de factieux de s'imposer à trente millions d'hommes. Dans le régime des partis, même s'il porte l'étiquette monarchiste, les majorités sont indifférentes ou peureuses, les minorités, actives et hardies. « Ne pas se mettre en avant, rester chez soi, voilà les axiomes de la prudence ordinaire. Croyez-vous que les révolutions n'iront pas vous débusquer de ces retraites confortables? »

Une fois de plus le libéral s'exprime comme un traditionaliste. Ce n'est pas qu'il soit monarchiste ou tienne spécialement à la dynastie d'Orléans. Vers la même date, le ministère Laffite, responsable d'un affreux gâchis, incapable de maintenir l'ordre, venait de s'écrouler sans gloire. Sa fameuse politique de « Mouvement » qui n'était qu'une politique démagogique de facilité, provoquait des mouvements populaires inquiétants, et les difficultés extérieures aggravaient encore le désarroi. Louis-Philippe, qui s'y connaissait en hommes, fit appel à Casimir Périer, et la manière forte, employée par un chef qui savait prendre ses responsabilités, eut tôt fait de ramenr l'ordre et la sécurité.

Ces événements achevèrent de fixer les idées politiques d'Achille Allier ; le passage suivant d'une lettre à Nina les résume assez bien :

1. *L'Opinion en Province*, manuscrit inédit.

« Ne tenons pas à la forme d'un gouvernement, Monarchie ou République, Roi ou Président, mais à l'ordre, au respect des personnes et des propriétés, à l'indépendance des opinions, au progrès des institutions et de la civilisation... La République est l'avenir de l'Europe, mais le mot ne doit rappeler ni les abus des républiques antiques ni le funeste essai que nous en avons fait en 93. La Terreur n'est pas un système de gouvernement, ni les excès, des modèles qui s'imposent. Bien que l'avenir soit sombre, nous sortirons de la crise, et tout ce qu'on a souffert d'une révolution juste et nécessaire nous garantira des révolutions inopportunes et désastreuses. Pour moi, je veux consacrer ma vie aux idées que voici : le plus de droits et de liberté possible pour chacun, mais point de droits sans devoirs ni de liberté sans ordre ; des institutions qui suivent et facilitent le progrès ; l'intérêt de la nation avant celui d'un système[1]. »

Ainsi les travaux journalistiques d'Allier, multipliant les contacts entre sa pensée et les réalités visibles ou cachées de la vie politique, complétaient la formation de son esprit en ajoutant à la facilité d'expression qu'admiraient ses amis, une foule de connaissances solides et documentées.

Il ne garda que peu de temps la rédaction de l'*Album de l'Allier* où il publiait, sous la rubrique : *Mélanges*, la plupart des essais qui devaient former les *Esquisses Bourbonnaises*. Bien que très lié avec le propriétaire-éditeur de son journal, il n'entendait pas être tenu en bride, même par un ami, Au bout de quelques semaines, le programme purement intellectuel de ses débuts s'enrichit d'une veine satirique dirigée contre l'administration locale et quelques notabilités montluçonnaises. L'imprimeur, qui craignait, non sans motif, les suites judiciaires de ces polémiques, où il était bon gré mal gré solidaire de son rédacteur, voulut le calmer et hasarda quelques timides observations.

Elles furent sans effet. Peu après vint un article où une personnalité de la ville était prise à parti. L'article fut refusé ; le bouillant polémiste se cabra, incapable de supporter qu'un « Philistin » prétendît contrôler ses initiatives et brider ses enthousiasmes. Le 12 août 1831, une note brève et blessante, parue dans l'*Album*, annonçait au public sa démission :

1. Lettres à Evelina, éd. Litaudon, p. 179.

« Aussi incapable de rapetisser mes doctrines aux susceptibilités personnelles que de soumettre mes idées à la censure d'un imprimeur, j'ai dû cesser de travailler à un journal auquel il n'était plus permis d'avoir un but et une utilité [1]. »

L'éditeur eut l'élégance d'insérer la lettre, et se contenta d'expliquer à ses lecteurs la cause de cette brouille, pour conclure non sans tristesse :

« M. Allier, nous avons été pendant six mois l'obéissant imprimeur de toutes vos pensées. En considération de cette docilité, n'auriez-vous pu nous permettre l'unique remontrance que nous ayons jamais hasardée ? En vérité, il n'y a, de votre part, ni charité ni bienveillance. Vous nous quittez ; nous ne pouvons vous retenir : recevez nos adieux [2]. »

A vrai dire, l'éditeur avait mal choisi son moment. Chacun sait que les poètes sont une race irritable ; et celui-ci, de surcroît, était à la veille d'épouser sa bien-aimée.

Les noces d'Achille Allier et d'Evelina Deshays furent célébrées le 5 septembre 1831, et le jeune ménage s'installa sur-le-champ à Bourbon-l'Archambault. Les exigences égoïstes de Mme Deshays qui tenait à garder sa fille près d'elle, eurent pour résultat de mettre l'écrivain en contact avec la plus prestigieuse des grandes maisons féodales, et de le lancer à corps perdu dans ces voyages de découverte dont parle Michelet, « où le cœur s'étend, grandit, ne voit plus que le but ».

Cette poursuite ardente ne devait cesser qu'avec sa vie.

1. *Album de l'Allier*, 1re année, nº 26, vendredi 12 août 1831.
2. *Album de l'Allier*, 1re année, nº 26, vendredi 12 août 1831.

CHAPITRE VIII

PENDENT OPERA INTERRUPTA... L'ANCIEN BOURBONNAIS

Dans l'été de 1831, la vie apparaît belle à l'écrivain qui vient de réaliser son rêve d'amour. Il s'abandonne à la tendresse d'Evelina avec l'ardeur de son âge. Elle sera son inspiratrice, sa confidente, son refuge, car à ce sensitif, trop prompt à douter de lui-même, elle apporte son humeur paisible, son équilibre physique et moral, et la stabilité d'un foyer où ne cessera de régner la confiance absolue.

L'établissement d'Allier à Bourbon fut un bienfait pour lui. Les ruines du château des ducs le fascinaient. Il aimait à y venir rêver : alors elles prenaient peu à peu une voix et contaient leur histoire. Ainsi la variété puissante du monde féodal se déroulait devant son imagination, avec les fastes de la vieille province que les sires de Bourbon avaient créée morceau par morceau, pendant cinq siècles, avec la plus intelligente opiniâtreté. Ces ruines évoquaient de grandes choses, une vie forte, les diversités locales et la communauté de traditions formées lentement au cours des siècles. On a vu comment il s'orientait insensiblement vers l'histoire, avec son esprit d'observation et son goût du document précis, en même temps que son imagination le faisait converser avec les hommes dont il déchiffrait l'écriture sur les parchemins mutilés.

C'est ainsi qu'il conçut l'idée de faire l'histoire particulière de sa province en la rattachant à l'histoire générale du pays. Toujours en quête du menu détail d'érudition que l'on trouve aux sources inédites des archives, il savait aussi que « la terre c'est l'homme », et que, pour bien connaître les idées et les mœurs, pour dégager ce que Michelet appelle l'invisible travail de la

société sur elle-même, il faut étudier le sol, le climat, les costumes, les monuments, les ruines mêmes, il faut deviner et se représenter mille choses inaccessibles à la foule superficielle et trop souvent distraite. Mais que d'efforts sont nécessaires, que de recherches, longues et fastidieuses, s'imposent pour rassembler la documentation, grouper et vérifier les textes, ranimer dans sa couleur et sa complexité l'humanité vivante et mouvante d'autrefois !

A ce moment précis, il fit la connaissance de Claude-Henri Dufour [1], vieil artiste moulinois, ancien élève de David, épris des souvenirs du passé, et qui, depuis quarante années, accumulait sur les antiquités du Bourbonnais une documentation qu'il n'avait jamais pu utiliser.

Ce Dufour est un type d'artiste malchanceux, original et bougon, érudit mais sans flamme, et qui ne parvint jamais, au cours d'une longue carrière, à réaliser le grand ouvrage d'histoire et d'archéologie qu'il voulait consacrer à l'ancien Bourbonnais. Tout jeune au début de la Révolution, il avait ardemment propagé les idées nouvelles dans sa ville natale, et salué comme une aurore l'avènement de la République. Mais ce jacobin avait le culte de la beauté, et ne croyait pas qu'on servît la cause du progrès en commençant par mutiler ou détruire les chefs-d'œuvre du moyen âge ou des temps monarchiques. Nommé conservateur des monuments de l'Allier, on le vit, en pleine Terreur, s'efforcer avec un courage intelligent, de préserver les richesses d'art balayées par la tourmente. Une tradition moulinoise veut que sa présence d'esprit ait sauvé le célèbre tombeau du duc de Montmorency que les sans-culottes commençaient à démolir [2].

Dans la préface des *Esquisses Bourbonnaises*, Achille Allier fait un chaleureux éloge de l'activité du vieil homme :

« Il courait d'un monument à l'autre ; il mesurait ces voûtes qui allaient retentir de vociférations, dessinait les sculptures

1. Cl.-H. Dufour (1765-1845) archéologue, fut le fondateur de l'École de dessin de Moulins.

2. C'est dans la chapelle de la Visitation de Moulins que la duchesse de Montmorency avait fait transporter le corps de son mari, décapité à Toulouse, par ordre de Richelieu. Elle lui fit élever, dans cette chapelle, un somptueux mausolée, chef-d'œuvre de la sculpture du XVII[e] siècle.

merveilleuses sur lesquelles déjà le marteau se levait ; il recueillait pieusement de belles et naïves images, précieuses pour nous comme le portrait d'un ami mourant. Tel est M. Dufour, isolé dans ses travaux d'antiquaire comme le bénédictin du moyen âge dans sa cellule, se délassant de ses études historiques par l'étude consolante de la nature... Cet homme savant et modeste est seul capable de nous donner une histoire complète du Bourbonnais. »

Or, 18 ans auparavant, Dufour avait tenté sans succès d'intéresser le public à une véritable encyclopédie sur l'histoire et les curiosités artistiques de sa province natale [1]. C'était au lendemain de la débâcle impériale, et les gens cultivés auxquels il s'adressa avaient d'autres préoccupations. L'entreprise échoua, malgré l'obstination de l'auteur, qui connut alors d'amers déboires. Puis vint la vieillesse, et l'homme, découragé, malade, se mura dans un isolement farouche, et vécut au milieu de ses collections de dessins. En 1829, le jeune imprimeur Desrosiers, qui venait de s'établir, lui proposa d'éditer l'ouvrage, et Dufour, pendant quelques semaines fut transfiguré. Mais les pourparlers n'aboutirent pas et trois autres années coulèrent.

Alors survint Achille Allier. Il venait de confier à Desrosiers la publication des *Esquisses Bourbonnaises*, qui n'étaient, dans sa pensée, qu'un prélude à des travaux plus importants. Il en offrit un exemplaire au vieillard morose, qui fut ému par cette chaude sympathie [2]. L'enthousiasme et la déférence du jeune homme ranimaient Dufour qui lui conta, sans se faire prier, ses tentatives stériles. Il ouvrit même à son admirateur la mystérieuse armoire aux trésors. Allier parcourut les notes accumulées depuis près d'un demi-siècle, les albums de croquis, les plans, les aquarelles, toute cette matière vivante d'une grande

1. *Les auteurs de l'ancien Bourbonnais*, par Joseph Viple (1936). Au cours de cette étude qui fait connaître la carrière du vieil artiste et précise sa part dans la réalisation de l'*Ancien Bourbonnais*, M. Viple a reproduit intégralement le prospectus de 8 pages, du 1er mai 1814, par lequel Dufour s'efforçait de lancer son *Voyage topographique dans le département de l'Allier*.

2. Le brouillon de la lettre d'envoi se trouve dans les papiers d'Ach. Allier. Il débute ainsi : « Monsieur, mon nom vous est inconnu. Artiste comme vous, sinon d'état, du moins de cœur, épris comme vous des splendeurs du passé, j'ai été entraîné malgré moi dans le mouvement d'études sur le Bourbonnais... » Il termine en sollicitant la faveur d'être admis à contempler les précieuses collections de l'artiste.

œuvre manquée. Il multipliait les interrogations avec une déférente curiosité, insatiable d'explications, classant avec ordre dans sa mémoire, les merveilles d'art qui lui étaient révélées.

Fit-il part à Desrosiers des perspectives nouvelles qui s'offraient à son activité ? ou bien celui-ci, devinant quel animateur infatigable il serait, le poussa-t-il à reprendre les pourparlers interrompus trois ans plus tôt ? Toujours est-il qu'en 1832, Allier proposait à Dufour sa collaboration.

« Une histoire complète du Bourbonnais nous manque. Comme artiste, vous possédez une curieuse collection relative aux antiquités du pays ; comme écrivain, vous avez rassemblé d'immenses documents. Votre érudition vous met à même de diriger avec fruit des recherches nouvelles. J'ose donc, Monsieur, vous proposer, pour cette entreprise, une association de nos noms et de nos travaux.

« Jeune et sédentaire, isolé dans mon ménage comme un moine dans sa cellule, je poursuivrai avec une ferme volonté les recherches que vous m'indiquerez ; j'élaborerai les matériaux que vous m'aurez fournis. L'habitude que j'ai prise à Paris du travail lithographique me permettra d'orner notre œuvre d'un atlas de vues pittoresques et des études d'art recueillies par vous. »

Sensible à ce ton respectueux et modeste, Dufour accepta non sans quelques réserves. Ses forces physiques étaient trop compromises et son cœur trop ulcéré de ses échecs pour lui permettre de « reprendre la plume ou les pinceaux pour l'illustration du pays » ; mais il invitait son jeune admirateur à venir s'entendre avec lui, et concluait : « S'il y a possibilité pour quelques arrangements, je remettrai volontiers entre vos mains tous les fruits de mes longs et dispendieux travaux. »

A cette date se place un épisode tout à l'honneur d'Allier et, qui fit quelque bruit à l'époque. Le château de Bourbon, propriété des princes de Condé, venait d'échoir par héritage au jeune duc d'Aumale, quatrième fils du roi Louis-Philippe ; et les administrateurs du patrimoine de l'enfant, estimant que ces ruines étaient une charge inutile, décidèrent de les vendre aux enchères, ce qui les vouait à la démolition. Contre ce vandalisme sans excuse, Achille Allier fonça tête baissée, et fit appel

à l'opinion publique. Avec une belle crânerie, le 20 juillet 1832, il adresse, à la *Gazette Constitutionnelle de l'Allier*, une protestation vibrante qui se terminait ainsi :

« Non ! les vieilles tours ne doivent pas être livrées aux tailleurs de pierres ! Si l'héritier royal des millions du prince de Condé a tellement besoin de 2.000 francs qu'il doive vendre la seule propriété lui rappelant son nom, moi, bourgeois de Bourbon-l'Archambaud, j'achèterai le château de nos ducs aux enchères, puis je graverai en lettres profondes dans ses vieilles murailles : Château des ducs de Bourbon, vendu à Achille Allier, bourgeois et artiste, par Monseigneur le duc d'Aumale, légataire universel du duc de Bourbon. »

Le coup porta. La lettre fut reproduite par tous les journaux de Paris ; et Victor Hugo, alors dans tout l'éclat de sa jeune renommée, s'entremit « pour que l'aire des vautours ne fût pas détruite par les oisons ». L'entourage royal s'avisa, un peu tard, qu'il serait inconvenant d'aliéner le berceau des Bourbon, et les ruines furent sauvées.

Un voyage à Paris interrompit quelque temps les pourparlers avec Dufour. Achille Allier prit contact avec Hugo, dont l'accueil fut très cordial [1], et fit les premières démarches pour s'assurer quelques concours d'artistes, indispensables à la perfection du monument durable que devait être l'*Ancien Bourbonnais*. Quand les conversations reprennent à Moulins, il ne songe encore qu'à continuer le travail du vieil artiste et à le présenter au public, sous une forme rajeunie, impeccable.

« Votre nom serait en tête de l'ouvrage. Suivre votre plan, coordonner vos matériaux, y joindre le résultat de mes propres observations soigneusement recueillies sur des lieux déjà visités par vous, tel serait mon désir.

« Je voudrais faire ressortir dans une large introduction, vos travaux et vos services, l'histoire de vos explorations, les traverses qui vous ont éprouvé dans votre double carrière de professeur de dessin et de conservateur des monuments : ce serait faire l'histoire de l'ancien Bourbonnais depuis la Révolution.

1. Lettre inédite du 30 janvier 1833, contenant des indications précieuses sur les projets de l'auteur et le travail de mise au point réalisé dans son esprit pendant ce séjour à Paris.

« Ainsi réalisée, votre œuvre aurait atteint son but. Notre province, trop souvent en arrière du mouvement général, aurait, cette fois-ci, donné l'exemple d'une réédification complète du passé, exemple bientôt suivi par toute la France. Car les temps vont venir où l'on comprendra que l'étude de l'histoire est indépendante de celle des monuments, qui en sont les preuves ; que l'art, loin d'être une occupation stérile, la satisfaction d'une fantaisie, se lie au destin des peuples, comme la plus complète expression de leurs souvenirs et de leurs aspirations.

« Fait pour vous comprendre, non pour vous remplacer, puissè-je, Monsieur, être par vous jugé digne d'entreprendre, dans l'intérêt de l'Art, une œuvre dont tout l'honneur sera pour vous, à laquelle je me consacrerai de toutes mes forces, avec enthousiasme, avec amour [1]. »

De son côté, Desrosiers s'engageait à fond. Artiste lui aussi, il rêvait d'égaler en technique les plus réputés des imprimeurs parisiens, et la témérité même de l'entreprise lui plaisait. Ayant déjà transformé l'imprimerie fondée par son père au commencement du siècle, il voulait faire mieux encore si la publication de l'ouvrage lui était confiée.

Dès lors la correspondance Allier-Dufour se poursuit, frémissante chez le plus jeune, confiante chez le vieillard qui se croit obligé de donner des conseils de modération et de prudence. Il insiste sur les difficultés inévitables, les déboires possibles : une responsabilité entière ne risque-t-elle pas d'être lourde, au moins financièrement, pour le jeune audacieux ? Dufour parle comme un sage que la vie a meurtri, et dont les illusions de jeunesse sont mortes depuis longtemps. Mais les vingt-cinq ans de son interlocuteur se rient des obstacles. Avec sa force neuve, dont il brûle de faire l'essai, sa confiance d'amant comblé que le bonheur transfigure, il s'en voudrait d'être prudent, bien résolu à conquérir la célébrité, afin d'en faire hommage à son inspiratrice.

Il répond à Dufour :

« Sans avoir été aussi cruellement désabusé que vous, je connais un peu les hommes. Si les individus sont ingrats, les masses

1. Lettre inédite, non datée (Collect. Ant. Robert).

sont reconnaissantes. L'artiste confie son nom à la mémoire des peuples et ses œuvres à leur justice. Chaque ouvrier qui sculpta une pierre de la cathédrale de Bourges n'y mit pas son nom ; tous ensemble ils ont fait œuvre sublime. Nous apportons, nous aussi, notre pierre. Qu'importe que notre nom se perde ! Quand nos descendants s'arrêteront frappés par la grandeur de l'édifice, nous aurons notre part de leur admiration ; les clameurs de l'envie, le sourire niais des médiocres ne nous poursuivra pas jusque-là.

« Aussi marcherai-je au but sans découragement. Tant d'hommes n'ont trouvé, dans l'accomplissement de leur œuvre, ni un regard pour les suivre, ni une main pour les diriger, que je suis heureux d'avoir trouvé, au début de ma carrière, un homme qui m'encourage par son exemple et m'aide par son expérience. Réhabiliter vos travaux, vous venger de l'injustice, faire sentir à la génération d'aujourd'hui qu'à l'époque où le fanatisme aveugle s'efforçait d'exterminer le passé, un artiste, un savant, la plume et le crayon à la main, sauvait nos monuments, nos souvenirs d'histoire, nos traditions, c'est une tâche que je remercie le ciel de m'avoir réservée [1]. »

Le 15 mars 1833 l'accord était conclu entre l'association Allier-Desrosiers et Dufour, qui leur cédait, pour 20.000 francs — somme considérable à cette époque — tous les matériaux rassemblés par lui : 122 dossiers formant atlas, six cartons renfermant un grand nombre de croquis, 25 liasses de papiers, notes, documents, extraits d'ouvrages, enfin une partie du texte complètement rédigée.

On pouvait lire dans le *Messager de l'Allier*, du 19 mars 1833, cet entrefilet :

« Nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs que les travaux de M. Dufour vont enfin recevoir leur destination et servir de base à une histoire monumentale et pittoresque du Bourbonnais. »

Allier se rendit sur-le-champ à Paris pour s'assurer d'utiles protections officielles, ainsi que le concours d'artistes et de

1. Lettre publiée par J.-B. Reignier dans un article : *A propos de l'ancien Bourbonnais* (*Bulletin de la Société d'Émul. du Bourb.*, juillet-août 1932, p. 220).

techniciens renommés. Le ministre Guizot lui promet ferme sa souscription ; M. de Montalivet lui donne celle de la Liste civile du roi Louis-Philippe ; plusieurs journaux s'engagent à publier des articles. Mais le jeune provincial est enchanté surtout par l'accueil des écrivains et des artistes : Alexandre Dumas lui accorde immédiatement sa bruyante et cordiale amitié, qui se manifestera quelques mois plus tard, avec une amusante indiscrétion, au cours d'un voyage en Bourbonnais [1]. Les deux Devéria, les deux Johannot, le graveur Chenavard, séduits par les *Esquisses Bourbonnaises*, qu'il leur a montrées, se déclarent tout acquis à l'entreprise.

Victor Hugo surtout lui réserva un accueil inoubliable et dont il fut touché profondément. Sa correspondance y revient à plusieurs reprises, non sans quelque légitime orgueil :

« J'ai causé intimement avec Victor Hugo. Que ces hommes de génie diffèrent de l'image que l'on peut s'en former par leurs œuvres ! Il m'a fait de naïves confidences sur la gêne de sa position depuis qu'il a renoncé aux faveurs du gouvernement. Il travaille pour vivre ; sa plume est son bien : — Dans un temps donné je dois trouver cent mille francs de dot à chacune de mes filles — et, ce disant, il caressait les joues de ses deux petites filles aux yeux noirs, dont l'une essayait quelques notes au piano, pendant que l'autre, se roulant sur les tapis, jouait avec les plis de la robe de chambre de son père. Il faut cent mille francs, le monde le veut ! Sans cela les filles de Victor Hugo, ses jolies filles au visage rond du père, aux yeux noirs de la mère, ne trouveraient pas un homme qui voulût leur donner son nom...

« — Je suis un ouvrier, disait-il ; ma plume, mon écritoire, voilà ma vie, l'avenir de ma famille. J'ai été élevé dans des habitudes de luxe écrasant ; j'ai des besoins ! »... Et il faut gagner de l'argent, voilà ce qu'il voulait dire. Ainsi, ma Nina, partout de l'argent !

« Madame Hugo, femme simple de manières, paraît aimer son mari et ses enfants ; mais elle est loin d'avoir de l'intelligence, et malheureusement elle est fort causeuse. Ainsi toi,

1. Al. Dumas : *Voyage en Bourbonnais*, une plaquette de 40 pages extraite des *Impressions de voyage*, p. 64-96, Calmann-Lévy, éditeur. Cette plaquette a été publiée en 1884 par l'imprimerie Desrosiers, à Moulins.

femme de province qui, en fait d'art, ne connais que de méchants tableaux et mes croquis, tu aurais à coup sûr exprimé des idées plus vraies et plus délicates sur les sujets d'art dont nous parlions, que cette femme entourée des chefs-d'œuvre du sculpteur David, de Boulanger, de Devéria, et qui communique tous les jours avec les plus vives intelligences du siècle. Je dois donc être plus fier de ma femme que Victor Hugo de la sienne et, malgré mon infériorité intellectuelle, je te crois plus fière de moi qu'elle de lui. J'ai cru distinguer, chez elle, affection de bonne femme plus qu'enthousiasme de femme qui comprend.

« Quand Hugo a voulu m'écrire quelques mots pour remettre à M. Cavé [1], il a vainement cherché sur son bureau, sans pouvoir trouver encre ni plume : le tout était à la cuisine et avait servi à écrire le mémoire du marché. Si ma plume avait écrit *Les Orientales* et *Notre-Dame de Paris*, je crois que tu la respecterais comme sacrée. La beauté physique a séduit Hugo, et il a fait un mariage d'homme de 21 ans. Je crois qu'il a trouvé une honnête femme : c'est beaucoup ; c'est assez pour se consoler qu'elle ne soit point poétique.

« On dit qu'il faut aux hommes de génie de ces femmes bonnes, patientes, résignées, la simple femme de Racine, la marchande de modes de Diderot, la Thérèse de Rousseau, créatures plus aimantes qu'éclairées. Moi qui n'ai pas de génie, je me félicite d'avoir trouvé une femme dont l'intelligence, en rapport avec la mienne, augmente mes jouissances de pensée et me fournit un écho dans la solitude [2]. »

Le poète s'entretint longuement avec son visiteur des sires de Bourbon, de leurs démêlés avec les prieurs de Souvigny et les bourgeois de leurs villes fortes. Un nom sonore, mainte fois prononcé par Allier, avait séduit le romancier épique de *Notre-Dame de Paris* : *La Quiquengrogne* est une tour puissante du château de Bourbon, élevée par Archambaud le Grand, contre

1. Chef de division aux Beaux-Arts.

2. Cette lettre, citée par Émile Grenier, dans sa conférence sur Ach. Allier (1913), provient des archives de Mlle Duchet qui avait réuni un grand nombre de documents rares relatifs à notre auteur. D'autres lettres, dont une fait allusion à la liaison de V. Hugo et de Juliette Drouet, complètent ce tableau véridique et naïf de l'intérieur d'un grnad écrivain. Nous en donnons les passages essentiels aux Pages Documentaires de cet essai. (Coll. Ant. Robert.)

le gré des bourgeois, pour dominer leur ville. Jaloux de leurs franchises, ceux-ci avaient réclamé et menaçaient leur sire, jusqu'au jour où le rude féodal, agacé, fit pointer ses couleuvrines sur les « mal contents » et leur cria, du haut de ses remparts : « Ma tour se bâtira, qui qu'en grogne ! » Et les bourgeois domptés, baptisèrent de ces derniers mots l'œuvre de leur seigneur.

Sur ces débats entre barons et communes, Hugo avait pris des notes et construit le plan d'un roman historique qui ne fut jamais écrit. Allier est formel sur ce point : « Victor Hugo doit faire revivre les barons de Bourbon, les prieurs et bourgeois de Souvigny, dans cette *Quiquengrogne* que personne n'attend plus impatiemment que les Bourbonnais auxquels il l'a promise [1]. »

Le voilà maintenant lancé. Il rend compte fidèlement de ses démarches à sa chère Nina, qui, même au milieu de préoccupations si variées, tient toujours la première place dans ses pensées : n'est-ce pas d'abord pour elle qu'il veut conquérir la renommée ? Presque jour par jour elle est mise au courant de ses difficultés, de ses espoirs, de ses joies. Il exulte d'un naïf orgueil en exposant les propositions flatteuses qui lui ont été faites pour le garder à Paris, où ses qualités de dessinateur et d'écrivain trouveraient en peu de temps fortune et notoriété :

« C'est chose merveilleuse de voir comment mon chaud et naïf enthousiasme les saisit et leur plaît... Je m'étonne souvent d'avoir pu, par quelques méchants dessins à la plume, par un commencement d'ouvrage et l'amitié de Chenavard, obtenir si vite une espèce de popularité parmi les artistes. Tu seras fière de cet accueil après m'avoir si souvent dit qu'il y a en moi quelque chose de bon, d'honnête et de généreux [2]. »

Son zèle infatigable, la gentillesse de son esprit et de ses manières, sa ténacité lucide, balayaient l'un après l'autre les obstacles. Et quand il retrouva son cher Bourbon, l'atelier, les fleurs qu'il aimait, les livres familiers, ce cadre sévère où la grâce d'une femme illuminait ses travaux de bénédiction laïque, une allégresse ailée chantait dans ses yeux clairs.

1. *Anc. Bourb.* Édit. de 1934, p. 166, note d'Ach. Allier.
2. On trouvera l'essentiel de cette correspondance aux pages inédites recueillies en appendice à la fin de l'ouvrage.

Le 1er juin, le traité fut ratifié par Dufour, qui remit aux ayant droit :

1° le prospectus analytique de 1814, renfermant le plan et les développements de l'ouvrage qu'il n'avait pu réaliser ;

2° une partie du texte achevée, relative à l'histoire de l'ancienne Gaule, jusqu'à la conquête romaine ;

3° 23 liasses volumineuses de documents, observations, extraits d'ouvrages, mémoires et fragments, élaborés à part pour être rattachés à l'ensemble du travail ;

4° 127 dessins, terminés avec le plus grand soin, formant atlas, au trait ou ombrés à l'encre de Chine, tels que vues générales et particulières, édifices, antiquités, tableaux de la renaissance de l'art, etc... ;

5° 404 croquis ou études accessoires, parmi lesquels environ 50 dessins complètement arrêtés, avec indication des grandes ombres portées.

Au-dessous de sa signature, Dufour avait mis la mention : *auteur de l'Ancien Bourbonnais.*

Ce contrat fut suivi d'un autre avec Aimé Chenavard [1] qui assumait la direction des gravures et lithographies, en se réservant le droit de revoir les dessins pour y faire toutes modifications utiles.

Le 27 juin 1833, Desrosiers annonce qu'il vient de mettre sous presse « *L'Ancien Bourbonnais*, histoire, mœurs, monuments, statistique, par Achille Allier, gravé et lithographié sous la direction d'Aimé Chenavard, par une Société d'artistes. Cet ouvrage formera deux volumes in-folio de texte, et un atlas de 125 pages grand in-folio, tiré à 1.000 exemplaires d'après les dessins et documents de M. Dufour. »

Le prospectus-spécimen fut lancé quelques semaines plus tard. On y reconnaît la manière expansive, enthousiaste, émue, du jeune Romantique, son éloquence chaleureuse, parfois déclamatoire, sa prose colorée et rythmée, riche de promesses que la mort allait rendre vaines. Il mérite d'être reproduit :

« Le monde est vide depuis les Romains » — ainsi parlait

1. Chenavard (1798-1838), graveur et ornemaniste français, né à Lyon, auteur d'un *Album de l'Ornemaniste*. Il fut attaché à la manufacture de Sèvres jusqu'à sa mort prématurée.

Saint-Just, formulant à la tribune de la Convention, l'anathème de son époque contre la civilisation grande et forte, née du Christianisme. C'était l'apôtre d'une croisade contre la barbarie, fanatisme nouveau, prêché par les grands destructeurs du fanatisme. Les démolisseurs mirent en pratique les théories historiques du XVIIIe siècle.

« Arrivés à l'une de ces crises où la pensée humaine cherche à se résumer, dans l'attente de quelque révélation soudaine, c'est à nous de réhabiliter le passé, parce que ses abus ne peuvent renaître et qu'il faut reconnaître ses bienfaits. Avant de pénétrer sur la route qui s'ouvre large et sans fin, on aime à se retourner pour voir le chemin parcouru, chemin difficile et tortueux, où l'humanité a poursuivi sa marche en avant, parfois ralentie, jamais interrompue.

« Mais pour cette réhabilitation, il manque bien des preuves, et bien des titres ont été anéantis. Peu de pays ont disparu plus profondément que notre Bourbonnais ; aucun, pour sa reconstruction, n'a les mêmes ressources et les mêmes éléments.

« Quand le passé croulait de toutes parts, secoué par la main des révolutions, un jeune artiste, M. Dufour, se trouva en face de cette destruction organisée. C'était un élève de David, nourri aux études sévères de cette école absolutiste ; mais c'était un homme d'enthousiasme et de savoir : il devina l'avenir. Il crut que des œuvres conçues avec tant de grandeur, exécutées avec tant de patience, caressées par tant d'artistes inconnus, devaient avoir leur beauté, leur poésie. Il devient religieux à ce passé impitoyablement combattu, quand toute religion était suspecte, et se voua au culte de ces souvenirs. Grâce à lui nous conservons, de nos vieux monuments, des images précieuses comme le portrait d'un ami mort.

« C'est au milieu des débris qu'il conçut la pensée d'une réédification complète, monumentale. Dès lors, avec la même patience, il chercha nos trésors historiques enfouis dans les anciens dépôts littéraires, il explora les archives des communautés, richesses dispersées, dilapidées, jetées à pleins tombereaux dans les feux de joie des places publiques. S'asseoir au foyer du paysan, prêter l'oreille aux récits des vieillards, aux chansons de la fileuse, suivre le laboureur penché sur son araire,

recueillir les axiomes et proverbes qui sont la science traditionnelle du peuple, les usages, les superstitions, ces nuances locales qui s'effacent de jour en jour sous la teinte uniforme de la civilisation, étudier la nature sous ses aspects divers, dans toutes ses productions, telle fut la mission de M. Dufour. Elle absorba les plus belles années de sa jeunesse et fut mûrie dans la solitude par vingt ans de travaux assidus.

« Las et vieilli, trouvant en nous, pour accomplir sa mission, cet enthousiasme qui la lui avait dictée, M. Dufour nous a cédé ses immenses matériaux. Nous apporterons le même amour de l'art, la même activité patiente, pour utiliser son savoir et son expérience. L'ouvrage abandonné par lui, nous le rêvons grand, complet, monumental.

« Notre époque de bien-être égoïste, de luxe mesquin et provisoire, comporte peu les entreprises monumentales ; elle a peine à y croire. En quel autre temps eût-il été nécessaire de dire qu'on ne pensait point à faire un pamphlet en deux volumes in-folio ? Il faut pourtant se résigner à déclarer qu'on ne veut exploiter ici ni haines ni sympathies politiques.

« Écrite sous la Restauration, notre *Histoire du Bourbonnais* n'eût pas été un panégyrique de la Maison de Bourbon ; écrite après sa chute, ce sera moins encore une satire. Les Bourbons, rois de France, appartiennent à l'histoire générale ; il y a, parmi nos ducs, de grandes et nobles figures ; une telle famille peut se passer d'historiographe, elle gagne à trouver un historien. Je louerai le bon duc Louis qui, à son retour de captivité, appelle sa noblesse bourbonnaise, pour repousser les Anglais et qui, oublieux des torts du passé, met sur sa bannière le doux mot : *Espérance*, et cette belle devise : *Allen ! Tous ensemble !* Je blâmerai ce fier et ambitieux connétable, gravant, comme une menace, sur l'épée tirée contre la France et son roi : *Penetrabit.* Ami instinctif de tout ce qui est bon, enthousiaste pour tout ce qui est grand, on ne me verra jamais insultant au malheur, injuste envers la vertu.

« *L'Ancien Bourbonnais* doit être avant tout œuvre de vérité, œuvre d'art : de cet art qui vit d'amour et de foi, passionné pour le beau et le vrai, de cet art qui seul peut sauver d'un naturalisme dégradant, notre société. Dans cette solitude élevée les

intelligences peuvent se rencontrer au milieu du calme et du recueillement, et s'entendre au-dessus des agitations de la vie. Là, Chateaubriand exilé répond à Béranger, dont la lyre populaire lui jette une consolation et un appel. Là, nous admirons également le *Cromwell* de Paul Delaroche, qui contemple froidement la royauté vaincue, mise au cercueil, et les allégories mystiques, ciselées par la main fidèle de Mlle de Fauveau [1], empreinte de la foi vive du moyen âge.

« La presse provinciale a, de nos jours, acquis un développement rapide, parce qu'elle s'applique aux intérêts matériels des localités, à cette discussion journalière des faits et des doctrines, puissance formidable du siècle. Pour son émancipation artistique et littéraire, l'élan sera donné par nous : c'est une pierre fouillée avec amour que nous apportons pour la réédification de la vieille France. Quand les autres départements auront suivi notre exemple, alors, seulement on pourra reconstruire d'une manière complète, originale et grande. Nous voulons faire autre chose qu'un album de salon, où des artistes sans inspiration commune étalent leur caprice et leur habileté sur quelques lignes hâtives. Détails, mœurs, costumes, monuments, parfois même langage, tout sera bourbonnais.

« Petitjean-Montbelair, homme du Bourbonnais, et André Durand, de la Mi-Voie, dont le talent constructif s'est révélé devant les riches monuments de la vieille Normandie, artistes jeunes et actifs, sont chargés de l'exécution lithographique, et s'y livreront avec le désir d'attacher leur nom à une œuvre durable. Les portraits sont confiés à M. Gigoux.

« Aimé Chenavard, Tony Johannot, Gigoux, André Durand, Achille Allier, sèmeront dans l'ouvrage, fleurons, lettres ornées, têtes de pages, tous dessins reproduits par Thomson, Poiret, Brevière, Godard, et tirés des monuments bourbonnais.

« L'ouvrage entier paraîtra sous la direction d'Aimé Chenavard, le premier de nos ornemanistes et l'un des artistes contemporains qui comprennent le mieux dans toutes ses nuances, l'art du moyen âge, capricieux, savant, flexible : le nom de

1. Félicie de Fauveau (1799-1886), femme sculpteur, qui avait exposé, au salon de 1827, deux groupes remarqués, d'inspiration romantique.

M. Chenavard est une garantie de conscience et de perfection. Les planches au trait, déjà si belles dans le travail primitif, seront revues par lui et gravées sous ses yeux. Il y ajoutera de nouveaux dessins pris sur les lieux. Cette partie sérieuse de notre ouvrage, riche en plans, coupes, détails, élévations rigoureusement exactes, en dessins de vitraux, armes, antiquités, fresques, tableaux, le rendra utile aux architectes, décorateurs, ornemanistes, à tous ceux qui étudient l'histoire de l'art.

« M. Desrosiers a pris pour modèles ces imprimeurs du XVI^e^ siècle, qui, dans toutes les bonnes villes de France, publiaient de riches et correctes éditions, attachant à l'envi leur nom aux grandes entreprises littéraires et scientifiques. Sa position commerciale lui rend possible les plus grands sacrifices. Il ne négligera rien pour donner à sa publication un caractère artistique, pour opposer une grande œuvre sérieuse au préjugé qui flétrit les productions de la presse provinciale.

« Quant à moi, mettre en œuvre des matériaux immenses, donner de l'intérêt à des recherches toujours graves, souvent arides, jeter de la vie dans les récits, sans m'écarter d'une vérité scrupuleuse, avec une teinte tranchée de couleur locale, c'est une mission laborieuse que j'accomplirai de toutes mes forces.

« Tel est l'ouvrage offert à nos compatriotes ; nous voulons qu'il devienne pour eux un meuble de famille, le dépôt de nos souvenirs historiques et de nos richesses d'art. L'image du passé y restera toujours grande et belle. »

Bourbon-l'Archambault.
Achille ALLIER.

Les souscriptions affluèrent, parmi lesquelles on relève d'illustres noms : le roi, la reine, le duc d'Orléans, les princesses Adélaïde et Marie d'Orléans, la duchesse Henriette de Wurtemberg, la Liste Civile, le Ministère de l'Instruction Publique, la ville de Moulins, le Conseil Général de l'Allier, le Collège royal de Moulins, celui de Montluçon, la Cour royale de Bourges, Chateaubriand, Hugo, Michelet, Montalembert, le prince de la Moskova et de nombreux libraires de toutes les provinces [1].

1. Cf. en appendice, la liste des souscripteurs.

La première livraison parut le 1er août 1833. Elle contenait une introduction brillante et colorée, qui fit sensation. C'est un document-témoin qui permet de mesurer le chemin parcouru depuis cinq ans par l'auteur. Quelle différence entre ce jeune maître sûr de lui et le rêveur mélancolique d'*Illusions et Réalité!* Cet inconstant, ce chimérique, ce velléitaire a trouvé l'équilibre, la possession de soi, la confiance qui regarde l'avenir avec tranquillité. Naguère ballotté entre des sincérités successives et contradictoires, il donnait l'impression d'une force mal réglée et stérile. Aujourd'hui, il connaît sa mission, voit clair et parle net. On le jugeait fantaisiste, impulsif, et trop longtemps il avait souscrit à ces appréciations comme on s'incline devant la fatalité, jusqu'au jour où il se découvrit une âme d'historien.

Ce qu'il lui fallait, c'était un grand dessein, des luttes à soutenir pour mener à bien une entreprise de science et d'art utile à son pays, les exigences d'un travail régulier qui impose le bienfait d'une discipline, ces perspectives flatteuses de notoriété qu'un jeune écrivain dépose avec bonheur aux pieds de la femme qu'il aime, la collaboration intelligente d'artistes gagnés par son enthousiasme, l'estime affectueuse de ses pairs, la fierté d'apparaître comme un initiateur à l'âge où d'ordinaire on ne sait qu'imiter.

Désormais c'en est fini des heures de flânerie nonchalante et de rêve. Du jour où il eut décidé d'étudier le pays bourbonnais, sa race, ses mœurs, son histoire, Achille Allier prit fort au sérieux sa mission. Tous les instants laissés par les difficultés matérielles, la propagande, les démarches dans les milieux littéraires parisiens, il les passait à Bourbon, hanté par les fantômes des vieux âgés avec lesquels il conversait familièrement. Parfois, il quittait sa jeune femme, habituée à respecter ces longs colloques avec des ombres, et s'en allait, promeneur solitaire, parmi les ruines féodales. Elles s'animaient pour lui, pendant que son imagination reconstituait en visions colorées, les jeux de l'amour et de la politique au temps de la splendeur ducale. Dans ce cadre grandiose, chargé d'histoire presque millénaire, fut conçue, pensée, écrite d'enthousiasme, cette introduction vibrante, dont la flamme nous pénètre encore après un siècle, comme si le cœur qui la dicta palpitait encore sous ces pages :

Cela débute sur un ton plein et doux, comme une cantilène : « *L'Ancien Bourbonnais* est mon œuvre première et chérie, dédiée au pays où je suis ne et que j'habite, pays auquel se rattachent mes plus doux souvenirs, où me retient mon bonheur présent, et d'où ne m'éloignent pas mes rêves d'avenir : pour la faire durable et digne de lui, je n'avais que mon enthousiasme de jeune homme, quand un vieillard vint à mon aide, apportant son savoir et l'expérience de toute sa vie [1]. »

Puis il conte ses premières émotions en face du passé qui lui parlait par des ruines, en jetant son énigme à deviner.

Peu d'écrivains ont senti autant qu'Allier la poésie des ruines : au château de Montluçon, il retrouve partout l'image familière, haute en couleurs du bon duc Louis II ; à Moulins, devant les murailles du donjon noircies par l'incendie, il rêve à l'épopée orageuse et tragique du Connétable ; dans la basilique clunisienne de Souvigny, qui est le Saint-Denis bourbonnais, il médite devant les tombeaux somptueux, et, sur les dentelles de pierre, au travers desquelles on voit la grande pitié des gisants de marbre mutilés, il retrouve la devise ducale : *Espérance !* Et cette tour hautaine de Bourbon, la *Quiquengrogne*, trapue et solitaire, qui vit l'enfance d'une race de rois, comme elle évoque à ses yeux la silhouette despotique de cet Archambaud, qui la fit élever en dépit des bourgeois mécontents et braqua sur leur ville ses machines de guerre pour imposer silence aux réclamations ! Toutes ces pierres parlantes, comme il dit, lui ont exposé, chapitre après chapitre, les fastes de l'histoire locale. Par les monuments, il pénètre au cœur de ce moyen âge, héroïque et bonhomme, farouche et sanglant, dont les siècles classiques n'avaient même pas soupçonné la rude saveur. Surtout, il a compris combien cette époque, si décriée parce que mal connue, a laissé de traces profondes, insoupçonnées dans les âmes modernes, combien, suivant son énergique expression, le moyen âge *colle à notre peau*, malgré nos efforts pour l'en détacher.

« L'antiquité mythologique est bien morte... Le moyen âge est parmi nous ; il nous tend la main à la porte des églises ; il fait des tours à la foire ; il va sous un chapeau de paysan, con-

1. *L'Anc. Bourb.*, édit. de 1934, t. I^er^, p. 1.

sulter les sorciers ; il peuple de revenants nos vieux châteaux, de nains hideux nos landes ; il dispose des fées auprès de nos fontaines. Nous lui devons nos croyances les plus vivaces, nos habitudes privées, notre vie sociale, nos institutions durables [1]. »

Aussi, de quel accent indigné marque-t-il au fer rouge les démolisseurs sans âme qui ont détruit ce joyau d'art, la Sainte-Chapelle de Bourbon ! comme il voue au mépris les restaurateurs imbéciles, qui prétendent rectifier, enjoliver, farder les cathédrales !

« Le petit Quatre-vingt-treize sans passion dure toujours. Il n'est ni brutal ni colère ; il jette à bas, en prenant garde que les morceaux ne se brisent, car il est parfois connaisseur. Il se fait débitant de chefs-d'œuvre, et vend au poids nos monuments, qui vont décorer les manoirs de l'aristocratie anglaise. Le plus souvent, il disloque comme il peut, exploitant cette productive carrière de pierres que nous autres sots appelons histoire de l'art. L'entrepreneur n'exerce point de vengeance ; il est trop honnête homme pour cela et paie exactement sa patente. Un paysan qui a gagné quelques écus, songe à se bâtir une maison digne de lui ; un maire de campagne veut faire réparer une partie du chemin vicinal où sa patache s'est embourbée vingt fois ; M. le Curé se trouve à l'étroit dans son presbytère ; un gentilhomme gratte le château de ses pères pour s'édifier une espèce de villa : n'y aurait-il pas, aux environs, quelque tour respectée par huit siècles ? un manoir aux salles immenses ? une église sans prêtre, ou quelque chose d'aussi inutile ? L'entrepreneur cherche, et il trouve. Puis, quand le monument-carrière a été renversé, bouleversé, fouillé dans ses racines, il s'arrête pour contempler son œuvre, et balance dans sa forte tête dépenses et produits, maugréant contre la manie d'éternité de nos aïeux, qui prenaient trop de mesures contre la lime sourde du temps et la main ravageuse des hommes, calculant s'il vaut mieux porter le pic, le marteau et la mine au sein de nos roches granitiques, ou bien déchiqueter un monument.

« Un monument ! — Et nous verrions froidement déchirer une à une ces pages vraies, fortes et sublimes, de notre histoire [2]. »

1. *L'Anc. Bourb.*, édit. de 1934, t. Ier, p. VI.
2. *L'Anc. Bourb.*, édit. de 1934, t. Ier, p. VII.

Il faut avoir parcouru les manuscrits couverts de notes, de plans, de développements ébauchés, où il revient souvent sur ces idées généreuses, pour comprendre à quel point elles imprégnèrent l'âme d'Achille Allier. Sans doute on en trouvait déjà l'essentiel dans les *Esquisses Bourbonnaises* ; mais ces esquisses — le terme est parfaitement exact — n'ont pas le relief éclatant, la profusion d'aperçus neufs, l'ampleur synthétique, qui font de cette Introduction un chef-d'œuvre. Vers 1830, le jeune écrivain n'était encore qu'un artiste séduit par l'histoire. Trois ans plus tard, les idées originales et fécondes abondent sous sa plume. Dans ce XIX^e^ siècle, individualiste à outrance, il célèbre l'esprit d'association qui, pour chaque cité médiévale, « naissait d'une égale faiblesse, d'une communauté de droits et de devoirs, de la réciprocité des services ». Cette vue peut sembler banale aujourd'hui, mais on conviendra que redécouvrir la bienfaisance des Corporations après un demi-siècle de nivelage révolutionnaire n'était point le fait d'un esprit médiocre. Son journal intime le révélait sceptique et voltairien à vingt ans, disciple fervent de l'*Encyclopédie*, railleur et dédaigneux à l'égard de la foi chrétienne, animé d'un vague déisme sentimental comme celui du Vicaire Savoyard. Maintenant, comme Chateaubriand au début du siècle, il est revenu par l'art et le culte de la beauté au vieux Credo traditionnel. Comme Chateaubriand, il a compris la leçon émouvante des cathédrales « asiles de souvenirs pieux et de pensées idéales ». Le siècle de la raison classique et celui de Voltaire étaient restés incompréhensifs devant ces merveilles qui n'empruntent rien au génie mesuré d'Athènes et de Rome. Allier, lui, croit avec Victor Hugo, chantre épique de N.-D. de Paris, que ces monuments ont une âme :

« Immenses, faites pour contenir toute la famille des souffrants et des malheureux, les malades du corps et ceux de l'âme, les cathédrales s'élèvent, bâties par l'espoir et la reconnaissance des siècles. Chacune de leurs pierres est un remerciement et un vœu. Si les seigneurs ont mis leur écusson et leur portrait sur les vitres brillantes, confiant l'immortalité de leur orgueil à une matière fragile comme leur vie, l'artiste anonyme a profondément buriné dans son œuvre l'espoir d'une vie meilleure, représenté par un saint patron, les mains jointes. Il a légué aussi à la

postérité le secret de ses haines comprimées et sa vengeance éternelle. En scrutant les recoins de ces riches boiseries qui décorent le chœur des monastères, vous trouverez toujours de mordantes épigrammes contre l'ignorance de celui qui paie : un singe qui lit les Heures, un âne encapuchonné. Et sur le portail même, tout dentelé de saints, le tailleur de pierres a écrit sa foi dans l'égalité religieuse : des diables grimaçants entraînent le seigneur cruel et le moine débauché, tandis que le pauvre et l'infirme, l'orphelin, l'opprimé, se pressent autour du Christ, qui lève le doigt pour les protéger et les bénir. L'art était là dans son but le plus élevé, dans sa mission la plus vaste[1]. »

Comme ses contemporains de la génération romantique, Allier pense par images. Quand il affichait une incrédulité agressive, on eût perdu son temps à développer, en face de ses partis pris, la rigueur d'une discussion philosophique. Au contraire, ces hauts lieux de l'âme, qui portent témoignage pour les siècles disparus, la paix qui les imprègne, les leçons d'espérance et de fraternité qu'ils offrent à toute âme de bonne volonté, le remuaient étrangement, réveillant une sensibilité, catholique d'instinct, qui s'était ignorée jusque-là.

Ce qu'il a découvert l'enchante : « L'art du moyen âge a eu ceci d'admirable qu'il s'est fait comprendre des masses ». Cette constatation porte loin, car elle indique comme une source d'observations, précieuse à qui veut comprendre le passé par le présent, la vie populaire, ses traditions, son ignorance superstitieuse, ses croyances passionnées, cette vie populaire aux immenses remous, sur laquelle nul historien ne s'était encore penché. Michelet seul alors commençait à le faire, avec ce frémissement d'amour et de pitié d'où viennent à la fois la grandeur et la faiblesse de son œuvre. Son *Introduction à l'histoire universelle* (1831), en offrant un tableau à la fois plus humain et plus complet de l'histoire, proclamait son ambition d'offrir « une résurrection intégrale de la vie du passé ».

Achille Allier avait-il fréquenté Michelet, pendant son séjour à Paris ? C'est possible. En tout cas, une étroite parenté de conceptions se révèle entre le brillant historien, déjà célèbre, et le

1. *L'Anc. Bourb.*, éd. de 1934, p. VIII.

jeune artiste bourbonnais. Qu'on en juge par cette page où, dès la première phrase, se retrouve, presque identique, la formule de Michelet :

« Ce que nous voulons faire pour notre province, c'est raconter son histoire, décrire ses monuments, observer ses mœurs, pour une résurrection complète du passé.

« La vie populaire, avec ses émotions, ses croyances, ses ignorances, se rencontre encore chez nous.

« Il faut l'aller chercher dans ces chambres basses et sombres que toute une famille appelle *La Maison*, où se pressent, pour la communauté des travaux, des privations, des plaisirs, les pères et les fils avec leurs serviteurs. Tous s'assoient à la même table et chacun à sa place au foyer. J'ai vu ces grands lits, clos comme des tombes, avec leurs amples rideaux qui protègent les rêves d'amour des jeunes filles et les saints mystères du mariage : lit du vieillard qui se débat entre la douleur et la mort ; lit des époux, où la jeune mère apaise les cris de son premier enfant avec la douceur de son lait ; lit où l'on naît, où l'on meurt. J'ai vu les lourds chenets de fer, où se réchauffent, calleuses et durcies, les mains qui les caressaient autrefois frêles et douces. Quand le vent secoue les vitrages plombés, ébranle les portes, gémit sous les arbres comme une voix d'âme en peine, et que des lueurs vagues jouent et meurent sur les solives rapprochées, alors la famille paraît s'accroître de tous ceux qui posèrent sur la pierre du foyer leurs pieds endoloris.

« J'ai prêté l'oreille à ces récits de veillées, à ces axiomes de science rustique, confiés par la vieillesse à l'enfance, science apprise de génération en génération sur les genoux d'un grand-père. J'ai recueilli des lambeaux d'instinctive poésie, fruit d'imaginations naïves et fraîches, sens divin d'harmonie placé au cœur de l'homme comme dans l'âme obscure des oiseaux, pour exprimer les plaisirs et les peines [1]. »

Ce thème qui lui tient à cœur, inspirait déjà en 1831 une jolie page des *Esquisses Bourbonnaises*, à propos du château de Meillant. Il est intéressant de noter la rencontre d'Allier avec Walter

1. *L'Anc. Bourb.*, éd. de 1934, p. xi. Les deux dernières phrases reproduisent une variante manuscrite, qui s'écarte légèrement du texte imprimé.

Scott dont l'œuvre lui était familière, et le Victor Hugo de *Notre-Dame de Paris* ressuscitant autour de la cathédrale la vie tumultueuse et colorée du Paris médiéval. Comme eux il poursuit « d'aventureuses recherches hors des routes officielles tracées par la mode et l'habitude », et s'il parle, à son tour, de « résurrection complète du passé », c'est qu'il a pris l'habitude de vivre avec tout ce passé, de le connaître intimement, et qu'il se sent de taille à le ranimer.

Le jeune historien reproduira donc ses émotions, car il ne prétend pas à l'impassibilité. Ce n'est pas lui qui accepterait la condition presque irréalisable, en tout cas inhumaine, de n'être d'aucun temps ni d'aucun pays. Il aime la vie, et il a compris que celui qui se penche sur des tombes pour essayer de ranimer les morts, n'y parviendra qu'après avoir observé les vivants :

« Aimer les hommes qu'on observe, les aimer à cause de leurs souffrances et de leurs privations, à cause des jouissances intimes qu'on éprouve et qu'ils ne connaissent pas, à cause des doutes qui nous assaillent et ne les ont jamais troublés » : tel est son procédé pour comprendre le passé, afin de lui restituer relief, couleur et mouvement.

Et s'il a voulu remonter aux grandes époques féodales, c'est qu'il aime la vie surtout dans les âges héroïques où s'affirme le génie des races jeunes, bien plus qu'aux siècles raffinés, amateurs d'émotions rares, et gaspilleurs de rêves accumulés. Cette passion de la vie totale qui le pousse à étudier l'âme inconsciente des simples, le rattache aussi, par d'innombrables liens, à l'âme des choses, des paysages, du sol. On le voit rechercher, avec un soin religieux, les reliques du passé détruit. C'est ainsi qu'il rendra non seulement les couleurs et les formes, chères à l'école pittoresque, mais encore les institutions et les idées. Toutes proportions gardées, n'est-ce pas le procédé de l'éblouissant et génial Michelet, qui, pour retrouver la vie historique, voulut patiemment la suivre en toutes ses voies, toutes ses formes, tous ses éléments, et qui aima tour à tour chaque époque étudiée par lui ?

Dans la retraite studieuse de Bourbon, parmi les documents accumulés, Achille Allier vivait avec intensité. Maître de son sujet et de sa plume, il écrivait au jour le jour des pages ner-

veuses et brillantes qui devaient être une révélation, même pour ses amis. Parfois, prenant le burin, il réalisait pour son ouvrage des vignettes remarquables. Et pendant qu'il s'imposait ce travail sans répit, tous les dessins et croquis étaient examinés, remaniés, mis au point par Chenavard et ses deux collaborateurs Gigoux et André Durand. On mit à contribution les graveurs les plus réputés. Avant même d'avoir la certitude morale du succès, le maître-imprimeur Desrosiers transformait ses ateliers, bien résolu à tenir sa promesse d'égaler Paris dans l'édition de luxe.

Ce n'était pas la première fois qu'en France on écrivait « l'histoire d'une province. Au XVII^e siècle, les Bénédictins de Saint-Maur avaient consacré de savants ouvrages au Languedoc, à la Lorraine, à la Bourgogne, à la Bretagne, livres précieux, livres solides, composés avec des pièces d'archives, mais où manque la vie. On y trouve moins l'histoire que les éléments de l'histoire. Le Bourbonnais lui-même avait été décrit au XVI^e siècle par Nicolas de Nicolaï, géographe du roi, mais ce tableau de notre province, si intéressant qu'il soit pour nous, a presque toujours la sécheresse d'un document officiel [1]. »

Or Allier est artiste et veut donner aux scènes qu'il évoque la toute-puissance de la réalité : au lieu de la nomenclature sèche qui ne présente, dans ces œuvres érudites, que des actions mortes, il veut donner une résurrection de la province tout entière, avec ses paysages, ses monuments, ses hommes. Comme les Grecs, il croit que l'intervention des Muses est indispensable pour faire œuvre qui dure. Sous les cris du préjugé, de la passion, de l'ignorance, il veut retrouver la voix des seigneurs féodaux, des moines, des bourgeois, des vilains, qu'il faut dégager et rendre perceptible ; il s'efforce à replacer dans une lumière exacte, avec leur couleur propre, tous les éléments d'un petit monde d'autrefois.

Ce n'était donc pas d'une simple chronique qu'il rêvait : si haut en couleurs que pût apparaître le tableau des sires et des ducs de Bourbon, des puissants Clunisiens de Souvigny, des

1. Conférence prononcée à Montluçon, le 11 septembre 1936, par M. Emile Mâle, de l'Académie Française, à l'occasion des fêtes commémorant le centenaire de la mort d'Achille Allier.

communes parties à la conquête de leurs franchises, il réaliserait un ensemble plus vaste et plus fouillé, où la geste féodale et religieuse s'encadrerait dans une évocation de toutes les activités qui, en quatre siècles, avaient créé le Bourbonnais. Son talent sonore et passionné serait à l'aise dans la composition de cette vaste fresque réclamant, avec beaucoup d'érudition, la flamme de l'amour. Vérité, poésie, telles furent en effet les muses du jeune historien, et tant qu'il tint la plume, elles ne cessèrent de l'inspirer.

***

Au reste, l'histoire de cette province est singulière : Allier, en depit d'une documentation incomplète et parfois erronée, avait bien vu qu'elle ne ressemble à nulle autre. L'unité bourbonnaise est un défi à la nature, une étonnante fusion de contrastes, réalisée par la hardiesse et la ténacité d'une race féodale, qui devait, après d'humbles débuts, s'égaler aux plus illustres familles, et finir par les éclipser, en donnant à la France une dynastie royale.

Vers le début du x^e^ siècle, tout était divers et composite en ce pays, la géologie, la géographie, l'ethnologie, chacune des régions qui le forment rappelant la province voisine. C'était un chaos de peuplades, de richesses terriennes et souterraines, dépendant de l'Autunois, du Forez, de l'Auvergne, de la Marche et du Berry. Pourtant, sous l'impulsion des sires puis des ducs de Bourbon, une province, plus unie que tout le reste du royaume, allait surgir de cette confusion.

Au départ de cette réussite historique, dans le temps où la dynastie carolingienne agonisait sans gloire, on trouve une seigneurie des plus modestes, aux mains d'hommes ambitieux et réalistes, prompts à l'attaque comme à la parade. Leur ascension, qu'aucun revers sérieux n'interrompit, fut marquée par une étonnante continuité. En trois siècles ils unifièrent des territoires fort divers par leur aspect physique et par la nature, des populations (x^e^-xiii^e^ siècle). Race forte et dure, intelligente et rusée, les Archambaud, vers l'an 1000, sont installés solidement dans une contrée que l'anarchie du siècle précédent avait pratiquement laissée sans maître. Ils occupent une situa-

tion splendide à la limite des langues d'oïl et d'oc, ce qui fera de leur domaine le trait d'union entre la France du Nord et celle du Midi. Ces rudes guerriers ont encore cette chance que jusqu'au XIIIe siècle, jamais leur succession n'est tombée en quenouille : ainsi purent-ils organiser à loisir leurs possessions et devenir assez puissants pour obliger l'Auvergne et l'Aquitaine à compter avec eux. La dynastie capétienne trouve presque toujours dans la maison de Bourbon, un précieux concours pour asseoir et développer l'autorité royale.

Leur bonne étoile veut encore que les sires de Bourbon aient comme appui, dès leurs premiers pas, le prestige incomparable de la congrégation bénédictine de Cluny, car Souvigny, berceau de leur puissance, est aussi, par la générosité d'Aimar, fondateur de la race, le siège d'un prieuré clunisien, fameux dès le XIe siècle, un lieu saint où l'on accourait de toute la chrétienté pour vénérer les reliques des bienheureux abbés Mayeul et Odilon. Des rois, des princes de l'Église, des papes mêmes, y sont venus prier, et l'illustration de la cité monastique rejaillit sur ceux qui en étaient les avoués et les gardiens. C'est pourquoi l'on ne peut séparer les sires de Bourbon des moines de Souvigny : la plupart des documents qui subsistent des siècles lointains se rapportent à leurs querelles de puissance, alternant avec des périodes de concorde et de paix, et aux transactions minutieuses, innombrables, qui règlent leurs droits et devoirs réciproques de seigneurs féodaux.

La conception primitive du vieil artiste moulinois Dufour était à base d'érudition pure : Allier l'élargit en considérant le Bourbonnais non comme une abstraction, mais comme une réalité vivante et colorée. Quand la mort le surprit au milieu d'une phrase inachevée [1], il avait rédigé, en plus de sa magistrale introduction, toute l'histoire de la première race des Bourbons. Son grand mérite fut de replacer dans leur cadre féodal du haut moyen âge, ces barons violents et retors. Parcourant annalistes et chroniqueurs, il sut cueillir une foule de détails

1. Le continuateur de l'ouvrage, Adolphe Michel, écrit à ce sujet : « Nous avons dû prendre l'œuvre de notre prédécesseur au milieu d'une phrase inachevée, et trouver le dernier mot d'une pensée que la mort, qui a frappé là de manière si imprévue, était venue interrompre ». *Anc. Bourb.*, éd. de 1934, tome Ier, p. 340, note 1.

savoureux, d'enluminures pittoresques, ensevelies sous un fatras pesant. Et comme il avait cette imagination qui devine, dans les papiers d'archives, des vies d'hommes, il sut restituer aux morts lointains le relief d'une vie intense.

Mais tout n'était pas également sûr dans les sources qu'il a utilisées. Malgré le sérieux de sa critique, Allier ne pouvait soupçonner les faux du P. André de Saint-Nicolas. Ce religieux carme vécut à Moulins au XVII^e siècle : érudit incontestable, mais narrateur fantaisiste, il imagina, pour faire sa cour à Louis XIV, une généalogie fantastique, par laquelle Aimar, ancêtre des sires de Bourbon, se rattachait directement aux Mérovingiens. En pareille matière, c'est uniquement le premier pas qui coûte : le P. André truffa de fausses chartes son récit, et les mêla si adroitement aux vraies que l'histoire des Archambaud et celle du prieuré de Souvigny, inséparables l'une de l'autre, ont été pendant deux siècles, pour les érudits locaux, une énigme inextricable. Pourtant ses contemporains, Mabellon et Baluze, chargés de vérifier le chartrier de Souvigny, avaient proclamé faux sans restriction, un certain nombre de titres publiés par le P. André. En dehors des raisons de critique interne, ils en apportaient d'autres purement matérielles, encore plus accablantes. Ne démontrent-ils pas, au sujet d'un prétendu testament d'Aimar, le donateur de Souvigny et l'ancêtre des Bourbons, que le parchemin avait été arraché d'un ancien manuscrit et portait au verso de visibles traces de colle ? que l'encre, blafarde et tirant sur le roussâtre, était manifestement récente ? que l'écriture enfin, qui aurait dû être du X^e siècle, correspondait à celle du VII^e ? [1].

Par suite de quelles circonstances cette condamnation sans appel fut-elle pratiquement oubliée au cours du XVIII^e siècle ? Comment les faux purent-ils subsister en gardant un air de respectabilité ? Quand Dufour, au long d'un demi-siècle de recherches entreprises avant 1789 et poursuivies sous Napoléon,

1. C'est Chazaud, archiviste de l'Allier, qui, dans son *Étude sur la Chronologie des sires de Bourbon* (1864), a mis au point la question des faux du P. André. Cf. réédition de l'ouvrage de Chazaud, par Max Fazy, 1935, § II : *Le Père André de Saint-Nicolas, historien de la maison de Bourbon* (1668-1713), pages 41-97. — Voir également : Fazy : *Le Poème d'une province française*, 1937, Moulins, Imp. du Progrès, Introd. : *État actuel de la question des origines du Bourb.*

trouva ces documents, il les crut authentiques et les recueillit sans méfiance : c'était un archéologue plutôt qu'un paléographe, et il n'avait aucun motif de douter. Achille Allier, devenu possesseur des recueils du vieil artiste, n'avait pas dans son entourage un Mabillon pour l'aider à déceler les facéties du Père André. Il n'en émet pas moins, par endroits, quelques doutes qui font honneur à son esprit critique et, dans l'ensemble, son travail est solide.

Il déplore les pans d'ombre qui subsistent faute de documents originaux, dans l'histoire de la première maison de Bourbon. « Tout est dispersé dans les histoires des provinces voisines, dans les compilations monastiques, épars dans des manuscrits d'époques différentes, dans mille copies dissemblables et informes, la plupart de cet indéchiffrable griffonnage du XVII^e siècle, qui fait regretter davantage l'écriture nette et régulière des vieux titres. En terminant un mémoire adressé au ministre de l'Intérieur (an XII), mémoire où il exposait les recherches faites pour son *Voyage pittoresque et topographique dans le département de l'Allier*, M. Dufour disait : « Quant à l'histoire générale de l'Ancien Bourbonnais, celui qui entreprendrait aujourd'hui de l'écrire sans avoir recueilli ses matériaux avant la Révolution, se trouverait fort embarrassé, les titres et actes publics capables d'y jeter beaucoup de lumière étant devenus la proie des flammes [1]. »

La correspondance d'Allier, le témoignage de ses collaborateurs, l'imposant appareil critique de l'ouvrage, prouvent l'ampleur et souvent la minutie de ses recherches. Pour apprécier exactement son mérite, il faut se souvenir que, vers 1830, les archives départementales n'étaient pas encore classées, et qu'une foule de titres dont il regrette la disparition se trouvaient chez des particuliers, qui devaient les restituer par la suite. Fort riche à présent, le fonds de Souvigny était insignifiant au début du XIX^e siècle ; et cette absence de documents ne laissait pas d'alarmer notre jeune historien, qui eût désiré « un grand in-folio de preuves ».

Il avait vu grand et remanié le projet initial de Dufour au point de le transformer : ce n'était plus un Voyage Topogra-

1. *L'Anc. Bourb.*, éd. de 1934, t. I^er, p. 165, note 2.

phique, ni une simple compilation de notes d'art et d'archéologie. Certes, Allier était convaincu qu'il n'y a point de petite découverte en histoire et déclarait qu'elle doit « faire rafle de tout » [1], mais il voulait bâtir un monument harmonieux et durable en replaçant la formation du Bourbonnais dans le cadre de la vie française et des institutions d'autrefois, par l'utilisation « des chroniques locales, des recherches archéologiques, des études de mœurs, des notices biographiques, offrant un tableau, le plus complet possible de la formation et de l'accroissement de la province, des événements qui ont eu quelque influence sur sa destinée, des luttes dont elle a été le théâtre [2]. »

Bien des pages sont puissamment évocatrices par l'art avec lequel il sait mettre en valeur une anecdote, un détail extrait des vieilles chroniques. De la moindre découverte, en effet, peut jaillir tout à coup le rayon éclairant la physionomie d'une époque, la signification d'un monument, la portée d'une institution religieuse ou sociale. Les dissensions entre les sires de Bourbon et les prieurs de Souvigny, ces querelles entre féodaux laïques et ecclésiastiques dont l'histoire du monastère est remplie, lui permettent d'esquisser sur l'origine du mouvement communal un tableau que ses successeurs, mieux armés de documents, n'ont eu qu'à compléter :

« La Bourgeoisie apparaît à l'occasion de ces débats, d'abord résignée et muette, faible proie réservée au vainqueur ; bientôt l'épée et la crosse, qui se croisent pour se repousser, pèsent trop sur sa tête : elle se redresse. Des deux côtés on l'appelle à la lutte comme un champion vigoureux. Elle essaie son bras et s'étonne de sa force : comprendre sa force, c'est apprendre à en profiter. Déjà la bourgeoisie vend son appui ; elle va organiser la lutte dans son intérêt ; elle la prolongera en raison de ses besoins. La commune est constituée à son tour, troisième puissance qui absorbera les deux autres ; l'avenir lui appartient [3]. »

L'un des premiers — peut-être même le premier, — il a perçu

1. *L'Anc. Bourb.*, éd. de 1934, t. Ier, p. 165, note 2.
2. *L'Anc. Bourb.*, éd. de 1934, t. Ier, p. 165, note 2.
Dans cette note copieuse et très explicite, Achille Allier indique les documents originaux qu'il a pu consulter sur l'histoire des ducs, et les manuscrits qu'il a utilisés sur celle des sires de Bourbon.
3. *L'Anc. Bourb.*, éd. de 1934, t. Ier, p. 166.

le rôle émancipateur des monastères au moyen âge. Face aux barons féodaux, qui mettaient dans le fer « leur droit et leur raison », il dresse, dans une page saisissante, le moine de ces âges de plomb, qui crée, par l'association monastique, un intermédiaire entre l'esclavage et la féodalité armée, « un premier degré d'émancipation de l'intelligence ». Il s'élève avec vivacité contre les plaisanteries voltairiennes qui, par un trait d'esprit, dispensent leurs auteurs d'étudier en détail le réel. Le cloître bénédictin de la grande époque clunisienne, lui semble avoir été l'unique refuge contre la brutalité, l'unique force capable de faire échec à la domination des armes.

« Le prêtre aussi voulut dresser la tête : pour que le capuchon de laine protégeât son front nu, il l'entourait d'une auréole sainte... et marchait parmi les forts, un crucifix dans une main, l'autre montrant le ciel... Émancipé par l'intelligence, le voilà debout devant le baron agenouillé, qui baise le bas de sa robe d'affranchissement. A l'héritier des hommes de la conquête, qui avaient dit à ses ancêtres : Travaille la terre pour nous faire vivre ; la terre est à nous ! le moine dit à son tour : Donne ces terres aux enfants du Christ en expiation de tes crimes ! [1]. »

C'est ainsi que, trente ans avant Montalembert et ses *Moines d'Occident*, Allier s'enthousiasme pour l'œuvre de civilisation, de justice et d'apaisement réalisée par les grands abbés de Cluny, Mayeul et Odilon, qui moururent l'un et l'autre à Souvigny, vénérés des princes et des peuples. Il transporte dans son récit la couleur naïve des légendaires, pour brosser le tableau saisissant des misères qui accablaient la France des premiers Capétiens. On peut voir avec quel bonheur il utilise longuement le chroniqueur Raoul Glaber, l'un des témoins les plus pittoresques de l'an mille. Ce bénédictin au caractère épineux était ami des courses vagabondes. Après avoir beaucoup vu et beaucoup retenu en France, il vint se fixer, déjà vieux et sans doute apaisé, à Cluny, où il rédigea son histoire sous les yeux de saint Odilon. Naïf et franc, tout ce qu'il conte, il l'a vu de ses yeux ou le tient de témoins très sûrs, et le rend en une prose incorrecte, parfois obscure, mais vivante et même colorée. Une phrase de ses *His-*

1. *L'Anc. Bourb.*, éd. de 1934, t. Ier, p. 181.

toires est demeurée célèbre : « On eût dit que le monde, rejetant son vêtement antique, se paraît d'une blanche robe d'églises neuves. » Allier, qui le cite fréquemment, met en lumière sa préoccupation du miracle, son ignorance de toute loi expérimentale, son goût du mystère, cette tendance si fréquente chez les hommes du moyen âge, à croire que l'objet atteint par les sens est une figure ou un signe, une menace ou une promesse. Et cela nous a valu des pages où s'impriment, comme une série d'estampes lugubres, comme une évocation de cauchemar, les misères d'un siècle affreux.

Le moine de l'an mille a vu fondre la peste et la famine sur les villes et les campagnes comme « un châtiment de l'insolence des hommes ». On mange bêtes immondes et reptiles ; on touche même à la chair des morts. Les églises donnent leurs trésors et leurs vases sacrés pour le soulagement des affamés, et les sacrifices des âmes héroïques font pendant aux scènes de cannibalisme. Puis l'espoir renaît sous l'impulsion d'une charité que rien ne peut décourager. D'un côté, les préjugés, les chimères, les terreurs enfantines, les visions déprimantes, de l'autre, cette invincible foi qui se sent supérieure aux misères du monde, ce rayonnement surnaturel et ces miracles des saints, qui aplanissent l'âpre voie du salut. A certains moments, le lecteur se croirait au fond de quelque crypte romane, sous la lueur d'une lampe sépulcrale, parmi les cris de détresse et les sanglots. Brusquement tout change, c'est la sérénité de Mayeul et d'Odilon, tous deux octogénaires, prenant congé de la Sainte Église dans la cellule nue où leurs frères à genoux et en larmes, prient autour de leur lit de mort ; ce sont les funérailles triomphales, selon la tradition de l'Église primitive qui célébrait avec allégresse la mort des confesseurs et des martyrs : devant un peuple immense, les cantiques de gloire couvrent les chants funèbres, et sur le tombeau des bienheureux commence la floraison des miracles.

Après Glaber et son désarroi moral, un autre moine, poète celui-là et de nature exquise, a séduit l'historien bourbonnais : c'est le moine Jotsald, disciple de saint Odilon. L'art sacerdotal austère du premier moyen âge semble se dégager de l'atmosphère de terreur et de contrainte où il vivait. Ce n'est pas encore l'aimable familiarité qu'on voit éclore deux siècles plus tard

autour du Petit Pauvre d'Assise, et qui s'épanouira dans la *Légende Dorée*. Mais le moine-poète a des réminiscences antiques, des comparaisons classiques, ennoblies, élargies par une émotion généreuse qui vient de l'Évangile ; et pour saluer la mort corporelle, il trouve des accents d'une singulière douceur :

« Cette poésie du cloître, écrit Allier, ressemble aux miniatures peintes sur le vélin des livres ascétiques ». Il en apprécie la candeur, la simplicité harmonieuse des attitudes, la sérénité religieuse qui n'exclut point la grâce.

« Ce moine nous semble représenter fidèlement le mouvement intellectuel de son époque. Après la profonde terreur de l'an mille, après les catastrophes qui signalèrent l'avènement du siècle, l'intelligence humaine se releva courageuse et confiante, mais toujours triste, parce qu'elle se souvenait et prévoyait... Néanmoins, en même temps que les jeunes basiliques se dressaient de toutes parts, matérialisant les symboles de la foi dans leurs peintures éclatantes, leurs mosaïques drapées, leurs innombrables sculptures ; en même temps que le cintre aux bordures dentelées et festonnées s'élançait par degrés jusqu'à l'ogive, et que la basse colonne romane poussait une tige svelte, couronnée du chapiteau byzantin aux entrelacs de feuillage, la pensée devenait multiple et compliquée. Elle se hérissait de symboles et s'élançait, en s'amincissant, vers les hautes régions de la métaphysique ; elle empruntait ses ornements à la poésie orientale et se jouait parmi les subtilités scolastiques. Durant cette ère de renouvellement, les cloîtres de Cluny et de son obédience furent des asiles ouverts à l'étude et à son enseignement. Odilon lui-même, chargé à la fois de maintenir la discipline religieuse dans sa communauté et de défendre ses intérêts temporels au dehors, ce conseiller des rois, mêlé à toutes les grandes agitations de son siècle, et qui batailla avec les seigneurs pour la suprématie du clergé, Odilon trouva le temps d'être théologien, poète, historien : il a complété par la plume l'œuvre de sa parole [1]. »

Quand une œuvre d'histoire recrée autour des événements et des hommes une atmosphère aussi évocatrice, elle est fort loin de la sèche nomenclature et de la compilation ennuyeuse si

1. *L'Anc. Bourb.*, t. Ier, éd. de 1934, p. 238.

durement condamnées par Voltaire. Certes on y trouve des erreurs de détail — et l'édition du centenaire vient de pourvoir aux rectifications nécessaires — mais ces erreurs n'atteignent en rien le fond même de l'ouvrage, et la richesse des aperçus ne doit pas faire oublier avec quelle aisance l'auteur domine une matière complexe et difficile.

Il a des réflexions pénétrantes sur l'ascension régulière des communes, sur la conquête des franchises civiles par la bourgeoisie, sur cette minutieuse réglementation du droit individuel qui en découle. Il marque les étapes de la transformation du pacte féodal à laquelle est mêlé le monachisme clunisien au même titre que les barons et les rois. Le moyen âge était trop fortement possédé par le sens de la hiérarchie pour aller d'un seul bond, du régime féodal aux prétentions égalitaires de la démocratie. C'est pourquoi, dès le XII^e^ siècle, on voit poindre une noblesse du second degré, qui constitue les communes à son profit et impose ses conditions aux deux puissances, la monastique et la féodale, qui ont besoin l'une et l'autre d'acheter son précieux concours.

Ce problème historique venait d'être posé par Augustin Thierry dans ses *Lettres sur l'histoire de France* : notre jeune érudit bourbonnais en perçoit toute l'ampleur et lui trouve dans sa province une physionomie particulière. Par exemple, il a fort bien vu le jeu subtil des bourgeois, qui tantôt s'appuyaient sur les moines de Souvigny pour secouer la tutelle des sires de Bourbon, et tantôt réclamaient l'aide de ces derniers pour rejeter le joug temporel du couvent.

Les chartes de franchise lui ont révélé ce fait, peut-être unique dans l'histoire médiévale, qu'en Bourbonnais les Communes se sont formées sans luttes. Archambaud VI de Bourbon ne se vit pas imposer les franchises, mais les octroya de son plein gré.

Cette constatation permet à l'historien de rendre hommage à la politique intérieure des sires de Bourbon : « Des premiers, ils avaient tendu une main bienveillante aux associations communales qui se formaient en haine de la tyrannie des barons. Peu de chartes d'affranchissement avaient été concédées avec autant de désintéressement et de libéralité que celles de Villefranche, Limoise, Franchesse, Bourbon ; et ces chartes dataient

du XII[e] siècle [1]. » Ces procédés bienveillants, cette entente cordiale, contrastent avec les luttes interminables, les conflits parfois sanglants qu'on devine derrière les articles de tant d'autres chartes. L'aspect si particulier du mouvement communal sur les terres des Bourbons avait frappé Thierry, qui ne semble pas en avoir trouvé l'explication.

Le rôle du puissant monastère clunisien de Souvigny est généralement présenté avec exactitude et impartialité. L'auteur tire grand parti non seulement des donations faites au monastère par les sires de Bourbon et leurs vassaux, mais surtout des transactions par lesquelles se terminaient les querelles périodiques entre moines et châtelains. Sans insister, il souligne le besoin réciproque de s'épauler, pour grandir et prospérer, qui marque les rapports, alternativement courtois et tendus, des prieurs et des sires, l'âpreté des religieux à défendre leurs privilèges contre les revendications et empiètements du clergé séculier, leur action discrète dans l'émancipation des bourgeois de Souvigny. Il rappelle les misères sans nombre des pauvres gens maltraités et pillés par les hommes d'armes pendant les guerres féodales. Tout cela est étudié avec une précision remarquable, une intelligence des hommes et des événements surprenante à cet âge, parfois même avec une flamme émouvante.

Nous avons souligné la page brillante et généreuse qui présente les établissements bénédictins comme le seul foyer intellectuel, le refuge toujours ouvert aux âmes délicates lassées des violences du temps. Aux consciences très hautes, aux cœurs tendres, un sanctuaire intangible était ainsi préparé : ni les maux de la vie, ni les duretés du siècle, ni même les erreurs ou les faiblesses de l'Église n'altéraient la paix claustrale. Aux plus sombres jours du moyen âge, quand la Papauté, peut-on dire, était dans la fosse aux lions, portant la chaîne accablante des nécessités et des angoisses temporelles, ce simple mot : *Pax*, inscrit sur la porte des monastères, rappelait la persistante tradition des premiers siècles, cette religion toute de foi et de charité, cette liberté des enfants de Dieu qu'ailleurs on semblait avoir perdes. Régulièrement, du reste, on voyait la Chrétienté

1. *L'Anc. Bourb.*, éd. de 1934, p. 301.

revenir aux espoirs que cette vie contemplative symbolise. Après des périodes de folie, on accourait encore à ces hauts lieux de l'âme, comme la Samaritaine au bord du puits de Jacob, pour redire la prière évangélique : « Seigneur, donnez-moi de cette eau, afin que je n'aie plus soif ! »

Ailleurs c'est le croyant doublé d'un artiste qui décrit la transformation de l'architecture religieuse et son évolution du plein cintre à l'ogive. Plus loin on le voit chercher avec sagacité les causes des événements dans une documentation complexe où il aurait pu se contenter de trouver matière à brillantes narrations. C'est ainsi qu'à propos de Frédégonde et Brunehaut, dont le duel implacable fit couler tant de sang, il oppose, en une saisissante antithèse, le rôle de la femme résignée à celui de la femme d'action :

« Frédégonde et Brunehilde seraient des monstres incompréhensibles, si leur époque ne les expliquait sans les excuser. Quand les hommes exercent une domination sanglante, quand ils règnent par la force brutale et armée, alors la femme bonne et faible courbe la tête, aime et souffre, console et prie avec une religieuse résignation, avec une tranquillité triste. La femme énergique et passionnée se défend avec les ressources de sa ruse native, s'élève avec la souplesse de son intelligence, domine par la puissance de sa beauté ; elle n'aime pas, elle calcule, et si sa passion contenue peut éclater, il y a dans sa haine une vigueur toute virile avec un degré de plus d'excitation qui appartient à la faiblesse triomphante et fait une volupté de la vengeance [1]. »

Quand la mort, au matin de Pâques, terrassa le jeune historien, il avait rédigé les trois quarts du premier volume de *L'Ancien Bourbonnais*. C'était la partie ingrate de l'ouvrage, car les origines de cette province sont enveloppées de ténèbres. Seuls, quelques points lumineux, préservés par les annalistes bénédictins, laissent entrevoir de loin en loin le monde mérovingien si sombre, l'anarchie carolingienne sous les successeurs lamentables du grand Empereur, la dissémination du pouvoir en une poussière de petites souverainetés qui s'ignorent ou se combattent. Allier réussit pourtant « ce miracle d'écrire avec

1. *L'Anc. Bourb.*, éd. de 1934, p. 75.

si peu de matière un récit continu, pittoresque, entraînant ». Cette appréciation d'Émile Mâle, tout élogieuse qu'elle soit, ne semble point excessive à qui vient de prendre contact non seulement avec l'œuvre historique d'Allier, mais encore avec les notes et les pages inédites qui reflètent son âme.

Il a la clarté et le mouvement, l'imagination qui rend le pittoresque des hommes et des choses, parmi des descriptions souvent heureuses. Mais surtout on apprécie son enthousiasme rayonnant, son style nombreux et rythmé, son art libre et sûr qui sait reproduire la réalité.

Un siècle après sa mort, on relit avec plaisir ces 340 pages de l'œuvre « première et chérie », où la science et l'art se mêlent harmonieusement. Cela peut justifier cette tentative pour ranimer sa mémoire.

CHAPITRE IX

LE DESSINATEUR, L'ARTISTE

Le jeune historien du Bourbonnais se doublait d'un imagier, d'un paysagiste intelligent et pittoresque, très épris des souvenirs du moyen âge, comme on l'était dans le monde des lettres, depuis Chateaubriand.

Il n'avait suivi les cours d'aucun maître ni fréquenté aucun atelier. A son retour en province, il s'improvisa dessinateur, pour illustrer ses *Esquisses Bourbonnaises*, donnant libre cours à des dons naturels peu communs. Le crayon à la main, son album sous le bras, il explorait patiemment les ruines féodales, les ruelles sinueuses des vieilles villes épargnées par le temps, les campagnes bourbonnaises si riches en aspects séduisants ou sévères, croquant une attitude, esquissant un costume paysan, un monument rongé par le temps ou compromis par l'incurie des hommes. Ses manuscrits abondent en croquis et vignettes, où défilent hautes et gentes dames, chevaliers de fière mine, pages, moines, bourgeois et vilains, où les scènes de la vie féodale alternent avec des silhouettes d'un modernisme aigu, l'imagination créatrice et le rêve complétant les données de l'observation quotidienne.

Cet artiste n'aime pas travailler dans l'abstrait ; il a besoin de couleurs, de reliefs et de sons pour que ses facultés s'émeuvent et s'enflamment. Ce contemporain de Michelet et de Victor Hugo, nous l'avons déjà remarqué, pense lui aussi par images. Une thèse philosophique aux arguments bien liés l'aurait laissé froid, alors qu'il est ému par la poésie des ruines et la splendeur des monuments religieux. Loin de s'effacer en écrivant, il dialogue avec une statue, une chaumière, un tombeau ; il a

cette seconde vue qui saisit et ranime les morts dans la vérité de leurs attitudes, en cherchant toujours à comprendre le passé par le présent.

Nous avons étudié les *Esquisses Bourbonnaises*, œuvre d'un débutant, où les tableaux de mœurs locales alternent avec de grandes évocations religieuses ou féodales. Le dessinateur y complète l'écrivain, et l'on peut lire dans l'introduction ces lignes suggestives : « A peine si l'on voit venir à la messe du dimanche, de ces anciens aux vestes bleues, aux grands gilets ceints d'une courroie, portant de longues guêtres et une jarretière rouge au-dessus du genou, d'immenses chapeaux ronds, et leurs cheveux pendants comme ceux des vieux Gaulois [1]. »

Aussi, pendant qu'apparaissaient encore les rares survivants, Allier les a-t-il reproduits dans son album. Ce sont eux qui ornent le frontispice du recueil, à côté d'une paysanne coiffée du « chapeau à deux bonjours », la petite croix d'or au cou, et filant de la laine. On les retrouve à la Fontaine Saint-Remy, perclus qui vont demander leur guérison à l'eau magique de la source, diseurs de bonne aventure et vendeuses de cierges, charlatans, saltimbanques, vendeurs de livres et de chapelets, les uns priant les autres s'agitant au milieu du brouhaha d'une fête populaire. Ailleurs, dans un paysage tourmenté des environs d'Huriel, évolue l'harmonieuse silhouette d'une jeune paysanne « à la coiffe plate et serrée » qui porte sur sa tête une gerbe de glaneuse soutenue par ses bras relevés. Elle vient de passer le parapet dégradé d'un vieux pont, et descend vers le ruisseau qu'on devine au fond d'une gorge étroite bordée d'aulnes, de houx et de noisetiers.

Ces dessins ont le charme et la sincérité des primitifs ; nul artifice de métier ne les gâte.

L'Avocat de campagne, en particulier, illustre à merveille le texte du récit. Accoudé sur une table sans nappe, il discute avec son client. Coiffé d'un bonnet noir, calme, patelin, on le devine expert en chicane. Le paysan, un bâton entre les jambes, écoute, bouche bée, des arguments que sa fruste cervelle saisit mal.

Mais c'est à Souvigny qu'Allier s'arrête avec prédilection, dans

1. *Esq. Bourb.* Introduction.

la basilique clunisienne mutilée par les jacobins de 93. Sous son crayon d'amateur, les dentelles de pierre de l'*Armoire aux reliques* et celles de la *Chapelle vieille*, merveilles de l'art du XVe siècle, s'enlèvent aériennes et splendides. Des ruines féodales de Bourbon, page d'histoire écrite en pierre, il donne une silhouette imposante, légèrement fantaisiste, qui résume et illustre ses longues rêveries sur l'emplacement de la *Sainte-Chapelle*. Le château de Meillant, merveille de la Renaissance, dans un berceau de feuillage, lui révèle ce prodigieux XVIe siècle, dont les constructions allient élégance et sécurité, audace et harmonie, avec une profusion d'emblèmes parlants, de fines broderies, par quoi s'exprime la volupté de la Cour des Valois, délicate et raffinée.

Comme il aimait surtout sa ville natale, ce vieux Montluçon d'il y a cent ans, aux rues étroites, tortueuses, escarpées que domine la masse trop lourde de son château ! L'esquisse qu'il en donne fait deviner ce que pouvait être l'agglomération somnolente d'alors, avec ses beaux tilleuls, sa large et croûlante muraille d'enceinte. Avec quel sens aigu du pittoresque il ressuscite la ville gothique, dans la page qui complète son dessin ! Elle fait comprendre quel parti l'historien pouvait tirer des observations de l'artiste :

« Rochers, hautes murailles, toits aigus, tours rondes et carrées, beffroi élancé surmonté de son dôme de plomb. Partout s'accumulent les immondices, et les troupeaux errants de cochons sont seuls chargés de la police de propreté. A chaque encoignure, une niche sculptée renferme une madone ou un saint de pierre, devant lesquels un bout de cierge fume dans une chétive lanterne, des mendiants, adossés au mur, couchés sur la terre, étalent leurs plaies et leurs guenilles, marmiteux, lamentables, à l'affût de la pitié des fidèles [1]. »

Toute l'esquisse montluçonnaise est de la même veine précise et colorée. La vie réelle et quotidienne, prise comme point de départ, inspirait son imagination. Avec une verve remarquable, il multipliait les ébauches ou les dessins complets, tantôt sur un album ou une feuille volante, tantôt dans les marges de ses manuscrits entre deux essais.

1. *Esq. Bourb.* : Montluçon.

Bien que la veuve de l'artiste ait fait, sur la fin de sa vie, des coupes sombres dans ces reliques, utilisées par elle à couvrir ses pots de confiture[1], il en reste suffisamment pour démontrer la spontanéité, le charme, et parfois la malice de ce talent dont le souvenir s'était à peu près perdu.

Si les *Esquisses Bourbonnaises* sont presque introuvables, on peut rencontrer plus fréquemment chez des amateurs les deux grandes compositions d'Allier : *La Jolie Fille de la Garde* et *La Légende de Saint-Pourçain*, qui furent exposées, la première au salon de 1835, la seconde à celui de 1836, peu avant sa mort. Toutes deux méritent une étude plus ample.

La Jolie Fille de La Garde est un chant populaire bourbonnais, qui conte l'aventure d'une fille aussi belle que sage, enlevée par un capitaine fou d'amour, et qui fit la morte « pour son honneur garder ».

Ce chant comprenait neuf couplets. Pour l'harmonie et la symétrie de la composition, Achille Allier créa deux autres strophes qui modifient le dénouement : au lieu de s'achever par des funérailles, la cantilène délicieusement archaïque, célèbre les noces de la vierge sage avec son gentil Duc, comme dans les romans d'aventures, tissés de féerie, dont raffolait l'imagination médiévale. Chacune des onze strophes est illustrée par un dessin à la plume, d'exécution charmante et raffinée.

Sur un fond de décor ogival de style flamboyant, la composition se distribue conformément aux règles d'une souple et savante harmonie. La partie supérieure s'enlève avec une grâce aérienne, surmontée d'oriflammes et d'anges aux ailes repliées. Trois médaillons superposés occupent le centre et décrivent les scènes capitales : un jeune seigneur, fort épris de la belle, lui fait sa cour à l'entrée du château ; en bas, l'on voit se dérouler le cortège funèbre de la jeune morte, rigide sur un brancard porté par des hommes d'armes ; les trompettes sonnent pour ce grand deuil. Entre les deux, la Tour de la Garde est éclairée par un soleil rayonnant surmonté d'un casque héraldique, derrière lequel se déroule cette devise : *Dieu la garde !* Au sommet, parmi

1. Ce détail savoureux, s'est transmis dans la famille Robert, héritière d'une grande partie de la collection Achille Allier. Certaines feuilles mutilées portent la trace ronde des coups de ciseaux.

les rosaces et les fines colonnettes, c'est l'épilogue radieux : le Duc, en manteau d'hermine et la couronne au front, tend l'anneau nuptial à sa mie, en présence d'un prélat qui bénit leur union. Les paroles sont inscrites en lettres gothiques sur une banderole aux plis souples, qui se déroule des deux côtés entre les médaillons soutenus par des anges. On voit d'abord l'enlèvement par le beau capitaine, trop épris pour abandonner au duc celle qu'il aime ; puis l'arrivée nocturne des fugitifs ; le souper auquel la jeune fille refuse de toucher. Et comme son amant la presse, elle tombe sans vie ; on reconduit son corps au château de son père. Mais voici que, dans le jardin clair, embaumé de roses, soudain la morte ressuscite :

Bonjour mon père ! Le ciel vous soit donné !
Bonjour ! j'ai fait la morte
Pour mon honneur garder.

Au bas du tableau, la notation musicale du vieil air naïf est encadrée de groupes féminins qui chantent et jouent de divers instruments. Dans la frange d'un bandeau final, deux angelots discrets présentent un écusson sur lequel on lit *Nina*, diminutif du prénom de la femme de l'artiste. Ainsi s'achève cette ballade exquise « où l'on admire l'aisance avec laquelle Allier sut adapter son lyrisme de troubadour romantique aux exigences d'un décor minutieux et symétrique [1]. »

La Légende de Saint-Pourçain est l'œuvre d'art la plus considérable et la plus intéressante d'Achille Allier. Commencée le 22 décembre 1835, elle fut achevée le 12 février 1836, moins de deux mois avant la mort prématurée de l'auteur, sans esquisses ni plan préalables, chaque épisode prenant corps d'après l'inspiration du moment.

C'était une récréation pour lui, une détente à ses travaux d'érudition, un moyen de redonner l'essor à sa fantaisie comprimée par des besognes d'archives, nécessaires autant que fastidieuses. Il ne pouvait y consacrer que deux heures par

1. Conférence inédite sur Achille Allier, par M. de Quirielle, Moulins, 1911.
De cette composition harmonieuse, le dessinateur Célestin Nanteuil fit une gravure fort belle. L'original fut acquis pour le cabinet de la reine Marie-Amélie. (Cf. *Art en Province*, 1re année, p. 28.)

jour ; et l'on admire qu'en si peu de temps il ait pu concevoir et réaliser une œuvre de cette envergure.

Depuis longtemps ce sujet le tentait, comme l'indique l'article-programme de *L'Art en Province,* cette revue de décentralisation artistique fondée par lui en 1835, avec un succès très vif et qui allait croissant :

« A-t-on jamais étudié de près, avec patience, ces vieilles populations où les races primitives laissent leurs couches superposées ? C'est là pourtant qu'il faut aller chercher ses modèles, quand on veut portraire les siècles vrais et parlants.

« Celui qui peindra le saint abbé Portianus, les pieds poudreux, un bâton blanc à la main, venu dans le camp d'Artonne, à travers l'armée des Franks ivres de leur triomphe, pour obtenir du roi Théodorik la liberté des captifs auvergnats ; celui qui nous montrera les femmes demi-nues, entassées sur les grands chars, avec les meubles, les étoffes précieuses, les vases sacrés enlevés aux églises, les mères pressant contre leur sein les enfants qui crient, les vierges tendant leurs bras vers l'envoyé de Dieu, les captifs liés deux à deux, sombres, la tête voilée de leurs cheveux épars, ou relevant un front poussiéreux et sanglant, pleins d'espoir en ce secours inattendu, les barbares curieux, étonnés, laissant le *hang* prêt à frapper suspendu sur les reins courbés des vaincus qu'on chasse comme un troupeau, le roi au manteau d'azur et aux brodequins de pourpre, tombant aux genoux du prêtre et baisant le bas de sa robe de bure, pour abandonner captifs et butin ; celui qui personnifiera dans Portianus la victoire de l'intelligence sur la force, celui-là devra étudier l'Auvergnat de nos jours, à la face plate et large, aux yeux saillants, aux pommettes hautes et colorées ; il devra regarder ces fortes paysannes qui viennent aux marchés de Riom, d'Aigueperse et de Saint-Pourçain ; quant au vieux prêtre blanchi, simple et fier, calme et enthousiaste, il le trouvera disant la messe et bénissant le peuple au fond d'une église romane [1]. »

C'est tout le médaillon central de sa grande composition qu'Allier imagine déjà et décrit plusieurs mois avant de le réa-

1. *L'Art en Province,* 1re année, 1835, p. 4. Le chapitre suivant étudie en détail cette publication créée par Allier, et qui devance d'un siècle nos idées actuelles sur la décentralisation artistique.

liser. Nous avons souligné son insistance à recommander les études d'après nature, surtout celles de la vie paysanne, « faite de durs travaux et de résignation patiente ». C'était un domaine à peu près inexploré en ce temps-là.

Le jeune artiste multiplia les promenades documentaires, recueillant une foule de croyances, de superstitions, d'usages naïfs, croquant les sites, les vieilles maisons et les vieux monuments, qui ont, comme chaque homme, leur physionomie propre : il y découvrait une source de poésie grande et belle parce que sans apprêt, à la portée de tous et capable d'inspirer des compositions magnifiques. Une page brillante de *L'Art en Province* décrit quelques-uns de ces explorations à travers la campagne, qui lui ont inspiré nombre d'esquisses bien venues : chaumières aux portes basses, avec l'âtre enfumé, le lit de serge, les meubles grossiers, les images de saints collés aux murs, l'unique fenêtre étroite et sa lumière avare ; récolte du blé avec les moissonneurs et les glaneuses sous le dur soleil, les grands chars ramenant la moisson au pas lent des bœufs tachetés, un petit garçon perché sur le monceau vacillant des gerbes ; échoppe d'un artisan de village, qui travaille porte ouverte. Le soir venu, il relevait ses observations, achevait ses dessins, et sa pensée remontait sans cesse au moyen âge.

« C'est dans nos provinces, le plus loin possible des grandes villes, qu'il faut chercher ce moyen âge que les artistes parisiens croquent aux lumières de la rampe... La beauté du moyen âge, empreinte de tristesse calme et de souffrance résignée, se rencontre encore chez nos paysannes qui acceptent la douleur comme une nécessité de leur vie. En même temps, leur taille, libre de l'étreinte du corset, conserve ces lignes adoucies, cette courbe souple du sein et des hanches, cette projection du ventre en avant, que nous aimons dans les vierges de pierre, debout, une palme à la main, sous les dais évidés et dentelés de nos portails du XV^e^ siècle. L'énergie du moyen âge, avec sa bonhomie un peu sauvage, ne reparaît-elle point dans la démarche et le regard des laboureurs qui, le dimanche, s'agenouillent sur les dalles de nos églises [1]. »

1. *L'Art en Province*, 1^re^ année, p. 7.

C'est parce qu'il a rencontré sur place dans la campagne bourbonnaise, et étudié à loisir ces types caractéristiques d'une race, qu'Allier les rend avec un bonheur d'expression que bien des professionnels auraient pu envier à cet amateur. Il connaissait les sites, les monuments, les hommes, et c'est pour cela que ses dessins, ses aquarelles, ses tableaux sont vivants :

La Légende de Saint-Pourçain est une preuve irrécusable.

C'est un dessin à la plume, de grandes dimensions, rehaussé de couleurs discrètes et d'enluminures d'or, avec des parties d'aquarelle. L'ensemble forme une espèce de cathédrale byzantine, d'allure fantastique, avec des colonnes élancées, des chapiteaux ciselés, des clochers aériens dont les dômes dorés, chimériques et splendides, s'enlèvent sur le ciel.

Au sommet du tableau, entre deux messagers célestes, Dieu le Père, source de toute science, tient un grand livre ouvert sur les pages duquel se détachent ces mots : *Ego sum Lux.* Cet hommage à la lumière éternelle revêt toute sa valeur quand on sait que, cinq ans plus tôt, l'auteur, vaguement déiste, étalait sans contrainte ce voltairianisme dédaigneux qui était de bon ton dans la bourgeoisie d'alors.

Sous l'image divine, un saint Pourçain vénérable, avec sa longue barbe blanche, une lueur de nimbe au front, est assis dans sa chaire romane. C'est une figure pensive d'ascète au beau front sillonné, sévère et joyeuse à la fois, respirant le calme et le recueillement qu'on trouve dans la cellule close. En des niches plus petites, quatre saints entourent le patriarche : Patrocle, Leopardin, Quintien, Sidoine Apollinaire, qui sont tous rattachés par des souvenirs à la petite patrie bourbonnaise.

La composition principale, au centre, reproduit l'épisode le plus célèbre de la vie du saint. C'était en 531, date où se place l'expédition en Auvergne, conduite par le farouche Thierry, fils aîné de Clovis. Depuis un demi-siècle, Pourçain gouvernait le monastère autour duquel se groupa plus tard la petite ville qui porte son nom. Depuis longtemps sa réputation de sagesse et de bonté avait dépassé les limites de sa province. Quand il apprit les cruautés sans nombre qui marquaient le passage des hordes franques, son cœur fut bouleversé. C'était une suite de récits de cauchemar. La population épouvantée s'attendait aux

rigueurs des barbares quand Thierry, pour ramener ses troupes en Australie, leur ferait traverser les terres fertiles qui longent l'Allier. Les pauvres gens, pressés autour du thaumaturge octogénaire, qui tenait en ses mains la force de Dieu même, le suppliaient d'intervenir et de faire un miracle.

Pourçain les rassura, puis, sans hésitation, malgré son grand âge, partit vers Artonne où campaient les vainqueurs. Thierry dormait encore à l'heure matinale où ce vieillard sans armes pénétra dans son camp. A son réveil il le reçut, et cette force paisible qui rayonnait de l'homme vêtu de bure, domina le barbare : son âme farouche prenait contact avec la charité. Respectueux, il écouta la supplique du moine sollicitant, au risque de sa vie, la liberté des prisonniers de guerre. Cette démarche lui parut un ordre de Dieu et, sur-le-champ, il fit ôter leurs fers aux misérables traînés en esclavage par ses troupes.

Tel est le sujet traité dans l'épisode central du tableau.

Sur un fond tourmenté de montagnes, Pourçain, face au roi, se détache : sa main levée semble donner un ordre à Thierry qui s'incline. Au premier plan, des prisonniers presque nus tendent les mains vers lui, avec une expression poignante d'espoir mêlé de crainte. Sur la gauche, on voit des femmes échevelées, réservées pour le caprice du vainqueur, des jeunes filles que son intervention va sauver de la honte, des mères pressant sur leur sein un tout petit. Un élan de supplication les précipite aux pieds de ce vieillard qui semble parler en maître. Simple et grave, il montre le ciel, de ce geste impérieux de la main, qui subjugua les Francs, et il a l'air de dire aux victimes sauvées : Ne me remerciez donc pas, moi qui ne suis qu'un instrument, mais remerciez plutôt le Christ au nom de qui vos chaînes vont tomber !

L'ensemble révèle, chez ce jeune homme formé sans maître, une science du dessin, une aisance de composition, un art dans l'emploi des jeux d'ombre et de lumière, qui retiennent l'attention.

D'un côté du tableau se tient le roi Thierry, de l'autre, la reine Oltrogotha ; et l'on peut reconnaître le dessin de certains médaillons et ornements de la Bible de Souvigny.

Quatre médaillons plus petits retracent quatre scènes de

la vie du saint. On le voit, jeune esclave d'un certain Nangulfus, essayer de fléchir ce maître au cœur de pierre, qui lui interdisait de se rendre au monastère voisin pour y chercher force et courage aux pieds du saint abbé Protais.

Plus bas, c'est le premier miracle du jeune porcher (Portianus): son maître, furieux, est venu l'arracher du cloître et se prépare à le châtier sévèrement. Soudain il perd la vue et sa brutalité fait place à une peur abjecte. Il se traîne à genoux devant son souffre-douleur, et Pourçain, cédant aux instances de l'abbé, impose le signe de croix sur le front du méchant homme que Dieu vient de mater, et lui rend la vue.

Les autres médaillons représentent des scènes monastiques. Affranchi par son maître, l'esclave s'est fait moine et a donné l'exemple des plus rares vertus. On le voit à genoux dans sa cellule et protestant de son indignité devant les religieux qui, à la mort du bienheureux Protais, l'ont choisi pour abbé et lui apportent la crosse et la mître. Enfin, au camp du roi Thierry, le saint bénit un grand vase de vin qui lui est présenté par Sigewald, un chef franc. A peine a-t-il imposé les mains que la coupe se brise laissant échapper au milieu du liquide un serpent noir.

Sous ces compositions très fines, se trouve une vue de la petite ville de Saint-Pourçain, séduisante mais fantaisiste en ses détails.

Enfin, au bas de l'édifice byzantin, hors du sujet proprement dit, on remarque deux moines, l'un tenant un compas et l'autre un manuscrit, symboles des arts et de la culture intellectuelle dont les cloîtres étaient le seul refuge, en ces âges de fer. Sur la droite, un seigneur est debout, les deux mains sur sa grande épée, et regarde un vassal à ses pieds. A gauche, un groupe de trois personnes représente la vie de famille, le père en pleine force, la jeune mère et leur enfant ; des deux côtés, un chien, symbole de fidélité.

Il y a de tout dans cette vaste composition faite en partie à la plume. Achille Allier, dans une lettre à son ami Batissier, expose clairement sa pensée intime [1] :

« Remarquez la liaison de ce dessin avec mes idées sur l'architecture polychrome, exprimées dans mon quatrième article sur

1. *L'Art en Province*, 1re année, 1835-36, p. 248. — Cette lettre est citée par Batissier dans un article sur le salon de 1836.

L'Art dans l'Industrie [1]. Mon but a été surtout de faire un essai architectural pour l'effet d'ensemble, mais non pour les lignes et ornements qui sont byzantins. L'emploi de l'or, du vermillon, de l'azur et de l'aquarelle, lui donne un aspect tout à fait neuf. Il y a dans ce travail, je le sais, de grandes négligences, mais un effet général saisissant, autant que j'ai pu en juger par les impressions des visiteurs. »

Ces explications indiquent un but complexe et très réfléchi. Allier trouvait mesquins et nus les monuments publics et les habitations privées de la Restauration. L'antiquité, dit-il, recouvrait ses édifices de vastes peintures murales, religieuses ou historiques, et les demeures particulières, avec leurs marbres, leurs fresques, leurs mosaïques, étaient aussi une fête pour les yeux. Afin d'obtenir des effets identiques, pourquoi n'utiliserait-on pas les produits industriels à la portée des fortunes modestes, « tels que reliefs de fonte, de fer et de terre cuite, incrustations et mosaïques de lave émaillée et de briques coloriées ? » Or, les divers produits utilisés pour la composition de son dessin devaient, dans sa pensée, donner un aperçu de ces divers ornements.

C'est ainsi que les épisodes de la vie de saint Pourçain, exécutés à l'aquarelle sur la façade et dans les entre-colonnements, représentent la part de la peinture dans la décoration des édifices. Les autres petits sujets, en camaïeu, correspondent à l'emploi du bas-relief de fonte et de terre cuite. L'archivolte des cintres, leurs tympans, leurs voussures, recevraient des incrustations d'émail, des mosaïques aux nuances éclatantes ou fraîches ; les clochetons eux-mêmes, avec leurs flèches élancées, rutileraient d'or et de couleurs vives. En proposant cet emploi nouveau de procédés utilisés depuis des millénaires, Allier rappelait que cette coutume des Grecs et des Romains s'était conservée dans l'art médiéval.

D'autre part, l'utilisation d'ornements byzantins permettait à l'artiste de donner libre cours à cette imagination exubérante qui marque d'un trait bien personnel toutes les réalisations. On

1. Ach. Allier consacrait, dans *L'Art en Province*, une série d'articles à cette utilisation des nouveaux produits industriels par l'art. Il cherchait des moyens inédits de décorer les édifices publics et les habitations privées sans avoir à redouter des frais prohibitifs. La mort interrompit brutalement ces études. (Cf. chap. suivant : Un essai de décentralisation artistique.)

se perd dans les mille détails de ces broderies et découpures : colonnes variées, statues, arcades superposées, flèches élancées aux propositions harmonieuses. Toutes les surfaces sont ornées de rinceaux, de feuillages, d'entrelacs, de figurines, de guirlandes et de moulures. Entre les spirales d'escaliers vertigineux, sous les dômes, dans les vestibules, des personnages circulent. Aux extrémités, on voit des anges à genoux, qui présentent des banderoles aux devises d'or. Sous les niches sont assises des figures allégoriques : le *Travail*, la *Prière*, la *Famille* et l'*Amour*.

Pour l'exécution, un critique sévère trouverait peut-être trop lâche ce qui est fait à l'aquarelle ; mais on doit y reconnaître un vif sentiment de la couleur, une composition d'ensemble remarquable. Les petits camaïeux sont exquis. Les personnages ont les formes plates, maigres et allongées qu'on trouve dans la statuaire du XII^e^ siècle. Pour le reste, l'artiste s'est inspiré du bas-relief de Souvigny et des fermoirs en cuivre de la célèbre Bible, qui est maintenant le joyau du musée de Moulins.

Dans le genre de la peinture religieuse, difficile entre tous, parce qu'on doit y éviter à la fois la fadeur et l'emphase, cette conception étincelle de verve, avec des trouvailles charmantes dont la fantaisie se meut à son aise dans le domaine de l'art de la foi.

Et quelle rapidité d'exécution ! Cent heures de travail seulement pour une œuvre si vaste, où les moindres détails sont finis avec la patience d'un ciseleur et d'un miniaturiste.

Par ces compositions d'une réalle valeur, Achille Allier montre à quel point il avait le goût et l'intelligence de l'art. Il s'y révèle à la fois subtil et naïf, idéaliste et raffiné, amant de la nature, des feuillages et des fleurs, qui lui dictent des inspirations fraîches comme le printemps. Bien qu'il ne leur attribuât dans son œuvre qu'une importance de second plan, les illustrations des *Esquisses*, les dessins de l'*Album* de l'*Ancien Bourbonnais*, *La jolie fille de La Garde* et les miracles de Saint-Pourçain, méritent une étude car c'était à ses yeux le complément nécessaire de son œuvre, un moyen de propagande en faveur du grand ouvrage qui donnerait aux Bourbonnais l'amour et la fierté de leur petite patrie. Comme son œuvre d'histoire, comme ses contes et fantaisies, l'œuvre artistique d'Allier a cet air de jeunesse qui est un enchantement,

CHAPITRE X

UN COURAGEUX ESSAI DE DÉCENTRALISATION ARTISTIQUE

« L'ART EN PROVINCE »

En étudiant son cher moyen âge, l'historien de l'*Ancien Bourbonnais* avait été frappé du contraste qu'on relève entre la personnalité tranchée des petites villes d'autrefois et la banalité des petites villes modernes. Il lui sembla que la principale cause de cette supériorité du passé devait être cherchée dans l'effort persévérant et fructueux des associations entre bourgeois qui savaient s'unir.

« Examinons nos villes de 2.000 âmes, aujourd'hui chefs-lieux de canton et justices de paix : à grands renforts de centimes additionnels, elles peuvent à peine faire construire une halle en charpente, paver leurs rues encombrées de fumier, couvrir d'ardoises la flèche tronquée de leur clocher, et elles se passent de réverbères. Voyez-les ceintes de larges fossés, de murailles épaisses, flanquées de vingt-quatre grosses tours, avec leurs portes ogives et leurs lourdes herses de fer. Vous concevrez alors la bourgeoisie du moyen âge, robuste, jalouse, remuante, conservant dans la commune son trésor de libertés lentement grossi. C'est l'esprit d'association qui a créé ces vastes ressources et enfanté ces merveilles. Dans la cité il naissait d'une égale faiblesse, d'une communauté de droits et de devoirs et de la réciprocité des services. Bientôt, aguerris par le danger, les bourgeois se firent hommes d'armes ; leurs milices, organisées par nécessité, veillaient sur le dépôt des institutions et servaient à l'agrandir. Combien de fois ils obtinrent des franchises et des

immunités nouvelles en échange de l'abri de leurs murailles plus fortes que les châteaux, du secours de leurs piques, de leurs arbalètes et de leurs pesantes épées ! [1] »

Cette idée de la puissance de l'association le hantait de plus en plus, à mesure qu'il constatait les inconvénients de la centralisation révolutionnaire et du nivellement imposé par elle en littérature et en art : « Faudra-t-il que les hommes de lettres des provinces fassent venir de Paris leur style en même temps que leur habit ? » demande-t-il dans son *Introduction à l'Ancien Bourbonnais*. Il voudrait que la prééminence de la capitale ne soit pas exclusive, et que la vie intellectuelle dans son extrême variété puisse partout se répandre et trouver aliment.

Pour réagir, il faut offrir aux vocations artitiques de province un moyen de s'épanouir sur le sol natal, au lieu de les laisser partir et s'étioler dans « l'atmosphère factice de la grande serre chaude parisienne » ; il faut leur épargner l'obstacle ou la déception qui fait trop souvent trébucher l'artiste isolé : « Jeunes hommes des provinces pourquoi venir vous mêler à cette existence de passions dégradantes et de besoins factices ? » Notre auteur n'était pas homme à se contenter d'une éloquente adjuration : puisque ses travaux, servis par une force de persuasion toujours active, le mettaient en vedette, il voulut faire servir sa croissante notoriété au lancement d'une association féconde qui grouperait les artistes provinciaux guettés par le découragement. Cette association leur permettrait de se connaître, rendrait possible entre eux des échanges d'idées, encouragerait leurs efforts et, mettant leurs productions en lumière, saurait défendre leurs intérêts.

Ainsi fut fondé *L'Art en Province*, revue de décentralisatfon artistique à laquelle il donna pour devise le cri de ralliement du bon duc Louis II de Bourbon : *Allen !* Tous ensemble !

Là encore il fut un précurseur, et l'on doit souligner son mérite. C'est un apostolat qu'il inaugure avec son enthousiasme lucide, sa ténacité que rien n'ébranle, et auquel il va consacrer non seu-

1. *L'Anc. Bourb.*, édit. de 1934, t. Ier, p. VII (Introduction). La même remarque, un peu moins développée toutefois, avait déjà été faite à la fin de l'Introduction des *Esquisses Bourbonnaises*.

lement ses journées sans repos, mais encore sa fortune, avec un désintéressement total.

En tête du premier numéro, un dessin à la plume représente deux muses assises et qui se donnent la main : l'une tient une palette, l'autre un rouleau de parchemin. Au-dessus resplendit la devise de Louis II : *Allen* ; de chaque côté, deux anges aux ailes éployées repoussent et transpercent des monstres qui menacent les deux sœurs divines.

Ce dessin précède un manifeste qui, mieux que l'Introduction à l'Ancien Bourbonnais, livre l'âme entière d'Allier. Il commence par exposer les conditions dans lesquelles, trop fréquemment, végètent les artistes provinciaux :

« *L'Art en Province !* N'est-ce point le rêve de bien des hommes isolés, qui demandaient à se rapprocher pour se connaître ? une pensée et un désir communs à tous ceux qui pratiquent l'art dans la solitude ? Souvent torturés par l'œuvre qui veut naître, luttant avec l'œuvre commencée, ils ont senti qu'il faut secours et consolation à l'artiste en ses heures de doute, et qu'à leur volonté manquait une excitation journalière et continue. La consolation et le secours, c'est la conversation entre personnes éprises d'une même idée, préoccupées d'un même travail ; l'excitation journalière, c'est la presse, éperonnant les imaginations, piquant les amours-propres cabrés, relevant les talents qui buttent, et couronnant le vainqueur au bout de la carrière.

« Nous avons voulu rendre la conversation possible aux artistes de province, encourager leur zèle, défendre leurs intérêts, mettre en lumière leurs productions.

« Déjà toute opinion politique en province a son organe actif. Depuis quelques années, la presse périodique connaît un large développement... Partout de savantes revues portent l'empreinte franche des régions et des pays ; ...des spécialistes se livrent aux recherches d'histoire, abordent les questions sociales, exercent la critique avec sagacité, ou s'abandonnent aux rêves de la poésie ; dans le cadre flexible du conte ils font entrer critique, poésie, philosophie, histoire.

« Nul journal cependant n'arbore le drapeau de l'art proprement dit, qui se manifeste par la forme, la couleur et les sons, et donne pour auxiliaires à la pensée l'habileté de main,

la perfection de l'exécution matérielle : sculpture, peinture, musique, architecture.

« En province, de jour en jour, l'art s'acclimate et se fera bientôt nécessaire. Caprice de vie élégante et oisive pour certains, c'est déjà pour bien d'autres un besoin, un amour, un état. On peut, chez les premiers accroître le prestige de l'art en multipliant ses jouissances ; on peut rendre aux seconds l'existence plus douce et leur créer une condition sociale. Plus de soixante artistes, habitant la province, de Metz à Toulouse et de Nîmes à Rouen, ont envoyé leurs œuvres au concours général de l'École Française. Combien d'autres ont hésité à soumettre au jury orthodoxe des œuvres réalisées dans la solitude, et ont reculé parce qu'ils ne croient point de salut possible hors des écoles ! Combien d'autres ont redouté pour leurs naïves productions provinciales, le voisinage des productions parisiennes, coquettes aux allures apprêtées et parées suivant le goût du jour ! En même temps n'avons-nous point vu des musiciens de province doter nos théâtres de partitions originales ? Du Nord au Midi, d'imposantes réunions d'exécutants attaquent les compositions des grands maîtres, façonnent les foules à comprendre, à aimer les larges effets de mélodie et de symphonie et travaillent à populariser les jouissances musicales.

« Où est le journal qui dira les tentatives et les succès, qui encouragera les efforts, suscitera les progrès ? Qui donc offrira aux artistes de province, pour reproduire leurs œuvres et les rendre populaires, une exposition permanente ? Où est le journal qui exprimera leurs désirs et fera connaître leurs besoins ? C'est ce journal que nous avons voulu faire. »

Allier regrette l'attraction que Paris exerce sur les natures d'élite, dont le talent, au lieu de germer sur le sol natal, va se laisser enrégimenter par la mode, se cacher dans le rang et « marcher ou pas, à la queue des écoles ». Ces jeunes artistes y perdent leur indépendance et les conditions d'isolement qui permettent aux œuvres vigoureuses de mûrir en silence :

« Pour que la vie des artistes de province soit possible, il leur faut un public et une position sociale. L'art ne naît pas toujours dans la douceur des existences privilégiées ; souvent la misère le berce, et il grandit au milieu des privations. Il faut

fournir aux vocations les moyens de se mettre en évidence pour éviter qu'elles trébuchent dès les premiers pas contre un obstacle ou une déception [1]. »

Allier voudrait trouver parmi les grandes fortunes industrielles ou terriennes les mécènes intelligents, capables de ranimer autour d'eux le goût de la beauté durable. Il souhaite voir la création « de sociétés des amis des arts vraiment dignes de ce nom, pour mettre au concours un sujet d'histoire locale, l'érection ou la restauration d'un monument ». Tout ce qui se rapporte à l'art décoratif l'intéresse ; s'il eût vécu, nul doute que ces questions, aujourd'hui si souvent explorées, eussent trouvé dans le directeur de la jeune revue, l'artiste décidé à leur donner le relief nécessaire. N'a-t-il pas vu, dans les possibilités d'expansion de l'industrie, un débouché honorable et bienfaisant pour les artistes ?

« Pourquoi refuserait-on de dessiner les étoffes, de ciseler les bronzes, de modeler la poterie du riche, de donner à celle du pauvre une forme à la fois élégante et commode ? Que l'art prête des ouvriers à l'industrie, l'industrie lui rendra des artistes. Le génie sortira de la boutique aussi bien que des académies. Nos pères et nos maîtres à nous n'ont-ils pas été maçons, tailleurs de pierre, imagiers ?

« Si le riche comprend son devoir d'encourager l'art, qui multiplie les jouissances de la vie ; si l'industrie se ravive au contact de l'art et reçoit l'excédent de ses forces, alors la position de l'artiste provincial est assurée ; son existence devient facile, et le génie trouvera les circonstances les plus favorables à son développement, les ressources les plus variées [2]. »

Reprenant une idée qui lui est chère depuis ses premiers travaux et qu'il a mainte fois exprimée dans les *Esquisses* et *L'Ancien Bourbonnais*, il invite les jeunes artistes en quête d'une documentation féconde à étudier attentivement les populations provinciales où subsistent presque intactes, des traditions lointaines. Elles offrent aux peintres des types neufs et vrais pour leurs compositions d'histoire. Souvent on cherche à l'étranger des physionomies et des gestes expressifs quand il suffirait de

1. *L'Art en Prov.*, 1re année, 1835. Introd., p. 1-3.
2. *L'Art en Prov.*, 1re année, 1835. Introd., p. 4.

se pencher pour en trouver l'équivalent parmi des foules anonymes, qui ont aussi leur poésie grande et belle, le plus souvent inexplorée.

Et le voilà décrivant d'après nature la veillée funèbre d'un paysan bourbonnais. On dirait d'un Greuze rajeuni par ces effets de couleur locale chers à tout romantique : le lit de serge au fond de la chaumière basse, le cierge de cire jaune dans un chandelier de fer, la vache qui habite, elle aussi, « l'unique pièce au sol de terre battue et qui s'étonne qu'on l'oublie [1]. »

Plus loin il décrit avec le même bonheur d'expressions la rentrée des gerbes au pays marchois : en l'absence de l'*homme*, parti pour sa *campagne* annuelle de maçon, après avoir semé son champ, la femme conduit l'attelage. Debout sur le devant du char, dont elle presse le timon de son pied nu, elle pique le flanc des bœufs tachetés. Sa fille aînée, assise près d'elle, chante une complainte monotone au frère dernier-né bercé sur ses genoux. « Perché sur le monceau vacillant des gerbes, un garçon hâlé, jambes pendantes, courbe la tête chaque fois qu'une branche de hêtre vient frôler sa figure, et les petites filles courent en avant. » Les buissons creux arrachent au passage les tiges rougeâtres du sarrazin et glanent pour les oiseaux du ciel, mais « il en restera suffisamment pour faire des gâteaux aux enfants et des *tourtiaux* quand le mari reviendra avec les veillées d'hiver [2]. »

Le moyen âge vagabond et lépreux revit pour lui dans ces hordes gitanes qui campent à la belle étoile, dans ces mendiants qui étalent leurs plaies dans les foires, égrenant leur chapelet et récitant des prières tout le jour, puis jetant béquilles en l'air quand le soir tombe, et savourant autour d'un pot de vin les voluptés de la gueuserie :

« Nous avons vu, assise au bord du Cher, les pieds nus, vêtue de bure, étonnée qu'on la regarde, une paysanne jeune et forte, qui filait sa quenouille de bergère. André Durand s'en souvient ; Aimé Chenavard ne l'a point oubliée — Ingres seul, puisqu'il n'y a plus de Raphaël, pourrait rendre l'idéalité de cette tête — disait-il. Mais Ingres viendra-t-il jamais aux bords du Cher ?

1. *L'Art en Prov.*, 1re année, 1835. Introd., p. 5.
2. *L'Art en Prov.*, 1re année, 1835, p. 5.

Non. Ingres est allé en Italie ; il a bien fait, puisque l'Italie est sa patrie. D'ailleurs cette fleur champêtre n'est-elle point déjà fanée ? Sans doute mariée, ayant fait et nourri deux enfants en deux ans, enceinte d'un troisième, elle porte au marché la hotte, arrache les herbes dans la vigne, disperse le fumier sur les sillons, heureuse si un mari ivrogne ne la bat pas quand il revient de ville [1]. »

Il sait que, comme les hommes, les sites ont leur personnalité : elle ne se manifeste que sous un certain éclairage, à certains jours heureux. L'envoûtement exercé sur son imagination par les ruines féodales de Bourbon se prolonge, et chacune de ses visites solitaires en élargit le charme. Il aime ces soleils couchants dont les lueurs font resplendir les eaux du grand étang, cette ville aux pignons aigus, entassés dans l'étroite vallée, sur laquelle flotte la vapeur blanche des eaux thermales, cet horizon sobre que la forêt de Grosbois sertit d'une onduleuse ligne noire.

« Alors les tours des Archambaud grandissent et se dressent belles et fières. C'est ainsi qu'il faut les avoir vues cent fois avant de les reproduire.

« Nos monuments sont-ils étudiés dans leurs dates, leur histoire, leurs souvenirs par ces chevaliers errants du pittoresque, qui descendent d'une chaise de poste pour explorer l'abbaye ou le château tandis que l'on relaie ? Celui-là seul qui sait les légendes de l'abbaye et les chroniques du château peut et doit en parler. La cathédrale lui appartient : il en a complété les chapiteaux et deviné les énigmes de pierre inscrites aux portiques ; il a trouvé un vestige de mosaïque entre les grandes dalles de la nef ; il a fait revivre les dorures et les fresques ensevelies sous un quadruple badigeon ; il a pu lire l'inscription antique, incrustée sens dessus dessous dans le mur à quarante pieds du sol ; et monté sur les combles, il a découvert de larges tuiles romaines débris d'un édifice primitif. A lui donc de nous dire quels saints furent enterrés dans le chœur, quels barons dans les chapelles ! A lui de faire entendre le cri de guerre qui répondit sous ces voûtes à la prédication d'un moine, ou bien

1. *L'Art en Prov.*, 1re année, 1835, p. 8.

les acclamations des communes saluant la lecture de leurs franchises[1]. »

Ainsi donc, aux yeux d'Allier, la tâche honorable, émouvante et belle du savant et du poète de province consiste à ranimer l'histoire des monuments comme celle des hommes, en les replaçant dans le cadre pittoresque qui souvent les explique, et à traduire en chroniques exactes l'humble vie populaire, en même temps que l'artiste en fixe les aspects, les couleurs, les reliefs, pour le plaisir des yeux.

Mais pour des réalisations durables il faut le courage patient, la foi vivace, et cette volonté sans lassitude qui imprime à l'effort un rythme régulier. Il faut surtout ce recueillement, incompatible avec les ambitions pressées, qui entretient l'atmosphère subtile et délicate où s'élaborent les grandes créations.

Recueillement, oui !... Solitude, non pas.

Très finement le jeune artiste a deviné que l'isolement ne serait pas un remède aux « morsures du doute ». Il croit que « la famille, une femme à aimer et à protéger, des enfants à élever et à nourrir, le travail d'état et les délices de la maison », peuvent combler « ce vide de l'âme qui se trouve au bout des existences exceptionnelles ». Et il ajoute :

« Quand toutes les ambitions se heurtent au même seuil, forcées de passer par la même porte, il y a bien des amours-propres froissés, bien des vocations étouffées, et des volontés timides, meurtries de la lutte. La médiocrité tenace qui se fait petite, pousse et parvient ; le génie, trop fier pour frotter ses beaux vêtements aux haillons de la foule, regardera de loin, immobile, mais non résigné. Et s'il laisse la foule, la foule, elle, ne le laisse pas toujours : elle lui demande compte de ses pensées, lui reproche son inaction, l'arrête à ses premiers pas, comme ces enfants taquins et méchants, retenant d'une main leur chien lié d'une corde, et le frappant de l'autre pour le faire marcher...

« Disons maintenant pourquoi *L'Art en Province* a été fondé à Moulins ; pourquoi cette ville paisible endormie dans une vie élégante et facile, a été choisie pour y planter la bannière de l'Art, autour de laquelle il y aura, nous l'espérons, déploiement

1. *L'Art en Prov.*, 1re année, 1835, p. 8-9.

d'efforts et attraction de sympathies. — Centraliser et monopoliser, c'est un mal ; rapprocher et réunir, c'est un bien. Longtemps, on nous a pris nos fleurs en ne nous laissant que des brins d'herbe secs et fanés. Aujourd'hui, nous voulons tresser les fleurs, mêler leurs parfums, nuancer leurs couleurs, en faire une couronne à la France.

« Or Moulins est au centre de la France ; Moulins unit le Nord au Midi, la vieille France à la vieille Aquitaine. Sur les rives de l'Allier la langue d'oc vient mourir dans l'idiome auvergnat ; au bord de la Loire, la langue d'oïl naît avec le patois bourguignon.

« Et puis Moulins est une ville de luxe et de repos, sans préoccupations trop vives de négoce ou de gain, sans bruit de marteaux ni grincement de métiers qui vienne interrompre la méditation commencée. Il s'y trouvait d'ailleurs un groupe d'artistes jeunes et dévoués, ceux-ci enfants du sol, ceux-là venus de loin. C'est parmi eux que l'idée de l'*Art en Province* est éclose ; ils travailleront les premiers à la réaliser. Mais déjà la vieille Marche vient à leur aide ; Dijon leur tend la main ; Clermont et Bourges ont entendu leur appel qui a trouvé un écho dans le Midi. Des champions nouveaux et plus vigoureux vont entrer dans l'arène ; le plus souvent possible, des artistes bourbonnais s'asseoiront sur les gradins pour voir et applaudir.

« A *L'Art en Province* il fallait un éditeur intelligent et zélé ; la ville de Moulins nous a offert M. Desrosiers, l'éditeur de *L'Ancien Bourbonnais*. Cette première application de nos principes, il saura la compléter par le luxe de l'impression typographique et le tirage artistique des planches.

« Et pour conserver en tout à notre commune entreprise son caractère d'utilité générale et de progrès, il a voulu en faire une exposition ouverte aux imprimeurs lithographes, dont la difficile industrie est un art également : les pierres tirées dans les provinces les plus éloignées seront reçues à ce concours permanent.

« Si M. Desrosiers, comme les vieux imprimeurs des bonnes villes, place en tête de ses œuvres provinciales son fier *Penetrabit*, emprunté à l'un des ducs de Bourbon, nous, artistes qui nous aimons sans nous connaître, qui pouvons marcher au même

but sans jamais nous rencontrer en route, prenons pour devise, avec le bon duc Louis II de Bourbon, le joyeux mot : *Espérance !* et son cri de ralliement : *Allen !* Tous ensemble ! »

Bourbon l'Archambault.

Ach. ALLIER.

Telles sont les origines de ce journal dont le titre explique parfaitement la mission. Il connut quelques années brillantes : aussi bien l'originalité des vues, la personnalité complexe et l'activité du jeune artiste qui s'intitulait, non sans risques, l'apôtre de la décentralisation, méritaient-elles d'exercer une heureuse et féconde influence. Renonçant à faire appel aux vedettes de Paris, *L'Art en Province* s'ouvrait libéralement à tous les talents jeunes et sans appui, dont la vocation risquait de succomber sous l'hostilité des uns et l'inattention des autres. Il avait l'ambition de grouper les fervents de l'art, qui cherchent une voie hors des sentiers battus. Car s'il est vrai que des médiocres, en se faisant petits, et en poursuivant le succès par toutes sortes de moyens, parviennent au succès, d'autres sont trop fiers pour se plier aux habiletés qui assurent des honneurs fructueux en tuant l'inspiration. Isolés, réduits à l'inaction prolongée, ils perdront courage ; groupés, ils pourront obtenir la notoriétés locale et l'indépendance qui permettent de créer à loisir des formes nouvelles de beauté.

La mort prématurée de son animateur fut un coup terrible pour le nouveau journal : il lui survécut néanmoins dix-sept ans, et forma toute une élite d'initiateurs, grâce auxquels les études d'histoire et d'archéologie, les explorations méthodiques des richesses d'art à travers les pays de France, reçurent une impulsion qui ne s'est jamais ralentie.

Sans doute on ne trouve pas de noms illustres parmi les collaborateurs de *L'Art en Province* ; il y a beaucoup de fatras dans ses colonnes, et les poésies qu'il accueillait, paraissent banales ou prétentieuses, et donnent l'impression du déjà vu. Elles font penser à Jacques Delille plus souvent qu'à Victor Hugo : le coloris, la souplesse du rythme, l'ampleur et la variété leur manquent ; les strophes se déroulent bien sages, sur un fond de grisaille, et l'on s'y heurte aux insupportables périphrases du XVIII^e^ siècle.

Mais, par ailleurs, les idées neuves abondent : on est surpris de la richesse et de l'exactitude des aperçus, dans les articles de critique littéraire, d'histoire et d'archéologie. La valeur documentaire des chroniques et mélanges est remarquable : souvent, lorsqu'ils examinent des œuvres toutes récentes, ces jeunes gens formulent des jugements solides qui rejoignent ceux de la postérité. Tel est un article malicieux sur un voyage d'Alexandre Dumas en Bourbonnais. L'auteur y note « une merveilleuse facilité de voir beaucoup en peu de temps », l'absence d'esprit critique, l'improvisation perpétuelle qui dénature les faits, le grossier bariolage d'histoire. Le compte rendu de ses expressions de voyage rédigé par le célèbre écrivain lui-même, fait « suspecter la justesse du prisme à travers lequel il voit les hommes et les choses ». L'explication de cette inaptitude à rendre la réalité ne manque pas de piquant : « L'organisation de M. Dumas est essentiellement dramatique, si bien qu'à force de voir hommes et choses du point de vue scénique, la vérité lui importe peu [1]. »

Dumas dramaturge est assez justement apprécié dans une autre étude : « M. Dumas a cru, en voyant les vieilles règles usées et vaines, qu'on pouvait se passer de toutes règles ; il a cru que l'autorité n'était pas nécessaire, et c'est là son erreur... Il a pensé que la raison individuelle pouvait être souveraine, que chacun pouvait écrire *sans suivre un système, suivant sa conscience.* (Préface d'*Henri III et sa cour*.) Or c'est là précisément le malheur de notre époque : ne croire à aucune autorité, ne suivre aucun système. » On ne saurait nier l'habileté scénique avec laquelle il « vous promène d'émotion en émotion, de surprise en surprise, de catastrophe en catastrophe », mais aux dépens de l'art et de la vérité. « Ce sont des tableaux de fantaisie et non d'histoire ; il n'y a d'historique que les noms et le costume. » La conclusion, sévère et perspicace, est que, malgré d'incontestables succès, Dumas ne survivra guère, tant à cause de l'anarchie des sentiments que parce qu'il ne médite jamais ses compositions, et qu'il écrit trop précipitamment. N'était-ce point déjà le jugement de l'histoire ?

1. M. Alexandre Dumas en Bourbonnais : *Art en Prov.*, 1re année, p. 31-35.

âge chrétien reproduisaient sur le portique des temples et la porte des maisons, sur les vases sacrés et les coupes des festins, sur les instruments de musique et les armes de guerre, sur le trône des rois et la chaise du père de famille, sur les lits et les tombeaux. On ne pouvait trop répéter ce qui ne devait pas être oublié :

« L'art n'était point là pour lui-même ; il était l'auxiliaire et non le but ; il était l'expression d'une croyance [1]. »

De telles idées nous sont familières aujourd'hui ; mais, à l'époque où Victor Hugo célébrait Notre-Dame de Paris, elles apparaissaient neuves, bien faites pour conquérir cette jeunesse qui poursuivait avec la même ardeur le rajeunissement de l'art et la rénovation des lettres.

Poursuivant son exposé, notre critique en vient à la Renaissance, où l'art cesse d'être un acte de foi, pour devenir une fête des sens réservée à des privilégiés : de la cathédrale il passait dans le palais. Désormais l'étiquette de Versailles en va régler la majesté ; la fantaisie des salons et des boudoirs, au XVIII^e^ siècle, le fera tomber dans le rococo.

La Révolution, pour régénérer cet art devenu vite effronté et polisson, rêva d'y transporter l'austère simplicité spartiate. L'Empire se contenta d'adorer l'antique « avec les rites intolérants de l'orthodoxie académique. Avec la Restauration, une double influence modifie le goût français : celle de l'Angleterre qui ramène l'amour de la vie privée, et celle du moyen âge, propagée par le roman, la poésie, l'histoire, avec un tel succès qu'aux environs de 1830 elle est devenue exclusive et générale.

Allier s'indigne contre l'ignorance et la maladresse d'industriels sans âme, qui ont créé, à l'usage des simples, un moyen âge marchand, « avec ses cathédrales en pendules et ses donjons crénelés en veilleuses de nuit ». Il marque au fer rouge le vandalisme des imbéciles cultivés qui mutilent des monuments religieux sous prétexte de les restaurer : ces prétendus artistes sont des commerçants rusés qu'intéresse avant tout « la partie lucrative de l'entreprise ». Leur grâce est apprêtée, leur fantaisie incapable de rien créer, leur travail monotone, toujours fait en

1. *L'Art en Prov.*, 1^re^ année, 1835, p. 29-31.

série, d'après un modèle uniforme. Les ouvriers à leur service sont des manœuvres et non pas des artistes, parce que jamais personne n'a fait leur éducation. Ils ne font pas *une œuvre mais de l'ouvrage !*

« Où sont ces ouvriers d'autrefois, tailleurs d'images, ciseleurs de clochers, découpeurs de rosaces, montant imberbes à leur échafaudage pour en redescendre courbés et barbons ? Il y avait dans leur besogne à eux liberté de création et d'imagination, amour de l'œuvre, indépendance dans le travail et désir de la gloire. C'était à qui taillerait la vierge la plus idéale ou la plus folle gargouille, le saint le plus grave ou le diable le plus grimaçant ; à qui fouillerait le plus profondément son rinceau d'ancolie. Ces ornements, copiés sur le modèle souple et vivant, au lieu d'être stéréotypés comme nos rosaces d'artichaut et nos chapiteaux d'acanthe, l'imagier les variait selon sa fantaisie. Il entrelaçait un serpent à son rinceau ; il faisait ramper un escargot sur sa feuille de vigne. La nature entière était à lui. Pour festonner ses portiques et couronner ses colonnes, pour broder ses nervures, il avait tous les produits de la végétation terrestre, depuis la violette jusqu'au chêne. Pour animer ses bas-reliefs, vomir l'eau de ses toits, soutenir ses corniches, il avait l'homme, le lion, l'aigle et le dauphin. Et quand les créatures de la terre, de la mer et du ciel ne suffisaient pas à son caprice ou à ses besoins, il trouvait des êtres fantastiques pour matérialiser ses rêves hardis.

« Ne peut-on laisser encore à l'ouvrier des jambages de porte à ciseler, des chapiteaux à composer, des rêves et des pensées à écrire sur la pierre ? Sans doute il faut dans toute œuvre humaine une pensée unique : la religion unissait les idées du moyen âge en un tout harmonieux. Mais de nos jours ne peut-on plus se rallier autour de quelque autre pensée [1] ? »

Accroître d'abord la science des ouvriers, puis leur indépendance, populariser l'art et rendre son enseignement profitable aux foules par des écoles pratiques plutôt que par l'atelier d'un académicien : telle est la solution d'Allier. Le groupement dont il est l'âme veut soutenir les efforts individuels, encourager les

1. *L'Art en Prov.*, 1re année, 1835, p. 55.

tentatives isolées qui ont éveillé ses espérances, populariser le sentiment artistique en propageant les choses d'art, et montrer discrètement aux producteurs comment ils peuvent faire servir à leurs intérêts « l'inspiration d'hommes habiles de main et riches de pensée ».

Il se proposait de compléter cet essai en examinant tour à tour les moyens mis par l'industrie à la disposition des artistes, pour décorer édifices publics et habitations privées, pour inventer des ameublements originaux et donner plus de beauté aux objets usuels de la vie.

Dans le dernier article qui précéda sa fin [1], il étudie quelques-uns des procédés nouveaux pour multiplier les choses d'art : « Ils sont au travail individuel ce que l'imprimerie est au manuscrit », et peuvent fournir à peu de frais des ornements variés. L'initiative d'industriels artistes finira bien par arracher la société « aux habitudes mesquines où elle s'encroûte ». Que ceux à qui reviennent les difficultés et l'honneur de la position d'avant-garde, ne perdent pas courage ; « la facilité de se procurer les jouissance d'art finira bien par en faire naître le désir ; la propagande facilitera la compréhension, et la possession engendrera l'amour. »

Quand il écrivit ces lignes, Allier venait de terminer sa *Légende de Saint-Pourçain*, et n'avait plus qu'un mois à vivre.

Avant de disparaître, il eut encore le temps de fonder *la Société centrale des Amis des arts en province* et de faire approuver l'idée d'une exposition annuelle des arts à Moulins [2]. Ainsi les artistes provinciaux pourraient trouver « l'émulation et la comparaison, les enseignements et les encouragements de la publicité ».

Il précisait son idée :

« *L'Art en Province* offrira en outre une exposition permanente pour les œuvres d'art : la lithographie est, dans le monde artistique, ce que la presse périodique est dans le monde littéraire et politique. Par elle la pensée de l'artiste se multiplie telle qu'elle

1. *L'Art en Prov.*, 1re année, 1835, p. 149-152.

2. « Une exposition annuelle des produits des arts sera ouverte le 1er juillet 1836 dans les salles de l'Hôtel de Ville de Moulins, et se terminera le 31 août. Le jury ne recevra que des ouvrages originaux ». (Extrait des statuts de la Société, publiés par l'*Art en Prov.*, 1re année, p. 209.)

est née sous son crayon. Nos lithographies, placées en regard de notre critique, comme pièces justificatives, feront connaître et rendront populaires les œuvres remarquables de l'exposition.

« Nous savons déjà quelles difficultés doivent rencontrer en province ces entreprises qui tendent à rallier les intelligences : les provinciaux, rendus défiants par l'isolement, s'imprègnent malgré eux des amours-propres de localités, des rivalités territoriales, leur paresse n'est pas remuée par le spectacle continuel du travail. Ils se découragent devant quelque difficulté de rapprochement et n'obéissent pas du premier coup aux appels d'association. Nous qui avons déjà servi à réunir la pensée et les œuvres des hommes de Bourgogne et celles des hommes d'Aquitaine [1], nous ferons encore tous nos efforts pour rapprocher, dans un concours dont nous serons l'organe dévoué, les artistes isolés qui ont besoin de se connaître pour se comprendre et s'entr'aider, pour travailler au progrès de l'art et à l'amélioration de leur condition sociale.

« Nous examinerons, dans nos prochains articles, les avantages que des artistes de Paris peuvent retirer de la critique provinciale, et enfin les devoirs des hommes qui aiment et comprennent l'art, et que leur fortune, leur position sociale, appellent à partager notre sympathie et à féconder notre pensée [2]. »

Le « prochain article » ne fut jamais écrit.

Du moins, avant sa mort, Achille Allier eut-il la satisfaction de voir son appel compris et *L'Art en Province* accueilli dans les milieux les plus divers avec une sympathie flatteuse.

1. Allier fait allusion à la correspondance très abondante que lui valut son entreprise artistique. L'*Art en Province* avait publié quelques-unes de ces lettres. Un certain nombre d'autres se trouvent parmi les papiers de l'écrivain que possède la Société d'Émulation du Bourbonnais.

2. D'une exposition sous les auspices de la Société centrale des Amis des arts en Province. (*L'Art en Prov.*, t. I[er] (1835-36), p. 210-211.)

CHAPITRE XI

ACHILLE ALLIER CONTEUR

DERNIERS ÉCRITS, DERNIERS PROJETS. — SA MORT PRÉMATURÉE

Dans la courte vie d'Allier, critique d'art, imagier, conteur, historien, l'hiver de 1835-36 marque un sommet d'activité féconde.

La vie souriait à cet audacieux. Une femme adorée dirigeait son foyer, et il lui était reconnaissant d'envelopper son labeur forcené de confort et de paix : « Nous avons un foyer où il reste une place pour l'ami qui vient le soir ; nous avons une vigne gracieuse qui se balance à notre fenêtre, de beaux arbres et des montagnes bleues pour horizon. Dans nos rues silencieuses, le pas d'un homme s'entend ; un bruit de voiture fait qu'on regarde à sa porte ; le rêve peut être poursuivi, la recherche achevée sans interruption... Dans notre retraite une femme adoucit l'amertume des contradictions, charme les heures de loisir et nous console des injustices [1]. »

Son activité, servie par une rare puissance de travail, menait de front les besognes les plus diverses et parfois les plus lourdes. A l'âge où la plupart des jeunes écrivains tâtonnent, il avait trouvé sa voie : animateur et chef de file, il était, par surcroît, un brillant écrivain. Il pouvait, avec une fierté légitime, se prévaloir du chaud accueil et des encouragements que lui avaient accordés ses aînés parisiens. Dix ans plus tôt qu'on ne fait d'ordinaire, il atteignait ce palier de l'existence où les horizons s'élargissent, où des ambitions qui avaient pu sembler prématurées sont bien près de se réaliser. Et quand son regard embrassait l'œuvre immense projetée cinq ans auparavant, il pouvait se dire que les plus durs obstacles étaient surmontés. Encore

1. *L'Art en Prov.*, 1re année, 1835, p. 7.

quelques années et l'apôtre de la décentralisation artistique, l'historien des sires de Bourbon, épaulé par quelques centaines d'écrivains et d'artistes, élite des provinces françaises, serait un de ces hommes qui attachent leur nom à une entreprise originale et durable.

On remarqua *Le Serpent vert*, conte fantastique paru dans *L'Art en Province*, et qui laissait deviner une veine très riche de son inspiration.

Merveilleux ou ironique, historique ou réaliste, le conte est un don naturel en même temps qu'une forme supérieure de l'art où l'écrivain met en fiction sa vue du monde et l'idée qu'il en a. Celui qui n'aime guère les cadres tout faits, se construit une demeure à sa manière pour peu qu'il ait de l'imagination. Achille Allier s'était fait imagier, pour se reposer des austères travaux d'érudition. Cela ne suffisant pas à sa fantaisie, il esquissa des projets de romans, écrivit des contes, qui baignent dans une atmosphère de rêve éveillé et pourtant de réel. La plupart n'ont jamais été livrés au public et dorment parmi ses papiers. On trouvera les plus brillants aux pages documentaires de cet ouvrage où est recueillie la fleur de son œuvre inédite.

Quelques-uns, comme *Le Vieux corbeau*, *Nuit de fièvre*, *Vêpres du dimanche*, sont des bijoux créés par un artiste neuf, non déformé, parfaitement original. Ce jeune romantique était capable de recevoir du monde des impressions vives et directes, ayant le don de s'émerveiller et de sentir profondément le mystère des choses.

Il ne faut point chercher dans ces contes une thèse morale ou philosophique. Le but d'Allier est moins élevé : pour se distraire, il se conte à lui-même des historiettes dont le point de départ est le plus souvent une chose vue, quelquefois une chose lue. Et comme par moment la réalité l'oppresse avec ses lois inexorables, il demande à une fantaisie ingénue le moyen de corriger la réalité. En marge de la vie, trop terne à certains jours, trop inflexible à d'autres, son imagination trace de capricieux dessins et y prend un plaisir extrême. Cette âme délicate mais souvent tourmentée atteint sans effort une poésie naturelle entrecoupée de méditations sérieuses, de sorte qu'on peut glaner, au cours du récit, autant de confession que dans son journal intime : c'est

encore la description sûre et variée des états d'âme d'un jeune homme qui a conservé, dans leur fraîcheur, ses réactions d'enfant.

Artiste, contemplateur et rêveur à la fois, il trouve dans le monde un spectacle pour les yeux, un problème pour la pensée ; il s'accommode, sans la moindre gêne, du bizarre et du surprenant. D'irréels détails, présentés par lui, vous hantent et revêtent une grande et terrible réalité. La trame du récit, très mince, presque insignifiante d'ordinaire, baigne dans une atmosphère un peu hagarde, où courent les suggestions d'une sensibilité hallucinatoire, excessive, et qui aurait pu être aisément pervertie. Le thème qui revient sans cesse, avec une sorte de cruauté triste, est celui de l'immense solitude où se débattent non seulement ceux qui s'aiment ou croient s'aimer, mais encore tous les humains, avec ces tempéraments disparates, ces entrecroisements de caractères qui les rendent à peu près impénétrables les uns aux autres. La contemplation — ou la vision — d'Allier est pleine de ressouvenirs, car, malgré la brièveté de sa vie, le réel se reflète chez lui à travers une foule d'interprétations et de méditations antérieures où la féerie se mêle à l'amertume. Aussi la plupart de ces contes sont-ils autobiographiques : hanté par les problèmes du cœur, en proie à des désirs inassouvis et douloureux, il étale en frémissant sa misère et sa souffrance intime, de préférence sous un ciel morne, par un bas crépuscule d'hiver, brouillé de neige ou de pluie.

C'est un état intermédiaire entre le songe et la réalité, donné par le sentiment du mystère : dans ces heurts où s'opposent des âmes insatiables, qui souffrent et se trompent, crient et se désolent ; dans ces mésaventures dont la vie courante est tissée, il fait sentir à quel point la raison côtoie souvent la folie. L'humanité lui apparaît comme une mêlée de masques, terribles ou grotesques, et qui rendraient la vie affreuse si les illusions du rêve n'intervenaient, parées des images de la poésie, pour embellir les choses.

Tout Achille Allier revit dans ces contes : derrière l'écrivain déjà sûr de lui, on retrouve l'enfant précoce et caressant qui, de bonne heure, avait su voir les objets et jouir de leurs couleurs, goûter aussi les vieilles choses et se passionner pour les récits et les fastes du passé. On y retrouve l'adolescent solitaire, le

jeune homme anxieux et triste, qui complique à plaisir les problèmes du cœur et confesse, avec une clairvoyance aiguë, sa nature, ses sympathies et ses penchants. Son œuvre d'imagination reflète ce malaise, et l'on peut suivre, au fil du récit, le travail grossissant des scrupules. Sa nature s'y montre, toute en contrastes, mélancolique et généreuse, confiante et jalouse, avec un fond d'impétuosité qui n'exclut pas la réflexion. Il avoue ses emballements, ses désillusions, ses lassitudes, dans une langue qui saisit parfois avec bonheur des harmonies secrètes entre sa pensée et les objets extérieurs, qui parfois se guinde ou déclame, non sans trouver des images capables de faire rêver longtemps.

Serait-il parvenu, comme il en avait l'intention, à élargir en romans les récits dramatiques et brefs dont le thème lui venait de la vie extérieure ? Parmi ses papiers, nous avons découvert l'esquisse inachevée et quelques fragments d'une « scène de la vie de province », intitulée *La Fille du tabellion*. Ambition périlleuse et peut-être au-dessus de ses forces. Jeter sur des feuilles volantes, au hasard des heures, notes et croquis, images pittoresques et fraîches, rendre parfois l'insaisissable et dire ce qui n'a pas été dit, c'est déjà le fait d'un talent plein de promesses et qui ne demandait qu'à grandir. Mais le roman est une œuvre d'art qui exige la composition et ce sens de la gradation qui demeure l'élément-force de l'intérêt. Eût-il été capable de renoncer, chemin faisant, à la flânerie d'une digression et d'éviter les surcharges ? N'eût-il pas été tenté d'intervenir, trop souvent peut-être, dans son récit ? Ce commentaire incessant par quoi le conteur, en prétendant refléter la voix des autres, finit par la couvrir et se fait entendre partout le premier, cette intervention trop répétée agace. Qu'il interrompe de loin en loin son récit pour développer le sentiment que telle situation lui inspire, rien n'est plus normal. Le conteur idéal nous paraît celui qui donne l'impression d'une histoire déroulée le soir à la veillée, comme on faisait au bon vieux temps, sous le manteau de la cheminée, au milieu d'un cercle d'auditeurs conquis par la puissance d'évocation.

Artiste abondant, Allier courait le risque d'écrire des romans encombrés de détails psychologiques ou pittoresques dont le lecteur n'a que faire. Dans ces petits récits où l'on voit les jeux

de l'amour et de la mort, les écarts de la raison côtoyant la folie, où plane l'effroi de l'inexpliqué, il n'avait pas le temps d'étaler ses sentiments avec indiscrétion. Et cela vaut mieux.

Tandis qu'un Mérimée adopte le mode impersonnel et se dissimule avec soin derrière ses héros, celui-ci exprime directement son opinion sur les hommes et les choses.

D'où lui vient cet irrésistible besoin de conter ? Il l'explique en tête d'un de ses inédits :

« Il me faut des contes pour bercer ce cœur endolori... Parfois je pose ma tête dans mes mains, et sur-le-champ un monde surgit, peuplé d'êtres conformes à mes désirs. Figures souriantes ou rêveuses, arrêtez-vous ! que je fixe un instant vos traits fantastiques, et qu'un mot, un seul mot me révèle votre âme.

« Quand je me verrai seul, vous viendrez une à une, figures de mes rêves ; je vous appellerai par votre nom...

« Ces contes ne sont pour moi que des rêves réalisés. Circonstances et personnages se lient avec mes idées et mes souvenirs : ce sont les fruits d'une promenade en forêt, d'une rêverie au bord de l'eau ou bien devant un feu mourant, d'une insomnie pendant les nuits d'hiver. Leur charme n'existe que pour moi.

« Celui qui en pénétrerait le mystère connaîtrait du même coup mon âme. Ma vie s'y déroule, non pas au jour le jour avec ses événements, ses inquiétudes, ses nécessités, mais avec ses perspectives changeantes, ses désirs et ses rêves.

« Illusions, réalités ! notre vie est double [1]. »

Contes ou Histoires ?... c'est le titre d'un récit qui pourrait servir de préface au recueil par les réflexions que nous venons de citer.

On y découvre aisément les procédés de composition. L'auteur vient de lire quelques passages du *Contrat social*, et les déclamations éloquentes contre l'inégalité des conditions humaines se cristallisent en une sorte de rêve éveillé. Ce n'est plus lui, mais un magistrat d'Ancien Régime, un juge au Parlement de Grenoble, qui en est le héros. Enthousiaste, un peu fou, abstracteur de quintessence et collectionneur de chimères, il croit qu'on

1. *Contes ou histoires ?* (récit inédit : collect. Ant. Robert).

peut faire le bonheur des hommes avec des mots, ce qui lui donne figure de hardi novateur sans refréner son égoïsme.

Un jour qu'il s'est enfoncé dans la campagne pour rêver, selon la plus pure formule du Promeneur Solitaire, au fond d'une gorge sauvage, l'inégalité s'offre à lui, non plus en phrases harmonieuses, mais sous l'aspect inquiétant d'un vagabond en guenilles et qui, dans ce désert, le tient à sa merci. Ce hors-la-loi est éloquent, sarcastique ; ses propos, qui respirent la misère, sont abondants, conduits avec ordre, trop abondants, trop bien conduits. Il a reconnu un de ces hommes en robe rouge qui lui prirent sa liberté, un homme riche, heureux sans doute, aimé, insoucieux du lendemain. Comme il va se venger ! mais auparavant il ne peut résister au plaisir de faire un discours. Le civilisé, prend peur et supplie, insensible au mépris écrasant de ce gueux, qui, satisfait d'avoir discouru librement, en philosophe, lui fait grâce de la vie.

Et notre magistrat, désabusé, de conclure que Beccaria, Rousseau et consorts, ces songe-creux, ne peuvent affronter le réel : une autorité qui tergiverse et s'abandonne est bien près de sa chute.

La trame est insignifiante, à peine une anecdote, et qui n'échappe pas complètement au genre « chromo » : le juriste léger face au bandit magnanime, qui lui donne une leçon d'élégance morale et de désintéressement.

La prose est de qualité, nette et droite, parfois un peu cherchée, alourdie d'épithètes, et la composition indique un débutant. Certes il veut mettre en valeur une idée que tout contribuera, de page en page, à rendre plus singulière, mais au lieu de l'exploiter à fond, d'en épuiser les effets, il se perd en digressions d'ailleurs courtes. Pourtant descriptions et paysages restent sobres, donnant juste ce qu'il faut pour établir le cadre, avec quelques traits qui ressortent et accrochent l'attention.

Le Serpent vert porte en épigraphe une phrase énigmatique de Byron : « Qu'ai-je gagné, jeune fille, à mettre ma main sur ton sein ? J'ai retiré ma main, elle est encore brûlante. »

Il en existe plusieurs ébauches ou rédactions dans les papiers inédits de l'auteur. Le texte recueilli aux pages documentaires

semble postérieur à celui qui parut dans *L'Art en province*. Sa facture est plus achevée, son style plus ramassé, plus naturel, plus direct, avec le bon aloi de son vocabulaire et la simplicité de ses phrases bien rythmées. Plus exigeant pour lui-même à mesure qu'il se perfectionne, le jeune écrivain aux heures de loisir, reprend les esquisses où la verve était trop touffue, les affine avec un art de simplification sans cesse amélioré, comme pour montrer à ses amis que, chez lui, l'archéologue et l'historien ne feront jamais tort au poète.

Cette brillante allégorie du Serpent vert est l'une des plus humaines qu'il ait conçues.

Le thème est banal. Par un beau matin de printemps un amoureux court au rendez-vous où sa belle l'attend. Lui, rêveur naïf, garde à vingt ans une âme aussi neuve que celle d'Adam ouvrant les yeux à la lumière. Elle, séduisante, énigmatique, Ève éternelle que la tentation fascine et qui va succomber, apparaît en retrait, dans un halo triste, et les situations successives garderont le décousu, l'inexpliqué d'un songe.

Par l'étroit sentier bordé de haies épaisses, il se hâte vers la bien-aimée :

« Le soleil de midi brille au ciel pur ; des vapeurs flottent à l'horizon, légères comme un voile de fiancée. Tout est lumière et vie. Le grillon chante sous les herbes ; le lézard glisse en remuant les feuilles sèches, et des milliers de moucherons voltigent de haut en bas dans l'air limpide. Et moi, je cours à perdre haleine, car elle m'attend. Elle ! Anna !

« Là-bas, derrière ces cyprès noirs et ces tuyas jaunis par l'hiver, au-dessus desquels de grands peupliers d'Italie balancent leurs têtes chauves sur le bleu du ciel, je courais, quand une voix me crie : Arrête !... Je détourne la tête pour regarder : personne !

« J'allais repartir. On me cria encore : arrête !

« Et cette fois, je vis...

C'est un petit serpent vert émeraude, qui se balance au soleil sur une branche d'églantier et fixe sur l'amant son regard fascinateur. C'est le Maudit qui parle comme autrefois dans l'Eden, et dont les propos empoisonnés vont distiller le doute et l'angoisse dans un cœur de vingt ans.

— « Elle t'aime bien, la jeune fille, depuis le jour où, là-bas, t'en souvient-il ? tu as bu l'eau de la cascade dans ses mains tremblantes, et où tes lèvres rafraîchies se sont posées sur ses lèvres qu'entr'ouvrait un sourire. C'est à toi qu'elle pense en fermant les rideaux blancs de son lit ; c'est ton nom qu'elle murmure quand le premier rayon de soleil éclaire ses yeux bleus. »

Et soudain, avec un éclat de rire sarcastique, le serpent vert pose une question inattendue :

— « Combien de jours lui donnes-tu pour être la femme d'un autre ? »

Au lieu de chasser l'obsession commençante, l'amoureux s'y complaît, en remâche l'amertume. Au lieu de courir au rendez-vous d'amour et de chercher, entre les bras frais de sa bien-aimée, la certitude qui le fuit, il recule et va manquer son rendez-vous. Et pendant qu'il descend le sentier solitaire, la nature autour de lui s'anime : tout ce qui vole, glisse ou rampe, emprunte d'ironiques inflexions humaines pour insinuer le refrain lancinant : elle sera l'épouse d'un autre !

Comme dans son enfance, il est allé tout droit chez sa vieille Tata, celle qui lui avait appris à lire, celle qui comprenait le langage des bêtes et le traduisait en récits merveilleux à son turbulent auditoire. Et comme les vieilles gens savent plus que les autres trouver les mots qui apaisent, la bonne femme le dorlote comme autrefois et le rassure.

Mais le serpent vert est en lui maintenant. Il a beau rejeter avec impatience la suggestion perfide, celle-ci lentement le pénètre. Et même la présence de sa bien-aimée, les baisers qu'elle rend, les promesses qu'elle fait ne calment plus sa fièvre.

— « Tu m'aimes donc, Anna, tu m'aimes ?

« Elle souriait, levant sur moi ses yeux couleur de ciel. Avec un murmure d'amour et de reproche elle attira ma tête sur son sein. Son haleine brûlait mes joues, et ses cheveux caressaient mon front.

— « N'es-tu donc pas mon petit mari ?

« Elle attirait de plus en plus ma tête sur son cœur dont les battements me berçaient. Son fichu rose avait glissé ; sa robe entr'ouverte laissait voir le doux chemin du cœur. J'y glissai la main.

« Je poussai un cri affreux. Quelque chose de visqueux et de froid, le serpent vert, s'enroulait à mon bras : bientôt ses triples nœuds comprimèrent mon cœur. »

Sans force il s'est enfui, laissant la jeune fille atterrée. Puis le dialogue a repris dans la solitude, dialogue étrange, interminable, qui use peu à peu la résistance de l'homme et détruit par avance l'équilibre de son cerveau et la paix de son cœur : « Je suis habitué à sa parole douce-amère... Je me nourris de ses poisons. »

Un jour, la prédiction se réalise : Anna s'est mariée, lasse des incartades, des soupçons, des reproches de son étrange amant. Il l'aperçoit au bras d'un autre... et la vie continue :

« Le serpent vert ne se trouva plus sur les buissons : il était toujours dans mon cœur. »

Cette confidence à peine romancée, dans une atmosphère de conte bleu s'enveloppe d'une sourde inquiétude, et le ton suffirait à lui seul pour en marquer la date. Bien que guéri des faiblesses morbides du Romantisme, Allier, en dehors de ses travaux historiques, demeurait une âme vivant d'impressions, une âme troublée dont toute l'activité intérieure n'était qu'un rêve triste et tendre. Résonnant comme une harpe à tous les souffles, habitué d'autre part à s'interroger sans cesse, il a remarqué depuis longtemps que les sensations, chez lui, sont étroitement liées aux sentiments. Et pour leur donner un relief plus grand, il se plaît à les traduire en symboles.

Doit-on regretter de trouver incorporé presque mot pour mot à son récit un délicieux épisode du journal intime, évoquant ces jours enchantés de sa toute petite enfance, lorsque, bambin déjà rêveur, il apprenait à lire chez une vieille parente, sa tante Lamaron ? Du strict point de vue de la composition, cet épisode fait surcharge et semble couper le dialogue de l'homme et du serpent. Mais il introduit comme un temps de repos entre deux tentations et sa gentillesse même le fait accepter sans regret.

Quoi qu'il en soit, rien n'est plus romantique que ce besoin de mettre son cœur à nu, en l'abritant toutefois derrière l'écran d'un symbole. On le sent véridique, avec cette hardiesse dans la recherche du vrai qui évite le poncif psychologique, avec un passage incessant du monde mental au monde physique. Formes,

sons et couleurs, tout l'attire et le fait vibrer ; tout lui apparaît comme des éléments de la vie, au contact desquels naît une profonde joie des sens, mais qu'on peut utiliser surtout afin de mieux mettre en valeur les mobiles mystérieux de nos actes ou la courbe sinueuse et souvent imprévue de nos velléités.

Le Serpent vert aide à comprendre l'attitude bizarre qu'eut Allier le jour de son mariage : ce jeune mari, follement épris de son Evelina, ne s'était-il pas avisé de la quitter au cours du repas de noces, plantant là ses invités pour aller lire une page de l'*Imitation de Jésus-Christ*, et dessiner sur la même feuille une femme et un monstre ? Parmi les croquis que l'on a conservés se trouve la représentation d'une jeune femme avec un monstre ailé perché sur ses épaules et occupé à lui dévorer le cerveau. Au bas, cette légende tirée d'une chanson populaire :

Ah ! le bel oiseau, maman,
Dont Colin m'a fait présent !

Tel est ce conte, à la fois gracieux et spontané, avec une pointe d'incohérence et de féerie donnant l'impression de certains airs du bon vieux temps. Le style fin, délicat, presque soyeux, est d'un poète hypersensible, vivant à l'ordinaire dans un état d'excitation nerveuse, et hasardant parfois une excursion solitaire sur les confins de la raison et de la démence. Vraiment, cet homme avait dans l'âme une musique et, à certains jours, entendait des voix pour lui seul perceptibles.

Avec *Le vieux corbeau* nous abordons le plus brillant et le plus suggestif des contes étranges d'Achille Allier.

Comme dans les précédents, on y retrouve le narrateur en attente, et qui voit se préciser peu à peu, puis se dérouler devant lui le monde imaginaire qu'il va créer. Ce monde où il entraîne son lecteur après lui, est bien le monde du rêve et de l'imagination : tantôt le chercheur d'émotions est devant la porte et va entrer, comme dans *Contes ou Histoires*, mais il n'y a rien derrière la porte ; tantôt il s'y trouve emporté malgré soi avec *Le Serpent vert* ; tantôt il y est introduit réellement : ce n'est peut-être qu'une hallucination, entée sur quelque souvenir de

voyage, mais elle apparaît mortelle. Avec *Le vieux corbeau*, on sent inexprimablement passer l'approche tragique de l'invisible.

Quels sont, dans ce récit, les liens entre le monde du fait et celui du rêve ?

Un décor de montagne et de neige, quelque part, dans cette contrée pittoresque et sauvage, les Bois Noirs, prolongeant les monts du Forez, et que traverse la route de Lyon à Clermont Comme personnages, des voyageurs bloqués par la tourmente dans une auberge rustique et attendant qu'un temps plus favorable permette à la diligence de repartir : un beau hussard qui plastronne en compagnie d'une jeune femme, un petit homme sec et frétillant et sa fille engoncée dans une pelisse noire, et le narrateur qui trompe les heures d'attente interminables en suivant d'un regard amusé et discret les jeux puérils des deux amants.

Enfin après trois jours, le postillon croyant que c'est le dégel, part dans la neige demi-fondue et recueille en chemin une paysanne taciturne et ridée, qui conduit un enfant par la main. On met des heures à faire une lieue, sans que personne ait le courage de secouer l'engourdissement général.

« Vers le soir, le conducteur vint ouvrir la portière et nous avertit qu'il fallait descendre. Une bise glacée nous recroquevilla. La route était couverte d'une glace brillante où les chevaux glissaient. A la descente nous aurions couru les pires dangers... Quelques rafales d'un air plus doux passèrent avec des flocons blancs éparpillés dans l'air. On les voyait danser au milieu d'une brume épaisse, oppressante, qui imprégnait nos cheveux, nos habits et se changeait en glaçons...

« Le vent soulevait âprement les manteaux et nous jetait au visage des tourbillons de neige plus épaisse. Bientôt elle s'accumula sur les vêtements, les rochers fantômes, la route incertaine, et retarda sérieusement notre marche.

« On parvint à l'extrémité d'un défilé que surplombaient d'énormes blocs de granit, confondus, entassés, ouatés de brume. Dans un abîme, dissimulé par des branches noires de sapin roulait un torrent... »

Le grand silence blanc enveloppe la caravane harassée. Bien-

tôt n'en pouvant plus, redoutant de se perdre tout à fait dans la nuit, ils s'abritent sous un roc en saillie, qui les préserve de la bise. Soudain un énorme corbeau, tête et ventre blancs, vient tournoyer en croassant au-dessus de cette détresse.

Ici l'on est introduit dans le fantastique, et l'accent du récit donne au cœur un choc sensible. Sous le ciel plombé, coupé d'éclats blafards, un dialogue s'engage entre la vieille et le corbeau. Elle pose des questions et traduit au fur et à mesure les réponses mystérieuses de son interlocuteur.

Il a désigné une victime, mais la bonne femme, sans doute troublée par un pressentiment qu'elle voudrait chasser, ne peut interpréter les signes et semble craindre pour son enfant. Cependant le jour baisse, et la voiture n'arrive pas. Il faut partir et se frayer un sentier dans la neige entassée. On s'égare à travers cette étendue uniforme et sans chemin visible, jusqu'au moment où le hussard, qui marche en tête, aperçoit une vague lueur. C'est une chaumière isolée, misérable, qui n'en offre pas moins à ces errants la douceur d'un foyer et de sa flamme claire.

On s'ébroue, on se compte.

La vieille et son petit manquent à l'appel. Bravement les voyageurs replongent dans la nuit glacée, pour les chercher.

« La lune terne montait dans l'air brumeux, traçant un cercle immense avec des couleurs en demi-teinte, qui allaient du blanc froid au velours d'un bleu sombre. Les lueurs de nos torches déformaient sur la neige nos ombres agrandies. Le houzard, en tête, scrutait les bancs de neige avec un grand bâton et poussait quelques pointes à droite et à gauche, sans s'éloigner des traces encore visibles de notre marche. Débarrassés de nos manteaux, nous avancions plus lestes.

« Soudain il pousse un cri. Nous accourons : la vieille femme est là contre un arbre chétif, la tête sur ses mains ; le vent soulève ses mèches grises. A notre approche, le corbeau noir et blanc se leva d'auprès d'elle, et ses grandes ailes agitèrent la flamme de ma torche. »

De l'enfant nulle trace. Il s'est englouti dans le linceul de neige.

Angoissante, mystérieuse, l'appréhension de la mort flotte sur cette âpre histoire en y mêlant ce je ne sais quoi qui fait

rêver les cervelles humaines. Le conteur y apparaît doué de solides qualités descriptives à base d'observation. Chez cet intuitif, l'instinct se double d'une extrême sensibilité ; sans doute, s'il eût vécu, on l'aurait vu éliminer de plus en plus l'accessoire, affermir son art de simplification, et mettre l'accent sur les traits essentiels d'une physionomie.

Dans la même tonalité morbide il faut mentionner *Une nuit de fièvre*, où s'étale une hantise affolante de la mort, des irrévocables séparations, des belles formes charnelles vouées aux décompositions du tombeau. L'âme de ce voluptueux capable de goûter et de rendre toutes les séductions de la femme, se plaisait aux rapprochements violents des couleurs, dans une atmosphère de cauchemar. Cette humeur sombre, rarement traversée d'ironie, s'exprime en pages amères, lucides, parfois dorées, dont l'accent n'est qu'à lui.

Il existe deux rédactions de ce conte : l'une débute par le récit d'une flânerie paisible sur les quais, un soir d'été. La nuit, peu à peu, est venue. Presque seul à présent, le jeune homme rêve, accoudé au Pont des Arts, fixant tour à tour la silhouette fantastique des maisons qui s'endorment, et l'eau noire sur laquelle s'éparpille en étoiles dansantes le reflet de la lune. D'étranges visions l'assaillent, près de lui, monte un murmure lent, une respiration légère et douloureuse. Au moment même où il croit entendre une plainte, voici que la main d'une femme heurte ses doigts.

Mais l'invalide, gardien du pont, s'approche et dissipe le charme. Rentré dans sa chambre, notre promeneur solitaire cherche en vain le sommeil. La lune filtre au travers des rideaux, et sa raie lumineuse sur le verre d'une gravure l'hypnotise. Peu à peu cette lueur se précise et prend figure de femme, une femme aux yeux ternes, à la bouche sans sourire, aux lèvres qui remuent sans bruit comme pour une prière.

« La cloche de l'hôtel de ville sonna lugubrement : je comptai trois heures ; au troisième coup, la tête penchée se releva... je vis s'animer les traits pâles : grands yeux de velours violet, lèvres pourpres au pli voluptueux, faites pour la caresse des nuits, beau front lisse, joues fraîches, une couronne de marguerites sur la tête.

« Comme elle souriait, je la reconnus. »

Alors commence l'étrange confidence : une morte qui, d'outre-tombe, parle à son amant. La voix inoubliée garde les inflexions mélancoliques auxquelles il ne savait pas résister.

Elle dit l'horreur du départ imprévu, les conventions mondaines balayées par la vérité nue, l'implacable oubli, plus cruel aux amoureuses que toute souffrance physique. Elle pèse à leur valeur ces éloges de salon qui n'étaient qu'un piège, cette envie dissimulée sous les caresses des amies ; elle a même deviné la jalousie inconsciente d'une mère encore jeune et qui se sent vieillir, devant sa fille épanouie au milieu d'un cercle d'adorateurs. Elle a mesuré l'inconstance de son amant, car elle connaît à présent le passé qu'il lui dissimulait :

« Toi surtout, crains de mourir soudain et d'être puni comme je le suis par la vision de la vérité nue ! Adieu ! »

A ce point de tension le cauchemar se brise pour s'éparpiller en efforts bizarres, en visions chaotiques où traînent des semis de fleurs aux formes étranges. Ce sentimental, toujours inquiet devant les réalités cruelles de la vie, aboutit régulièrement, dans ses œuvres d'imagination à des visions dures et blessantes. Aucun conte d'Allier ne respire la sérénité, tous portent un reflet de solitude et de malaise. Mieux que sa correspondance ou que son journal, cette partie de son œuvre montre sa vraie nature, anxieuse et triste, son imagination grossissante, amie du fantastique, épanchée en tableaux qui laissent une impression de rêve éveillé.

Le conte se termine de manière imprévue par la rencontre des deux amants ; celui-ci pâle et préoccupé, celle-là rieuse et bien vivante, beaucoup plus préoccupée de mordre à tous les fruits de la jeunesse que de donner aux inconstants des leçons d'outre-tombe :

« Nous dansions sur la pelouse d'un jardin encadré de hautes allées de tuyas. Au-dessus de nos têtes frissonnaient de grands peupliers et des mûriers de Chine au feuillage cotoneux. L'air incroyablement limpide était très doux. Bientôt le reflet de la lune détacha, noir sur bleu, les pignons des immeubles voisins. De légers nuages blancs couraient sur le ciel profond.

« Alors le cauchemar du Pont des Arts me revint en mémoire,

lancinant, despotique... Et je contai à Célestine comment j'y avais gagné la fièvre. »

Ce conteur à la fois ingénu et cultivé se retrouve dans *Vêpres du dimanche*, où il brode une rêverie voluptueuse sur la trame édifiante du martyre d'une vierge : même goût des émotions tendres, même plaisir capricieux à frôler sans cesse la naissance de l'amour, même élan pour aimer toute femme jeune et jolie, sans exclure les arbres, les ruisseaux, les clairs de lune, tous les aspects de la nature, les plus délicieusement romanesques comme les plus humblement quotidiens.

***

Ainsi s'élargissait, aux approches de la trentaine, le talent tout neuf d'Achille Allier. Il avait trouvé le chemin de l'arbre aux fruits delicieux, et son ardeur généreuse le poussait à en faire bénéficier tous ceux qui ont soif.

Pendent opera interrupta.

La mort ne lui permit point d'achever son œuvre. Le surmenage auquel, depuis plusieurs années, il soumettait un organisme pourtant robuste, l'avait miné sourdement. Malgré des apparences de santé, il était parfois hanté de pressentiments morbides. Un de ses collaborateurs, Adolphe Thonier La Rochelle, au début de 1836, reçut un jour de lui, dans son atelier de Bourbon, la confidence d'un rêve étrange qui l'obsédait. Il s'était vu couché sous un chêne, au centre d'une clairière fantastique, où seul un vieux corbeau semblait vivre ; et, comme celui du conte inédit dont nous avons parlé, ce corbeau était un messager de mort :

— « Achille ! Achille Allier !... Tu est jeune ; tu n'as pas trente ans ; tu te portes bien ; cependant tu mourras le jour de Pâques [1]. »

L'intersigne est frappant : le 3 avril 1836, au matin de Pâques, en quelques heures, une congestion cérébrale terrassait l'artiste.

1. Mme Couhard, fille de Thonier La Rochelle, décédée naguère à Moulins plus que nonagénaire, nous a confirmé ce récit que son père aimait à rappeler.

La flamme intérieure qui le consumait était trop dévorante pour épargner l'organisme le plus résistant.

L'Art en province, par la plume de son secrétaire général Huot, annonça le grand deuil des artistes et lettrés bourbonnais [1] :

« Peu de jours avant que cette vie si pleine de labeur, si courte de durée, se fût éteinte, peu de jours avant que cette organisation si complète eût été dévorée d'une manière inattendue, il était près de nous, plein de sève et d'ardeur, combattant sans relâche pour l'émancipation intellectuelle et artistique des provinces, but qu'il s'était proposé et qu'il eût atteint, si forte était sa volonté, si puissants ses moyens.

« Il est mort victime de sa cause... Tous ceux qui l'ont connu savent qu'il serait encore de ce monde, s'il se fût contenté d'une vie calme et bourgeoise à Bourbon-l'Archambault. »

L'auteur de l'article, avec la plus intelligente sympathie, retrace les étapes de cette brève carrière, marquée par une ascension continue ; premiers essais « où perce un goût prononcé pour le pittoresque et l'expression colorée », entreprise « d'un monument gigantesque pour l'époque et pour le pays où il se propose de l'élever », création d'un journal « destiné à rallier les artistes épars, à recueillir les faits relatifs à l'histoire de l'art en province ». Ce jeune homme, jusqu'alors obscur, se fait l'apôtre de la décentralisation, groupe autour de lui une colonie d'artistes, se révèle non seulement historien puissant, mais graveur de talent, au point de créer pour son ouvrage, « des vignettes qui rivaliseront avec celles de Johannot ». Il lance partout son appel et l'appel est compris, car « de tous les points arrivent des assurances flatteuses de participation active ». Il forme à Moulins, ville centrale où se rejoignent le parler d'oc et le parler d'oïl, « un point de réunion pour les œuvres des artistes éloignés de la capitale par leur goût ou leur position ».

Après ce tableau d'une activité qu'aucun obstacle ne pouvait ralentir, l'auteur rappelle les dernières œuvres de son ami :

« Ceux qui ont pu voir l'exposition parisienne de 1835, se rappellent son beau dessin à la plume, d'une composition originale et si neuve : la ballade bourbonnaise de *La jolie fille de La Garde*,

1. Numéro du 27 avril 1836.

chronique naïve où respire ce parfum local si cher à l'artiste épris de son pays. Cette composition eut un grand succès à Paris, et tout le monde sait qu'elle fut achetée par la Reine.

« Ses connaissances profondes en archéologie lui avaient fourni l'idée d'une composition polychrome encore plus étonnante. Dans un encadrement d'architecture byzantine, il avait présenté la vie de Saint-Pourçain : c'est un des dessins les plus remarqués à l'exposition de Paris, cette année. Nous avons pu recueillir les éloges prodigués par les archéologues et les artistes, triomphe perdu pour notre ami, qui n'a pas eu, avant de mourir, la satisfaction de le fêter.

« Nous avons le projet d'élever à sa mémoire un monument littéraire dont les matériaux seront fournis par lui-même. Nous recueillerons les pages dues à cette plume brillante ; une notice détaillée fera connaître Achille Allier mieux qu'un article de journal. Nous recueillerons les renseignements sur sa personne, pour dire combien il était bon, à quel point son âme était étrangère à toute haine. Nous rappellerons tous les sacrifices qu'il a faits pour conduire au terme cet *Ancien Bourbonnais* qui reste inachevé, et tous ses autres titres à l'estime de ses compatriotes ainsi qu'à l'affection de ceux qui ont eu le bonheur de le connaître [1]. »

A cette notice désolée, la presse de Paris et des provinces fit écho pour rendre hommage au brillant écrivain, à l'artiste original qui, en peu d'années, s'était révélé avec un tel éclat : *L'Art en province* reçut d'innombrables condoléances, parties des quatre coins du pays, et dut se restreindre a une mention générale, malgré son vif désir de leur donner une grande publicité.

Au lendemain des funérailles, célébrées à Bourbon, une souscription d'artistes fut ouverte pour ériger un monument à cet initiateur, dans la vieille cité féodale dont il avait arraché le château en ruines au pic et au marteau de la Bande Noire. L'impulsion donnée par lui, l'influence féconde qu'il exerça, méritaient cet hommage. Tous les amis des lettres et des arts, en

1. *L'Art en Prov.*, 1re année, 1835-1836 : article nécrologique sur Achille Allier, par H. Huot (p. 222-223). Le mémorial littéraire à la gloire de l'écrivain ne fut jamais composé. Les morts vont vite : personne n'entreprit de recueillir et de publier les plus belles pages de son œuvre inédite. Il a fallu le centenaire du Romantisme et la réédition de l'*Ancien Bourbonnais* (1934) pour attirer de nouveau l'attention sur lui.

Bourbonnais et dans les provinces voisines, envoyèrent leur obole. Le dimanche 15 septembre 1839, un buste fut inauguré sur sa tombe, à l'ombre de l'église romane de Bourbon, « devant une foule considérable d'amis, de prêtres, de lettrés et d'artistes [1]. »

Et puis la vie continua. On avait redouté que l'*Ancien Bourbonnais* ne pût être achevé. Un continuateur cependant fut trouvé dans la personne d'Adolphe Michel, professeur d'histoire au Lycée de Moulins, et rédacteur à la *Gazette constitutionnelle de l'Allier*.

Sans doute il voulut respecter « la pensée première qui avait présidé à la conception de l'œuvre » et s'effacer derrière la personnalité de celui qui avait recueilli, vérifié, classé les documents, mais on s'aperçut vite que la plume avait changé de main. Au décès d'Allier, la 18e livraison venait de paraître : il en était alors à l'histoire de Mahaut, dame de Bourbon vers la fin du XIIe siècle. Le travail du continuateur fut surtout d'ordre matériel. Il manque de personnalité littéraire : sa démarche est lourde, son langage filandreux, alternativement banal et recherché. On n'y trouve ni ce mouvement pittoresque ni ces couleurs vives qui rendent séduisant le style d'Allier. Autant l'un est clair, même dans les plus longues périodes, et abonde en images bien venues, en tournures énergiques et frappantes, autant l'autre est compliqué, pénible, dépourvu d'imagination. Du romantisme, Adolphe Michel semble n'avoir retenu que les oripeaux : il n'a ni grâce ni souplesse.

Pour le fond même du travail, le changement est insignifiant. Les notes d'Allier s'étendaient sur toute la periode féodale : il avait choisi ses documents, préparé les citations, et même la rédaction de certains fragments était fort avancée. Adolphe Michel se borne à coordonner un travail où son devancier avait

1. Allier mourut sans postérité, après avoir englouti la majeure partie de sa fortune dans le lancement de l'*Anc. Bourb.* et de l'*Art en Prov.* Sa veuve, remariée en 1840, à un médecin, M. Defoulenay, conserva longtemps les papiers de celui dont les alternatives d'humeur câline et de mélancolie noire l'avaient tant de fois déconcertée. Elle mourut en 1882.

La Société d'Émulation du Bourbonnais possède le manuscrit du Journal intime. Les contes, les essais, la correspondance importante bien que mutilée, appartiennent à diverses collections particulières, dont la plus importante, souvent citée au cours de cette étude (coll. Ant. Robert, avocat), est celle de Mme Robert, filleule d'Évelina.

déjà mis une empreinte impérieuse. Mais chaque fois qu'il aborde la question religieuse, un voltairianisme discret, rarement agressif, transparaît sous sa plume. L'*Essai sur les mœurs* a influé sur sa formation bien plus que *Le Génie du Christianisme*, et il tient à mettre l'accent sur son incrédulité.

L'histoire ancienne de la province devait être complétée par un *Voyage pittoresque*, reprenant sous une autre forme et complétant le célèbre ouvrage de Nicolay : *Générale description du Bourbonnais* [1]. Allier s'y préparait par de longues excursions qui le reposaient de ses travaux d'archives : il recueillait les traditions orales, étudiait les mœurs, les superstitions, les chroniques, croquait un site, une physionomie, un costume, comptant sur sa merveilleuse mémoire pour mettre en œuvre, quelque jour, cette documentation copieuse et sûre. Plusieurs articles publiés dans l'*Album de l'Allier*, et recueillis en volume avec des essais inédits, formèrent en 1831 le recueil délicieux des *Esquisses Bourbonnaises*. Mais à sa mort, il n'avait pas encore tracé le plan de l'ouvrage projeté, et le fruit de ses recherches périt avec lui.

Quand ses collaborateurs décidèrent d'achever l'entreprise, l'un d'eux, Louis Batissier, rédigea le *Voyage pittoresque* avec l'aide d'Adolphe Michel. Toute la besogne était à recommencer. Malheureusement, ce médecin, archéologue et critique d'art, est un piètre écrivain, pompeux et figé, incapable de faire vivre le paysage ou le monument qu'il décrit. Aucune des légendes qu'il a recueillies ne l'émeut ; ses essais de résurrection du passé sont secs et sans flamme ; voyageur, il trouve moyen de traverser le Bourbonnais sans remarquer ce joyau : la forêt de Tronçais. En somme, c'est lui faire grand honneur que de mentionner son existence.

Nous n'ajouterons qu'un mot au sujet de l'Album, dont les 137 gravures ont conservé toute leur valeur documentaire et forment un ensemble artistique de qualité rare. Il est impossible de préciser la part d'Allier dans la composition de ce recueil,

1. Nicolas de Nicolay, seigneur d'Arfeuilles, valet de chambre et géographe ordinaire de Charles IX, fut chargé par ce roi de dresser la statistique du pays et duché de Bourbonnais et d'en composer la carte. Ce travail, fort curieux, ne fut édité que dans la seconde moitié du XIX^e siècle par Vaissière, archiviste de l'Allier.

tant pour les lithographies que pour les gravures sur cuivre. La tradition lui attribue un grand nombre des dessins d'inspiration purement romantique, et ceci est assez vraisemblable. Quoi qu'il en soit, sur ce point comme sur beaucoup d'autres, il fut un initiateur. Et cela suffit pour que son nom mérite d'échapper à l'oubli.

CONCLUSION

Telle fut cette âme romantique d'artiste, avec ses fièvres, ses illusions généreuses, ses enthousiasmes et ses dépressions, mais toujours sa foi invincible dans l'Art. Riche de sensibilité vibrante et d'imagination créatrice, elle résume en ses manifestations trop brèves, les intuitions et les erreurs, les nouveautés et les besoins d'une époque dont le nom est synonyme de révolution artistique et littéraire.

Ce n'était pas sans méfiance que nous avions pris contact, il y a plus de dix ans avec ce mort presque submergé par un siècle d'oubli. La grandiloquence et la manie déclamatoire chères à ses contemporains pouvaient faire craindre des heures d'ennui mortel au chercheur qui voulait explorer tant de liasses jaunies. Tout de suite le charme opéra : une personnalité originale et forte se révélait parmi des tâtonnements et des outrances ; un fantôme reprenait forme, couleur et vie ; et certaines de ses conceptions artistiques apparaissaient singulièrement en avance sur les idées de son temps.

Ils sont rares les jeunes gens capables d'écrire, à vingt-deux ans, les pages poignantes d'*Illusion et Réalité*, ce journal d'un explorateur perspicace de la vie intérieure, qui capte et reproduit les plus subtiles nuances d'une pensée inquiète et d'un beau talent pressenti. Ce mélancolique harmonieux qui se croyait étranger parmi les autres, souffrait de son isolement et, replié sur lui-même, écrivait ainsi, au long des jours de doute et de rêve, la véritable *Confession d'un Enfant du Siècle*, pure de toute affabulation romanesque, et par là d'autant plus attrayante. Ce jeune provincial, si personnel et si humain, analysait son cas avec lucidité et le situait au confluent du rationalisme de Vol-

taire, du matérialisme agressif de l'*Encyclopédie* et des effusions déistes de Rousseau.

Jusqu'en ses faiblesses, pour lesquelles il se méprise injustement, son âme est de qualité rare. Une observation aiguë, impitoyable, arrache le masque des attitudes, et l'esprit n'est jamais dupe du cœur. Il a beau écouter au fond de lui-même ces voix profondes parlant un langage que la raison ne connaît pas ; il a beau lancer des apostrophes à la jeune Liberté, aux tyrans oppresseurs, aux peuples opprimés, ce petit-fils de tabellions garde l'instinct de l'équilibre et le sens de l'ordre.

Par cette dualité son cas nous a séduit, car il est au plus haut degré représentatif d'une génération, avec l'insupportable pose en moins et les attraits d'un talent bien supérieur à la moyenne. Cependant, même bouillonnant d'idées neuves, cet écrivain mort prématurément ne saurait retenir l'attention à lui seul. Mais il est le type achevé des jeunes provinciaux de 1830 en proie à des influences contradictoires, tantôt avides de rêve et de plaisirs imaginaires, tantôt épris d'une réalité moins décevante que le rêve.

Arrivés à l'âge d'homme au milieu d'un ordre politique précaire, parmi des poussées de fièvre sociale qui rendaient impossible toute détente des esprits, médiocrement religieux, et d'une religiosité toute sentimentale, ces jeunes gens avaient pris conscience de leur personnalité dans les luttes de la Restauration, au cours des années troubles où la France cherchait, en tâtonnant, les routes incertaines de la liberté. Le mal du siècle allait s'exaspérant : tantôt la jeunesse prenait part à la mêlée des partis, tantôt elle se repliait sur elle-même, doutant de tout, s'accusant de n'avoir ni persévérance ni volonté, souffrant de ne pouvoir mettre au clair et traduire en formules vivantes mille sentiments inexpliqués. Ils regardaient du côté de l'Angleterre, mise à la mode un siècle plus tôt par Voltaire, et que les guerres de la Révolution et de l'Empire avaient tenue, pendant vingt-trois ans, hors de la portée des Français. Ils écoutaient, ravis, les voix qui venaient d'outre-Rhin et que M^me^ de Staël, au début du siècle, avaient présentées à leurs pères ; ces voix entretenaient leurs aspirations inquiètes. Formés par des maîtres qui en étaient encore au credo poétique de Voltaire, Delille et

Laharpe, ils sentaient que la vie s'était retirée des formules toutes faites qu'on leur avait enseignées comme autant de recettes pour étiqueter le Beau. Mais les raisons de ce desséchement leur échappaient, et, dans leur désarroi, trouvant fermées les voies traditionnelles, ils cherchaient sans méthode quelque chose de vivant dont la nouveauté pût faire oublier une tradition ternie.

Ce quelque chose, ils croyaient le découvrir à chaque grande œuvre d'art ou de poésie que la renommée leur imposait de Paris. Cependant malgré eux, dans leur esprit qui n'était pas toujours dupe de leur cœur, le Romantisme se heurtait à des résistances dont ils ne devaient prendre conscience que plus tard. Exalter le sentiment, diviniser la passion, cela peut être un programme et une esthétique aux environs de la vingtième année ; à leur insu, les traditions d'ordre, de clarté, de logique, le besoin de voir clair et de comprendre, se dressaient contre des chimères qui peuvent également favoriser les grandes envolées du cœur et préparer des chutes sans remède.

Cette génération est sincère ; elle aime la vérité. Mais dans sa sincérité se trouve un élan lyrique qui lui fait déformer ce qu'elle voit, et en même temps un besoin de réalisme qui voudrait pouvoir tout regarder avec sang-froid et goûter pleinement le plaisir de connaître.

Contradiction paradoxale ?... Non pas !

En s'attachant à tout, ces jeunes gens éprouvaient le besoin de tout dramatiser, sans voir qu'ainsi ils déformaient la réalité.

On a pu remarquer, au cours de cette étude, à quel point la Nature semblait vivante à l'auteur des *Esquisses Bourbonnaises*, vivante et maternelle, apaisant son inquiétude et dilatant son cœur. Fraîches et limpides comme une eau de source, les pages qu'il lui consacre sont parmi les mieux venues de son œuvre ; mais, dans sa pensée, étudier la nature c'est étudier l'homme et remonter à Dieu.

Sont-ils religieux, ces contemporains d'Allier ? Oui et non. Au sortir du lycée ils se croyaient voltairiens, disciples de l'*Encyclopédie*, adversaires du « parti prêtre ». Mais la Raison devenue déesse les rebute parce qu'elle dessèche tout ; leur sensibilité, qui s'exalte aux mille voix du cantique éternel chanté par la nature, se tourne vers le mystère. Certes il ne faudrait pas trop

approfondir la foi qu'ils ont rapportée de cette exploration : leur piété même, lorsqu'elle existe, a quelque chose de flou et se contente d'émotions plutôt que de doctrines. C'est là ce qui les fait romantiques.

Achille Allier incarne aussi l'attrait qui a poussé le XIX^e^ siècle vers l'histoire. A l'époque où il aborda la vie littéraire, l'histoire envahissait tout. C'était le temps où l'artiste qui s'émeut au chatoiement des couleurs, à l'harmonie des formes, cherchait d'abord à ranimer le passé, en lui prêtant parfois une vitalité, un relief, qui n'existaient que dans son imagination. Ce n'est pas le cas de l'*Ancien Bourbonnais* : sévèrement documenté, basé sur des pièces d'archives, des études de monuments et de ruines, l'ouvrage ne sépare pas d'ordinaire vérité et poésie : complété par un splendide album, il présente cette province française non comme une abstraction mais comme une réalité vivante.

Nous avons vu l'attrait morbide que le fantastique exerçait sur l'âme du jeune homme. Les Romantiques s'aventurent volontiers dans l'au-delà. Sans doute est-ce besoin d'évasion hors des banalités courantes : une fuite à rebours du temps et de l'espace s'explique chez ces grands nerveux, dont l'âme recherchait, avec l'exceptionnel, ce qui pourrait leur donner, un moment, l'illusion de tout étreindre et la certitude que leurs désirs seraient toujours inassouvis. Les contes fantastiques, recueillis et publiés pour la première fois aux pages documentaires de ce travail, sont d'un artiste neuf, oppressé par le mystère, et qui rend à merveille cet état intermédiaire entre le songe et la réalité, où la vie apparaît comme une mêlée de masques.

Mais son titre le plus authentique à la reconnaissance de la postérité, c'est la création d'une revue qui devait rendre aux provinces françaises leur voix étouffée par la prépondérance de Paris. Qu'un tout jeune homme, au rebours des tendances du temps, ait distingué les inconvénients de la centralisation révolutionnaire, qu'il se soit cabré contre le nivellement qu'elle impose en littérature et en art ; qu'il ait conçu l'idée généreuse et féconde de grouper écrivains et artistes pour les arracher à leur déprimante solitude et favoriser l'éclosion de leurs essais, cela est proprement admirable : *L'Art en province*, qui est sa

création exlusive, doit être salué comme l'entreprise d'un précurseur qui voyait avec lucidité tout ce que la province peut tirer d'elle-même, tout ce qu'elle recèle de beauté, de poésie inexprimée.

Jusqu'à ces dernières années, seuls quelques bibliophiles, curieux des fastes du passé, savaient qu'il fut artiste, archéologue, écrivain, et qu'il s'exprime en une langue élégante, nuancée, harmonieuse. Maintenant son œuvre inédite remonte peu à peu à la lumière, et accuse une personnalité de premier plan. On découvre en lui l'âme enthouiaste et charmante que Lamartine prête au jeune héros de son roman autobiographique, *Raphaël* :

« Il avait pour trait distinctif de son caractère un sentiment très vif du beau dans la nature et dans l'art..., une sensibilité si exquise qu'elle était presque une maladie en lui avant que le temps l'eût émoussée. »

Écrivain, il allie la grâce à la force, dans sa phrase toujours en mouvement, toujours belle de transparence et de naturel, avec une extrême variété de ton et d'accent. Même quand il déclame, à la mode du temps, son évidente sincérité ne provoque l'exaspération ni l'ennui.

Artiste, il voulut frapper les yeux d'une façon saisissante par l'image, afin de s'emparer plus facilement des esprits et des cœurs : ses dessins, ses grandes compositions, étaient, dans sa pensée, l'indispensable complément de son œuvre écrite. Texte et gravures visent au même but : attirer la faveur du public sur l'œuvre qui le passionna jusqu'au bout, sur ce monument artistique et littéraire impérissable qui ferait connaître aux Bourbonnais leur petite patrie, et les attacherait davantage au terroir par les souvenirs, les espérances, la leçon qui vient des tombes, le rappel des fastes de leurs pères.

Il avait un idéal et lui consacra son talent, sa fortune, sa vie. Il mourut à la peine, après avoir lancé l'idée féconde du régionalisme.

« S'il avait vécu, il aurait eu la joie profonde de voir ses espérances réalisées. Il ne s'était pas trompé : la province gardait en elle des trésors cachés. Les paysans du Berry inspiraient à George Sand ses plus beaux livres et, dans *Les Maîtres sonneurs*, elle célébrait à la fois notre province et la sienne, Mistral, pour chanter son pays retrouvait l'inspiration homérique. De la Pro-

vence des plaines il faisait jaillir ce pur chef-d'œuvre : *Mireille* ; de la Provence des montagnes et de la mer, *Calendal* ; de la Provence des bords du fleuve, *Le Poème du Rhône*. Achille Allier avait été prophète ; il avait annoncé que la province serait féconde et son siècle et le nôtre lui ont donné raison [1]. »

N'est-ce pas justice que, pour son centenaire, ses compatriotes aient voulu l'auréoler d'un peu de gloire, ce soleil des morts ?

BIBLIOGRAPHIE

ŒUVRES D'ACHILLE ALLIER

TEXTES

Esquisses bourbonnaises, avec dessins de l'auteur. Moulins, Desrosiers, 1831.

Album de l'Allier, Journal de littérature, des sciences, des arts et de l'industrie, rédigé par Allier, du 12 avril au 27 août 1831.

L'Ancien Bourbonnais, histoire, monuments, mœurs, statistique, par Achille Allier ; continué à partir de la XVII[e] livraison par Adolphe Michel. Moulins, Imprimerie de Desrosiers, libraire-éditeur, 1837.

L'Art en Province, revue d'art et d'archéologie fondée par Allier en 1835. Imprimerie de Desrosiers, libraire-éditeur.

Illusions et réalités, Journal intime d'Achille Allier, publié par Léon Cote. Moulins, Imprimeries réunies, 1934.

Un mariage romantique, Lettres inédites d'Ach. Allier, publiées par M. Litaudon. Moulins, Impr. réun., 1934.

Le manuscrit du Journal intime, avec un grand nombre de papiers divers, se trouve aux Archives de la Société d'Émulation du Bourbonnais, à Moulins.

Aux pages documentaires du présent ouvrage on trouvera des Lettres inédites, la plupart datées de Paris, adressées à M[me] Allier. Elles content les démarches du jeune écrivain auprès des personnalités littéraires et artistiques de la capitale, pour les intéresser à l'*Ancien Bourbonnais*.

1. Discours prononcé par M. Émile Mâle, de l'Académie Française, pour le centenaire de la mort d'Achille Allier, aux fêtes données à Montluçon le 13 septembre 1936.

Ces lettres proviennent de la Collection Antoine ROBERT, avocat à Moulins.

La réédition des *Esquisses Bourbonnaises*, que nous donnons en suite des lettres inédites, est faite d'après l'édition de 1831, reproduite intégralement, moins les gravures.

La troisième partie des pages documentaires comprend des Contes inédits, provenant de la Collection Antoine ROBERT.

L'Ancien Bourbonnais a été réédité en 1934, à Moulins, par le maître imprimeur Crépin-Leblond, en quatre volumes. Les tomes I et II donnent l'histoire de la province, commencée par Allier, continuée par Adople MICHEL ; le tome III reproduit le *Voyage pittoresque en Bourbonnais*, par Louis BATISSIER ; le tome IV, l'*Album* de planches et gravures.

ÉTUDES

Achille ALLIER, *Conférence donnée à Montluçon* par Émile Grenier, le 22 février 1913, avec de nombreux extraits empruntés aux papiers inédits d'Achille Allier (éditée dans la collection : *Les Conférences*, imprimerie Herbin, Montluçon).

Jacques CHEVALIER, *Discours prononcé à Montluçon*, le 13 septembre 1936, pour le centenaire d'Ach. Allier.

Émile MALE, de l'Académie Française, *Discours prononcé à Montluçon*, pour le centenaire d'Allier.

(Ces deux discours ont paru dans *Le Centre*, de Montluçon, le 14 septembre 1936.)

DE QUIRIELLE, *Conférence sur Achille Allier* (1911), inédit.

Alexandre DUMAS, *Voyage en Bourbonnais* (Une visite à Achille Allier), Moulins, Desrosiers, 1884. Ces pages sont empruntées aux *Impressions de voyage*, de Dumas, t. I^er^, p. 64-96, Calmann-Lévy.

Nous n'avons pas jugé utile de donner la liste de toutes les études sur la période romantique, consultées pour la préparation de ce travail. La liste en eût été trop longue, et aucune d'entre elles ne nomme Achille Allier.

CORRESPONDANCE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

La correspondance d'Allier précise le portrait que la lecture de ses œuvres a permis de tracer. Mais ces lettres sont beaucoup mieux qu'un portrait de l'auteur par lui-même : on y trouve la chair et le sang, le cerveau et le cœur, le bouillonnement de vie d'un homme attiré vers les cîmes, une âme sans cesse en mouvement, qui garde intact son idéal et ne se tient pour satisfaite qu'autant qu'elle est conquérante.

Cette correspondance achève d'éclairer l'œuvre par l'homme.

Elle démontre cette vérité, souvent méconnue, que le talent est une question d'âme autant que d'intelligence.

Elle révèle dans sa réalité complète une nature très riche, et dont l'ascension surprit ses amis eux-mêmes, par sa continuité.

Elle décrit une existence dont les cinq dernières années furent dévorées par un travail sans répit et par l'amour d'une femme à laquelle il rêvait d'offrir un foyer illuminé par la gloire.

Son enthousiasme éclate à travers les pages couvertes d'une écriture menue, que la passion fait parfois trembler. Son courage invincible y surmonte les oppositions, les doutes, les inquiétudes ; et entre deux projets d'art, entre deux visites parisiennes, il trouve le temps d'exprimer à son « ange », à sa « petite fée » les ardeurs d'un amour exalté tout ensemble et réservé.

Ces lettres d'art et de littérature sont aussi des lettres d'amour, nobles, profondes, expression d'un sentiment qui, loin de bouleverser sa vie, l'embellit et la soutient. Comme on sent, à le lire, qu'il trouve en cet amour : lumière, force et chaleur !

Nous avons plusieurs fois, au cours de cet essai, fait allusion au recueil des lettres antérieures à son mariage. Intégralement

romantiques, elles offrent l'intérêt d'un roman vécu : elles sont comme la veillée d'armes de ce chevalier dé l'amour fidèle.

Commençons notre lecture par ce fragment de lettre sans date, qu'il faut attribuer à l'époque où le jeune étudiant en droit suivait les musées, flânait par les rues bruyantes de la capitale, errait dans la campagne plus souvent qu'il ne fréquentait les cours.

« ...Ma chambre n'a qu'une fenêtre haute, avec des rideaux blancs. Si le vent chaud de juin les entr'ouvre, je vois le ciel bleu et les flèches d'or du soleil dans le feuillage qui s'agite imperceptiblement.

« Cet éclat de lumière et de verdure me donne l'illusion que je suis dans une villa antique, chez le bon Horace, par exemple, à Tibur, où le cellier renfermait de si bon vin. Voluptueusement allongé sur mon lit, je rêve au bruit lointain des cascades en me laissant bercer par le roulement des fiacres et les mille cris confus de Paris.

« Si je vais à ma fenêtre, la scène change. Je suis encore bien au milieu de la grand'ville ; mais parmi tous ses autres aspects, il en est peu d'aussi séduisants. A mes pieds, un vaste jardin botanique, d'où s'élancent des peupliers aux branches fines, qui bruissent doucement. Des érables les accompagnent, parés jusqu'à leur cime de festons pendants de lianes aux feuilles en cœur. Sur la gauche, une vieille abbaye dresse ses murs massifs, avec ses fenêtres en ogive, ses toits aigus d'ardoise. A droite, les longues lignes lourdes du Collège Saint-Louis, avec ses toits plats, et la brillante coupole du Panthéon... »

Paris, fragment sans date (1829 ?)

Cette période rêveuse, un peu bohème, de sa vie d'étudiant comporte un assez grand nombre de lettres à sa famille ou à ses amis. Le redoutable général Hennequin[1], son oncle, avait la prétention de faire peser sur ses allées et venues, une surveillance rigide et trop militaire, Rongeant son frein, et démuni d'espèces sonnantes, un peu trop à son gré, Achille courbait la tête et feignait de travailler dans la solitude et le silence.

1. Le général Hennequin était alors à Montluçon.

A cette époque, l'étudiant de vingt ans n'est encore qu'un velléitaire, envahi fâcheusement par le rêve, et qui passe sans transition d'une mélancolie irritante au besoin de s'étourdir dans les réunions de Société. On l'y reçoit volontiers parce qu'il est beau garçon, qu'il a l'air fatal, qu'il aime la musique et danse bien. Le droit en pâtit singulièrement, comme on peut l'entrevoir par les aveux. et les silences de l'amusante lettre à sa sœur, que voici :

Paris, 31 mars 1827.

« ...Enfoncé dans les *Institutes*, j'ai peu le temps de rêver au printemps. Hier je suis allé au Luxembourg, et j'ai vu les lilas presque en feuilles montrer leurs boutons. Ils m'intéressent beaucoup, ces lilas : quand leurs fleurs tomberont, je serai proche du départ. Ils vont fleurir bientôt, et leurs fleurs durent peu.

« ...Je déjeune tous les dimanches avec mon oncle, et souvent le jeudi. Avant-hier j'ai passé la journée avec lui. Il m'a dit dit avoir reçu vingt francs pour me remettre ; mais voulant que je continue à n'avoir jamais d'argent, il a décidé de les employer lui-même à ma toilette. Les vingt francs passeront en chaussures et peut-être en chapeau. Même s'il y a du surplus, je resterai toujours « enfoncé ».

« Votre carême doit être bien triste ; et vous n'avez que le beau temps pour vous consoler. Cours-tu bien la campagne maintenant ? Si tu pouvais aller pour moi à Lavaux, à Chatelard, quand les pêchers seront en fleurs, j'en serais bien aise. Songe que j'en suis réduit aux amandiers de la pépinière du Luxembourg pour savoir que les arbres fleurissent.

« Mon carême aurait pu être très bruyant, plus même que mon carnaval. Il semble que les soirées joyeuses se multiplient depuis qu'on prêche la pénitence et le jeûne dans les églises... ou plutôt dans le désert. Vous êtes plus heureux à Montluçon, et je parierais de nommer des personnes qui, pour Pâques, n'auront à se reprocher ni d'avoir manqué le sermon ni d'avoir passé la nuit à danser.

« Pour moi, je me suis retiré des bals, un peu trop fatigants, surtout lorsqu'on fait partie des orchestres. Croirais-tu que notre ami Barjaud a pris une courbature qui l'a gardé trois jours au

lit pour avoir trop dansé et joué de la contrebasse ? Car il faut le dire, afin que sa réputation croisse en proportion de ses mérites : l'universel Barjaud joue de la contrebasse depuis quelque temps, et pour lever tous les doutes, je t'avertis qu'il monte sur un tabouret.

« Je me suis borné à passer tranquillement mes dimanches chez M. de Rivallié, où nous jouons des proverbes, chacun improvisant son rôle sur un thème donné. Nous sommes tous si sévères sur nos principes que, malgré le piano et un violon qui demeurent là comme une tentation, jamais depuis le début du carême, nous ne nous sommes permis de former des contredanses, et de scandaliser du bruit de nos pas et de nos instruments, les oreilles dévotes d'une antique comtesse installée au-dessous.

« Notre société musicale — que j'ai quittée depuis quelque temps — donne demain son deuxième concert. Il sera brillant. On y entendra des artistes de plusieurs théâtres, et nous avons déjà distribué 300 billets. Je ferai encore ma partie dans l'orchestre.

« ... J'ai commencé à travailler mon quatrième examen. Je ne pourrai le passer avant le 15 mai au plus tôt. Ma thèse ne sera ensuite que l'affaire d'un mois au plus. »

.....

Le travail ne dut pas être excessif, car ce quatrième examen fut une catastrophe. Penaud, et sans doute affolé, Achille, au lieu d'avouer son échec à l'oncle Hennequin, annonça un succès et reçut sans broncher les félicitations du général. Mais l'imposture était trop éclatante, et nous avons raconté au chapitre VII ce qu'il advint du coupable et de ses études juridiques pendant près de deux ans d'exil à Montluçon.

On le retrouve à Paris deux ans plus tard, bardé de bonnes résolutions, qui ne l'empêchent pas de rêver éperdument aux bals et à la musique. Il s'efforce ainsi d'oublier le froid trop vif d'un hiver finissant, comme l'indique ce fragment d'une lettre à sa sœur :

« ... Le froid est vif, et je suis obligé de ménager mon bois. Pour société, j'ai le *Code Justinien*, qui n'est rien moins qu'aimable.

Quand les caractères serrés du gros livre font papilloter mes yeux, je me repose un moment, la tête appuyée sur ma main.

« A quoi pensé-je alors ? Je ne voudrais pas te le dire. Quand je pense à moi, je ne suis pas gai ; je le suis moins encore lorsque je pense à d'autres. Essaie de te représenter ton frère enveloppé dans sa grosse redingote, dont le collet relevé lui cache les oreilles, auprès de sa cheminée où il n'y a pas de feu, soufflant dans ses doigts pour tenir sa plume, et passant parfois la main sur son front. Mélancolique, il regarde les toits couverts de neige qu'une aigre bise soulève en poudre impalpable, le ciel sans soleil qui pèse, livide et gris, sur cet étrange paysage aérien, où seuls quelques pauvres filets de fumée bleue sont vivants. Les arbres de la cour, dépouillés et noirs, semblent frissonner comme un homme nu, sous le froid qui les mord.

« Alors, je me secoue, en rêvant au soleil printanier qui sourira bientôt dans le ciel bleu, aux arbres de nouveau remplis de ramages d'oiseaux. Cette pensée me réchauffe et me fait sourire, plus que l'idée que je vais danser ce soir et jouer du Rossini... ? »

Cependant la date des examens approche, et la surveillance du général Hennequin se fait de plus en plus stricte :

« Il me coupe de plus en plus les vivres, gémit l'étudiant dans une lettre du 12 mai à son beau-frère, et il m'a réduit à cinq francs par semaine sans autre subvention. Ainsi il a refusé de payer mon mémoire de maladie, le médecin, et même un abonnement au Cabinet Littéraire. Il s'est contenté de me donner sa redingote bleue, qu'un tailleur va recouper pour 25 francs : j'ignore s'il paiera la façon. Elle me sera fort utile pour l'été, car ma noire est râpée aux coudes et menace ruine. »

Cette fois, le jeune Achille s'est décidé à travailler d'arrache-pied : « Je lis, j'étudie, j'observe mille choses négligées jusqu'alors et le temps passe presque trop vite » (Lettre à sa mère, du 19 mai 1829).

Ce qui ne l'empêche pas de flâner, de prendre contact avec la vie littéraire et politique de ce temps, pour retracer aux siens, le cas échéant, la chronique de Paris. On peut s'en rendre compte par cette lettre assez décousue qu'il envoie à son beau-frère, l'avocat Sartin.

Paris, ce lundi 9 juin 1829.

« Ce Fournier est-il heureux !... Dire que je pourrais être comme lui sans la maudite indisposition qui m'a retardé d'un grand mois ! Pendant qu'il va rouler vers Montluçon, je sèche encore sur le code de commerce et les contrats de mariage. Car le grand jour est proche : j'ai consigné samedi ; je prends jour jeudi, et passerai sans doute le lundi et le mardi de la semaine prochaine. Ensuite la thèse. Si je suis heureux au sort, et que je ne tombe pas sur une question de procédure, une thèse ne peut m'embarrasser longtemps. Il faut en finir : malgré le mouvement de Paris et mes occupations absorbantes, je suis las, inquiet, fort désireux d'organiser enfin ma vie et de poursuivre un but bien arrêté.

« Et puis, cette petite Nina, il faudra bien qu'elle se décide à m'adorer ou à me haïr. Je ne veux pas de milieu. Si sa décision n'est pas prise franchement cette année, je sais qu'il n'y aura plus rien à espérer. Elle est à l'âge où les sentiments sont exclusifs. La simple amitié d'une petite fille de seize ans serait un faible garant pour l'avenir. Une occasion, une rencontre, un caprice, et l'amitié serait vite oubliée. Il faut une impression profonde et par conséquent durable : je la crois suffisamment préparée à la recevoir. Pour moi, je l'aime sincèrement, sans réserve, et il me semble même que cela date d'un certain temps. Mon égoïsme en est la preuve. Car voici la première lettre que je t'écris et, au lieu de m'entretenir de toi, de ta prochaine paternité, de tes affaires, je ne parle que de moi, de mes amours, de mes rêves d'avenir ; je t'exprime involontairement mon état d'âme habituel.

« ...Veux-tu connaître la chronique de Paris ?

« As-tu entendu parler de *La Baleine Royale* et de la visite que lui a rendue le maréchal de Hohenloe ? J'irai la voir quant elle sera à deux sous. On parle aussi beaucoup de certain discours plein de naïvetés, prononcé par M. de Laboulaye. *Le Figaro* a lancé au roi cette épigramme :

On lisait dans la *Quotidienne*
Qu'avant-hier, Sa Majesté

Fit avaler à la Baleine
Le demi-mois d'un député.

« Cette baleine a la vogue. On a fait un dialogue pétillant, entre elle et son voisin le Budget.

« Il n'est bruit que du duel interrompu de MM. Evariste Dumoulin et Berryer fils. Ce dernier, dans sa plaidoirie pour la *Quotidienne*, avait avancé un fait calomnieux touchant Dumoulin de fort près. L'autre l'interrompit vivement et le somma de s'expliquer. Berryer refusa, et par la suite fit dire cinq ou six fois qu'il n'était pas chez lui, afin d'éviter toute explication ultérieure. Récemment Dumoulin le croise au foyer du Gymnase et le soufflette *coram populo* sur les deux joues. Rencontre à Montmartre. Un commissaire de police habilement informé les poursuit. Ils vont au bois de Boulogne. L'adroit commissaire se présente encore au moment où l'on dégaînait, et somme nos champions de capituler. Ces messieurs se font réciproquement des billets d'honneur et de bravoure : On ne dit pas s'ils ont déjeuné ensemble. La prochaine fois qu'il prendra fantaisie à la *Quotidienne* de lancer des insinuations perfides, M. Berryer sera là pour la défendre et nous verrons encore la prose constitutionnelle de M. Dumoulin.

« Le procès du *Courrier* promet du scandale : on en veut, on en aura. Oser dire que les tableaux de Raphaël exciteront encore l'admiration des gens de goût quand la religion chrétienne aura cessé d'exister!... Mais Byron est allé bien plus loin en affirmant que les religions durent tout au plus 2.000 ans. Avant hier, jour de la Pentecôte, j'ai vu à Saint-Eustache plus de prêtres que de fidèles, une centaine de femmes dans la vaste nef, et quelques curieux circulant par les galeries. On dit que le mariage des prêtres et la suppression de la confession auriculaire vont être soumis au Pape, par l'intermédiaire de la France. L'unique moyen de soutenir une croyance qui ne peut plus être à base de conviction, c'est de la mettre en harmonie avec nos besoins et nos mœurs ; l'unique moyen de restituer quelque considération au clergé, c'est de rendre à ses membres leur dignité d'hommes et de citoyens [1].

1. Achille Allier revient dans son Journal intime (p. 195) sur cette perspective inat-

« Il y a dans la crise actuelle une singulière gravité. Tout est remis en question, et l'on sent que la Liberté, achetée par le sang français, nous est arrivée meurtrie, froissée par le Fanatisme et le Despotisme aristocratique ou militaire. Nos besoins ne sont pas satisfaits ; le pays n'a point ce qu'avaient mérité son énergie et ses souffrances ; et les gens au pouvoir semblent bien décidés à ne pas l'accorder. Nos hommes d'État semblent en proie à

Cet esprit de vertige et d'erreur,
De la chute des rois funeste avant-coureur.

« Cette surabondance d'énergie, cet effondrement de croyances vieillies, cet individualisme qui étincelle dans les opinions et les idées, se font sentir en littérature comme en politique. Je viens de lire une œuvre étrange : *L'Ane mort et la femme guillotinée* [1]. Il renferme trop de sérieux pour n'être qu'une parodie, trop de verve bouffonne pour n'en être pas une. Cela me paraît la gageure qu'un homme de grand talent aurait faite avec lui-même pour exprimer ce qu'il y a de plus inexprimable : convenances, illusions de l'esprit et chimères du cœur, morale, tout y est sacrifié avec un rire satanique. Par sa dérision calculée, par son désenchantement pervers, ce livre évoque la pourriture d'un cadavre ou d'un lépreux. Comment concevoir que c'est l'œuvre d'un jeune homme de 23 ans, Jules Janin, que j'avais connu en philosophie, à Louis-le-Grand, et que j'ai perdu de vue depuis lors ? Il recherchait en mariage, dit-on, Mlle Nodier, et lui fit présent de son ouvrage sans nommer l'auteur. M. Charles Nodier le lui rendit peu après, en disant : « Celui qui a écrit un tel livre est un homme de génie, mais c'est un scélérat auquel je ne consentirais jamais à donner ma fille. » M. Nodier a raison : l'ouvrage laisse une impression de sécheresse, d'ironie blessante et tourmentée. Je ne voudrais pas de Janin pour ami.

tendue de la suppression du célibat ecclésiastique proclamé indispensable par les voltairiens d'alors pour rendre au clergé sa dignité civique.

1. Jules Janin (1804-1874), critique dramatique au *Figaro*, à la *Quotidienne*, puis pendant 40 ans, aux *Débats*. Il avait obtenu, en 1829, un succès de scandale avec le roman dont parle Achille Allier. C'est une parodie du roman romantique où la finesse d'observation alterne avec une accumulation voulue d'horreurs. On y voit une jeune paysanne, sortie sage de son hameau, et qui débute à Paris dans la débauche élégante, puis, de chute en chute, aboutit à l'échafaud.

« J'ai fait connaissance de quelques avocats stagiaires, soit hasard soit par d'anciennes relations. Ils m'ont procuré l'occasion d'assister aux grandes conférences du Prado. Là du moins on discute avec un talent, une franchise de pensée, une densité d'argumentation que tu chercherais vainement parmi nos assemblées législatives. Les questions vitales de notre époque y sont abordées : la peine de mort, le système des élections, le mariage des prêtres, leur traitement, la caisse d'amortissement, etc... Parmi les orateurs on distingue Montalivet, Lanjuinais, Boulay de la Meurthe, Pierre Grand, tous jeunes et pourtant déjà mûrs. Ils discutent avec une incroyable modération et une entière liberté d'esprit. Cette jeunesse fournira les théoriciens de la nouvelle génération. Si j'étais destiné à faire mon stage à Paris, j'aurais été admis à y prendre part ; et ce choc d'opinions franches, aux arêtes vives, eût complété merveilleusement ma culture intellectuelle. Quelle masse d'idées on emporte de ce centre de toute civilisation ! Elles se répandent, s'infiltrent partout ; bientôt, même en province, on trouvera partout des esprits ayant puisé à la même source, animés du même feu sacré.

« Il y a tant de préjugés encore dans nos pays ! Ce qui circule ouvertement à Paris y paraîtrait effrayant, parce que nul mouvement progressif n'a préparé les foules à s'y associer. Les conversations m'apprennent bien plus de choses que les livres, en me forçant à examiner chaque question sous des points de vue très variés et à m'exprimer clairement. Au Cabinet Littéraire, dans nos promenades et nos réunions, partout les conversations apparaissent utiles et sérieuses. Tous les esprits ont cette allure inquiète et remuante qui marque les temps de crise. Il m'aurait fallu encore une année pour réparer le temps perdu et accumuler des ressources intellectuelles qu'on ne peut trouver que là.

« En tout cas, j'aurai à Montluçon l'avantage de notre intimité familiale, car je suis moins disposé que jamais à modifier mes habitudes. Mes plaisirs seront tout intérieurs. Que Nina vienne seulement avec sa mère ! que je puisse l'observer, l'étudier, la comprendre, être compris d'elle, je ne demande rien de plus, sauf quelques excursions dans les grands bois de Saint-Sauvier, à travers les rochers de Lavaux ou de Châtelard, avec un grand chapeau de paille et mes crayons dont je me suis sevré cette année. »

Voilà notre jeune licencié en droit de retour à Montluçon. Il accepte sans trop regimber la perspective d'être notaire à Bourbon-l'Archambault, surtout parce que c'est un moyen de se rapprocher de la bien-aimée. Au fond il ne croit pas, il ne croira jamais à la possibilité d'emprisonner ses rêves parmi les dossiers poussiéreux d'une étude. Le journalisme l'attire et il débute à *l'Album de l'Allier*, qu'il abandonne peu avant son mariage, à la suite de difficultés avec l'imprimeur. En septembre 1831, le voici qui entre en relations avec Hippolyte Bodin, gérant de *la Gazette constitutionnelle de l'Allier*, à Moulins :

Bourbon-l'Archambault, 27 septembre 1831.

« Monsieur, votre aimable lettre a prévenu de peu de jours celle que je me proposais de vous écrire pour accompagner l'envoi de quelques articles. Enfin délivré d'un changement d'état et de résidence, apprivoisé à la vie conjugale, acclimaté au nouveau ciel sous lequel Dieu m'a placé, me voilà prêt à répondre à votre honorable proposition et à tenir mes promesses.

« La place que vous m'offrez au Comité d'Instruction primaire de l'arrondissement de Moulins est, à coup sûr, bien attrayante. Je sens que je ne serai jamais propre à occuper d'emplois que de ce genre. Mais je ne suis pas déjà Bourbonnais pour rien. Fasciné par le clocher de ma nouvelle patrie, je sens aussi que la plus belle place ne saurait m'arracher à celle que j'occupe, à la fois heureuse et sérieuse, avec l'avantage de n'être point onéreuse pour l'État.

« J'aimerais assez Moulins : le plaisir de cultiver votre connaissance, les ressources intellectuelles que doit offrir une ville de cet ordre, l'avantage de pouvoir m'y livrer à une profession pour laquelle j'éprouve quelque attrait, tout semble m'y attirer. Mais ma jeune femme et sa mère éprouvent pour leur pays un vif sentiment de préférence ; elles y ont leurs relations, leurs habitudes. De précieux souvenirs et la certitude que je l'habiterais un jour m'ont créé à Bourbon une seconde patrie. Et tout me porte à croire que j'y ai trouvé mon chez moi plutôt qu'une station passagère. Le vent d'orage peut venir et nous emporter Dieu sait où ; il ne m'arrachera pas sans violence des lieux où je me suis fixé. J'ai déjà sacrifié à mon bonheur domestique et

aux jouissances de famille, la vie de Paris et quelques projets d'avenir inspirés par une ambition bien ou mal fondée. N'importe ! je ne m'en repens pas.

« Ainsi donc, Monsieur, je serai seulement le correspondant de la *Gazette constitutionnelle*, mais un correspondant actif, zélé, qui prendra sa paresse au collet et lui fera rendre au moins trois articles par semaine. Mes vues politiques seront sans doute imprégnées d'amertume : comment n'être pas un peu morose devant notre crise politique et sociale, lorsqu'on voit les idées libérales s'amenuiser chaque jour entre l'esprit de parti et la peur.

« Le journalisme est difficile à notre époque, parce qu'il est chose de conscience : je m'y appliquerai comme à une mission. La nôtre sera plus difficile par la présence d'un organe de parti fort et habile. *La Gazette du Bourbonnais*, sous les ordres de son chef de file exploitera probablement la décentralisation, l'élection primaire, et Henri V, le tout au profit du désordre. Je conçois mal un parti qui joue ainsi avec le feu, et moins encore la position d'un journaliste mercenaire venant travailler sur un canevas, dans un pays dont il ignore l'opinion, l'esprit, les mœurs. Cela ne correspond en rien au journalisme de province comme je l'entends et comme vous le faites. Nous avons la partie belle avec cet exploiteur de Légitimité. En attendant, l'Administration aura un nouvel antagoniste, et les abus, des ressources nouvelles de publicité.

« J'espère vous voir à Moulins sous peu de jours et prendre quelques dispositions pour collaborer à votre journal. Je vous enverrai provisoirement quelques articles au commencement de la semaine prochaine. Vous plairait-il d'avoir un feuilleton à date fixe, une fois la semaine, par exemple ? Le format de *La Gazette* le comporte. Des articles d'art et de doctrine littéraire, aussi bien que des études de mœurs y figureraient mieux que dans le cadre d'un journal politique. Sous le titre de *Variétés Politiques*, nous pourrions présenter des aperçus courts et simples, à la manière de la *Gazette de France*. Cette manière pénétrante incisive, conviendrait à un journal restreint dans son développement et obligé d'introduire rarement de longues discussions. C'est sur ces points et sur quelques autres que je voudrais vous entretenir. Veuillez me faire passer *La Gazette*, pour que

je puisse me mettre au courant de sa marche, calculer la longueur de mes articles et me disposer à vous aider de toutes mes forces. »

Voilà donc Achille Allier bourgeois de Bourbon, et filant le parfait amour avec sa délicieuse Nina dont il ne cessera jusqu'à son dernier jour d'être follement épris. L'achat d'une étude n'avait pas réussi, et notre héros n'eut pas l'hypocrisie de s'en affliger ostensiblement. Aussi bien son mariage l'introduisait-il dans une des meilleures familles de la petite cité thermale, riche, considérée, fière d'une ascendance qui avait compté des magistrats notables et des médecins. L'irritante question d'argent, à laquelle se heurtent parfois si douloureusement les écrivains ou artistes qui cherchent leur voie, ne le préoccupait plus désormais, et il allait pouvoir reprendre ses chères études d'archéologie dans la quiétude d'un foyer confortable sur lequel veillerait jusqu'au bout, infatigable et discrète, sa petite fée.

Nous avons dit ailleurs comment s'était formée sa vocation d'historien et quelles circonstances heureuses l'avaient mis en rapport avec le vieil artiste moulinois, Dufour, et le jeune imprimeur Desrosiers. L'accueil fait, d'autre part, à son recueil d'*Esquisses Bourbonnaises*, ne pouvait que l'encourager dans cette voie. Certes il aime l'amour, et tout moment passé loin de Nina lui semble décoloré et vide, mais la littérature aussi est une maîtresse exigeante et tenace, et pendant les quatre années qui le séparent de sa fin, Achille Allier ne cessera de poursuivre la notoriété, car il s'est juré d'apporter de la gloire en cadeau à la belle Evelina.

A partir de 1832, son entreprise colossale de l'*Ancien Bourbonnais* exigera de fréquents voyages à Paris, pour y trouver les appuis et les collaborations nécessaires. Malgré les marques d'estime, les invitations flatteuses, prodiguées par ses pairs, malgré la vie ardente et grisante de la Capitale, dont il connaît trop bien l'attrait, il s'ennuie loin de son unique amour, et il emploie tout le temps laissé par ses démarches, à écrire de longues lettres serrées où le récit de ses démarches alterne avec les effusions d'une chaude sensualité. Voici la lettre qui suivit leur première séparation.

Paris, 1er juin 1832.

« Ma bonne petite Nina ! si tu voyais le ciel de Paris aujourd'hui, comme il est terne, monotone et lourd. C'est une calotte de plomb qui pèse sur ma tête. Les toits, les pignons hauts et noirs sont ruisselants de pluie, et nous avons dû faire un peu de feu.

« Aujourd'hui, je sais où est l'art : dans la solitude, dans la contemplation de la nature, où l'on recueille tous les aspects de la vie, le passé, le présent, l'avenir, avec des émotions plus vives et plus parlantes. L'art, pour moi, c'est vivre heureux en dehors de la vie commune, loin des réalités qui m'apparaissent trop affreuses. L'art de Paris, lui, en peinture, en poésie, dans les lettres, dévoile cyniquement toutes les nudités du cœur. On prend plaisir à nous montrer les vices de l'humanité, sans réfléchir que les montrer si communs, c'est presque nous aider à les croire excusables. J'éprouve chaque jour un amer dégoût à voir exposées publiquement d'infâmes gravures, des scènes de sale volupté, des nudités lubriques, le même débordement de mauvaises mœurs que celui qui signala les temps honteux de la Régence. Les femmes s'arrêtent devant ces tableaux ; l'enfant qui se rend à l'école, la fillette du peuple que sa mère envoie faire une commission, peuvent les contempler à loisir. La plupart de ces dessins ne sont point de ces grossières saletés que, de tout temps, on a laissé distribuer au peuple, comme si l'on se souciait peu que le peuple eût des mœurs ou non. Ce sont de gracieuses compositions, œuvres d'artistes sans cœur, mais non sans talent, que leurs prix destinent à décorer les boudoirs, à embellir les albums de salon.

« A Paris, la vie de famille disparaît sous une vie factice de plaisirs incomplets. En voyant un jeune homme qui semble heureux et fier de regarder la jeune femme appuyée à son bras, on ne peut dire comme en province : « Voici de nouveaux époux, un heureux ménage. » On ne peut croire sans réserve, à ce premier bonheur d'un homme qui sent qu'une autre existence lui est confiée, d'une femme qui tient entre ses mains le bonheur de deux vies. C'est peut-être un choix d'hier, trop hâtif pour n'être pas rompu demain...

« ...O mon Bourbon ! mon atelier, mes fleurs, mes livres ! ma Nina surtout, où êtes-vous ? Je vais revenir, mon amie, plus aimant et plus heureux. Il fallait que je fusse éloigné de toi et de notre maison, pour savoir ce que valent une femme aimée et un bonheur tranquille. »

(*Mercredi soir*, 10 *heures.*)

Paris, 5 juin 1832, 2 heures du soir.

« Nous comptions partir demain soir. Les meubles étaient emballés, nos affaires terminées, lorsqu'à la suite de l'imposant convoi du général Lamarque, des troubles graves ont mis obstacle à notre départ. Les emballeurs ont manqué ce matin ; il est impossible de faire conduire nos caisses de meubles à une maison de roulage. Le centre de Paris se trouve entièrement barricadé ; toutes les avenues sont obstruées de troupes. Il y aurait d'ailleurs une insurmontable difficulté de retenir, à la diligence, des places pour le départ de demain. La fusillade est engagée sur plusieurs points, et nous avons vu quelques blessés traverser les boulevards. Une sourde fermentation se manifeste partout. Les insurgés sont concentrés sur la Halle, à la Porte Saint-Denis, aux Innocents, et sur les quais de la Cité. Tout porte à croire qu'après de sanglants efforts, la victoire restera aux autorités.

« Nous autres, gens de province, ne pouvons soupçonner la fermentation de Paris. C'est un océan de têtes, avec des frayeurs qui font refluer la foule, avec des panaches militaires qui ondoient, des gardes nationaux isolés, des orateurs montés sur une borne, et autour desquels se forme un cercle compact. Il en sort un bruit singulier, comme d'une ruche d'abeilles ; et ce bruit, par intervalles, est traversé de coups de fusil isolés ou de larges feux de file.

« Nous sommes rentrés dans notre chambre après une courte promenade sur le boulevard des Italiens, aussi tranquille que d'habitude. On n'y soupçonnerait pas que la lutte est engagée tout près, sans quelques officiers d'ordonnance qui passent au galop. Notre rue est calme ; les boutiques mêmes ne sont pas fermées. Sartin fait tranquillement notre malle et cause avec

M. Biton, de Riom, qui devait nous accompagner à Montluçon. En ce moment les Gardes Nationaux de banlieue entrent de toutes parts dans Paris. Le régiment des lanciers rouges suit notre rue en descendant de la Barrière des Martyrs ; toutes les garnisons des environs sont en marche. Le Roi, arrivé précipitamment de Saint-Cloud, a passé les troupes en revue sur le Carrousel, puis s'est rendu au Conseil, où il a fait appeler Laffite, Dupont de l'Eure, Odilon Barrot, et quelques autres. On attend une proclamation.

« Comment cela finira-t-il ? Ce n'est plus l'enthousiasme des journées de Juillet. Il n'y a pas à l'insurrection une cause brutale et pressante, comme l'étaient les Ordonnances. C'est le coup de main d'un parti, une tentative républicaine, et le peuple n'y a presque aucune part. On n'a point dépavé les rues.

« En tout cas, ne concevez pour nous aucune inquiétude. Nous sommes prudents, et une vaine curiosité ne nous fera point aller au-devant du danger. A un prochain revoir ! »

L'année suivante, Achille Allier retournait à Paris. Ses projets historiques avaient pris corps depuis qu'il s'était lié avec le vieil archéologue moulinois Dufour. La chaude sympathie du jeune imprimeur Desrosiers lui permettait de lancer *L'Ancien Bourbonnais*, et de grouper autour de lui dans sa province, de jeunes collaborateurs avides de participer à l'entreprise monumentale qu'il leur avait soumise. Pour assurer le succès, il n'hésita pas à faire plusieurs fois le voyage de Paris en 1833 et en 1834, afin d'obtenir l'appui des écrivains célèbres et des artistes, afin d'intéresser à son œuvre la famille royale et les gens au pouvoir. Ces démarches, il les conte longuement à sa bien-aimée, enthousiaste certains jours, parfois désillusionné mais tenace, et finissant presque toujours par emporter les adhésions qu'il convoite. Cette correspondance où les effusions amoureuses alternent avec des croquis très fins, des observations savoureuses et des préoccupations financières sans cesse renaissantes, est un document des plus vivants qui nous fait pénétrer dans l'intimité de l'artiste.

« J'ai vu Victor Hugo : sa figure est plus junévile que dans le

portrait de Léon Noël, où les traits sont trop fortement accusés. Son accueil a été tout amical. Il m'a reçu dans son cabinet : une vieille bonne travaillait près de lui, et sa fillette jouait à ses pieds, me regardant de ses grands yeux noirs et vifs, mais sans étonnement, comme les enfants de Paris s'accoutument à tout voir. Puis elle grimpait sur les genoux de son père et jouait avec le ruban rouge de sa boutonnière. La conversation de Hugo est simple, ordinaire, entraînante pourtant. Nous avons causé du père Dufour, de mon ouvrage projeté, de la Quiquengrogne, d'un voyage à Bourbon, de théâtre. Je me sentais heureux parmi ces belles esquisses de Boulanger, de Devéria, au milieu de bronzes, de plâtres, de mille curiosités entassées avec profusion, avec goût, en face d'un homme dont la pensée a fait si souvent fermenter la mienne.

« Notre entretien fut long. L'arrivée de M^me^ Hugo y mit fin. C'est une grande femme, pâle et brune, aux sourcils arqués, à la mise très simple, et portant sur son visage les traces de sa triple maternité. Elle paraît plus âgée que son mari. Je dois retourner chez eux avec mon portefeuille, et Victor Hugo me donnera une lettre pour M. Cavé, chef de division des Beaux Arts.

« J'ai vu ensuite M. le comte des Roys, pair de France. Quelle différence ! C'est une espèce de docteur Berthelet, avec sa face ronde, riante et rubiconde. A peine le pauvre homme a-t-il su lire les papiers que je lui présentais. Il n'en est pas moins tout feu tout flamme pour notre entreprise : « Ma femme sera contente de voir cela !... ma femme parlera... ma femme ira..., etc... etc... ». J'ai cru que le brave homme allait dire : ma femme le pair de France ! Demain à midi, je vais savoir le résultat de ses démarches. J'ai vu le directeur de la *Revue des Deux Mondes*, M. Buloz, qui m'a promis un article de Ch. Magnin et m'a offert de distribuer notre prospectus sous la bande de son journal. M. le général de Richemont, notre cher parent, m'a donné rendez-vous et ne s'y est point trouvé.

« Voilà jusqu'à ce jour, en passant sous silence une foule de détails, le résultat de mes démarches : j'ai bon espoir. Une fois le succès assuré, je quitte Paris pour longtemps. On souffre trop de voir tant de boue, sans avoir à reposer ses yeux sur quelque chose de pur. Jamais je n'y reviendrai sans toi. Que

sont pour moi les plaisirs dont tu parles ? Étourdissement ! Mon cœur s'est fait à d'autres émotions. Lorsque j'entends la voix limpide et veloutée d'une cantatrice, et que je suis du regard les pas de la Taglioni, je songe que ces femmes ont 50.000 francs pour désennuyer, si possible, des blasés, et qu'à la porte du théâtre, cent ouvriers manqueront de pain.

« Les traces de balles, encore visibles aux murs du Louvre, font la preuve qu'à notre époque les arts sont des oripeaux splendides recouvrant des ulcères. Le peuple a faim : ne s'en prendra-t-il pas, quelque jour, aux plaisirs de ceux qui ont le superflu ? Paris est une énigme dont j'ai trouvé la clef partout : c'est *or* et *misère*, tu me l'as dit toi-même.

« Ma vie rêveuse de jeune homme est finie. Naguère tout était source d'observation et de plaisir pour moi. Le vice ne montrait que ses aspects ridicules, et de la misère je ne voyais que le côté grotesque. Aujourd'hui, tout est douleur pour moi : tu m'avais endormi dans un bonheur monotone et très doux, si bien que tout ce qui me frappe m'éveille et me blesse.

« J'ai trouvé au Salon Léon Bourgeois, dont je t'avais souvent parlé. En apprenant mon mariage, il est demeuré stupéfait : — « Vous, marié !... disait-il ; vous, Achille ! de tous les hommes que j'ai connus le moins propre au mariage !... Avec vos idées, si tranchées, si différentes de ces usages mondains qui président aux unions de nos jours ; avec votre passion la plupart du temps irréelle et sans but, vous voilà aux prises avec un amour à l'année ! Vous, l'homme aux courses vagabondes, aux goûts de solitude, qui preniez vos plaisirs à part, vous voilà réduit aux cancans et aux longues journées d'une petite ville ! »

« Que ne disait-il pas !

« Et moi : « Je suis heureux ! Me voilà parmi cette foule où je poursuivais autrefois la femme idéale que je ne rencontrais jamais, et qu'au fond j'aurais craint de rencontrer. Me voilà sous des plafonds dorés, entouré de chefs-d'œuvre, devant d'immenses croisées qui laissent voir Paris, ses palais, ses ponts, ses quais, la Seine qui les reflète. Eh bien ! je regrette mon jardin et ses choux, notre fontaine, où, de temps en temps, un cheval vient boire, où l'on voit s'arrêter la servante bavarde appuyée

sur sa cruche. Je regrette ma femme. Je suis heureux là-bas, au lieu qu'ici je souffre. »

« Il ne pouvait me croire. »

Mars 1833.

« Cette lettre, ma Nina, sera le premier plaisir d'une journée pluvieuse et sombre, pendant laquelle je n'ai pu découvrir un seul coin de ciel bleu. J'ai fait allumer un peu de feu pour sécher mes habits tout imprégnés de pluie. Je vais m'abandonner aux espoirs et aux souvenirs qui réchauffent aussi mon pauvre cœur. Les jours passent, et jusqu'à présent mes nombreuses démarches fatigantes près des grands n'ont abouti qu'à des promesses. Mais Desrosiers va venir : je lui laisserai nos affaires très avancées, et tout me porte à croire qu'il les terminera avec succès. Quant à moi, j'ai besoin de retourner vers toi. Ma vie a été, depuis quelques mois, si absorbée par des pensées différentes de mes pensées habituelles, que parfois je me demande si je suis marié, habitant de Bourbon, et que je pleure ma vie de famille comme un bonheur lointain, passé pour ne plus revenir.

« Quand j'examine cet océan de Paris qui jette devant moi son flot vivant d'humains, je ne vois pas un regard noble et pur, et je me sens honteux de ressembler à ces êtres. Ce sont de pâles ouvriers flétris doublement par la crapule et la misère, des vieillards sans dignité, qui se retournent pour suivre du regard une prostituée, de jeunes hommes déjà vieux, dont une élégante toilette ne déguise pas l'usure, une population de femmes perdues, de filles aux yeux éteints révélant des écarts honteux. Pas une joue rose et fraîche, pas de ces yeux limpides qui laissent voir le fond d'une âme !

« Depuis quelque temps, ma Nina, l'espèce humaine m'apparaît bien laide. Et si l'on voyait les cœurs ! Que d'affreuses pensées se dissimulent encore sous des visages ravissants ! L'homme en voiture éclabousse le piéton, qui veut salir les autres à son tour. L'homme qui mange, à son dîner, pour quatre sous de pommes de terre frites, aspire la fumée des repas à vingt francs par tête. La jeune fille, coiffée d'un fichu d'indienne, envie aux étalages les diamants, les chaînes d'or, les cachemires chatoyants. Le démon de la vanité, qui rôde sans cesse, dit à l'oreille

de ces gens affolés de désirs : — Veux-tu dîner à vingt francs ?... monter en voiture ?... Eh bien ! donne ton honneur !... Veux-tu porter des bijoux ?... alors, donne ta beauté, ta vertu ! Ces marchés-là se font chaque jour. L'artiste veut des plaisirs ; l'homme de lettres, des meubles, des tableaux ; la femme des parures et des parfums ; tout le monde veut de l'or. On se heurte, on se pousse, on se presse. La vie devient trop courte pour jouir ; on acquiert par des moyens honteux cet or fatal ; on jouit avec excès.

« Hélas ! à quel point l'Art, mon second amour, l'art qui me fascine est encore peu compris. Les grands, ceux qui paient l'Art, le regardent comme une denrée ; trop souvent les artistes le vendent comme une marchandise. Et moi, qui l'entoure d'un culte fervent, moi qui l'aime pour lui-même, j'ai subi d'étranges déceptions. Plus d'une fois, je me suis senti mal à l'aise, en foulant de riches tapis, parmi les marbres, les bronzes, les tableaux, mais en face d'un propriétaire idiot, bouffi de vanité, moins capable de comprendre l'art que le paysan qui prie le vieux bon saint de l'église du village et qui orne sa cheminée d'une pauvre image coloriée.

« Amie !... il y a plus de jouissances pour moi dans mon belvédère lézardé au milieu de mes innombrables croquis, de ces ébauches de tableaux et de vitraux, qu'il n'y en a pour bien des riches dans une galerie de chefs-d'œuvre. Ces riches paient bien cher le bonheur de faire envie, et nous sommes heureux de leur faire pitié. Notre petit lit, ses minces rideaux blancs, cette glace vers laquelle tu te tournes, quand tu laisses flotter tes blonds cheveux sur tes épaules, nos ancêtres qui sourient, mon vieux meuble vermoulu, mes livres, tout cela est un luxe cent fois préférable à une chambre tendue de soie, à un lit de bronze et d'ébène, sur lequel les maîtres se rencontrent rarement et ne se possèdent qu'à demi, crainte d'avoir un héritier de trop. Oui, notre chambre sera un paradis quand, près du lit, je pourrai voir un blanc berceau sur lequel tu te pencheras inquiète, mais heureuse, offrant ton sein à la bouche rose d'un enfant.

« Je continue mes excursions au musée, dans les rares intervalles que me laissent mes devoirs de solliciteur. J'ai admiré aujourd'hui un tableau d'Ary Scheffer : *Marguerite repentante*

à l'église. La pauvre Marguerite, coupable et déjà en proie au remords, est dans l'église, sans pouvoir prier. Sa tête repose inclinée sur la boiserie d'une stalle ; de longs cheveux blonds encadrent ses joues pâles ; une angoisse soulève sa gorge gonflée du lait de vie qu'elle ne pourra donner sans honte à l'enfant qui va naître. Un reflet bleuâtre de vitrail entoure sa tête ; mais ses yeux éteints ne voient rien, sa bouche mi-ouverte ne peut crier pardon, son livre d'heures est tombé à ses pieds, ouvert aux psaumes de la pénitence, échappant à ses mains qui cherchent à se joindre. Le prêtre, un vieillard, servi par deux enfants angéliques, dit aux assistants : Que le Seigneur soit avec vous ! et une voix intérieure qui ricane dit à Marguerite : L'enfer est dans ton cœur. Près d'elle une jeune fille, mains jointes, ses tresses dorées éparses sur les épaules, plongée dans cette extase immobile que la présence divine inspire aux cœurs purs, semble laisser monter une prière limpide ; un vieillard et une vieille femme remercient Dieu d'une vie commune qui fut douce. Un homme de guerre, calme aussi, assiste debout à l'office.

« J'ai fait de ce tableau un croquis ; mais la tête de Marguerite ne peut se copier ni se décrire : c'est le remords vivant. La critique a trouvé des défauts d'exécution à ce tableau : la critique est le fléau des gens qui cherchent des émotions.

« Il est minuit. Demain, je reprendrai ma vie de fatigues monotones et de vaines démarches, peut-être de sollicitations humiliantes, puisque malgré moi je méprise mes protecteurs. »

Paris, 23 mars 1833.

« Ma Nina, j'ai une heure à te donner. Quand l'aiguille de la montre placée devant moi marquera quatre heures, il faudra s'arrêter, fût-ce au milieu d'une promesse d'amour, car j'ai donné un rendez-vous.

« Que Paris est noir et triste, ma Nina ! Il tombe à gros flocons une neige qui se dissout sur le pavé, en boue grisâtre, comme si rien ne pouvait rester blanc et pur à Paris, même ce qui tombe du ciel.

« Je viens de voir un délicieux tableau d'Orsel, élève d'Ingres : *La bonne et la mauvaise Pensée.* C'est un pastiche des peintures mystiques italiennes, réalisé sur cuivre, avec un mélange de

dorures. Il représente la lutte entre le bon principe et le mauvais. Une jeune fille, blonde comme toi, lit le *Livre de la Sagesse* ; son ange gardien, penché sur elle, la protège. Une brune aux yeux noirs foule ce livre aux pieds, et le diable lui souffle à l'oreille des paroles troublantes. La jeune fille vertueuse tourne à moitié la tête : on ne voit que son cou blanc et ses tresses blondes ; la vertu, pour être belle, n'a pas besoin de s'étaler. La vicieuse regarde en face, et plonge sur la foule ses regards avides, pénétrants, humides de désir. C'est elle qu'on trouve généralement la plus belle. J'ai entendu des demoiselles rire de « la fade blonde ». Moi, je l'aime parce qu'on ne voit pas sa figure, et qu'elle peut te ressembler.

« L'entourage du tableau est composé de sujets détachés où se déroule une double vie de bonheur et d'angoisses. Du côté de la vertu : l'amour pur, le mariage, la maternité, le bonheur de famille. Du côté opposé, la lubricité, la honte, la malédiction, l'abandon, le désespoir, le suicide. Des anges et des démons, d'ingénieux emblèmes, un Christ, balance en main, remplissent les intervalles.

« Ce tableau fait penser. Tu vois s'il doit me plaire. J'aime d'ailleurs l'allégorie mystique : la brune porte sur ses lèvres minces, sur son front, dans ses yeux noirs, une prédestination à des passions violentes, à des émotions mortelles. La blonde a ce calme heureux des âmes douces, tendres, peu impressionnables et pour qui la vertu est facile.

« Mais l'aiguille avance, et ce tableau m'a entraîné bien loin. J'ai oublié de te parler de ma santé : c'est dire qu'elle est bonne. Louis est courageux. Nous marchons beaucoup. A dater de demain je suis tout aux affaires. Il m'a fallu faire restaurer mon habit, afin de pouvoir paraître décemment et non en auteur nécessiteux devant mes protecteurs en espérance. Il me fallait aussi le temps de chercher des adresses et de savoir si les gens sont à Paris. Je reverrai Victor Hugo demain. J'ai assisté à sa *Lucrèce Borgia* : c'est un spectacle horrible, un effrayant développement de passions criminelles. Hugo et un honnête homme, et c'est le cas de dire avec l'*Imitation de Jésus-Christ* : « Un cœur pur s'élève jusqu'au ciel, et pénètre les profondeurs de l'enfer. » Je te raconterai scène par scène ce drame qui m'a fait pleurer

et m'a laissé pendant un quart d'heure un tremblement nerveux. »

Dimanche matin, 24 mars 1833.

« Je t'écris au sortir du lit : ne demande pas si j'ai rêvé à toi, je serais tenté de raconter mon rêve. Je t'écris sans feu dans ma grande chambre. Le dimanche correspondra au reste de la semaine. Toujours des petits flocons de neige s'accumulent sur les toits. Là, ils restent blancs et purs, comme un cœur dans la solitude, mais ce qui tombe ailleurs devient boue.

« Nous sommes allés quelquefois au spectacle. A part la jouissance, pour moi si vive, de la bonne musique, je n'y éprouve plus un vrai plaisir. La salle fait tort à la scène. Toutes les loges sont peuplées de femmes auprès desquelles papillonnent les hommes. Si je rêve qu'il existe entre eux quelque douce intimité de famille, un chaste amour dans le mariage, je songe à ma Nina absente et je m'attriste. Mais le plus souvent ce sourire si doux est celui de la femme entretenue ; ces regards si tendres sont ceux de la femme adultère. Sur les ruines de la famille croît la passion abâtardie, capricieuse, qui est une maladie des sociétés trop civilisées. Hier la plus merveilleuse femme qui se puisse rêver était au balcon de l'Opéra : chevelure noire et lustrée pendante en boucles harmonieuses sur les épaules, grands yeux voilés, robe de velours rose, turban de cachemire... c'était une odalisque ! Un vieillard à cheveux blancs, figure noble et mâle, était près d'elle : — C'est son père ! disais-je. Des personnes derrière nous, qui semblaient instruites à fond des turpitudes quotidiennes où s'alimente la chronique des salons parisiens, disaient :

— Voyez donc le général Pajol avec sa femme !

— Parbleu ! c'est bien lui !

— Que cette femme est belle ! la splendide toilette !

— C'est la femme de chambre de sa défunte femme. Depuis le décès de cette dernière, ils vivent conjugalement.

« Je reviens souvent sur ces idées, ma Nina ! Que veux-tu ? Je ne sais comment est fait mon cœur, mais le spectacle du vice lui fait mal. A la vue du désordre de quelques femmes qui me sont étrangères, j'éprouve une peur de moi-même ; je bénis le ciel d'avoir uni mon sort à une femme qui comprend mes tourments,

qui a pitié de ma vive irritabilité, et ne m'en aime que davantage. »

Du jour de Pâques fleuries.

« Je t'avais promis de partir lundi de Paris et d'être mercredi soir dans tes bras. Cette lettre va partir lundi ; elle arrivera mercredi soir à Bourbon, et moi je serai encore à Paris. Jusqu'au dernier moment, j'ai cru pouvoir tenir ma promesse. Je voulais me le persuader, mais hélas ! me voici à la fin d'une journée fatigante comme toutes les autres par ses courses, ses visites, ses démarches, et rien de nouveau : toujours des promesses, toujours des espérances !

« Desrosiers est à Paris : il a soutenu mon courage ; il m'a fait comprendre notre position et je lui ai promis de rester, de travailler encore jusqu'à jeudi soir. Nous prendrons la poste pour revenir, et samedi je te presserai sur mon cœur. Deux jours et deux nuits de bonheur perdu ! de souffrances amères ! Il faut continuer à me rendre de porte en porte, rongeant mon frein, supportant les humiliations, me retournant plein de malaise sur les fauteuils des antichambres, dans l'air suffocant des bureaux. Je ne suis pas né pour être solliciteur. Mon âme droite et fière s'indigne de toutes ces questions de titres et de noms pour des affaires d'utilité. Je voudrais qu'on eût égard à l'Art, et on a égard à M. le comte Un Tel. Quelle pitié ! Et moi, pauvre artiste, si bien fait pour la vie de solitude, je dois subir cette vie formaliste de contrainte ! J'étouffe ! Pourtant je suis engagé dans la voie. Si je recule, mes intérêts sont compromis, mon avenir manqué, et il faudra renoncer à une entreprise que j'ai rêvée grande, utile à mon pays.

« Mes nuits, tu peux les deviner : heures d'insomnie, de vague inquiétude, de malaise inexprimable. Ma tête brûle et fermente ; mes projets du lendemain s'y croisent avec mes démarches du jour, avec ton image, en alternatives d'espoir et de cruauté. Puis quand vient le sommeil, ce sont des rêves affreux. Tu m'as conté, ma Nina, avec ta délicieuse naïveté, un rêve plein de poésie douce et de mystère. Je vais te décrire le mien.

« Je te cherchais dans Paris au milieu des mille figures qui fourmillent le long des rues. Je te demandais aux passants qui

s'écoulaient sans arrêt, comme une rivière vivante. Quelques têtes seulement se détournaient pour rire d'étrange manière. Enfin, au sortir du passage Vivienne, un groupe de jeunes gens vint à moi, visages fleuris, souriants.

« Je leur demandai : — Où est ma femme ?... avez-vous vu ma femme ?

« Ils eurent un rire infernal :

— C'est un fou ! Est-ce drôle ! Il demande sa femme ! Ah ! ah ! ah !

« Et ils passèrent comme les autres.

« Je compris alors que j'étais devenu fou. Je me mis à courir avec une résignation stupide, sous une pluie glacée qui me cinglait le visage. Je te vis enfin : c'était toi, je le sentais ; mais j'étais fou, je ne pouvais te reconnaître. Un pareil sentiment ne peut exister qu'en rêve, mais il est bien amer !... Voilà mes nuits.

« Tu connais mes jours. A présent, ce qui causait naguère les plus douces jouissances me fait mal : les tableaux me lassent, les étalages publics me blessent l'âme, la plus belle musique me fatigue. J'ai voulu prier ; je suis allé, seul et triste, sous les ogives de Notre-Dame et de Saint-Séverin. Mon cœur était brisé. J'ai demandé à Dieu la réussite de mes projets, mon retour, et surtout ton amour tout entier, et pour la vie. Car au milieu des pensées qui m'assaillent chaque fois que je m'éloigne de toi, se glisse une pensée amère. Je te vois, jeune encore après quelques années de deuil, sourire à la vie, oublier le passé et, tout en conservant de vagues souvenirs d'un bonheur qui ne peut renaître, confier ta vie à un autre homme... à un autre !

« Quel autre homme vaudrait pour toi ton Achille ? Il est celui qui t'a prouvé son amour même par ses injustices, celui qui, pour la vie d'intérieur si heureuse que tu lui procures, a mis de côté l'ambition et l'intérêt qui agitent les autres hommes. J'ai prié pour que tu sois ma femme à la vie et à la mort, entends-tu ? Mais hélas !... ai-je cette foi qui parvient jusqu'à Dieu et qu'il aime à récompenser ?

« Prie pour nous deux, mon amie ! Dieu t'écoutera mieux que moi. Pourtant mon cœur est religieux ; je le sens à ce profond dégoût que m'inspirent certains travestissements du culte qui salissent notre époque. Vendredi je me suis trouvé à Saint-Roch

au milieu d'une cohue de jeunes gens venus pour faire des farces : rumeurs d'un spectacle, tumulte d'une foire ! En chaire, un prêtre se démenait et criait avec monotonie, sans onction ni accent de foi. Cela faisait mal.

« J'ai pu m'entretenir intimement avec Victor Hugo. Que ces hommes de génie diffèrent de l'image formee d'après leurs œuvres ! Il m'a fait des confidences sur la gêne de sa position depuis qu'il a renoncé aux faveurs du gouvernement. Il travaille pour vivre ; sa plume, c'est son gagne-pain : « Il faut, ajoutait-il, que dans un temps donné, je trouve cent mille francs de dot à chacune de mes filles. » Ce disant, il caressait les joues fraîches de ses deux fillettes aux yeux noirs, dont l'une essayait quelques notes au piano, et l'autre, se roulant sur les tapis, jouait avec les plis de la robe de chambre de son père.

« Il faut cent mille francs ; le monde exige cette somme. Sinon, les filles de Victor Hugo, ces mignonnes jolies, avec le visage rond du père et les yeux noirs de la mère, ne trouveraient pas un homme qui veuille leur donner son nom et peut-être augmenteraient le nombre des malheureuses que la vanité recrute pour la corruption.

— « Je suis un ouvrier, disait-il. Ma plume, cet écritoire, voilà ma vie, l'avenir de ma famille. J'ai été élevé dans des habitudes de luxe écrasant. J'ai des besoins. »

— Et il faut gagner de l'argent !... Voilà ce qu'il voulait me dire. Partout l'argent !

« Mme Hugo est une femme simple de manières, et qui paraît aimer son mari, ses enfants, mais elle est loin d'avoir de l'intelligence, et malheureusement elle est très causeuse. Ainsi toi, jeune femme de province qui, en fait d'art, ne connais que de mauvais tableaux et mes croquis, tu aurais à coup sûr exprimé des idées plus délicates et plus vraies sur les sujets d'art dont il était question, que cette femme vivant au milieu des chefs-d'œuvre du sculpteur David, de Boulanger, de Devéria, et communiquant chaque jour avec les plus vives et les plus grandes intelligences du siècle. Il me semble que je dois être plus fier de ma femme que Hugo de la sienne ; et, malgré mon infériorité intellectuelle, je te crois plus fière de moi qu'elle de lui. J'ai cru voir chez elle affection de bonne femme plutôt qu'enthousiasme de femme qui comprend.

« Quand Hugo a voulu m'écrire quelques mots pour remettre à M. Cavé, il a vainement cherché plume et encre sur son bureau. Le tout était à la cuisine, et venait de servir à écrire le mémoire du marché. Si j'avais une plume qui eût écrit les *Orientales* et *Notre-Dame de Paris*, je crois que tu la respecterais comme sacrée. La beauté physique a séduit le poète : il a fait un mariage d'homme de vingt ans. Je crois qu'il a trouvé une honnête femme ; c'est beaucoup, et même assez pour se consoler de ne l'avoir point sensible à la poésie. On dit qu'il faut aux hommes de génie de ces femmes bonnes, patientes, résignées, la femme si simple de Racine, la marchande de modes de Diderot, la Thérèse de Rousseau, créatures plus aimantes qu'éclairées. Moi qui n'ai point de génie, je me félicite d'avoir trouvé une femme, dont l'intelligence en rapport avec la mienne augmente mes jouissances intellectuelles et me fournit au moins, dans ma solitude, un écho, à moi qui n'ai pas le monde pour donner chaque jour la réplique à mes pensées.

« J'ai éprouvé hier une espèce de bien-être chez Chenavard, que je suis allé consulter sur l'exécution de mon ouvrage. C'est un véritable artiste : que de richesses dans son portefeuille ! quelle finesse de crayon ! quelle sûreté de main. Nous nous sommes séparés bons amis. Il viendra prochainement faire une tournée en Bourbonnais, et nous prendrons nos précautions pour que nos planches de détail soient gravées à Paris sous ses yeux, et nos dessins revus par lui. Tu sens tout ce que le nom d'un tel artiste peut faire pour notre entreprise.

« Je te parle de mes occupations et de mes pensées parce que c'est encore là de l'amour. Tu es ma confidente intime ; quand je te parle, il me semble que je pense en moi-même : c'est la même chose.

Ton Achille. »

N'est-il pas intéressant et véridique, ce tableau du foyer d'un homme de génie tracé par un admirateur juvénile ? N'est-elle pas touchante en sa naïveté, la comparaison entre les deux foyers, le sien et celui du poète, entre Nina et Mme Hugo, surtout quand on sait que l'intelligence primesautière de la belle

Bourbonnaise n'exista guère que dans l'imagination grossissante d'un jeune mari très épris ?

Paris, 12 avril 1833.

« Samedi, à 9 heures, je quitte Paris. Que le ciel soit béni !

« J'ai pourtant bien fait de rester, ma Nina ! Ces quatre jours perdus pour le bonheur auront été utiles à mon avenir. J'ai vu enfin M. Guizot et M. de Montalivet. J'ai reçu de leur bouche l'assurance que le gouvernement prendrait 100 souscriptions. Maintenant notre affaire est sûre. Je ferai sur mon Bourbonnais quelque chose de grand et de beau, quelque chose qu'aucun homme encore n'a fait pour son pays. Mais que de déboires ! que de courses, de visites, de refus ! que d'heures d'attente pour n'obtenir qu'un mot !

« Toutefois si les grands m'ont fait parfois subir des humiliations, quel délicieux accueil j'ai trouvé chez les artistes ! Je pars lié pour la vie à Chenavard. Il viendra pour le 2 mai à Bourbon : tu le verras. Simple, intelligent, désintéressé, c'est un vrai type d'artiste. Demain soir vendredi, je passerai la soirée au coin de son feu, dans une réunion de camaraderie dont le portefeuille de M. Dufour et mon entreprise sont le motif. Il y aura Alexandre Dumas, Jules Janin, les deux Devéria, les deux Johannot, Champmartin, etc... J'aurai des articles, des conseils, je nouerai des relations utiles. C'est Chenavard qui dirigera l'exécution de tous nos dessins. Cinquante planches seront gravées au trait sous sa direction, et il retouchera les dessins du père Dufour afin de leur donner plus de physionomie et plus de vérité. Son voyage en Bourbonnais lui fournira sans doute de nouveaux documents. Il nous a promis un grand et beau titre à l'*aqua tinta*. Le nom de Chenavard est un gage de succès. Il figurera sur le titre, et nous avons obtenu sa coopération à des conditions peu onéreuses. Tout acquis à l'entreprise, il croit qu'elle sera la première réalisée d'une manière aussi complète, aussi sérieuse, et qu'elle écrasera le voyage de Taylor et Nodier.

« Il fallait que mes *Esquisses Bourbonnaises* vinssent aux mains des hommes de Paris pour être comprises et admirées. Croirais-tu qu'Henriquel Dupont raffole de mes esquisses à la plume, et que Chenavard me dit qu'il y a plus de cent artistes inscrits

au livre du Musée, moins artistes que moi ? Oui ! il me salue du titre d'artiste, et mon texte le charme. Tel autre a passé tout un soir à me lire. Quand on me dit cela, je suis dans un monde nouveau. Ces artistes ne sont points flatteurs ; ce sont de rudes diseurs de vérité.

« Faut-il croire à l'avenir ? Tu me l'as dit, toi qui as si bien deviné mon amour.

« Ainsi je pars samedi à 9 heures du matin. Lundi, j'arriverai à Bourbon. Fais-moi préparer un bain bien chaud. Je pourrai me délasser ainsi en me jetant, après ce bain, pour quelques heures sur mon lit, quand je t'aurai bien embrassée et serrée sur mon cœur. Je veux vaincre la première fatigue, pour me trouver, le soir, mieux disposé à te conter mes douleurs et à recevoir tes consolations. Lundi soir !... C'était un lundi également, tu ne l'as pas oublié ! Jour heureux ! J'avais embrassé ta mère, et dans mon dernier serrement de main il y avait toute une promesse de bonheur pour l'avenir de sa fille. J'entrai : tu étais agenouillée, la tête dans tes mains, les coudes sur le vieux fauteuil. Je tombai à genoux aussi ; mon bras enlaça ta taille souple ; ma joue se colla à la tienne ; nous priâmes. Dieu nous a écoutés. Lundi prochain nous prierons aussi : sur le grand fauteuil blanc, près de mon vieux meuble, mains enlacées, nous nous accouderons, confondant nos demandes.

« Tu me pardonneras de ne point t'apporter ce que j'aurais voulu t'offrir, quelques bijoux, une robe, une capote. Mais bientôt, grâce à mon travail, je serai plus riche. Alors je contenterai tes caprices, parce qu'ils ne prennent rien sur ton amour.

« A lundi ! S'il fait beau, viens m'attendre, et tu t'appuieras sur mon bras. Te souvient-il de Châtelard ? de cette belle et chaude matinée de juin ? Quand je t'eus pressée sur mon cœur, je regardai ton frais visage, ton sourire, avec un étrange tumulte du cœur. Je comprenais à peine mon bonheur. A nous maintenant une vie entière de plaisirs et de vertu, de devoirs accomplis, de jouissances savourées, le bonheur sans mélange d'une union assortie. »

Quelques jours plus tard, Achille Allier retrouvait, avec sa jeune femme, la douceur et la sécurité d'un foyer où il pouvait travailler à loisir au monument qui perpétuerait son nom : *L'An-*

cien Bourbonnais. Tout le reste de cette année 1833 fut employé à recruter des collaborateurs, à mettre au point le plan du grand ouvrage d'histoire et d'art, à choisir et à compléter les dessins qui figureraient dans l'album de gravures, confié aux soins de Chenavard.

Mais au printemps de l'année suivante, un nouveau voyage à Paris s'imposa, et avec les mêmes soupirs, les mêmes déchirements, la même résolution, il quitta pour quelques semaines son atelier, ses amis, sa Nina. Les lettres qu'on va lire sont celles qu'il écrivit à la jeune femme en avril-mai 1834.

Paris, 20 avril 1834.

« Tu aurais pu recevoir de mes nouvelles un jour plus tôt, ma Nina, car je suis arrivé hier à quatre heures, mais harassé par une pénible route. J'ai dû songer d'abord à enlever la triple couche de poussière détrempée de sueur qui me couvrait le visage. Après un de ces délicieux bains d'eau fraîche qui ressuscitent, je me suis aperçu que j'étais sans plume, ni encre, ni papier. J'ai dit : à demain les lettres et je me suis risqué dans le tumulte de Paris.

« Vrai ! ce serait grande menterie de t'écrire que Paris est tranquille, car c'est toujours la ville la plus remuante qu'on puisse voir. Mais tous ces hommes remuent pour leurs plaisirs, leurs affaires, dans ces rues où on livrait bataille il y a quelques jours. Je ne peux rien te dire du Paris politique, n'ayant encore vu personne ; mais sa physionomie m'a paru calme et habituelle, à l'exception d'un grand nombre de troupiers, bras ballants, qui envahissent à mon grand regret les premières places aux étalages des marchands d'estampes.

« Aujourd'hui commence ma vie de courses, d'affaires et de tracas. Je loge à l'hôtel de la rue de Beaune où ma face était déjà connue. Une seule chambre était vacante ; on me l'a donnée, au quatrième, étroite et basse, peu confortable ; mais je descendrai sous peu. A six heures, ce matin, j'étais sur pied : le bruit et le soleil m'ont réveillé. Au son des cloches de l'abbaye Saint-Germain, mes vieux souvenirs se sont aussi ranimés. Je suis allé à la messe, et c'était encore un prêtre connu qui célébrait. J'ai prié par besoin, tu le sais, autant que par conviction. Un peu

de foi m'est revenue depuis que j'aime tant : Dieu m'a donné un tel bonheur que je dois le remercier un peu.

« Mes impressions sont vives ; mes pensées viennent en foule et, comme je l'avais déjà remarqué, les unes et les autres sont neuves, totalement différentes de celles du passé. Je ferai mon journal comme jadis : ce sera une lecture pour mon retour et qui fournira de conversations nos promenades si douces. Adieu mon ange ! aime-moi comme par le passé.

Ton Achille. »

Paris, dimanche rue de Beaune,
Hôtel de l'Élysée, ci-devant d'Irlande.
2 mai 1834.

« J'ai beaucoup agi à Paris ; ma présence a imprimé un élan tout neuf à notre entreprise. Je remercie Dieu d'avoir trouvé chez certains hommes une bienveillance à laquelle je m'attendais peu. On dit qu'il y a sur ma figure quelque chose d'honnête, inspirant confiance ; il faut bien le croire, puisque j'ai vu les journalistes, les artistes, les hommes du monde me recevoir avec une froide politesse et me quitter avec un intérêt amical. On gagne donc à être bon, simple, confiant.

« J'ignore encore la date du départ : artistes et libraires ont occupé tout mon temps, et je dois trouver des ouvriers, visiter les hommes au pouvoir . Mon séjour a été si profitable que c'est un devoir d'honneur pour moi d'aller jusqu'au bout. Pourtant il y a des heures où je suis tenté de déserter, de revenir même à pied, de mourir en route, mais de me rapprocher de toi.

Ton Achille. »

Paris, 8 mai 1834.

« Si tu savais, amie, les rêves sinistres qui m'assaillent après une journée passée à entendre les récriminations d'hommes passionnés. Je me vois te disputant à des hommes couverts de haillons et de sang ; mes mains sont liées ; on t'emporte et tu cries. Alors je me réveille, je fais un retour sur moi-même, je scrute mon avenir. Partout ce ne sont que difficultés, découragements, haines implacables, impossibilité de faire

entendre raison à des hommes qui se bouchent les oreilles. J'appelle : — Nina !... et tu me souris.

« Oui ! le bonheur c'est toi, et toi seule.

« On me dit qu'il ne faut point partir sans avoir terminé toutes mes affaires et qu'il vaut mieux sacrifier quelques jours que d'entreprendre un voyage nouveau. Je reste donc : durant le jour je m'étourdis de fatigue, mais le soir, je souffre. Dimanche, je te voyais décolletée, en robe rose, et souriante, qui tendais la main dans des groupes joyeux. — Et moi !... disais-je ; je pourrais mourir maintenant dans ma mansarde, sans consolation, sans secours ! Et ma femme danserait pendant que vainement je murmurerais son nom !

« Adieu ! Voilà une folle lettre d'amant ; mais c'est que je suis toujours ton amant. T'en plaindrais-tu ? Cette pauvre dame Hugo, que j'ai vue toujours belle, mais si triste, ne se plaindrait pas, si l'homme qu'elle semble aimer encore exigeait beaucoup d'elle pour lui donner beaucoup. Il s'est attaché à une femme de mauvaises mœurs, une actrice. C'est que sa femme, aux grands yeux soulignés par de si beaux sourcils, ne paraît pas intelligente. Moi, j'ai trouvé un ange qui comprend mes pensées, un ange d'amour et de bonté.

« Adieu ! petite raisonnable ! oh ! plus raisonnable, certes, que ton grand fou qui te ferait pitié en ce moment ! Adieu ma vie ! »

11 mai 1834.

« J'ai réussi en tout, et mon entreprise paraît vouée à un succès certain. L'opinion des hommes de Paris sur mon compte dépasse mes prévisions. Ils me font des éloges à me rendre orgueilleux si je ne savais que je puis et que je dois faire mieux.

« On veut que je vienne à Paris :

— Vous roulerez sur l'or, disent-ils.

« Moi ! quitter mon bonheur ! Au contraire je voudrais m'enfermer encore un peu plus dans la vie domestique. Un désert, toi et moi, des enfants, une famille et ce serait un monde ! N'es-tu pas unique au monde ?

« Va je suis fier de toi. Tu est meilleure que moi qui ai de telles exigences Dieu t'a envoyée afin de compenser par ton équilibre le don fatal d'une âme passionnée. »

Paris 22 mai 1834.

« Encore des affaires et un retard dont je ne peux déterminer la durée. Chenavard est membre du jury de l'exposition pour la partie d'art. Ses collègues, Delaroche, le baron Gérard, Fontaine, lui ont laissé le travail difficile du rapport officiel. Or Chenavard a peu l'habitude de la plume, et m'a prié de rédiger ce rapport. Je n'ai pu refuser, car notre *Ancien Bourbonnais* a besoin de lui, et je vais placer son nom en tête des productions typographiques, de manière à pouvoir obtenir la médaille d'or. Pour une appréciation sérieuse des objets d'art : tapis, meubles, bronzes, orfèvrerie, gravures, etc., il m'a fallu de nombreuses visites ; tu sais que je n'entreprends rien sans essayer de le faire aussi consciencieusement que possible. Quelques difficultés survenues avec un premier imprimeur-lithographe engagé, enfin les relations avec les journalistes me retiendront jusqu'à la fin de cette semaine.

« Une autre fois, tu viendras à Paris. Même si tu devais rester enfermée pendant mes longues courses, du moins le soir nous irions respirer l'air frais de cette belle Seine, qui roulait, ce soir, des eaux étincelantes aux mille clartés des réverbères et sous le reflet de la pleine lune. Cette lune mélancolique, dans son écrin de velours sombre, me procure une tristesse indéfinissable. Nous l'avons si souvent regardée ensemble dans nos promenades nocturnes, à travers les hauts marronniers des allées ou sur les eaux polies de notre étang. Elle m'a rappelé une date : c'est pourquoi je suis triste.

« En ce moment, la lune, traversant mon étroite croisée, découpe un angle de lumière au-dessus de mon lit. Lors de mon premier séjour à Paris, la première nuit, cette clarté se découpait ainsi à la même place, à la même heure. Je me rappelle ma première prière si confiante, les yeux tournés vers ce même astre, qui m'apparaissait sur le même ciel. Dieu l'a exaucée par le succès de mon voyage. Ah ! si tu étais là !... si je pouvais te retrouver le soir et te confier mes impressions de la journée. Que fais-tu, mon amie ? Que ne puis-je te voir assise dans l'embrasure de ta croisée à l'une de ces heures où ta tête se courbe pensive ! O ma ravissante Marguerite, incline ta jolie tête blonde ! Ton Faust,

à toi, n'est pas trompeur. Il reviendra avec ses baisers, ses caresses de flamme. Nul diable ne peut chuchoter des soupçons à ton oreille, ni t'inspirer des remords.

« Et nos fleurs? N'est-ce pas que tu voudrais retenir leurs calices, les empêcher de s'ouvrir, jusqu'au jour délicieux où le bien-aimé reviendra pour admirer leurs couleurs et respirer leurs parfums ? Plante des fleurs, amie ! En mon absence ta main embellira les lieux où chaque minute prépare des voluptés nouvelles. Dans ces allées nous nous promènerons, bras enlacés. Sous ce berceau de feuillage de longs baisers s'échangeront ; sur ce mur moussu reprendront nos lectures interrompues par des caresses.

« Quelle vie m'offre-t-on en échange de celle-là !

« Ils veulent tous que je vienne à Paris, avec ma double spécialité de dessinateur et d'écrivain : je me placerai, disent-ils, en tête de l'art progressif. Tous me confieraient leurs intérêts et, dans six mois si je voulais, je serais à la tête d'un journal et d'une société pour la propagation de l'art, avec d'immenses résultats pour l'avenir. C'est chose merveilleuse, comme mon chaud et naïf enthousiasme les saisit et leur plaît ! Tels hommes sont devenus, en un quart d'heure de conversation, plus intimes avec moi qu'avec des gens qui les flagornent depuis deux ans pour profiter de leurs relations. Je te dirai toutes les marques honorables de sympathie qui m'ont été prodiguées par Delaroche, Janin, Viel, Barye, Victor Hugo, Jules Chevalier, Roqueplan, Sauvageot, Delecluze, etc. Je m'étonne souvent d'avoir pu, grâce à quelques méchants dessins à la plume, à un commencement d'ouvrage et à l'amitié de Chenavard, obtenir si vite une espèce de popularité parmi les artistes. Tu seras fière et contente de cet accueil : si souvent tu m'as dit qu'il y avait en moi quelque chose de bon, d'honnête et de généreux.

« Mais cette vie littéraire qu'on me prépare et qu'on m'offre, au point que me voilà placé de moi-même et sans difficultés à une hauteur où d'autres arrivent seulement par une longue lutte et un travail opiniâtre, cette vie, ne crois pas que, même en rêve, elle me tente. Plus vif, après ces perspectives, est le besoin de ma vie domestique et bourgeoise. Si j'acceptais, je serais usé comme les autres, et il me faudrait payer cher les premières caresses du monde. Pourquoi m'exposer à une chute ?

« Victor Hugo ose bien afficher en plein jour sa maîtresse. On l'a vu avec elle visiter cette Cathédrale que son génie a religieusement animée. J'ai horreur de la possibilité de semblables faiblesses. Je me crois incapable de risquer le bonheur de toute une vie contre une satisfaction sans lendemain. Mais je craindrais même d'être tenté. Certaines femmes ont une telle puissance de séduction ! Une épouse comme toi, réservée même dans la volupté, plus aimante que passionnée, plus tendre qu'ardente, et qui se montre sans déguiser ses faiblesses, que peut-elle à côté de ces femmes hardies, au regard chargé de mystère et de volupté, habiles à manier tous les ressorts de la passion ?

« Tiens ! j'ai vu une créature qui m'a fait comprendre tout ce qu'il y a d'infernal dans une femme ayant rejeté toute pudeur pour prendre des attitudes et un langage masculin provocants : Madame Dudevant, que le hasard m'a fait rencontrer dans un salon. C'est une femme hommasse, taille forte et rengorgée, peau brune, voix chaude et prenante. Tout l'enfer est dans ses grands yeux noirs. Ses regards se sont arrêtés un peu trop longtemps sur ma figure inconnue, attirés sans doute par mon air timide et calme. C'était le regard d'un officier de cavalerie toisant une grisette. Ce regard m'a étourdi ; j'en garde une impression pénible, et il luira longtemps devant moi avec sa curiosité lubrique, son orgueilleux dédain, peut-être aussi l'expression de malheur profond, irréparable, qu'il laisse quelquefois filtrer. Cette femme étonnante doit souffrir : une femme ne saurait agir en homme impunément. On dit qu'elle étouffe douleur et remords en de sales orgies, avec la double ivresse du champagne et des hommes.

« Crois-moi ton seul et éternel ami.

Achille. »

26 mai 1834.

« Enfin, ma tant aimée, je pars ! Mercredi à 6 h. 1/2 je prendrai la diligence Lafitte et Caillard ; à 8 heures du soir, nous serons à Moulins. J'ai tant de choses à dire à Desrosiers qu'il me faudra toute une journée avant de rejoindre Bourbon. Fais-toi conduire à Moulins par Louis, s'il le peut. Je serai heureux de rencontrer ainsi au-devant de moi deux personnes aimées. Si Louis

ne peut venir, pars à deux heures avec ta mère, viens prendre une chambre à l'hôtel, ou mieux encore, descends chez Desrosiers. Dans tous les cas, fais en sorte qu'à l'arrivée de la diligence, je sache, en descendant au bureau, si tu es à Moulins, et où je dois te retrouver.

« Quelle que soit l'heure d'arrivée je serai heureux de te rejoindre et d'avoir ta présence pour les heures du lendemain qu'il me faudra passer à Moulins.

Achille. »

Ces lettres achèvent de révéler une âme charmante et tourmentée d'artiste qui garde au milieu de ses brûlantes effusions une tête très ferme. Elles ont un accent de vérité, de simplicité et de candeur, une transparence dans l'expression de l'amour, qui fait que rien ne s'interpose entre son cœur douloureux et nous. Il sait, d'autre part, analyser sa passion avec une précision lucide qui fait honneur à l'équilibre de son esprit.

Ce fut le dernier voyage d'Achille Allier : pendant les deux années qui lui restaient à vivre, il ne quitta plus son cher Bourbon.

Rien n'est resté de la correspondance à propos de *L'Art en province.*

ESQUISSES BOURBONNAISES

(parues en 1831, chez Desrosiers, à Moulins).

INTRODUCTION

Notre époque comporte peu les entreprises monumentales ; c'est, à proprement parler, le siècle des croquis : voici donc des croquis de notre vieux Bourbonnais. Je n'ai point essayé un tableau complet de nos mœurs locales, une étude laborieuse et approfondie de nos monuments historiques, mais de légères esquisses de nos habitudes pittoresques, d'imparfaites explorations, au milieu des débris d'une splendeur lointaine. A des temps meilleurs, les longues veilles, l'examen patient, et les savantes élucubrations ! Il faut, pour mûrir les vastes entreprises d'art, l'influence de l'esprit d'association, que nous ne savons pas encore appliquer au développement de la pensée humaine, et l'atmosphère calme et égale de la paix sociale. Aujourd'hui, nous sommes remorqués vers un avenir incertain, par la triple chaîne des partis, si vite que nous ne pouvons retourner la tête et regarder le passé qui fuit : la nature elle-même semble ne plus poser, comme autrefois, sereine, grave, souriante, tant l'on se sent aller par brusques et rapides secousses, tant, autour de nous, tout papillote, tourbillonne, se confond.

C'est pourtant au milieu d'une chaude journée d'été, qu'on aime à trouver un asile frais, sombre et retiré. Quand les nuages lourds, roulent, s'entrechoquent, se déchirent, et pèsent près de la terre, il faut les traverser en frissonnant, aller sur les hauts lieux se secher, se réchauffer aux rayons du plein soleil, se réjouir du pur azur du ciel. Dans les temps de révolutions, l'art est une solitude : non point une solitude insouciante et égoïste, la solitude du rat de La Fontaine, dans son fromage de Hollande, mais une solitude où l'on se passionne encore pour les grandes idées qui agitent le monde, en ne les acceptant que dégagées des

étroites questions d'intérêts et de parti, éternelle pâture de l'humanité disputante.

Nous vivons dans des jours de renouvellement et de transition, où l'étude de l'avenir qui s'avance, doit plus que jamais éveiller une sympathie correspondante pour le passé qui s'efface. Les monuments succombent un à un, détruits par nos besoins égoïstes, altérés par nos idées de bien-être mesquin. En même temps, les teintes tranchées qui dessinaient sur notre vieille France les peuplades primitives, les colonies étrangères, les agglomérations successives, se fondent et disparaissent dans les teintes uniformes de la civilisation. Ralliés par des intérêts communs, remués par les mêmes idées, continuellement rapprochés par les échanges de productions, les départements, parties d'un même tout, tendent à l'homogénéité. Les canaux et les grandes routes alimentent d'une sève puissante, cette plante qui produisait des fruits de différentes couleurs, sur des greffes de différentes époques ; à mesure qu'elle circule dans les branches les plus éloignées, les fruits prennent la saveur et la couleur de la tige mère.

Spectateurs passagers du drame sans fin, ne pouvons-nous sténographier quelques scènes que les acteurs ne recommenceront jamais ? Nous assistons à l'aurore d'un jour qui sera clair, brûlant, mais monotone. Tentons de fixer les fugitives nuances de ces nuages qui se décolorent, se divisent et se perdent dans l'espace.

Il faut se hâter ; la civilisation est en marche : si elle s'arrête parfois, jamais elle ne recule. Le laboureur bourbonnais en écorchant ses friches, a vu, insouciant et penché sur l'araire de ses pères, la fumée d'une machine à vapeur, signaler sur l'horizon les avant-postes de l'industrie : si elle n'a pu vaincre une première fois la difficulté du sol, demain elle reprendra l'attaque avec de nouvelles forces, par de nouveaux passages.

C'est à peine si l'on voit venir à la messe le dimanche, de ces anciens aux vestes bleues, aux grands gilets ceints d'une courroie, portant de longues guêtres, et une jarretière rouge au-dessus du genou, d'immenses chapeaux ronds, et leurs cheveux pendants comme ceux des vieux Gaulois. Les élégants de villages ont la boucle au pantalon, la cravate brodée et le gilet de poil

de chèvre ; la casquette a presque détrôné le chapeau indigène : décidément la civilisation est en marche.

Devant elle le pittoresque fuit en pleine déroute. J'ai vu sillonner à la bêche des côtes escarpées, que les torrents d'hiver avaient seuls labourées jusqu'alors ; j'ai vu déchirer avec des charrues à la Dombasle, nos brandes vierges, que le vanneau se lassait à parcourir.

Dans nos villes, les toits perdent chaque jour leur abrupte inclinaison, et tendent à une presque raisonnable platitude ; reste-t-il quelque vieille maison, à pignon en saillie, portant à son angle une niche mutilée, une madone bariolée de bleu et de rouge, avec sa chandelle allumée dans une lanterne suspendue ? quelque bisaïeule en vertugadin, au milieu d'élégantes en manches à gigot ? La grande ou petite voirie est là, qui guette sa proie, représentée par un Fontaine de province, armé de sa toise fatale. Vainement le propriétaire fait mettre en chemise blanche, une jeunesse de quatre cents ans ; vainement, le badigeonneur suspendu, promène son pinceau lourd sur les délicates sculptures de châtaignier : la terrible utilité publique juge, équerre et compas en main. L'exécuteur des hautes œuvres municipales s'apprête à réduire à la ligne droite les divagations capricieuses, fantastiques et biscornues de nos ancêtres, coupables de lèse-majesté envers le plus court chemin d'un point à un autre.

Si le niveau de fer rencontre en passant quelque haute et respectable tour, quelque précieux reste de la forte civilisation de nos pères, quelques débris de leurs croyances, quelque pierre profondément fouillée pour faire ressortir une pensée légère à l'avenir ; tout est renversé, détruit, foulé, effacé.

Pour ceux qui voient dans un monument autre chose que des pierres de taille, c'est une vive et profonde douleur que le spectacle des démolisseurs en lutte contre le passé. Aussi, ébranlé dans ma solitude, par la voix puissante du génie, par ce généreux appel de notre Victor Hugo, à tous ceux qui comprennent encore la poésie et la philosophie de l'art, sentinelle perdue, j'ai répété de loin et avec ma faible voix, son cri de guerre.

Oui, guerre aux démolisseurs ! guerre à ce vandalisme de 93, moins la passion ! Destruction calculée, massacre organisé, légalisé par actes notariés et décisions administratives ! Quand le

peuple, au redoublement de sa fièvre de liberté, se rua sur les monuments du luxe et de la grandeur, pour se venger de l'inégalité sociale et de sa misère, il jeta à bas tout ce qui était riche et élevé, puis laissa dédaigneusement sur le sol, les débris pulvérisés par sa colère. Notre civilisation égoïste et niveleuse s'y prend moins brutalement ; elle disloque le passé pierre à pierre, avec précaution, patiemment et laborieusement : elle fait de nos souvenirs une productive carrière à moellons. L'entrepreneur n'a ni esprit de vengeance, ni colère ; c'est un brave maçon, qui a amassé quelques écus, et songe à se bâtir une maison à lui ; c'est un maire de campagne qui veut faire réparer une partie de chemin vicinal, où sa patache s'est vingt fois embourbée ; c'est un curé qui se trouve à l'étroit dans son presbytère ; c'est un gentilhomme, grattant le château de ses pères, pour s'édifier une petite villa, avec salon de compagnie, salle à manger et billard, le tout de plain-pied. Quand le monument-carrière est renversé, creusé, fouillé, bouleversé, l'entrepreneur s'arrête pour contempler son œuvre, et balance dan sa forte tête les profits et les dépenses ; maugréant parfois contre la manie de nos aïeux, qui, en liant leurs masses compactes, prenaient trop de mesures contre la lime sourde du temps, et la main ravageuse de l'homme ; calculant mûrement s'il vaut mieux à l'avenir, porter le pic, le levier et la mine, au sein de nos roches granitiques, ou déchiqueter encore un monument.

Un monument ! Chacun d'eux pourtant est une page d'histoire, page parlante, forte, sublime, et toujours vraie. Le pont du Gard fait mieux comprendre le passage des Romains à travers les Gaules que les *Commentaires* de César et les *Annales* de Tacite. Debout, emblèmes du génie, des mœurs, de la force, et des croyances de ceux qui ne sont plus ; les monuments restent comme pièces à conviction du passé.

Les vieux châteaux font croire à la féodalité plus encore que les chartres et les titres sur vélin. On y voit la volonté d'un seul, volonté active et ferme, qui, à l'aide d'une idée, contraint la force inerte et abrutie, à lui fournir, elle-même, les moyens de la contenir et de la dominer. On pressent également qu'il ne manque qu'une idée, à ceux qui ont élevé ces masses miraculeuses pour pouvoir les renverser.

Quand je vois des villes de deux mille âmes, aujourd'hui chefs-lieux de canton, et justice de paix, qui, à grands renforts de centimes additionnels, pourraient à peine faire construire une halle en charpente, paver leurs rues encombrées de fumier, couvrir d'ardoises la flèche tronquée de leur clocher ; quand je les vois ceintes de larges fossés, de murailles épaisses, flanquées de vingt-quatre grosses tours, avec leurs portes ogivales, et leurs lourdes herses de fer ; alors je conçois cette bourgeoisie robuste, jalouse et remuante, du moyen âge, conservant dans la commune, son trésor de libertés laborieusement grossi de jour en jour. C'est l'esprit d'association et de corporation, qui a créé ces vastes ressources et enfanté ces merveilles ; esprit que nous n'appliquons plus (et trop rarement encore) qu'aux opérations d'industrie, et qui naissait alors dans la cité, d'une faiblesse commune, d'une égalité de droits et de besoins, et de la réciprocité des services. Combien de fois, dans les guerres entre tyrans, les bourgeois obtinrent-ils des immunités et des franchises nouvelles, en échange de l'abri de leurs murailles, du secours de leurs piques, de leurs arbalètes et de leurs pesantes épées ? Nos vieilles milices bourgeoises étaient une garde nationale, veillant aussi sur le dépôt des institutions ; sa loi d'organisation, inflexible et puissante, était la nécessité.

Dans ces cathédrales, qui s'élèvent, portant les mœurs, les figures, les costumes, l'histoire de toute une époque, admirables réalisations de ce que la croyance a de plus sublime, résumé de pensées grandes comme elles, je vois l'art, qui ne meurt jamais, fleuve large, profond et clair, où se reflètent des rives arides ou fleuries, un ciel serein ou nuageux.

Quand tous ces monuments seront à bas, alors je pardonnerai le pessimisme de l'école voltairienne. Elle pourra impunément traiter de barbares, les siècles écoulés depuis le Bas Empire, jusqu'à la Renaissance. Comme si dans le développement d'une belle plante, les racines drues, la tige noueuse, et les branches divergentes, sans être colorées comme les feuilles et les fleurs, ne portaient point aux feuilles, aux fleurs, et aux fruits, la sève, l'éclat, la saveur et la vie !

Le Bourbonnais, plus qu'une autre province, a vu ses monuments mutilés par la fureur révolutionnaire, et dégradés par

une égoïste indifférence. Son antique splendeur ne vit plus que dans les souvenirs, et les précieuses études d'un artiste, qui, soit lassitude, soit dégoût, ne se hâte point de mettre en circulation son trésor lentement et courageusement amassé.

M. Dufour a vu la Sainte-Chapelle de Bourbon-l'Archambault, et le prieuré de Souvigny, dans toute leur gloire. Jeune, actif, enthousiaste, vénérant le passé, quand tout culte était suspect et que les œuvres d'art croulaient autour de lui, secouées par la froide main des révolutions, il courait d'un monument à un autre, mesurant ces voûtes qui allaient retentir de barbares vociférations, dessinant les merveilleuses sculptures, sur lesquelles le marteau se levait déjà ; recueillant pieusement de belles et naïves images, précieuses pour nous comme le portrait d'un ami mourant.

A une époque où tout se paie comptant, où l'on a besoin d'une monnaie courante, qu'on sème, dissipe, éparpille, qui va, vient, circule, c'est un curieux phénomène que de voir un homme convertir ses épargnes en bonnes et larges pièces d'or fin, puis les enserrer en une vieille cassette précieusement ouvragée. Tel est M. Dufour ; isolé dans ses travaux d'antiquaire, comme le moine du moyen âge dans le fond d'une cellule ; se délassant des études historiques, par l'étude consolante de la nature. Artiste encore dans sa manière de la comprendre, l'examen de ses plus gracieuses productions, les fleurs, lui a révélé une source inépuisable de beautés, une mine féconde de formes originales, ouvrant à l'art une voie immense et sublime, comme cette nature elle-même.

Cet homme savant et modeste, auquel je me plais à témoigner ici ma sympathie et mon admiration, est seul capable, par ses méditations, ses explorations, et ses souvenirs, de nous donner une histoire complète du Bourbonnais, et une entière réédification de son passé. J'ai osé, en attendant, relever une pierre détachée, qui, si elle n'est qu'un fragment, est du moins travaillée avec conscience, et ciselée avec amour.

Bourbon-l'Archambault, 5 septembre 1831.

Achille Allier.

LE PRIEURÉ DE SOUVIGNY

Une tradition populaire attribue aux fées la construction de l'église de Souvigny. Au milieu de l'ombreuse vallée, que la Queune arrose, une laitière la vit surgir d'un brouillard du matin, avec ses aiguilles dentelées, ses galeries festonnées, et son portail à jour, à une place où, la veille encore s'élevaient de beaux arbres, et coulait une fontaine. Frappée de stupeur, la pauvre femme devint pierre ; on montre encore sa tête placée à l'angle d'une des tours. Il y a bien, en effet, quelque chose de féerique dans l'église de Souvigny. Derrière le chœur, j'ai découvert un curieux support de nervure ogivale : c'est une femme nue, d'une délicatesse de formes presque grecque, qui se tortille et joue avec une chimère ; il m'a semblé voir l'intelligence de l'artiste, créateur de ce temple fantastique, aux prises avec son caprice.

Malgré toute la poésie de la tradition, l'histoire inflexible est là, avec ses dates précises. Il suffit d'ailleurs d'un rapide coup d'œil d'antiquaire, pour apercevoir que ce monument, ainsi que la plupart de ceux du moyen âge, se compose de morceaux raccordés, d'adjonctions successives, dont il est possible de déterminer le caractère et l'époque. La façade, riche et originale comme les créations du XIV^e^ siècle, est plaquée contre deux vieilles tours carrées, percées d'innombrables petites fenêtres cintrées, aux grêles colonnettes. Ces tours, ainsi que la partie antérieure de la nef, appartiennent peut-être à l'ancienne église, sous l'invocation de saint Pierre, qui existait sur le même emplacement, avant que saint Mayeul vînt y fonder un monastère de l'ordre de Cluny, par les bienfaits d'Aymar I^er^, sire de Bourbon [1]. Le reste de la nef se prolonge, étroit, élancé, régulier, et orné dans les bas côtés de deux merveilleuses chapelles travaillées avec tout le luxe du XV^e^ siècle.

Cette belle église est sortie bien fruste de dessous la main du

1. A l'époque où il écrivait ces lignes, Achille Allier n'avait pas encore étudié les origines du célèbre prieuré, fondé en 915-920 par Bernon, abbé de Cluny et non par saint Mayeul qui ne fut abbé que beaucoup plus tard (de 954 à 994). Aimar le donateur, qualifié des miles clarissimus (guerrier illustre), n'était pas sire de Bourbon, mais un tout petit seigneur, vraisemblablement viguier de Deneuvre pour le compte du duc d'Aquitaine.

temps ; et la main plus barbare des hommes l'a honteusement mutilée. Le badigeon a encroûté ses sculptures, l'humidité les verdit, le salpêtre les dévore, la pluie glisse par sa voûte entr'ouverte, et les pierres disjointes menacent ruine. Les Bourbons, dont les ancêtres reposent sous ces arceaux, ont, il est vrai, accordé quelques secours pour que l'eau du Ciel ne lavât plus le marbre de leurs tombes. Mais ces urgentes réparations suffisent-elles pour la conservation de ce monument national ? Le Prieuré de Souvigny réclame, comme objet d'art, l'attention d'un gouvernement qui n'a pas voulu sans doute créer une sinécure pour M. Vitet. Que M. l'Inspecteur vienne donc voir l'ouvrage de fées, qu'il demande les fonds nécessaires, et en surveille habilement et utilement l'emploi ; car je tremble à chaque restauration ; elles sont si maladroites d'ordinaire ! Je craindrais que la générosité publique n'aboutît qu'à donner une chemise blanche à une beauté décrépite, et à couvrir d'un voile plus épais l'œuvre délicate des filles de l'air.

Il restait encore à l'époque de la révolution, une salle de l'ancien cloître des Bénédictins, adossée au chevet de l'église. Là était placée une vaste bibliothèque, dont les débris enrichissent le dépôt centralisé de Moulins. C'est là qu'il fallait voir cette sainte et précieuse Bible [1] que l'on a voulu échanger récemment contre la science moderne en in-octavo mesquins. Un bon Père la tirait respectueusement de son étui de velours ; il faisait admirer les brillantes incrustations d'émail de sa couverture, ses fermoirs ciselés, ses capricieux ornements de cuivre ; puis tournant une à une les feuilles de vélin, il déroulait, sous les yeux surpris, une longue suite de gracieuses arabesques, de fines miniatures étincelantes d'or, d'argent, de vermillon et d'azur. C'était l'image riche, puissante et révérée de cette religion dont elle contenait la parole. Depuis lors, son blanc vélin a jauni, ses marges ont été maculées, ses pages déchirées ; sa couverture pend avec des débris d'émail et de ciselure : heureuse encore d'être défendue de la dent des rats (dernier outrage), par quatre grossières planches de noyer ! C'est dans la bibliothèque des Bénédictins qu'il fallait la voir ; dans cette salle éclairée par douze croisées éclatantes

1. La célèbre Bible de Souvigny est actuellement au Musée de Moulins.

de vitraux, retraçant les miracles de saint Mayeul et de saint Odilon [1] : des ceps de vigne avec leurs racines partaient du sol, la tige se dressait en colonne, les branches se courbaient en ogives, et le feuillage, recouvrant à demi des grappes pendantes, formait les rinceaux. Ces grappes, on allait les cueillir, le vent soulevait ces feuilles ; et, sur les racines, sur la tige, sur les branches, rampaient, couraient, volaient, des escargots, des limaçons, des serpents, des rats, des oiseaux, des animaux étranges. Tout a disparu.

Il reste en compensation une sacristie, avec son dôme octogone, des boiseries à festons, à crépines, à rubans ; des peintures d'un broyeur de Carl Vanloo. On visite cette sacristie comme une merveille, le bedeau y introduit les étrangers avec orgueil, on vous demande par la ville : avez-vous vu la sacristie ?Ils la prisent bien au-dessus de leur église noire et humide ! C'est la verrue, poussée au front du prieuré de Souvigny.

Cette mignarde sacristie a été construite au commencement du XVIII[e] siècle, en même temps que l'opulence monastique transformait le vieux cloître de Saint-Mayeul en palais spacieux et commode. Ces fastueux bâtiments où les moines goûtaient les oisives voluptés de la vie contemplative, sont aujourd'hui consacrés à l'hospitalité à trois francs par tête, la seule que connaisse notre siècle égoïste : le couvent est devenu auberge. Sa façade à lourds pilastres, surplombée d'un massif pavillon, se projette stupidement devant le portail si gracieux, si élégant de l'église. C'est une douairière poudrée, fardée, aux amples paniers, et qui grâce à un barbouilleur insolent voudrait supplanter une madone du Pérugin.

Ce portail que l'œil de l'artiste est obligé de chercher dans un recoin, forme cependant un heureux accord avec les vieilles maisons de la place de Souvigny : c'est encore un aspect de ville gothique. Ces toits à pente rapide, ces étages en saillie avec leur charpente croisée, ces sombres arcades où les bourgeois venaient, à l'abri de la pluie, discuter les affaires de la commune, tout produirait avec l'architecture svelte de l'église une complète har-

1. Saint Mayeul abbé de Cluny (954-994) et saint Odile ou Odilon, son successeur (994-1049) moururent tous deux à Souvigny et leur tombeau fut l'un des lieux de pèlerinage les plus fréquentés du moyen âge.

monie, sans une malencontreuse fontaine jetée par la barbarie, à travers ce décor pittoresque. Figurez-vous quatre bâtons de sucre d'orge supportant un chapeau de Frère Ignorantin, et vous aurez une idée de ce chef-d'œuvre, auquel il ne manque, du reste, qu'une chose peu importante pour une fontaine : de l'eau. Au lieu de cette parodie de temple grec, mince, étriquée, imposante comme une cage de perroquet, ne pourrait-on poser devant ce portail, une pyramide empruntée aux aiguilles qui le décorent ? Il fallait aller dans la cour du château de Meillant en étudier la délicieuse Samaritaine ; il y a longtemps que j'aurais prié les fées de transporter cette fontaine sur la place de Souvigny, si elle n'était déjà fort bien où elle est !

Quittons cette pauvre fontaine, honteuse de laisser si piteusement murmurer son tout petit filet d'eau, et entrons sous les hautes voûtes de notre église.

Parmi les restes de constructions romanes, il en est un qui peut fournir de curieuses études à l'artiste, et inspirer de longues méditations à l'antiquaire. C'est un mur qui s'élève à gauche du porche dans l'entre-colonnement des bas côtés. On y remarque deux rangs de niches superposées, dont le plein cintre est dessiné par d'élégantes broderies : les petites colonnettes qui les soutiennent varient de forme à l'infini ; les unes sont torses, les autres écaillées, celles-ci ceintes de feuillage, celles-là taillées à facettes ; j'en ai distingué une qui présente, dans son fût et son chapiteau, un modèle sévère de corinthien cannelé. Chacune de ces niches renferme une figure sculptée en bas-relief, vêtue d'une longue tunique aux mille plis ; une d'elles est assise sur une espèce de trône, ciselé à jours comme un ouvrage d'orfèvrerie. Les têtes se détachaient sur des disques massifs en forme d'auréole, portant encore des traces de dorure : toutes ces têtes sont tombées ; car c'était la mutilation favorite de 93, il y avait partout une monomanie de guillotine.

On trouve dans la raideur et la délicatesse de ces ornements, un caractère byzantin bien marqué ; les figures rappellent d'ailleurs parfaitement les miniatures des manuscrit du Bas-Empire. Cette partie du Prieuré de Souvigny, paraît être d'une bien haute antiquité ; elle abonde en lacs d'amour, en feuillages bizarres, en animaux fantastiques, en têtes grimaçantes : malheureusement

elle se trouve placée bien au-dessous du niveau de la grande route, dont la chaussée a presque enterré le riche portail latéral du nord, et les curieuses sculptures verdissent, rongées par le salpêtre.

La nef s'élance hardiment, implantée sur ces beaux débris de quelques pieux édifices des temps primitifs ; une guirlande magnifique court d'un bout à l'autre de sa voûte ; chaque colonne s'épanouit en rinceaux. Ses deux chapelles, ses deux portiques latéraux, le reliquaire de saint Mayeul et de saint Odilon portant encore des vestiges de peinture, les grilles dentelées, les pierres découpées suspendues sur les niches vides ; toutes ces merveilles de l'art du XV^e^ siècle, appellent le burin de Chenavard, ou le crayon de M^lle^ de Fauveau. Je me repentirais d'avoir alourdi, sous mon crayon d'amateur, l'œuvre toute sérieuse des fées, si je n'espérais indiquer à un véritable artiste cette mine inconnue, le Prieuré de Souvigny !

C'est que, pour moi, il revit dans toute sa splendeur: je vois les cent statues qui manquent où la piété les avait placées ; je vois ces grilles dans leur intégrité, tant cette architecture qui semble si capricieuse, procède avec régularité et symétrie ; je vois les nuances éclatantes de vermillon et d'azur qui détachaient cette dentelle de pierre, pareilles au par-dessous de satin d'une robe de bal ; je vois l'éclat de l'or reflétant la lumière des lampes qui brûlent devant les tombeaux. Artistes qui avez créé ces merveilles, nulle part je ne vois vos noms ! Où sont-ils ? Vous qui fouilliez des pierres avec tant d'amour, n'avez-vous point pensé à la gloire ? Non... La gloire est la croyance des artistes qui n'ont point une meilleure espérance. L'intercession dans le ciel du saint dont vous sculptiez l'image sur la terre, une place après votre mort sous les dalles de cette église, voilà ce que vous demandiez pour prix de vos labeurs, vous viviez d'amour, de croyances et d'espérances, vous étiez artistes !

Les tombeaux des ducs de Bourbon sont dans deux chapelles, construites à des époques différentes.

La Chapelle vieille fut bâtie par Louis II, duc de Bourbon ; au milieu s'élève le tombeau où sont couchés, l'un près de l'autre, selon ce touchant usage du moyen âge, qui faisait du cercueil un second lit nuptial, le duc et son épouse Anne Dauphine, fille

unique et héritière de Bérard II, Dauphin d'Auvergne. Ces deux époux vécurent dans une étroite union ; d'Oronville assure que le prince aimait sa femme de vrai amour.

Pauvre Louis II ! pensait-il qu'un jour M. Cadet Chapier écrirait son illustre nom sur le chaste sein de son épouse ! En France, nous dégradons les monuments publics avant qu'ils soient achevés, et nous ne cessons point de ruiner les ruines. Depuis que la foudre révolutionnaire a frappé ces belles statues, aucun sot n'est passé devant elles sans les égratigner : c'est une honte pour l'esprit humain, de voir les noms de tant d'imbéciles qui savent écrire !

Dans cette chapelle construite en 1410, sont aussi enterrés plusieurs Princes et Princesses de la même maison.

La chapelle neuve, riche d'inépuisables études d'ornement, fut élevée par Charles Ier, duc de Bourbonnais, comte d'Auvergne, pair et grand Chambrier de France, etc. Il mourut en 1456 ; il est aussi couché auprès de son épouse Agnès de Bourgogne, sur un vaste sarcophage de marbre noir.

Ce Charles Ier, suivant Olivier de la Marche, fut l'un des meilleurs corps à pied et à cheval, et l'un des plus plaisants et mondains, non pas seulement des princes, mais des chevaliers de France.

Toutes ces figures et leurs accessoires sont en marbre, et du plus beau travail ; elles offrent de curieux détails d'armes et de vêtements. Les artistes remarqueront la longue épée de Louis II, au fourreau fleurdelysé, et à la poignée admirablement ciselée. La coiffure de son épouse, en forme de corne d'Ammon, qui prend naissance sous le diadème, suit le contour des joues, et va se perdre en spirale sous la chevelure relevée, est une bonne fortune pour les chercheurs de costumes pittoresques.

L'écusson azuré de la maison de Bourbon était là partout sur les faces du soubassement, sur les supports des niches, à la clef des voûtes, à la naissance des nervures, soutenu par des anges gracieux aux ailes déployées ; partout entouré de délicates ceintures de l'ordre de l'Écu d'Or, avec la devise Espérance. La main de la Révolution a raclé les fleurs de lys jusque sur les colliers des beaux chiens respectueux et fidèles, qui réchauffent, sur le froid lit de la mort, les pieds de leurs nobles maîtres, et écrasent entre

leurs fortes pattes les couleurs de l'envie. Mais, en grattant l'écusson, elle a fait disparaître aussi ce mot consolant : Espérance ! qui, pourtant va si bien sur les tombeaux.

Le 15 juillet 1830, la Dauphine, duchesse d'Angoulême, revenant des eaux de Vichy, visita le Prieuré de Souvigny. Elle se fit ouvrir les caveaux ou dorment ses ancêtres. Elle put voir ce mot fatal : Espérance ! effacé par la colère dantesque du peuple. Peut-être, pour cette femme douée d'une vue si perçante, cette mutilation apparut-elle comme une funeste prévision. Il y eut dans la dernière visite de cette princesse aux souvenirs de sa famille, quelque chose qui frappe l'imagination, quelque chose de mystérieux et solennel comme la fatalité. De Souvigny à Bourbon, sa route, pareille aux voies antiques, fut bordée de monuments funéraires. Là, elle vit aussi des sépultures fouillées et des cercueils ouverts ; et en passant des tombeaux aux berceaux, elle trouva encore silence, mort et ruines sur ruines.

C'est sur les débris du château de Bourbon-l'Archambault, qu'elle apprit la conquête d'Alger ; dernier rayon d'une gloire qui s'éteignait, éclairant une monarchie mourante !

LE CHATEAU DE BOURBON

En arrivant à Bourbon-l'Archambault, par la route de Moulins, on aperçoit, sur une hauteur qui domine la ville, les restes imposants de ce château ruiné par Pépin le Bref en 762, reconstruit par Archambaud Ier, augmenté par Louis Ier et ses successeurs. Vingt-quatre grosses tours en défendaient l'enceinte, assises sur une muraille de rochers, baignées par les eaux d'un grand étang.

Au levant, on distingue des terrains fouillés, des pans de murs croulants, des pierres éparses, de lourds contre-forts... Là était la Sainte-Chapelle.

Commencée par Jean II, continuée par Pierre II; et achevée seulement en 1508, cette Sainte-Chapelle, rivale de celle de Paris, réunissait dans sa construction, tous les merveilleux caprices de l'art du XVe siècle, à la perfection de l'époque de la Renaissance ; ses riches vitraux, ses boiseries délicates, ses dentelles de pierres,

ses châsses d'or incrustées de joyaux, ses statues d'argent massif... Tout a disparu ! La vraie croix seule a été sauvée du naufrage ; elle n'a perdu que son reliquaire d'or, de rubis et de perles. Enchâssée dans le cuivre, par notre pitié avare, ne peut-elle encore faire des miracles ? Comment le savoir ! Les miracles, c'est la foi qui les obtient : la foi, comme le beau reliquaire, a péri dans la tempête.

Ce morceau de la vraie Croix, don de saint Louis à son fils Robert de France, comte de Clermont, était conservé dans une chapelle souterraine appelée le Trésor. Revêtu d'or pur, il reposait sur un calvaire, orné de figures d'argent doré ; l'artiste avait groupé la Vierge mère, Saint-Jean, et la Madeleine pénitente, avec les statues agenouillées de Jean duc de Bourbon et de Jeanne de France, sa femme. Une couronne d'or, surmontant la croix, portait cette inscription :

Louis de Bourbon, second duc du nom, fit garnir de pierreries et dorures cette croix, l'an 1393.

Quatre cents ans plus tard, des mains anonymes s'occupaient à la dégarnir ! Qui peut dire si toutes ces richesses ont procuré une ration de pain au brave volontaire de l'Allier, mourant de faim à la frontière, et barrant de son corps l'entrée de notre France ? Peut-être, hélas ! n'ont-elles servi qu'à engraisser ces hommes dégradés, qui n'ont d'autre opinion que l'instinct de l'avidité, et remuent la boue des révolutions, pour y trouver leur pâture ! Peut-être n'ont-elles servi qu'à alimenter les insultantes orgies d'un proconsul !

La Sainte-Chapelle possédait un grand nombre de sculptures, moins riches par leur matière, mais rares par leur travail ; brillantes de cette pensée de l'artiste, qui rend une pierre brute plus précieuse que le diamant et l'or pur. On y remarquait Jésus-Christ et ses douze apôtres, la généalogie de la maison de Bourbon, exécutée en bas-reliefs, et tout le luxe d'ornements d'une architecture variée et féconde dans ses créations, comme l'imagination dans ses rêves. Au-dessus du portail, étaient placés Adam et Ève, groupe en pierre d'Apremont, et une figure de saint Louis en terre cuite. Deux statues équestres, de marbre blanc, en ornaient le péristyle. Pierre II était représenté une main gantée, posée sur la poignée de sa dague au fourreau fleurdelysé ;

l'artiste minutieux avait mis à l'index de son autre main nue, une bague chevalière, si délicatement ouvragée, que son chaton offrait presque la finesse d'un camée antique. Sa femme, Anne de France, fille du roi Louis XI, tenait un faucon au poing, et caressait la crinière flottante de son cheval.

De tant de merveilles, il reste aujourd'hui... un tas de décombres ! ce n'est point la fureur populaire qui acheva une aussi complète destruction ; la fureur populaire est un torrent qui renverse, roule les débris, mais s'écoule et les laisse tout mutilés, pour témoigner de sa colère. L'intérêt personnel, l'égoïsme calculateur, seuls, sont capables d'une fureur aussi bien soutenue, d'une destruction aussi persévérante. L'œuvre est accomplie de main de maître ; ces monceaux de pierres de taille, ne sont point les traces de la vengeance, c'est tout simplement l'entreprise du maçon, l'exploitation du démolisseur.

L'armée révolutionnaire, non point celle qui défendait les frontières, partit un matin, tambour en tête, pour Burges-les-bains [1] ; il fallait prendre d'assaut cette Sainte-Chapelle, défendue par trois siècles de vénération. La Sainte-Chapelle fut bravement emportée ! Un coup de canon tiré dans la nef, fit dégringoler ses vitraux, pour le plus grand bien de la République Une et Indivisible ; le trésor fut pillé, les bons saints guillotinés ; mais enfin, après cette bourrasque, la Sainte-Chapelle resta debout, noircie, foudroyée, mutilée ; elle resta grande, riche, poétique !

La poésie fut mise aux enchères : on l'adjugea à un maçon ! Il ne se trouva pas alors dans Bourbon-l'Archambault, un homme de cœur pour sauver ce monument ! Nul bourgeois n'eut la fantaisie d'en faire un beau et commode grenier à foin !

Regrets inutiles ! Hier encore je me suis assis sur la dernière pierre brodée de la Sainte-Chapelle : Vous pouvez l'acheter, pour mettre une borne à la porte de votre écurie.

La végétation puissante du pays couvre déjà de verdure cette désolation ; voici de petits jardinets où les choux pousseront forts et drus, plantés dans cette grasse poussière que l'on trouve à quatre pieds au-dessous des dalles d'une vieille église ! Ces os sont ceux des puissants donataires, que n'ont pu couvrir les

1. C'est le nom que les Jacobins locaux avaient donné à leur ville de Bourbon.

triples voûtes de leurs caveaux. Car il faut que la Sainte-Chapelle soit renversée et extraite avec ses racines de pierre ! Il y a peu de temps, en poursuivant cette destruction souterraine les ouvriers ont trouvé un caveau percé à sa voûte d'une unique et étroite ouverture, et dans ce caveau les ossements d'un homme et d'un cheval. Je ne sais pourquoi, à la vue de ces squelettes confondus, j'ai rêvé une fatale histoire de mystère et d'horreur. La misère s'accommode peu à peu de tant de richesses dispersées. Sur ce monceau de ruines, où gît pêle-mêle le passé, surgissent comme des champignons sur un vieux tronc d'arbre, des maisonnettes construites à neuf avec des débris. Leurs blanches murailles, leurs toits rouges, apparaissent pareils à des pièces d'une étoffe grossière, cousues par la gueuserie sur un noir manteau de souverain, sali, usé, troué, déchiré.

La Sainte-Chapelle de Bourbon vit pour moi, avec toute sa poésie, dans un dernier reste de sa splendeur, reléguée naguère en un recoin obscur de l'église paroissiale. C'est une statuette, fragment de quelque beau groupe du Christ au tombeau : elle représente Marie-Madeleine tenant d'une main le vase de parfums qu'elle apporte au sépulcre : « emerunt aromata ut venientes ungerent Jesum » (*Év. saint Luc*). Son autre main écarte les plis d'un riche manteau. Il y a dans cette précieuse sculpture un caractère frappant de progrès ; elle représente l'époque de renouvellement, qui vit achever le monument qu'elle décorait. L'art du moyen âge, tout religieux et mystique, tout pensée et adoration, commence à se matérialiser sous l'influence de l'art antique : le culte du beau dans les formes extérieures remplace l'inspiration dévote, l'artiste et le néophyte se séparent.

L'expression calme et souffrante d'une douleur résignée, type invariable que les artistes donnaient à la femme, dans ces temps de troubles et de violences, la projection du corps en avant tandis que la tête petite et faible se penche sur un cou long et gracieux, tout annonce une création du XV^e^ siècle. Quelque chose de moins raide et de moins maigre indique aussi une tendance vers le style de la Renaissance, qui se traduit par le profil élégant. Jamais Germain Pilon n'a sculpté des mains plus délicates, des draperies mieux agencées, des tresses plus ondoyantes. Cette statuette porte des traces visibles de la riche peinture qui devait

rehausser autrefois les ornements intérieurs de la Sainte-Chapelle : sa robe est semée d'espaces azurés ; dans les plis creux de son manteau on voit des vestiges de dorure, et ses beaux cheveux tombants, dont les mèches plates dessinent le contour de joues légèrement creusées, ont été argentés. Comment est-elle parvenue intacte jusqu'à nous ? Comment ne s'est-il pas trouvé une piété assez généreuse, pour barbouiller cette délicate figure de couleur de chair bien fine, pour lui donner une robe de vermillon, et un manteau bleu de Prusse ? Tant de bonheur est presque un miracle ! Car, après la conspiration des démolisseurs, nulle n'a été plus funeste à l'art que celle des badigeonneurs : oui, si le badigeon était pour rien, partout où perce la vieille couche du moyen âge, on appliquerait une triple couche d'ocre et de blanc d'Espagne ; ces barbares, Italiens indignes, qui font irruption sur notre vieille France, promèneraient leurs lourds et sales pinceaux des piliers de nos églises de campagne, aux voûtes de Saint-Étienne de Bourges !

M. le curé de Bourbon a épargné une pareille honte au dernier débris de la Sainte-Chapelle : adossée à une des colonnes de la nef, il l'a fait surmonter avec goût, d'une de ces pierres découpées, suspendues au-dessus des niches, sauvée du naufrage comme la précieuse statuette.

Quand ce beau reste d'une religion riche, forte et révérée, était oublié, le long d'un vieux pilier roman, plus d'une fois j'ai vu quelque jeune paysanne s'agenouiller et lui adresser sa prière. Son maintien raide et triste, ses traits calmes et résignés, ses yeux illuminés d'une foi intérieure, sa coiffe serrée, son corsage plat, sa cape agrafée sur la poitrine au capuchon rejeté et pendant en arrière, tout lui donnait une secrète harmonie avec la sainte image qu'elle invoquait : c'était aussi un reste de vive croyance, devant une ruine de la splendeur de la foi. Il y avait un tableau différent de poésie, mais aussi naïf et aussi sublime que les scènes de Léopold Robert inspirées par le ciel d'Italie. Ce n'était point une de ces paysannes coquettes et mignardes, que les Johannot sèment toutes pimpantes, bouffantes et corsetées, dans nos albums à la mode ; mais une pauvre fille qui travaille et aime, qui souffre et prie.

On me pardonnera d'avoir parlé longuement et avec amour

de cette chère statuette, devenue pour moi un monument tout entier, échappée au temps, à la fureur des hommes, image de la religion qui sort de tous les naufrages, belle, douce, calme et résignée.

Près des ruines de la Sainte-Chapelle s'élèvent trois tours diamantées, portant sur leurs flancs des fragments pendants de hautes cheminées, des déchiquetures de nervures ogivales, et des rinceaux délicats. Nous savons tous, que, pour un maçon, ces trois tours valent deux mille francs.

Depuis Pépin le Bref, le Château de Bourbon n'avait point couru un plus pressant danger. Il ne restait pour défendre ses créneaux, que de vieilles et grandes ombres : les démolisseurs ne sont pas gens à avoir peur des revenants.

Le danger est passé, et jamais les tours ne m'ont paru plus nobles et plus belles, jamais mon cœur ne les a plus joyeusement saluées, quand au retour d'une excursion prochaine, elles m'annoncent de loin le lieu où se trouve mon bonheur présent, et d'où ne s'éloignent point mes espérances d'avenir ! Pourtant sont-elles à l'abri de quelque soudaine tempête politique ? C'est à la commune, qui les a longtemps possédées, qu'il faudrait les rendre pour en assurer la bonne et fidèle garde. Au plaisir qu'ils ont éprouvé en les voyant sauvées, on peut croire que les citoyens de Bourbon-l'Archambault ne renverseront jamais leurs vieilles tours.

En montant l'escalier de celle du levant, j'ai découvert sur le mur un curieux croquis, dessiné à l'ocre jaune et rouge. Un homme d'armes, au pourpoint et aux chausses mi-parties, chaperon en tête et hallebarde au poing, présente une fleur à une femme, dont les cheveux pendants, le long corsage, les manches serrées, et la cornette relevée, appartiennent au XIVe siècle. Ce caprice d'une sentinelle désœuvrée, de quelque pauvre prisonnier rêvant à sa belle, peut-être, ne manque ni d'habileté, ni surtout de cette physionomie d'époque, que nos artistes ne reproduisent pas toujours bien sévèrement, eux qui étudient souvent le moyen âge sur les robes de soie des grisettes de la rue Vivienne. Au-dessus de cette légère esquisse, antérieure aux fresques de Buonarotti, qui s'effacent sur les noires murailles de la Chapelle Sixtine, on distingue un écusson, bien conservé avec les trois fleurs

de lys et le lambel de la maison de Bourbon : Ce ne sont point des fleurs de lys arrondies et abâtardies comme celles des Bourbons depuis Louis XIV, mais des fleurs de lys élancées, acérées et pointues comme le fer de lance de Clovis. Une tradition rapporte que le jour de l'assassinat de Henri III, la foudre emportant sur les vitraux de la Sainte-Chapelle de Bourbon, le lambel de la branche cadette, en fit un écusson de France ; un orage populaire a porté de nos jours la branche cadette sur le trône, mais en brisant lambel et écusson !

Tant de monuments de pierre, de marbre, de bronze ont péri, la haine ingénieuse a si profondément raclé le passé, que c'est vraiment une merveilleuse chose que de voir là ce caprice de soldat, que le moindre frottement détruirait, qu'un souffle anéantirait ! Les fleurs de lys tracées à l'ocre resteront peut-être encore des siècles entiers sur les murs des tours de Bourbon, à moins qu'un enfant de l'école mutuelle ne passe et les efface de son coude, en sifflant la *Parisienne*.

L'antique chapelle, sous l'invocation de Notre-Dame, dont la fondation remontait à la réédification du château par Archambaud I^er^, était adossée aux tours du côté de l'étang ; il n'en reste plus que quelques pans de murailles et quelques fenêtres percées en plein cintre. Les pèlerins y arrivaient en foule pour vénérer une image miraculeuse ; le jour du solstice d'été, un rayon du soleil levant entourait sa tête d'une mystique auréole. Le rayon passe encore à travers cette niche d'où la Vierge est tombée ; mais, comme la foi dans notre monde de sécheresse et de doute, il n'éclaire que des brins d'herbe fanée, et se perd dans le vide.

La statue de Notre-Dame, sculptée en pur albâtre, ouvrage du XII^e^ siècle, fragment précieux pour l'histoire de l'art, a été transportée à l'église paroissiale, mais hélas ! honteusement mutilée et, qui pis est, restaurée. On ne lui a rendu ni les incrustations de pierreries de sa ceinture, ni celles de son diadème, ni ses yeux dont les rubis faisaient scintiller les regards. Triste, raide et sévère, on l'a placée dans une chapelle blanche, azurée, dorée, vernie, où la piété qui se soucie peu de l'art, la couvre de rubans gazés et de fleurs artificielles. Je vois encore l'étoile mystique, *Stella Matutina*, en papier doré ; le transparent à l'instar

de Saint-Sulpice, le rayon de soleil ! Mais où donc est la foi ?

Une énorme tour taillée à diamants, forme l'angle de cette masse confuse de débris et de constructions de toutes les époques ; assise sur des roches hérissées, que baigne la Burge, elle domine la ville aux toits noirs, fumeux et entassés. C'est la « Quiquengrogne ». Quand Louis Ier fit creuser ses larges fondements, les bourgeois soupçonneux et jaloux crièrent : car la tour battait la ville. Mais le duc, braquant ses coulevrines sur le rempart, répondit « On la bâtira qui qu'en grogne ». Tant que les ouvriers travaillèrent, les vieux routiers du duc Louis se tinrent là, mèche allumée : cette fois les bourgeois cédèrent (à plus tard la revanche) ; et la colère du seigneur baptisa sa nouvelle tour.

Depuis les bourgeois eurent leur revanche. Ils n'abattirent point la Quiquengrogne : le peuple maintenant n'abat point les tours, il sait que son souffle peut les renverser ? Ce souffle de colère peut seul m'expliquer la chute des écussons que la Quiquengrogne portait sur sa large poitrine, pareille au noble héraut d'armes de la maison de Bourbon, et la destruction des fleurs de lys, entre les griffes des monstres suspendus sur ses flancs. J'ai vu, il est vrai, d'aussi incroyables merveilles de mutilation aux voûtes de la cathédrale de Bourges, aux cheminées du château de Meillant, et ailleurs.

La Quiquengrogne sert aujourd'hui de prison et d'horloge, à notre cité de Bourbon-l'Archambault. C'est plaisir de la voir noire et sombre, coiffée le plus drôlement du monde d'une poivrière peinte en rose; en blanc, au toit bleu plombé, s'élevant coquettement comme le plumet d'un garde national le long de son ourson de parade. Oh ! Louis II !

Le château de Bourbon, tel que le temps et les hommes l'ont fait, peut encore fournir et de curieuses études, et de hautes méditations. Symbole de la famille dont il fut le berceau, c'est une page d'histoire écrite en pierre : Grandeur et ruine !

LE CHATEAU DE MEILLANT

L'on ne regarde point en France les voyages pittoresques comme un complément nécessaire d'éducation. Ce n'est pas

que nous ne comptions bon nombre de voyageurs fashionables, additionneurs de bornes milliaires, explorateurs de tables d'hôte, qui se réveillent sur la foi de leur indicateur et de leur livret, pour admirer la nature ou pour payer les postillons : gens ennuyés chez eux, qui font chèrement voiturer leur ennui, et disent, pour adieu à chaque ville qui passe. « Une de plus ». Mais ceux qui voient et sentent ; ceux qui étudient dans leurs rapports et leurs dissemblances, l'homme et la nature, les productions du sol et les productions sociales ; les véritables artistes enfin, ne se rencontrent pas souvent sur les grandes routes, et moins encore enfoncés dans les terres, ainsi que s'exprime M. de Balzac, artiste de boudoir, à propos d'une prétendue excursion par nos traverses bourbonnaises.

La jeunesse est l'âge des courses vagabondes, des recherches dont le but n'est nulle part, et se trouve à chaque pas, l'âge des voyages qui finissent lorsque les souliers sont usés, et que la bourse est vide. L'homme n'a point au logis des bras de femme qui l'enlacent, des mains d'enfants qui le retiennent, un état qui le consigne, des devoirs qui l'enchaînent : c'est l'âge de marcher, d'aller, recueillant sa provision d'émotions, comme l'enfant recueille les géodes brillants, les cristaux prismatiques, les fleurs des bois, les papillons des prairies, pour leur forme, pour leur éclat, pour leur parfum, pour leurs couleurs ! La comparaison et la méditation viennent ensuite ; le temps vient d'étudier la formation et les propriétés, d'analyser et de classer.

Chaque année voit partir des universités allemandes, des volées d'étudiants, qui vont se poser sur les rochers, s'abattent dans les forêts, qui se dispersent joyeuses et chantantes sur la vieille Germanie. L'étudiant allemand voyage la toque en tête et le bâton à la main ; sa pipe, au bout ambré, repose dans la poche de sa jaquette, auprès d'un volume de Herder. Il lave son unique chemise dans l'eau pure des rivières, et tandis que le soleil la sèche, suspendue aux arbustes du rivage, nageur ardent et infatigable, il lutte contre le courant rapide, et se joue au milieu des tourbillons. Parfois il marche, toute une nuit, au clair de lune, et s'endort vers midi à l'ombre d'un vieux chêne ; parfois il s'arrête dans quelque auberge pauvre et isolée, heureux d'y rencontrer des voyageurs qui deviennent bientôt des amis,

grâce à cette instinctive franc-maçonnerie, par laquelle les jeunes hommes se reconnaissent à un geste, se devinent à un mot, se rapprochent, se lient et, se confient bientôt leurs plus intimes secrets. Pendant que la flamme claire des fagots vient réjouir un foyer trop froid, pendant que la bonne omelette « frille » [1] et fume dans la poêle, on s'accorde entre deux bouteilles de vin, les émotions de la journée se ravivent au souvenir ; puis se déroulent les théories d'art, les discussions philosophiques, dont les bouffées de fumée marquent les paragraphes ; arrivent les imprécations politiques, terminées par un chant national plein, retentissant et grave. Quand tout dort dessus ou dessous la table, que les tisons se couvrent d'une cendre blanchâtre, et que de vagues lueurs courent et dansent sur la profonde obscurité de la chambre le plus intrépide buveur poursuit encore une rêverie fantastique au fond de son verre, et regarde le dernier nuage s'échappant de sa pipe qui s'éteint.

Les voyages de nos étudiants se bornent presque généralement au transport accéléré des messageries Laffitte et Caillard ; les vacances s'écoulent oisivement dans les murs de la ville natale, et l'avocat ou le médecin, en espérance, se contentent d'exposer aux regards ébahis des simples provinciaux le résultat de leurs savantes élucubrations sur les nœuds de cravates, et toute l'élégance rapportée des cours publics du boulevard de Gand. Nos artistes eux-mêmes, amoureux de la vie d'atelier, des succès de métier, et de la réputation de camaraderie, ne poursuivent point assez les aventureuses recherches hors des routes officielles tracées par la mode et l'habitude. L'Italie les appelle, leurs vues de France ont pour cadre la portière d'une chaise de poste.

Artistes ou amateurs, peu de voyageurs ont découvert le château de Meillant, nid caché sous le feuillage, merveille du XVI^e^ siècle, qu'il faut aller chercher dans les chemins des bois que le chancelier Michel de l'Hospital, traversant le Bourbonnais pour se rendre à Nice, trouva « pires que la route de l'enfer » ! Celle-ci en effet, s'il faut en croire nos prédicateurs, est douce, unie et

1. Terme de patois bourbonnais qui marque le grésillement de ce qu'on fait cuire dans la poêle.

facile et bordée de fleurs. Malgré la boue proverbiale de nos chemins, malgré la plus mauvaise de toutes les auberges, dont la cuisine est sans feu et la basse-cour silencieuse, malgré le vin du Cher, si merveilleux pour faire danser les chèvres et pour donner la colique aux hommes, j'ose dire que nul voyageur, fût-il Anglais, ne se repentira d'avoir vu Meillant, si les jouissances d'art peuvent faire oublier la fatigue et remplacer un bon dîner.

La commune de Meillant appartient au département du Cher : elle était comprise dans l'ancien Bourbonnais, ainsi que tout le baillage de Saint-Amand-sous-Montrond. Cette fois, la division nouvelle est mieux établie que la vieille délimitation provinciale. A Meillant, aussi bien qu'à Saint-Amand, habitants, langage, costume, tout indique un changement de type, une nuance de population qui tranche complètement avec la teinte bourbonnaise. La coiffure féminine, comme partout, marque les premières limites. Les hommes portent sur leur figure je ne sais quelle expression moutonnière, le langage devient à la fois brusque et traînard, les terminaisons résonnent aigres et revêches : le Berry commence.

Meillant est pressé de toute parts d'une verte ceinture de forêts ; son château, caché sous les arbres, laisse à peine entrevoir quelque pignon dentelé, au-dessus de leurs têtes rondes, quelque aiguille mauresque, s'élançant droite et immobile du milieu des grands peupliers d'Italie qui se balancent. De larges et profonds fossés dorment autour des murailles extérieures, et réfléchissent les dômes de plomb ciselés ; mille plantes grimpantes enlacent, sur leurs bords, des tiges fleuries ; les hauts glaïeuls, les larges nénuphars, verdissent les eaux sombres, et de beaux saules pleureurs, s'y mirent et y trempent leurs chevelures pendantes et confondues, penchés l'un vers l'autre, comme des amis qui s'embrassent pour un dernier adieu.

Le château de Meillant fut bâti vers le commencement du XVI^e^ siècle, par Odet de Foix, connu sous le nom de vicomte de Lautrec. Voici ce que Brantôme rapporte relativement à son origine, au premier livre de ses « Capitaines français ».

« On dit qu'avant qu'il fût chassé de Milan (Lautrec), venaient au Roi plusieurs nouvelles et plaintes de lui, et qu'il était très-

sévère, et mal propre pour un tel gouvernement. D'estre hardy, brave, vaillant, estait-il, et pour combattre en guerre, et frapper comme un sourd ; mais pour gouverner un estat il n'y estait bon. Mme de Chateaubriand, sœur de M. de Lautrec, une très belle « honneste dame » que le Roy aimait, et faisait... (ce que le sieur Brantôme dit là est « honneste » à la façon de Mme de Chateaubriand), en rabattait tous les coups, et le remettait toujours en grâce ; si bien que le proverbe en courait alors, « Milan a fait Meillant », « et Chateaubriant a desfait et perdu Milan ». Cela voulait dire, ainsi que je tiens d'anciens seigneurs et dames de ce temps-là, que des gains et profits que fit Mgr le gouverneur, en fit faire le château et la maison de « Meillant en Bourbonnais, l'une des belles et superbes qu'on saurait voir » ; et que les fautes que fit M. de Lautrec, estant gouverneur du dit Milan, rabattues par Mlle de Chateaubriand à l'endroit du Roy, désfirent et perdirent Milan. »

Ainsi Meillant, comme Chambord, porte au front ce nom si profondément gravé par la plume de Paul-Louis : « prostitution ». Ses innombrables arabesques ne peuvent le cacher, il perce sur ses murailles brodées partout où des C accouplés rappellent effrontément le nom de la royale courtisane !

Hautain et prodigue, étourdi et obstiné, Lautrec laisserait un triste souvenir dans l'histoire, sans la chevaleresque bravoure qu'il déploya dans les guerres aventureuses d'Italie. A la bataille de Ravenne, où le jeune et héroïque Gaston de Foix son cousin fut tué, il combattit auprès de lui et le suivit au centre des escadrons espagnols. — « Le bon duc eut les jarrets de son cheval coupés, si se mit à pied l'espée au poing, et oncques Roland ne fit à Roncevaux tant d'armes qu'il en fit là. » Ainsi s'exprime l'historien de Bayard, et le sieur de la Colombière ajoute. — « Accablé par la multitude il fut tué par ces enragés, qui ne voulurent jamais l'épargner quoique M. de Lautrec, son cousin, leur criât en les frappant : ne le tuez pas ! c'est notre vice-roy ; c'est le frère de votre Reine ! Il demeura sur le champ percé de quinze blessures, et proche de lui son cousin Lautrec qui n'en avait guère moins. »

Lautrec ne devait point mourir sur un champ de bataille ! Fier et brûlant du désir de se venger, accouru à la tête d'une belle armée sous les murs de ce Milan qu'il avait perdu et qu'il voulait

reconquérir, il vit son armée vaincue par la peste, avant d'avoir combattu, et, en face des Espagnols, eut le désespoir de mourir dans son lit. Brantôme nous fait un récit à la fois naïf et énergique de sa mort.

« Ainsi qu'il estait en son lit malade, il s'enquéroit tous les jours aux capitaines et gentils-hommes qui le venoient visiter, ensemble aux médecins et valets de chambre, comment se portait le camp, et si les maladies commençaient à laisser ? Ceux auxquels on avait fait le bec, respondoient que grâce à Dieu les maladies n'alloient plus en empirant, et qu'elles n'étoient si grandes.

« Mais lui pourtant, se doutant à leurs mines et caresses non si allegres et joyeuses commes elles devoient estre, qu'il n'en estoit rien, il prit un jour deux de ses pages qui estoient en sa chambre, et leur dit qu'il les ferait fouetter devant lui jusqu'au sang, s'ils ne disoient vray de poinct en poinct. Eux craignant le fouet autant que race qu'on voye, lui déclarent le tout, et comme tous mouroient sans en pouvoir eschaper, et que tout le camp estoit en perdition : ce qu'il prit à si grand d'esprit et contre-cœur, que le fiel et le cœur lui en crevèrent, dont il mourut ». (May. 1527).

Cependant, que devenait l'Italie au milieu de ces luttes de géants ? Terre foulée sous les pieds des vainqueurs, et sous les pieds des vaincus ! Proie sanglante déchirée par deux lions ! L'Italie se consolait avec son ciel, ses fêtes, ses sonnets, et avec la gloire de ses artistes : Charles-Quint se baissait pour ramasser le pinceau du Tintoret, et François Ier serrait dans ses bras Léonard de Vinci mourant ! Le Primatice créait en France un art architectural, en rapport avec les besoins d'une vie de luxe et d'élégance. C'est à cette invasion du goût italien, nourri de l'étude de l'antiquité, dans notre vieil art gothique et mauresque, que l'on doit le château de Meillant ; moins gothique que l'hôtel de Jacques Cœur à Bourges, moins italien que Chambord, œuvre de transition, caprice d'artiste, moitié ogive, moitié plein cintre.

La France féodale déclinait : la noblesse, enfin centralisée par nos longues guerres contre l'Anglais, se précipitait sur les pas d'un roi jeune et aventureux, entraînée par un vertige de conquêtes. Les riches palais des princes italiens, les somptueux appar-

tements des habitations royales, donnaient à nos seigneurs un goût nouveau de grandeur, réuni au bien-être. Leurs salles basses et sombres, leurs noirs et massifs donjons, durent choquer ces naissantes habitudes de la vie élégante ; l'art, comme la vigne gracieuse qui pare la muraille nue, jeta ses feuillages de pierre, ses moulures et ses arabesques sur les constructions solides, les tours furent découpées en dentelles, et les dômes de l'Orient rompirent la monotonie des grands toits, nécessité des climats du Nord. Le château s'appela « maison ».

Meillant est un riche et gracieux modèle de ces « maisons » de grands seigneurs, où l'élégance se trouve enfin réunie à la sécurité. Entouré de fossés, ceint d'épaisses murailles, flanqué de grosses tours, ce n'est que sur les cours intérieures que le château étale ses inépuisables broderies : tout cela est pour le regard du maître, pour sa vie de famille, pour cette vie qu'il faut cacher et défendre ; c'est la géode, cailloux brut et informe, qui renferme et protège ses délicates cristallisations !

Quand on pénètre dans la cour intérieure de Meillant, à travers une avant-cour silencieuse, entourée de lourdes et mesquines constructions, on éprouve une émotion soudaine et inattendue, fantastique, comme un rêve des mille et une nuits. Un gazon vert sous vos pieds, des touffes de roses du Bengale, des frênes, des peupliers qui projettent leur ombre, une chapelle délicate comme un ouvrage d'ivoire à mettre sur une cheminée de boudoir, moitié cachée sous un large platane, une fontaine dont l'eau a cessé de couler, surmontée d'une Samaritaine qui semble attendre, sa cruche à la main ; des toits d'ardoise à la crête dentelée de plomb, des cheminées chargées de sculptures, de hautes croisées déchiquetées comme le peigne d'écaille d'une jeune femme, une tour octogone qui laisse voir le ciel, avec de bizarres figures de pierre, regardant accroupies sur ses fenêtres : voilà la cour intérieure de Meillant.

Tout cela est enveloppé de ce silence qui grandit les monuments, coloré de cette teinte indécise que le temps donne aux feuilles qui se flétrissent, et que sa main dépose chaque jour sur les édifices qui vieillissent. Les arbres et les monuments sont beaux avec cette nuance d'automne, nuance hélas ! trop fugitive pour les monuments surtout, qui ne renaissent point au printemps.

La « Tour des Lions » renferme un escalier en colimaçon ; de légères colonnes torses s'élèvent aux angles de ses huit pans revêtus de broderies, chargés de C entrelacés. La pierre semble s'être tordue sous les doigts de l'artiste, comme les filigranes de verre, qui naissent au feu de la lampe entre les mains de l'ouvrier émailleur. La grosse tour de la cathédrale de Bourges, et le portail de gauche réparé après les dévastations des protestants au XVI^e siècle, portent l'empreinte de ces jeux fantasques ; de lourds piliers ont été roulés, ainsi que l'écharpe de cachemire qu'un Turc prépare pour former son turban.

Cette « Tour des Lions » doit son nom aux étranges figures d'animaux posées sur des fenêtres, croisées de pierre : les trèfles, les découpures, les chiffres, les emblèmes, le dôme bombé, tout rappelle les merveilles de l'Alhambra. Aussi, à son aspect, j'ai pensé involontairement au jeune et valeureux Lautrec ; création un peu empreinte du goût de chevalerie que Châteaubriand, fait revivre avec son amour noble et respectueux, en célébrant la passion orientale de Blanca la Grenadine et du dernier des Abencérages.

Les armoiries de cette puissante famille de Foix, qui sont d'or à trois pals de gueules, apparaissent encore sur plusieurs écussons : au-dessous de la porte de la tour carrée, deux anges en longues tuniques flottantes, les accompagnent ; partout ailleurs elles ont pour support deux hommes sauvages, nus et couverts de poils. Une tête de nègre, coiffée de grandes ailes, et aux boucles d'oreilles pendantes, les surmonte. Ce blason a été conquis sans doute dans quelque aventureuse rencontre ; il retrace le souvenir d'un combat d'outre-mer, du temps peut-être où Roger I^er suivait Godefroy de Bouillon en Palestine. A la naissance d'une nervure de la « Tour des Lions », on remarque un chevalier armé de toutes pièces qui lutte avec un de ces sauvages nus et velus, et le perce de son épée. Les traditions de famille n'ornent point seules le château de Meillant. Le grotesque, caprice de l'époque, y perce de tous côtés ; ce sont de gros moines joufflus, aux longues oreilles d'âne ; des femmes, aux ailes de papillon, ou de chauve-souris ; des hommes qui se terminent en escargots ; enfin, mille malicieuses fantaisies, folles comme l'anatomie de « Carême-Prenant » du docteur Rabelais, le tout entremêlé d'efflorescences d'acanthe, de chardon et de choux frisés.

Le château de Meillant est passé de la famille de Foix à la célèbre famille de Charost-Béthune, par suite d'une alliance commune avec la famille des seigneurs d'Orval, de la Chapelle, etc... ; c'est du moins ce que m'a fait présumer l'inspection de leurs généalogies.

Le dernier duc de Béthune (Armand-Joseph) a planté le beau jardin anglais recélant, sous les ombrages, cette belle « maison », pareille aux habitations de l'Orient, où tout le luxe est intérieur, et qui caractérisent une vie de volupté inquiète, prison dont la richesse cherche à cacher les barreaux, mais qui seule, en des temps de violence, peut abriter un bonheur inconnu. Le duc de Béthune l'a éprouvé : homme simple de mœurs, peu occupé de politique, et peu attaché à ses dignités, il laissa passer l'orage révolutionnaire, caché sous le feuillage naissant de ses arbres. Il avait fondé à Meillant, une société d'agriculture, et de 95 à 99 (de l'an 4 à l'an 8), il publia plusieurs résumés de vues et des travaux de cette société. Ainsi, tandis que d'autres hommes fuyaient leur patrie, pour rentrer, le fer à la main, au milieu des rangs étrangers ; promenaient, dans l'Europe bouleversée leurs haines incurables, et leurs vaines espérances ; lui, laissant à l'avenir la tâche de juger d'incertaines théories, semait pour un bonheur futur, travaillait au bien-être matériel de son pays, indépendant des formes changeantes du pouvoir. Je me suis incliné avec respect devant la simple pyramide où les habitants de Bourges ont écrit son nom :

OPTIMO CIVI
ARM. JOSEPHO BETHUNE-CHARROST
GRATIATI BITURIGES.
ANNO X REIP. FUNDATAE

Ce modeste monument, d'un genre rare comme la vertu et la reconnaissance, s'élève dans le jardin de l'Archevêché, entouré de grands arbres, de ces beaux pins, dont la cime élancée s'harmonise avec les aiguilles dentelées du chevet de la cathédrale.

On éprouve un sentiment profond de respect et de vénération en entrant dans la chambre que cet honnête homme habitait au château de Meillant. Quelques tableaux médiocres, quelques gravures la décorent ; l'ameublement en est d'une extrême sim-

plicité : il semble se ressentir encore de la présence du maître ; les fauteuils sont dispersés sans ordre, les amples rideaux du lit de la duchesse sont fermés ; on voit sur le bureau des livres ouverts, des papiers épars ; les cartons portent ces étiquettes : « société d'agriculture, société philanthropique » ; on dirait que le duc va venir reprendre ses méditations commencées, tout respire un air de travail calme et assidu ; la vieille pendule de cuivre placée sur la cheminée et dont l'aiguille s'est arrêtée comme la pensée de son maître, n'a dû marquer que des heures employées au bonheur de l'humanité.

Je regrette, dans l'intérêt de l'art, que le château de Meillant ait conservé si peu de restes de sa décoration intérieure et de son antique ameublement ; à part quelques planchers assez délicatement ciselés, et offrant des vestiges de dorure, tout est plafonds, papiers peints, cabinets, fauteils de tapisserie contournés à la Louis XV. La grande « salle des cerfs » n'a plus que sa monstrueuse cheminée surmontée d'une tribune ; le badigeon qui s'écaille laisse apercevoir les vives couleurs de son ancienne peinture. Je ne puis taire ici un véritable crime des badigeonneurs, consommé dans la chapelle de Meillant ! C'était trop peu pour eux d'avoir encroûté, sous leurs ignobles pinceaux, les charmantes boiseries d'une tribune placée au-dessus de la porte. Trois panneaux, qui la décoraient, sont couverts d'une peinture italienne riche et expressive ; ces trois scènes de la Passion ont été indignement éclaboussées, et à demi effacées sous d'épaisses couches de chaux !

Les cerfs aussi ont reçu une généreuse couche de peinture à l'huile par dessus leur vieille dorure : mais leur tête est toujours ombragée des grands bois, fièrement portés par les habitants des forêts dont ils offrent la « portraicture ». Le plus haut encorné, élevé sur un piédestal, est surmonté de cette légende :

CUM SIMILIS SIMILI GAUDET VOS
ET PARES ASPICIENDO
CORNIFERI GAUDETE.

Voilà bien l'esprit du temps ! Au retour d'une longue chasse, assis à la même table, chacun des nobles seigneurs pouvait croire que la légende était une vérité pour son voisin ; mais quelle chaleur eût brûlé son cerveau, quel froid soudain eût glacé le sang

autour de son cœur, s'il eût pensé que, pour lui, c'était quelque chose de plus qu'une plaisanterie. Ils voulaient bien plaisanter, ces hommes aux mœurs libres, au langage désordonné ; mais en face de la réalité, nous savons que la dague et le poison accouraient vite au secours de leur honneur outragé. « Après s'en retournaient et se présentaient à la cour, comme ayant fait la plus belle chose du monde », dit naïvement Brantôme.

« Dieu préserve tout honnête homme de jamais habiter une maison bâtie par le Primatice! » Paul-Louis l'a écrit et notre époque le pense : depuis les rois jusqu'au bourgeois de campagne, tout le monde restaure, rapetisse, clôt, rafraîchit, tout le monde poursuit une laborieuse recherche de bien-être. Qu'importe l'art ! Mes cheminées ne fumeront plus ! Le vent ne se glissera pas sous mes portes ! Le confortable est venu d'Angleterre avec le régime constitutionnel.

Je ne suis point de ces gens qui se laissent entraîner vers l'avenir, comme les voyageurs assis sur le derrière d'une patache du Bourbonnais, ne voyant jamais que l'horizon qui fuit ; mais dans cette course rapide du siècle, ivre de savoir et de civilisation, j'aime à me retourner pour voir le passé. Si les monuments nous révèlent les croyances et les pensées de ceux qui ne sont plus, les meubles nous disent leurs émotions et leur vie. Les vieux meubles racontent de curieuses histoires !

J'aime les grands fauteuils de tapisserie aux immenses dossiers, siège unique dans la maison, trône réservé à la puissance paternelle. Jamais je ne les regarde sans rêver quelque scène de famille, quelque jugement de cette autorité absolue des sociétés naissantes. Si elle eut ses abus, comme tous les pouvoirs, croyons que plus souvent elle donna aide, protection et amour ; on peut s'en rapporter à la nature ! Un sentiment religieux de perpétuité entourait ce vieux fauteuil ; l'enfant qui jouait en se traînant autour de lui, qui posait ses petites mains sur ses bras sculptés, attentif aux contes du grand-père, puis se penchant sur le dossier pour recevoir, à son entrée dans le monde, une dernière et touchante exhortation, cet enfant veillissait, et venait s'y asseoir à son tour pour bénir ses enfants. J'aime les grands lits fermés comme des tombes ; je préfère leurs amples rideaux, aux minces draperies que la mode chiffonne à chaque bouffée de

caprice. L'homme y était né, il était sûr d'y mourir ; aussi nos ancêtres appelaient les draps de lit « linceuls ».

Les artistes assez heureux pour rencontrer quelques traces de l'existence intérieure de nos pères, ont tous remarqué leur goût pour les sentences, répandues avec profusion sur les murs, sous les planchers, sur les meubles, au milieu d'arabesques fantasques. C'est presque toujours une haute pensée morale ; comme sur une poutre du château de Montluçon : « ne fais point à aultry ce que tu ne veux pas qu'on te fasse ! » Quelque énergique résumé de la vie et de la volonté du maître ; comme à l'hôtel du célèbre argentier Jacques-Cœur : « A vaillant cœur rien impossible ! » Devise, certes grande, noble et toute « Napoléonienne » !

La large cheminée des cuisines du château de Meillant porte cette légende demi-effacée :

PRÆVIDE ET PROVIDE. « Prévois et pourvois ».

Admirable résumé de la sagesse humaine, à l'usage des rois, aussi bien que des cuisiniers ; devise d'une époque hospitalière, où chaque voyageur portait sur lui sa tasse pour trinquer avec son hôte, et son épée pour se défendre en chemin ; de quoi répondre à un ami et un ennemi !

Pour résumer nos imparfaites explorations d'art, nous dirons que le château de Meillant, commencé alors qu'on posait la dernière pierre de la Sainte-Chapelle de Bourbon, signale l'ère civile qui remplaça au XVI^e^ siècle l'ère religieuse. Les besoins naissants du bien-être et du luxe, l'esprit de domesticité, qui réunissait les grands seigneurs autour des souverains, et les gentilhommes autour des grands, la galanterie née de la vie des cours, créèrent cet art de profusion et d'élégance, d'emblèmes, d'allégories, de grands souvenirs, et de volupté délicate : les artistes furent de nobles valets, et de sublimes courtisans. Les richesses devinrent leur espérance, et la gloire leur croyance !

Cet art qui se joue enfant autour de l'ogive, dans les gracieuses « maisons », semées au milieu des bois et au bord des rivières, meurt avec les siècles sur les palais des Médicis.

MONTLUÇON

Montluçon n'est pas une ville féconde en grands souvenirs, riche en monuments, et offrant de curieuses études à l'artiste ; c'est une ville, qui a conservé quelque peu sa physionomie originale, et, de nos jours, c'est chose rare pour les villes comme pour les hommes. Dans notre société renouvelée, la civilisation a fait irruption brusquement et de toutes parts ; pour découvrir les vieilles mœurs, pour surprendre le secret de la vie intérieure de nos pères, il faut, ainsi qu'à Pompéï, creuser la lave d'un volcan. L'ancien Montluçon n'est pourtant pas si profondément enterré sous cette civilisation envahissante, qu'un précieux vestige ne perce çà et là, et ne rompe le monotone nivellement de la couche moderne.

J'aime donc Montluçon, non point parce que j'y suis né et que j'y ai grandi, parce que, libre et joyeux enfant, j'ai abattu les fleurs de ses beaux tilleuls ; parce que j'ai fait rouler, le long de ses rues escarpées, des boules de neige lentement grossies, pour les précipiter des tours du château sur les roches, et les voir voler en étincelante poussière. Je l'aime, non point pour le souvenir de ces jours (trop courts hélas !) de vie de famille, de rêveries vagabondes, d'attachements exclusifs ; trésors de l'époque indécise, qui sépare l'enfance de la virilité ; époque d'insouciance et de douces larmes, soudainement interrompue par la voix de la raison et de la passion, qui nous crient leur double et impérieuse nécessité. Mais il me semble, qu'étranger et voyageur, je l'aurais choisie dans mes rêves de tranquille médiocrité, et de félicité ignorée : égaré dans ces rues demi bruyantes, demi silencieuses à l'heure du soir où les affections tendres s'épanouissent, où l'âme, pareille aux fleurs, répand un parfum plus doux et plus pénétrant sur la vie ; quand les enfants jouent devant leur maison, qu'assis sur le seuil, les époux les regardent, et tendent la main à un ami qui passe ; il me semble que j'aurais dit au ciel : « Donne-moi des enfants, une épouse, un ami, une maison ! C'est là que je veux vivre et mourir. » C'est qu'il y a dans Montluçon des eaux courantes, de vertes promenades sus-

pendues au-dessus des toits noirs, de grands arbres mêlés aux maisons, un lointain bleu au bout de chaque rue ; et puis, je ne sais quel air de calme et de sérénité, s'emparant du cœur de l'homme, qui éprouve le besoin de se rattacher à un bonheur médiocre mais durable.

Je ne puis me laisser abuser par mon amour instinctif pour ma petite patrie : j'ose avouer cependant qu'elle ne ressemble pas à ces gens que l'on rencontre dans un salon, qui vous parlent, vous saluent, et s'en vont ; sans que vous puissiez dire : il m'a amusé ou il m'a ennuyé ; sans que vous vous souveniez d'autre chose, sinon qu'ils étaient mis comme tout le monde, parlaient comme tout le monde, et avaient une figure comme tout le monde.

Montluçon ressemble plutôt à ces hommes qui, laids ou beaux, laissent, d'une rencontre passagère, un souvenir éternel : leur regard nous suit, leur voix retentit à notre oreille, un geste nous les fait reconnaître après une longue absence, et nous éprouvons, en les revoyant, un inexplicable sentiment de curiosité et de satisfaction. Pour moi, quand je m'approche de ma ville natale, ses montagnes m'attirent, le son lointain de ses grosses cloches réveille, dans ma mémoire, l'idée de fêtes fleuries ; je salue comme un ami le laboureur qui s'appuie sur sa charrue et me regarde passer par dessus le buisson de son champ ; les jeunes filles qui traversent la route me semblent parées, fraîches et souriantes ; je respire enfin cet air embaumé de jeunesse, dont mon cœur, vase brisé par les chocs du monde, ne conserve plus qu'une odeur qui s'évapore.

Montluçon est encore une ville gothique : malgré les toits rouges, qui, au milieu de ses noires maisons, accusent une construction nouvelle ; malgré les élégantes habitations, entées sur sa large et croûlante muraille d'enceinte. Dans les grandes villes seulement, la civilisation travaille en grand et à la hâte ; là l'esprit de spéculation morcelle le terrain, et élève, pour les besoins d'une centralisation exubérante, des constructions en rapport avec les mœurs, les goûts, et les caprices du moment ; faites pour des hommes qui passent, les maisons ont à peine durée d'hommes. Chez nous la maison se perpétue avec la famille : il est difficile de se trouver mal où l'on a ses souvenirs d'enfance et ses habitudes de tous les jours. Il a donc fallu que le luxe du

bien-être devînt une maladie d'époque, pour apporter quelques modifications au vieux type des habitations bourbonnaises. On s'est mis à farder les façades décrépites, à badigeonner de rose les boiseries enfumées ; petite coquetterie qui fait mieux ressortir encore les ans, les rides, et la laideur. Dans notre amour pour la lumière, nous avons élargi les croisées, et remplacé par des vitrages modernes, les sombres châssis plombés qui transformaient les maisons de nos pères en prisons. Il semblait, en effet, que le bonheur alors fût suspect ; c'était un temple de violences et de terreur, chacun abritait sa vie privée, et gardait le secret de son existence.

Le besoin impérieux de l'association, pour résister à cette force qui fait la loi des sociétés naissantes, créait en même temps, au moyen âge, une vie extérieure, comparable à celle de l'antiquité. On n'avait point de forum, point de lycées ; point de ces portiques inondés du soleil de l'Orient ; mais sous l'ogive sombre d'une porte de ville, sous le porche, cintré de l'église, les bourgeois venaient discuter les intérêts de la cité, défendre leurs privilèges et resserrer les liens de ces puissantes corporations, qui, à défaut d'institutions, suffisaient pour leur assurer une indépendance réelle.

L'aspect de notre ancien Montluçon me semble facile à ressusciter ; il vit encore, en quelque sorte, dans celui du nouveau. Les rues étroites, tortueuses et demi pavées, circulent autour de la masse confuse du château des ducs de Bourbon ; rochers, hautes murailles, toits aigus, tours rondes et carrées, beffroi élancé, surmonté de son dôme de plomb : partout s'accumulent les immondices ; et les troupeaux errants de cochons sont seuls chargés de la police de propreté. A chaque encoignure, une niche sculptée renferme une madone, ou un saint de pierre, devant lesquels un bout de cierge fume dans une chétive lanterne ; les mendiants adossés au mur, couchés sur la terre, étalent leurs plaies et leurs guenilles, marmiteux et lamentables, à l'affût de la pitié de fidèles. Assis en dehors de sa boutique basse et cintrée, sous un de ces monstrueux auvents, que le vent et la petite voirie font dégringoler tous les jours, le marchand travaille et, réjoui par le chaud rayon de soleil, que les étalages en saillie laissent si rarement arriver jusqu'à lui, il échange de malicieux propos

avec son voisin, et brocarde les passants. Ce sont les bourgeoises qui montent à Notre-Dame suivies de leur servante, chargées de la chaise et du livre d'heures ; les jeunes filles à robes « grises », toute fières de leur cornette neuve ; les soldats du duc, traînant leur longue et retentissante épée ; les capucins du faubourg Saint-Pierre courbés sous leur lourde besace ; les procureurs, balayant le ruisseau de leurs sales robes, se rendant aux plaids chargés de leurs sacs à procès. Tous sont accueillis avec cet esprit de bonhomie maligne, et de naïveté goguenarde, dont la population de Montluçon conserve encore le type.

Une pareille vie en plein air n'est pas si vieille chez nous, que quelques vieilles personnes n'en puissent garder le souvenir. J'ai souvent entendu raconter à de bons habitants, chroniques vivantes d'un endroit, les joyeuses soirées de la place Notre-Dame. L'église de la collégiale de Saint-Nicolas, fondée par Louis Ier, s'avançait alors vers la grande rue, dont elle obstruait l'entrée : une énorme poutre, couchée le long de sa façade, servait de rendez-vous. Là chaque soir s'asseyaient garçons et jeunes filles, on chantait, on teillait le chanvre, puis, dix heures venues, on dansait une ronde autour de la flamme brillante des chenevottes. Bonne nuit ! Adieu ! A demain ! quelques mains se séparaient avec peine, combien d'heureux mariages se sont préparés sous les yeux de ce grand saint Nicolas !

La veille de sa fête, on voyait de tremblantes demoiselles, enveloppées dans leur mante noire, se glisser, à la nuit tombante, le long des grands murs de la chapelle, disparaître sous le porche, et descendre furtivement les vingt marches humides de la nef. Pour que la prière au saint fût efficace, il fallait, suivant une vieille tradition, passer sur une grande dalle du pavé, usée et creusée par le zèle dévotieux des filles à marier. On savait s'en approcher, comme par hasard, l'effleurer du bout du pied... Alors des rires étouffés partaient de derrière les piliers massifs ; la jeune fille hâtait le pas, et les jeunes hommes cachés murmuraient le nom de la dévote. Était-elle jeune et jolie, chacun aurait voulu aider le saint à accomplir son vœu ! Les laides et les vieilles, on les renvoyait tristement à d'autres pèlerinages. Les vœux à saint Nicolas se font aujourd'hui plus mystérieusement, et les plaisirs sont plus rares et moins sans façons ! Il fut un temps où

un roulement de tambour, et quelques notes aiguës du fifre, causaient à Montluçon une émeute de bons vivants, une révolution de gaieté. Un compère prenait sa commère sous le bras, deux autres les suivaient, deux autres encore, puis une foule sautante, bruyante, leste et parée, divisée en couples bien assortis. Il y avait, quelques années avant notre Révolution de 89, un homme vieux et jovial, habitant du faubourg Saint-Pierre ; quand une soudaine bouffée de caprice passait dans sa drôle de tête, il prenait un petit tambour, et commencait à battre par les rues : vous eussiez vu alors l'ouvrier jeter ses outils, la ménagère son bas, le clerc sa plume, le bourgeois ouvrir précipitamment sa porte : comme par un charme magique, le tambour ramassait sur son chemin tout ce qui se sentait jeune et ingambe, la foule grossissait, par les rues tortueuses, et l'autre moitié regardait passer en riant.

Les mariages et les baptêmes égaient encore Montluçon de ces longues processions de couples joyeux et parés ; mais si vous y entendez le tambour, il ne fait, le plus souvent, que précéder une compagnie de citoyens, armés de fusils anglais, qui vont apprendre la charge en douze temps. La gaieté se perd avec les vieilles mœurs.

Il me souvient toujours d'avoir vu, dans mon enfance, la dernière célébration de notre fameuse fête du « Chevaux-fux ». C'était une fête à la fois nationale et religieuse, un de ces vieux souvenirs que la révolution a impitoyablement sacrifiés, pour y substituer ses mesquines parodies de l'antiquité. Les tuniques et les chars de triomphe, les déesses et les trophées, les nudités grecques sous notre ciel pluvieux, tout cela n'a duré qu'un temps, temps de grandeur et de misères, de sublime et de ridicule ! La déesse reprit sa robe d'indienne, le char, dépouillé de ses guirlandes, redevint tombereau, les étendards furent jetés dans la poussière des greniers de l'Hôtel de Ville ; au lieu d'adorer l'être suprême sur les montagnes et sur les places, on l'adora dans les églises. Le culte à peine rétabli, le peuple de Montluçon demanda son « Chevaux-fux ». C'était une fête à lui, une fête célébrée par ses pères, appropriée à son ciel ; et puis d'ailleurs ce peuple à qui l'homme du siècle imposait ses haines comme son amour, confondait les Anglais repoussés de ses murs au XIVe siècle avec les

Anglais que Napoléon menaçait, du camp de Boulogne ! Nous vîmes donc les preux chevaliers, aux nez rouges, revêtir leurs côtes d'armes frangées, faire caracoler leurs chevaux de carton, et croiser leurs nobles épées de bois. Les Anglais bien et dûment battus, foulés aux pieds, honnis, nous vîmes le libérateur de notre vieux Montluçon faire manger l'avoine à son cheval sur les marches de l'autel, et plonger la tête du courageux animal dans l'eau du bénitier. Ce n'est qu'en 1820, je crois, et à la mort de notre bon et respectable curé Renevier, que l'autorité ecclésiastique supprima le « Chevaux-fux », cérémonie religieuse peu édifiante, il faut le dire ; car ces damnés Bretons n'épargnaient pas le vin de Chatelard et du Thé, et les preux Montluçonnais n'avaient pas besoin de grands coups d'épée pour renverser leurs champions !

Les souvenirs du « Chevaux-fux » resteront longtemps dans ma mémoire, ainsi que la fameuse chanson :

C'est le Ré Lauchiaux,
Ambé ses tré tonniaux !

Longtemps retentira à mon oreille l'air solennel de tambour, accompagnant la danse Pyrrhique des combattants, et dont le choc des armes marquait la mesure ! Qui peut me dire si ce n'est point celui que le roi René composa pour les Chevaux-fux de Provence !

De toute cette vieille histoire d'une époque de malheurs, de désastres, de nobles dévouements et de grands souvenirs, il ne reste plus à Montluçon qu'une pierre portant un écusson et la date de 1352. L'écusson est orné d'un couperet et d'un couteau ; c'est celui de la corporation des bouchers. Il fut placé par les Cordeliers, à l'angle des murs de leur vaste enclos, en reconnaissance des services rendus au couvent par ces hommes qui, au moyen âge, formaient presque partout le corps de métier le plus important par sa force et son courage. La tradition rapporte qu'à eux seuls ils repoussèrent un assaut des Anglais. Le faubourg qui avoisine ce simple et curieux monument, doit avoir été le théâtre du combat, comme son nom de la « Prêle » (prelium) l'indique. Une autre partie porte le nom de « Gironde » ; là cam-

paient ces fiers et braves Gascons, alors vassaux et soldats des Anglais. Car la France, morcelée par la féodalité, se déchirait de ses propres mains : sa nationalité est le fruit de funestes épreuves, son unité résulte de lentes agglomérations, et l'esprit d'indépendance a seul achevé cette centralisation de force et de pensées qui fait les grands peuples, et les peuples puissants.

Si notre France a gagné cette centralisation, s'il en est résulté une plus grande diffusion d'intelligences, un rapprochement d'idées plus facile, des échanges plus fréquents, une application plus directe des travaux de la science au bien-être matériel des masses, chaque province y a perdu quelque chose de son caractère individuel, et les hommes quelque chose de leur originalité primitive. Le XVIII^e^ siècle a consommé en littérature l'œuvre de nivellement : Paris est devenu une grande officine, où la société frelate les intelligences provinciales, jusqu'à ce qu'elles aient perdu tout goût de terroir. Montaigne était naïvement « Gascon » ; Rabelais sentait son bon et joyeux « Tourangeau », et Gui-Coquille ajoutait à son nom « Nivernais ». Aujourd'hui nous avons le bon goût, tradition des précieuses, conservée par les encyclopédistes, et léguée aux académiciens de l'empire ; vêtement nécessaire au génie même, s'il ne veut paraître indécent, voile officieux sous lequel se pavane la sottise. Nous avons la « mode », maître impérieux qui revêt ses valets de la même livrée. Adorant de loin son idole, les hommes de lettres de province se soumettent à ses caprices : on fait venir son style de Paris, comme ses habits !

A part quelques génies supérieurs, Victor Hugo, Nodier, Alfred de Vigny, etc., qui peuvent s'isoler au milieu du monde, parce qu'ils le dominent, nos littérateurs laissent voir dans leurs œuvres, tous les inconvénients de la vie entre auteurs. Abandonnez cette vie de besoins factices, de passions dégradantes ; ce Paris où les idées sont soumises à un cours de la bourse, où il faut se presser de les émettre pour ne point voir leur taux baisser ; ce Paris où personne ne songe à ciseler sa pensée, de peur que son voisin ne la jette en circulation le lendemain, légèrement brodée de quelques arabesques de fantaisie ! Jeunes hommes des provinces, la poésie est auprès de ce berceau dont le balancement endormait vos premières douleurs ; et cette poésie endort encore

les douleurs qui ont grandi avec vous ! La poésie est autour de ces vieilles tapisseries, aux gigantesques figures, qui vous effrayaient quand vous étiez méchants, qui devinrent un jeu ensuite, sur lesquelles votre mère vous conta de merveilleuses histoires ! La poésie est au coin du sentier, là où une main de femme serra pour la première fois votre main ; elle est sous l'arbre qui se pencha pour entendre vos premières promesses d'amour, emportées par le vent du soir ! Eaux courantes, rochers, forêts, fleurs, ciel pur, tout est souvenir et poésie, tout vous crie : Jeunesse !

Une vie laborieuse et utile vous attend : il faudrait maudire votre intelligence, si elle ne produisait qu'une égoïste misanthropie !

Un état à exercer, des devoirs de citoyen à remplir, une femme qui vous aime, et vous comprenne, à aimer et à protéger, des enfants à guider dans leur difficile apprentissage d'hommes ; voilà un avenir qui promet des émotions douces à sentir, plus douces à rendre, si, pour votre âme, toute d'harmonie, vibrer au contact des émotions est une destinée.

Et quand vous bêcherez vous-même le coin de champ donné par la nature, quand vous verrez vos graines confiées à la terre, germer, se fortifier et grandir aux rayons du soleil, vous oublierez alors tant d'hommes qui sèment leurs grains stériles sur une terre aride et bouleversée !

Nos pensées poursuivent dans l'isolement un développement unique, mais vigoureux : mutilées par la main indifférente du monde qui brise tout ce qui s'élève, elles se multiplient mais en s'affaiblissant. Le verbascum qui croît au bord des chemins, ne se dresse point longtemps sans qu'un passant fasse voler sa tête naissante, d'un revers de bâton ; vingt tiges faibles et grêles remplacent la tige mère : ce n'est que dans la solitude, au bord des eaux, à l'ombre des bois, qu'il pousse vers le ciel son panache droit, fier et entier.

AU PAYS DE LA CHATAIGNE
LA FONTAINE DE SAINT-RÉMY

C'est une pittoresque contrée que cette partie du Bourbonnais, connue sous le nom de « Pays de la Châtaigne » : vaste espace qu'aucune rivière ne coupe, où les communications sont difficiles, et les habitations disséminées : langue de terre s'avançant entre la Marche et le Berry, avec une population, des mœurs et des productions brusquement tranchées à partir des limites où cesse la culture de la vigne. Des hauteurs on voit se dérouler, comme une immense forêt coupée de landes incultes, de champs de seigle, ou de pièces de sarrazin, encadrées de châtaigniers aux têtes rondes. Quand l'automne jette sur les pentes ses nuances éclatantes, rougit les bruyères et jaunit le sommet des hêtres, pareils aux grands arbres de nos vieilles tapisseries ; quand le vent fait sortir de longs gémissements des bois, et courbe la fumée des charbonniers flottants à l'horizon comme un panache ; quand un pâle soleil répand sur ces campagnes sans bornes de magiques accidents de lumière et d'ombre ; alors le paysage vous offre, à chaque pas, les lignes grandioses, les belles masses, les lointains fuyants que nous admirons dans quelques tableaux de l'école anglaise.

Les personnages qui animent parfois ces sites d'une nature sauvage, sont en harmonie avec leur calme et monotone tristesse. C'est un charbonnier qui passe en chantant, perché sur les sacs noircis, suivant de loin sa longue file de petits chevaux, dont les clochettes tintent ; c'est le voyageur qui vient de déployer son manteau à une soudaine averse, et descend lentement le chemin défoncé ; c'est une bergère assise au milieu de la brande : ses moutons s'abritent sous les touffes de genévrier, tandis que la rafale fait tournoyer sa cape et emporte au loin les notes mélancoliques de son chant plaintif. Souvent l'homme disparaît ; nulle habitation, nulle fumée s'élevant au-dessus des arbres, nul cri apporté par le vent n'annoncent sa présence ou son voisinage : seulement quelque maigre bœuf, pacageant dans les taillis, dresse sa tête au-dessus des hautes herbes ; le milan décrit des cercles

rapides dans les nuages, et les corbeaux croassants noircissent la pointe des chênes couronnés.

J'aime les chemins creux et leur berge escarpée ; j'aime les épais buissons de houx, leurs baies de corail, leurs feuilles luisantes ; j'aime les noisetiers branchus, d'où le merle s'échappe en sifflant ; j'aime les hêtres aux racines noueuses, suspendus sur les terres éboulées ; j'aime leur feuillage horizontal, et le rayon de soleil qui glisse et fait scintiller les mille filets d'eau murmurant éternellement à travers les cailloux. Quand l'hiver vient paver de glace les chemins, que les arbres se courbent sous le givre, le paysan attardé s'enfonce avec précaution dans leur sombre obscurité et tremble au sourd retentissement des pas de son cheval. Bientôt la brande se développe devant lui : ses innombrables sentiers ont disparu sous un linceul de neige ; l'étoile du soir scintille comme un diamant au-dessus des bois qui déroulent leurs sombres découpures. Un vieux bouleau, au tronc blanc comme un fantôme, se détache sur leur lisière, secouant sa chevelure éparse, pareil à la sentinelle avancée d'une armée de géants. C'est alors que, dans le souffle de la bise qui fait frissonner les épaules, on croit sentir l'haleine glaciale d'un esprit malfaisant qui monte en croupe derrière nous, nous enlace de ses bras froids, et ricane à nos oreilles. O mon bon foyer, où le bois de châtaignier pétille et éclate joyeusement ! O ma bonne soupe fumante dans la large écuelle ! O ma femme qui appuie sa main sur les grands chenêts de fer, et distribue aux enfants les pommes de terres sorties des cendres chaudes ! O ma maison ! Et le paysan se courbe sur la crinière hérissée de sa maigre monture. S'abandonnant au merveilleux instinct de l'animal, il lui laboure le flanc avec l'unique éperon attaché à son sabot.

J'ai connu un vieux charbonnier qui, revenant un peu trop aviné de la ville, se laissa choir plus d'une fois de cheval en traversant quelque petit ruisseau. Là où il tombait, là était son lit. Le lendemain, il s'éveillait la chevelure incrustée sans la glace par la gelée nocturne. Il la dégageait bravement avec son couteau, et remontait tranquillement sur son pacifique cheval qui ne s'était pas éloigné d'un seul pas, cherchant sous les touffes de houx des brins d'herbe encore verts.

Arrivés au logis, les pauvres animaux ne trouvent point une

litière abondante et un râtelier bien garni. Avant d'aller prendre le repas du soir auprès de son foyer brûlant, le maître envoie le cheval, entraves aux jambes, brouter dans les brandes pelées, au milieu des genêts et des fougères des taillis, passer la nuit à la belle étoile et se défendre des loups par des ruades.

Une vie active et aventureuse, la voix des grandes forêts, l'immensité des landes, doivent être favorables au développement des idées superstitieuses. La civilisation pénètre peu dans les terres primitives ; il lui faut, pour circuler, les artères des fleuves, les nombreuses ramifications des grandes routes ; là où ces veines du corps social abondent, s'accumulent la vie, la force, l'instruction. Voyez comme elles se croisent et aboutissent à ce Paris, cerveau de la France. Les pays isolés de cette circulation conservent longtemps l'empreinte primitive qui s'use si vite sous le pas des hommes.

Au nombre des usages, restes d'antiques traditions, qui composent la physionomie du « Pays de la Châtaigne », je choisirai la fête de Saint-Rémy ; d'autant plus que cette réunion religieuse, vieille et dernière trace du culte des fontaines, menace de devenir avant peu de temps une simple et ordinaire réunion d'affaires et de plaisir.

En quittant le chemin creux qui longe le château de Laromagère, on découvre à l'angle d'un bouquet de hêtres, la bruyère de Saint-Rémy et sa chapelle isolée. De grands bois couronnent les hauteurs ; au couchant, les montagnes de Boussac découpent l'horizon ; leur double sommet porte Toul-Sainte-Croix et sa vieille église, et les gigantesques « Pierres Jaumâtres », monuments celtiques, qu'à cette distance on prendrait pour un village. A l'extrémité d'un vaste espace inculte, couvert de joncs et de fougères, planté de quelques beaux tilleuls et de châtaigniers rabougris, la chapelle s'élève avec son toit blanc de mousse, et son clocher en forme de pigeonnier. L'architecture en est simple ; un portique moderne de mauvais goût, et quelques contreforts gothiques, en sont les seuls ornements. Une fontaine, dont l'eau est limpide et abondante, sort à son chevet, surmontée d'une grossière madone dans sa niche grillée. Cette source ne diminue jamais ; on dit aussi qu'elle ne gèle pas ; ses propriétés miraculeuses attirent chaque année une foule immense, dans ce désert, le 24 juin, jour de Saint-Jean.

Dès la veille, le plateau se couvre de tentes blanches en longues avenues, et de pittoresques cabanes de feuillage, que l'on appelle « Amayets » ; les étalages de marchands se dressent : les pèlerins éloignés arrivent et se disposent à bivouaquer ; partout les feux des cuisines en plein air s'allument, et de joyeuses colonnes de fumée s'élèvent et planent au-dessus des bois. Le matin du jour, tous les sentiers descendant des côtes, serpentant le long des ruisseaux, ou coupant les vastes prairies, retentissent de bruits confus, de chants et d'éclats de voix. Des bandes de garçons marchent, précédées d'une musette aux sons grêles. Les jeunes filles, parées de leurs robes du dimanche, s'avancent en groupes rieurs, ou passent montées derrière des paysans qui font caracoler leurs chevaux.

La foule se porte de bonne heure autour d'une mare ombragée de peupliers, formée par l'eau de la fontaine de Saint-Rémy ; elle s'y succède toute la journée. Plus de cent femmes, retroussées jusqu'aux genoux, barbotent dans cette eau troublée par leurs piétinements ; s'en lavent les jambes et les bras, en répandent sur leurs épaules et dans leur sein. On y voit de vieilles femmes courbées et ridées, chez qui la vie s'éteint, et de pâles jeunes filles que trop de vie dévore. Il y a des mères, dont la figure rayonne d'une confiante espérance, et qui plongent dans l'eau glaciale de petits enfants nus, aux membres grêles, aux figures hâves et livides de fièvre. Mais, par dessus tout, une innombrable quantité d'infirmes, de boiteux, de manchots, de perclus, d'aveugles, pauvres créatures, auxquelles il reste au moins la foi et sa sœur l'espérance, s'agitent dans ce bain qui doit les régénérer, et marmottent d'inintelligibles prières. Autour d'eux, des nuées de mendiants font retentir l'air de cris lamentables, étalent de hideuses plaies, s'adressant à la souffrance et à la misère pour obtenir assistance et compassion. Plus loin, les marchands de chapelets et de livres, avec leurs boîtes à reliques, et l'enseigne flottante de saint Hubert, les diseuses de bonne aventure, les vendeuses de cierges, les charlatans, les saltimbanques, et les jeux de hasard, tout se réunit pour tendre des pièges à l'ignorance, à la faiblesse et au désœuvrement ?

Les fidèles se pressent aussi dans la chapelle, aux murailles nues, décrépites, noircies par la fumée des cierges, brûlant sur un

triole cordon de fer. C'est là, qu'après les ablutions d'eau glacée le vœu s'accomplit par de ferventes prières et de longues stations. Les pauvres malades, et ceux qui, oublieux d'eux-mêmes, viennent les offrir à la pitié de leur Créateur, demeurent, accroupis sur leurs talons, dans une complète immobilité, et prient des heures entières au milieu de cette atmosphère empestée par l'odeur de la graisse et la chaleur de la foule, devant cet autel de bois ; devant ces saints taillés par la hache d'un bûcheron ; devant ces grossières figures d'évêque qui s'effacent sur le mur humide et salpêtré ; venez chercher de ces groupes pleins de douleur, de résignation et de foi, qu'une vive croyance révélait aux artistes du moyen âge. L'enfant malingre, étendu muet et souffreteux sur les dalles, tandis qu'un rayon d'espoir passe sur le cœur ulcéré de sa mère. Cette pauvre mère ne peut croire que Dieu lui ait donné, pour le voir souffrir, son enfant qu'elle avait rêvé beau, fort et heureux ! Le vieux père, relevant vers le ciel sa tête blanche, roule les grains du chapelet entre ses fortes mains calleuses, qui ont, cinquante ans, fouillé la terre ; et, près de lui, son dernier enfant, la plus aimée de ses filles, pâle, et penchant la tête sur une poitrine rétrécie. Partout la naïve confiance du malheur, dans la justice de la Providence ; cette confiance que nous perdons au milieu de l'indifférence du bien-être et des jouisances d'une vie de volupté, nous qui, à une soudaine catastrophe, restons seuls devant le désespoir et le néant ; cette confiance qui se nourrit de dures épreuves, de privations journalières, et se fortifie par une lutte continuelle avec la nécessité.

A la fête de Saint-Rémy, on passe aussi de la douleur au plaisir. Un mur sépare les plaintes de la souffrance, des accents de la folle gaieté ; les fervents élancements de la prière, du tumulte des affaires mondaines. Autour du cornemuseux debout sur un tonneau défoncé, accompagnant ses airs de contorsions cadencées, se presse la foule dansante, jeune, avide, infatigable, et que rien ne rebute ; ni le plein soleil, dardant d'aplomb ses rayons ; ni la pluie d'averse qui ruisselle sur les têtes ; ni le nuage de poussière étouffant ; ni la boue dans laquelle les sabots s'enfoncent. Bienheureux ceux qui peuvent s'amuser ainsi, oubliant ce qui est au-dessus et au-dessous d'eux, pour ne voir que ce qu'ils ont en face. Les bourrées se succèdent sans interruption, précédées

du baiser obligé ; baiser qu'on ne laisse prendre qu'après un petit manège de coquetterie villageoise, à briser les bras d'une de nos élégantes, baiser sur les deux joues enflammées, baiser retentissant. Le couple se regarde et rit, les mains retombent le long du corps, et la danse commence : sur tout le front de bataille, on avance et l'on recule à la fois. Comme le disait le Prince de Ligne, à propos des danses moldaves, c'est toujours « oui et non » ; puis viennent les joyeuses « Domérates » au pas plus vif : par une évolution toute militaire, un rapide par « file à droit et par file à gauche », la colonne dansante change de tête et chacun se retrouve en face de sa danseuse.

Cependant les promeneurs circulent le long des avenues des tentes et de berceaux de feuillage : les fraîches paysannes suivent les étalages tentateurs des marchands forains, hésitent, dans l'embarras des richesses, entre les indiennes aux couleurs tranchantes, les gazes brodées, les tulles et les dentelles. C'est l'heure où la fumée des cuisines couvre d'un dôme transparent toute la brande de Saint-Rémy. Les bouillonnements de la marmite, le pétillement des fritures, l'odeur des rôtis, attirent les affamés vers les « Amayets » décorés de la branche de houx d'heureux présage. L'hôte, les manches retroussées, en tablier quasi blanc, et l'écumoire en main, comme un marmiton des noces de Gamache, fait les honneurs de sa longue table dont les ais mal réunis ploient sous les gigantesques pyramides de gâteaux.

Autour de ces joyeuses tables, où s'entrechoquent sans cesse plats, bouteilles et verres, l'amitié se rapproche, les intérêts se discutent, les affaires se terminent avec des éclats de voix à rompre la tête à un homme indifférent, qui ne voudrait point, profitant d'un vieil axiome d'école, combattre les cris par des cris. Ces hommes aux visages enluminés, aux yeux étincelants, qui semblent à chaque instant vouloir se prendre aux cheveux, achèvent seulement, en bons camarades, le marché d'une jument ; au lieu des fins regards, des questions tortueuses, des réponses énigmatiques de la diplomatie, ils ont les protestations énergiques et les serments les plus ronflants : après tout c'est la même chose, chacun d'eux cherche à tromper l'autre. La vente d'un cheval fourbu demande autant d'adresse que la conclusion d'un protocole. Cet orateur fortifiant son éloquence de vigoureux coups

de poing qui font trembler la table sur ses pieds boiteux, c'est un « Gourlaud » préconisant les bonnes qualités, et les « bons bras » d'un grand garçon timide et silencieux ; celui-ci borne son rôle à payer les nombreuses bouteilles de vin destinées à rafraîchir le zèle de son représentant officieux, et à attendrir le cœur de son beau-père en espérance.

Quelques vieillards qui n'ont d'autre affaire et d'autre passion que de boire, chantent en tremblotant les refrains des anciens jours. Entourés de débris et de bouteilles vides, ils couchent sur le champ de bataille. Quand la nuit fait jaillir de l'ombre les feux épars du bivouac et que les brandons des pèlerins rejoignant leur village, en troupes bruyantes, scintillent sur les pentes et le long des ruisseaux, on entend encore des chants traînards sortir des tentes : les petits chevaux, allongeant leurs têtes maigres, à travers le feuillage qu'ils viennent de brouter, semblent vouloir rappeler à leurs maîtres que leur maison est éloignée, et que l'air devient humide.

Hors du centre de la réunion, il est aussi des cabanes plus sombres encore, devant lesquelles le feu s'éteint, d'où s'échappent, par intervalle, des cris de colère, et des chants obscènes, des bruits de bataille, et des éclats de rire. Là vient se délasser, dans l'orgie, toute cette race hurlante qui tout le long de la journée a spéculé sur la pitié. Ces pauvres si piteux, si marmiteux, si dévots, si humbles, se redressent et jettent leurs béquilles, moins par l'effet de l'eau de Saint-Rémy, que grâce à une bouteille de vin bourbonnais ; les maux sont mis de côté avec les plaintes, et la gueuserie est dans toute sa volupté. Là se trouvent des gens venus de tout pays, population invisible, vermine du moyen âge, qui fermente, bout, et pullule partout où reste quelque mare fétide que la civilisation n'a point desséchée.

Le nombre des mendiants qui affluaient à la fontaine de Saint-Rémy a beaucoup diminué depuis quelques années ; mais aussi, en même temps, le nombre des fidèles, et l'importance des offrandes. La chapelle était autrefois d'un grand rapport pour le clergé ; la laine des brebis, et tous les fruits de la terre, s'accumulaient dans son sanctuaire.

L'autorité ecclésiastique l'a récemment frappée d'interdit : elle a eu le bon esprit de comprendre que la religion doit rester

enfermée dans ses temples, et ne pas aller se mêler au tumulte d'une fête, pour entretenir de gothiques usages. Si la commune de Saint-Sauvier parvenait à avoir une école, avant peu, on n'irait plus à Saint-Rémy que pour danser et commercer, et l'on porterait les perclus et les fiévreux au médecin, au lieu de le tremper dans l'eau.

Quant à la chapelle de Saint-Rémy, n'en resterait-il qu'une seule muraille, elle donnerait encore de la poésie à cette brande immense, que bornent à l'horizon les grands bois et la double montagne couronnée d'une église chrétienne et d'un gigantesque monument de l'idolatrie : comme si nos ancêtres, en plaçant leur adoration dans le désert, les vastes forêts, et sur les hauts lieux, avaient voulu laisser une idée de l'unité, de la grandeur, et de la puissance de Dieu.

EXCURSION D'ARTISTE. UNE PAYSANNE

Je connais des gens qui se lèvent avant le soleil, quand l'air est humide, la nature terne, le ciel voilé ; ils marchent un fusil sous le bras, frottant leurs mains raidies, traversent la bruine matinale, enjambant les haies, s'enfoncent dans les broussailles, haletants, inquiets, leur intelligence toute soumise à l'instinct d'un chien qui court le nez au vent. Ils marchent, insensibles à cette grande lutte de la lumière qui perce les nuages comme une sublime vérité, pour éclairer la résurrection de la terre ; insensibles aux parfums montant vers le ciel, avec l'hymne harmonieux du monde éveillé, ils marchent toujours, épiant le moment où le pauvre lièvre débusqué du gîte où il songeait, part et roule déchiré sous leur plomb.

Ce n'est point que je ne conçoive cette volupté, de tuer, semblable à la manie de cet empereur romain, qui faisait la guerre aux mouches dans son cabinet bien clos, moins par pudeur, sans doute, qu'afin que nul ennemi ne lui pût échapper ; je veux comprendre jusqu'au plaisir du cuisinier égorgeant les petits poulets au coin du feu qui les doit rôtir ; acte de destruction, c'est acte de puissance ! Les hommes en exercent si rarement un autre !... Mais je ne me sens pas assez fort casuiste pour établir

des cas de conscience, entre écraser sous le pouce, saigner avec un couteau, et tuer d'un coup de fusil.

Qu'on pardonne cette boutade contre le fils de Nemrod, « le tueur de bêtes », à un homme qui se trouve plus heureux d'avoir dérobé au champ voisin, l'esquisse de quelque vieux chêne profondément blessé au flanc par le temps, que s'il rapportait dans sa carnassière ensanglantée le cadavre déformé du gentil animal, trottant encore, quelques heures auparavant, vif, alerte, l'oreille au guet, et broutant la pointe des herbes perlées de rosée. Il est vrai que différent en cela des francs amateurs de chasse, s'il faut en croire le proverbe, je ne réserve pas ma pitié pour le lièvre mis à la broche, escorté de sa sauce piquante, surtout au retour d'une excursion d'artiste.

Une excursion d'artiste !... C'est marcher le regard errant du ciel à la terre : c'est pénétrer la religieuse obscurité des grands bois, et gravissant les hautes montagnes, se rapprocher de Dieu. C'est s'arrêter et se baisser pour voir les fragiles merveilles du gramen tremblant, image d'une âme délicate et tendre, que le pied indifférent brise et foule. C'est mesurer de l'œil les horizons immenses qu'un plein soleil éclaire ; des nuages voyageurs dans le ciel promènent sur ces riantes campagnes une ombre rapide et fugitive, comme la vague tristesse qui passe sur les cœurs au milieu des joies d'une fête. Une excursion d'artiste !... C'est essayer de reproduire cette nature qui fait penser ; livre infini dont chaque page est un mystère révélé. C'est doubler son exaltation par le sentiment de son impuissance.

C'est étudier l'homme aussi, l'homme, âme de ce grand tout, dont chaque partie concourt aux nécessités de sa double vie comme besoin ou comme plaisir ; l'homme pareil à l'insecte éclos sur la plante qui le nourrit ; l'homme qui prend la couleur du sol, sur lequel la main de la Providence l'a posé pour vivre et mourir.

Le soir d'une chaude journée d'été, nous revenions, mon ami et moi, d'une lointaine exploration aux environs d'Huriel. Nous marchions, rêveurs et insoucieux, riches de croquis recueillis au creux des vallons boisés, ou le long des brande nues, ceintes de noires forêts, mais plus riches encore des émotions qui font oublier la fatigue.

C'était la veille d'une fête, les cloches s'envoyaient de villages

à villages, les lentes « volées de l'Angélus » : ces sons d'une joie grave comme les joies religieuses, se mêlaient aux cris prolongé des ouvriers dans les vignes, aux chants confus des oiseaux, aux bourdonnements des insectes, sous l'herbe ; on eût dit le dernier murmure de plainte et d'espérance de la nature mourante, au soleil qui lui envoyait obliquement ses derniers regards, comme une consolation et une promesse.

Nous descendîmes en silence la côte pelée et sablonneuse de Beaumont, semée çà et là de blocs granitiques, aux angles saillants, aux vives cassures, renversés, entassés, par les mains gigantesques des hommes du premier âge, ou plutôt par la main puissante de cette nature, qui secouait pour éprouver sa solidité l'ouvrage qu'elle venait d'achever. Un fort ruisseau coule au bas dans une gorge étroite et se glisse tortueux sous les houx, les noisetiers et les aulnes entrelacés de festons fleuris de convolvulus et de clématites. On le traverse sur un pont formé de deux arches en ogive demi écroulées : blanc de lichens, et rongé de mousses, il semble faire corps avec les rochers qui hérissent la montagne, et ceux contre lesquels le torrent lutte avec fracas. Nous vînmes nous asseoir sur son parapet dégradé, au pied d'une croix, emblème des souffrances de ce monde, et la pensée d'un monde meilleur, pour jouir de cette heure solennelle, où la lumière qui s'efface lentement, nous console de nos illusions perdues pendant le jour et nous porte à rêver un lendemain plus heureux.

Comme nous nous reposions au calme de nos souvenirs et aux promesses caressantes d'un avenir souriant, mon ami se pencha sur l'eau bruissante :

— « N'est-ce point, s'écria-t-il, un débris de sculpture que j'aperçois là sous cette écume ? »

— « Oui, lui dis-je, c'est tout ce qui reste d'une croix gothique, belle de saints et de dentelures ; posée sur sa large base pour représenter la foi qui ne meurt pas, elle est tombée, déjà ébranlée sous les pas du temps, ou renversée par la main de l'homme qui trouve que le temps ne détruit pas assez vite. »

— « Et notre siècle mesquin l'a remplacée par une croix de bois peinte en vert, grossier et fragile ouvrage d'un charpentier de campagne, don d'une piété étroite : à nos ancêtres les dons grands et durables comme leur croyance ! à notre égoïsme indifférent les offrandes minces et viagères ! »

— « La croix d'autrefois, mon ami, était peut-être l'onéreuse munificence d'un seigneur, ou l'orgueil d'un monastère. Le pauvre serf qui s'agenouillait devant elle en murmurant : « O crux, ave ! », avait donné huit jours de corvée pour traîner ces lourdes masses. J'aime autant la simple croix verte : Spes unica ! Le don d'une mère indigente, le vœu d'un malade, que sais-je ? Mais un acte de cette foi qu'on est heureux d'avoir. »

— « Oui, me répondit Jules, ces deux poutres ont leur poésie, mais nous, artistes, regrettons la croix sculptée, ses saints, ses dentelures ! »

En ce moment des sons aigus et monotones nous arrivèrent d'échos en échos : nous vîmes un point noir qui s'agitait sur la crête de la montagne.

— « Ce point, dis-je à Jules, c'est une créature animée, un être comme nous, ayant son passé et son avenir, ses joies et ses douleurs, un être qui vit et pense ! »

— « Quelle leçon d'humilité, mon ami, à voir ainsi rapetissé l'homme si grand dans ses désirs ! Montaigne avait regardé se remuer la foule, du haut d'une cathédrale, quand il appela le monde en révolution, une « fourmilière émue ». Ainsi, moi, dont la tête recèle tant de joies mystérieuses, tant de douleurs inconnues ; moi qui ai tant vécu, et qui aspire encore à tant de vie, je ne suis qu'un point dans l'espace. »

— « Oui, un point dans l'espace ! mais l'espace est étroit pour nos pensées. »

Peu à peu les sons se rapprochèrent et devinrent distincts : nous reconnûmes un air que la musette a enseigné à toutes les oreilles bourbonnaises :

> L'oiseau qu'est sur la branche,
> Qui tourne, qui vire, qui chante,
> N'a pas tant d'agrément
> Q'moi avec mon amant.

Une jeune paysanne, aux vêtements bleus et rouges, descendait la côte de Beaumont, svelte et légère, portant sur sa tête une gerbe de glaneuse, soutenue par ses bras relevés, gracieuse comme une cariatide antique. Elle vint s'accroupir devant une large pierre plate, pour laver, à un creux formé au-dessous du pont

par le ruisseau, le linge qu'elle tira de son tablier. Après s'être courbée tout le long de la brûlante journée sur les sillons dépouillés, où la misère cherche un à un les épis échappés de la main trop pleine du riche, maigre pâture que le malheureux dispute aux petits des oiseaux, elle songeait à la fête du lendemain, aux garçons qui la feraient danser, à la parure qui la rendrait plus jolie. Ses bras nus agitèrent l'eau blanchie d'une écume savonneuse, l'eau scintillante sous les rayons glissant à travers les arbres, puis elle alla suspendre ses coiffes et ses mouchoirs aux buissons fleuris.

Elle chantait toujours en travaillant, et soutenait longuement sur un ton aigu la dernière note de son air traînard.

Là-bas dans la prairie,
J'entends chanter ma mie,
Là-bas dans le vallon,
J'entends chanter Suzon.

Ensuite elle laissait ruisseler l'eau sur le granit poli, tournait vers nous sa figure aux joues fraîches, aux yeux brillants, écartant pour mieux voir, les mèches noires échappées à sa coiffe plate et serrée. Car aux champs comme à la ville, est-il une curiosité de jeune fille qui puisse refuser un regard dérobé à deux jeunes hommes oisifs ?

— « Fatigués comme nous le sommes de notre longue excursion, qu'il nous serait doux de trouver dans cette simple fille, la belle Nausicaa qu'Ulysse, voyageur harassé, rencontra lavant le linge du Roi son père. « Venez étrangers, venez dans le palais de mon père, j'arroserai d'eau pure vos pieds poudreux et endoloris, et je verserai dans la coupe couronnée de fleurs, le vin de l'hospitalité.

— « Oh, mon Jules, point de rêves homériques ! l'hospitalité n'est pas de notre siècle, et les princesses ne sont plus blanchisseuses.

— « Je le sais. Mais après tout, j'ai peine à croire que cette gracieuse créature soit destinée à la vie ordinaire des champs, à devenir la femme d'un vigneron.

— « Vaudrait-il mieux qu'elle fût la maîtresse d'un seigneur ? « La femme du charbonnier est plus estimable que la

femme du prince ». Souviens-toi que notre Rousseau l'a dit alors qu'un cotillon de satin rose gouvernait la France. Crois-moi, l'épouse du vigneron aura ses jouissances. Cet air qu'elle chante, demain elle le dansera, parée de la coiffe qu'elle vient de blanchir. Les garçons la trouveront plus jolie, un d'eux lui fera oublier les bourrées, il lui prendra les mains et la tiendra longtemps immobile, rapprochée de lui, cachée sous son grand chapeau, dans cette muette contemplation douce pour ces âmes simples comme pour l'âme extatique du poète. Puis viendra le mariage, des enfants à allaiter, à aimer ; les fruits à porter à la ville ; le travail devenu habitude et besoin ; les ferventes prières sur le pavé des églises ; enfin, dans la vieillesse quelque souvenir réchauffant du passé, une bourrée dansée avec sa belle robe de noce, sortie pour le mariage d'une fille.

— « Est-ce donc là une vie ?

— « Nos femmes en ont-elle une autre ? la parure, les bals, l'amour, la maternité, les prières, et les souvenirs.

— « Oui, mais tu ne dis point que, toute sa vie, la paysanne mangera du pain noir, que ses mains se durciront à demander cette grossière nourriture à la terre avare, qu'elle épandra le fumier sur les champs, que ses joues se faneront au soleil d'été : tu oublies les enfants qui crient, se roulent et demandent à manger quand le buffet est vide, et que le mari, revenant ivre de la ville, chante, gronde et frappe. C'est le fardeau de la vie, contrepoids des plaisirs qui nous précipiteraient vers un égoïsme insouciant. On le porte en robe de soie comme en robe de bure. Nous avons le doute, ver qui ne ronge que les fruits les plus beaux et les plus mûrs, l'envie aussi dévorante que la misère ; la gêne, plaie honteuse qu'on découvrirait sous bien des guirlandes de fleurs ; nous avons les antipathies profondes, voilées sous des égards menteurs ; nous avons le mépris, qui fait plus de mal qu'un coup de bâton. Nous avons les mêmes douleurs, et toujours les mêmes consolations. Cette confiance aveugle avec la laquelle une paysanne salue cette croix de bois : « Spes unica ! »

La jeune fille venait de finir son ouvrage, le vent chaud du soir avait séché sa dernière coiffe ; elle se leva et gravit un sentier tortueux pour arriver au pont ; en passant devant nous, elle salua le signe rédempteur, en donnant un coup d'œil aux deux

bourgeois ; de près, ses traits paraissaient flétris par l'absence de la pensée, et peut-être aussi par le besoin. Sa robe de « barage » raccommodée de morceaux de diverses couleurs, ses cheveux pendants, dont le désordre nous avait paru si séduisant, ne lui donnaient plus qu'un air de malpropreté ; non que ses traits n'eussent une rare délicatesse de forme, que sa taille ne manquât de cette grâce souple et naïve, résultat d'une éducation sans contrainte et d'une vie active ; mais une souffrance cachée avait séché le sourire sur ses lèvres entr'ouvertes ; quelques écorchures souillaient ses joues roses, et ses jambes nues étaient noires et déchirées.

Une pensée pénible entra dans mon cœur ; aurais-je osé en ce moment me plaindre de mes souffrances imaginaires, moi bien vêtu, bien nourri, bien portant, et vivant d'une voluptueuse paresse. La même idée, sans doute, jetait un nuage passager sur la franche et bonne figure de Jules. Bientôt nous entendîmes la jeune fille reprendre son chant interrompu :

N'y a pas père, ni mère,
Cousin-germain, ni frère,
Qui nous empêcheront de nous aimer,
Ma mie si vous le voulez.

Quand ces chants se furent confondus au bruit de la brise dans les arbres ; quand le point noir et mouvant vers lequel notre œil demeurait fixé, eut disparu sur la teinte lumineuse du couchant, alors Jules se leva en disant : « Après tout, nous sommes peut-être plus malheureux que cette paysanne ! »

La lune montait dans le ciel, plus brillante à mesure que la clarté du crépuscule s'effaçait, pâle et triste comme la pensée mélancolique que nous laissent les joies du monde. Nous glissions à travers ce jour élyséen, silencieux comme des gens qui n'ont plus besoin de la parole pour se communiquer leurs idées. Je méditais le hasard de la naissance, et la double vie de deux créatures faibles et vagissantes, l'une enveloppée dans les lambeaux amassés par la prévoyante misère, l'autre reçue par le luxe sur des langes brodés. La beauté riche et puissante, couronnée de fleurs comme une idole, verra se courber devant elle l'âge, le rang, le mérite : et les mêmes hommes qui auront mendié

son regard et son sourire, n'auront, pour la beauté pauvre et simple, qu'une brutale admiration. Qui croit à la pudeur de la misère ?

Pourtant l'éducation établit une moindre différence entre les femmes qu'entre les hommes. La part de la vie intellectuelle est chez nous la première : nous y trouvons des services à rendre, des devoirs à remplir indépendamment de nos devoirs naturels d'époux et de pères. Chez la femme les devoirs sont tous naturels, les vertus toutes instinctives ; là sont les femmes véritables. Nous avons vu par le monde, de ces femmes à faible poitrine, exposant aux regards des hommes dans un bal, le sein qui n'a pu nourrir un homme. Les mères de la campagne, en venant de traire le lait des troupeaux, qui alimente la grande famille, font couler la vie, de leur sein, dans celui d'une créature qu'elles ont mise au monde. Au milieu des travaux comme au milieu des plaisirs des champs, il est rare de voir une femme sans un enfant sur ses bras. C'est partout l'image touchante des rustiques madones, autour desquelles viennent encore se grouper d'autres êtres, sentant déjà leurs forces, et vivant par eux-mêmes. Là on ne compte point d'un œil avare les arrivants au banquet de la vie ; on n'ambitionne point un fils unique afin de pouvoir lui transmettre nullité, paresse et vanité, en lui transmettant toute sa fortune. Là, on ne connaît point le célibat, plaie morale de notre société : dans une vie d'association et de travail, l'homme et la femme forment naturellement leur sainte et première alliance. Aussi, nous, habitants des villes, quand nous rencontrons un vieillard ou une vieille femme de la campagne, nous les saluons du nom de « père » et de « mère ». C'est que la misère s'affaiblit en se divisant ; que les enfants sont une richesse dans une petite société, dont le dernier individu est un membre actif et utile.

Je me suis souvent arrêté à considérer de toutes petites filles de campagne ; leur air sérieux et raisonnable, contraste avec la bruyante et capricieuse étourderie de nos petites demoiselles. Déjà elles filent leur quenouille, gardent la maison, et veillent, pendant que leur mère travaille aux champs, sur leurs jeunes frères qui roulent à terre et jouent, non point avec ces jouets frêles et dorés, qui apprennent à nos enfants à désirer de bonne heure des choses inutiles ; ils creusent des fossés, alignent des

plantations ; et tracent sur le sable des simulacres de sillons. La sœur les regarde silencieuse, s'habituant au travail, et à la protection de la faiblesse, double destinée de la femme, apprentissage de toute leur vie. Une de nos filles parerait sa poupée, ferait sur cette coquette de plâtre son école de vanité ; pour elle c'est aussi un apprentissage de toute la vie.

Les femmes qui traînent leur existence sur les canapés des salons, occupées à de frêles ouvrages, futiles parodies de l'art ; les femmes qui vont chaque soir papillonner autour des bougies, et y brûler quelques plumes de leurs ailes brillantes ; les femmes qui prolongent, sous des courtines de soie, une matinée oisive en rêves sans fin ; les femmes qui avalent à la hâte, dans leurs heures d'ennui, le poison moral gracieusement répandu sur nos livres à la mode ; ces femmes ont-elles jamais pensé à ces créatures qu'on appelle « paysannes » ? Êtres faibles et aimants comme elles, vivant dans cette laborieuse misère, qui consiste à travailler la moitié de la vie, pour vivre ! femmes qui se penchent sur la terre que leurs mains remuent. Pourtant sous la robe de « barage » se cachent peut-être les plus vives émotions de l'amour, et toute la tendresse de la maternité. Dans cette vie pleine de durs travaux et de privations journalières, elles seraient étonnées de trouver tous leurs plaisirs, comme aussi tous leurs devoirs ; et réfléchissant sur leur place dans le monde et dans l'association de famille, elles verraient leur destinée d'amour et de consolation, résumée, pour les reines comme pour les bergères, dans ce vers, perle extraite du fumier de du Bartas :

« Rendre le miel plus doux et le fiel moins amer. »

UN AVOCAT DE CAMPAGNE

Je voulais reproduire la physionomie du paysan bourbonnais, son expression d'ignorante insouciance et de paresseuse obstination, son mélange de doute astucieux et de naïve confiance : j'ai choisi pour type le plaideur. Sans avoir la classique réputation du Normand et du Breton, le paysan bourbonnais est éminemment processif. On trouve chez lui, et cet instinct de la propriété, qui

épie la moindre offense, et les rigueurs du voisinage, et l'avidité de la possession, et les tentations de l'empiétement. De là, force contestations, pour une haie indûment tondue, pour une brebis égarée, pour quelques pouces de terrain envahi par la charrue.

L'Avocat de campagne arrive, calme et patelin, au premier moment, alors que les mains peuvent encore se serrer, et le différend se termine au cabaret, entre deux bouteilles de vin. Il se présente officieux, pour tout arranger à l'amiable, et grâce à sa science de conciliation, la question s'embrouille, la dispute s'aigrit, et de ses germes réchauffés, un petit procès naît viable et à terme. Quand le démon de la chicane a été évoqué par le grimoire timbré d'une assignation à comparaître, il ne laisse plus aucune relâche aux cervelles des plaideurs, il y souffle l'esprit d'entêtement jusqu'à ce que le grand œuvre soit consommé, c'est-à-dire, l'héritage litigieux évaporé en frais.

Puis, c'est toujours la vieille histoire du gagnant auquel il reste une chemise, et du perdant auquel il ne reste rien : quand la justice ne se borne point à une espèce de « juste milieu », qui consiste à gober l'huître, et à donner une coquille à chaque plaideur. L'Avocat de campagne s'enrichit rarement de la ruine de ses clients. C'est d'ordinaire un homme qui s'occupe des affaires par passion, et de celles des autres à défaut des siennes ; un homme réduit au malheur de n'avoir plus de procès pour son propre compte. Il y a, dans les maisons de jeu, des êtres râpés au moral et au physique, qui, courbés, patients et rêveurs sur la carte où ils piquent leurs combinaisons de quelque sublime martingale, vous offrent pour un petit écu le secret de gagner un million. Notre conseiller officieux veut apprendre aussi aux gens qui l'ont vu perdre sa fortune, le moyen de conserver la leur, et d'en acquérir. Et si le joueur échange ses calculs pour un petit écu, il le livre de suite aux chances du hasard ; si l'Avocat de campagne touche ses honoraires, ils servent pour allonger la queue de quelque procès invétéré : le greffe et le tapis vert ne peuvent manquer leur proie ! Il reste à l'Avocat de campagne, de la fortune de ses pères, une masure féodale au pigeonnier croûlant, au pignon lézardé, dont le toit, chargé de mousse, laisse ruisseler la pluie dans les greniers vides : un maigre petit cheval vivote dans une écurie délabrée devant son râtelier dégarni. C'est là que l'on vient con-

sulter l'oracle de la justice, muet d'habitude, si on ne le rend favorable par quelque offrande. Aussi la vieille servante, grondeuse, paraît-elle sur le seuil pour recevoir le plaideur, et calculer sur sa mine le taux de son droit d'entrée. Tantôt une douzaine d'œufs tombe doucement dans le tablier de la ménagère ; tantôt un couple de canards, extrait d'une pesante besace, va crier et barboter dans le jus de fumier de la cour.

Assis gravement sous le manteau de sa large cheminée, le jurisconsulte, coiffé d'un sale bonnet noir, met ses lunettes et ouvre les cinq codes de l'Empire, qui forment toute sa bibliothèque. C'est son bréviaire à lui, toujours placé sur sa cheminée, avec les dossiers jaunis, qui renferment ses richesses passées, et tant d'espérances évanouies.

Les jours d'audience du juge de paix, l'avocat, enfourchant sa chétive monture, arrive au chef-lieu de canton, et va descendre au cabaret. Entouré de la foule inquiète des plaideurs, qui se tient respectueuse et chapeau bas, il cherche des yeux celui auquel il doit prêter le secours de son éloquence, et lui dit négligemment : « Si nous prenions un verre de vin ? »

Le couvert est mis ; le paysan fait des façons pour s'asseoir, mais l'avocat l'exige avec une impérieuse dignité.

Si le client est riche et généreux, si l'affaire est épineuse et embrouillée, il est difficile et commande en maître : il renvoie le vin qui lui semble aigre, se fait servir une tanche frite ; la goûte d'une dent dédaigneuse, et la laisse pour le civet de lièvre. Mais plus accommodant que le rat de ville du vieil Horace, — le client est-il pauvre campagnard nécessiteux ? — il s'asseoit avec lui à une table sans nappe, et mange un modeste morceau de fromage en buvant chopine. Là, se posent les questions, se développent les arguments qu'on doit faire valoir à l'audience ; les ressources qu'on a trouvées pour obtenir un délai, ou éluder une exception. Le paysan écoute, les yeux ouverts, la bouche béante, son grand chapeau rond pendant en arrière ; et son bâton entre ses jambes. L'Avocat roule dans ses doigts une boulette de pain, et pour donner une clarté matérielle à ses explications, la pose au milieu de son assiette : — « Tiens, dit-il, supposons que ce soit là, ton grand-père Pierre ; maintenant, deux autres boulettes : c'est ton frère Jacques et toi ! Cette grosse boulette, c'est la femme Catherine ! ces trois petites sont tes enfants !

Et le voilà déroulant les degrés de parenté sur cet arbre généalogique, de nouvelle espèce.

Il se lève enfin de table, et fend, pour sortir, la presse des consultants, qui le suivent comme les clients d'un patricien romain. Ces braves paysans s'attachent à ses pas et épient ses paroles, eux qui jugent de la bonté d'une cause sur le nombre de mots que l'Avocat emploie pour la défendre. Le pauvre plaideur reste et paie : renouant les liens de cuir de sa bourse amoindrie, il attend les résultats de l'éloquence de son patron.

Cette éloquence trouve parfois à se déployer sur de plus nobles sujets, que la possession des haies mitoyennes et des cours d'eau. Deux vieilles femmes ont-elles fait voler leur coiffe et leurs cheveux gris, sous de réciproques soufflets ? La réputation d'une belle villageoise a-t-elle été flétrie par des propos injurieux ? Un chien a-t-il mordu le chien du voisin ? Un pauvre âne a-t-il tondu d'un pré la largeur de sa langue ? Voilà des causes qui réveillent le scandale au village où peuvent briller les mouvements oratoires, et naître les fleurs de rhétorique, souvenirs de l'école et des sermons de M. le Curé. Le juge de paix fait, en inclinant la tête, un signe d'assentiment accompagné d'un agréable sourire ; le greffier place sa plume derrière l'oreille et écoute ; les gens de campagne se regardent émerveillés parce qu'il a parlé latin !

Nous avouons, pour notre compte, préférer l'obscurité de l'ignorance à celle de l'adresse : l'une fait tout ce qu'elle peut pour faire voir ; l'autre tout ce qu'elle peut pour empêcher de voir. Figaro l'a dit, et Beaumarchais devait le savoir, un client expose mieux sa cause qu'un avocat : les faits lui apparaissent plus complets et plus nets, et il possède moins l'art de les arranger pour les dénaturer.

Sans ces brouillons demi savants qui soufflent le feu naissant de la chicane, et font dégénérer la plus minime contestation en procès dans les formes, l'utile institution de la conciliation devant le juge de paix aurait des résultats bien plus satisfaisants. Les gens de campagne, naturellement plus obstinés, plus haineux, plus tracassiers que ceux des villes, par cela seul qu'ils sont plus ignorants, se laissent aller plus facilement à cette passion de lutte acharnée, qui se termine toujours par leur perte. C'est ainsi

que la propriété, source de tant de jouissances pour l'homme qui cultive lui-même, sème, voit pousser, et recueille, la propriété devient parfois pour nos paysans une source d'embarras et de ruines.

LE VIEUX PAUVRE

A la fin du mois d'octobre 1829, je traversais la commune de Treignat, lisière du Bourbonnais et de la Marche, en me dirigeant vers Saint-Sauvier. Le chemin serpente le long d'une ligne de monticules pierreux, couronnés de bouleaux, ressemblant, par leur capricieuse symétrie, à quelque mystérieux et gigantesque monument d'une race d'hommes éteinte. Au pied de ces côtes nues et hérissées, se déroule une ceinture de prairies, encadrées de grands et beaux arbres, arrosées de mille filets d'eau, vertes, fraîches, nuancées de fleurs. Walter-Scott regrettait l'absence de troupeaux errants, dans les riches paysages du Nord de la France ; ces campagnes sont peuplées de groupes d'animaux domestiques, grâce au système de pacage, si décrié par les agronomes : cette fois aussi la civilisation ne se trouve pas d'accord avec le pittoresque. Pour moi la vue d'un bœuf engraissé sur le fumier d'une étable, ne me rappelle que les quartiers de viande, et l'étal du boucher, tandis que rien ne me semble plus doux dans la vie champêtre, que l'aspect des troupeaux en liberté, les moutons qui se suivent le long des sillons dépouillés, les bœufs ruminants couchés à l'ombre, les chèvres suspendues aux rochers, et les génisses qui rentrent le soir en beuglant.

A l'époque de mon voyage, le frais et vert Eden de Treignat se fanait aux vents d'automne ; ses beaux peupliers tendaient vers le ciel gris leurs bras nus et noircis ; image de l'âme, trop tôt ouverte aux émotions de la vie, eux qui avaient paré le printemps de sa première couronne de verdure, voyaient les premiers leurs feuilles jaunies rouler en tourbillon sur la terre dure et raboteuse. Le colchique émaillait seul encore de ses tendres nuances la pente des prés ; fleur incomplète, calice délicat sans feuilles et sans tige, qui se replie et sèche sur la terre qui l'a produit, dernier effort de la nature, frêle et triste comme la pensée

d'une jeune fille qui s'éteint de langueur. Alors l'homme, frappé au moral et au physique, de je ne sais quel malaise solennel, devant le renouvellement de ce qui l'entoure, rentre en lui-même, et sent que tout ce qui est jeunesse, beauté, force, bonheur et vie, se fane, s'affaiblit, passe et meurt.

Je cheminais sous le poids de ces vagues impressions, me laissant aller au trot régulier d'un petit cheval du pays, qui faisait craquer sous ses pieds la glace légère formée par une gelée de nuit, dans les ornières et empreintes de pas. Bientôt les vastes brandes se déroulèrent devant moi avec leur uniforme bordure de bois, s'élevant graduellement des bruyères aux fougères, des fougères aux genévriers, des genévriers aux bouleaux tortus, et des bouleaux aux hêtres rangés en longue, épaisse et noire muraille. L'imagination bercée par le mouvement soutenu de ma monture, et le bruit monotone de sa marche, j'abandonnai à son instinct le choix du fil à suivre dans l'écheveau brouillé des sentiers, pour commencer un de ces romans sans fin, dont on est à la fois le créateur et le héros.

Ma rêverie fut interrompue par les accents d'une voix aigre et lamentable, qui me criait : « Ayez pitié d'un pauvre malheureux, mon bon Monsieur ! »

Je regardai et je vis, debout sur le bord du chemin, un petit vieillard appuyé sur un long bâton blanc, et me tendant son chapeau gras et déformé ; le vent faisait flotter ses cheveux gris, sur des traits violets de froid, et amoindris par l'âge et le besoin. Pourtant quelque chose de goguenard perçait dans l'humilité du regard de ses yeux gris enfoncés, et une insouciance déguisée se laissait apercevoir sous la souffrance de son sourire. C'était une expression quasi suppliante, que l'habitude donnait à sa figure, au moment où il en avait besoin, mais dont il lui tardait d'être débarrassé. Son aspect enfin, plus grotesque qu'effrayant, n'avait rien de cette morne flétrissure qu'inflige la misère des villes.

A peine eus-je laissé tomber mon aumône dans son chapeau qu'il prit un air de bonhomie joviale, et redressant son petit corps sec et vigoureux, pressa le pas pour marcher à mes côtés.

Satisfait de trouver un compagnon de route, qui abrégeât pour moi l'ennui d'une de ces lieues du Bourbonnais, qui semblent

s'allonger à mesure que l'on avance, je m'adressai au vieux pauvre, en disant : « Vous avez choisi une mauvaise saison pour voyager, mon ami ? »

— « Il fait froid, c'est vrai, mon bon Monsieur, me répondit-il, en rangeant mon gros sou dans la poche de sa veste rapiécée de lambeaux de diverses couleurs ; mais quand on marche on est bientôt réchauffé. »

— « Et, où allez-vous ainsi, mon brave homme ? »

— « Le bon Dieu le sait ; je n'en sais rien : je vais tantôt ci, tantôt là, chercher des âmes charitables, de bonnes gens comme vous, mon brave jeune homme, dit-il, en s'inclinant. »

— « Mais la nuit va venir, elle sera piquante : où la passerez-vous ? »

— « J'ai à choisir. Il y a trois domaines qui ne sont pas bien éloignés, mon lit est fait dans la grange, et quand j'aurai du foin par-dessus les oreilles, je me soucierai peu d'entendre la bise souffler dans la toiture. »

— « Venez-vous quelquefois à la ville ? »

— « Rarement. A moins qu'un jour de foire, pour remplir ma besace de pain blanc à la porte des cabarets, et boire quelques petits verres de vin que les bons vivants m'envoient de leur table ; ou bien, lorsque j'en suis très près, et que j'entends les cloches m'annoncer qu'un bourgeois est mort, et que ses héritiers seront charitables pendant un jour. J'y reste peu, il n'y a rien à faire. Nous ne voyons que de pauvres diables, qui suent du matin au soir à leur travail, et auxquels on aimerait mieux donner un sou qu'en demander un. Les riches se cachent derrière leurs grandes portes, et nous envoient dire par leurs domestiques : on ne donne pas ! heureux encore qu'ils n'y envoient pas leurs chiens ! »

— « Mais aux portes des églises donne-t-on moins qu'à celles du cabaret ? A-t-on besoin là, de l'idée de la mort, pour songer à la misère ? »

— « Ah ! oui, devant les églises ! il y a tout de même moyen de s'y engraisser ! Les bons chrétiens donnent pour sauver leur âme, les autres pour se faire voir. Mais il faut rester debout contre le bénitier, comme un bon saint de pierre ; il faut marmotter des prières, que j'ai oubliées depuis longtemps ; il faut dire aux vieilles femmes à quelle heure la messe commence, aux jeunes

si M. l'abbé est au confessionnal. Moi, j'aime le plein air ; mon bâton et moi nous ne pouvons rester le long d'un mur, et ne nous déranger que pour chasser les chiens. Il faut que nous arpentions du chemin ! »

Et le petit vieillard frappait la terre du bout de son bâton ferré : ses yeux s'animaient de cet instinct de sauvage liberté, que n'éteint pas toujours la misère.

Je continuai en lui disant : « Mais comment trouvez-vous votre existence dans des campagnes si appauvries. »

— « Mon bon Monsieur, je vis comme un pauvre. Je mange le pain bon ou mauvais, comme on me le donne. Sur chaque tourte j'ai mon morceau : « c'est la part du bon Dieu », jamais elle ne manquera. Je me chauffe au coin du feu, je m'asseois au bout de la table et parfois, pour me ragaillardir, je demande la petite chopine, quand de bonnes gens comme vous m'ont donné... »

— « Vous me paraissez encore fort ingambe. Votre vie n'est pas des plus assurées. Ne pourriez-vous pas l'améliorer en travaillant ? »

— « En travaillant ! s'écria-t-il en haussant les épaules chargées d'une besace rebondie. Moi ! plus heureux en travaillant ! Les paysans travaillent : eh bien ! je mange le même pain qu'eux ; mes habits sont aussi bons que les leurs (et il donna un regard de complaisance et d'amour à ses guenilles) ; ils me préservent du froid. J'aime autant coucher dans le foin embaumé, au-dessus des vaches, que dans leurs sales lits, dans leurs tanières, avec les poules et les cochons : moi, j'ai un vaste grenier, et un bon air ; quand les coqs chantent sur le faîte, je prends mon bâton je descends, je secoue les brins d'herbe attachés à mes habits et à mes cheveux, et je pars en rongeant mes bonnes croûtes de pain noir, tandis qu'eux se frottent les yeux, et se traînent, lents comme leurs bœufs, derrière une charrue. Moi j'étends la main ; eux se courbent devant le bourgeois pour lequel ils travaillent, et l'appellent « not' maître » ! Ils se ruinent à plaider, moi je n'ai ni biens, ni voisins ; le percepteur fait saisir leurs meubles, moi je ne paie pas d'impôts. Pourquoi travaillerais-je donc ? Je m'amuse comme eux, et je me grise le dimanche, quand j'ai rencontré de bonnes gens comme vous, ajouta-t-il encore, en portant la main à son chapeau. »

— « Mais vous n'avez pas de famille ? vous vieillirez : vous pouvez devenir infirme ! »

— « Bah ! me dit-il en frappant la terre de son bâton, je marche trop pour que la maladie puisse m'attraper. Et puis, après tout, ne vaut-il pas autant mourir le long d'un blé, que de tousser au coin d'un feu, et de s'entendre dire à toute heure par ses enfants : ce vieux ne mourra donc pas ? On ne devrait plus manger quand on ne peut plus travailler ! »

— « Ainsi donc vous êtes heureux ? »

— « Eh ! mon Dieu, oui, mon bon Monsieur, surtout quand je trouve des bonnes gens qui... »

Ces éternels remerciements, pour ma mince charité, me firent voir qu'il recevait plus de morceaux de pain que de pièces de monnaie, et que ma pièce de deux sous ne tarderait pas à être échangée pour une demi-bouteille de vin blanc, qui rendra le lit de foin meilleur, et les rêves du grenier plus doux.

Nous aperçûmes bientôt quelques masures couvertes à paille d'où la fumée s'échappait en tournoyant au milieu des grandes branches éparses des châtaigniers. Le mendiant s'inclina une dernière fois, mais sans prendre son air humble et souffrant, et disparut dans un étroit chemin creux, caché sous les houx.

Je continuai ma route plus pensif, et sans presser le pas de ma monture, quoique un brouillard épais s'étendît sur l'horizon, et que le vent du soir me jetât les feuilles tournoyantes au visage. Les détails d'une rencontre déjà lointaine revenaient présents et frappants à ma mémoire, et me faisaient plus profondément réfléchir sur ce que je venais de voir et d'entendre.

Je me souvenais d'un paysan, que j'avais rencontré le soir assis, faible et souffant, sur un tas de bois. A son désespoir résigné, à l'expression muette de sa douleur, à cet affaissement de l'âme et du corps, qui l'avait contraint à s'arrêter là, je pouvais croire que si la mort s'était présentée à lui, au lieu de moi, en ce moment, il ne lui eût point seulement demandé à l'aider à relever son fardeau ; car c'était l'heure où l'homme se sent le plus seul, où il a besoin d'un foyer chaud autour duquel se range une famille, besoin de dire à quelqu'un ses peines du jour et ses espérances du lendemain ; et l'on voyait que lui, pauvre homme, rien ne l'attendait sous son toit demi écroulé, que le froid et la misère.

Je m'approchai, en lui disant : « Pourquoi vous êtes-vous ainsi chargé, mon brave homme ? »

« Hélas ! mon bon Monsieur, j'ai acheté une corde de bois à la la forêt ; un voiturier m'a demandé huit francs pour me la conduire. Je vais la chercher presque bûche à bûche, car je suis bien faible. Depuis deux jours je ne m'étais pas chauffé, parce que la fièvre m'avait empêché de sortir, aujourd'hui je vois que je me suis trop chargé, mon bon Monsieur ! »

Et sa tête blanche retombait sur sa poitrine creusée.

— « Vous n'avez donc pas d'enfants, mon ami ?

— « J'en ai eu cinq, Monsieur.

— « Ils vous ont quitté ?

— « Non, ils sont morts. C'est moi qui aurais dû mourir, ajouta-t-il après un douloureux silence : quand les bêtes ne peuvent plus travailler, on les tue, au moins ! »

Ce froid désir de mort me parut plus poignant que cette pensée de suicide, qu'une vie molle nous inspire à chaque souffrance factice. Et comme le pauvre vieillard s'était levé et cherchait à recharger de ses mains raidies le fardeau qu'il avait laissé tomber, comme pour lutter jusqu'à la fin avec le malheur, je me hâtai de le placer sur sa tête vacillante, en glissant dans sa main une pièce, la première que cette main calleuse eût touchée sans l'avoir laborieusement gagnée. J'aurais voulu lui donner davantage ; mais qu'est-ce que notre charité ? Elle nourrit la misère, elle ne la guérit point. Nous avons nos désirs impérieux, nos besoins renaissants : il nous faut d'abord songer à nous ; nous sommes les premiers misérables !

Emporté par mon petit cheval, qui hâtait le pas parce qu'il « sentait l'écurie », comme on dit en Bourbonnais, je méditais le sort de ces deux vieillards rencontrés à une époque différente, et comparant leur existence, je disais : la misère des villes, c'est le travail qui ne suffit point aux besoins de la famille, les exigences du luxe et de la vanité, les vices dévorants, les passions désordonnées, qui amènent le désespoir et le crime ; la misère des campagnes, ce sont les procès, les impôts, les durs travaux, les maladies, la mort des enfants. La mendicité : partout c'est la paresse.

LAVAUX-SAINTE-ANNE

Il est un frais et riant paysage, qu'un bon ange déroule devant moi, dans mes rêves du matin, les plus heureux et les plus doux. Une rivière dormante s'étend calme et pure, des rochers festonnés d'arbustes fleuris, un village suspendu avec ses vergers sombres, se penchent et s'y mirent : l'œil confondant l'image réfléchie et la réalité, prend le ciel pour les eaux, et les eaux pour le ciel. Soudain, cette belle rivière s'élance, d'un bond, inattendu comme le premier élan de la passion, et se précipite en cascade blanche et bruissante : puis elle roule dans son eau courante, le bleu du ciel, les teintes dorées du soleil, et la verdure des grands arbres ; elle mugit, elle saute autour des obstacles, sans songer que d'obstacles en obstacles, de rochers en rochers, elle court se perdre dans l'abîme immense.

Pour moi ce paysage élyséen est toujours le théâtre de quelque scène d'une tranquille félicité, de ces joies inaltérables où tout sentiment périssable s'efface, joies que l'on ne goûte, hélas ! que dans les rêves. Quand un rayon de soleil glisse à travers mes rideaux, mes yeux, luttant avec la lumière, se ferment et poursuivent dans l'obscurité la vision évanouie. Ce mirage, si doux à mon âme dans le désert de la vie réelle, c'est le village de Lavaux.

Lavaux-Sainte-Anne ! ruines et rochers fleuris ; misère et frais vergers ; eaux limpides et dormantes ; eaux rapides et écumeuses. C'est la vie, avec ses douleurs et ses plaisirs, se réfléchissant dans le souvenir, ou précipitée dans un avenir inconnu !

Pour une maison dont le toit fume, dont le seuil est égayé par un enfant qui joue et un chien accroupi, on rencontre à Lavaux deux masures écroulées, où poussent le groseillier épineux et la ronce sauvage. Des pignons, lentement noircis par la fumée, annoncent la place, où l'homme s'est abrité sous un toit, où s'est pressée une famille, éteinte comme la flamme du foyer lavé chaque hiver par la pluie du ciel. Ces touffes d'orties cachent l'enceinte renversée du petit jardin, jadis cultivé par le maître : le cerisier qu'il a greffé, rapporte encore des fruits doux, sur un terrain inculte ; ces fruits appartiennent aux petits enfants

et aux petits oiseaux, créatures qui aiment la liberté par instinct, et s'emparent de tout ce qu'on leur laisse prendre. Tout indique que ces maisons tombées ont été habitées par une population plus nombreuse que la chétive population, maintenant répandue dans les maisons qui tombent ; à Lavaux, comme dans le monde, les absents tiennent la plus grande place.

Quelques maigres vaches paissent sur une verte pelouse semée de blocs de pierre, qui entoure la simple église paroissiale ; on y pénètre, de toutes parts, par les larges ouvertures d'une muraille écroulée : c'est le cimetière ! Ainsi, partout des ruines ! même dans ce dernier asile où dorment ceux dont l'habitation terrestre est détruite, et le souvenir perdu ! Les petites filles du village viennent s'asseoir, et filer, rieuses et chantant, sur la plus grosse des pierres dispersées : à l'approche d'un promeneur curieux, de la ville, elles s'éloignent timides et honteuses, mais en tournant la tête. J'ai vainement cherché à lire le nom autrefois creusé dans cette pierre, qui est une tombe : une longue croix que le temps n'a pu effacer, apprend seule, que là fut enterré, parmi ceux dont il avait consolé et partagé la vie de labeurs et de misères, un ancien curé de Lavaux-Sainte-Anne.

Lavaux-Sainte-Anne n'a plus de pasteur, et l'on porte à la ville, par des chemins escarpés, et l'enfant qui vient de naître, et le vieillard qui vient de mourir. Les poules se posent sur l'autel dégarni de l'église, et volent effarées dans la nef déserte ; une vigne sauvage, dont une branche pénètre par les vitres brisées du sanctuaire, semble vouloir parer sa nudité de son feuillage. Mais ses feuilles flétries et sèches tombent déjà une à une, et le vent d'automne les roule sur les dalles humides. Une cloche fêlée, restée seule dans le clocher penchant, envoie soir et matin à l'écho des rochers du Thé, les sons mélancoliques de l'angélus, tristes comme la plainte d'un mourant, dernière voix religieuse de Lavaux perdue dans l'éternel fracas de la rivière.

La solitude de Lavaux-Sainte-Anne est toute peuplée de mes souvenirs d'enfance : il y avait toujours dans son ciel, de ces jolis nuages, qui prennent la forme de tout ce que l'on désire : mais hélas ! ainsi que nos rêves de jeunesse, ils se décolorent, se divisent, s'éparpillent et se fondent dans l'espace ! Combien de fois n'ai-je point foulé les capillaires de ses petits bois posés sur

les rochers, comme une couronne de chêne, sur le front d'un vieillard ? Je poursuivais au milieu de la mousse, l'anémone blanche, faible et penchante, pareille à jeune fille qui meurt d'amour, les hyacinthes couleur d'améthyste, les ornithogales bleues, et les aulx étoilés ; je cherchais la pulmonaire changeante, sous les touffes d'aubépine malgré la couleuvre qui frôlait, en fuyant, les feuilles jaunies. Enfant, je me suis souvent amusé à faire dévaler de grosses pierres le long des pentes raides de ses montagnes : c'est plaisir quand elles partent bruyantes, rapides et bondissantes : mais un buisson ralentit leur rapidité, puis un brin d'herbe les arrête ; mais après un bond démesuré, elles retombent à plat et demeurent. Celles qui heurtent violemment les obstacles, les font ployer, mais se brisent ; arrivent au but, mais en éclats. Tel est l'homme avec ses pensées fougueuses, sa puissance bornée, et ses œuvres incomplètes, un obstacle l'arrête, un effort l'épuise, et sa violence ne sert qu'à le briser. J'ai plus d'une fois jeté des morceaux de bois sec, ou des bouquets de fleurs, sur le tournant du « gouffre du puits » ; flottants sur l'eau tranquille en apparence, ils décrivaient un long cercle, lentement, lentement : en vain le courant rapide les ébranlait un moment, entraînés par une puissance cachée, mais irrésistible, ils revenaient en arrière et recommençaient leur cercle sans fin. Pensais-je alors, dans mes joies naïves, que, lancé au milieu de cette sourde agitation de la vie, je devais tourner aussi dans un cercle sans fin de doutes, de faiblesses et d'erreurs ?

Pourrais-je retrouver à Lavaux-Sainte-Anne et mes premières croyances, et la vive impression de mes premières joies ou de mes premières douleurs ? J'essayerai ; je médite une esquisse de mon passé : le site de Lavaux sera le fond du tableau. La branche fruitière violemment brisée, alors que la sève du printemps parcourait ses fibres, plantée dans une terre chaude et forte, jette quelques verts bourgeons, quelques pâles fleurs, qu'un soleil flétrit, qui se dessèchent, qui tombent. L'âme qui, dans sa jeunesse, a été meurtrie par le monde, jette quelques bourgeons lorsqu'elle s'enfonce dans la poésie ; mais ces espérances meurent : la racine manque ! Peut-être raviverai-je la branche demi-fanée, en la plantant dans la terre natale ?

Un homme qui renfermerait sa poésie, entre les roches de

Lavaux-Sainte-Anne, connaîtrait-il ce dégoût et ce dédain froid, maladie de l'époque, et qui pis est, maladie à la mode ? Il ne verrait là que des hommes qui travaillent, des douleurs résignées, des privations muettes, des vertus ignorées de ceux même qui les pratiquent, des dévouements qui ne peuvent avoir de récompense qu'au ciel. Le siècle est pourri, dites-vous ? Pourquoi touchez-vous à la pourriture ? « Celui qui lutte avec un lépreux, peut le vaincre ; mais il se relève « ord et puant », s'écriait le père Lejeune. N'en approchez la main que pour le guérir, et non pour montrer plus profondément ses plaies. Vous rencontrez au bord du chemin le voyageur couché et blessé : mieux vaudrait passer comme le prêtre, en récitant vos prières, si comme le bon Samaritain vous ne pouvez répandre l'huile et le vin sur les plaies de cet homme pour adoucir les maux passés, le vin pour le fortifier contre l'avenir. Vous vous penchez sur le mourant avec une pitié hypocrite, une curiosité barbare ; et pour savoir s'il vit encore, s'il peut remuer ses membres raidis, vous infusez le vitriol corrosif dans ses artères entr'ouvertes !

CONTES ET NOUVELLES

C'est pour se délasser des austères travaux d'érudition qu'Achille Allier a écrit des contes. Mais un seul d'entre eux fut publié de son vivant : Le *Serpent vert*, paru dans un des premiers numéros de la jeune revue qu'il avait fondée : *L'Art en province*. Les autres dorment depuis un siècle dans les papiers que nous avons eu la bonne fortune de dépouiller ; pour certains il existe même deux rédactions, et la plus récente atteste chaque fois un souci de perfection dans le style qui montre à quel point ce grand laborieux était exigeant pour lui-même. Tous ces contes sont baignés dans une atmosphère de fantastique qui s'allie curieusement au souci minutieux du détail réaliste ; tous reflètent cette âme tourmentée d'observateur et de poète.

On trouvera ici, en plus du *Serpent vert*, les plus brillants et les plus émouvants de ces récits presque toujours autobiographiques.

LE SERPENT VERT

Qu'ai-je gagné, jeune fille, à mettre ma main sur ton sein ? J'ai retiré ma main : elle est encore brûlante [1].

Lord Byron.

I

Saint Joseph est le patron des oiseaux du ciel : le jour de sa fête, premier jour du printemps, les oiseaux se marient. Quand nous étions bien petits encore, il m'en souvient, notre vieille

1. Cette épigraphe ne se trouve pas dans la première rédaction publiée par *L'Art en Province*, 1re année, 1835-36, pp. 45 et sq.

maîtresse d'école nous prenait par la main, ma sœur et moi, en disant :

— « Allons, enfants ! venez voir marier les oiseaux ; mais surtout marchez doucement, car je n'ai plus mes jambes de quinze ans. »

Et nous allions bien doucement pour ne point fatiguer ses pauvres jambes de soixante-dix ans : s'il nous prenait une de ces envies, de bondir ou de courir auxquelles les enfants et les agneaux ne résistent pas, nous savions tourner en sautant autour d'elle, mais sans quitter sa jupe verte.

— « Voulez-vous bien finir, enfants ! Ils vont me faire tomber. Je vais vous ramener, et les oiseaux se marieront sans vous ! »

Arrivés sous les hauts peupliers, dont les branches se couvraient de chatons rougeâtres éclatants au soleil, partout nous entendions le chant joyeux des oiseaux sur les arbres, dans les broussailles, sur les buissons où le groseillier épineux montrait déjà sa verdure hâtive, fier de n'avoir point fait mentir le dicton :

Février, février, avant de s'en aller
Voit la feuille du groseillier

— Ma Tata, les oiseaux se marient donc maintenant ?

— Oui, mon petit ! Et ils chantent pour remercier le bon Dieu.

— On est donc bien content quand on se marie ? Moi, je veux me marier aussi.

— Plus tard ! plus tard ! lorsque tu seras grand et que tu sauras mieux lire.

— Oh ! je suis plus grand qu'Anna de toute la tête et je sais mieux lire qu'elle. Je voudrais me marier avec Anna tout de suite, pour que ça dure plus longtemps.

Douze ans plus tard, c'était aussi le jour de saint Joseph ; les oiseaux chantaient leur mariage sur les arbres, dans les broussailles et sur les haies. Moi, je marchais, je courais dans un sentier bordé d'épais buissons, d'où la violette exhalait son parfum.

Oh ! la belle journée !...

Le soleil de midi brille au ciel pur, des vapeurs tremblent à l'horizon comme le voile d'une fiancée. Tout est lumière et vie ! Le grillon bourdonne sous l'herbe ; le lézard fuit en remuant les

feuilles sèches et des milliers de moucherons voltigent du haut en bas dans l'air. Et moi, je cours toujours, car elle m'attend. Elle !... Anna !

Là-bas, derrière ces cyprès noirs et ces tuyas jaunis par l'hiver, au-dessus desquels de grands peupliers d'Italie balancent leur tête chauve sur le bleu du ciel, je courais quand une voix inconnue me cria : arrête ! Je regardai de tous côtés ! Personne !... J'allais repartir.

— Arrête, Jean-François ! me cria-t-on plus fort sur ma gauche.

Cette fois, je vis...

Je vis, sur une branche sèche d'églantier, un petit serpent vert émeraude, trois fois replié sur lui-même, qui dressa une tête plate aux yeux mobiles, en se balançant au soleil.

— Arrête, Jean-François !... Elle n'est pas encore sous les cyprès.

Atterré, les yeux grands ouverts, les cheveux hérissés, je restai cloué sur place par le regard fascinateur, et ne pus que me pencher vers lui pour mieux entendre ses paroles étranges. C'était le maudit, celui qui séduisait notre mère Ève ; son langage était encore insinuant, doux et amer, éloquent et moqueur.

— Elle n'est pas encore sous les cyprès. Sa mère est souffrante : « Maman, lui a-t-elle dit, caressante, maman ! dors sur mon lit ; tu ne dérangeras pas le tien, et moi, je dors tout de même sur un lit défait. Pauvre mère ! tu souffres ! » Elle passe ses bras autour du cou de sa mère, comme elle va les passer autour du tien, car sa mère va s'endormir. A sa petite sœur, elle a donné de jolis morceaux de satin rose pour sa poupée, et le grand livre d'images où il y a des saints et des martyrs.

Maintenant elle soulève les rideaux brodés des fenêtres ; elle regarde sur la route poudreuse, vers le sentier des vignes. Ses joues s'animent comme sous tes baisers ; ses seins soulèvent sa robe blanche comme si ta main les enveloppait déjà.

Elle t'a vu.

C'est qu'elle t'aime bien, la jeune fille aux bras blancs, depuis ce jour, t'en souvient-il, où là-bas tu bus l'eau de la cascade dans ses mains tremblantes, et que tes lèvres rafraîchies se posèrent sur ses lèvres souriantes. C'est à toi qu'elle songe en fermant les

rideaux de son lit ; c'est ton nom qu'elle prononce quand le premier rayon de soleil danse sur ses yeux bleus.

Oui, elle t'aime bien !

Pourtant, combien de jours lui donnes-tu avant qu'elle en épouse un autre ?

— Maudit serpent !

Et je voulus lever mon bras, qui tenait une branche de saule, pour le frapper. Mon bras resta raidi, et la branche se brisa d'elle-même dans mes doigts. Le serpent vert poussa le même éclat de rire que lorsque le fruit de l'arbre eut glissé des mains d'Ève dans celles de son époux. Et moi, je goûtais un fruit nouveau, un fruit de damnation : le doute.

— Dans combien de jours sera-t-elle la femme d'un autre ? répéta plus lentement le Malin. Ce pourrait être dans huit jours : mais elle t'aime tant, la pauvre enfant ! Accordons-lui un mois ! Et sois heureux : elle hésitera une demi-journée. Pourtant on va déployer devant elle des tissus soyeux, blancs et rouges, avec de hautes palmes aux mille couleurs. On lui apportera des chapeaux roses ombragés de plumes légères comme un nuage, des robes à reflets changeants comme ma peau au soleil de cette belle journée, des voiles semés de broderies pareilles à celles que la lune trace sur le gazon en traversant le feuillage ; et puis des boutons tremblants de fleur d'oranger, balancés au rythme du cœur qui palpite du désir de te voir, ou mêlés aux cheveux blonds dans lesquels tu vas baigner tes doigts. Elle aura des pierreries étincelantes comme une goutte d'eau sur une fleur.

Car celui qui la convoite est riche.

Il est beau en même temps ; il est jeune, et quand sa main détachera le bouquet de fleur d'oranger de la ceinture de sa fiancée, et prendra pour se poser sur le cœur de jeune fille le chemin que la tienne connaît, crois-tu que ce cœur battra pour toi comme il bat maintenant ?

Elle est sous les cyprès. Vois !... elle se penche et regarde, agitant son mouchoir blanc ; elle t'appellerait si elle ne craignait de réveiller sa mère. Reviens dans un mois à cette même place. Tu la verras disparaître encore derrière les cyprès, mais avec lui. Les cyprès sont touffus. et les jeunes époux recherchent les coins d'ombre. Je serai peut-être encore là pour t'endormir par mes douces paroles, si... »

— Maudit serpent, tu railles ! Si je pouvais t'écraser !... Mais tu mens !... Jamais Anna...

— Allons donc, Jean-François ! Elle t'attend. Sa mère va s'éveiller ; la petite sœur jettera la poupée, le livre d'images en pleurant. Veux-tu être grondé par la jeune fille. Profite du temps qui te reste. »

Et le serpent vert se balançait toujours sur sa branche d'églantier. Une sueur glaçait mon front, et mes jambes fléchissaient quand je voulais faire un pas en avant. Le Malin fixait sur moi ses yeux perçants, étudiait mon trouble. Terrifié je m'enfuis.

En descendant le sentier escarpé qui mène au bord de l'eau, je vis sur les buissons des serpents de toutes couleurs. Ils me saluaient en remuant la tête, et disaient : « Dans un mois, épouse d'un autre ! » Les oiseaux le chantaient dans les arbres ; les grillons le murmuraient sous l'herbe ; les moucherons le bourdonnaient dans l'air ; la brise, en passant, le chuchotait ; la rivière le criait par la cascade de son écluse. Je fuyais toujours.

II

Je suis allé tout droit chez ma vieille maîtresse d'école : pauvre Tata, déjà vieille à ma naissance ! Que j'aime à me rappeler, près d'elle, le temps où, juste à la hauteur de ses genoux, je suivais sur l'abécédaire l'aiguille à tricoter qui parcourait les lettres ! Armée d'un grand bâton, elle atteignait sur les bancs les plus reculés le garçon ou la petite fille, — car là aussi nous étions réunis — dont les rires ou les larmes interrompaient la leçon. Et comme elle s'en servait souvent ! Il était aussi destiné à éloigner les chats qui venaient en rampant occuper une place favorite que leurs griffes disputaient à nos livres et à nos petites mains. Et la vieille chaise noire sur laquelle allait s'asseoir le paresseux, la menteuse, le gourmand, la méchante !... cette chaise avait toujours un occupant. Et ce long bonnet à oreilles d'âne, qui à force de servir aux punis, était devenu un jeu !... Et ce martinet redoutable, pendu à la porte comme une menace, que les araignées enveloppaient à loisir de leurs toiles poudreuses.

Je me rappelle surtout cette pie bavarde et voleuse, emportant

sur le ciel de lit jaune les poupées et leur garde-robe, les billes et les livres, tout ce qui tombait sous son bec et sous ses pattes. Je l'entends encore, perchée sur la fenêtre au vitrage plombé, près du pot de jasmin, interrompant nos jeux de sa voix aigre, et criant : « Petits !... petits !... à l'école !... à l'école !... » Puis sautant, gigotant, elle venait nous attendre au bas de l'escalier pour becqueter sans pitié nos talons et nous faire grimper plus vite aux marches raides et tournantes qui nous conduisaient à notre prison de deux heures.

Je pénètre aujourd'hui dans la même chambre, mais non plus leste et souriant ni rouge et échauffé par des jeux à peine interrompus. Je suis las, abattu, troublé, le cœur usé de désirs et d'émotions. Je me sens presque vieux de douleur, mais pour cette bonne vieille, il y a deux jours à peine que j'étais là en robe rouge, avec mes cheveux blonds bouclés, assis auprès de la petite Anna, partageant mon goûter avec elle, lui donnant la main pour l'aider à descendre l'escalier, l'aimant et la protégeant déjà. Faut-il donc regretter cet âge où le sourire naît sur les lèvres avant que soient séchées les larmes ? ou bien faut-il haleter après le bonheur et poursuivre un avenir qui fuit ?

Elle est encore entourée, la bonne vieille, de tout petits qui l'appellent Tata, et qui attendent, pour lire, que son aiguille rouillée les guide. Je me suis assis un instant sous le manteau de la cheminée, sur ce vieux billot de bois noir où je venais autrefois à mon tour, afin de réchauffer mes petits doigts raidis. Si je lui avais demandé quelque histoire du temps passé : la religieuse qui se jeta dans un puits, la créole morte de faim pour ne point quitter son hamac, le duel à mort entre deux peupliers de nos *auberies*, ma tante me l'aurait contée. Mais je ne lui demandais rien. Elle fixait sur moi ses bons yeux doux et essuyait les verres de ses lunettes. Adieu ! adieu !... ma tante !... faites lire vos enfants, mais ne leur montrez ni martinet ni oreilles d'âne : le monde leur prépare assez d'humiliations et de souffrances.

III

Le lendemain fut plus tranquille : la nuit porte conseil. Je n'avais rêvé ni de serpent ni de cet infernal mariage. Je me vis

bien petit, et Anna était grande : elle me montrait à lire sur ses genoux. J'y appuyais mes mains en regardant sa jolie tête penchée. Tout à coup elle devint vieille, ridée et jaune, avec des lunettes rondes et une coiffe serrée. Elle ouvrit une grande bouche édentée, qui me fit peur. Je criai, je m'éveillai. — « Ce rêve n'est point un signe de malheur, me disais-je. Anna sera vieille un jour, mais j'aurai vieilli avec elle et près d'elle. Ce maudit serpent est un menteur, je verrai Anna en dépit de lui ; car elle m'attendra comme hier ; je l'embrasserai bien vite sur la bouche afin qu'elle ne puisse me faire un reproche. »

Et cette fois je courus plus hardi. Des ronces pourtant tendaient leurs bras pour m'arrêter. Une seule fois, dans une touffe de violettes, je crus voir briller des reflets changeants... Mais, si c'était le serpent, il ne me cria point : Arrête ! Je me glissai le long du petit mur, montai les marches moussues qui conduisent à la fontaine ombragée de saules pleureurs. En deux bonds, j'étais derrière les cyprès.

Maintenant mes bras encerclent sa taille souple ; ses baisers humides rafraîchissent mes lèvres et sa petite main passe légère sur mon front pour relever mes cheveux qui pendent.

— Méchant ! dit-elle, tu n'es pas venu hier. J'ai pourtant cru t'apercevoir, là-bas, dans le sentier des vignes. J'ai agité mon mouchoir comme une folle que je suis, et j'ai dû devenir bien rouge, car on ne m'a pas répondu. Ce n'était pas toi et j'ai pleuré.

Je baisais ses yeux, son cou blanc, ses joues empourprées ! « Si tu savais, Anna !... si tu savais ! » Et je n'osais parler. La jeune fille est moqueuse. Un serpent vert ! un serpent qui parle !... Comme elle rirait ! Et je souffre quand je l'entends rire. Et puis elle m'aime, j'en suis sûr ; le serpent a menti.

Nous étions assis bien près l'un de l'autre sur une racine de peuplier. L'ombre des cyprès nous cachait, et les oiseaux sur nos têtes chantaient leur lendemain de noces aussi gai que la veille.

— Tu m'aimes donc, Anna ?... tu m'aimes ?

Elle sourit, levant sur moi ses yeux couleur de ciel. Avec un léger murmure d'amour et de reproche elle attira ma tête sur son sein ; ses cheveux caressaient mon front ; son haleine brûlait mes joues.

— Tu m'aimes, Anna ?... non seulement plus que ta robe

blanche et ton chapeau de paille d'aujourd'hui ?... mais plus que des tissus de soie, des robes aux reflets changeants, des plumes qui se balancent et des diamants qui brillent ?

Elle ouvrait de grands yeux, en écartant les boucles dérangées de ses cheveux qui pendaient sur mes joues :

— Tu est fou, Jean-François ! Je ne te comprends pas ! Qu'as-tu donc ?

Et elle embrassait mes mains.

— Tu m'aimes, Anna, mieux qu'un mari beau et riche ?

— Ah ! méchant ! n'êtes-vous pas déjà mon petit mari ?

Elle attira plus fort ma tête sur son sein, et les battements de son cœur en émoi me berçaient. Son fichu rose avait glissé ; elle se penchait sur moi, et sa robe entr'ouverte dévoilait le chemin de son cœur. Je voulus sentir ses battements.

— Ah !... je poussai un cri affreux. Quelque chose de froid, de visqueux tournoyait le long de mon bras, et bientôt les triples nœuds du serpent vert comprimèrent mon cœur.

Anna, toute pâle, effarée, me regardait sans comprendre, lorsque nous entendîmes une toux sèche, bien connue. Elle se leva précipitamment et disparut derrière les cyprès. Je restai seul, bouleversé. Son père venait à moi, par l'allée des groseilliers, avec sa figure joviale, ses cheveux gris, sa canne à pomme d'ivoire sous le bras gauche et déployant gravement un mouchoir à carreaux rouges et bleus.

— Ah ! ah ! c'est vous, monsieur ? Vous venez nous voir par la porte de derrière ; vous surprenez vos amis !

Je ne sais ce que je répondis, encore moins ce qu'il put entendre : il est si sourd ! Il reprit :

— Comme vous voyez : tout doucement ! Je viens de la ville, mon petit, et je vais annoncer à ma femme que M. Jules nous arrivera demain. Vous ne le connaissez pas ? c'est un beau garçon, un savant jeune homme... et raisonnable donc ! raisonnable comme... un homme à marier : plus que vous, mon enfant ; mais cela vous viendra avec la barbe. Ah ! ah ! ah !

Et de rire en prenant sa prise de tabac.

— Sans adieu, mon ami ! Vous ferez connaissance avec M. Jules : il nous est promis pour quelque temps. Je vais faire préparer sa chambre. Au revoir, mon enfant !

Son chien mouton vint sauter autour de moi et me caresser. Pauvre mouton ! lui seul me caresse encore aujourd'hui, et je le laisse faire quoiqu'il caresse aussi M. Jules.

Je m'échappai quand le chapeau du vieillard eut disparu derrière le mur et que je n'entendis plus ses accès de toux. Je courais, car plus j'allais lentement plus le serpent vert me pressait le cœur. Je m'enfermai chez moi. Depuis lors, il me parle dans ma solitude et nous avons des conversations étranges, interminables. Je suis habitué à sa parole douce-amère, car il dit toujours vrai. Je me nourris de ses poisons : au moins ils me préservent de tous les autres. Au fond, c'est un assez bon serpent.

Non, il ne mentait pas. Anna est mariée, et il y a juste deux mois que les oiseaux le sont. Je l'ai vue rendre ses visites de noces : elle m'a souri, car elle était si belle qu'elle souriait à tout le monde, mais surtout à son mari. Elle avait un châle ondoyant, une robe vert émeraude, dont elle admirait les reflets, et ses diamants l'éblouissaient au point de lui faire oublier les yeux noirs de M. Jules.

Hier, je fus courageux. C'était un beau jour de printemps. Le soleil moirait d'or la rivière, la verdure des peupliers s'enlevait sur le ciel bleu, les oiseaux se taisaient dans les arbres, et le grillon sous l'herbe. Nul cri dans l'air ; pas un mumure de brise passagère ; aux champs tout était silence. C'était encore la lumière, mais ce n'était plus la vie. La chaleur me donnait des vertiges. Un moment je crus entrevoir deux personnes au bout du chemin des vignes, à la lisière des cyprès. C'était elle... et lui.

Ils disparurent derrière le rideau sombre de verdure : les jeunes époux aiment l'ombre. Sont-ils heureux ? Le serpent vert n'était pas sur les buissons pour me le dire. Il était toujours dans mon cœur. J'ai vécu quatre ans avec lui ; peu à peu il s'est assoupi à force de boire mon sang, et maintenant c'est à peine si je le sens frémir. Une main blanche peut seule me l'arracher. Veux-tu me la tendre, jeune fille que j'ai vue en sourire ? Oh ! ne me trompe pas ! Je ne pourrais entendre rire une seconde fois le serpent vert sans mourir.

Les maux qu'on a soufferts et ceux que l'on soupçonne
N'empêcheront personne
D'aimer comme on aimait hier.

A. A. 1835

LE VIEUX CORBEAU

RÉCIT INÉDIT

Je me rappelle avoir souvent entendu dire à nos anciens qu'on oublierait l'hiver de 1789, mais qu'on se souviendrait de sa Révolution. Nous pourrons dire à nos enfants : « Vous ne savez pas qu'en 1830 il fit très froid ; mais vous n'ignorez nullement que le germe de la Liberté porta ses fruits cette année-là, au soleil de juillet. »

En février 1830 notre pays semblait avoir reculé vers les glaces du Nord. Poussé par une nécessité pressante à voyager dans cette triste saison, je me trouvai bloqué pendant plusieurs jours à Noirétable, grosse bourgade au pied des Bois Noirs, dans une vallée perdue de la chaîne montagneuse que traverse la route de Lyon à Clermont. Assis près du feu de sapin dans une auberge, je contemplais par les carreaux l'église en pierres noires volcaniques, dont une neige éblouissante couvrait de mille fleurs la silhouette trapue.

Mes moments se traînaient maussades entre l'impatience et l'ennui, ou consacrés à observer les voyageurs qui attendaient comme moi un temps plus favorable pour le départ de la diligence. Devant la vaste cheminée dont les enfants de la maison et un énorme chien nous abandonnaient la possession, nous faisions cercle, engoncés dans nos vêtements d'hiver, qui nous préservaient mal du froid s'insinuant par les portes mal jointes.

Notre groupe comprenait un homme de vingt-cinq à trente ans, d'attitude et de langage militaire, au regard franc et hardi, avec une veste de houzard garnie de fourrure et un manteau. Sa figure colorée s'encadrait de favoris noirs. Il avait pour compagne une toute jeune femme à l'œil vif, au teint clair, qui souriait fréquemment pour faire admirer sans doute ses dents éblouissantes : avec un peu de modestie elle eût été exquise. Enveloppée dans une mante épaisse de drap bleu, coiffée d'un foulard rouge, elle semblait plus heureuse qu'intelligente. Vers l'autre coin de la cheminée était assis un petit homme sec, aux traits réguliers et grêlés, poudré, et enveloppé d'un ample carrik noisette. A côté

de lui, sa fille qu'il appelait parfois : Esther !... pour le seul plaisir de l'entendre répondre : Mon père ! C'était une grande blonde, aux traits pâles et figés, avec de grands yeux noirs fiévreux qui lui donnaient un air étrange. De longues mèches plates s'étaient détachées des bandeaux de son front et voilaient des joues sans éclat, légèrement creusées. Sous sa pelisse de satin noir on la devinait svelte, avec une grande maigreur de formes.

Le houzard et sa vive compagne, uniquement occupés à se sourire et à se contempler, semblaient tout à fait indifférents au retard. Le vieil homme interrogeait à chaque instant Esther qui se levait sans hâte, jetait un coup d'œil à travers l'étroite fenêtre, et répondait par monosyllabes. Et moi, immobile sous mon lourd manteau, je trompais l'attente interminable en observant mon entourage.

Le ciel ne s'éclairait pas, et deux jours se passèrent ainsi. La troisième nuit un grand vent s'éleva suivi de dégel. Le jour d'après on attendit encore : le ciel gris de plomb ; on entendait l'eau dégouliner des toits ; l'humidité glaciale nous faisait frissonner. Enfin la route fut jugée praticable, et nous quittâmes sans regret l'auberge pour monter en voiture : la pesante diligence s'ébranla dans la neige demi-fondue et boueuse. On avait fait un quart de lieue sur la route de Thiers, quand, au bas d'une montée rapide, une vieille femme fit arrêter le conducteur. Elle tenait par la main un enfant. Comme il ne restait qu'une place, elle offrit de le prendre sur ses genoux. Esther se pencha vers la portière et implora pour cette femme. C'était une paysanne vieillie avant l'âge, et dont la figure gardait un reste de beauté malgré la bouche renfoncée, aux lèvres minces et décolorées, malgré les joues creuses et flétries. Des mèches grises et raides s'échappaient d'une coiffe bizarre, par contre, les sourcils étaient d'un noir de jais. Le garçonnet, pelotonné contre elle, pouvait avoir six ans. Sa figure d'ange, son regard éveillé, ses joues roses attirèrent nos regards, pendant que la femme s'installait entre le vieillard et sa fille. Cette dernière le retint même un instant debout contre elle, caressant les joues rondes et les cheveux bouclés qu'elle écarta pour le baiser au front.

La vieille s'en aperçut et sourit ; puis, attirant le petit, l'enveloppa dans sa mante rayée. L'enfant laissa une de ses mains

rougies de froid dans les mains de la jeune fille, et l'on repartit.

J'étais vis-à-vis d'Esther dans un coin, le houzard au milieu, et son amie dans un autre coin. Parfois, entre deux assoupissements, mes regards erraient sur l'enfant immobile et muet. Mes voisins, les doigts entrelacés reposaient. La figure du vieillard disparaissait, enfouie dans le col de son carrick. Esther, le front appuyé sur sa main, semblait lutter avec le sommeil et ses longues paupières veloutées s'abaissaient et se relevaient suivant une expression, pendant que la tête de l'enfant s'appuyait contre sa poitrine. Le vent soufflait lugubrement ; une lumière blafarde éclairait à peine la voiture. On allait lentement, sans rien dire.

Vers le soir, le conducteur fit halte et nous avertit qu'il fallait descendre. Une bise glacée nous pénétra. Elle avait couvert la route d'une glace brillante sur laquelle les chevaux glissaient. A la descente nous aurions couru de réels dangers. Après avoir enveloppés de chiffons nos chaussures, nous partîmes vers des maisons invisibles que le conducteur affirmait proches et qu'il espérait rejoindre assez vite. Le temps commençait à changer. Quelques rafales d'un air plus doux passèrent, avec des flocons blancs qui dansaient dans l'air. Ils flottaient dans une brume épaisse qui s'attachait à nos cheveux, à nos vêtements et se changeait très vite en glaçons. Le houzard et sa compagne marchaient les premiers, l'un soutenant l'autre et riant à chaque glissade. La vieille venait ensuite avec le garçonnet, puis moi soutenant d'un côté Esther qui servait d'appui à son père.

Une confiance tacite était née entre nous trois. On parlait peu ; et, à la manière dont la fatigue obligeait Esther à peser sur mon bras, je sentais qu'elle m'avait choisi pour soutien. Le vent soulevait nos manteaux, nous jetant au visage la neige qui tournoyait plus épaisse. Bientôt elle s'accumula sur nous, sur les rochers à pic, sur la route, et retarda sérieusement notre marche.

On parvint à l'extrémité d'un défilé dominé par d'énormes blocs de granit entassés sur nos têtes. Dans un abîme à demi dissimulé par des sapins roulait un torrent gonflé par le dégel de la veille. Les contours des montagnes se dessinaient vaguement dans l'air neigeux. Des vols de corbeaux s'élevaient du ravin en dessinant des cercles pour se poser sur les angles des roches. La

neige augmentait d'épaisseur avec cette rapidité bien connue de quiconque parcourt la montagne en plein hiver. Notre marche devenant plus pénible, on résolut d'attendre la voiture afin de continuer la route si les chevaux pouvaient rompre les bancs de neige entassés par le vent. Si c'était impossible, du moins le conducteur nous guiderait vers les maisons de lui connues ; car la route arrivant sur un espace découvert, sans fossés ni haies, découvrait à nos yeux l'uniformité d'une plaine blanche au crépuscule, où la neige dissimulait les inégalités du terrain.

Une vaste roche en saillie, sous laquelle il y avait peu de neige, offrait un abri contre la bise. Le vieillard harassé s'enveloppa dans son carrick et s'assit sur un rebord de pierre, sa fille restant debout près de lui, tandis que de l'autre côté mon manteau le protégeait. Le houzard et son amie, la vieille paysanne et l'enfant pelotonné contre elle, s'y étaient déjà réfugiés. Soudain un énorme corbeau, le ventre et la tête blancs, vint tournoyer sur nos têtes avec des croassements lugubres.

La femme, jusqu'alors accablée releva la tête et prêta l'oreille à ces cris. Soudain elle se dressa, tendit le bras vers l'oiseau qui venait de se poser sur une saillie de roc, à quelques pas.

— Te voilà, vieux cruel ! que viens-tu faire ? Compterais-tu sur l'un de nous ?

Le corbeau sembla lui répondre par des appels plus funèbres encore.

— Ah oui !... tu dis que ce n'est pas notre heure !

L'oiseau redoubla ses lamentations sinistres.

— Un de nous doit tomber, dis-tu. Et lequel ? reprit la paysanne en serrant son petit plus près d'elle.

Nous restions immobiles, saisis d'un vague effroi, car l'accent rude et le regard fixe de cette femme, mettaient du fantastique autour de notre groupe.

— Allons, vieux !... dis-nous combien nous devons vivre d'années ?

Le corbeau déploya ses larges ailes, fit trois tours dans l'air en poussant chaque fois trois cris aigus, puis revint se poser sur son rocher.

— Trois ans ?... c'est trop, ou pas assez.

Elle hésita un moment à désigner l'enfant, comme terrifiée

de ce qu'elle allait faire ; son doigt parut chercher et finit par désigner Esther. Alors, très vite, le corbeau décrivit soixante-deux cercles et poussa soixante-deux croassements. La vieille murmura :

— Si longue vie à cette jeune fille pâle !

Esther avait rougi. La jeune femme au fichu rouge s'avança.

— Eh ! la mère !... si votre oiseau dit la bonne aventure, je voudrais bien savoir la mienne !

— Qu'il la dise en même temps pour moi, ajouta le soldat. Le diable m'emporte si j'aurais envie de vivre au cas où Catherine n'y serait plus !

L'oiseau, obéissant au geste de la vieille, fit deux tours, poussa deux cris, et s'arrêta.

— Courte et bonne !... c'est bien !... crièrent ensemble les amants.

La paysanne maintenant semblait chercher. Son doigt allait désigner le vieil homme quand un regard suppliant d'Esther l'arrêta.

— Si ce n'est pas lui, ce doit être l'enfant.

Elle tremblait. L'oiseau restait immobile sur son rocher.

— Malédiction du ciel ! vas-tu répondre ?

Le corbeau ouvrit le bec, mais sans un croassement. La femme, secouée de frissons, étreignait l'enfant, mais sans un mot. Et l'oiseau sinistre secouait par instant ses ailes noires qui se couvraient de neige.

— La voiture n'arrive pas, dit alors le houzard. Les chemins vont devenir impraticables, et si ce temps-là dure, la prédiction du corbeau sera fausse, car nous y resterons tous.

Cette pensée nous obsédait sans que personne eût osé l'exprimer. Le jour baissait rapidement. La neige ne tombait plus, et soudain les tertres d'alentour, colorés par les derniers reflets d'un couchant qui perçait le ciel gris, semblèrent s'affaisser et disparaître sous un manteau de plomb. Comment suivre une route dans cette étendue désolée et sans bornes ? Il était impossible de passer la nuit en cet endroit. Les loups viendraient et seraient plus dangereux que ce maudit corbeau qui nous regardait comme une proie.

On repartit.

Cette fois, le houzard et moi marchons en tête pour ouvrir un sentier dans la neige entassée. Esther, silencieuse et déterminée, soutenait son père ; la paysanne portait sur ses épaules le petit enveloppé dan sa mante. Je lui offris de le prendre : elle répondit non, en secouant la tête.

Bientôt dans l'air livide, à nouveau le vent fou s'éleva, faisant voler des tourbillons de neige qui nous aveuglaient et nous désorientaient. La sueur coulant sur mes joues s'y glaçait ; je sentais mes pieds s'engourdir, mes articulations se raidir. Au milieu de la bourrasque, dans l'obscurité croissante, nous formions un cortège d'ombres fantastiques. Je revins près d'Esther dont j'entourai la taille : elle pesait à mon bras, et je la traînais presque, lorsqu'un cri de joie nous fit lever la tête : il était poussé par le houzard, resté seul en avant et qui n'avait rien perdu de sa vigueur alerte.

Sa main, à cent pas, désignait une maison blanche d'où montait une colonne de fumée. Une vague lueur filtrait par quelque fenêtre. Aussitôt nous redoublons d'efforts et poussons de grands cris, auxquels répondent sans tarder les aboiements d'un chien. La porte s'ouvrit et la vive clarté d'un foyer, où flambait un grand feu illumina la neige. Un homme vint à nous. C'était le salut.

Nous nous étions égarés : la route contournait le rocher auquel nous avions fait halte et, par derrière, il y avait un hameau, que nous pouvions atteindre en peu de temps. Au lieu de nous y réfugier, nous avions fait un quart de lieu à travers champs pour aboutir à une chaumière isolée perdue au pied de la montagne. Voilà pourquoi la diligence n'avait pu nous rejoindre.

Nous entrâmes en secouant la neige de nos vêtements et le givre accroché à nos cheveux. Esther, très pâle, le regard éteint, à bout de forces s'affala sur un banc, et ce fut son père qui, oubliant sa fatigue, s'occupa de la ranimer. Tandis que nous l'amenions près du foyer où pétillaient des branches de sapin, le houzard et son amie, déjà réconfortés, demandèrent à manger à une grande fille brune qui les regardait effarée.

— Mais, dit quelqu'un, la vieille et son petit, où sont-ils ?

Nos exclamations réveillèrent Esther de son engourdissement.

— Sortons vite à leur recherche, dit le soldat. Je crois les avoir entrevus il n'y a pas longtemps ; ils ne peuvent être loin.

Je lui pris le bras et l'immobilisai .

— Silence !... on dirait une voix.

— Mais non ! c'est le vent qui ronfle dans la cheminée.

Je me tournai vers le paysan qui nous avait recueillis.

— Venez avec nous, mon ami. Il faut les secourir.

L'homme hésitait. Je lui mis dans la main une pièce d'argent. Il prit alors dans un coin des branches de sapin qu'il alluma au foyer où sa fille venait de jeter deux fagots humides qui sifflaient en répandant une âcre fumée à l'odeur résineuse. Et tous trois nous sortîmes.

La lune, pâle et terne, montait dans la brume glacée, traçant un cercle immense, avec des couleurs en demi-teinte, qui allaient d'un blanc froid au velours du bleu sombre. Les lueurs des torches déformaient sur la neige nos ombres agrandies. Le houzard, en tête, scrutait les bancs de neige avec un grand bâton, et décrivait quelques détours sans s'éloigner des traces encore visibles de notre marche. Débarrassés de nos manteaux nous avançons plus lestes, soudain il pousse un cri. Nous nous précipitons : la paysanne est là, contre un arbre chétif, accroupie, la tête sur ses mains ; le vent fait danser ses mèches grises. Mais elle n'a plus son petit. A notre approche, le corbeau noir et blanc se leva d'auprès d'elle, et ses grandes ailes agitèrent la flamme de ma torche.

Il était tard, très tard quand nous revînmes harassés d'une seconde expédition sans résultat pour retrouver l'enfant.

On s'organisa pour passer la nuit autour de l'âtre. Le houzard et sa compagne, enveloppés du même manteau, s'accroupirent sur un banc à l'angle droit de la cheminée ; le vieillard et sa fille, au centre ; la vieille, encore hébétée et muette, dans l'autre angle près de moi. La flamme dansante du foyer jetait sur nous des lueurs mobiles. Dans un coin très sombre une vache ruminait et les poules alignées sur une longue perche dormaient, la tête sous leur aile. Je vis Esther, sur laquelle son père avait voulu jeter le grand carrick, et qui, maintenant qu'il dormait, s'efforçait de l'en recouvrir sans bruit.

L'appelant doucement, je lui offris mon manteau.

Elle hésita : ses yeux se promenaient sur le cercle endormi, puis prenant son parti, elle se glissa près de moi. Je l'installai de mon mieux sur un escabeau très bas. Un instant son regard

me fixa ; ses paupières tombèrent, ses membres se détendirent. Écrasée de fatigue, elle dormait.

Je ranimai le feu, et bientôt m'enfonçai dans un rêve agité.

La plaine de neige à perte de vue s'étendait dans un grand silence que coupait seul l'âpre cri du corbeau. Et je marchais... je marchais sans jamais avancer, la rage au cœur. L'angoisse alors me réveillait. Il me sembla même une fois, alors que j'entr'ouvrais les yeux, voir la vieille immobile toujours, avec ce regard fixe des gens qui n'ont plus leur raison.

Quand je repris conscience, un jour naissant, incertain, éclairait les traits fatigués d'Esther et ses paupières closes. Elle était si parfaitement immobile qu'on l'aurait crue morte, mais une respiration lente et calme soulevait régulièrement son sein. Et je pensai invinciblement à la prophétie de la vieille :

— C'est donc elle qui vivra ! me dis-je.

Puis mon regard rencontra le regard fou de l'autre, dans le même instant que la jeune fille ouvrait les yeux. Esther eut un choc devant cette face figée. Son cri éveilla tout le monde.

— Le corbeau !... le corbeau !... répétait-elle.

Je mis la main sur l'épaule de la paysanne qui, seule, n'avait pas remué.

— Qu'est devenu votre petit garçon ?

Ma question resta sans réponse. La pauvre vieille était morte.

UNE NUIT DE FIÈVRE

Dix heures sonnées à l'horloge du Louvre, la grande porte se ferme. Pour regagner le faubourg Saint-Germain il faut passer devant le guichet du Pont des Arts, où le suisse en habit rouge se promène l'arme au bras, près de la grille entr'ouverte, à la lueur du réverbère pendu à la voûte. Il faudrait n'avoir pas un sou pour suivre jusqu'au Pont Neuf le large quai désert. Aussi les passants se succèdent-ils en longues files sur le Pont des Arts, dont leurs pas font retentir le plancher. Pressés par le vent ou la pluie, par l'heure ou la fatigue, il en est peu qui s'arrêtent à voir couler l'eau. Au retour des spectacles qui finissent si tard, quelques-uns fredonnent un refrain de vaudeville, une cavatine

d'opéra-comique. D'autres, au coin de la place de la Bourse, ont effleuré la robe de soie d'une jeune femme, qui s'est retournée souriante. D'autres, encore, sont allés dans une maison de jeu et font tinter dans leur poche les écus qu'ils vont risquer au tapis vert.

Pour moi, je vais peu au spectacle ; je détourne les yeux de celles qui me font rougir sans rougir elles-mêmes, et je ne joue qu'aux petits jeux. Pourtant il m'arrive souvent de traverser le Pont des Arts après dix heures.

Je ne sais trop d'où je viens. Tantôt j'ai suivi la verte ceinture des boulevards, au milieu d'une foule affairée, dans le bruit des voitures, parmi les cris confus : j'erre sans but, toujours l'esprit occupé, quoique sans penser beaucoup. Tantôt j'ai circulé toute une longue soirée dans les passages éclairés par des globes de cristal, où la lumière du gaz étincelle sur les dorures ; j'ai longuement contemplé l'étalage d'un marchand d'estampes, exposition mobile, qui reproduit avec une verve originale nos mœurs, nos travers, nos goûts et nos caprices. J'écoute une chanteuse, un joueur d'orgue ; je regarde un enfant qui fait sauter un singe, car je ne suis pas difficile en plaisirs. Je me fatigue plus vite de marcher que de ne rien faire, et d'instinct je reprends mon chemin, quand il me reste juste assez de forces pour me traîner à ma petite chambre, dans une rue voisine du Luxembourg.

S'il ne me restait qu'un sou, je l'emploierais à passer sur le Pont des Arts. J'aime son plancher de bois qui, seul, me sépare de l'eau profonde et rapide, ses arches de fer gracieuses, sa double ligne de candélabres étincelants dans l'ombre et reflétés par l'eau en mouvantes colonnes de feu. A cette heure on ne craint ni cabriolets ni voitures. Leurs roulements n'arrivent que de loin et quand le vent passe. Les quais voisins sont silencieux. D'un côté l'Institut avec son dôme, sa lanterne vitrée qui resplendit sous la lune ; de l'autre la blanche colonnade du Louvre et sa longue galerie noire. Tout se tait : les palais sont si grands pour un seul homme ; ils ont toujours l'air inhabités.

Là-bas on devine d'étroites et hautes maisons. Chaque fenêtre brille comme un œil dans la nuit. Au rez-de-chaussée, l'éclairage d'un café ou d'un marchand de vin ; sous les toits, la lueur tremblotante d'une chandelle éclairant la veille d'un poète, les amours

d'une grisette ou le lit de mort d'un pauvre. A dix heures la pleine lune s'est montrée, d'abord bien large derrière les tours de Notre-Dame ; elle monte sans bruit dans le ciel, pendant que ses reflets brillants flottent sur les eaux. Les masses sombres des maisons, les monuments, les arches des ponts se détachent sur un fond lumineux sans bornes. De grands angles d'ombre et de lumière se brisent sur les hauts pignons, les murailles des quais, l'étendue mouvante de la rivière. La statue du bon roi Henry se dresse sur son cheval de bronze ; un reflet lumineux semble faire flotter sur sa tête le panache d'Ivry. Cependant des nuages légers, divisés comme des flocons de neige, glissent et se teignent des couleurs de l'arc-en-ciel, en approchant du disque de la lune. Puis les couleurs s'effacent, et ils continuent leur voyage dans l'espace illimité.

Ce soir-là du 13 août, un vent du midi les emportait rapides, comme pressés de retourner dans leur patrie. Je suivais du regard leurs formes ondoyantes, tantôt noires et pressées, tantôt éparses comme une blanche écume. A force de contempler, je vis d'étranges choses, qui me firent oublier ma fatigue et l'heure. Le son des horloges voisines frappait mes oreilles par intervalles, mais sans interrompre ma distraction. J'étais assis sur le troisième banc à gauche, du côté du Louvre, la tête appuyée sur le garde-fou. Le reflet de la lune s'éparpillait sur l'eau en étoiles d'argent,

Je ne sais depuis combien de temps j'étais là quand une respiration légère attira mon attention. Ce bruit semblait accompagner les battements de mon cœur et pourtant ne provenait pas de moi. Je voulus m'en assurer et retins mon souffle. Le bruit continua, pareil à des soupirs de douleur ou de joie. En vain mes yeux cherchaient autour de moi un être vivant, l'apparence d'une ombre, Je ne voyais rien, et l'on respirait près de moi, c'était sûr.

Quel ne fut pas mon saisissement devant un son bien articulé de soulagement ou de plainte : Ah !... J'entendis le frôlement d'une robe de soie sur le banc même où j'étais assis. Immobile, les yeux clos, j'attendais un nouveau bruit, un mouvement : attente longue et vaine ! J'étendis la main du côté d'où venait cette respiration imperceptible qui me signalait le voisinage de l'être mystérieux. Je sentis alors quelque chose de froid, comme

une main cherchant à éviter la mienne. Je la saisis : c'était une petite main de femme, avec une bague à chaton au doigt.

Tout mon corps frissonna.

— Célestine !...

Point de réponse !

— Célestine !... Célestine !...

La respiration devint plus rapide, avec quelque chose de plus douloureux dans les soupirs. Et sur ma main brûlante, j'eus l'impression humide d'un baiser.

A ce moment, je reçus à l'épaule un coup violent.

— Hé, l'ami !... Que faites-vous là si tard ? Allons, il est temps de partir.

C'était l'invalide, gardien du pont. Je reconnus au clair de lune la manche pendante, rattachée à l'épaule, le large ceinturon blanc et le chapeau à cornes. Mon air effaré dut le surprendre car il me saisit au collet. Je me levai machinalement et le suivis jusqu'à la barrière du pont où il me laissa partir, non sans m'accompagner longtemps des yeux. L'habitude me fit prendre la sombre arcade de l'Institut, la rue de Seine, le détour obscur de la rue Mazarine, et plusieurs rues encore. J'arrivai à ma porte ; le marteau retentit suivi du bruit du cordon. La vieille portière me remit ma chandelle et ma clé par l'ouverture d'un carreau. Une minute plus tard, j'étais étendu dans mon grand fauteuil rouge. J'y restai quelque temps immobile, sans pensée, sans rêve, puis je fermai ma croisée, mes rideaux et me mis au lit.

Le sommeil me fuyait. J'avais l'impression tantôt d'être balancé sur des eaux froides et sans rivage, au milieu des reflets d'une lune dansante, tantôt d'être assis sur le Pont des Arts qui glissait au fil de l'eau avec les quais, les palais, les nuages. Je me mis sur mon séant pour rajuster mon foulard que j'avais dérangé en me retournant sans trouver le sommeil. Mes yeux tentèrent de percer l'obscurité de la chambre : impossible de rien distinguer. La lune baissait, et le peu de lueur qui filtrait à travers mes rideaux, brillait faiblement sur le verre d'une gravure vis-à-vis de mon lit. C'était une grande marine de Joseph Vernet : sous une vaste arcade, des baigneuses prennent leurs ébats dans la mer transparente. C'est un chef-d'œuvre du siècle dernier, convenablement exposé chez tous les marchands de vieux meubles.

Ce reflet attira mon attention, parce qu'il n'y avait que lui dans l'obscurité. Malgré moi, j'y portais les yeux sans cesse. Tout à coup le froid reflua de mes épaules à mon cœur, mes cheveux se dressèrent et mes yeux s'agrandirent. Une figure de femme, lentement se formait, avec de grands yeux ternes, une bouche sans sourire, l'ovale parfait d'un visage penché qu'encadraient deux touffes de cheveux noirs. Elle regardait de mon côté. Ses lèvres remuaient sans produire un son, comme si elle priait. Mon cœur battit à coups précipités que j'eusse voulu contenir. Je restai immobile, sentant mes prunelles se dilater et une veine de mon front sur le point de se rompre.

Soudain mon cœur s'arrêta, pour reprendre plus vite. La cloche de l'Hôtel de Ville sonnait lugubrement. Je comptai trois heures. A la troisième, la tête de femme, jusqu'alors penchée, se releva et j'entendis une exclamation distincte ! Ah !.... comme l'expression de soulagement, mêlée encore de malaise, qui suit une grande douleur. Puis les traits pâles et sans vie semblèrent d'un seul coup se préciser, se colorer, s'animer. Je vis de grands yeux noirs veloutés, des lèvres roses au sourire voluptueux, un front lisse, des joues fraîches encadrées de longues boucles brunes, et sur la tête une couronne de marguerites. Elle se penchait vers moi, et je la reconnus :

— Célestine !... Célestine !...

Je crois avoir tendu les bras pour retomber ensuite, glacé, sur mon lit. Des flammes étoilées dansaient devant mes yeux ; puis de grands cercles se formèrent successivement bleus, rouges, verts, qui grandissaient, grandissaient, pour s'évanouir en petits serpents de feu. Une main de fer m'étreignait la tête, et une voix bien connue, mélancolique et passionnée, disait tout bas à mon oreille ces mots qu'a retenus mon cœur :

— Enfin, tu me reconnais donc ? Ma bague, mon sourire, mes joues fraîches, ma couronne, te rappellent Célestine. Pourtant cette image, riante et parée, devant laquelle tu perdais si facilement contenance, n'est plus la mienne ; mon corps voluptueux est froid, et ma bouche muette. Je suis l'apparition livide qui vient de t'épouvanter. Chaque jour me défigure et me dévore un peu plus. Je suis morte !... morte !... morte !...

Écoute ! Le dernier jour où tu me vis, c'était à ce bal au clair

de lune, sous les ombrages frais. J'étais au milieu de mes amies, jeunes filles blondes ou brunes, riantes ou rêveuses. Tu prétendais n'y voir que moi, et je le croyais parce que je ne croyais que toi. Puis tes deux mains pressèrent ma main droite si fort que le diamant de ma bague te déchira et je dis : « Prends la main gauche ! »

Il fallut se quitter quand les premières lueurs de l'aube vinrent dorer nos traits pâlis et nos yeux fatigués. Je me couchai le cœur en fête, enivrée de tes aveux, mais sans pouvoir dormir. Ma tête bruissait du son des instruments et du tumulte de la fête. Était-ce un rêve ? Il me fallait danser sur un air monotone une ronde ininterrompue. Mes jambes se dérobaient ; pourtant je tournais toujours avec des personnages étranges, inconnus, silencieux. Par moments, j'étais étendue près d'une source, et l'eau fraîche coulait à portée de ma bouche, mais il était impossible de remuer, d'ouvrir les lèvres pour l'aspirer. J'avais chaud, je tremblais, et surtout la soif me dévorait.

C'était deux heures du soir quand ma mère vint ouvrir les rideaux. Elle poussa un cri perçant, et tendant mes bras vers elle, je les vis couverts de taches livides... Je retombai anéantie.

Quelques jours plus tard, alors qu'on m'avait laissée seule, il me vint une idée : je me levai, chancelante, et me traînai vers la glace de la cheminée. Ma tête tournait, mes yeux se voilaient, néanmoins j'en vis assez. On me trouva évanouie sur le parquet. Trois jours plus tard mes souffrances mortelles étaient finies. Ce corps précieux que j'avais tant choyé, ce corps harmonieux, tendu vers le plaisir, était inerte et prêt à se dissoudre. Mais tu ne sais pas ce que c'est que mourir. Quelle affreuse punition était réservée à cet oubli de l'avenir dans lequel jusqu'alors m'avaient bercée les jeux charmants et les espoir illimités de la jeunesse ! La mort n'est rien au prix du châtiment que je subis. Écoute !... Je croyais à tout dans la vie, à ma puissance de séduction, aux rêves merveilleux qui font battre le cœur, aux illusions dorées que suscitent les paroles implorantes d'un amant. J'avais besoin d'aimer ; j'aimais tout ce qui m'entourait, tout ce que je voyais, j'aimais la vie, je souriais à tout et je croyais à tous les sourires.

Eh bien ! en un moment, qui concentrait des siècles de déses-

poir, j'ai vu passer ma vie nue et dépouillée du charme que la rêverie avait tissée autour d'elle. J'ai vu l'effrayante réalité. Faut-il préciser ce que j'ai vu ? Mon cœur, mon faible cœur, malgré la lumière nouvelle qui le transperce, se refuse parfois à croire ce qui est pourtant la vérité. Le monde m'enivrait d'éloges. Ce que je sentais de mal en moi était ce qu'il louait le plus. J'ai vu qu'il ne rendait même pas justice à ce que je pouvais avoir de bien. Son sourire était un piège, ses éloges, décevants, son respect, ironie. Je n'étais pour lui qu'une idole de chair, devant laquelle on pouvait bien se prosterner et brûler de l'encens pour obtenir ses faveurs, mais qu'on souille et qu'on brise si elle n'écoute ni vœux ni prières.

Pour mes amies — j'en comptais tant ! — celles qui ne pouvaient vivre sans moi, qui me faisaient des confidences troublantes en me serrant la main, et me donnaient des baisers, il n'en était pas une qui me pardonnât la fortune de mon père, ma beauté sans tache, mon teint délicat, les toilettes brillantes dont me parait ma mère. Un bijou à mon doigt rendait moins douce leur étreinte, une écharpe de tulle autour de mon cou blanc troublait leurs embrassements. Lorsqu'elles m'entouraient souriantes, câlines, une envie noire les rongeait empoisonnant leurs paroles, mettant une âcreté imperceptible dans leurs caresses.

Faut-il aller plus loin, jusqu'au bout de tout ce que j'ai vu ? Écoute !

Mon père lui-même, qui me baisait au front bien tendrement lorsque j'allais le distraire de ses travaux, calculait, en me voyant grandir, combien il en coûterait à son aisance, à ses plaisirs, pour m'acheter un mari. Ma mère qui semblait suivre avec orgueil tous les regards que l'on portait sur moi, toutes les paroles d'adoration qui m'enveloppaient, et en jouir comme d'un triomphe personnel, ma mère qui m'habillait de ses mains et se promenait si fière, appuyée sur sa grande fille, ma mère au fond considérait avec envie ce cercle d'adulateurs qui ne faisait que m'étourdir. Devant l'avenir qui s'ouvrait pour moi dans un enchantement, elle ne songeait qu'à son passé qui reculait. Elle me caressait à regret, parce que mes joues roses lui offraient une image que son miroir ne lui renvoyait plus.

Voilà ce que j'ai vu, dans le temps où mon corps s'affaissait, et c'est horrible à dire.

Mais toi, mon jeune amant, qui ne mêlais point ta voix aux adulations vaines, toi qui, à l'heure où le monde me proclamait éblouissante et détaillait mes perfections, me disais avec ferveur ce simple mot : Je t'aime ! pourquoi me trompais-tu ? Souviens-toi de cette fleur d'immortelle que nous échangeâmes par un beau soir d'automne ! Tes yeux étaient pleins de larmes, et tu pressais la tienne sur tes lèvres. Moi, je glissai la mienne dans mon sein. Elle y est encore sous mon linceul, avec ma croix de première communion Qu'as-tu fait de la tienne ? Aurais-tu déjà oublié qu'un jour tu l'effeuillas en disant à tes amis : « Les immortelles sont un gage commode ; on en trouve toute l'année. »

Et mes cheveux ? Cette longue boucle noire tombant de mon front, et qui se confondait souvent avec tes cheveux blonds, aux heures d'intimité, cette boucle que je t'avais remise entre deux baisers passionnés, où donc est-elle ? Jetée au hasard dans ton secrétaire, elle est tombée entre un cahier de contredanses, les lettres d'une marchande de modes et un album d'Henri Monnier : je te l'apprends, car tu n'aurais pu me le dire.

Adieu, ô trop volage amant ! adieu, pour la dernière fois !

Que ton cœur fasse le reste ! Songes-y : je connais à présent le passé que tu voulais me cacher, et l'état de ton âme dont tu ne me laissais voir que la moitié, tes élans calculés, ton trouble réfléchi, tes secrètes pensées d'égoïsme, et jusqu'aux sentiments que tu n'oses t'avouer à toi-même. Je ne crois plus à ton sourire, à ta voix grave aux inflexions câlines. Car même aux heures voluptueuses qui mettaient tant d'émoi dans mon cœur encore vierge, ce n'était pas à moi que tu songeais : tu aimes une jeune fille blonde, et les baisers que j'ai reçus, c'était à elle que tu les dédiais. Tu l'aimeras plus que tu ne m'as aimée. Puisse-t-elle t'adorer autant que je l'ai fait ! Mais surtout, crains de mourir et d'être puni comme moi par la vision de la vérité nue ! adieu ! »

Sur ce dernier mot lentement prononcé, un souffle froid m'enveloppa. J'entendis une respiration pénible, entrecoupée. Quelque chose de froid comme une chair morte, glissa sur mes mains ; et, poussant un cri, levant la tête, je vis...

Je vis le soleil d'été qui traversait mes rideaux de longs rais de lumière. Mes yeux, avec une crainte indéfinissable se portèrent

sur la gravure en face de mon lit. Je revis le beau corps des baigneuses jouant dans les eaux transparentes, les roches en arcade, la barque de pêcheur. J'avais froid, et après avoir entassé mes habits sur mon lit, je m'endormis de fatigue. Mais quel sommeil ! Je faisais des calculs algébriques avec des notes de musique ; j'essayais de joindre les unes aux autres des formes rondes et carrées. Mes facultés étaient tendues par ces occupations bizarres, que je ne pouvais plus abandonner, et qui se fondaient dans mon rêve en combinaison singulières.

Un ami me réveilla vers midi. C'était un étudiant en médecine qui me toucha le pouls ; et me voyant en nage avec un peu de fièvre, il ordonna la diète. Puis je me rendormis, et mon sommeil fut tranquille.

Au réveil, j'aperçus à mon chevet une petite lettre sur joli papier d'azur ; l'écriture anglaise, régulière, un peu molle, m'était bien connue :

— Monsieur et Madame de V... invitent M. Achille à passer la soirée chez eux. On dansera au jardin.

Je pliai soigneusement la lettre et j'attendis que ma bonne vînt m'apporter un verre de limonade. Elle m'apporta un bouillon malgré l'ordonnance de mon savant ami. Je me levai ; ma glace reflétait un visage pâle aux yeux cernés ; ce qui ne m'empêcha point de mettre habit noir et cravate blanche, et de rouler, à huit heures du soir, vers le boulevard extérieur.

Je demandai la première contredanse à Célestine, qui remarqua ma pâleur. Elle avait une couronne de marguerites blanches ; et des boucles pendantes encadraient son visage charmant. Je sentis plus d'une fois le chaton de sa bague, et demeurai longtemps fasciné par la croix d'or, attachée à un ruban noir, qui pendait sur son sein.

Nous dansions sur la pelouse d'un jardin encadré de hautes allées de tuyas. Au-dessus de nos têtes, frissonnaient des peupliers et des mûriers de Chine au feuillage cotonneux. L'air incroyablement limpide avait une douceur de miel. Bientôt le reflet de la lune détacha, noir sur bleu, les pignons des immeubles voisins. De légers nuages blancs couraient sur le ciel immense.

Alors le cauchemar du Pont des Arts me revint en mémoire,

lancinant, despotique... Et je contai à Célestine comment j'avais gagné la fièvre. 1834.

NOTE DE L'ÉDITEUR. — Nous avons trouvé deux rédactions de ce conte, écrites à deux époques différentes.

Dans la première, manque tout le début, ce récit d'une flânerie nocturne sur les rives de la Seine, précédant l'apparition de la jeune morte. Celle-ci s'appelle Anna, et non Célestine. Sa confidence est plus brève, les détails étranges moins nombreux, l'atmosphère hallucinante moins poussée. Mais le fond de l'étonnante confession est le même.

Par contre, la version postérieure s'arrête brusquement à l'invitation à danser. Peut-être l'auteur n'acheva-t-il pas ce délassement romanesque entrepris entre deux recherches d'érudition. Peut-être la fin du manuscrit a-t-elle disparu. La plupart des feuillets sont volants, groupés au hasard. Des coupes sombres çà et là s'y devinent. Evelina, vieillie et devenue Mme Defoulenay, se plaisait, dans ses dernières années, à découper les manuscrits d'Achille Allier, spécialement les figurines dont il parsemait les pages de ses cahiers, en attendant l'inspiration. Sans remords elle en recouvrait ses pots de confiture.

C'est ainsi qu'un grand nombre de pages gracieuses ou pittoresques ont disparu.

CONTES OU HISTOIRES

Cette fois, ce n'est pas un conte.
(Voltaire).

Il faut des contes pour endormir l'enfant. Les contes apaisent ses premières douleurs, triste apprentissage de la vie, et lui font oublier ces heures de contrainte et d'ennui absorbées par un travail aride, à l'âge où le bonheur de l'âme et du corps est tout dans le mouvement. Mon cœur est très jeune encore, mais il a été déjà comprimé par les liens du monde, froissé par les contrariétés, déchiré par les passions.

J'ai déjà souffert.

Il me faut des contes pour bercer ce cœur endolori. Après les avoir entendus, je dormirai et, dans mon rêve, l'espérance et le souvenir, rendront ce sommeil plus doux. Fatigué de calculer sans fruit les chances trompeuses de la vie, accablé par une tâche pénible et fastidieuse, qui doit pourtant assurer mon avenir, je pose quelquefois ma tête entre mes mains, et sur-le-champ surgit un monde neuf, peuplé d'êtres et de spectacles conformes à mes désirs. Des figures ardentes devant moi défilent, souriantes, rêveuses, passionnées, et leur flamme illumine mes horizons mornes, et je suis tenté de leur dire : « Arrêtez un instant ! que je puisse connaître vos traits fantastiques, entendre votre voix, me familiariser avec votre âme ! Laissez-moi pénétrer au fond de vos joies mystérieuses, de vos douleurs étranges, afin de m'en nourrir et de garder toujours en moi votre présence.

Quand le sort voudra m'accabler, quand je me verrai seul devant l'avenir incertain, vous viendrez une à une, figures de mes rêves, car je vous appellerai par votre nom. Vous viendrez, les unes, mélancoliques et pâlies, les autres, illuminées d'un frais sourire. Avec votre regard, un rayon d'espérance glissera dans mon cœur, et les larmes refoulées pourront enfin couler.

J'ai peu vu, mais j'ai beaucoup senti. Les émotions que je n'ai pas éprouvées, je les ai devinées. Mes pensées, toujours en dehors de la vie ordinaire, m'ont laissé des souvenirs aussi réels que des événements.

Ces contes ne sont que des rêves réalisés. Les circonstances, les personnages se lient avec mes souvenirs et mes idées : ce sont les fruits d'une promenade dans les bois, d'une rêverie au bord de l'eau, ou devant un feu mourant, pendant l'insomnie d'une nuit d'hiver. Leur charme ne peut exister que pour moi.

Comme ces boutades juvéniles et ces croquis imparfaits que mon crayon jette même sur les feuilles où j'écris ces lignes, ils me rappellent une émotion passagère, la pensée d'un moment. Quelques-uns sont de simples esquisses qu'un jour peut-être je développerai. Celui qui en pénétrera le sens connaîtra du même coup le mystère de mon âme. Ma vie tout entière y transparaît, non pas au jour le jour avec ses événements, ses inquiétudes, ses nécessités, comme dans le journal où je fixais chaque soir mes observations, mais plus ramassée, tout en restant mobile et chan-

geante, tissée de doutes et de certitudes, brodée de rêves et de désirs romanesques.

Réalité coupée d'illusion : toute notre vie est double.

En 1780, je fus nommé assesseur aux juges criminels du Parlement de Grenoble. J'avais alors vingt-quatre ans. Je siégeai pour la première fois le jour où fut condamnée à la pendaison un valet de M. l'Intendant qui avait dérobé un écu de six livres à cet important personnage. Je me souviens toujours qu'au sortir de l'audience, M. l'Intendant qui avait jambe fine, taille bien prise, port de tête imposant, me dit avec un sourire que la robe rouge m'allait à merveille. J'avais la tête un peu ardente. Les principes qui, neuf ans plus tard, eurent de si funestes résultats, commençaient à germer dans notre respectable Corps. La philosophie et le Contrat Social avaient parmi nous leurs sectateurs, et j'en étais. Je murmurais hautement contre les privilèges et la vénalité des charges. C'étaient de beaux sujets de conversation, de quoi écrire des livres éloquents ; mais non pas des réformes à mettre en pratique. Pouvais-je croire qu'on en viendrait à décider que mon mortier ne me rendait pas plus noble qu'un bonnet d'avocat, que je devrais payer l'impôt comme un meunier, et surtout que je ne pourrais vendre à un successeur une charge pour laquelle j'avais donné cinquante mille livres. La folie de notre siècle est de croire qu'on doit mettre en pratique ce qui est bien en théorie. Dieu sait où elle nous conduira.

Quand on a rendu une certaine quantité de jugements, on a besoin de prendre l'air. J'allais donc quelquefois passer des journées au château de M. l'Intendant, dont l'épouse avait pour moi des bontés. Ce château était dans un site pittoresque, près de Vizille, petit endroit connu par la convocation en 1788 des États Généraux pour la Province du Dauphiné. J'avais toujours aimé les promenades solitaires. Des circonstances que je vais conter me guérirent de ce goût.

Un beau jour d'automne, m'étant levé à cinq heures du matin, je pris sous mon bras la traduction de *Beccaria* par l'abbé Morellet, et me dirigeai vers la montagne. Le petit griffon de M. l'Intendant, qui s'était donné à moi, gagné par mes douceurs, m'accompagnait. Avec un chien on est moins seul au milieu de cette nature sauvage. On aime avoir près de soi un être qui

entende et comprenne au moins notre voix. Je suivis d'abord les fraîches prairies de la ferme, où des bœufs à grandes cornes ruminaient dans l'herbe, sous les saules.

A l'extrémité de la vallée, sur un tertre rocailleux, s'élève une construction en planches noircies, dont la base est faite de pierres verdâtres, et le toit plat, de tuiles creuses. C'est une scierie mue par un torrent qui descend du rocher, fait tourner à grand bruit ses roues, et poursuit un cours tranquille entre de hautes herbes. De beaux peupliers et des pins se balancent autour de cette construction. Derrière un vieux mur ruiné commence un étroit sentier, qui court le long de côtes pelées, rougies de bruyères basses, hérissées de genévriers rabougris. Bientôt on arrive à des rocs de basalte aux formes étranges. Le chemin s'étrécit au point de ne laisser passage que pour un seul homme. D'un côté la roche à pic comme un mur ; de l'autre un abîme où le torrent gronde, où les corbeaux tournoient. On aboutit à une plate-forme de dix pieds carrés qui surplombe le gouffre.

Là, sur la mousse verte, j'aimais à me coucher et à rêver devant les vastes plaines dauphinoises aperçues à travers de longues échancrures montagneuses, coupées çà et là par l'Isère, et semées de hameaux dont les masses claires brillent au soleil. Les monts bleus de la Suisse et leurs sommets neigeux terminaient l'horizon.

Ce jour-là, ma méditation fut troublée par les sourds grondements du chien qui, d'ordinaire, restait bien tranquille à mes pieds. Il grognait bas plutôt avec l'accent de la crainte qu'avec un air agressif, et cherchait à se cacher entre mes jambes.

D'abord je ne vis rien ; puis sur un quartier de roc parut un homme vêtu de la biaude blanche des montagnards, couleur du poil de la bête, avec un chapeau à cornes, gras et déformé, sur l'oreille, et un énorme gourdin à la main. De l'autre il retenait un grand dogue maigre, aux prunelles sanglantes, et qui épouvantait mon pauvre griffon.

Je dus pâlir : un tremblement me secoua quand l'homme et le chien s'élancèrent d'un bond sur ma plate-forme et se trouvèrent à deux pas. L'individu me dévorait des yeux ; sa figure noire se contractait, grimaçante, et croyant qu'il voulait parler, je fis les premiers frais de conversation.

— Où allez-vous par ici, mon ami ?

Il me toisa, dédaigneux, puis un éclat de rire découvrit de longues dents blanches de carnassier ; et après un instant de silence :

— Ton ami !... cria-t-il. Si j'avais un habit comme toi, je serais un monsieur. Je ne suis pas ton ami, au contraire !... Où je vais ?... Je vais où je veux, comme toi, quand je le peux.

— Croyez, lui dis-je, que ma question n'avait rien d'indiscret. J'estimais pouvoir vous la poser.

— C'est à moi de te questionner. Tiens !... crois-tu que ton chien soit plus fort que le mien ?

— Ce n'est qu'un chien de poche. Le vôtre est un dogue vigoureux.

— Eh bien ! si ton chien de poche avait du pain à la gueule, crois-tu que mon dogue pourrait le prendre ?

J'hésitai un moment. Un sourire équivoque passa sur ses lèvres, quand je répondis avec abattement : — Il est le plus fort.

— Ah ! cria l'homme, en frappant le roc de son bâton ferré, pourquoi suis-je pauvre et toi riche ?

En tout autre lieu, j'eusse cherché des raisons ; j'en aurais trouvé de bonnes. Il ne m'en vint pas une, et je me bornai à dire :

— Si vous êtes pauvre, pourquoi ne demandez-vous pas du secours à ceux qui aimeraient vous en donner ?

— Ta pitié me fait rire, répondit-il en grinçant. Demander ? tendre la main ? et recevoir un liard en attendant que je meure de faim !... Demander, moi !... As-tu demandé la fortune, toi ?... Tu es venu au monde, voilà tout.

Nous étions dans une position peu favorable pour argumenter, moi surtout. Dans mon cabinet, au milieu de mes livres, personne n'eût mieux répondu que moi. J'entends quelque peu la théorie du droit naturel.

— Venez chez moi, lui dis-je, et je ferai tout mon possible pour améliorer votre sort.

Et je fis le geste de me diriger vers le petit sentier.

— Un instant, camarade, cria-t-il en me prenant la main, d'un geste qui me cloua sur place. Un instant !... tu me dis de venir chez toi ! Me crois-tu donc assez fou pour me mettre dans les pattes du renard ? Je te connais, moi, si tu ne me reconnais

pas. Je t'ai parlé chapeau bas entre deux cavaliers de la maréchaussée. Aujourd'hui, c'est à toi de t'humilier. Je suis le maître, et je veux jouir de ma force. Qu'est-ce que je vais faire de toi ? Veux-tu voir ce que je peux : à moi, Terrible !

Le chien, resté jusque-là tranquille près de lui, s'élança tout à coup sur Fidèle, fit rouler entre ses pattes la pauvre bête et la précipita dans le gouffre. Quelques gémissements brefs se perdirent dans le bruit des eaux. Des corbeaux tournoyèrent en croassant.

— Où est ton chien, dit l'homme avec un rire féroce. Tu le nourrissais de sucre et de gâteaux. Vois !... le mien est maigre ; il mange à peine du pain noir. Le tien sautait pour le roi et la reine ; le mien ne sait que se battre.

Le dogue lécha ses babines sanglantes, en roulant des yeux fous dans ses orbites rouges. Son maître le caressait avec un rire fier. Alors seulement je reconnus avec terreur un scélérat que la Cour avait condamné, sur mes conclusions, d'abord aux galères, puis à mort, et qui, à chaque fois, s'était évadé de prison. Je pâlis, et il vit mon trouble.

— Tu me reconnais ?

En ce moment, je laissai échapper le *Beccaria*, que je tenais toujours à la main.

— Encore un livre ! dit-il, en le ramassant vivement. Je n'ai pas appris à déchiffrer vos bavardages. Mais les livres m'ont servi, ah oui ! vraiment ! bien servi ! C'est dans un livre qu'un homme habillé de noir a découvert que je méritais l'enfer, parce que je ne voulais plus payer à ce fainéant la dîme de la récolte cultivée à la sueur de mon front pour nourrir mes enfants. C'est dans un livre que tu as trouvé, toi, que je devais ramer dix ans aux galères et laisser ma famille mourir de faim, pour avoir coupé trois bûches dans les deux mille arpents du seigneur, un hiver où ma femme et mes petits gelaient de froid. C'est dans un livre que tu as découvert que je devais mourir à une potence pour avoir argenté une pièce de six liards. Je voulais acheter trente sous de pain, un jour qu'on criait de faim autour de moi dans ma cabane, et que les argousins des collecteurs d'impôts venaient d'enlever ma dernière chemise. Livre maudit, va donc joindre le chien !

Beccaria vola dans l'abîme.

— Au nom du ciel ! que prétendez-vous faire de moi ?

— Ne trembles-tu pas de m'y faire penser ? Tiens ? je vais te poser une question : que ferais-tu à ma place ? ou bien, si tu avais un pistolet, que ferais-tu ? ou si tes mains étaient plus fortes que ces mains noires et dures, oui, que ferais-tu ?

Je crus bien faire en lui offrant ma montre et ma bourse. Il me repoussa avec une violence qui me fit chanceler jusqu'au bord de l'abîme. Son visage pâlit, puis devint écarlate.

— Malheureux ! tu oses m'offrir de l'or. Crois-tu pouvoir me faire oublier ce que j'ai souffert ? Me rendre les jours perdus pour la liberté ? les jours passés dans un cachot infect, bras et jambes enchaînés ? Effaceras-tu les marques imprimées par le bourreau sur ma chair ? Rendras-tu la vie à mes enfants morts de misère et qui ne m'ont jamais revu ? la raison à ma femme ? depuis que tes pareils lui ont fermé les portes d'un hôpital, elle court les rues en haillons, sous les huées, et moi, je ne peux rien pour elle, sous peine de me faire prendre. Allons, parle ! que je me venge ! A quelle peine conclus-tu ?... sera-ce aussi la mort ?

Il fit un geste comme pour me saisir dans sa main de fer. Alors toute force m'abandonna ; je me jetai aux pieds de l'homme, et vis qu'il se croisait les bras :

— Tu rampes donc ? Écoute-moi ! regarde-moi ! Je ne suis pas un lâche, et il n'y aurait qu'un lâche pour prendre plaisir à écraser un ver de terre. Je te méprise trop pour me venger. Tes limiers me poursuivent. Dis-leur que j'ai passé par ici, je m'en moque. Tant que mon bras tiendra ce bâton, et que Terrible pourra mordre, il faudra pour m'ôter la liberté nous arracher la vie à tous deux. »

L'homme et son chien avaient disparu depuis un long moment derrière les rochers, que j'étais encore immobile de terreur à la même place. Je repris le sentier, croyant toujours entendre gémir le pauvre Fidèle englouti par le torrent.

A mon retour je dus me mettre au lit avec la fièvre. Dieu sait combien Mme l'Intendante pleura son chien et me prodigua de tendres soins. Une fois rétabli, je fis des réflexions : la première qu'il était malsain de chercher si loin la solitude, et que mieux valait rester dans la charmille du château, d'où, en cas de danger,

ma voix pouvait être entendue de quinze laquais. La seconde que *Beccaria* n'a fait que de beaux rêves. En effet si, au lieu de voir sa peine commuée en réclusion perpétuelle, à l'occasion de la naissance du dauphin, ce scélérat eût été mis à mort, comme il y avait été condamné sur mon réquisitoire, je ne l'aurais jamais plus rencontré ; le chien de M. l'Intendant vivrait toujours, c'est-à-dire aurait vécu plus longtemps ; et la peur ne m'aurait pas donné la fièvre, ce qui est fort désagréable quand on se trouve à la campagne pour prendre l'air. Les morts ne reviennent pas.

Mon histoire a été un peu longue, mais j'espère que vous en tirerez profit.

VÊPRES DU DIMANCHE

Les cloches de vêpres finissaient de sonner. On n'entendait plus que l'écho affaibli de leurs derniers balancements. Les pas pressés des fidèles en retard retentissaient sur le pavé.

Anna prit son grand chapeau de paille, son missel rouge, donna un coup d'œil à la glace de la cheminée, tout en rectifiant une boucle blonde rebelle, puis elle abaissa un long regard sur Paul qui, assis dans l'embrasure d'une croisée, paraissait absorbé par la lecture d'un in-folio aux pages enfumées, ouvert sur ses genoux, sans être tiré de sa méditation par des rideaux frôleurs qui caressaient ses joues, dans la chaude splendeur d'un dimanche d'été.

La jeune fille eut un soupir timide et, marchant sur la pointe des pieds, sortit sans cesser de le regarder. Elle ouvrit et referma si doucement la porte que le jeune homme ne souleva même pas la tête de dessus son vieux livre. Ses yeux en parcouraient les colonnes étroites et longues, puis se reportaient à la gravure jaunie du frontispice où des bienheureux en dalmatiques blanches, la palme du martyre et du triomphe à la main, le front couronné d'une auréole, levaient des regards d'extase vers une nuée mystérieuse où Dieu se révélait.

Il lisait dans *la Fleur des Saints* la vie de sainte Osite, vierge et martyre. C'était la fille du roi Fitzwald, qui gouvernait les Saxons. Bien jeune encore, elle marchait dans les voies du salut, guidée

par Edith, fille d'Alfred, roi des Angles, dont la ferveur s'ingéniait à la préserver des passions trop humaines et trop séduisantes. Un jour Edith envoya sa protégée remettre un livre saint à Modwène, abbesse de Caërdanen. La jeune fille se mit en route, portant le dépôt de la parole de Dieu dans ses mains enveloppées des extrémités de son voile pour éviter un attouchement profane. Elle rêvait au jour qui la verrait digne d'en pénétrer les mystères à son tour. Par cette matinée d'un beau jour, les regards de la vierge Osite qui se promenaient ravis sur le ciel pur et sur les champs, ses pensées ingénues, ses désirs, ses espoirs, tout en elle était prière, joie de l'âme.

Au milieu de sa course, un peu lasse, elle fit halte sur un pont qui traversait une lente et profonde rivière, dont les eaux limpides s'endormaient dans un lit de roseaux. Et se penchant, elle vit flotter parmi les reflets de la verdure des rives et du beau ciel, une forme ravissante, aux vêtements très blancs, une tête aux joues pleines et roses, aux yeux brillants, aux blonds cheveux bouclés. Elle sentit battre son cœur ; son front rougissait de surprise ravissante. C'était son image ; elle se trouva belle entre les créatures, et cette complaisance mit une flamme d'orgueil en son âme. Laissant tomber le livre saint, muette, palpitante, elle se pencha longtemps sur l'image flottante.

Soudain un vent impétueux traversa le ciel ; les reproches d'En-Haut grondèrent, l'eau limpide et dormante devint terne et fougueuse, et la vision disparut. Osite épouvantée reprit le livre, mais ses mains n'étaient plus enveloppées de son voile. Une rafale plus violente l'entraîna dans le flot soulevé, la roula jusqu'à ce que ses vêtements blancs disparussent sous l'eau sombre.

La nuit d'après, sainte Edith eut une vision. Un ange traînait Osite par ses longs cheveux bouclés, l'étranglait avec ses tresses blondes et la rejetait dans la rivière. Tremblante, elle s'éveille et se met en prières. Une voix lui crie : « Lève-toi et marche ! » Alors une flamme bleue, légère et vacillante, vint guider ses pas. La sainte s'avançait à travers champs et bois, conduite par la mystérieuse clarté. Parvenue au bord de la rivière, elle vit cette flamme bleue s'arrêter, puis lentement glisser pour s'éteindre dans les roseaux.

Alors Edith se prosterna, fit oraison, puis se levant, cria trois fois au nom de la Trinité Sainte : « Osite !... Osite !... Osite !... » Du sein des eaux profondes, où dansaient des rayons de lune, la vierge émergea lentement. Ses cheveux ruisselaient sur sa robe blanche. Et, portant le saint livre, elle s'avance et tombe avec des larmes repentantes aux pieds de sainte Edith.

Depuis ce jour Osite ne fut plus fragile en face des tentations. Elle vivait dans la maison paternelle, plongée dans une oraison perpétuelle, inflexiblement austère et taciturne, comme si d'un seul coup s'étaient envolées d'elle toutes les vivacités rieuses de l'enfance. En secret elle fit vœu de virginité. Son teint était resté très pâle, d'une blancheur de cire comme à sa sortie des eaux ; malgré cela elle était belle, d'une splendeur mystérieuse, et dans ses yeux se reflétaient les couleurs du ciel.

Un jour Sigbert, roi de Danemark, la vit et s'éprit d'elle. C'était un prince brave et puissant, dont la demande fut bien accueillie. Fitzwald jura sur son épée qu'il lui donnerait sa fille. La vierge, tremblante et toute en pleurs, eut beau invoquer son vœu, la foi jurée à un autre époux, le père fut inflexible. Il fallut prendre le voile et la couronne des épousailles et marcher à l'autel. Or, il arriva qu'au moment où Sigbert allait prendre la petite main tremblante et s'incliner sous la bénédiction de l'évêque, un cerf gigantesque parut : ses bois étaient dorés, sa fourrure d'une éclatante blancheur. Le tumulte fut immédiat, interrompant l'office. Les seigneurs se bousculent et sortent en désordre. On découple les chiens et l'on part à la poursuite du cerf agile. Sigbert lui-même, oublieux de ses noces, bondit à cheval, suivi de sa meute et bientôt devance tous les chasseurs. L'épieu à la main, courbé sur la crinière de son beau destrier sauvage, excitant ses chiens avides, il courait lorsqu'il vit le cerf blanc se diriger vers le monastère de Cornwall, fondé par saint Dunstan.

Les portes de l'église étaient grandes ouvertes, et l'on apercevait au fond de la nef le scintillement des cierges dans le sanctuaire. Le roi entend une cloche funèbre, le chant grave de l'office des morts. Il veut retenir son cheval, mais la bête frémissante a bondi sur les traces du cerf dans la nef, tandis que les chiens, frappés de terreur, s'arrêtent sous le porche avec des hurlements sourds. Les moines, en longue robe noire, le capu-

chon baissé, immobiles, un cierge à la main, psalmodient dans les stalles. Et sur les dalles du chœur, quatre frères, impassibles, rigides, tendent le drap des morts sur un cercueil ouvert.

Le cerf blanc vient de disparaître, et le chasseur voit à sa place un jeune homme vêtu d'une robe lumineuse, aux reflets d'azur tendre, les yeux doux et sévères à la fois, beau comme on ne l'est qu'au ciel. L'apparition s'avance et prend la main du roi pour le conduire vers le cercueil béant, avec ces simples mots :

— Sigbert, voilà ton lit nuptial.

Comme poussé par une force invincible le beau prince s'y couche sans résistance et, pendant que le drap mortuaire le recouvre de ses plis lourds, l'office continue au tintement des cloches.

C'est ainsi que Sigbert mourut au monde.

Sa fiancée prit le voile, et dans la solitude d'un cloître, orante mmaculée, voulut ensevelir la beauté virginale offerte librement à son époux céleste. Des années de prière et de contemplation paisible s'écoulèrent jusqu'au jour où parurent les barques des pirates du Nord. Ces païens, avides de pillage et de sang, fondirent comme la foudre sur le couvent. Osite, sans trembler, debout parmi les vierges prosternées attendait la horde sur les marches de l'autel. L'épée d'un barbare fit rouler d'un seul coup sa tête, dans le temps qu'elle murmurait : « O mon Jésus ! pardon ! » Car toute une vie de renoncement n'avait pas suffisamment encore expié à ses yeux l'instant de vanité de son adolescence. Soudain les assaillants figés virent le corps décapité se redresser et la martyre prendre dans ses mains sa tête empourprée de sang. Elle traversa la nef lentement, et ses lèvres chantaient un cantique d'action de grâces. A sa suite, les nonnes massacrées se relevèrent portant leurs chefs tranchées, et leurs voix s'unissaient à celle de l'abbesse.

La longue procession marcha vers le moutier de Cornwall de l'autre côté de la vallée, et l'on eût dit que des anges chantaient. Devant Osite, les portes d'elles-mêmes s'ouvrirent et les martyres, à présent silencieuses, s'avancèrent vers le chœur. L'abbesse d'abord et ses filles ensuite déposèrent leurs têtes sur l'autel ; et les saintes dépouilles s'étendirent modestement sur les marches ensanglantées.

Le vent d'été agitait toujours les rideaux, qui laissaient voir par intervalles le ciel bleu, les arbres du jardin, et la façade latérale de l'église, avec sa rosace découpée, ses contreforts massifs, ses dentelles de pierre. Les chants liturgiques arrivaient aux oreilles de Paul comme les chœurs des anges célébrant le martyre d'Osite.

Sa tête s'était penchée ; ses cheveux noirs touchaient presque le vieux livre immobile sur ses genoux. Il ne songeait même plus à tourner les pages pour voir la miniature représentant la sainte en robe blanche, avec les cheveux blonds qui avaient failli la perdre et la palme qui l'avait sauvée, Sainte Osite elle-même était devant lui : par les yeux de son âme, il la voyait jeune fille, comme lorsqu'elle portait le livre des Évangiles à sainte Modwène, mais toute pâle comme lorsqu'elle sortait du fond des eaux. Debout et tenant ses tresses humides dans ses mains, elle fixait sur lui ses yeux brillants d'une flamme pure qui n'est pas de la terre, et sa voix était douce comme la prière d'une vierge de quinze ans :

— « Paul ! pourquoi fuir le Seigneur ? Il aime la jeunesse et tu l'aimais naguère. Te souvient-il de ses anges penchés sur ton berceau pour mettre un peu de ciel dans les rêves ? Te souvient-il d'une figure céleste qui souriait, au fond du sanctuaire, à ton invocation fervente ? Ce ne sont plus des anges maintenant que tu vois dans tes rêves, et tu ne sais plus prier. Une fille des hommes trouble tes jours, enfièvre tes nuits, et sa séduction est pour toi tout le ciel. Elle est fière, comme je le fus jadis, de ses joues fraîches, de ses traits purs, de ses admirables cheveux blonds, et de son corps harmonieux. Sa voix trompeuse, qui n'est point l'écho de son cœur, ses yeux troublants, qui ne sont point un rayon de son âme, t'ont fait oublier l'amour de Dieu. Naguère, aux jours de ferveur, penser à Dieu réjouissait ton âme, et ta prière était une extase. Vers Dieu montaient les plus secrètes pensées de ton cœur, et tous les actes de ta vie manifestaient un amour fort. Aujourd'hui un désir obsédant te torture, et tes pensées sont lourdes, car tu ne peux les épancher, et tu n'en saurais même pas exprimer la moitié. Du reste, tes paroles seraient-elles comprises par la fille des hommes comme tes pensées l'étaient par Dieu ? Tes regards profonds, tes actes, tes attitudes implo-

rantes, tout en toi crie à cette enfant : Je t'aime ! Et pourtant elle ne comprendrait même pas si tu traduisais en paroles tout cela.

« Reviens donc à Celui qui ne demande pas la vaine parade des mots, à Celui qui comprend les plus secrets élans du cœur humain et qui répond à la confiance par la paix. Vois mes traits ! Vois mes yeux où brûle cette flamme qui s'allume au ciel. Les yeux de ta belle et séduisante Anna brillent aussi d'un vif éclat ; mais c'est à la pensée des émois qu'elle inspire ; et ce qui les anime, c'est l'espoir d'un plaisir prochain, la perspective des fêtes où la vanité seule se déploie, tandis que le cœur y souffre d'isolement. Son cœur est froid auprès du tien ; elle ne saurait te rendre amour pour amour.

« Reste fidèle à Dieu, car la vie n'est qu'un jour. Tantôt elle se traîne, tantôt elle vole, vertigineuse, pour l'homme passionné que ses désirs consument, que ses regrets dévorent. Au contraire, pour le croyant, elle n'est qu'un songe sans durée, auquel chaque minute peut mettre un terme pour l'appeler à la vraie vie.

« Celle que je te propose ne connaît plus le doute, plus de fantômes riants ou sombres, plus de voix décevantes dont la douceur appuyée cache mal l'amertume. Plus de ces plaisirs qui ressemblent à la douleur, ni de ces joies convulsives par lesquelles on essaie d'oublier la terreur de l'au-delà. C'est une volupté ineffable pour vous, pauvres hommes, qui ne comprenez le bonheur qu'en le comparant au malheur et n'éprouvez que ce bien-être passager du blessé qui sent s'atténuer son mal. C'est une volupté que l'âme goûte sans regrets ni désirs, et qui ne saurait augmenter ni diminuer, la seule digne d'elle, entre toutes celles que son enveloppe périssable lui permet d'éprouver. Ton âme brûlante ne saurait accepter de la perdre pour plaire à l'âme froide d'une calculatrice qui ne sera même point capable de pitié.

« Paul ! Paul !... pourquoi fuir le Seigneur ? »

Les larmes du jeune homme coulaient sur le vieux livre. Les sons mourants de l'orgue accompagnant l'hymne *Pange lingua* parvenaient à ses oreilles et endormaient son cœur. Sa souffrance imprécise et lancinante semblait s'adoucir. Il allait murmurer une promesse quand la porte s'ouvrit avec un léger bruit. Anna

pâlit en le retrouvant toujours immobile à l'endroit même où elle l'avait laissé. Elle dérange une chaise ; il ne paraît pas l'entendre. Alors, toute tremblante, la jeune fille essaie de fredonner un air folâtre, et brusquement son partenaire a relevé la tête. Un seul regard de ses yeux tristes fait expirer le chant. Il pose doucement le vieux livre sur son siège et va et vient dans la chambre à grands pas. Puis, toujours sans mot dire, il s'arrête devant une image de la Vierge, représentant Marie, heureuse et recueillie, qui abaisse un regard d'adoration tendre sur Jésus endormi. C'était une toile de la Renaissance italienne d'une suavité plus qu'humaine. Longtemps Paul contempla ce reste précieux de la splendeur de ses ancêtres. La jeune fille, assise près de la croisée, à la place qu'il venait de quitter, fixait sur lui des yeux noyés de larmes.

Un long silence les oppressa tous deux ; puis, sans le rompre, il sortit.

Alors elle plongea sa tête entre ses mains, et poursuivit le pauvre rêve sans espoir, étouffant un sanglot : les larmes qu'elle ne songeait plus à retenir, roulaient sur les doigts fins.

Soudain une voix aiguë cria : « Anna ! Anna ! allons dîner. » L'abandonnée tressaillit et, relevant sa tête accablée, essuya ses yeux humides et ses joues, remit un peu d'ordre dans ses cheveux épars. Puis comprimant sa détresse, elle descendit avec un pauvre sourire, lentement, en murmurant le refrain de sa chanson.

1834.

LE DERNIER BARON DE LA CONDEMINE

Raimbaud de Montguyon, sire de la Condemine, n'eut qu'un fils de son mariage avec Anne de Louchy. C'était assez pour hériter de ses terres et pour perpétuer son nom.

Vert encore malgré sa barbe grise, toujours droit et robuste, il faisait retentir avant l'aurore, des sons du cor de chasse, la voûte d'entrée du château. Les valets lâchaient sa meute dans une grande cour et, quand le jour étincelait, il courait déjà le cerf ou le chevreuil dans les halliers de Grosbois. Jamais plus vigoureux poumons ne sonnèrent l'hallali ; jamais on n'avait

vu meilleur cavalier enlever sa monture à travers haies, bruyères et taillis. Parfois, quand la bête était lancée hors des futaies, la meute du seigneur trouait les haies de ses vassaux et ses piqueurs foulaient aux pieds les blés nouvellement semés ou les moissons prêtes à couper. Mais, au demeurant, c'était un si bon maître, et si juste quant aux redevances et aux dîmes, que nul n'osait se plaindre.

Le soir, au retour de la chasse, assis à la grande table, en pourpoint vert et toque à plume blanche, il traitait merveilleusement ses hôtes, et, le verre en main, tenait tête aux meilleurs compagnons. C'était tantôt un chanoine de la Sainte-Chapelle de Bourbon, tantôt un moine de Murat, quelque seigneur voisin, ou même un marchand qui venait offrir ses étoffes aux dames du château. Jamais on n'avait vu M. de la Condemine cesser de boire avant que le dernier convive eût renversé sa coupe, et il savait mille refrains pour inviter à trinquer, les accompagnant des fanfares du cor qu'il gardait toujours en bandoulière.

Son fils Arthur s'asseyait près de lui sur une escabelle presque aussi haute que le grand fauteuil à bras qui servait au baron pour présider la table, rendre la justice et recevoir l'hommage de ses vassaux. Mais les étrangers, surtout les religieux, commensaux habituels du châtelain, remarquaient avec inquiétude que le fils ressemblait peu à son père. Ils n'osaient exprimer leurs appréhensions, de peur de peiner leur hôte insouciant et se contentaient d'échanger entre eux, à voix basse, des remarques sentencieuses.

Arthur de Montguyon avait déjà dix-huit ans, mais rien n'annonçait en lui cette fougue de caractère, cette passion pour les exercices violents qui d'ordinaire se manifeste à son âge parmi les jeunes nobles. Vainement maître Pierre Charrier avait voulu lui enseigner les règles traditionnelles de la fauconnerie et de la louvèterie. Aux fanfares des valets, l'enfant préférait des ballades mélancoliques chantées par la voix grave et douce de sa mère. Il caressait son épagneul favori et repoussait les grands lévriers de son père qui revenaient, la langue rouge et pendante, souillés de poussière et de sang. Il ne sortait de sa chambre que pour aller s'asseoir sur le rempart couvert de lierre, d'où ses yeux erraient sur l'enchevêtrement brun des fourrés, les montagnes

bleues barrant l'horizon lointain, les nuages changeants et les grands bois qui moutonnaient à perte de vue devant lui.

A table, il était le seul qu'on ne vît pas avancer la main pour choquer en cadence sa coupe à celle des convives ; pas davantage il ne mêlait sa voix aux refrains du baron. A de certains moments la gaîté devenait plus bruyante ; les marchands commençaient d'interminables récits de voyages, agrémentés d'horrifiques détails, ou bien le maître de céans apprenait quelque joyeuse antienne au prieur et au chanoine épanouis par la bonne chère. Alors le jeune Arthur s'esquivait sans bruit, cherchant refuge dans sa chambre, au premier étage de la tour qui, depuis on ne sait quelle époque, est appelée la tour du Commandeur.

Contraste surprenant !

Là-bas, dans la salle bruyante, le plaisir enlumine la physionomie rude et franche du vieux gentilhomme, ami des libations et des franches lippées qui ont marqué leurs traces sur son nez vermeil. Sa face ridée se détend lorsqu'il rappelle sa jeunesse bruyante, ses exploits, ses dangers. C'est le mâle héritier d'une race de géants. Et, dans sa tour, le fils pâle et rêveur, trop fin, trop délicat, se repaît de sa mélancolie.

N'eût été cette expression figée, révélatrice d'une âme dévorée d'ennui, l'adolescent devait attirer la sympathie. De sa mère il tenait l'ovale très pur des joues, de grands yeux d'un bleu profond, le teint mat, les mouvements harmonieux et lents d'un corps pétri de grâce. La lèvre sinueuse et charnue, le menton volontaire, annonçaient une nature voluptueuse et pourtant maîtresse d'elle-même. Ce jeune féodal, simple et raffiné tout ensemble, avait la séduction morbide des races qui s'éteignent. Il était charmant avec ses longs cheveux d'un blond cendré, qui accentuaient encore le caractère féminin de ses traits, et s'il était descendu de ses rêves aux appels de l'amour, aucune damoiselle ne se fût dérobée à ses avances.

Arthur de Montguyon est seul. Pourtant il se trouve moins isolé qu'au milieu des convives bruyants. Ses yeux las se sont animés, et d'un geste vif il a rejeté en arrière les boucles que cachaient son front. On dirait qu'il contemple une vision bienheureuse. Sa tristesse est partie ; il sourit de sentir que son cœur bat plus vite et que le sang monte à ses joues. Il est en adoration

devant un portrait qui tremble entre ses mains. La jouvencelle qui inspira ce tableau n'avait pas plus de seize ans, mais quelle tristesse en son regard énigmatique !... Le front blanc, découvert, encadré de tresses fauves, est très pur ; la bouche mignonne éclate comme une rose pourpre sur les lys du visage, avec un sourire étrange qui n'est presque plus de la terre. Sa robe, largement décolletée, laisse voir d'admirables épaules et deviner une gorge de déesse sous le voile transparent qui en accuse les contours. La main aux doigts très longs, où brille un anneau d'or, tient une rose blanche. C'est demoiselle Loyse de Vieure, fiancée du Commandeur de Montguyon, dont le portrait se trouve près du sien. Quel contraste entre la délicieuse créature d'amour et ce gentilhomme austère, avec sa barbe en pointe, son pourpoint espagnol de velours vert coupé par une chaîne d'or, sa main gauche appuyée sur une lourde épée !...

Bien des fois le jeune homme a entendu conter leur histoire par le vieux bailli Aumaître qui la tenait de son grand-père.

Loyse était le dernier rejeton d'une vieille lignée : harmonieuse et pure, elle avait une grâce décente qui attirait tous les regards, et son intelligence précoce, sa douceur sérieuse, avaient mis, dès l'enfance, une auréole sur sa tête. A peine eut-elle quinze ans que tous les damoiseaux des environs recherchaient sa main, sans qu'aucun pût trouver la porte de son cœur. Elle avait encore les goûts de l'enfance. Elle aimait courir dans les prés, l'œil brillant, les joues roses, ou chanter avec ses petites amies de naïves cantilènes, ou encore à danser sur de vieux airs malicieux et tendres.

C'est alors que le Commandeur de Montguyon arriva de pays lointains en Bourbonnais. Dans sa vie aventureuse, il avait vu bien des choses. Son teint basané par le soleil d'orient, son front barré d'une large cicatrice, son air rude semblaient peu propres à faire vibrer le cœur d'une ingénue de quinze ans. Or à peine Loyse l'eût-elle rencontré que sa vie se transforma. Elle devint rêveuse, mélancolique ; ses joues pâlirent, son beau regard limpide sembla perdre son feu. Dans ses nuits désormais fiévreuses, sans sommeil, le nom de Montguyon était sans cesse prononcé.

Quelques écarts de jeunesse, des bruits vagues venus, on ne sait comment, de très loin, mettaient autour du personnage une trouble atmosphère de soupçons. D'aucuns chuchotaient que

cet homme possédait un mystérieux talisman. Ces rumeurs n'empêchèrent point le sire de Vieure de lui donner sa fille, et le jour des noces avait été fixé au 24 août.

Quand Loyse en longue robe blanche apparut, conduite par son père, une rougeur inaccoutumée empourprait ses joues. C'était moins l'éclat de la jeunesse et de la santé que la carnation chaude des fruits mûrs ou des feuilles d'automne. Le chapelain posa la question rituelle : « Voulez-vous accepter pour votre légitime époux le Commandeur de Montguyon ici présent ? » Elle murmura quelque chose d'imperceptible, puis soudain on la vit devenir aussi blanche que sa robe d'épousée, porter la main à son cœur, et s'affaisser sans vie sur les dalles.

Lorsqu'on la releva, son cœur ne battait plus.

La nuit d'après, un orage épouvantable, accompagné de grêle, ravageait la vallée de Vieure. Le tonnerre tomba sur la tour gauche du château où reposait la morte. On ne retrouva nulle trace de son corps ; et depuis cette époque, la foudre par trois fois secoua la vieille tour qui, de longtemps, ne fut plus habitée. Montguyon, lui aussi, avait disparu la même nuit. Il revint très âgé, haut dignitaire de l'Ordre Souverain de Malte, et fit placer dans sa chambre le portrait de sa délicieuse et lointaine fiancée près du sien.

Combien de fois ces événements étranges avaient enfiévré l'imagination du jeune Arthur ! Un charme invincible attachait ses regards aux yeux veloutés du portrait. Souvent, aux lueurs incertaines d'un feu mourant qui dansait sur la muraille, ou bien lorsqu'un rayon de lune filtrait par les fenêtres grillées, il croyait voir une forme blanche, avec une gerbe de roses se détacher du cadre et s'avancer vers lui. Alors, transporté d'un indicible émoi, il tendait les bras en criant : « Loyse !... Loyse !... », puis retombait dans son accablement, ou bien parcourait à grands pas la chambre du Commandeur. Ses joues se creusaient chaque jour un peu plus ; son teint pâle, ses yeux battus accusaient l'insomnie. Même en public il avait des tressaillements involontaires, des gestes inquiétants, un regard absorbé qui fixait tout sans rien voir. Depuis longtemps nul ne l'avait vu sourire.

En vain le baron lançait devant lui ses faucons sur quelque oiseau de passage à peine visible dans la nue ; en vain, pour l'ar-

racher à sa langueur, multipliait-il refrains joyeux lancés à pleine voix et fanfares vibrantes. L'adolescent rêveur haussait les épaules sans qu'un éclair s'allumât dans ses prunelles mornes. Accablé d'ennui, il revenait, toujours silencieux, à sa place favorite sur le lierre du rempart.

Le châtelain n'avait jamais bien su ce que c'est que l'amour. Il finit cependant par se dire qu'une belle fille de son lignage pourrait charmer ce malheureux enfant et l'arracher à sa langueur mortelle. Tout de suite il songea à sa jeune cousine Thérèse de Louchy. Tout enfant elle était venue bien souvent au château. Arthur avait en ce temps-là pour elle une adoration fougueuse. Il la mangeait de caresses enfantines, l'emmenait voir la meute de son père, les fleurs de son jardin, ou bien jeter des miettes aux colombes familières.

Maintenant, Thérèse était une grande jeune fille harmonieuse, aux joues fraîches, aux cheveux de soie cendrée, au corps parfait, mutine et très douce à la fois, belle comme une fée. Un soir, le sire de Louchy et sa fille arrivèrent au château sous prétexte de chasse. Je renonce à décrire les préparatifs du maître de céans pour recevoir ses hôtes. Il n'épargna rien, et, pour l'appartement destiné à Thérèse, multiplia des attentions délicates qu'on n'eût guère attendues de ce veneur impénitent.

Bien avant l'arrivée des nobles voyageurs, il était en haut du donjon, scrutant avec impatience le point d'horizon par où déboucherait la cavalcade. Quand il l'aperçut, précédée d'une bannière claquante, il se précipita vers le pont-levis accompagné de son fils. Les chevaux de l'escorte entrèrent à grand bruit, précédant le sire de Louchy, à la droite duquel, sur sa mule blanche, Thérèse souriait, svelte, animée par l'air vif, la joie, l'émotion. Arthur s'était avancé avec une exquise courtoisie. Elle appuya légèrement sa main sur la main qu'il tendait, et se trouva, l'instant d'après, rougissante de plaisir, à son côté. Son cœur battait en évoquant les souvenirs d'enfance ; son beau regard pensif cherchait dans les yeux de son ami la trace des jours dorés d'autrefois. Elle fut bouleversée de le trouver si pâle, si triste, et presque silencieux. Mais la vaillante fille n'en laissa rien paraître, ingénieuse à trouver anecdotes charmantes, paroles délicates, rappels souriants du passé, cherchant, par son rire lim-

pide, à ranimer ces yeux éteints. Mais noyé dans son rêve, il l'entendait sans l'écouter, esquissant par intervalles un sourire plus navrant que ses longs silences.

Pourtant, le soir, à l'heure du repas, la belle créature appuya sur lui un regard si chargé de reproche triste, de volupté naïve et contenue, qu'Arthur rougit violemment : il prit sa main tendue, y déposa un long baiser, et se montra plus empressé sous les yeux ravis de son père.

Le lendemain, un festin splendide devait réunir autour des deux seigneurs les hôtes accoutumés du château. Tous les cœurs étaient en joie, sauf peut être celui de Thérèse étreint par quelque obscur pressentiment. Soudain elle aperçut un valet, blême, effaré, qui se précipitait vers son maître, et sans avoir entendu ses paroles, elle comprit :

— « Il est mort ! » soupira-t-elle en s'effondrant dans les bras de son père.

Tout le monde courut à la tour du Commandeur.

Arthur était rigide, glacé, sur son lit. On pouvait deviner qu'à l'instant suprême, ses mains avaient cherché quelqu'un auprès de lui. A ses pieds se trouvaient les pétales d'une rose effeuillée. Chose étrange ! il portait à son doigt l'anneau de la fiancée du Commandeur, et le portrait de Loyse de Vieure n'avait plus de rose blanche ni d'anneau.

Les convives frissonnèrent devant cette fin mystérieuse, inexplicable, rappelant par son étrangeté celle dont la légende s'était emparée. Le vieux baron oublia pour toujours fanfares et chansons et survécut peu de temps à son fils. Thérèse de Louchy prit le voile au couvent de Grosbois. De nouveaux maîtres occupèrent le manoir...

Mais nul n'habita plus la tour du Commandeur.

CORPS DE GARDE

CONTE NOCTURNE

J'ai, parbleu, froid.

Voici l'heure de nuit où le sommeil est le plus profond, où la veille est le plus pénible. Jusqu'à minuit, c'est plaisir de veiller :

on rit, on parle, on chante, on joue aux cartes ; les yeux voient et les oreilles entendent. Puis chaque minute d'après semble apporter le plomb du sommeil ; les sons n'arrivent plus que confus, et nous ne les articulons plus, nous-même, que confusément, comme pour inviter les autres à se taire. Les yeux se ferment invinciblement au milieu d'une torpeur heureuse. Il faut alors se pincer pour rire, quand on ne danse pas, car c'est vraiment l'antidote du sommeil que la danse. Remuer les jambes, c'est tout le secret pour ne pas dormir, remuer les jambes et avoir les lumières des bougies devant les yeux, comme cette maudite chandelle que je suis obligé de regarder.

La bière que je bois semble devenir amère.

— Ah ! mon voisin ! vous ne buvez pas ?

Je relève le pompon de son bonnet. Il s'est endormi, l'heureux homme ! J'admire son teint vermeil, son nez prêt à fleurir, la petite boucle de cheveux contournant son oreille, et j'imagine cette physionomie béate étalée sur un bel oreiller de toile de Hollande.

— Voisin !... voisin !

Le voilà qui s'éveille, et sans mauvaise humeur. Sa joue gauche est traversée par une large bande cramoisie : il reposait si mollement sur notre table !

— Un verre de bière ?

— Ah ! je dormais bien, et je rêvais.

— Contez moi votre rêve. C'est toujours quelque chose pour un infortuné qui ne dort pas.

— Mon rêve ?... parbleu, mon rêve !... J'étais perché à la pointe d'un arbre, un pommier, je crois, un beau pommier dont les fruits encore verts n'attendaient qu'un rayon de soleil pour jaunir. J'étais perché tout au sommet, comme maître Corbeau, et il faisait noir autour de moi, très noir. Vous allez me demander comment j'ai pu voir le pommier et les pommes vertes puisqu'il faisait noir ? Ma réponse est bien simple : je rêvais. C'en est assez pour tout excuser aujourd'hui, aussi bien ceux qui voient mal que ceux qui ne voient pas.

J'étais donc sur ce pommier lorsque je m'entendis appeler par une voix douce, comme pourrait être l'appel d'un oiseau sur le bord de son nid.

Cette voix me donnait un conseil :

— Pars vite, et passe ton chemin !

— Comme c'est drôle ! pensai-je tout haut.

La voix devint plus rude, voix de jeune homme, ferme et timide à la fois, enthousiaste et sensée, alternativement folâtre et réfléchie, pour redire l'invitation : Passe donc ton chemin.

Ensuite elle fut grave, inquiète, grondeuse, avec un brin d'agitation ; ensuite aigre, cassée, boudeuse et secouée de sanglots, elle répéta sans arrêt : Passe ton chemin !... passe ton chemin !

Tandis que je prêtais l'oreille, elle mourut dans le feuillage, évanouie en un cri étouffé.

Et moi, loin de partir, j'attendais l'apparition d'une fée J'aurais voulu que revînt la voix du petit oiseau, et surtout la voix grave aux inflexions féminines si caressantes. Oui je rêvais de l'entendre, dût-il m'en coûter ensuite de subir la voix aigre et dolente.

— Est-il possible que vous ayez trouvé tout cela sous votre bonnet de coton, cher voisin ?

— J'en trouverai bien d'autres ; mais poursuivons !... Voilà que tout à coup la voix de petit oiseau reprend sur ma tête, celle de la jeune fille à mon côté, devant moi celle du jeune homme, et dans mon dos la voix lasse et dolente. Je n'en écoutais qu'une, la plus tendre. J'étendis le bras et rencontrai je ne sais quoi de velouté, qui vivait, palpitait, soulevait ma main, quelque chose de tiède comme une chaleur de sein qui, pressé par ma main la soulevait plus vite à mesure que la pression était plus forte. Soudain ce furent des doigts fins et brûlants, qui retinrent ma main, et semblèrent m'infuser une chaleur pénétrante, réchauffant tout mon corps engourdi par le vent de bise : la voix triste et lassée gémit par intervalles.

Cette main si douce m'attirait : sans réfléchir je cédai ; mes mains furent emprisonnées toutes deux par des mains faibles et pourtant impérieuses, et je sentis la chose vivante et palpitante là, tout près de mon cœur. Contre mon corps adhérait un autre corps, qui semblait vouloir le pénétrer, ne faire qu'un avec lui. Des cheveux souples caressaient mes cheveux ; une bouche fondante s'attachait à ma bouche et m'infusait une âme ; des yeux

câlins chatouillaient ma paupière, des joues se collaient à mes joues.

Plus fort souffla le vent de bise.

Je me sentais emporté, vertigineusement : l'une après l'autre cessèrent la voix du petit oiseau, la voix raide du jeune homme, les cris aigus, enfin la voix dolente, qui mourut la dernière dans le souffle du vent. Nous allons vite, vite, sans mot dire. La voix et moi avions une manière nouvelle de communiquer nos pensées : c'était de confondre nos vies.

— Vraiment ! cher voisin, vous avez trouvé sous votre bonnet toute cette histoire fantastique ?

— J'en ai trouvé bien d'autres.

— Encore un peu de bière.

— Grand merci. Permettez que j'achève. Sans doute avez-vous voyagé en chaise de poste, la tête dans un bonnet fourré, les pieds dans une peau d'agneau, enveloppé d'un manteau épais, et regardant par la portière les bords charmants de la Loire et leurs coteaux modérés ; vous avez mainte fois roulé en omnibus, du Carrousel à la Madeleine, entre un marchand et une sous-maîtresse d'école : eh bien ! nul souvenir ne saurait vous donner une idée de ce voyage, sous l'haleine d'une bouche brûlante et qui parlait toujours. Nous roulions sur des nuages comme un char sur la route de Saint-Cloud. Mon existence se liquéfiait comme le métal d'un fourneau à réverbère ; je gémissais de plaisir. A force de me communiquer sa vie, cette voix était sur le point de me ravir la mienne. Tout à coup je fus séparé d'elle et je tombai, avec la sensation désagréable du chien auquel on jette un seau d'eau froide. Le vent était plus mordant, traversé de pluie fine, au sein d'un brouillard pénétrant. A travers l'obscurité ma chute s'arrêta sur le bord d'un marais, et j'entendis la voix dolente dominant le coassement des grenouilles ; la voix grave du jeune homme montait par intervalles ; les petits oiseaux poussaient des cris de détresse dans les buissons, et la voix féminine s'en fut avec le vent. Mais il n'y avait plus, pour m'envelopper, le souffle chaud de la bouche : j'étais transi, gelé par le brouillard. Vous m'avez réveillé pour m'offrir un verre de bière.

— Voilà donc tout ce qu'il y a sous votre bonnet de coton ?
— Oui ! Bonsoir.
Et mon voisin, béat, repartit pour son rêve.

LE BAL

Non, ce n'est pas au bal que le cœur se déploie.
V. Hugo.

J'aime la belle violette,
L'œillet et la pensée aussi ;
J'aime la rose vermeillette,
Mais surtout j'aime le soulcy.
Odes, XXII, livre II.

Il était près de neuf heures, et la toilette de bal n'était pas terminée. Debout devant une haute psyché, Virginie tantôt admirait son image souple et charmante, tantôt détournait ses yeux vers la pendule de bronze au cadran d'or.

— Neuf heures moins quelques minutes. Ces aiguilles, qui semblent immobiles, courent inexorables. L'heure arrive, comme la mort, sans même qu'on y pense.

Et les billets de bal étaient envoyés pour huit heures. On danse déjà, j'en suis sûre !

La jeune femme est prête. Un collier de corail éclate par trois fois autour de son cou blanc ; des avoines d'or aux grains tremblants se mêlent à l'or des cheveux roux, et sa robe doucement relevée laisse voir le plus joli petit pied du monde dans un soulier de satin. Et pendant qu'elle joue, machinale, avec son éventail, sa mignonne bouche rose prend un pli boudeur, et ses regards qui vont de la psyché à la pendule, expriment l'impatience d'une attente trop longue. Vingt fois déjà ses doigts fins ont donné à la dentelle qui voile son épaule et son sein, cet apprêt, ces petits soins qu'une femme consacre même à son plus simple négligé.

Un bruit léger la fit tressaillir : sans crainte de froisser sa robe, elle courut à la porte du salon, et tomba dans les bras d'un jeune homme. Les fines boucles parfumées, piquées de fleurs d'or, se

*

confondirent, en un baiser, avec les cheveux négligés de l'amant : « Léonce ! mon Léonce ! »

C'était un grand garçon d'environ vingt-cinq ans, rêveur, avec de tendres yeux mélancoliques, des traits prononcés, une carnation de femme, blanche et rose. Bien pris dans une redingote noire, il arborait une cravate de soie. Sans respecter le tulle ni les avoines frêles, il entoura d'un geste frémissant la taille souple qui s'abandonnait, et oublia la toilette délicate pour s'abîmer dans une extase adorante.

Soudain il pâlit et ses lèvres tremblèrent : le bras qui étreignait la jeune femme retomba. Surprise de le voir faire un pas en arrière, Virginie tendit vers lui ses beaux bras nus et, suppliante, enlaça d'un geste fougueux le cou du jeune homme, implorant un baiser de lèvres qui se dérobaient.

— Pourquoi cette toilette ?

— Mon ami !

— Pourquoi cette toilette ?... Vous alliez au bal ?

— Eh ! sans doute !... Il faut bien...

— ... s'amuser. Et vous vous ennuyez assez souvent avec moi.

— Méchant !

— Et c'est lui, sans doute, qui vous conduit ?... Cette parure, cet or, c'est lui qui...

— Assez !... assez !...

La jeune femme, livide, s'appuya contre le marbre de la cheminée, et des larmes, lourdes et lentes, roulaient sur ses longs cils. Pour lui, une main dans sa poche, il froissait de l'autre le mouchoir brodé qu'elle venait de poser sur un meuble.

— Madame, vous pleurez ! Ne craignez-vous pas d'avoir les yeux rougis, et surtout qu'on le voie ?

Virginie ne répondit rien : elle s'appuyait toujours à la cheminée et ses mains tremblaient. Puis il la vit glisser lentement et s'affaisser sur le tapis. Le peigne d'or se détacha et, avec les fleurs dont elles étaient semées, les longues tresses ruisselèrent comme une auréole autour de la tête. Léonce fut aussitôt à genoux près d'elle et souleva le visage délicat. Quelques gouttes de sang perlaient sur la joue qui avait heurté l'angle d'une chaise. Très pâle, lui aussi, le jeune homme vainement s'efforçait de la ranimer par ses baisers entrecoupés de mots incohérents. Un bruit

léger lui fit tourner la tête, et de pâle il se sentit devenir très rouge et très confus devant un vieil homme aux cheveux poudrés, aux yeux enfoncés, vêtu de noir, et qui les contemplait férocement.

— Encore vous ! Que faites-vous ici ?...

Sa voix était sourde au point qu'on l'entendait à peine. Le jeune homme baissa les yeux et balbutia :

— Un bruit que j'avais entendu. Je suis accouru.

— Ne mentez pas ! Donnez-vous plutôt la peine de sortir.

Laissant retomber doucement la tête adorable qu'il soutenait encore, le jeune homme se redressa, enveloppant son adversaire d'un regard égaré. Ses lèvres remuaient sans rien articuler et il sortit sans se retourner. Alors le vieillard s'approcha de Virginie. Sa voix conservait le même timbre monotone et sarcastique :

— Allons ! relevez-vous, Madame ; il n'est plus là. Finissez donc cette comédie.

La jeune femme demeura sans mouvement. Il se pencha sur elle et lui saisit le bras avec un geste impatient. Le bras retomba lourd.

— Sotte créature ! gronda-t-il. Serait-ce vraiment pour tout de bon ?

Et il sonna ; puis à la femme de chambre accourue :

— Faites revenir Madame !

Sans rien ajouter, l'énigmatique personnage s'assit sur un divan, pendant que la femme de chambre prodiguait les eaux spiritueuses et les sels. Virginie, après quelques tressaillements brefs, entr'ouvrit un œil terne et proféra quelques sons inarticulés. Puis soulevée sur un coude, elle tourna la tête à droite et à gauche et, pendant qu'on l'aidait à se relever, un ruissellement d'or roux entoura ses épaules ; mais ses fleurs d'or étaient brisées, sa toilette froissée. Comme en rêve, elle percevait la voix ironique :

— Voulez-vous donc aller au bal ainsi, ma chère ?

— Au bal !... répondit-elle douloureusement.

— Oui, au bal. Oubliez-vous qu'on vous y attend ?

— De grâce ! laissez-moi...

— Assez, Madame !... vous irez ; je le veux.

Elle baissa la tête, pendant que la camériste relevait les tresses admirables et réparait d'une main experte le désordre de sa toilette.

— Êtes-vous prête ?

— Oui, soupira-t-elle d'une voix presque éteinte.

— Vous avez du sang sur la joue.

Elle y porta la main, se contempla dans la glace et s'essuya légèrement avec son mouchoir brodé. Il ne resta, comme trace du coup, qu'une tache bleuâtre sur la peau blanche. Alors le vieillard lui fit observer qu'elle n'avait plus de bouquet et, s'approchant d'une console qui portait une corbeille de fleurs naturelles, il choisit un souci mordoré et le lui présenta d'un geste désinvolte. Une rougeur soudaine envahit les joues pâles, mais la femme se remit, saisit la fleur vivement, la plaça sur son cœur dans la ceinture de satin, en murmurant ce défi :

— Eh bien, oui ! j'aimerai toujours cette fleur.

Le même sourire glacé accueillit sa réponse ; mais elle comprit que le coup avait porté, car l'homme grommela quelque chose qui semblait une menace.

Bientôt une voiture fit retentir le pavé ; les portes massives de l'hôtel se refermèrent, et le roulement de l'équipage au loin s'évanouit.

Au bout de quelques minutes, une ombre se glissa vers l'appartement témoin de cette scène. C'était le jeune amant. La lune, montant derrière les marronniers du parc, dessinait sur le parquet les grands carreaux de la croisée. Léonce vint s'asseoir dans l'embrasure et rêva, la tête dans ses mains, interminablement. Chaque fois que la pendule de bronze sonnait une heure, il tressaillait, levait la tête pour écouter, et reprenait son attente immobile. Le passé revivait devant ses yeux, mais l'amertume du présent empoisonnait un flot de souvenirs très doux.

Il se voyait au bord ensoleillé d'une grande rivière, assis sur le gazon en pente, à l'ombre des saules argentés que la brise de mai agitait doucement. Près de lui se trouvait une jeune fille en simple robe blanche, les cheveux séparés sur un front pur, et retombant en grosses boucles derrière ses oreilles. Rêveuse et la tête penchée, elle l'écoutait lire Byron, et des larmes perlaient à ses yeux.

Un an plus tard, il se trouvait de nouveau près d'elle, mais combien changée ! Des diamants scintillaient à ses oreilles, sur sa gorge parfaite, à ses doigts. Elle avait une robe de soie, et toute sa personne répandait une volupté dont il se grisait, malgré

la profonde tristesse du beau regard noyé et de la bouche sans sourire. Léonce lisait, dans *Parisina* de Byron, le discours d'Hugo à son père ; mais il avait des silences brusques et serrait violemment les poings. Tous deux étaient assis dans l'embrasure de la même croisée où maintenant le jeune homme contemplait le cortège alterné de ses joies passagères et de ses peines sans espoir.

La pendule sonna quatre heures. La lune baissait. De longues bandes noires et gris d'argent coupaient le ciel qui se teintait de rose derrière la masse profonde des arbres. Le jour allait paraître... et le bal finir. Léonce alors se leva, mais au lieu de sortir, entra dans l'alcôve obscure et disparut derrière les doubles rideaux.

Peu après, il entendit des pas. Virginie revenait accompagnée du vieil homme. Elle avait l'air souffrant et lasse infiniment. Ses cheveux, tombant de son front avaient perdu leur arrangement symétrique. La fleur de souci, toute flétrie était encore à sa ceinture. Elle jeta la pelisse d'hermine qui l'enveloppait d'un ruissellement de blancheur, et sonna pour appeler la femme de chambre. Le vieillard mit un froid baiser sur les lèvres qu'elle ne lui déroba point, et prit congé avec son éternel sourire. La camériste défit les vêtements légers de sa maîtresse, et Virginie, demeurée seule, en peignoir blanc, s'agenouilla pour prier.

Soudain un pas léger lui fait lever la tête ; elle se dresse et voit Léonce devant son lit. Avant qu'elle ait pu dire une parole il la tient dans ses bras et la tête charmante, renonçant à lutter, s'abandonne aux baisers de flamme qui l'enivrent. Les beaux bras blancs entourent le cou du jeune homme, et tout fut oublié... tout ! Épuisée d'émotions et de fatigue, après mille caresses et mignardises, elle s'endormit, comblée, dans l'alcôve silencieuse, la tête sur la poitrine de son amant.

Le vieillard marchait lentement et avec précaution, sans faire le moindre bruit sur le tapis. Il semblait écouter, mais nul bruit ne venait de l'alcôve fermée. Prêt à soulever le lourd rideau de soie, il s'arrêta, et sa main chercha quelque chose dans son vêtement. Ses traits durs se contractaient par instants, la rage faisant place au sourire glacé. Il se pencha pour ramasser une fleur flétrie de souci jaune, que Virginie avait portée au bal.

— Toujours un souci, fleur maudite ! gronda-t-il avec un accent désespéré.

Puis d'une main violente arrachant le rideau, il découvrit le groupe demi-nu des amants enlacés. La tête de la jeune femme auréolée d'or roux reposait sur la poitrine de l'homme, et leur sommeil était si profond qu'ils restèrent immobiles, inconscients du danger.

Le vieillard les contempla froidement ; puis avec un cri de rage il bondit. Une arme brillait dans sa main, mais au lieu de frapper les coupables il la dirigea vers son cœur. Un jet de sang inonda le couple endormi ; un poids lourd s'abattit sur eux. Et soudain une clameur d'angoisse folle : « Mon mari ! »

Les coupables survécurent ; la mort se refuse quelquefois à ceux qui l'appellent.

Vingt ans plus tard, un Trappiste aux traits ravagés cultivait, non loin d'une fosse demi-creusée, des soucis de couleur éclatante. De temps à autre il fixait les fleurs et murmurait : « Elles ont des taches de sang ! » Puis il rentrait dans le cloître, mains croisées sous ses longues manches et, passant près d'un moine silencieux, le saluait de ces mots rituels : « Frère, il faut mourir ! » Un jour il expira.

Et depuis lors, les soucis ont poussé, plus éclatants et plus forts sur sa tombe.

L'HOMME A BARBE

> On passe sa vie à espérer, et l'on meurt en espérant. Adieu, Monsieur ! vous m'avez instruit, mais j'ai le cœur navré... C'est souvent le fruit de la science.
>
> VOLTAIRE : *L'homme aux quarante écus.*

C'est un pays fort pittoresque, émouvant et rude, que cette partie de la Marche qui touche au Bourbonnais : le pays de la Châtaigne. Des hauteurs, on ne voit qu'une vaste forêt, que prolongent d'immenses espaces de brandes rouges, de bruyères, de rochers granitiques parés de lichens blancs, avec des ruisseaux perdus sous les noisetiers et les vernes, des chemins creux où

pénètrent à peine les rayons du soleil de midi, qui se jouent à travers les hauts buissons de houx aux baies de corail, d'où le merle s'échappe en sifflant.

Passez dans ces campagnes en automne, quand le vent pleure dans les bois de hêtres et de bouleaux, quand le feuillage roux et or se pare de nuances somptueuses avant de disparaître, et que le ciel changeant fait à chaque minute, sur ce tableau, de nouveaux jeux d'ombre et de lumière : vous serez séduit par l'incomparable poésie du spectacle. Je les ai parcourues bien des fois, à pied, à cheval, ce qui est la manière la plus commode pour bien voir et rêver à son aise. Le mouvement uniforme des petits chevaux du pays favorise la réflexion. Que de romans, auxquels il manque simplement d'être écrits et dont j'étais toujours le héros, ont fait passer, au galop de mon imagination, les heures d'une journée et abrégé ces interminables parcours du Bourbonnais, qui semblent s'allonger à mesure qu'on avance !

J'allais un jour de ..... à ..... Mais ce n'était point en automne, et je ne construisais ni rêves ni romans. Par ce mois de février, j'étais enveloppé d'un manteau de gros drap, la tête entourée d'un mouchoir. Mon cheval faisait craquer la glace légère qu'une gelée nocturne avait formée sur les ornières et les traces de pas. Le vent de bise sifflait ; la terre était dure et raboteuse, un brouillard visqueux masquait tout horizon, et le long de la brande silencieuse, on distinguait à peine des bois fantômes se découpant en noir sur le ciel gris.

Je marchais vite, m'arrêtant parfois un instant pour contempler des rochers jaunâtres, couverts de plaques neigeuses qui n'avaient pas fondu. Au nord, dans les fonds, derrière les hauts buissons, sur des pentes abritées du soleil, il en restait encore. Je passai au bord de la pierre carrée qui danse au son des cloches pendant la messe de minuit. Je pénétrai dans la grande brande, et bientôt j'aperçus le village avec son clocher à flèche tronquée, ses toits de chaume verdis, d'où la fumée, en tournoyant, montait. Au seuil des maisons, les chiens aboyaient après moi, et des enfants me regardaient passer, d'un air intrigué et peureux. Je fis halte devant l'unique auberge du pays, qui n'a qu'une branche de houx comme enseigne.

Une jeune femme, après m'avoir examiné longuement de la

porte en treillage, vint prendre mon cheval. J'entrai et m'approchai du feu, autour duquel hommes, femmes, enfants, se pressaient. Le foyer était plein de pommes de terre cuisant sous la cendre. Il y en avait d'autres dans une marmite sous laquelle on entassait des bourrées de pins et de genêts secs. Une fumée âcre, épaisse, emplissait la salle basse encombrée de lits, de tables et d'armoires énormes. On me fit place au milieu du cercle, sur un escabeau à trois pieds, en attendant que la maîtresse de maison préparât mon dîner. C'était une grande brune aux formes opulentes, avec des joues roses, des lèvres voluptueuses et charnues. Elle nourrissait un gros garçon qui, à en juger par sa force et ses cris, me paraissait avoir plus d'un an. Elle lui donna le sein que, malgré le froid, elle ne se donna ensuite la peine de rentrer ni de couvrir. Elle circulait dans la pièce, sa belle gorge blanche au mamelon rose nue et pendante, sans paraître s'en apercevoir ; mais cette vision n'excitait nulle tentation malsaine, tant elle paraissait simple et naturelle, éloignée de toute provocation charnelle : c'était une mère et son attitude n'excitait dans les yeux aucune flamme mauvaise.

J'examinai sa petite famille : deux filles et un autre garçon, en rang de taille comme les chandeliers de la paroisse. Dans une chaise sculptée, à demi vermoulue et noire, un vieillard aux mèches grises s'échappant d'un bonnet jadis blanc, le regard vif sous d'épais sourcils, tressait des paniers d'osier. De l'autre côté un homme encore jeune et vigoureux emmanchait un outil de travail. Le premier, il m'adressa la parole :

— Not'bourgeois, vous avez choisi un mauvais temps pour voyager !

— Que voulez-vous, mon ami, il faut que je sois demain à G..., et les affaires...

— C'est votre affaire. Mais le diable de bourrasquin qui souffle dans la cheminée ne nous annonce rien de bon.

— La neige peut-être ?... Elle attend sur les *Pierres Jaumâtres*, comme on dit.

— Tenez !... Entendez !... Ça souffle !... Tiens ! elle tombe.

De petits flocons blancs tombaient par la vaste ouverture de la cheminée, et fondaient sur les tisons ardents. Les enfants sortirent pour s'ébrouer dans la neige. Je me rapprochai du feu et

demandai un lit pour la nuit, car l'heure avançait, et le temps s'était assombri. On ne se distinguait plus qu'à la lueur des flammes dansantes du foyer. Mon dîner préparé, la fraîche nourrice étendit une grosse serviette de toile rousse sur un coin de la longue table massive et y déposa une omelette fumante, un morceau de lard sur des choux, des pommes de terre au lait, des noix et un fromage de Chambérat que je fis emporter, parce que je ne mange d'aucun fromage. Je bus d'abord un coup de vin nouveau assez dur mais franc de goût, et j'attaquai l'omelette avec l'appétit que peuvent donner trois grandes lieues de promenade à cheval par un froid piquant.

J'avais à peine commencé que les enfants revinrent en courant. Le chien noir aboya longuement, et j'aperçus à la porte un loqueteux. Tout son extérieur annonçait le mendiant professionnel. De sa longue barbe grisonnante pendaient des flocons de neige. Il souleva le loquet de la porte avec un énorme bâton, et entra en secouant la neige amoncelée autour de ses pieds, s'avança vers le feu sans façon, prit un banc et étendit vers la flamme ses mains rouges et raidies.

Comme, à l'auberge de B..., on voit plus souvent de pareils visiteurs que des jeunes gens à redingote grise et à manteau doublé de rouge, il fut bien reçu, et l'on s'empressa de le servir lorsqu'avec un accent d'impatience, il eut réclamé du pain, du fromage et une chopine. En attendant, il remuait les cendres avec le bout de son gourdin, et en tira une énorme pomme de terre qu'il pressa longtemps dans ses mains et dévora avidement. Les enfants ouvraient de grands yeux effarés et allèrent se cacher derrière la chaise du grand-père. Le nourrisson lui-même, que la barbe sans doute épouvantait, poussa des cris perçants, jusqu'à ce que la bonne mère, pour l'apaiser, l'eut suspendu à son sein blanc. A ce moment l'étranger leva les yeux vers elle et se mit à sourire :

— Quand donc sevrez-vous ce garçon, bonne femme ? Est-ce que vous allez le nourrir au lait jusqu'à ce qu'il tire à la conscription ?

Le ton était si brusque que la jeune maman lui répondit à peine. L'homme n'y fit point attention et, du bout de son bâton, déterra une autre pomme de terre sous la cendre.

Tout excitait mon attention dans ce singulier personnage, la figure, la mise, les manières. Il paraissait avoir la cinquantaine, avec des traits réguliers et beaux. Sous un front large, deux yeux noirs, un peu fixes, étincelaient d'une expression intermédiaire entre la fierté et la méchanceté. Ses joues creuses et tannées, ses rides profondes indiquaient l'homme qui a souffert, et je ne sais quoi de hautain dans son attitude laissait deviner que ses souffrances n'avaient pas été toutes de misère. Je remarquai que ses guenilles étaient les restes d'une toilette jadis élégante : une redingote noisette, d'où pendait un reste de doublure de soie noire, un pantalon collant, et des bottes russes dont la semelle avait été remplacée par des haillons et de la paille entortillée de ficelle. Contre l'habitude ordinaire, sa misère n'était pas grotesque, mais inspirait un vague effroi.

Son repas fut servi au même bout et sur la même serviette que le mien, afin qu'il ne fût pas trop éloigné du feu.

Il se leva pour prendre place à table. Alors seulement il sembla faire attention à moi pour porter la main à son chapeau à cornes, gras et déchiré. Je soulevai le mien et continuai mon repas, baissant les yeux pour ne pas rencontrer la fixité inattendue des siens. Puis je me rassurai, et à la vue de son modeste repas, la pensée me vint de lui offrir la moitié du mien que j'avais à peine commencé.

— Mon ami, si vous venez de loin, vous devez avoir faim. Voulez-vous partager ce lard et ces œufs ; votre fromage restera pour le dessert.

— Volontiers, répondit-il d'un ton brusque. J'ai trop souvent tendu la main pour refuser ce qu'on veut bien m'offrir. J'avais tout juste dans ma poche de quoi ne pas mourir de faim devant cette porte.

— Vous n'avez donc pas été heureux dans la ville que vous venez de quitter ?

— La ville !... mauvais trou, peuplé de pauvres diables qui travaillent du matin au soir, et auxquels on aimerait mieux donner un liard qu'en demander aux riches. Ceux-là couvent leur or et envoient un domestique vous dire qu'ils ne donnent pas aux fainéants, quand ils ne lâchent pas leurs chiens.

— Et les prêtres ?

Il leva les épaules, eut un léger sourire, et engloutit une bouchée.

— Les prêtres, je ne les vois guère, n'étant pas homme à rester trois heures à la porte d'une église pour marmotter des prières oubliées depuis longtemps, et recevoir d'un vieux curé, liard par liard, un sou dans la main !

— Mais le maire ?... Vous n'avez donc pas de feuille de route ?

— Comme vous n'êtes pas gendarme, malgré votre manteau rouge, je vous dirai que non. Je suis libre.

— D'où je viens ?... Personne n'en sait rien. Où je vais ?... je l'ignore moi-même !

Et ses yeux s'animant, il frappa du bâton la terre battue.

— Je suis libre. Et comme je tiens plus à ma liberté qu'à ma vie, on m'ôterait plutôt l'une que l'autre.

— Mais votre liberté peut vous être fatale, en vous privant de bien des secours !

— Jeune homme ! vous êtes un poulain dont le mors n'a pas encore blessé la bouche, et qu'on monte sans éperons. Moi, je suis un vieux cheval qui jette, d'une ruade, et selle et cavalier. Je ne veux plus être éperonné, blessé et chargé. J'ai été comme vous. Un temps fut où je croyais que le bonheur offert par le monde valait la peine d'être saisi. A son frottement j'ai tenté d'user les angles de mon caractère : au lieu de me polir, le monde m'a brisé. J'en suis revenu plus inégal et plus rude, mais au moins libre, et cela m'empêche de regretter le prix que m'a coûté l'épreuve.

A mesure que l'étrange bonhomme parlait, ma surprise augmentait avec ma curiosité. Son langage et ses manières formaient avec son état un contraste si frappant que je ne pus m'empêcher de lui dire :

— Si j'en crois les apparences, vous avez connu une position plus brillante, sinon meilleure ?

— Plus brillante, oui !

Et me montrant la manche trouée de sa redingote noisette :

— Il n'y avait portant que la différence d'un habit neuf à un habit usé. Une position meilleure ?... je le croyais et je me trompais. Du reste, je devine que vous avez envie de connaître ce que je fus, pour le comparer avec ce que je suis ; et moi, j'ai envie de vous le raconter.

— Si vous avez souffert, lui dis-je, croyez que je saurai comprendre...

— Assez ! assez !... Je ne vous demande pas de pitié. La curiosité, le sentiment du bien-être, le retour sur soi-même que provoque le spectacle de la souffrance, tout cela m'aurait, à votre âge, fait agir comme vous. Il n'est pas impossible qu'un jour vous en ayez autant à conter. Vous avez vingt ans à peu près. A votre âge, mon cher, j'avais des cheveux noirs bouclés, je portais une grosse cravate, des bottes à revers, et j'allais aux Tuileries et au foyer de l'Opéra.

Notre dîner est fini, mais j'ai encore le froid de cette matinée dans les os. Allons près du feu, et je pourrai recueillir quelques souvenirs qu'au reste je n'exhume pas souvent.

Il prit place avec moi près du feu. La nourrice au beau sein blanc, entourée de ses marmots, le vieillard en bonnet de laine et l'homme vigoureux écoutaient notre conversation sans trop comprendre, plus étonnés de ma familiarité avec ce pauvre que du récit qu'il faisait. La flamme légère des chenevettes éclairait le foyer dont les lueurs dansaient sur le sol noir, sur les lits à rideaux verts et le vaissellier chargé de plats d'étain brillants. Le vent tourbillonnait dans la cheminée, agitant la porte mal jointe. On n'entendait au dehors que des aboiements lugubres et le ronflement de la tempête neigeuse. En vain entassions-nous le bois humide, la fumée faisait pleurer nos yeux ; la chaleur nous cuisait par devant, le froid se glissait dans nos reins. J'y pensais à peine, tout absorbé par ce mendiant qui parlait avec élégance et vivacité, mais dont l'élocution avait aussi quelque chose de dur et de heurté, qui annonçait un homme séparé depuis longtemps des usages du monde.

Voici ce qu'il me conta, dans un récit que j'osai rarement interrompre par de courtes réflexions qu'il accueillait d'ailleurs avec impatience.

— J'ai cinquante ans ou à peu près. Il y a longtemps que je prends le temps comme il vient et que je suis brouillé avec le calendrier. En 1802, j'avais vingt-cinq ans. C'est à cette époque que je rentrai en France, car dix ans auparavant j'avais dû en sortir pour suivre en Prusse mon père et mes frères. J'étais l'aîné d'une famille noble, mais nous étions à peu près aussi gueux que

moi-même aujourd'hui : toute la différence est que nous portions habit brodé. Des souvenirs amers et la vieillesse emportèrent mon père ; mes frères moururent de misère, ou peu s'en faut. Pour moi, las de servir dans un corps de cavalerie noble avec des culottes percées, je me louai chez un potier pour battre l'argile, heureux encore que ma belle éducation m'eût laissé l'usage de mes bras. Et ce fut devant une soupe épaisse et un pot de bière, à côté d'une plantureuse Wurtembergeoise aux poils blonds, séduite par ma belle mine et mes larges épaules, que l'amnistie du 26 avril me trouva.

J'eus la sottise de laisser la soupe et la bière, et le lit de l'Allemande, pour revoir ma terre natale. Mon arrivée se fit sans gloire et sans tapage. Le château, vendu comme bien national, avait été à moitié démoli pour bâtir des chaumières, et nos terres morcelées entre une trentaine d'anciens serviteurs, qui furent assez généreux pour me nourrir jusqu'à la vente d'une forêt rendue par l'État. Cette vente me donna une fortune inattendue de deux ou trois cent mille francs. Les intendants de mon père ne lui avaient jamais permis d'être si riche.

Plein de gratitude pour le gouvernement consulaire, je jurai d'oublier le passé, sans me mêler du présent, et je tins parole. Un notaire qui avait débrouillé mes affaires, me conseilla, pour augmenter mes revenus, de préférer les papiers de bourse à des propriétés. Comme il était très familier avec ce genre de spéculations, nous partîmes ensemble pour Paris. Peu après, j'avais un portefeuille bien garni et vingt mille francs de rentes, grâce à d'heureuses spéculations.

Paris offrait alors un spectacle étourdissant, bien fait pour donner le vertige du plaisir aux têtes les plus saines. La mienne était accessible à toutes les faiblesses. Voluptueux, sensible, impatient de toutes les expériences, je me jetai dans ce tourbillon. Mon grand nom — car les titres du régime passé revenaient à la mode — mon extérieur brillant, suppléèrent à l'insuffisance de ma fortune en regard des richesses d'un jour, que des mains sales avaient ramassées dans la boue et le sang. J'eus ma place, et de premier plan, parmi ces jouisseurs sceptiques, ces courtisanes sans cœur, ces républicains impérialisés et ces banquiers, qui menaient le train, tourbe avide de bruit, de faste, de scan-

dales, après des jours de misère et d'anxiété. On me vit sur le haut strapontin, auprès de telle ou telle femme à la mode plus que nue avec sa tunique échancrée et ses brodequins grecs, derniers vestiges de la garde-robe de nos déesses civiques. Un beau jour, le spectacle changeant de ces êtres qui passaient de l'avilissement à la grandeur et du faste à la misère, me lassa. Mon cœur valait mieux que ma tête et, malgré l'atmosphère empoisonnée, je gardais cette sensibilité morale qui fait rougir quand on s'en aperçoit.

Las de maîtresses, je voulais une épouse. Ayant vu de trop près nos Laïs, je rêvais Pénélope. Je la cherchai et la découvris sur le Pont-Neuf : c'était une jeune fille de seize ans tout au plus, avec une auréole enfantine de cheveux blonds, une blanche robe montante, manches courtes et gants longs, une Agnès de théâtre. Mais son regard avait quelque chose de plus femme, annonçant que si l'amour n'avait pas encore troublé l'exquise enfant, il en était à la veille.

Je la suivis, elle pressa le pas.

Je l'abordai, elle eut un sursaut.

Je lui parlai, elle daigna m'écouter.

Quand nous nous séparâmes, une adorable rougeur embellissait son teint de blonde émue. Je la revis, m'attachai à ses pas. Elle me répondit : nous commencions à nous entendre. Je sollicitai des rendez-vous et j'en obtins, heureux d'aimer et de me croire aimé, et c'est à peine si je songeais à m'inquiéter du rang, du nom et de la fortune de Célestine. La première, elle me rappela à moi-même, en m'avouant un soir qu'abandonnée, sans parents, sans secours, sans ouvrage, réduite à la misère, elle était venue à un rendez-vous sans avoir mangé de la journée. Elle ne voulait pas me tromper, et malgré la rougeur de honte, poursuivit son pénible aveu jusqu'au bout, pendant que des larmes ruisselaient sur ses joues. Je les séchai avec des baisers, les premiers, et la suivis chez elle. On monta quatre étages par un escalier étroit et obscur, quai des Orfèvres. La nuit était très sombre. A chaque palier, de faibles lueurs filtraient. Il faisait froid. Je soutenais Célestine, mes bras la portaient presque. Arrivée à une petite porte, elle s'arrêta.

— C'est ici, dit-elle d'une voix presque éteinte. J'entrai. Sur l'angle d'une cheminée sans feu, je disposai les provisions qui lui

rendraient des forces. Elle but quelques gorgées de vin sucré, et soudain je la sentis peser davantage à mon bras qui entourait sa taille : elle venait de s'évanouir. J'étais bouleversé, moi, le cynique, autant qu'un collégien à son premier amour. J'appelai ; personne ne répondit. Enfin la jeune fille poussa un soupir faible :

— J'ai froid ! Je tremble !...

Je l'enveloppai de ma redingote et la portai sur un lit dur sans couvertures et sans rideaux : un matelas sur quelques planches. Je tentai de réchauffer ses mains en les pressant dans les miennes et en les couvrant de baisers.

— Oh ! que j'ai mal ! gémit-elle.

Un pas se fit entendre sur le palier et une faible lueur filtra par la porte entr'ouverte. Je sortis et me trouvai devant un vieillard qui rentrait, sa chandelle à la main. Ma vue l'effraya.

— Qui êtes-vous ! me dit-il.

— Un ami de M^lle^ Célestine, qui se meurt. Aidez-moi, je vous prie !

— Ma jeune voisine ?... O la pauvre enfant.

Ce vieil homme était un paveur qui rentrait dans son grenier après le pénible travail quotidien Il entra. Célestine grelottait sur le lit, enveloppée dans ma redingote et dans tout ce que j'avais pu trouver pour la couvrir. Ses yeux brillaient de fièvre ; ses pommettes étaient très rouges, et elle divaguait. Sa détresse fit pitié au paveur.

— Pauvre fille ! Pas de feu dans ce galetas où pénètrent le vent et la pluie, dit-il en joignant ses mains.

Le vent secouait furieusement l'étroite croisée, et l'on entendait une averse crépiter sur l'ardoise.

— Pas de feu, repris-je, et pas de pain ! Au nom du ciel, voilà de l'argent ; allez chercher du bois, une couverture et tout ce qui vous paraîtra nécessaire.

— Jeune homme ! je suis vieux et bien las, mais aussi humain que vous.

Il sortit et, pendant ce temps, je m'assis au chevet de Célestine et pris sa petite main brûlante : elle ne me reconnaissait plus. Après avoir en vain voulu me faire entendre; je marchai de long en large dans la chambre, tout transi moi-même et dévoré d'in-

quiétude. Bientôt le vieillard revint avec une garde-malade. Il apportait du bois, du vin, du sucre et des couvertures de laine. On alluma le feu, et nous bouchâmes de notre mieux les fentes de la porte et de la croisée. La garde-malade fit chauffer les couvertures, enveloppa la jeune fille, et lui prépara une boisson chaude. Le paveur et moi, nous restions au coin du feu. Après un long silence, il m'interrogea timidement :

— Il y a donc peu de temps que vous la connaissez ?

— Depuis quelque temps déjà, mais elle m'avait caché sa misère. Je ne la rencontrais que le soir pour la saluer : elle est si douce !

— Pauvre petite ! à son âge, toute seule !... à quel prix aura-t-elle été secourue ?

— Pardon, répliquai-je. J'aimais cette enfant avant de savoir qu'elle avait besoin de moi. Je l'aime encore davantage à présent : elle sera ma femme.

— Votre femme !... fit-il, étonné.

— Oui ; elle en est digne.

A mon accent, à mon regard, l'homme comprit que je disais vrai, et ses manières se firent amicales. Je voulus l'envoyer prendre un repos nécessaire pour les fatigues du lendemain ; mais il préféra passer la nuit avec moi.

Au matin, la malade avait un sommeil apaisé. Nous causions à voix basse, et déjà le vieillard m'estimait assez pour me conter ses misères. C'était un ancien membre de l'Université, que des malheurs de famille avaient réduit à chercher sa vie dans un travail pénible, à l'âge où l'on a besoin de repos.

Célestine était pâle et faible, mais sans fièvre, à son réveil. Son regard affectueux, sa petite main tendue me récompensèrent de ma peine. Le vieux paveur s'en fut à son ouvrage ; la garde-malade resta, et je courus chercher un logement plus commode, muni de tout ce qui pourrait hâter sa guérison. Je l'y fis transporter le jour même, en voiture. Elle se coucha dans un lit confortable, et quand je m'approchai, les larmes perlèrent à ses yeux.

— Mon ami ! mon ami ! c'est trop, ou pas assez !

— Je ferai ce qu'il faut. Je suis à toi !

Sa tête se pencha sur ma poitrine. Je la ramenai par des baisers. Vingt ans de dérision et de malheurs n'ont pu me faire oublier

ce moment-là. Quinze jours plus tard, elle était ma femme. Que d'heures je passai à former son esprit et son cœur ! Elle ignorait à peu près tout. Mon bonheur ne me fit pas oublier le vieillard. J'allai voir une ancienne amie qui avait épousé un maréchal de France : elle me reçut fort bien, quoique je l'eusse connue grisette. Deux mots écrits de sa belle main me suffirent et, huit jours plus tard, le pauvre vieux obtenait une situation honorable dans un des châteaux de l'Empereur. Quelques années coulèrent, d'un bonheur si paisible, si retiré, que la vie mondaine me faisait horreur, et que mes compagnons de plaisir, déconcertés par cette conversion durable, avaient renoncé à me voir parmi eux. J'avais tout l'univers et toutes ses richesses dans la présence de cet ange, et j'avais tout le ciel dans un de ses baisers.

De tels jours devraient être éternels ! Ma jeune femme était fragile, et l'excès même de sa tendresse brisa sa poitrine délicate. A quoi bon remuer des souvenirs cruels ! Cinq ans après notre mariage, elle n'était plus. Mon désespoir n'admettait pas de consolation. Et puis, comme la vie continuait, mes amis d'autrefois reparurent. Je les suivis d'abord avec indifférence et puis, pour oublier, je me plongeai dans la débauche. Le monde m'avait repris et m'imposait ses chaînes, ses femmes sans pudeur, ses jouissances amères et si vaines. A ce jeu ma fortune fondit comme une cire au feu ; devenu pauvre je cessai d'intéresser ces mannequins et ces poupées sans âme. Une dernière fois je m'imposai de les revoir pour leur cracher mon dégoût, mon mépris, ma haine. Je n'avais plus qu'un bien, la liberté !... Personne du moins ne me l'enlèverait.

Combien d'années ont passé depuis que j'erre ainsi, de préférence par les campagnes ? Peu m'importe. J'ai rejeté toutes les conventions et la grande Nature me suffit. Comprenez-vous pourquoi je tiens à cette liberté, qui me permet de dédaigner les hommes ?... pourquoi je ne veux plus de leur pitié ? Comprenez-vous, jeune homme ?... Et puis, que m'importe après tout, que vous ayez compris ! Tous mes désirs sont morts, éteintes mes ambitions de jeunesse, et je n'éprouve même plus le besoin de songer à demain. Je ne désire aucune femme, et je m'en vais devant moi, tantôt grognant tantôt rêvant ; je dis leur fait à quelques imbéciles qui me toisent de haut et ne comprennent pas. Ils sont esclaves, et je suis libre, libre, libre !... »

Le singulier personnage s'était dressé en proférant les derniers mots ; puis son exaltation tomba d'un seul coup ; un sourire amer, ironique, plissa ses lèvres ; il prit son bâton et se dirigea vers la porte :

« Jeune homme, dit-il en me fixant, vous avez les illusions de votre âge. Vous êtes sans doute aimé, et vous croyez que cela durera toujours. Ne perdez pas le temps d'aimer ; souvenez-vous seulement que la liberté vaut tous les biens du monde ! »

Il eut, pour me saluer, un geste d'une singulière noblesse. Un souffle d'air glacé pénétra par la porte entr'ouverte.

Dehors, sous le ciel gris, la neige descendait.

Vu et lu :
Le Doyen de la Faculté des Lettres
de Strasbourg,
Gabriel Maugain.
Clermont-Ferrand, le 24 février 1942.

Vu et permis d'imprimer :
Clermont-Ferrand, le 28 février 1942,
Le Recteur,
A. Terracher.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS — MCMXLII.

TABLE DES MATIÈRES

Pages

INTRODUCTION. . . . . v-xv

Chapitre Premier.

UN ADOLESCENT BYRONIEN ET RÊVEUR

L'ascendance et le milieu. — Un collège de province sous la Restauration. — Influences divergentes de Voltaire et de Rousseau. — Différences profondes entre les adolescents de 1825 et leurs aînés. — Au confluent de *l'Encyclopédie* et des *Méditations*. — Anarchie du cœur et de l'esprit. — Influence de Sénancour : « D'une espérance hallucinée à un noir déboire. » — Prestige et maléfice de Byron : l'attrait de la fatalité. — A vingt ans : une sensibilité grandie au hasard, dans le désordre des aspirations contradictoires 1-24

Chapitre II

CONFESSIONS ROMANTIQUES : « ILLUSIONS ET RÉALITÉS »
JOURNAL INTIME D'ACHILLE ALLIER (1829)

Le mal du siècle : évasion hors du réel et vertige du vide. — *Illusions et Réalités*, analyse du tourment d'une génération. — A la poursuite des chimères : Influence de Rousseau. — Incertitude, impulsions du désir, tourments imaginaires, état de paresse enivrée. — Quelques échappées de naturalisme païen ; persistance de la mélancolie. — Le rêve qui s'achève en analyse aiguë, l'élimination des utopies. — Le bilan des faiblesses d'une génération. — Valeur littéraire de ces Confessions 25-46

Chapitre III

DU DÉISME SENTIMENTAL A LA FOI CATHOLIQUE

La vie religieuse au début du XIX^e^ siècle. — Le *Génie du Christianisme* et la réaction voltairienne. — La jeunesse de 1830 ignore et dédaigne le catholicisme. — Prestige de Rousseau et de son déisme sentimental. — L'émotion artistique,

l'archéologie et l'histoire, étapes d'un retour à la foi catholique. — Ce qu'Allier y gagna..... 47–60

Chapitre IV

LE SENTIMENT DE LA NATURE

L'inoubliable attrait de l'horizon natal. — « *Je crus tout à coup que les bois me seraient délicieux* » : Rousseau et Chateaubriand maîtres d'Achille Allier. — Comment il voit la nature et comment il la sent.

Les Esquisses Bourbonnaises (1831) : art de fixer l'aspect en relief des paysages familiers ; émotion et précision. — La nature associée à tous ses états d'âme. — L'influence lamartinienne : contraste entre la douleur humaine et la sérénité des choses. — La nature et l'amour. — Scènes de vie familière à la campagne. — Leçons données à l'homme par la nature. — La profession de foi d'un vagabond. — Ce qu'Allier a gagné à l'école de la Nature..... 61–83

Chapitre V

UN AMOUR ROMANTIQUE

La muse d'Achille Allier : Evelina Deshays. — Premières amours : une idylle tourmentée ; le bourreau qui se croit victime. — Le mal d'amour et la mélancolie. Naissance d'un nouvel amour : Evelina l'inspiratrice, « petite fée aux yeux bleus ». — Espoirs et déceptions. — Une conquête difficile mais définitive. — Mariage d'Allier (1831). — Ce qu'il doit à cette union. — Amour romantique, amour despotique. — Les grands travaux d'histoire et d'art pour conquérir la notoriété et en faire hommage à son inspiratrice..... 84–105

Chapitre VI

UN ÉTUDIANT DE 1830

Achille Allier condamné par sa famille à l'étude du droit. — Le Quartier Latin aux derniers temps de la Restauration. — Amis et compagnons du jeune étudiant pendant ses deux séjours à Paris 1826-1829. — Enthousiasmes politiques et littéraires. — Les conséquences d'un échec : l'indolent s'impose une discipline. — La tutelle bourrue du baron Hennequin. — Promenades solitaires et projets d'avenir..... 106–122

CHAPITRE VII
UNE VOCATION D'HISTORIEN

La croisée des chemins : notaire ou homme de lettres ? — Comment il prit conscience de sa vocation d'historien. — L'influence de Chateaubriand. — Promenades archéologiques à travers Paris. — Éloge du moyen âge. — Premier essai littéraire : *Esquisses Bourbonnaises* (1831). *L'Album de l'Allier* (1831). — « Les pierres parlantes du passé ». — Études politiques et sociales : éducation des citoyens et apprentissage de la liberté. — Le fils d'un soldat de l'an II parle comme un réactionnaire. — Achille Allier à Bourbon-l'Archambault. — Premières recherches sur la Maison de Bourbon 123–145

CHAPITRE VIII
« PENDENT OPERA INTERRUPTA »... L'ANCIEN BOURBONNAIS

L'histoire particulière d'une province rattachée à l'histoire générale du pays. — Claude-Henri Dufour (1765-1845), artiste et archéologue moulinois : ses premiers rapports avec Allier. — L'accord de 1833. — Voyages à Paris pour s'assurer des concours. — L'accueil sympathique de Victor Hugo. — Le prospectus de l'*Ancien Bourbonnais* (1833). — L'Introduction brillante et colorée. — « *Une résurrection complète du passé* ». — Coup d'œil sur l'histoire et la formation singulière du Bourbonnais. — Achille Allier historien des premiers sires de Bourbon. 146–180

CHAPITRE IX
LE DESSINATEUR, L'ARTISTE

Allier paysagiste et imagier. — Ses dessins des *Esquisses Bourbonnaises*. — La jolie fille de la Garde (Salon de 1835). — La légende de Saint-Pourçain (Salon de 1836) 181–192

CHAPITRE X
UN COURAGEUX ESSAI DE DÉCENTRALISATION ARTISTIQUE
« L'ART EN PROVINCE »

Réagir contre la prééminence exclusive de Paris en littérature et en art. Fondation de *l'Art en Province* (1835). — Le manifeste en tête du premier numéro de cette revue. — Appréciation d'ensemble : idées neuves et fatras. — Les articles d'Allier sur « *l'art dans l'industrie* », interrompus par une mort prématurée 193–209

CHAPITRE XI

ALLIER CONTEUR. — DERNIERS ÉCRITS. DERNIERS PROJETS. — SA MORT

Un écrivain met en fiction sa vue du monde et l'idée qu'il en a. — Dérivatif aux travaux d'érudition. — Un irrésistible besoin de conter. — Qualités de ces contes fantastiques.

Mort subite d'Allier (3 avril 1836). — Comment fut continuée son œuvre : *L'Ancien Bourbonnais*, par Adolphe Michel, *Le Voyage pittoresque en Bourbonnais*, par Louis Batissier..... 210–229

CONCLUSION

Allier, type achevé du jeune provincial artiste de 1830, en proie à des influences contradictoires. — Ses qualités d'écrivain et d'artiste..... 230–234

BIBLIOGRAPHIE..... 234

PAGES DOCUMENTAIRES (236-404)

CORRESPONDANCE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE..... 236–270

ESQUISSES BOURBONNAISES..... 271–338

Introduction (270-276). — Le Prieuré de Souvigny (277-283). Le château de Bourbon — (283-290). — Le château de Meillant (290-301). — Montluçon (301-309). — Au pays de la Châtaigne : *la Fontaine de Saint-Rémy* (310-317). — Excursion d'artiste : *Une Paysanne* (317-325). — Un avocat de campagne (325-329). — Le vieux pauvre (329-334). — Lavaux-Sainte-Anne (335-338).

CONTES ET NOUVELLES.

Le Serpent vert (paru dans l'*Art en Province*), 1re année, 1835, pp. 45 et sq..... 339–347

Le vieux Corbeau, inédit..... 348–355

Une nuit de fièvre, inédit..... 355–364

Contes ou histoires ?, inédit..... 364–371

Vêpres du dimanche, inédit..... 371–377

Le dernier baron de La Condemine, inédit..... 377–383

Corps de garde, conte nocturne, inédit..... 383–387

Le Bal, inédit..... 387–392

L'homme à barbe, inédit..... 392–404